

La volonté de liberté

un regard de l'intérieur sur la résistance tamoule

Adele Balasingham

2001-10-06

Table des matières

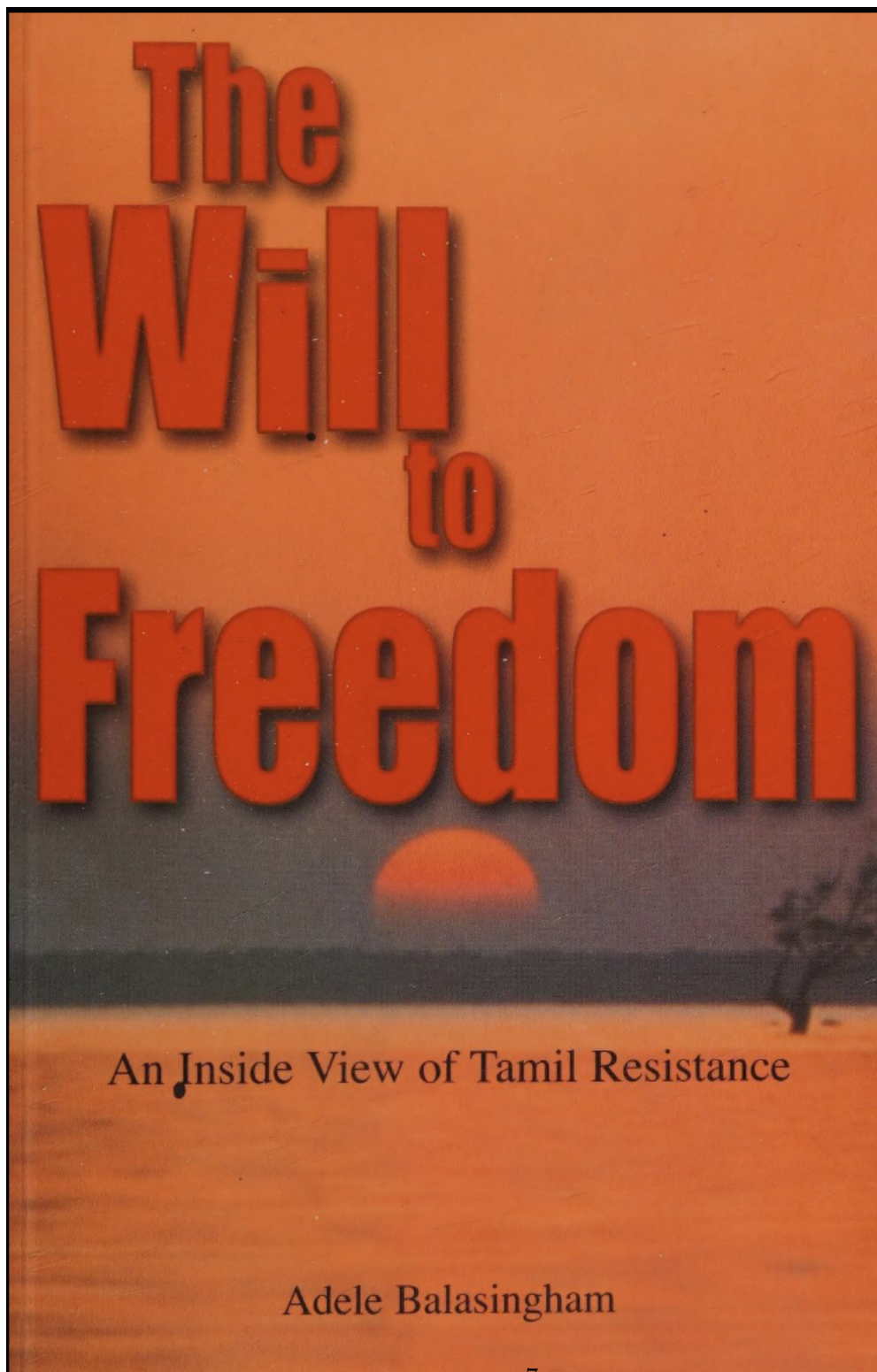
Couverture avant	7
1 Cartes	9
2 Photos	11
2.1 Bala au début de la trentaine et moi à 24 ans.	11
2.2 Notre mariage dans le sud de Londres, en 1978.	12
2.3 Avec ma famille à Warragul, en Australie, en 1989.	12
2.4 Le mariage de M. Pirabakaran et Mathivathani (Mathy)	13
2.5 Bala est expulsé d'Inde vers Londres en août 1985.	14
2.6 Un trou dans le toit de notre chambre, causé par un attentat à la bombe à Chennai en 1985.	16
2.7 Délégation des LTTE avec l'ancien président sri-lankais, M. R. Premadasa.	17
2.8 Prise de notes lors d'une séance privée avec le président de l'époque, M. Premadasa.	18
2.9 Dans la jungle de Mullaïtivu avec des petits léopards.	19
2.10 Sugi, l'ancienne commandante des combattantes, me conduit au camp d'entraînement dans la jungle, 1989.	20
2.11 Bala et moi en discussion avec M. Pirabakaran dans sa base « un-quatre » à Alampil, 1989.	21
2.12 Rencontre avec l'ancien ministre en chef du Tamil Nadu, M. Karunanidhi, à Chennai, en 1989.	22
2.13 Le mariage de Kittu à Colombo, en 1989.	23
2.14 Le négociateur en chef pour le Sri Lanka, M. Hameed	24
2.15 Discussions avec des responsables du CICR à Jaffna.	25
2.16 Discours prononcé lors de la conférence des femmes au théâtre Windsor, à Jaffna, en 1990.	26
2.17 Moi-même avec la mère du colonel Kittu, affectueusement appelée « Kittu Amma » à Jaffna, 1990.	27
2.18 Discours lors d'un rassemblement public à Batticaloa en 1989	28
2.19 Bala et moi avec Karikalan	29
2.20 Assis devant notre bunker avec notre chien Jimmy à Jaffna en 1990.	30
2.21 Port d'une arme pour légitime défense, 1991.	31
2.22 Discussion de problèmes avec les femmes combattantes des LTTE à Jaffna en 1990.	33
2.23 Grattoir de noix de coco pour un repas à Jaffna, 1993.	35

2.24 Lors d'une rencontre avec M. Thamil Chelvan, chef de l'aile politique des LTTE, en 1995.	36
2.25 Un repas en compagnie du haut responsable Baby Subramaniam et de son épouse Vetti Chelvi, 1992.	37
2.26 Lors d'une cérémonie de mariage à Mullaitivu avec M. Pirabakaran et son épouse, Mathy, fin 1998.	38
Introduction	39
3 Nouveaux Horizons	45
Réunion Balasingham	51
Mes racines en Australie	55
Politique militante	61
4 Dans l'antre des tigres	64
Rencontre avec M. Pirabakaran	67
Premières impressions de l'Inde	70
Problèmes au sein de l'organisation	74
En savoir plus	76
Décisions finales	82
La période d'attente	84
Le tournant : Juillet noir 1983	86
5 Période de turbulences en Inde	89
Premiers jours : Dimensions de la lutte	92
Temps difficiles	100
Un changement de style de vie	102
Nouvelle administration à Delhi	104
Réfugiés au Tamil Nadu	105
Unité et séparation	108
La déportation de Bala	111
La tentative d'assassinat	114
Travail domestique en Inde	118
Relations tendues	120
Crise qui s'aggrave	123
6 La guerre indo-LTTE	126
L'offensive militaire du Sri Lanka	128
L'accord indo-sri-lankais	130
Le jeûne jusqu'à la mort de Thileepan	133
Une tragédie frappe de hauts commandants	136
'Opération Pawan'	142
Massacres notoires	145

7	Traqué par l'armée indienne	149
	Déménagement à Karaveddy	151
	Déménagement de maisons	154
	Un raid sur notre maison	158
	Propriété à Jaffna	161
	Une femme douce	164
	Toddy Tappers	167
	Jours critiques	169
	Rencontre rapprochée	172
	Faire face à la mort	174
	En fuite	177
	Le défi final	180
	Méto en Inde	185
8	Premadasa - Négociations avec les LTTE	188
	Troubles au Nord et au Sud	190
	Invitation aux pourparlers de paix	193
	Rencontre avec Premadasa	194
	Une armée d'occupation	197
	Le rôle de M. Hameed	200
	Critique des pourparlers par Delhi	202
	Rencontre avec Pirabakaran dans la jungle	204
	Acrimonie entre Delhi et Colombo	210
	Cours de confrontation	213
	Demande d'assistance armée	215
	Parti politique des LTTE	218
	Rencontre avec Karunanidhi à Chennai	221
	Conférence à Vaharai	224
	La stratégie des LTTE et le programme de Premadasa	225
9	Vivre en pleine guerre à Jaffna	230
	La bataille pour le fort de Jaffna	231
	La vie à Vadamarachchi	233
	Nouvelle image des cadres féminins	234
	L'administration des LTTE à Jaffna	238
	Femmes combattantes	240
	Réponse aux critiques	241
	Une lutte contre le génocide	244
	Femmes et lutte nationale	246
	Autonomisation des femmes	249
	Le PFLT et Mathaya	254
	La controverse de la dot	256
	Recherche sur la violence à l'égard des femmes	259

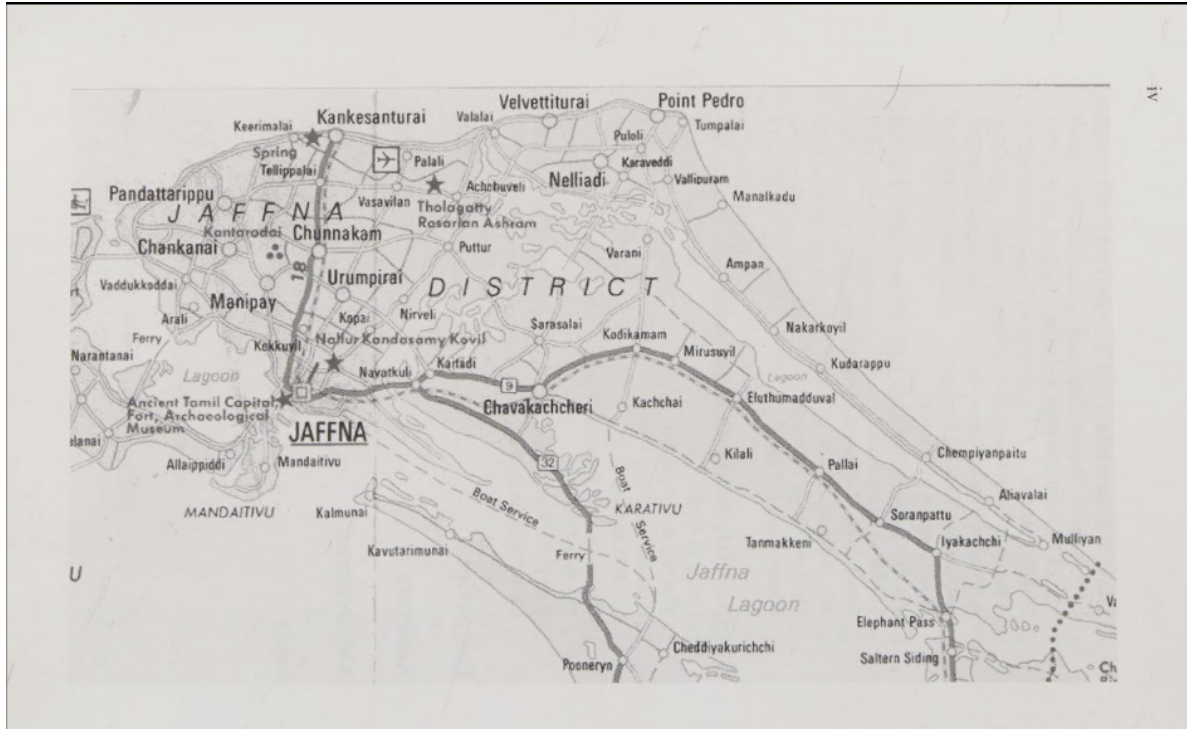
Le déclenchement de la guerre à Jaffna	263
L'invasion de Jaffna et l'exode	266
Retrait vers Vanni	270
10 Tribulations à Vanni	274
Vivre à Vanni	276
‘Opération Jayasukuru’	279
Pirabakaran à mon avis	281
Mariages LTTE	286
Héros de la guerre de libération	288
La guerre continue	292
Bala Falls est gravement malade	294
Les demandes de Chandrika	298
Post-scriptum	301
Annexe	303
Texte des lettres échangées entre le président sri-lankais M. Premadasa et le Premier ministre indien M. Rajiv Gandhi	304
Lettre datée du 2 juin 1989 Écrite par le président Premadasa au Premier ministre indien, M. Rajiv Gandhi	304
Lettre datée du 20 juin 1989 Écrite par M. Rajiv Gandhi à M. Premadasa	305
Lettre datée du 29 juin 1989 Écrite par M. Premadasa à M. Rajiv Gandhi.	306
Lettre datée du 30 juin 1989 Écrite par M. Premadasa à M. Rajiv Gandhi en réponse à la lettre de M. Gandhi du 20 juin 1989.	307
Lettre datée du 30 juin 1989 Écrite par M. Rajiv Gandhi à M. Premadasa en réponse à la lettre de M. Premadasa du 29 juin 1989.	309
Lettre datée du 4 juillet 1989 Écrite par M. Premadasa à M. Rajiv Gandhi	309
Lettre datée du 11 juillet 1989 Écrite par M. Rajiv Gandhi à M. Premadasa	311
Abréviations	313
Couverture arrière	315

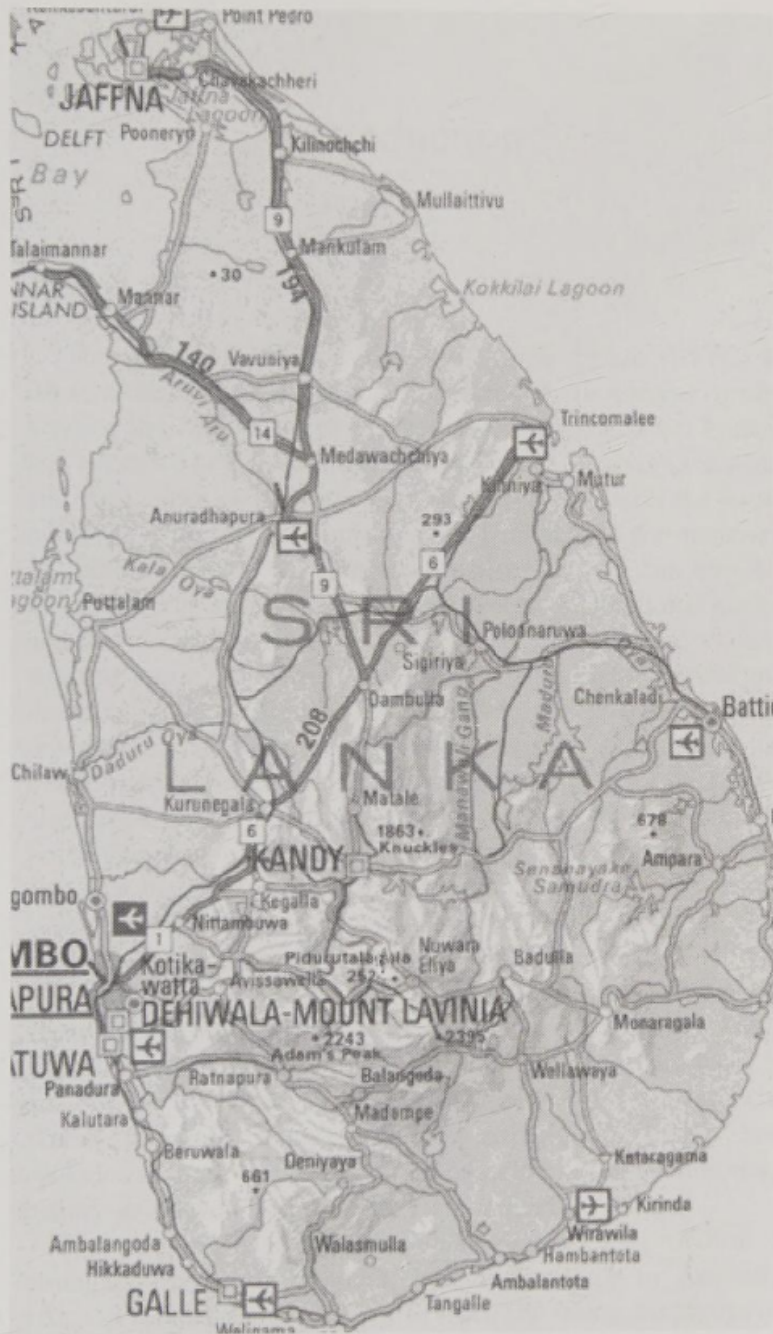
Couverture avant



La volonté de liberté : un regard de l'intérieur sur la résistance tamoule
Adele Balasingham

1 Cartes





2 Photos

2.1 Bala au début de la trentaine et moi à 24 ans.

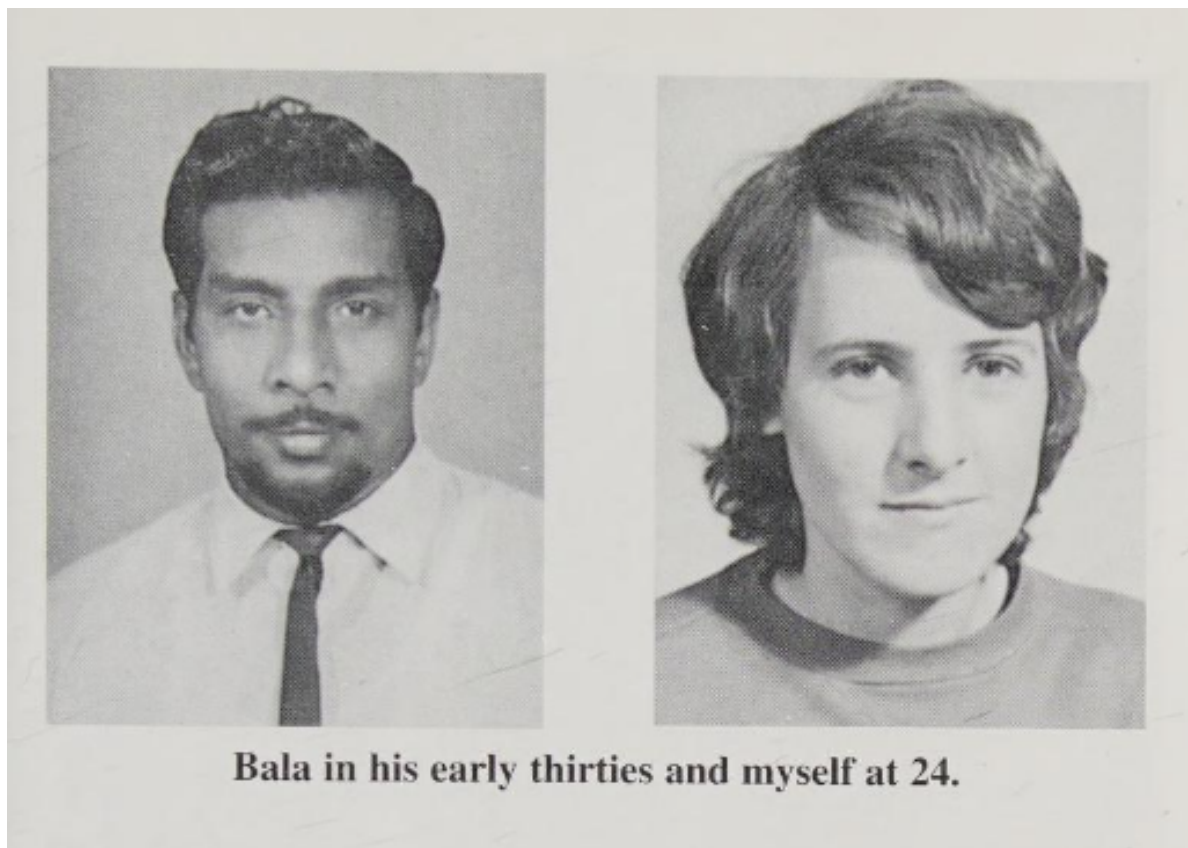


FIGURE 2.1 : Bala au début de la trentaine et moi à 24 ans.

2.2 Notre mariage dans le sud de Londres, en 1978.



FIGURE 2.2 : Notre mariage dans le sud de Londres, en 1978.

2.3 Avec ma famille à Warragul, en Australie, en 1989.

![Avec ma famille à Warragul, en Australie, en 1989. *De gauche à droite (assis)* mon père, Bruce Wilby, moi-même, ma mère Betty. *Debout* mon frère aîné Brent, ma sœur cadette Lynley et mon frère cadet David.

2.4 Le mariage de M. Pirabakaran et Mathivathani (Mathy)

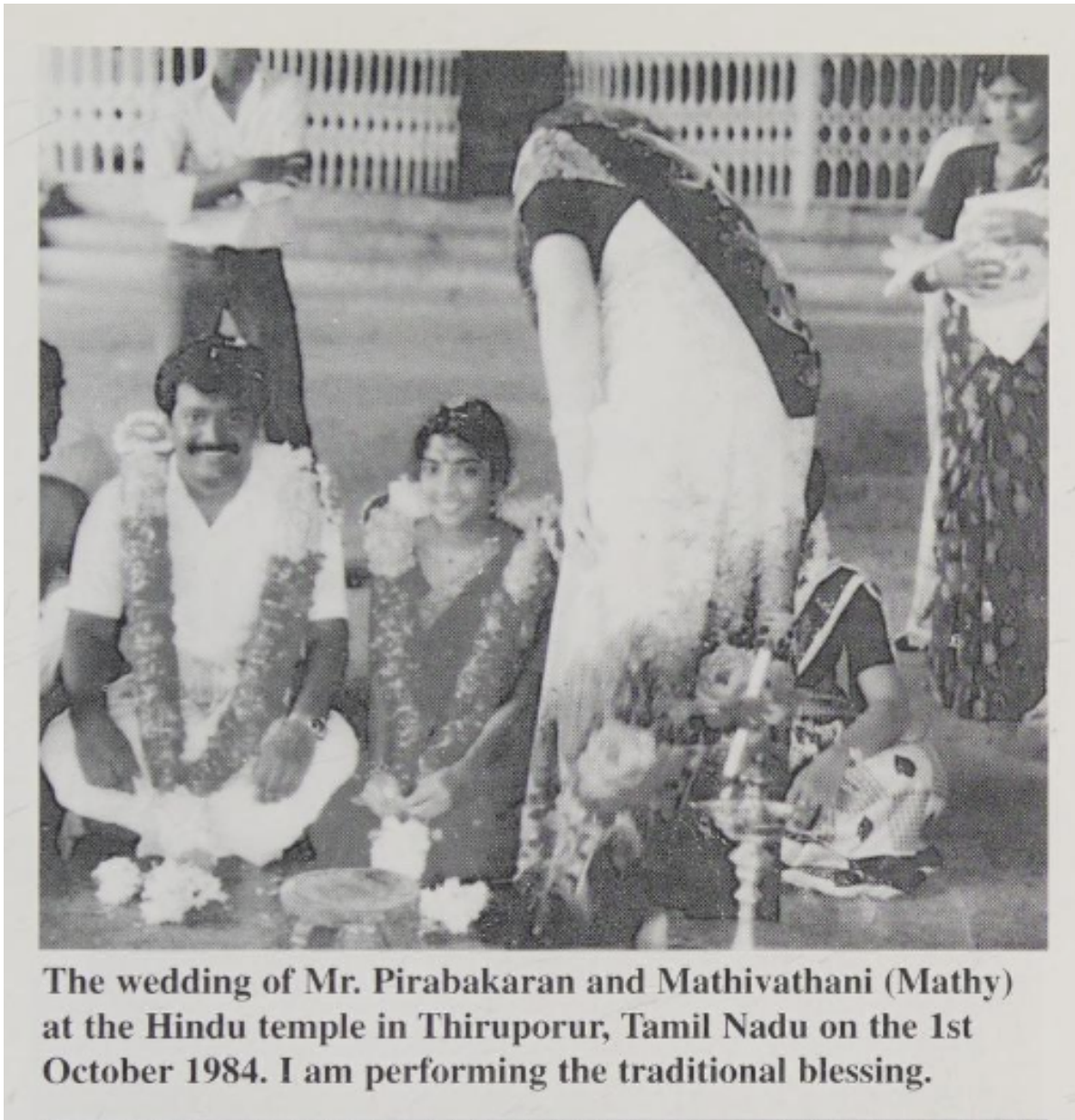


FIGURE 2.3 : Le mariage de M. Pirabakaran et Mathivathani (Mathy) au temple hindou de Thiruporur, Tamil Nadu, le 1er octobre 1984. Je procède à la bénédiction traditionnelle.

2.5 Bala est expulsé d'Inde vers Londres en août 1985.



FIGURE 2.4 : Bala est expulsé d'Inde vers Londres en août 1985.

2.6 Un trou dans le toit de notre chambre, causé par un attentat à la bombe à Chennai en 1985.

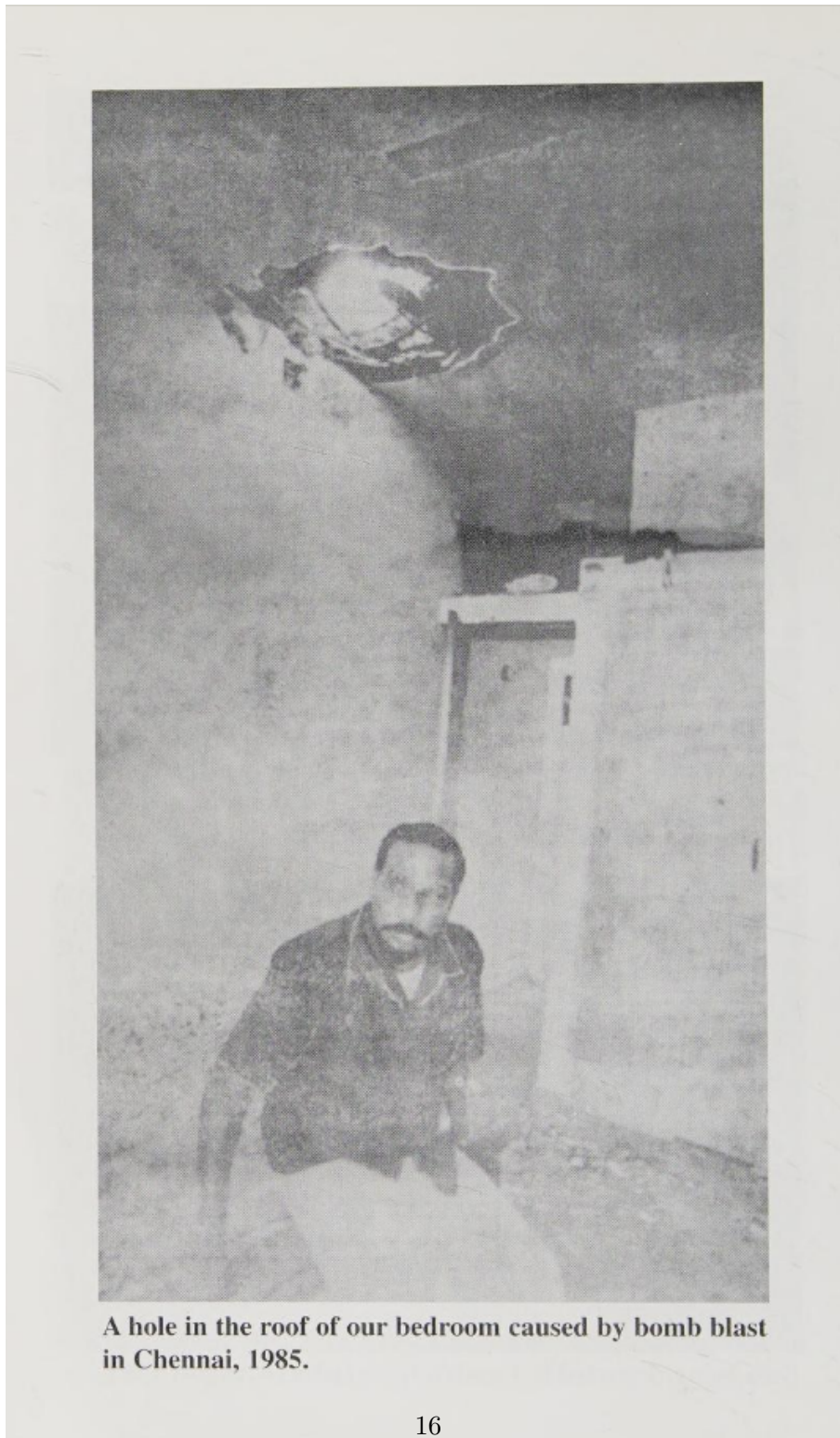


FIGURE 2.5 : Un trou dans le toit de notre chambre causé par une explosion à Chennai, en 1985.

2.7 Délégation des LTTE avec l'ancien président sri-lankais, M. R. Premadasa.

![Délégation des LTTE avec l'ancien président sri-lankais M. R Premadasa. De gauche à droite : L. Thilakar, moi-même, Bala, le président, Yogaratnam Yogi et Paramu Murthy.

2.8 Prise de notes lors d'une séance privée avec le président de l'époque, M. Premadasa.

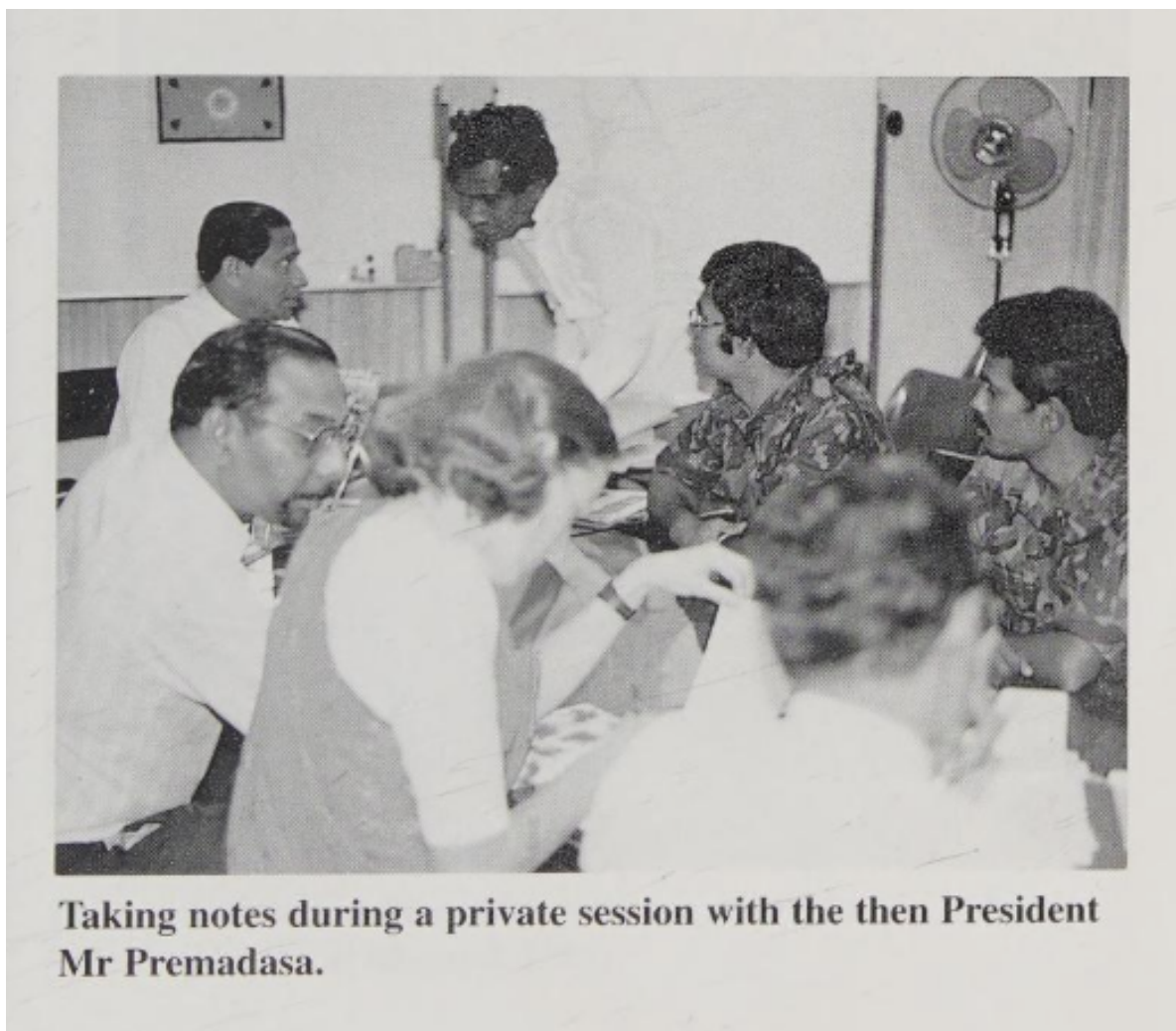


FIGURE 2.6 : Prise de notes lors d'une séance privée avec le président de l'époque, M. Premadasa.

2.9 Dans la jungle de Mullaitivu avec des petits léopards.

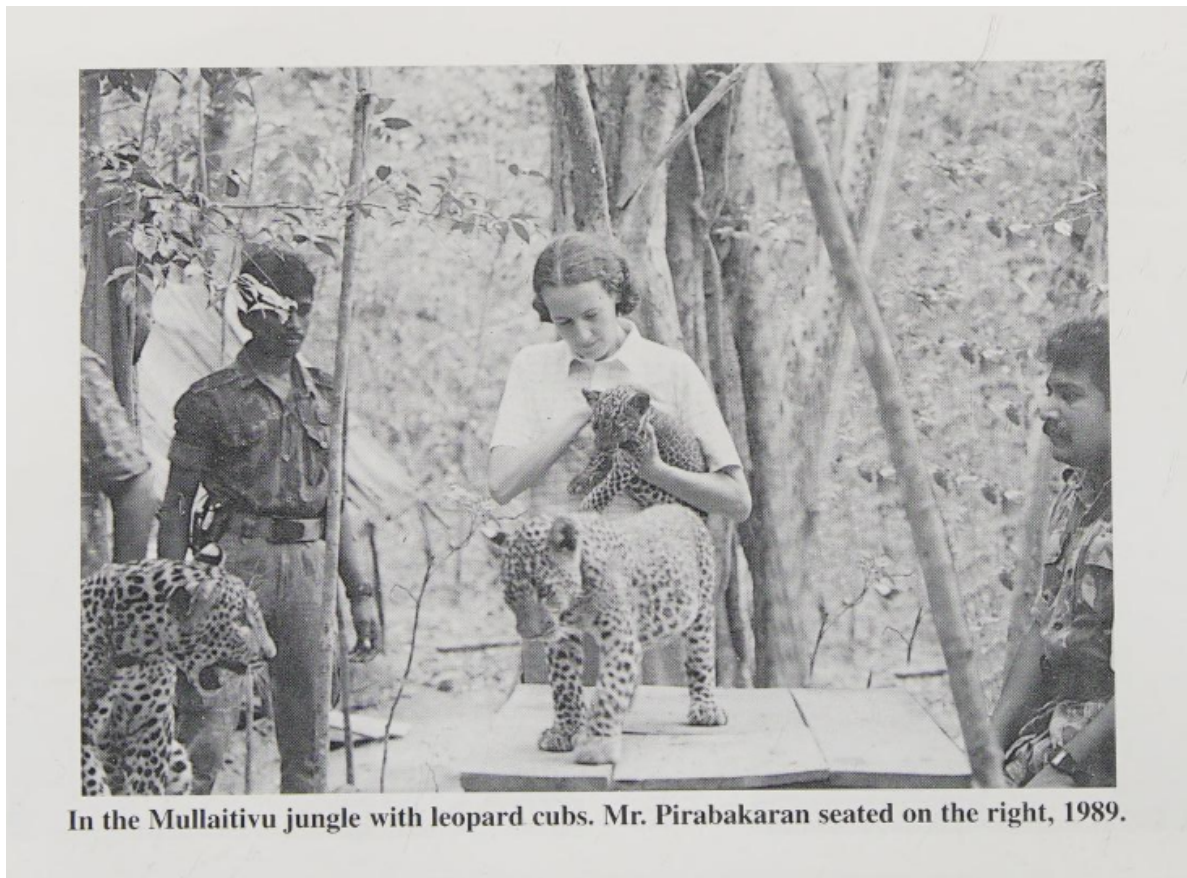


FIGURE 2.7 : Dans la jungle de Mullaitivu avec des petits léopards. M. Pirabakaran assis à droite, 1989.

2.10 Sugi, l'ancienne commandante des combattantes, me conduit au camp d'entraînement dans la jungle, 1989.

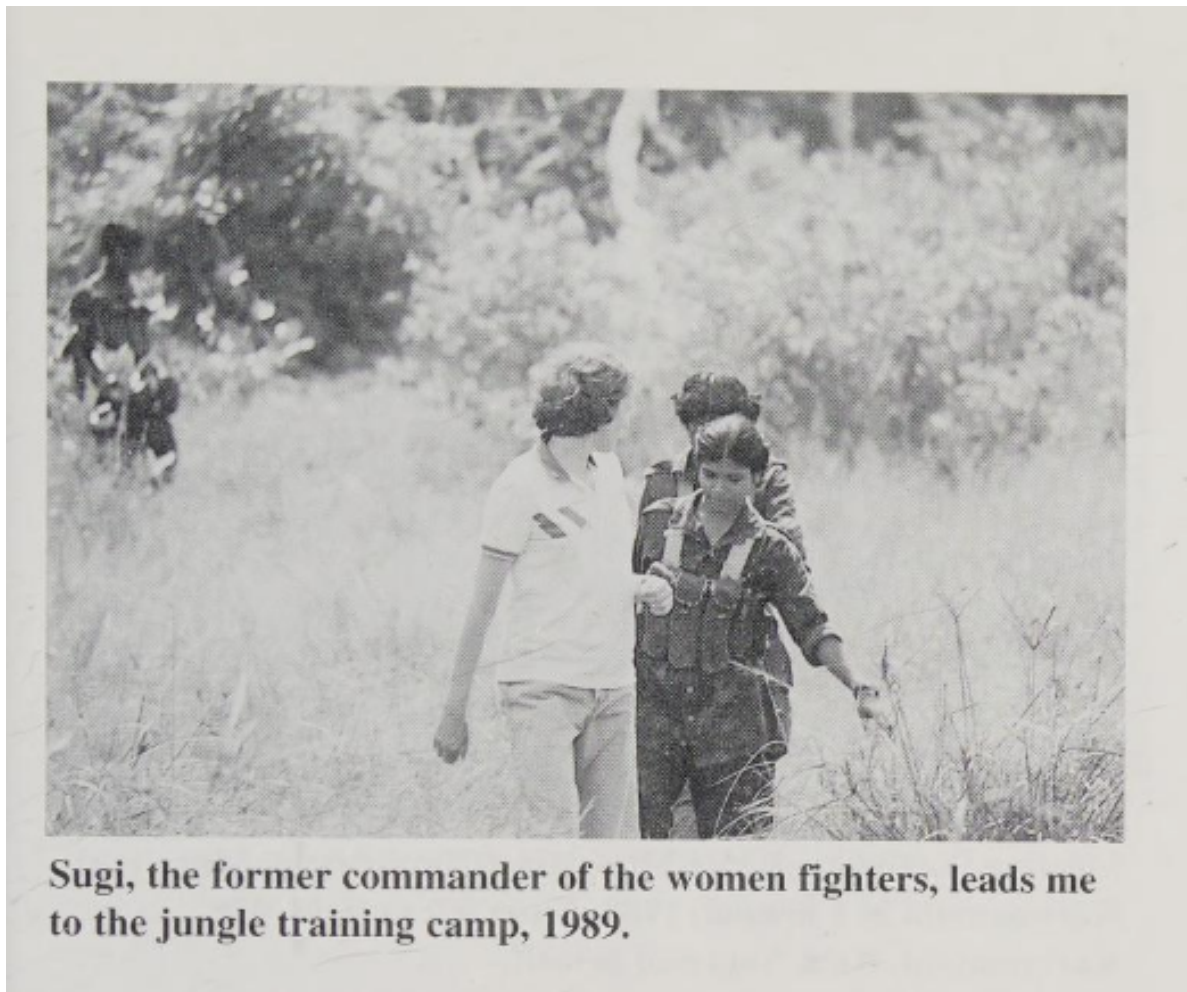


FIGURE 2.8 : Sugi, l'ancienne commandante des combattantes, me conduit au camp d'entraînement dans la jungle, 1989.

**2.11 Bala et moi en discussion avec M. Pirabakaran dans sa base
« un-quatre » à Alampil, 1989.**

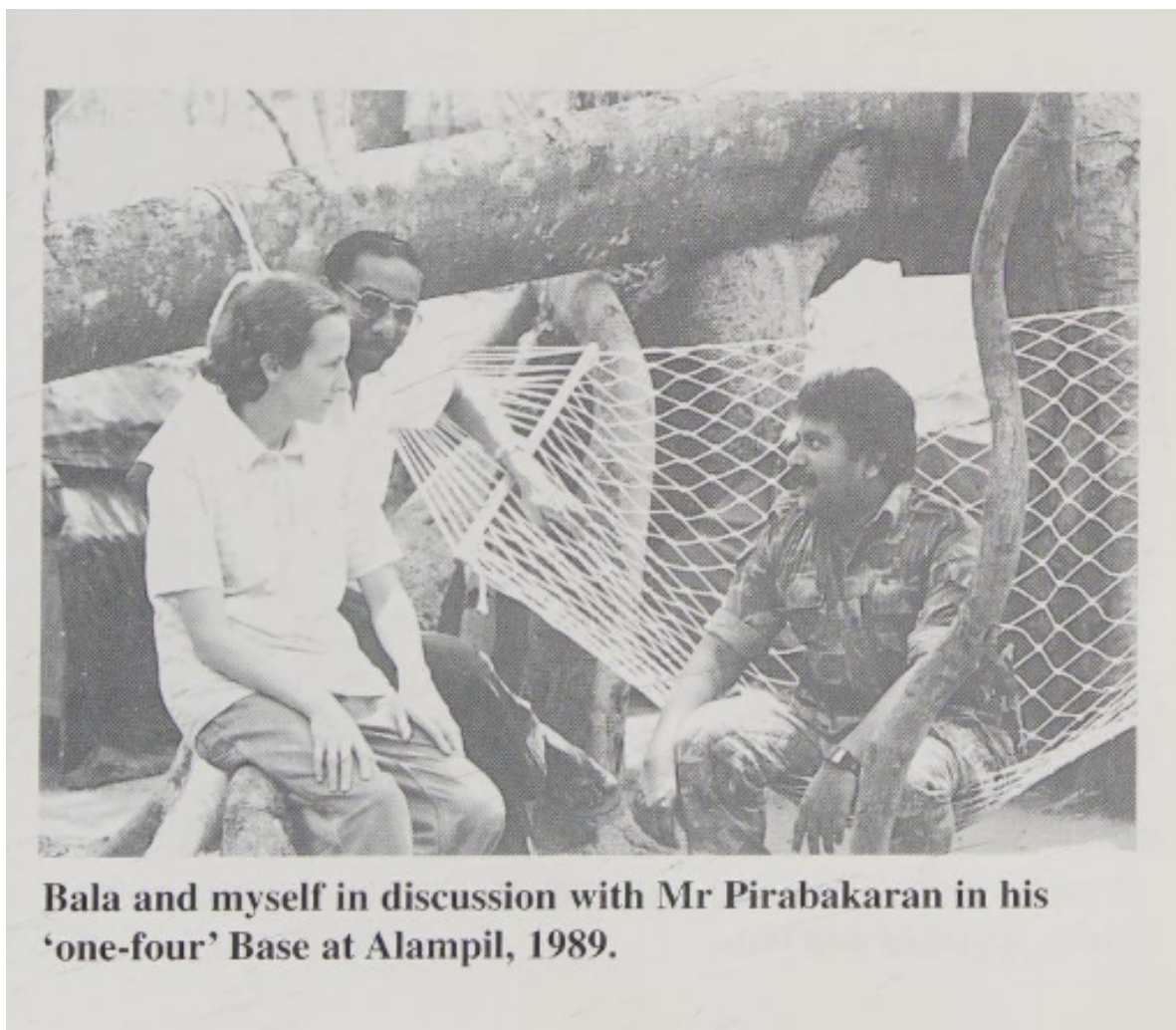


FIGURE 2.9 : Bala et moi en discussion avec M. Pirabakaran dans sa base « un-quatre » à Alampil, 1989.

2.12 Rencontre avec l'ancien ministre en chef du Tamil Nadu, M. Karunanidhi, à Chennai, en 1989.

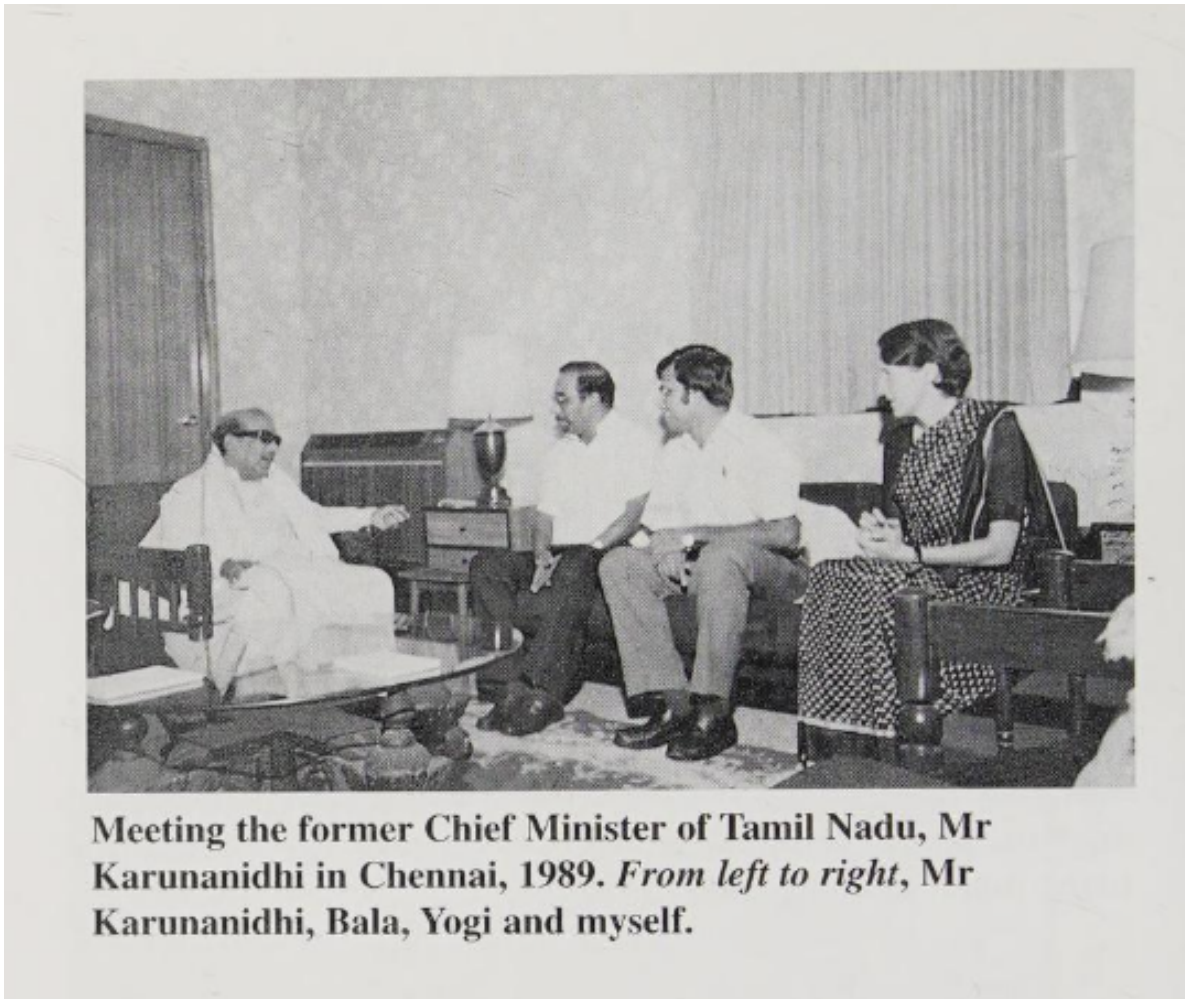


FIGURE 2.10 : Rencontre avec l'ancien ministre en chef du Tamil Nadu, M. Karunanidhi, à Chennai, en 1989. De gauche à droite : M. Karunanidhi, Bala, Yogi et moi-même.

2.13 Le mariage de Kittu à Colombo, en 1989.

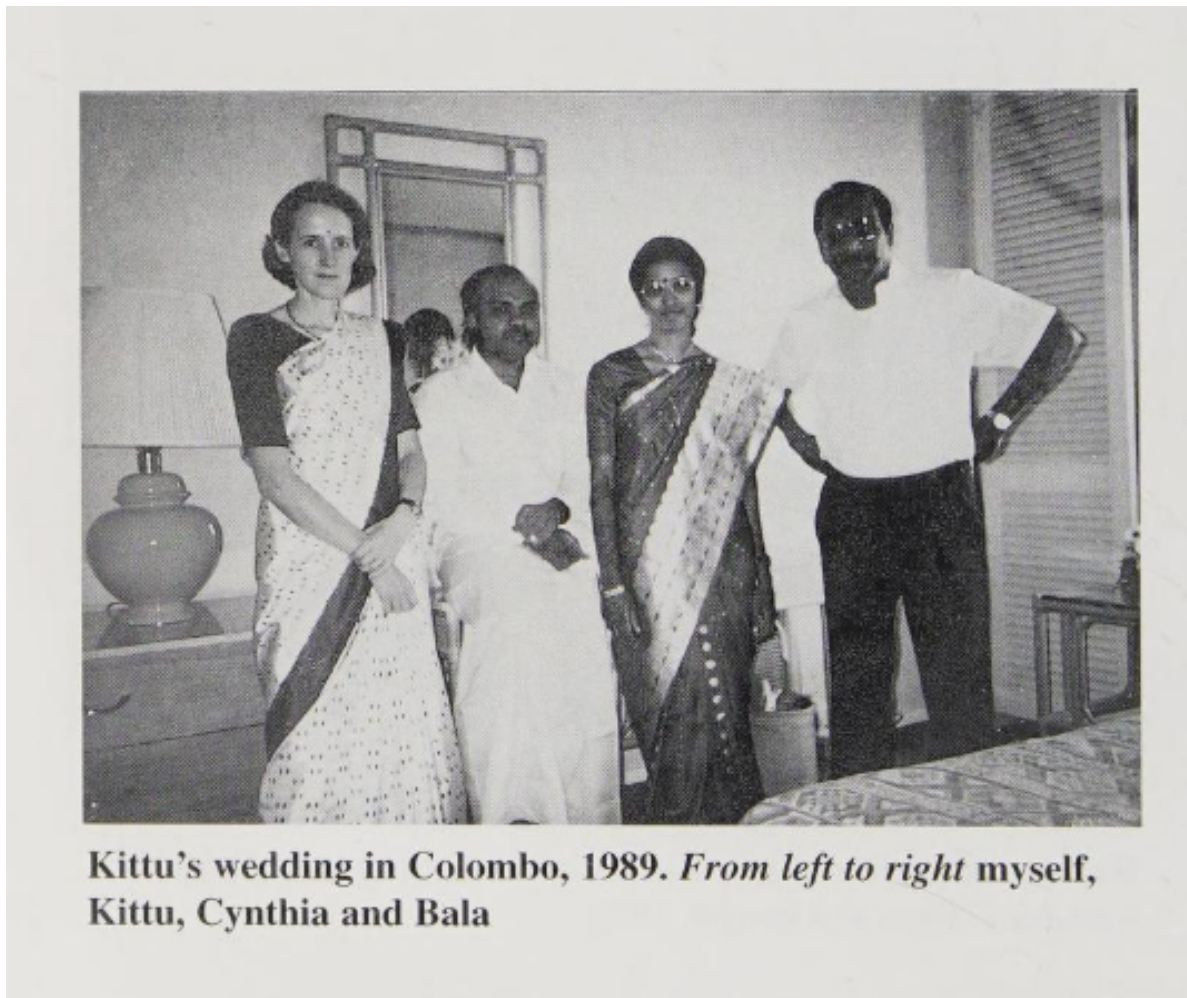


FIGURE 2.11 : Mariage de Kittu à Colombo, 1989. De gauche à droite : moi-même, Kittu, Cynthia et Bala

2.14 Le négociateur en chef pour le Sri Lanka, M. Hameed

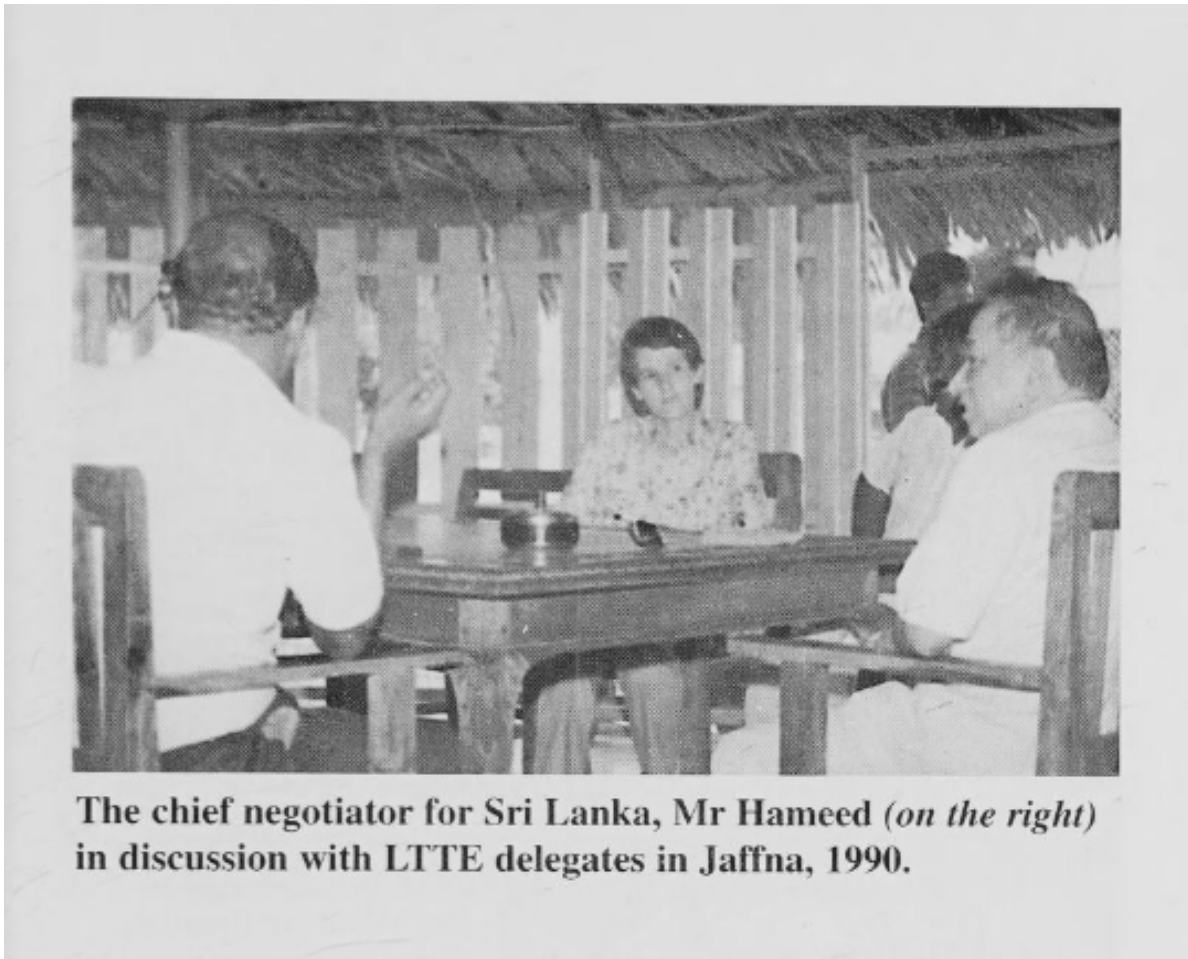


FIGURE 2.12 : Le négociateur en chef pour le Sri Lanka, M. Hameed (à droite), en discussion avec des délégués des LTTE à Jaffna, 1990.

2.15 Discussions avec des responsables du CICR à Jaffna.

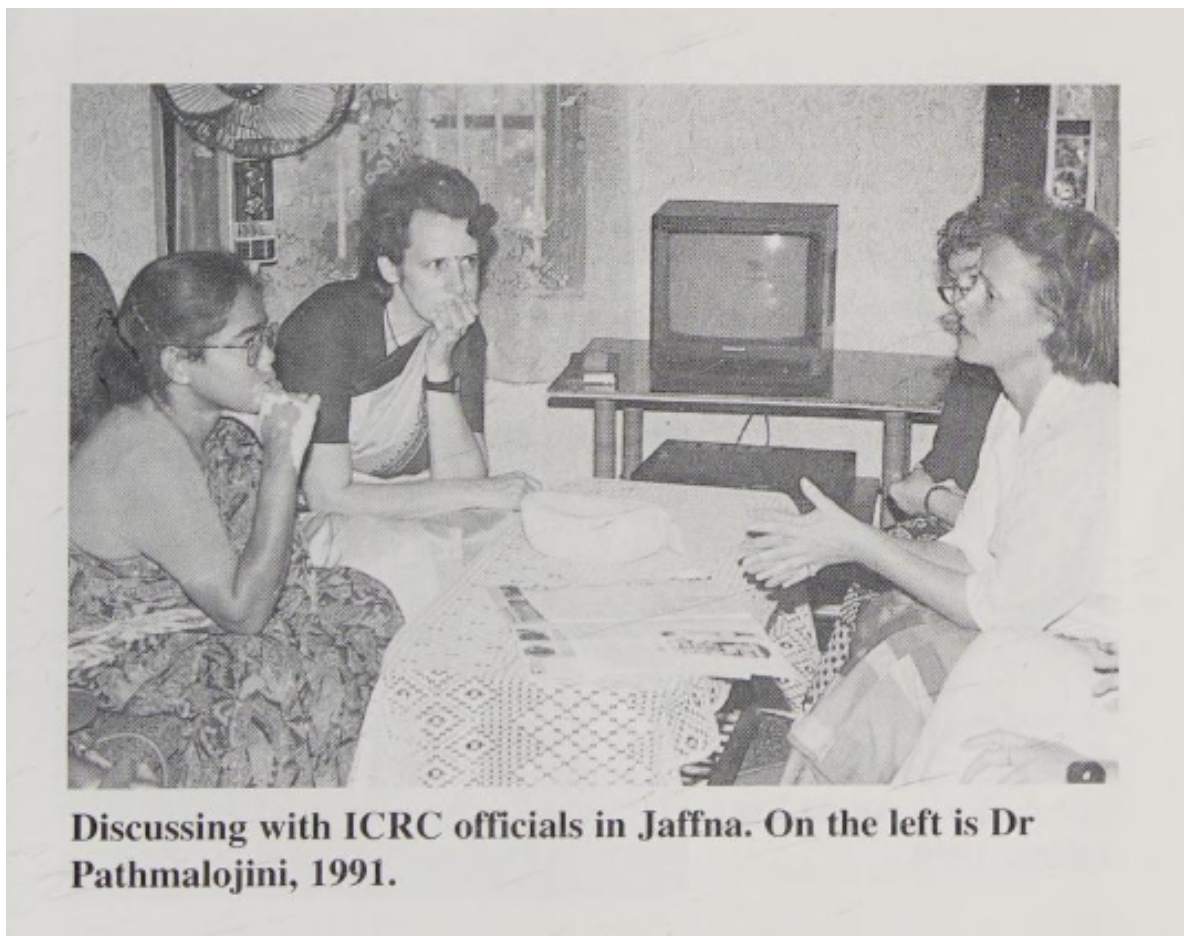


FIGURE 2.13 : Discussion avec des responsables du CICR à Jaffna. À gauche, le Dr Pathmalojini, 1991.

2.16 Discours prononcé lors de la conférence des femmes au théâtre Windsor, à Jaffna, en 1990.

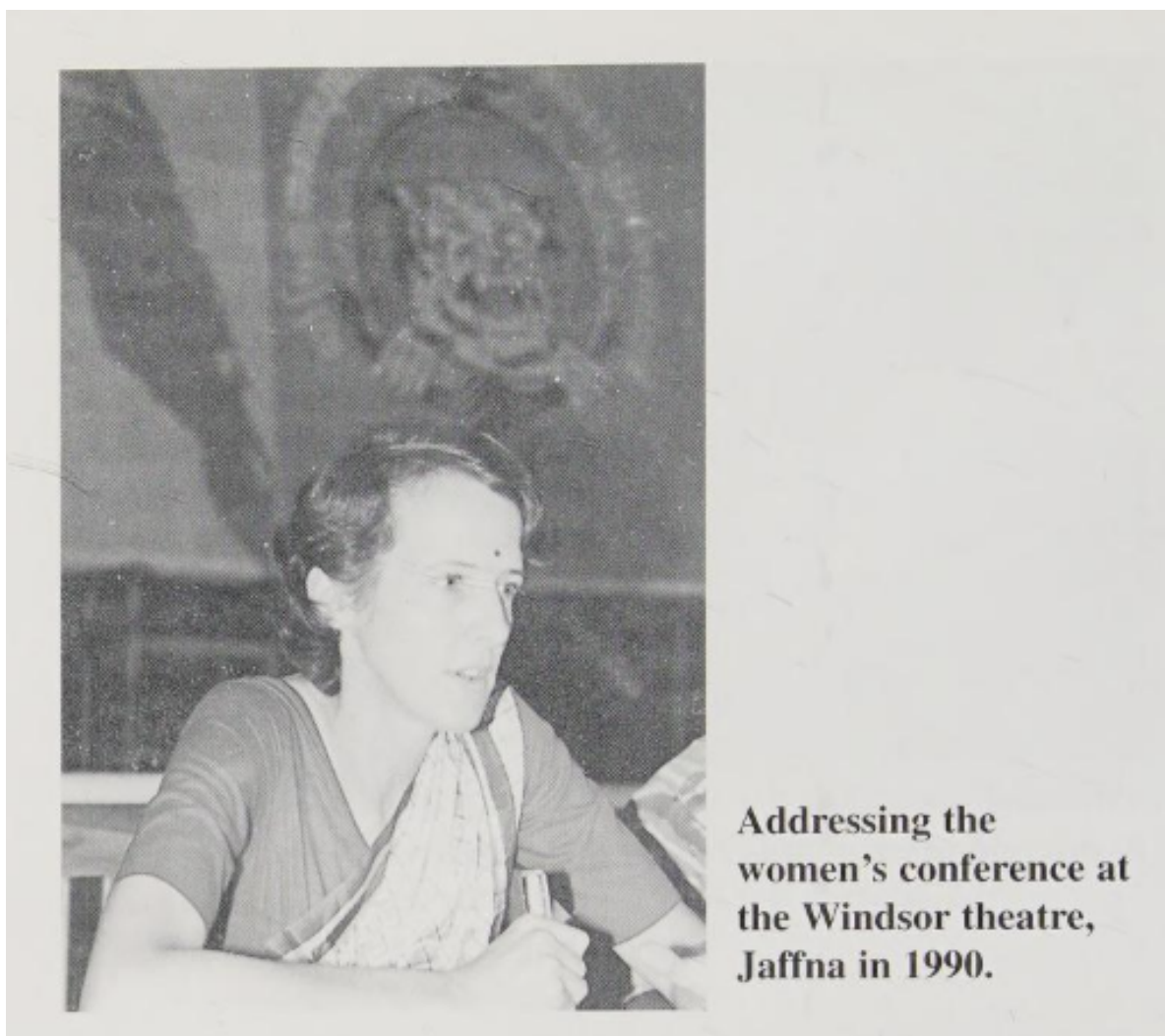


FIGURE 2.14 : Discours prononcé lors de la conférence des femmes au théâtre Windsor de Jaffna en 1990.

2.17 Moi-même avec la mère du colonel Kittu, affectueusement appelée « Kittu Amma » à Jaffna, 1990.

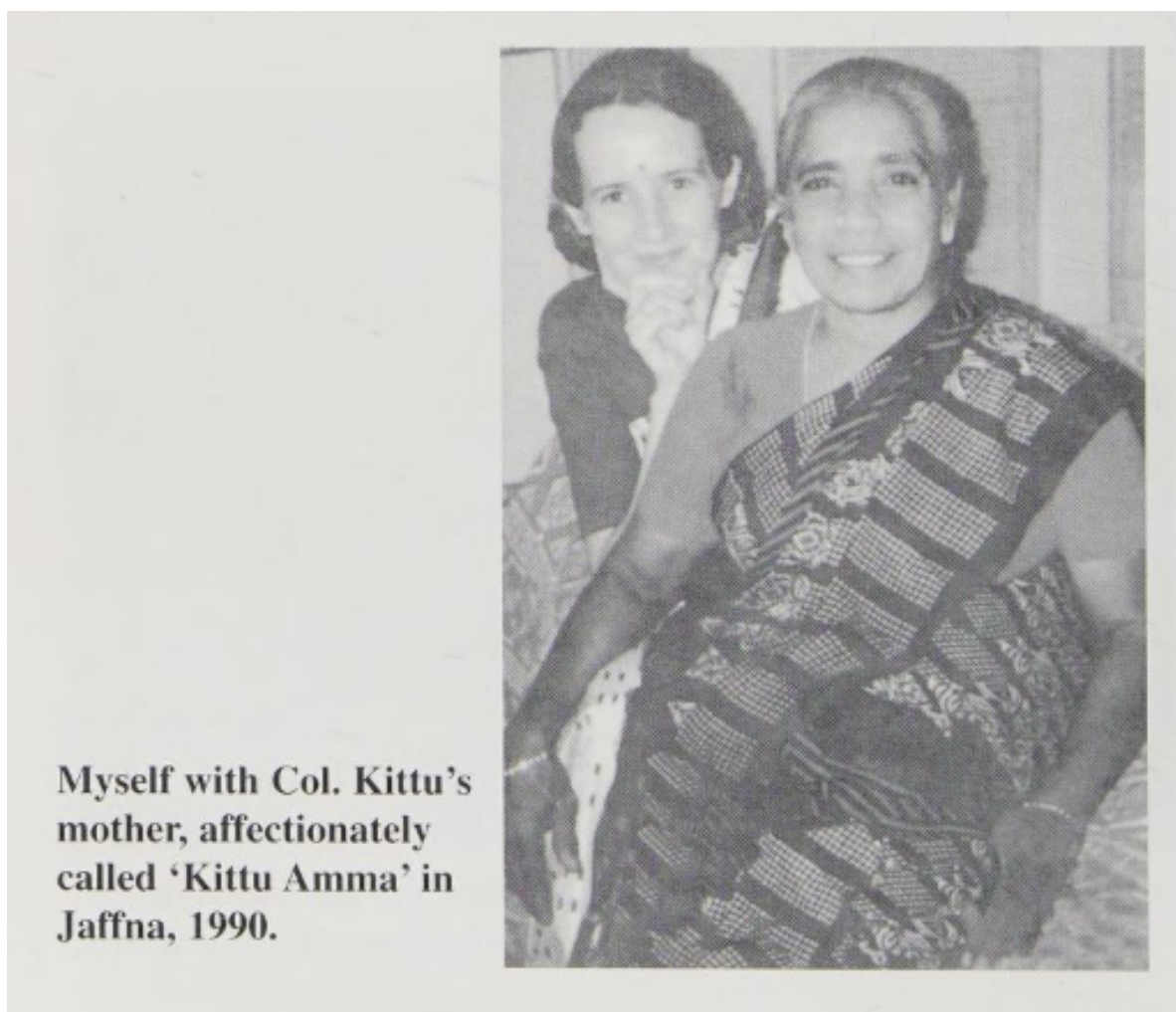


FIGURE 2.15 : Moi avec la mère du colonel Kittu, affectueusement surnommée « Kittu Amma » à Jaffna, en 1990.

2.18 Discours lors d'un rassemblement public à Batticaloa en 1989

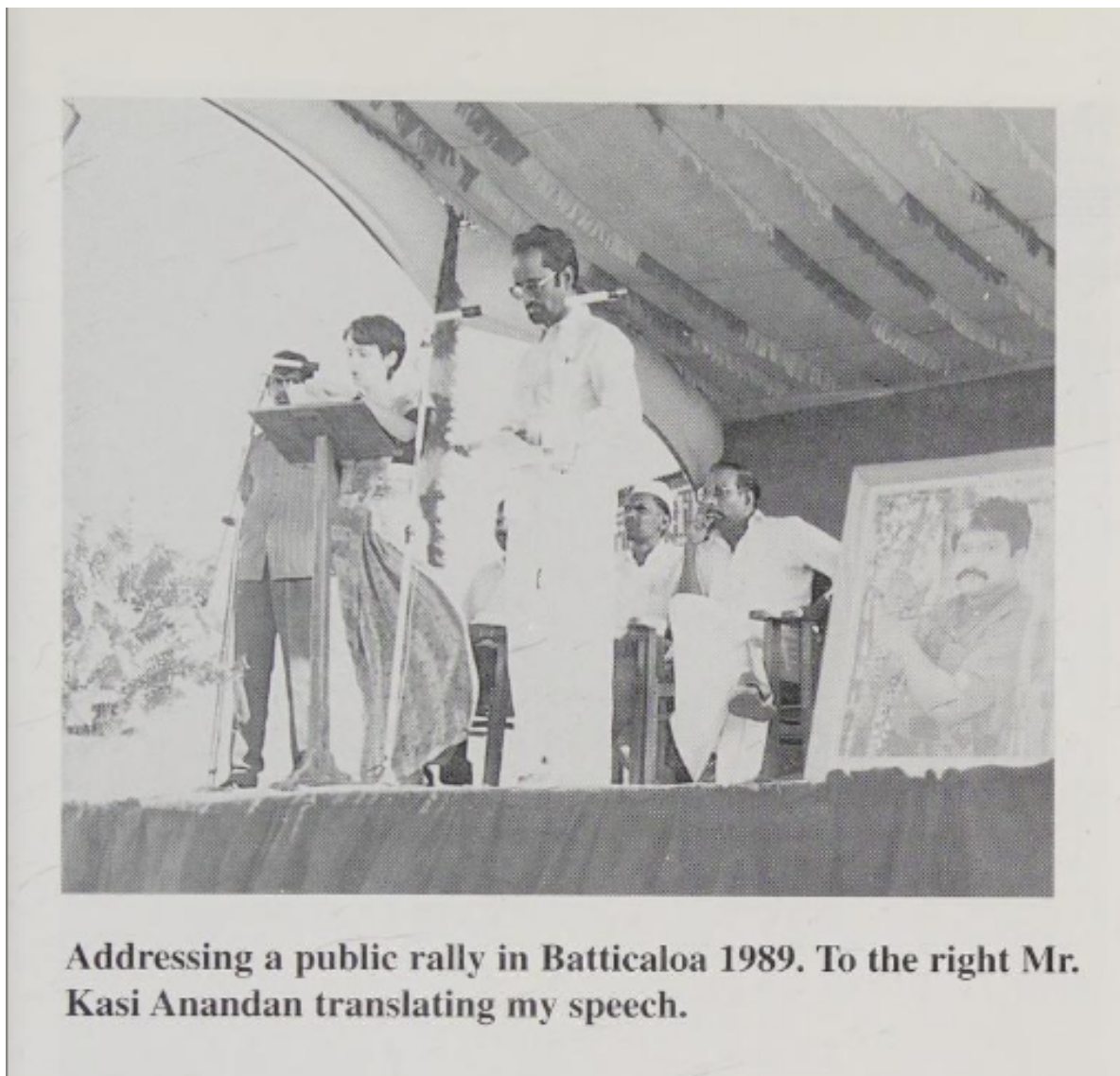


FIGURE 2.16 : Discours prononcé lors d'un rassemblement public à Batticaloa en 1989. À droite, M. Kasi Anandan traduit mon discours.

2.19 Bala et moi avec Karikalan

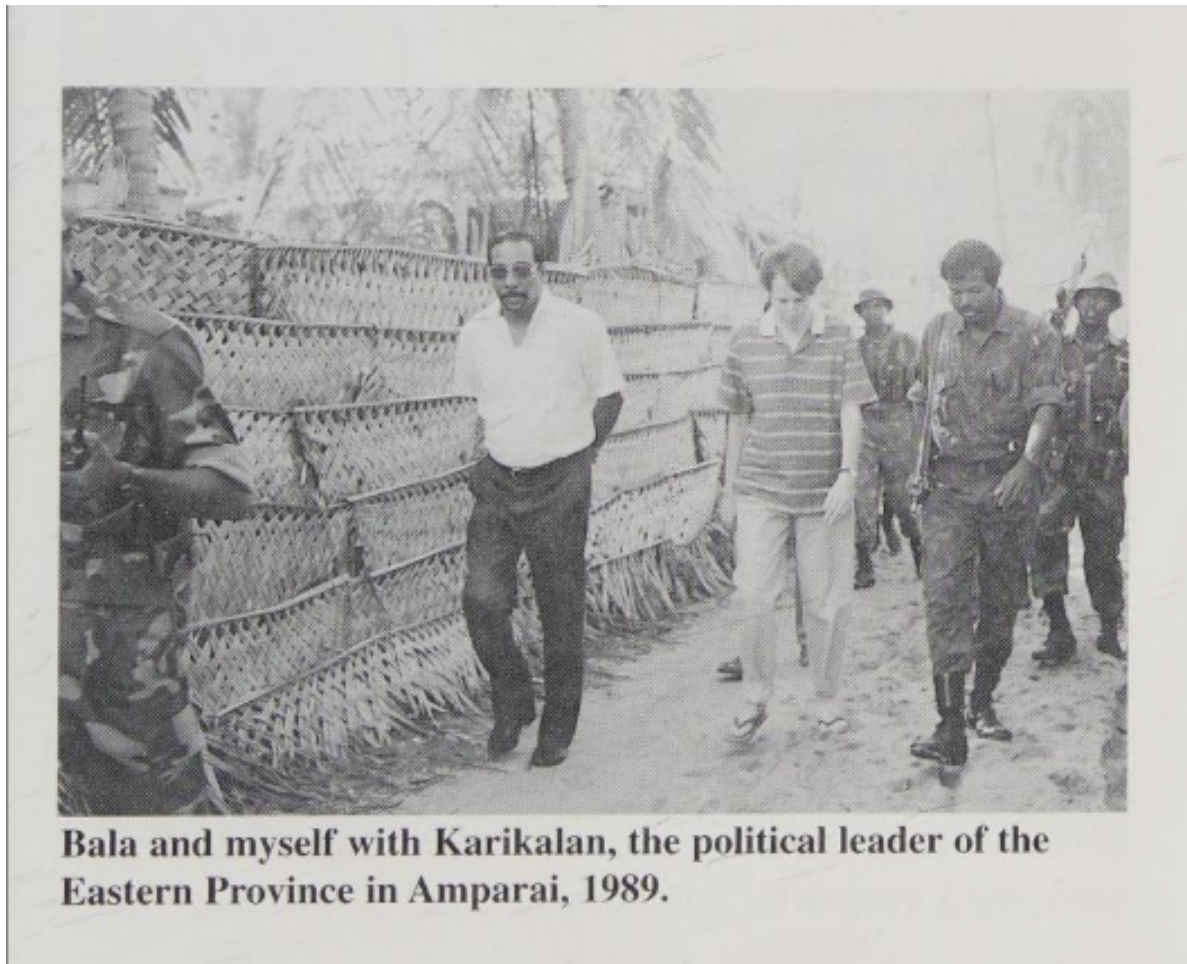


FIGURE 2.17 : Bala et moi avec Karikalan, le chef politique de la province orientale à Amparai, 1989.

2.20 Assis devant notre bunker avec notre chien Jimmy à Jaffna en 1990.

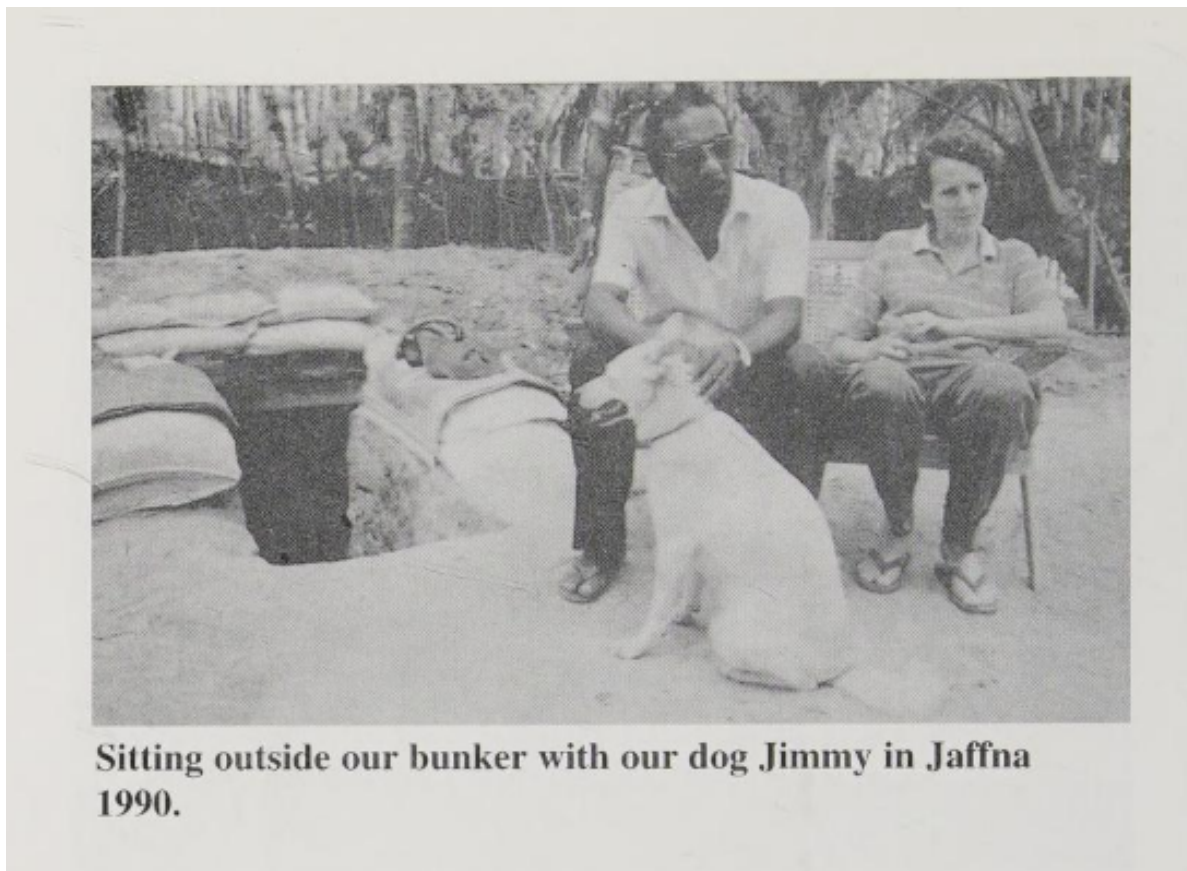


FIGURE 2.18 : Assis devant notre bunker avec notre chien Jimmy à Jaffna en 1990.

2.21 Port d'une arme pour légitime défense, 1991.



Carrying a weapon for self-defence, 1991.

FIGURE 2.19 : Port d'arme pour légitime défense, 1991.

2.22 Discussion de problèmes avec les femmes combattantes des LTTE à Jaffna en 1990.



Discussing issues with the women fighters of the LTTE in Jaffna 1990.

2.23 Grattoir de noix de coco pour un repas à Jaffna, 1993.



Scrapping coconut for a meal in Jaffna, 1993.

FIGURE 2.21 : Râper une noix de coco pour un repas à Jaffna, 1993.

2.24 Lors d'une rencontre avec M. Thamil Chelvan, chef de l'aile politique des LTTE, en 1995.



FIGURE 2.22 : Lors d'une rencontre avec M. Thamil Chelvan, chef de l'aile politique des LTTE, en 1995.

2.25 Un repas en compagnie du haut responsable Baby Subramaniam et de son épouse Vetti Chelvi, 1992.

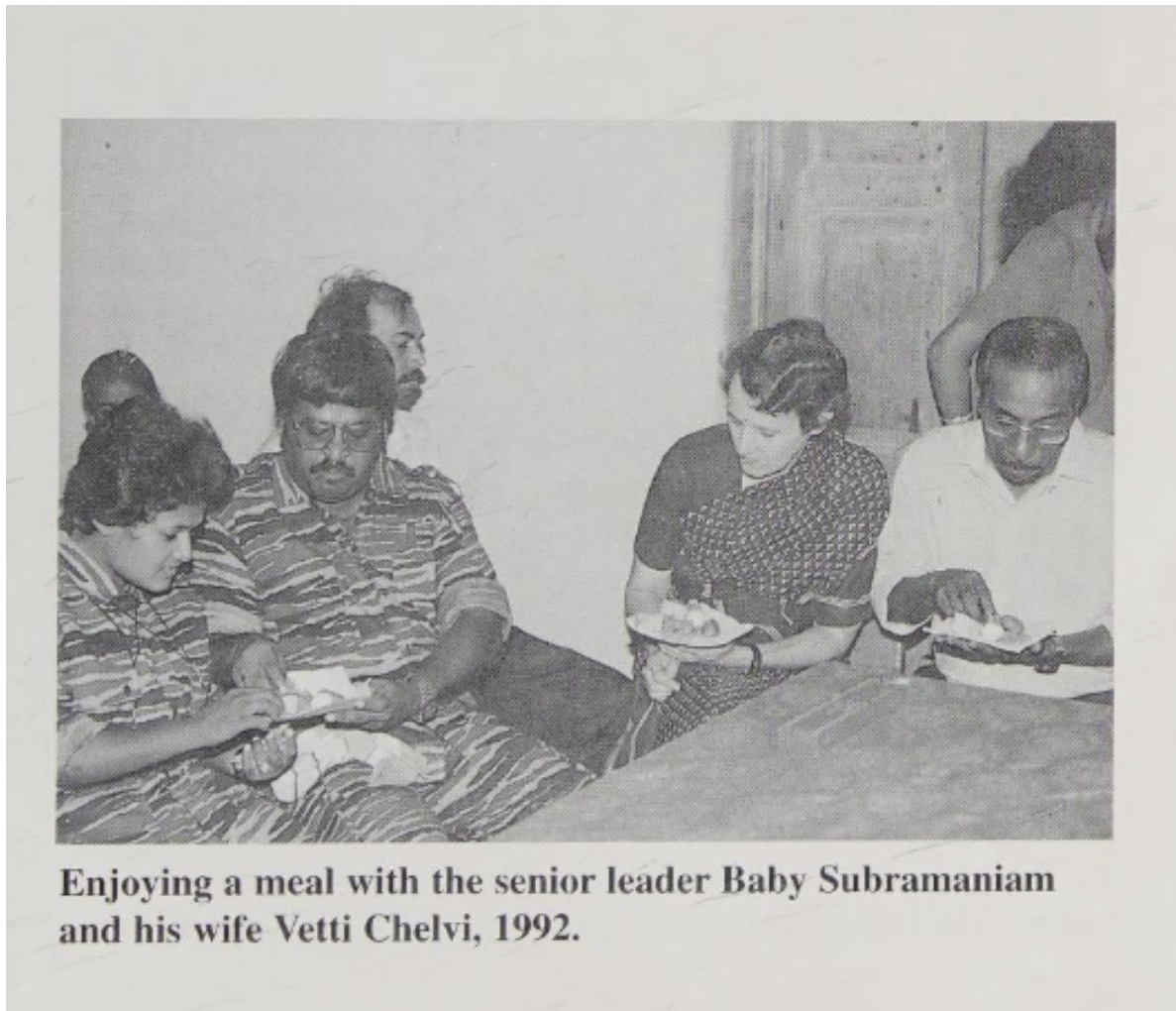


FIGURE 2.23 : Un repas en compagnie du haut dirigeant Baby Subramaniam et de son épouse Vetti Chelvi, 1992.

2.26 Lors d'une cérémonie de mariage à Mullaitivu avec M. Pirabakaran et son épouse, Mathy, fin 1998.

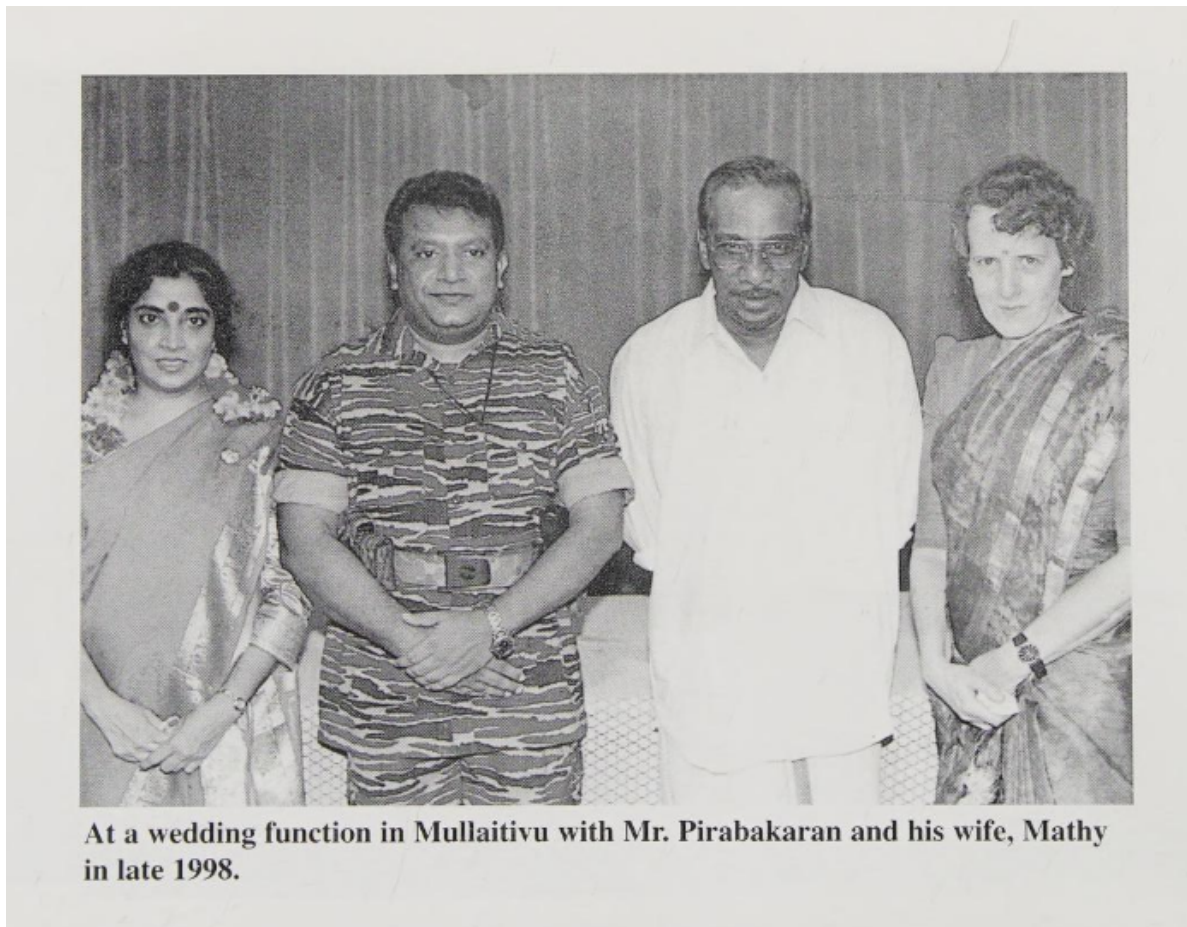


FIGURE 2.24 : Lors d'une cérémonie de mariage à Mullaitivu avec M. Pirabakaran et son épouse, Mathy, fin 1998.

Introduction

Bien que les Tigres de libération de l'Eelam tamoul (LTTE) soient internationalement connus comme le mouvement de liberté qui mène la lutte des Tamouls pour l'autodétermination au Sri Lanka, on connaît moins la véritable nature et la structure de l'organisation ainsi que le calibre de ses dirigeants. Comme c'est le cas pour les souffrances énormes du peuple tamoul. Ce manque de transparence peut être attribué à la censure rigoureuse de la presse, à l'interdiction d'accès à la zone de guerre et à l'hostilité des médias internationaux et des gouvernements du monde entier. Cette opacité a offert un espace sans limites à divers analystes, experts et « spécialistes » de la guerre insurrectionnelle pour déformer, falsifier et présenter de manière erronée l'organisation ainsi que la lutte tamoule. Les images et impressions monstrueuses délibérément construites ont également occulté les vérités qui se cachent derrière le conflit. L'objectif de ce livre est de lever le voile de mystère et de désinformation qui plane sur la lutte tamoule et de raconter l'histoire de l'intérieur, la véritable histoire de l'oppression brutale d'un peuple et de sa résistance violente.

J'ai passé plus de vingt ans de ma vie avec les Tigres tamouls. Mon parcours historique au sein de la lutte pour la liberté tamoule et mes expériences uniques vécues au cours de ces années sont relatés dans ce livre. Ce récit semi-autobiographique et historique tente de dépeindre les expériences de vie, les événements et les épisodes tels qu'ils se sont déroulés, chronologiquement, dans l'histoire et le développement de la résistance armée tamoule.

Les premières pages de cet ouvrage racontent comment une jeune femme d'un petit village australien méconnu opère une rupture radicale dans sa vie en quittant les rivages de son pays pour une aventure en Europe. Lorsque j'ai embarqué à bord de l'avion en Australie pour l'Europe il y a trente ans, l'idée que ma vie puisse subir une transformation radicale était la dernière chose à laquelle je pensais. Mais c'est arrivé, au-delà de tout ce que l'on aurait pu imaginer. Cela allait bien au-delà du simple fait de m'améliorer grâce à un voyage et à des études supérieures en Angleterre. Ma vision du monde a radicalement changé. Le facteur le plus déterminant de ma vie a été mon mari, Anton Balasingham. Notre mariage en 1978 était une union de perspectives idéologiques, de valeurs, d'aspirations et de convictions. Et depuis lors, nous avons parcouru ensemble un chemin révolutionnaire, unis face à des défis et des circonstances que peu de gens pouvaient même imaginer. Et c'est ainsi que se déroule l'histoire de notre vie extraordinaire ensemble, en tant que participants actifs à la lutte pour la liberté tamoule.

Suite à notre initiation initiale au sein des Tigres de libération de l'Eelam tamoul à Londres en 1978, nous avons franchi une étape décisive en nous rendant en Inde pour rencontrer les

dirigeants et les cadres de l'organisation. À Chennai, dans l'État du Tamil Nadu, en Inde, nous avons rencontré un jeune homme, Vellupillai Pirabakaran, le fondateur du mouvement des Tigres, qui, en plus de deux décennies, est non seulement devenu une figure légendaire, mais a également assumé le rôle de chef national de son peuple tamoul opprimé. Notre première rencontre avec M. Pirabakaran et ses cadres est abordée au chapitre deux, où j'évoque également la dynamique interne des LTTE. Les débuts du mouvement des Tigres illustrent les difficultés et les problèmes rencontrés par ses dirigeants pour transformer une petite organisation de guérilla clandestine en une armée de libération nationale capable de défier la puissance militaire de l'État cinghalais. Outre les dynamiques internes qui ont entraîné des changements dans la structure de l'organisation, les facteurs externes, c'est-à-dire les conditions objectives de l'oppression étatique, ont eu un impact sur la croissance et l'expansion des LTTE. Les violences raciales anti-tamoules de 1983 ont marqué un tournant dans les relations entre les nations tamoule et cinghalaise. Cela a conduit à l'effondrement de la politique parlementaire tamoule et à l'adoption de la lutte armée comme mode de lutte politique. L'intervention de l'Inde, puissant voisin du Sri Lanka, dans le conflit ethnique qui a secoué l'île après les émeutes, a eu des conséquences considérables. Dans le chapitre trois, j'expose en détail la manière dont le gouvernement central de l'Inde et le ministre en chef du Tamil Nadu de l'époque, M. MG Ramachandran, sont intervenus dans le conflit. Le programme d'entraînement militaire indien destiné aux militants tamouls et le soutien financier apporté par le ministre en chef aux Tigres au milieu des années 1980 ont donné une impulsion sans précédent à la croissance et au développement des LTTE et de la lutte armée. J'ai souligné que les contradictions apparues entre les intérêts de Delhi et les aspirations des organisations militantes tamoules ont finalement conduit à une désillusion mutuelle. Il est devenu de plus en plus évident que l'implication de l'Inde dans le conflit ethnique était motivée par ses propres intérêts géopolitiques et stratégiques plus larges. Le soutien clandestin apporté par Delhi aux militants tamouls visait à placer le Sri Lanka dans la sphère d'influence de l'Inde et à ouvrir des négociations avec les organisations militantes. Les célèbres « pourparlers de Thimphou », qui se sont tenus dans la capitale du Bhoutan entre les représentants tamouls et la délégation sri-lankaise, étaient le résultat de la diplomatie agressive de l'Inde en 1985. Le mécontentement de l'Inde face à l'échec des pourparlers a conduit à l'expulsion de Bala du pays. Il a été invité à retourner en Inde pour participer à de nouveaux dialogues entre les organisations militantes et le gouvernement indien. Trois mois après son retour à Chennai, une bombe a explosé chez nous lors d'une tentative d'assassinat ratée contre Bala. L'arrestation du coupable a révélé qu'un ministre du gouvernement sri-lankais de Julius Jayawardene était à l'origine de cette attaque. Dans ce chapitre, j'ai également consigné les actes de harcèlement – perpétrés par le gouvernement central et les gouvernements des États indiens – à l'encontre des Tigres tamouls, qui ont conduit à un éloignement progressif entre Delhi et le LTTE.

Au début de l'année 1987, les affrontements militaires entre les LTTE et les forces armées sri-lankaises se sont intensifiés. Finalement, les forces armées sri-lankaises ont lancé une invasion massive de la péninsule de Jaffna, entraînant de lourdes pertes civiles. L'Inde est intervenue pour mettre un terme à l'escalade des hostilités. L'accord indo-sri-lankais a été élaboré entre les deux États. Le LTTE a été exclu de sa formulation. Aux termes de l'Accord, des troupes indiennes ont été déployées dans le nord-est du Sri Lanka sous couvert d'une force de « maintien

de la paix » pour surveiller le cessez-le-feu entre les LTTE et les forces militaires sri-lankaises et pour superviser le désarmement des LTTE. Le contexte de ces développements est détaillé au chapitre quatre. Dans cette partie de l'ouvrage, je présente un compte rendu détaillé des événements tragiques qui ont finalement abouti à une confrontation armée entre les forces du LTTE et l'armée indienne, connue sous le nom de guerre indo-LTTE de 1987-1990.

L'une de mes principales préoccupations en écrivant ce livre a été de transmettre au monde et de consigner pour référence future l'ampleur et la gravité de l'oppression que le peuple tamoul a subie au fil des ans. J'ai été particulièrement bien placé, au cœur de ces circonstances tragiques, pour témoigner, à partir de mon expérience personnelle et de celle des témoins, de la terreur et des violences déchaînées par l'armée d'occupation indienne contre les civils de Jaffna. Les récits des atrocités commises par la force indienne de « maintien de la paix » — arrestations massives, détentions, tortures, exécutions extrajudiciaires et viols de femmes tamoules — ont été, dans une certaine mesure, documentés dans le livre. Mais outre le fait d'avoir été témoins de ces événements horribles, Bala et moi sommes devenus les cibles d'une opération de recherche et de destruction menée par les troupes indiennes. Le récit de la traque menée par l'armée indienne à notre rencontre à Vadamarachchi, un secteur de la péninsule de Jaffna, est décrit en détail. Pour moi, plus important encore que les épreuves que nous avons endurées, c'était la réaction du peuple face à notre situation désespérée. Durant ces mois de fuite, traqués par les troupes indiennes, les Tamouls ont risqué leur vie pour protéger la nôtre. Je me souviendrai toujours avec gratitude de l'amour, de la bonté et de l'esprit magnanime dont ont fait preuve les habitants de Jaffna durant ces temps dangereux. Sans le soutien et l'aide spontanée du peuple tamoul, nous n'aurions jamais survécu. Notre fuite réussie à travers le détroit de Palk jusqu'aux côtes du Tamil Nadu fut également une autre histoire remarquable de la résilience de l'esprit humain. L'horreur de cette traversée océanique à bord d'une petite embarcation, face à des obstacles insurmontables, est également décrite dans ce chapitre.

Le chapitre six du livre propose une analyse complète des négociations de paix entre Premadasa et les LTTE. L'administration Premadasa et les dirigeants du LTTE avaient leurs propres raisons d'entamer un processus de négociation pour assurer le retrait de l'armée indienne du Sri Lanka. L'occupation du territoire tamoul par les forces indiennes a intensifié la guerre entre les Tigres tamouls et l'IPKF dans le Nord-Est. La présence de l'armée indienne sur l'île avait également précipité des violences insurrectionnelles dans le Sud par le Janatha Vimukthi Perumuna (JVP). L'île entière fut plongée dans une violence et des troubles d'une ampleur sans précédent. Les dirigeants des nations tamoule et cinghalaise, M. Pirabakaran et M. Premadasa, souhaitaient tous deux le retrait de l'armée indienne pour défendre les intérêts spécifiques de leurs peuples. Ces intérêts communs ont amené les Tigres tamouls et le gouvernement Premadasa à la table des négociations à Colombo. Bala a joué un rôle crucial en tant que négociateur en chef accrédité pour les LTTE lors du dialogue avec la délégation sri-lankaise. J'ai eu la chance d'être secrétaire de l'équipe de négociation des LTTE. À ce titre, j'ai eu l'occasion de faire la connaissance de certaines des personnalités politiques extraordinaires qui étaient au sommet du pouvoir à cette conjoncture historique, à savoir le président sri-lankais M. Ranasinghe Premadasa et son principal négociateur M. A. C. S. Hameed, le ministre des Affaires étrangères M. Ranjan Wijeratne et d'autres encore. Les pourparlers de paix ont été

cordiaux et constructifs. Ils sont parvenus à atteindre l'objectif commun d'obtenir le retrait des troupes indiennes. Suite au retrait de l'IPKF, les efforts visant à résoudre le conflit ethnique se sont heurtés à de sérieuses difficultés lorsque M. Premadasa n'a montré aucune volonté de satisfaire aux conditions préalables requises pour que les LTTE intègrent le courant politique dominant et participent aux élections. Dans cette partie du livre, j'ai exposé en détail les différentes séances des entretiens avec les ministres sri-lankais ainsi que les délibérations privées que nous avons eues avec le président et avec M. Hameed. Cette période de l'histoire, avec ses événements uniques, est documentée de manière approfondie et détaillée. J'ai également expliqué les causes de l'échec des pourparlers de paix et de la reprise des hostilités sous la forme de la deuxième guerre d'Eelam.

Suite au retrait des troupes indiennes du Nord-Est, Bala et moi sommes retournés vivre à Jaffna. Le chapitre sept du livre est consacré à notre expérience de vie avec le peuple tamoul au milieu d'une guerre brutale dans la péninsule durant la première moitié des années 90. Cette période a été marquée par des batailles majeures et décisives entre les LTTE et les forces armées sri-lankaises pour le contrôle des territoires de la péninsule de Jaffna. Mais les forces armées sri-lankaises n'ont pas limité le conflit au champ de bataille. La guerre a été délibérément étendue aux zones civiles dans le but de causer des victimes et de semer la terreur parmi la population. Les bombardements aériens aveugles et les tirs d'artillerie indiscriminés sur les zones civiles densément peuplées ont semé la désolation. Dans cette partie du livre, j'ai détaillé l'ampleur de l'oppression subie par les habitants de Jaffna, ainsi que l'horreur et le cauchemar qu'ils ont vécus durant cette période dangereuse. Pendant que la guerre faisait rage, les LTTE géraient efficacement l'administration de la péninsule et d'autres zones sous leur contrôle, un sujet que j'ai abordé dans ce chapitre.

Pour moi, sociologue, la société de Jaffna était un laboratoire nouveau et ouvert, qui ne demandait qu'à être étudié et documenté. Presque tous les aspects de la vie sociale méritaient d'être étudiés et commentés. Les femmes combattantes des Tigres de libération avaient introduit une nouvelle dimension dans la société tamoule. Leur intervention historique dans la vie des femmes tamoules devait être consignée et leur impact sur la société étudié avec soin. J'ai écrit un livre intitulé « Femmes combattantes des Tigres de libération » dans lequel je retrace les débuts de l'histoire de ces femmes combattantes. Des pratiques culturelles telles que la dot des femmes constituaient un problème social d'une ampleur considérable, notamment pour les femmes tamoules. La contradiction entre l'intégration radicale des femmes dans la lutte armée et l'ancien système de la dot exigeait d'être résolue. Ayant pris l'engagement d'abolir le système de la dot, les cadres féminins ont exigé que la direction des LTTE prenne des mesures pour mettre en œuvre leurs politiques. Le débat public sur les solutions au problème de la dot a suscité des commentaires intéressants, qui ont révélé que la pratique de la dot était plus complexe qu'on ne le pensait. L'opinion publique sur le système de la dot a renforcé mon intérêt pour le sujet. Dans le cadre de mes recherches sur ce sujet à la bibliothèque de l'université de Jaffna, j'ai découvert un ancien système matrilineaire de relations de propriété dans la formation sociale de Jaffna. J'ai ensuite écrit un livre sur la pratique de la dot chez les Tamouls de Jaffna, intitulé « Chaînes ininterrompues ». Après avoir écrit le livre, j'ai effectué des recherches sur la violence domestique.

Lorsque Chandrika Kumaratunga a pris ses fonctions de présidente du pays en 1994, le peuple tamoul espérait un répit dans la guerre grâce aux pourparlers de paix qui se tenaient entre les LTTE et son gouvernement. Les quelques cycles de négociations qui se sont déroulés au début de 1994 ont ensuite échoué, ouvrant la voie au déclenchement des hostilités et à l'invasion de la péninsule par les forces de l'État sri-lankais. Nous vivions à Jaffna lorsque la troisième guerre d'Eelam a éclaté, et nous avons survécu à leur assaut. Dans le chapitre sept, je raconte comment les forces militaires sri-lankaises ont lancé leur plan stratégique pour s'emparer de la péninsule et, ce faisant, ont soumis le peuple tamoul à la mort et à la destruction. Le potentiel létal de la puissance de feu déployée par l'armée sri-lankaise a démontré à quel point l'armée cinghalaise était impitoyable et sans merci dans la poursuite de ses objectifs militaires. Alors que les troupes d'invasion approchaient de la ville de Jaffna, les dirigeants des LTTE ont décidé d'évacuer la population de Valigamam. Une foule de cinq cent mille personnes paniquées a bloqué les routes menant hors de Jaffna pour échapper à l'avancée des colonnes de troupes sri-lankaises. L'ampleur de cette tragédie humaine monumentale, sous la forme d'un exode massif de toute la population de Valigamam et de leur existence déplacée à Chavakachcheri, est également documentée de manière vivante dans ce chapitre. J'étais l'une de ces 500 000 personnes qui ont quitté Valigamam ; La seule différence étant que je suis parti avant l'affluence, un jour plus tôt.

L'armée sri-lankaise a poursuivi son avancée et nous avons finalement quitté la péninsule pour nous réfugier dans le Vanni. Le dernier chapitre du livre traite de notre vie et de celle des personnes déplacées à Vanni. Cette période de l'histoire a été dominée par des affrontements militaires entre les LTTE et l'armée sri-lankaise. Les forces militaires ont tenté une offensive militaire ambitieuse, baptisée « Jayasukuru », visant à s'emparer de l'autoroute A9 qui traversait le centre de Vanni. La résistance efficace des LTTE a transformé cette campagne militaire des forces gouvernementales en l'une des batailles les plus longues et les plus sanglantes de l'histoire militaire de l'Asie du Sud.

En tant qu'organisation de libération contestant l'autorité de l'État, le LTTE a été critiqué sur divers points par différents acteurs. Mais l'un des aspects de l'expansion des LTTE qui a suscité de nombreuses interrogations est l'enrôlement des femmes dans la lutte armée. Radhika Coomaraswamy, rapporteuse spéciale des Nations Unies sur la violence à l'égard des femmes, est l'une de ces critiques. Dans un article paru dans un journal de Colombo et consacré aux femmes combattantes des LTTE, Mme Coomaraswamy a dressé un portrait totalement négatif et déformé de ces femmes. Affirmant sa position contre la violence, elle a accusé les dirigeants du LTTE d'être responsables de la « militarisation de la société tamoule » par l'intégration des femmes dans le mouvement de résistance armée. Mme Coomaraswamy critique les combattantes, les qualifiant d'« auteurs de violences ». Qualifiant les Tigres femelles de « vierges armées », elle soutient que leur participation à la lutte armée de libération constitue une rupture radicale avec la tradition et la culture tamoules. Au chapitre sept, je présente une critique longue et systématique de sa critique. Ma thèse centrale est que les femmes, en tant que composante intégrante de la formation nationale tamoule, ont le droit à l'autodéfense lorsqu'elles sont confrontées à un génocide qui menace l'anéantissement de la totalité sociale. En affirmant que le mode d'oppression étatique auquel est confronté le peuple tamoul constitue une forme subtile

et sophistiquée de génocide, je reproche à Mme Coomaraswamy de négliger délibérément la dure réalité de l'histoire de l'oppression étatique contre le peuple tamoul et de sa résistance héroïque. J'ai également tenté de répondre à certaines de ses autres critiques relatives aux thèmes féministes.

Dans le dernier chapitre, j'ai présenté mes impressions et mes perceptions sur la direction des LTTE, en particulier sur M. Pirabakaran et d'autres cadres supérieurs et commandants de terrain qui nous rendaient régulièrement visite à notre domicile de Puthukuddiruppu, à Mullaitivu. Fort de notre relation étroite avec M. Pirabakaran depuis plus de vingt ans, j'ai tenté de broser le portrait de sa personnalité remarquable. J'ai également brièvement esquissé mes observations sur certains des hauts commandants militaires devenus aujourd'hui des héros de guerre de la résistance tamoule. Cette partie du livre traite également de l'épisode où Bala est tombé gravement malade d'une insuffisance rénale aiguë et de nos efforts pour l'évacuer de Vanni avec l'aide du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) et du gouvernement norvégien. À ce sujet, j'ai également révélé comment la présidente Chandrika Kumaratunga a formulé des exigences inacceptables à l'égard des dirigeants des LTTE en échange de la vie de Bala.

Bien que cet ouvrage s'appuie sur des expériences personnelles, des aperçus et des observations d'événements et de faits divers, il s'attarde essentiellement sur la dynamique historique de la lutte pour la libération. Dans ce contexte, on peut l'évaluer comme une œuvre historique, documentant les événements d'une période tumultueuse de la résistance tamoule. Je suis convaincu que le lecteur trouvera ce livre intéressant en raison de ses multiples facettes, de ses commentaires et de ses révélations qui permettent une compréhension plus approfondie de la lutte tamoule. L'un des principaux objectifs de cet ouvrage est de dresser un tableau réaliste de l'ampleur et de la profondeur de l'oppression d'État que subit le peuple tamoul au Sri Lanka. La gravité de cette oppression, que j'ai tenté de présenter comme ayant une intention génocidaire, n'a pas été pleinement comprise ni prise au sérieux par les organisations humanitaires internationales et les gouvernements du monde. Faisant fi de la tyrannie perpétrée par l'État raciste et des violations des droits de l'homme et des atrocités commises par l'armée cinghalaise dans la patrie tamoule, l'Inde et les puissances occidentales continuent de refuser de reconnaître les aspirations légitimes du peuple tamoul à l'indépendance politique.

Malgré l'opposition rencontrée dans leur lutte pour réaliser leur droit légitime à l'autodétermination, les habitants du Tamil Eelam sont farouchement déterminés à poursuivre leur projet politique malgré des obstacles considérables. J'ai constaté cet esprit indomptable, cette volonté de liberté, aussi bien chez les combattants que chez les civils du Tamil Eelam. Je suis convaincu, sans l'ombre d'un doute, que cette volonté de liberté finira par triompher.

3 Nouveaux Horizons

Je savais que notre départ était imminent. Des embruns blancs et écumeux jaillissaient des pales rotatives des moteurs hors-bord. Nous allions partir, quitter la terre et les gens que j'aimais et avec qui j'avais vécu pendant dix-sept ans. Des cadres des Tigres tamouls — des jeunes femmes et des jeunes hommes que nous connaissions, et beaucoup d'autres que nous ne connaissions pas — ainsi que de vieux amis, parsemaient le rivage, nous faisant signe d'adieu. Les moteurs filaient en douceur, nous propulsant des eaux bleues du lagon côtier vers le gris de l'océan Indien qui s'approfondissait, tandis que les silhouettes sur la plage se fondaient dans le paysage qui disparaissait. La terre ferme se transforma en une fine ligne noire à travers mes yeux remplis de larmes. Je laissais une partie de moi derrière moi.

L'océan s'est précipité à notre rencontre et n'a pas hésité à nous faire comprendre que nous étions arrivés au mauvais moment et que les prochaines heures seraient difficiles. Nous étions des invités indésirables dans ce paysage aquatique, les vagues agitées nous ballottant dans tous les sens, manifestant ainsi une irritation manifeste. Soosai, le commandant du Sea Tiger, prit une position d'autorité à l'arrière du bateau, ce qui lui permit de diriger efficacement cette étape de notre voyage. J'admirais avec quelle aisance et quelle fluidité Soosai et son équipage manœuvraient ces eaux tumultueuses. Bien ancrés au sol dans une mer déchaînée, ils s'acquittaient de leurs tâches, entretenant habilement les moteurs et maintenant le cap, sans se laisser perturber par les eaux froides qui fouettaient l'embarcation et les trempaient tous. Les jeunes cadres, faisant preuve d'une dextérité et d'une assurance qui dépassaient leur âge, se déplaçaient en harmonie avec la mer et le bateau, bravant les menaces et les intimidations de l'eau. En regardant dans la direction indiquée par Soosai, à travers la brume grise, nous pouvions apercevoir deux marques noires au loin derrière nous, mais qui suivaient notre rythme. C'étaient des bateaux – des bateaux des LTTE – semblables à celui dans lequel nous avions voyagé, mais plus petits à cause de la distance, qui tanguaient et roulaient tandis qu'ils sillonnaient obstinément les eaux de Mullaitivu. Voici nos escortes ; Des bateaux chargés de courage, de sacrifice, d'engagement et d'explosifs aussi. Il s'agissait des cadres des Tigres de la mer Noire déployés pour notre sécurité et prêts à donner leur vie pour que nous puissions vivre ; Des jeunes hommes et femmes prêts à foncer sur les bateaux de la marine sri-lankaise et à les détruire dès qu'ils sembleraient menacer notre voyage. Ce n'était pas la première fois que je me sentais indigne de l'honneur qui nous était fait et humble face à l'ampleur des sacrifices dont les gens étaient capables simplement pour protéger nos vies. Mais je connaissais Soosai depuis de nombreuses années et j'avais l'assurance absolue qu'il était bien informé des menaces posées par la Marine avant notre départ et qu'il était tout aussi capable de gérer les situations périlleuses. Pour Bala, un danger supplémentaire planait sur sa vie et il venait de l'intérieur.

Récemment, Bala avait miraculeusement survécu à un épisode d'insuffisance rénale aiguë et se trouvait désormais au stade d'insuffisance rénale chronique. C'était l'avis médical des médecins qui l'avaient soigné. Vingt-cinq ans de diabète avaient fait des ravages, disaient-ils, mais l'absence de tout équipement de diagnostic empêchait une investigation approfondie et une explication de cet épisode rénal aigu. Ce n'est qu'après l'opération que nous avons pleinement compris le degré d'obstruction rénale dont il souffrait en plus de son insuffisance rénale chronique. Si nous avions su que son rein gauche avait la taille d'une noix de coco et était sur le point de se rompre, nous n'aurions peut-être pas eu le courage d'entreprendre un périlleux voyage en mer sans accès à des soins et à du matériel médical.

Bien que Bala se soit remis d'un épisode d'insuffisance rénale qui a mis sa vie en danger à Mullaitivu, il restait extrêmement malade et c'est uniquement grâce à la chance qu'il a survécu, ce qui lui a permis d'entreprendre le long voyage en mer à travers le golfe du Bengale. Le paludisme, la typhoïde, l'hépatite, les fièvres virales, maladies courantes dans le Vanni, étaient déjà suffisamment dangereuses pour les personnes « en bonne santé », mais représentaient des dangers potentiels pour Bala, qui souffrait d'une maladie rénale précaire. Ainsi, compte tenu de sa maladie d'un côté et des dangers liés à l'environnement tropical de l'autre, l'avis unanime exprimé par toutes les sections de l'organisation et par le public qui étaient au courant de la dégradation rapide de la santé de Bala était que nous devions quitter le Vanni dès que possible, tant qu'il était encore en état de voyager. C'est donc au milieu de tant d'émotion et d'inquiétude que M. Pirabakaran a organisé notre voyage en mer hors du Tamil Eelam. Nous savions qu'un tel voyage comportait des risques, mais il n'y avait pas d'alternative. Il avait le choix entre rester à Mullaitivu et affronter la mort, ou entreprendre un voyage risqué et espérer, avec des soins médicaux appropriés à l'étranger, vivre plus longtemps. Mais une fois en pleine mer, il n'a pas fallu longtemps pour que cet environnement inhospitalier plonge Bala dans une crise. Tandis que notre petite embarcation peinait à affronter la puissance gigantesque d'une mer déchaînée et la lumière déclinante de l'horizon, son visage devenait de plus en plus blanc. Il a commencé à se sentir mal peu de temps après le début de notre voyage, et les cadres des Tigres de Mer étaient déjà occupés à lui soutenir le front tandis qu'il vomissait dans leurs gamelles. J'ai moi aussi souffert de cette horrible sensation de naufrage si caractéristique du mal de mer, alors que mes pires cauchemars concernant le voyage devenaient réalité. J'avais été parfaitement informée avant notre départ que je pouvais être confrontée à trois crises médicales potentielles. Ses médicaments contre l'hypertension pouvaient-ils déclencher une crise d'hypotension, ce qui arrivait fréquemment à cette heure de la journée ? Les vomissements dus au mal de mer risqueraient-ils de le déshydrater et de provoquer une crise rénale ? Des vomissements intenses pourraient-ils déclencher une crise d'hypoglycémie ? Alors, lorsque j'ai levé les yeux, malgré ma propre nausée, pour voir des gouttes de sueur perler sur son front, je n'étais pas sûre de savoir laquelle de ces affections prévalait. Le visage blafard de Bala m'a indiqué qu'il était en difficulté. Le regard de Soosai me suppliait d'agir. Bala tendit la main et la pointa du doigt, indiquant qu'il se sentait en hypoglycémie et qu'il avait besoin de sucre, et je m'efforçai d'en sortir un peu d'une trousse médicale que j'avais préparée. Il lécha cette substance vitale et, au bout de quelques minutes, les perles qui perlaient sur son front avaient séché. C'est tout ce que je pouvais faire. L'instabilité du bateau a empêché même la plus simple des interventions

médicales. Il s'allongea et s'appuya contre le bord du bateau, mais il ne se sentait pas du tout bien. Quand il a fait tourner sa main devant son front, j'ai su qu'il avait le vertige et que sa tension artérielle avait dû chuter. Quelques minutes plus tard, il se remettait à vomir et s'écroulait de fatigue. Son corps était mou et résigné.

Nous avons poursuivi le voyage, partagés entre l'espoir que l'état de Bala s'améliorerait et se stabiliserait avec le temps et la décision qu'il ne pourrait pas continuer, et que nous devions faire demi-tour. La décision a été prise pour nous lorsqu'il est devenu évident que la distance qui nous séparait de nous était supérieure à celle qui nous précédait. Nous devions procéder ; Il n'y avait plus de retour en arrière. Il savait qu'il n'y avait plus rien à faire. Soosai me regarda et les garçons se regardèrent. Soosai, désespérée de faire quelque chose, a crié au conducteur de ralentir le bateau pendant un certain temps. « Les canonnières de la marine ont quitté Trincomalee », fut la réponse.

Sans tenir compte du danger lointain, Soosai cria de nouveau : « Ralentissez le bateau pendant un certain temps ! » Nous avons continué notre route en haute mer, dans une nuit qui s'assombrissait, adaptant notre vitesse aux conditions météorologiques et à la détresse physique manifeste de Bala. Soosai ne quitta jamais son poste d'observation au bord du bateau d'où il scrutait la mer, veillait sur Bala et guidait les jeunes cadres en matière de direction et de vitesse. Infatigable et insensible à l'environnement hostile dans lequel lui et ses cadres évoluaient, et avec le calme caractéristique des vétérans du sacrifice de soi, Soosai et son équipe travaillaient comme les organes d'un corps en harmonie. Alors que je pensais que le cauchemar ne finirait jamais, « Voilà, tante », dit Soosai en se penchant vers moi, criant par-dessus le bruit des moteurs et pointant du doigt des lumières vacillantes à l'horizon, « Nous sommes arrivés », dit-il, indiquant la présence d'un navire dans l'obscurité. Peu de temps après, nos cadres peinaient à amarrer notre embarcation qui tanguait le long d'un navire. La nuit était de nouveau claire et les bavardages de voix familières et excitées rompaient la monotonie du déferlement des vagues et du ronronnement d'un moteur. « Viens, tante, viens ! » criaient des voix tandis que des mains se tendaient pour que je les attrape. Bala était déjà à bord. Informée par talkie-walkie de son état, une équipe de cadres est descendue sur notre bateau, a hissé Bala à bord et l'a emmené dans une cabine chaude où il a été lavé et a pu s'allonger sur un lit. La vigueur de la jeunesse m'a hissé à bord où je me suis retrouvé entassé dans une petite cabine. J'avais l'impression d'entrer dans une maison chaleureuse après une nuit froide sous la pluie. Mais j'avais tellement le mal de mer que je ne pouvais pas m'allonger. Je me suis assise sur une marche, la tête entre les genoux. Alors que j'étais préoccupée par ma propre nausée atroce et que je me demandais ce qui était arrivé à Bala, une voix parvint à mes oreilles. « Tante », j'ai entendu, « je m'en vais ». J'ai levé les yeux vers cette voix et j'ai vu Soosai debout, appuyée sur une main, me regardant. « D'accord, petit frère », furent les seuls mots que je pus prononcer au moment de dire adieu à un jeune homme qui avait non seulement été un ami proche et généreux au fil des ans, mais qui, pour la troisième fois, avait joué un rôle déterminant en nous sauvant la vie. Son visage me disait qu'il n'était pas nécessaire d'en dire plus ; il se retourna et s'éloigna, rassemblant ses cadres pour préparer le départ. Un à un, les garçons que nous connaissions si bien, qui avaient pris soin de nous et partagé cette partie du voyage, sont venus nous dire au revoir, se hâtant de se préparer pour leur long et dangereux voyage dans la nuit noire et

les mers agitées pour retourner à Mullaitivu avant d'être interceptés par les vedettes rapides sri-lankaises.

Peu après que Soosai et son équipage se soient éloignés de notre navire en toute sécurité lors de leur voyage de retour, j'ai pu sentir un léger mouvement. Le navire était en mouvement. On entendait à peine le moteur, et sans ce doux balancement comme celui d'un bébé dans son berceau, je n'aurais pas su que le bateau avait appareillé. Les moteurs étaient manifestement capables d'affronter la mer et de supporter le poids de ce grand bateau. L'équipage s'attelait à la tâche de nous transporter pour la deuxième étape de notre voyage. Sudaroli, un cadre supérieur des Tigres de mer, fut chargé de veiller sur nous pendant la traversée en mer. Lorsque j'ai demandé à Sudaroli où se trouvait Bala et ce qui se passait, « Il va bien. Ne vous inquiétez pas », répondit une voix rassurante, « Il dort, tante ». Ces mots m'ont suffisamment rassuré et je me suis abandonné à la chaleur du navire, échappant à l'émotion des adieux et à l'anxiété du voyage que je venais de vivre, pour sombrer dans le sommeil.

Je ne sais pas combien de temps j'étais restée plongée dans le sommeil quand j'ai entendu : « Adèle, peux-tu me préparer une tasse de thé ? » Une voix plaintive me réveilla. J'étais à la fois agacé et soulagé par cette perturbation ; Agacée que mon répit temporaire face au mal de mer et mes inquiétudes concernant Bala aient été perturbés, j'étais néanmoins heureuse de constater qu'il avait suffisamment repris des forces pour pouvoir se lever et chercher à manger et à boire. Quoi qu'il en soit, il but une tasse de thé chaud et était de bonne humeur, visiblement sensible à la chaleur et à la plus grande stabilité du grand navire. Mon thé a tourbillonné dans mon estomac avant que des spasmes de haut-le-cœur secs ne le régurgitent sur le sol, me dissuadant de manger et de boire pendant les prochaines heures. Et ce terrible mal de mer m'a poursuivi tout au long de cette première étape du voyage. Maintenant, c'était moi le malade, à peine capable de bouger. Sur le plus grand navire, Bala s'est rapidement adapté à la mer et nous avons pu reprendre nos observations et soins habituels.

Alors que le soleil pointait à l'horizon sur la baie du Bengale, illuminant le ciel de ses rayons dorés et intensifiant le bleu de la mer, nous avons mis le cap sur un autre navire, ancré depuis plus d'un mois dans les profondeurs de l'océan Indien, qui attendait notre arrivée. Le mauvais temps et une mer encore plus agitée nous ont empêchés de quitter Mullaitivu et de rejoindre le navire. À notre approche, l'équipage nous attendait avec impatience. J'éprouvais à la fois de la tristesse et de l'admiration pour nos cadres qui armaient ce navire, car ils avaient affronté les hautes mers du golfe du Bengale pendant plus d'un mois et les provisions et l'approvisionnement en eau étaient réduits au strict minimum pour la prochaine et dernière étape de cette mission de sauvetage. Tout retard supplémentaire dans notre départ aurait engendré une crise d'approvisionnement pour l'équipage à bord. Alors, lorsque nous les avons finalement retrouvés, ce ne fut pas sans un certain soulagement de leur part. Flotter et dériver au milieu d'un des océans du monde, réputé pour ses tempêtes potentielles, sans nulle part où aller et sans rien à faire, n'a certainement pas dû être amusant. Néanmoins, fidèles à leur réputation de résilience, les cadres à bord semblaient en pleine forme et nous saluèrent d'un geste de la main à notre approche de leur immense navire. Mais en contemplant ces vastes

étendues d'eau, j'ai été envahi par un étrange sentiment : celui de n'être que de minuscules êtres insignifiants dans cette immensité sans limites.

Alors que notre navire tentait de s'amarrer au cargo pour permettre le transbordement de l'un à l'autre, nous avons été confrontés à un problème inattendu. La mer était agitée et ne restait pas calme. Les défenses des deux navires qui tanguaient s'entrechoquèrent, l'impact provoquant une séparation et un énorme fossé en forme de canyon entre eux, rendant pratiquement impossible un transfert sûr de l'un à l'autre. Nous étions tous debout sur le bord du navire, contemplant avec émerveillement le danger et la puissance des eaux, une quinzaine de mètres plus bas, pris au piège entre ces imposants navires de fer qui s'entrechoquaient et rivalisaient les uns avec les autres. Il était impossible de fixer une passerelle d'un navire à l'autre ; L'instabilité des navires aurait fini par le faire couler. Certes, nous ne pouvions pas nous balancer d'un navire à l'autre à l'aide d'une corde comme le faisaient si facilement les cadres. Toutes sortes de scénarios me traversaient l'esprit, tandis que je me demandais comment Bala allait trouver l'énergie et supporter l'effort d'un saut. Je le voyais bien tomber dans les eaux tumultueuses entre les deux navires ou se blesser de telle sorte que d'autres problèmes surgiraient. Tandis que les défenses des deux navires s'entrechoquaient et se séparaient, qu'ils tanguaient et roulaient comme deux cerfs engagés dans un combat à mort, nous nous demandions comment surmonter ce problème. Il faudrait sauter, mais quand ? Nous ne pouvions rien faire d'autre qu'attendre ; Attendre le moment d'immobilité et de stabilité entre les deux navires, qui nous permettrait de sauter. « Jetez Bala Anna, on le rattrapera », dirent les cadres concernés, les bras tendus, à bord du cargo. « Saute ! » crièrent-ils, « on va te rattraper ! » Mais un simple coup d'œil aux eaux tumultueuses entre les deux navires nous suffisait pour comprendre que la moindre erreur entraînerait une mort certaine et que nous étions allés trop loin pour nous permettre d'être précipités maintenant. Nous avons donc attendu de saisir un moment d'harmonie entre la mer et les navires, et lorsqu'il est arrivé, Bala, soutenu par de nombreux muscles puissants qui le propulsaient par derrière, a effectué ce saut crucial et a atterri dans les bras des cadres soulagés. Les équipages des deux camps se sont visiblement détendus une fois que Bala eut franchi la « frontière », pour ainsi dire, en toute sécurité. Il ne restait plus qu'à moi et à nos escortes de traverser. Les navires s'entrechoquaient, se cognaient et se déplaçaient de haut en bas, totalement à la merci de l'énorme volume d'eau qui se trouvait sous eux. « Allez, tante, saute ! » m'encourageaient-ils d'une voix qui laissait transparaître la certitude que je n'aurais aucun mal à y arriver. Et ce n'était pas le cas non plus. Au moment opportun, je me suis élancé dans les airs, atterrissant dans les griffes rassurantes des cadres des Tigres de Mer qui m'attendaient.

Une fois à bord de cet immense navire de fer, on nous a rapidement présenté nos cabines. J'étais stupéfait de la petitesse des quartiers de l'équipage, comparée à la taille du navire. Mais même s'il ne serait pas trop difficile de vivre dans ces conditions claustrophobes pour un voyage relativement court, je compatissais avec l'équipage qui avait passé des mois et des mois dans ces compartiments exigus sans jamais avoir touché terre. C'était incroyable qu'ils aient conservé leur moral. Même une opération aussi simple que la cuisine doit être en harmonie avec les mouvements du navire. En effet, par mer très agitée — comme me l'a expliqué l'équipage — lorsque le navire est amené à une position presque verticale pour franchir une vague énorme

avant de s'écraser dans son creux, cuisiner devient impossible et il peut s'écouler des jours avant qu'ils ne puissent à nouveau savourer un repas chaud et cuisiné. La simple pensée de voyager dans de telles mers, avec des vagues gigantesques déferlant sur la proue du navire, m'horrifiait absolument et j'espérais que nous n'aurions pas à subir de telles conditions. Des heures de contemplation sur le pont, à observer le mouvement intemporel de l'océan infini, m'ont laissé bouche bée devant la puissance et le caractère phénoménaux des eaux océaniques. Les poissons volants rasant les vagues avec agilité et plongeant dans l'eau, ainsi que les dauphins amicaux escortant notre navire, nous ont confirmé que la mer était un autre système de vie fascinant sur cette planète, où les êtres humains sont au mieux des voyageurs et au pire des intrus hostiles.

Les jours passèrent et le navire poursuivit sa route. Tandis que je passais le plus clair de mon temps à contempler la mer, Bala, n'étant plus gêné par le mal de mer, s'attira rapidement la sympathie de l'équipage et devint un partenaire de cartes précieux dans la cabine du capitaine. Bien que Bala ait semblé souffrant durant cette étape du voyage, aucun problème médical majeur n'est survenu qui ait suscité une réelle inquiétude. N'ayant eu accès à aucun conseil médical durant tout le voyage, j'ai respiré profondément lorsque j'ai commencé à voir des morceaux de boîtes en polystyrène, des sacs en plastique et des bouteilles flotter sur l'eau. Les déchets indiquaient que mon anxiété et ma responsabilité touchaient à leur fin, car notre voyage était plus derrière nous que devant nous.

La quantité croissante de déchets flottant à la surface de la mer et perturbant sa beauté immaculée m'a fait prendre conscience que nous étions à nouveau en train de nous rapprocher de la société humaine. Après de nombreuses années passées dans le nord-est du Sri Lanka, ravagé par la guerre, au sein d'une société marquée par le besoin et où les biens de consommation étaient rares, j'avais perdu le contact avec les problèmes environnementaux liés à la surconsommation et au « développement » économique. De plus, les éléments traditionnels de l'économie domestique dans le Nord étaient beaucoup plus orientés vers une utilisation économe et polyvalente des produits naturels, limitant ainsi le gaspillage. Par exemple, la faim et le manque de moyens financiers étaient très répandus, il n'y avait donc ni surconsommation ni gaspillage alimentaire. Les quelques restes de nourriture qui subsistaient allaient aux charognards naturels : les corbeaux. L'approvisionnement en électricité du Nord étant coupé depuis le début de la guerre en 1990, la population n'avait pas besoin d'acheter constamment de nouveaux appareils électriques et, de ce fait, la région n'était pas confrontée au problème de l'élimination des montagnes de déchets plastiques. Mais à présent, après des années passées dans la péninsule de Jaffna et les jungles du nord du Sri Lanka, coupés du reste du monde, nous pénétrions dans les eaux territoriales d'une des économies émergentes des Tigres asiatiques, et la quantité sans cesse croissante de déchets jonchant les mers indiquait que la richesse matérielle phénoménale et le consumérisme hédoniste qui l'accompagnait se faisaient manifestement au détriment de tout respect sérieux pour le monde naturel.

Notre navire était stationné en eaux internationales en attendant le début de la dernière étape de cette saga maritime. L'eau était désormais parfaitement calme, scintillante comme un miroir. Nous étions tous détendus et heureux que notre mission ait, jusqu'à présent, été couronnée de succès. Mais ce n'était pas encore terminé. L'étape la plus dangereuse du voyage était

sans doute encore devant nous. Quelques jours plus tard, un petit chalutier de pêche s'est approché de notre position et s'est amarré près du navire, se préparant à nous emmener jusqu'à la côte. Nous sommes montés à bord du chalutier et avons mis le cap sur notre destination finale, encore à plusieurs heures de là. Des aménagements spéciaux avaient été prévus pour la couchette de Bala, mais il préférait s'asseoir aux commandes avec l'équipage et regarder le voyage. Nous étions tous sur le qui-vive, guettant les patrouilles des garde-côtes et de la marine, car nous avions pénétré – illégalement – dans les eaux territoriales d'un pays étranger et nous cherchions à éviter toute interception. Après plusieurs heures de voyage vers la terre ferme, nous avons été transférés sur un hors-bord qui nous a conduits à toute vitesse jusqu'à un petit embarcadère. Mais c'était la marée descendante lorsque nous sommes arrivés au milieu de la nuit et nous n'avons pas pu nous approcher de la terre. Nous étions consternés par ce développement inattendu alors que nous étions si près d'atteindre notre destination. Bien que les eaux fussent calmes, la situation ne l'était pas. Nous dérivions à des centaines de mètres de la côte sans autorisation d'être là et sans aucun document légal valide au cas où les garde-côtes ou la marine nous intercepteraient et enquêteraient sur nous. Soudain, l'un de nos cadres a glissé par-dessus bord et est tombé à l'eau, disparaissant, laissant notre petite embarcation dériver sur l'eau. Peu de temps après, il réapparut, ramant vers nous dans un canot. Après de nombreux tangages et des efforts pour garder l'équilibre, nous avons rejoint le canot et nous sommes dirigés vers la terre ferme, à la recherche d'un endroit où accoster. Alors que nous nous trouvions sur cette terre inconnue peu après minuit, un pick-up à quatre roues motrices s'est arrêté à notre hauteur et nous a emmenés en lieu sûr. Nous avons réussi.

Réunion Balasingham

Tout a commencé lorsque j'ai épousé un Tamoul, Anton Balasingham, originaire de l'île de Sri Lanka, en 1978. Dans cette union, j'ai épousé la conscience collective et l'histoire d'un peuple : un homme qui incarnait la psyché tamoule avec toutes ses forces et ses faiblesses, sa grandeur et ses échecs. Cette histoire m'a amenée à vivre au sein de la société et de la culture de l'une des plus anciennes civilisations orientales du monde ; au pays des origines historiques anciennes de son peuple, le Tamil Nadu, État dravidien du sud de l'Inde. J'ai également vécu pendant de nombreuses années à Jaffna, sa ville natale, capitale culturelle du peuple tamoul dans le nord-est du Sri Lanka, également connu sous le nom de Tamil Eelam. Je me suis retrouvé plongé dans les épreuves et les tribulations, les joies et les célébrations d'un peuple en proie à une lutte pour survivre face à une manifestation sophistiquée de génocide. Par conséquent, au cours des vingt-trois dernières années de ma vie, j'ai été exposé à des expériences extraordinaires et uniques. En premier lieu, je suis le seul étranger à avoir vécu avec ce peuple, à avoir partagé avec lui et à avoir été témoin de son expérience horrible d'oppression d'État et de tentative de génocide, ainsi que des domaines complexes de sa résistance héroïque, soutenue et incroyablement ingénieuse contre ce qui semblait être des obstacles insurmontables, une résistance qui allait briser tous les pronostics. Avoir passé plus de vingt ans de ma vie auprès du peuple tamoul a également été un honneur, et ce pour deux raisons. Tout d'abord, être

témoin de la croissance et du développement de l'organisation qui mène la lutte pour la liberté d'un peuple – les Tigres de libération de l'Eelam tamoul – et partager et assister à la lutte historique phénoménale et aux sacrifices incroyables consentis par les cadres de l'organisation. Deuxièmement, et surtout, ce mouvement de libération, et le peuple dans son ensemble, m'ont fait confiance, m'ont respecté et ont révélé à un « étranger » leur âme profonde. Le fait que mon expérience avec le peuple tamoul ait été profonde m'a probablement été le mieux exprimé par une amie tamoule qui, lors d'une conversation à l'ombre des branches gracieuses d'un manguier dans sa ferme de Visvamadu, à Vanni, m'a soudainement qualifié de « Tamoul blanc ».

Lorsque j'ai rencontré Balasingham et que je suis tombée amoureuse de lui il y a plus de vingt ans, je n'aurais jamais pu imaginer que ma vie prendrait cette tournure. Indéniablement, le simple fait d'épouser un homme issu d'un milieu socioculturel en quasi-contradiction avec le mien impliquait au moins un mariage « ordinaire » différent. Comment deux personnes issues de deux cultures différentes ont-elles pu se rencontrer sur un terrain commun : le mariage ? Il ne pouvait s'agir d'une simple attirance physique : si tel avait été le cas, la relation n'aurait pas été aussi intense et intime. Qu'est-ce qui nous a donc unis et qui m'a entraînée sur un chemin si extraordinaire avec lui ?

Bien que Balasingham reste, au fond, l'homme que j'ai épousé il y a toutes ces années, le temps et les circonstances ont fait de lui le penseur et la personnalité qu'il est aujourd'hui. Il y a un quart de siècle, l'homme que j'ai épousé était ce que j'appellerais un « homme religieux » ; un homme « religieux », non pas au sens d'adhérer à des religions institutionnalisées et d'observer ce qu'il considérerait comme leurs rituels et pratiques primitifs, mais plutôt un homme soucieux de justice, de bonté et d'humanisme.

Bala, âgé de trente-six ans lors de notre première rencontre, avait beaucoup lu sur la pensée philosophique orientale, en particulier sur la philosophie indienne du Vedanta, et il s'était particulièrement intéressé aux enseignements du Bouddha. En effet, la philosophie bouddhiste le fascinait tellement dans sa jeunesse qu'il rendit visite à des érudits bouddhistes au Sri Lanka pour approfondir ses connaissances philosophiques. Il a également donné des conférences sur le bouddhisme lors de forums publics. Étudiant sérieux de la philosophie bouddhiste, il fut profondément désillusionné par la version sri-lankaise du bouddhisme qui, selon lui, avait été polluée et pervertie par une idéologie raciste et chauvine. Mais c'est son expérience d'une tragédie personnelle qui a suscité une profonde réflexion et l'a amené à se confronter à lui-même et aux philosophies qu'il avait poursuivies avec tant de passion. Son souci de la justice et de la bonté fut littéralement mis à l'épreuve lorsque sa première épouse tomba gravement malade d'une insuffisance rénale chronique, nécessitant finalement des séances d'hémodialyse pour survivre. La tension émotionnelle et mentale liée au fait d'observer et de prendre soin de sa belle jeune épouse, au bord de la mort à cause d'une maladie chronique, a provoqué chez Bala une profonde introspection philosophique sur lui-même et sur le monde humain. La désintégration et la transformation de la forme humaine, conséquences d'une grave maladie physique, et surtout la confrontation constante avec la mort, l'ont amené à réfléchir profondément sur le sens de l'existence humaine. Des expériences uniques, et la réflexion sur ces expériences, ont fait de lui un homme sage et l'ont ancré dans le monde réel en tant que rationaliste.

De plus, cette période fut moralement éprouvante dans la vie de Bala et mit à l'épreuve sa force de caractère, car il lutta pour faire face à de graves difficultés économiques et répondre aux besoins émotionnels et sanitaires de sa compagne atteinte d'une maladie en phase terminale. Les nombreux problèmes socio-économiques auxquels il a été confronté et qu'il a surmontés tout au long de cette période de sa vie ont mis à rude épreuve toutes les dimensions de son être, et il en est finalement venu à considérer la bonté et la droiture non pas comme des mots tirés des pages de livres ou comme quelque chose qui nous est inculqué, mais plutôt comme une faculté harmonieuse de l'esprit et de l'action émanant de notre être essentiel. Malheureusement, son épouse a succombé à sa maladie après cinq ans d'hémodialyse ; Une grande partie de ce travail était effectuée à domicile. C'est durant cette période extrêmement exigeante qu'il a été confronté à sa propre mortalité : on lui a diagnostiqué un diabète. Par la suite, de cette exploration et de cette réflexion sur la dynamique du moi personnel est née cette personnalité assez unique que je ne pouvais décrire que comme « religieuse ». Et c'est ce type de personnalité « religieuse » que j'espérais trouver chez un partenaire. Mais je préfère utiliser un autre terme et décrire l'homme que j'ai rencontré et qui est devenu mon mari comme ce que j'appellerais un « véritable » être humain. Lorsque je l'ai rencontré, Bala était presque tout ce que j'espérais que l'homme que j'allais épouser serait ; Mature, sage, mentalement forte et surtout, attentionnée. Par « sage », je n'entendais pas un intellectuel, et par « mentalement fort », je n'entendais pas « macho », autoritaire ou agressif. J'espérais rencontrer cet être humain exceptionnel, humble mais non faible ; qui est simple mais pourtant profond ; qui est affirmée mais pas égocentrique ; qui est confiant mais pas arrogant ; qui était généreux ; qui est fier mais non vaniteux ; une personne qui n'est ni égoïste ni insouciant. C'était l'homme que j'avais rencontré il y a toutes ces années, et j'ai su que Balasingham était l'homme de ma vie quelques semaines seulement après notre première rencontre. L'un des aspects de son penchant « religieux » était un manque de considération pour les modes de vie conventionnels, l'épargne et toutes ces autres choses que les gens ordinaires sont censés faire. Ce manque de souci pour notre sécurité matérielle nous a bien sûr conduits à la faillite, mais d'une manière ou d'une autre, Bala a toujours réussi à gérer le peu d'argent qu'il nous restait pour que nous puissions vivre et profiter d'un jour de plus.

Dans sa quête de réponses sur la vie et la vérité, Bala a également dévoré des volumes d'ouvrages de la tradition philosophique occidentale. Mais l'une des principales influences qui contrebalançaient ses penchants « religieux » était le marxisme et la pensée néo-marxiste, qu'il connaissait bien et sur lesquels il a formulé ses propres réserves et critiques. L'idée que cette philosophie devait « changer le monde » était l'un des aspects du marxisme qui lui plaisait, par opposition à une philosophie réservée aux intellectuels déconnectés de la réalité ou à des systèmes de pensée incompréhensibles ou irréalisables dans le cadre du potentiel humain « normal ».

Bala, dirais-je, marchait sur la fine ligne entre ces deux conceptions philosophiques apparemment contradictoires concernant la voie à suivre vers une humanité plus élevée. D'une part, la philosophie orientale privilégiait la transformation subjective individuelle comme condition essentielle à la rédemption des êtres humains, ce qu'il savait être idéaliste ; d'autre part, la pensée socialiste, avec son insistance sur la praxis politique par l'action collective, semblait offrir un plus grand potentiel de transformation réelle de la condition humaine. Dans l'intermède

précédant son immersion totale dans la politique révolutionnaire, il tenta de concilier cette apparente division entre les approches subjectives et objectives du développement humain en entreprenant une thèse de doctorat en philosophie difficile qui impliquait un mariage théorique entre Marx et Freud. Mais les exigences de la politique révolutionnaire de la lutte de libération nationale de son peuple intervenaient constamment dans ses recherches et son enseignement. Un jour vint où il fut contraint de choisir entre une vie universitaire et la politique révolutionnaire. Il choisit cette dernière option car il considérait la cause de son peuple comme juste et servir cette cause avait un sens pour lui.

C'est donc cette personnalité progressiste et mature que j'aimais. Elle a su gérer et a joué un rôle déterminant dans le développement de ma personnalité quelque peu immature et inachevée. Rétrospectivement, l'une des contributions les plus cruciales de Bala à la construction de ma personnalité a été de m'aider à apprendre à exprimer mes sentiments et émotions subtils avec des mots précis. L'intelligence et l'expérience personnelle plus vastes de Bala, notamment ses connaissances psychanalytiques, ont permis de mettre au jour mes « sentiments » inarticulés, étouffés par les inhibitions, et de les amener à la connaissance. Par la suite, pour la première fois de ma vie, j'ai pu révéler mon côté plus profond et « secret » et établir une relation intensément intime et sans inhibition. Cette meilleure maîtrise du langage a inévitablement élargi mon potentiel et mon champ d'action en matière de relations, d'écriture et de conversation.

Ainsi, ma relation avec Bala s'est approfondie et a engendré en moi bonheur et contentement. Le simple fait d'être avec lui semblait suffire, et la personne agitée et insatisfaite, plongée dans un monde banal caractérisé par le consumérisme et le matérialisme, s'estompait pour laisser place à la priorité d'une relation intime et durable avec un autre être humain. Notre mariage, le 1er septembre 1978, fut une cérémonie simple, sans complications et formelle, d'une durée de cinq minutes, officée par un fonctionnaire à la mairie de Brixton, dans le sud de Londres. Cette obligation sociale avait été reportée d'une semaine. Nous avions décidé de nous marier et espérions accomplir les formalités le lendemain, mais nous n'avions pas la somme requise pour un service de préavis de 24 heures ; Nous avions suffisamment d'argent pour la solution de repli idéale : une réservation d'une semaine. Hormis quelques amis proches et des membres de notre famille, nous n'avons parlé de notre mariage à personne d'autre. Pour moi, le mariage était un engagement privé entre nous. Néanmoins, dans une communauté où rien ne reste secret bien longtemps, l'histoire a fuité et, le soir même, une foule s'est rassemblée, a préparé un dîner de mariage composé d'un curry de viande de chèvre épicé arrosé de whisky et a fait la fête lors d'une réception assez animée. Ma tenue de « mariée » se composait d'une jupe en velours côtelé marron et d'un chemisier imprimé, que j'ai achetés à la hâte deux heures seulement avant la cérémonie. Dans ce mariage, j'ai eu la chance de nouer un partenariat avec, faute de meilleur cliché, mon « âme sœur ». Je suppose que c'est cette relation profonde et fondamentale qui a aplani les inévitables moments difficiles dans notre relation.

Mais épouser Balasingham, c'est une chose ; S'engager dans une lutte révolutionnaire en est une autre. Si j'en avais eu envie après mon mariage, j'aurais pu emprunter une autre voie et tenter d'influencer Bala dans une autre direction. Mais je ne l'ai pas fait. Alors pourquoi ai-je choisi la voie politique et l'engagement dans la lutte du peuple tamoul ? S'il est vrai qu'au début de

notre relation, Bala m'a aidée à me « stabiliser » ou à m'ancrer dans un monde plus sérieux, je ne tolérerai jamais qu'on me dise que j'étais simplement une tabula rasa sur laquelle des idées étaient soigneusement et indélébilement inscrites. Je ne suis pas non plus passée de Londres à l'Inde ou au Sri Lanka, plongée dans des circonstances qui dépassaient ma compréhension, comme une nymphe naïve dansant au son des douces notes de la harpe de son amant ; Je ne suis pas non plus passé d'un état d'esprit à un autre. Mon engagement politique et dans la lutte de libération du peuple tamoul a impliqué un processus de développement mental et émotionnel, une transformation des idées et de la pensée, ou, plus précisément, un processus de croissance personnelle. L'épanouissement de ma personnalité a certainement été facilité lorsque j'ai quitté la vie protégée que je menais sur les rivages australiens pour entrer dans le « grand » monde de l'Angleterre et de l'Europe. Ou, pour ma part, lorsque mon esprit a commencé à faire tomber ses barrières étriquées. Le contact avec l'humanité globale que l'on trouve en Angleterre a remis en question mon identité socialisée, m'a nourri de nouvelles perceptions, de nouveaux modes de vie et de nouvelles idées, et a finalement radicalisé mes opinions et ma perception du monde. Mon mari a contribué à ce processus, m'a ancrée dans l'anticonformisme et m'a procuré une sécurité émotionnelle sans entraves, enrichissant ma vie bien plus que je n'aurais pu l'imaginer ou l'espérer.

Mes racines en Australie

Lorsque ma mère berçait et contemplait avec amour sa première fille, le soir du 30 janvier 1950, à l'hôpital local de Warragul en Australie, son plus grand espoir était que ma vie soit heureuse et saine, que je mène une vie normale et épanouie. Je suis absolument certaine qu'elle n'aurait jamais pu rêver que cette « petite fleur », comme elle pensait que je lui rappelais, aurait un jour vécu une vie aussi riche en expériences extraordinaires. Mon père n'aurait pas non plus imaginé que sa fille puisse emprunter une voie aussi radicalement différente dans la vie.

Warragul, petite ville entourée de paysages vallonnés d'une beauté exceptionnelle, est nichée à l'entrée de la vallée de Latrobe, dans la région de Gippsland, au Victoria. Mes parents ont déménagé dans cette ville depuis Bendigo, la région minière aurifère de Victoria, peu après leur mariage il y a plus de cinquante ans, et mon père a commencé sa vie professionnelle dans les chemins de fer. Ils ont eu trois autres enfants en plus de moi : Brent, mon frère aîné, et mon frère et ma sœur cadets, David et Lynley.

Au début de leur mariage, mes parents, Betty Florence Stewart et Albert Bruce Wilby, ont eu du mal, dans le contexte économique de l'après-Seconde Guerre mondiale, à élever leurs quatre enfants et à équilibrer les dépenses familiales avec le seul salaire de mon père. Répondre aux besoins de quatre enfants en pleine croissance n'a certainement pas été facile avec le salaire bimensuel de mon père, et pourtant je n'ai aucun souvenir d'avoir manqué de quoi que ce soit. Mes deux parents partageaient un ensemble de valeurs communes, héritées de l'époque pré-État-providence, qui prônaient le devoir parental de subvenir aux besoins de leurs enfants et le travail acharné nécessaire pour assumer une telle responsabilité. L'indépendance économique

était considérée comme une vertu dans la vie familiale et un accomplissement dont on pouvait être fier. Pour atteindre ces objectifs, mon père a travaillé tous les jours de sa vie jusqu'à sa retraite à l'âge de soixante ans. Mais tandis que papa travaillait et gagnait un revenu régulier pour subvenir aux besoins de sa famille, c'est ma mère qui gérait les factures et équilibrait les finances pour s'assurer qu'ils ne soient jamais endettés et que nous ayons suffisamment à manger. Ce n'est que plus tard, une fois les enfants scolarisés, que ma mère a quitté le domicile familial et a trouvé un emploi de vendeuse en ville pour compléter les revenus de la famille.

Mais, mis à part les valeurs communes qu'ils ont apportées au mariage et transmises à leurs enfants, mes parents sont deux personnalités distinctes, avec leurs propres perceptions et caractéristiques. Mais je pense qu'il est juste de dire que mon père, cheminot et fervent syndicaliste, était plus politisé que ma mère. Mon père était remarquable par sa compassion pour les opprimés, et son engagement politique au sein du Parti travailliste reflétait son fervent plaidoyer en faveur des droits des travailleurs. Mais tandis que mon père s'intéressait davantage à l'aspect politique de la vie, ma mère avait tendance à s'intéresser aux aspects sociaux et philosophiques de l'existence humaine. Elle est passionnée par la vie, passionnée par la connaissance et la compréhension du monde humain et du sens de la vie. Tandis que mon père s'efforçait de défendre les intérêts des masses laborieuses et leur avenir politique, ma mère s'intéressait aux valeurs et aux vertus du développement de l'individu et à la plénitude de la vie. C'est peut-être la rencontre de ces deux personnalités particulières qui a marqué mon esprit, me propulsant dans des circonstances qui ont abouti à ce résultat. Mais il est difficile d'expliquer le parcours de vie d'un enfant si différent de celui de ses frères et sœurs et de l'histoire familiale. C'est peut-être l'interaction des tendances complexes de mes parents qui a jeté les bases de l'évolution et de la formation de ma personnalité. Néanmoins, bien que ma vie d'adulte marque une divergence fondamentale par rapport au parcours des autres membres de ma famille et qu'elle suscite certaines controverses, mes parents n'ont jamais faibli dans leur soutien à mes choix de vie et ont fait preuve d'une admirable volonté de comprendre et de compatir à mon engagement dans la lutte du peuple tamoul pour la liberté.

Mes années d'école primaire se sont déroulées sans incident à l'école publique locale, après quoi j'ai poursuivi mes études au collège de la ville jusqu'au niveau « O ». L'accès à l'enseignement supérieur n'était pas une option qui s'offrait à moi. En Australie, dans les années 60, il n'y avait pas de place pour les « besogneux » à l'université ; Il fallait soit être suffisamment riche pour payer les études universitaires, soit suffisamment brillant pour obtenir une bourse. Je ne correspondais à aucun de ces critères. Au lieu de cela, je me suis consacrée à une passion qui m'animait depuis ma plus tendre enfance et que je considérais comme mon potentiel et ma « place » dans la vie. Je suis entrée dans la profession d'infirmière. Avec le recul, et grâce à des années passées à mieux me comprendre, je réalise maintenant que la profession d'infirmière représentait deux aspects de ma personnalité qui m'ont accompagnée tout au long de ma vie : premièrement, une profonde sympathie et une grande empathie pour toute forme de souffrance, et deuxièmement, le désir de grandir continuellement en tant qu'être humain. Entrer dans la profession d'infirmière a non seulement satisfait mon aspiration à travailler dans un domaine des soins, mais, plus important encore, cela m'a fait quitter ma vie de petite ville pour un nouveau monde citadin. Les études d'infirmières, aussi limitées soient-elles, se sont appuyées

sur les connaissances que j'avais acquises à la fin de mes études secondaires. Néanmoins, comme c'est le cas pour beaucoup de gens je suppose, si j'avais l'occasion de le faire à nouveau, les soins infirmiers ne seraient pas le moyen par lequel je combinerais ces deux aspirations. J'aurais probablement choisi une profession moins subalterne : peut-être le droit ou l'une des sciences naturelles qui étudient la terre et la vie qu'elle abrite.

Après trois années de formation exténuante d'infirmière, j'avais enfin mon diplôme en poche et j'étais très heureuse et fière de ma réussite. Une année de formation de sage-femme m'a permis d'obtenir mon deuxième diplôme d'infirmière : une étape de plus dans ma progression professionnelle et personnelle. Mais avec ces deux diplômes en poche à l'âge de vingt et un ans, et aucune perspective de mariage dans un avenir proche, je n'avais plus grand-chose à faire en Australie et j'ai opté pour l'option populaire – et qui semblait inévitable – de voyager à l'étranger. Après en avoir discuté avec un ami, nous avons décidé de quitter l'Australie. J'ai fait mes projets sans me douter que le voyage de cette jeune Australienne en Europe se solderait par un aller simple. Et je me souviens encore du jour où j'ai fait ce saut fatidique dans le monde. Les émotions que j'ai ressenties le jour de mon départ d'Australie étaient si fortes que je les ressens encore aujourd'hui avec la même intensité. C'était une journée chaude et humide de fin janvier et j'allais bientôt avoir vingt-deux ans. J'étais nerveuse et je n'arrivais pas à manger. Les adieux furent si émouvants qu'on aurait cru que cette voyageuse australienne, qui effectuait son premier voyage en Australie, se dirigeait vers une autre planète plutôt que vers un autre pays, même si c'était à l'autre bout du monde. À bord de l'avion, j'ai pris place à l'arrière de la cabine, à l'endroit qui m'avait été attribué. Cela signifiait que, à mon grand désarroi, je serais la dernière à être servie à manger et à boire, car depuis que j'étais montée à bord de l'avion, j'avais senti un énorme poids émotionnel se soulever de mes épaules et un appétit vorace avait pris le dessus sur ma brève anorexie d'avant le départ.

Ma décision de voyager à l'étranger s'est avérée être un tournant dans ma vie, je n'ai jamais regretté ce choix et je ne suis retourné en Australie qu'une seule fois depuis que j'ai quitté ses côtes il y a près de trente ans. Quitter l'Australie a marqué la fin d'une étape de ma vie et a ouvert la voie à une transformation fondamentale de ma façon de penser et de mes priorités. Plongé dans le tourbillon de la vie et exposé à des personnalités du monde entier, je n'avais d'autre choix que de remettre en question mes idées, ma façon de penser et mon comportement si je voulais profiter de cette merveilleuse et fabuleuse diversité d'expériences qui allait m'envahir.

J'ai voyagé à Londres et à travers l'Europe avec deux amies australiennes. J'ai eu la chance de ne rencontrer ni de côtoyer beaucoup d'Australiens durant toute la durée de mes voyages à travers le continent et durant mon séjour en Angleterre. Je dis chanceuse, car cela signifiait que je n'ai pas simplement transposé ma culture et mes relations australiennes d'un contexte à un autre, mais que j'ai vécu et travaillé parmi les populations locales des pays que j'ai visités. Par exemple, nous avions un appartement dans une tour d'habitation et nous travaillions comme infirmières dans une unité privée de cardiologie pédiatrique à Rome. J'ai ensuite occupé le poste de nounou auprès de quatre petits enfants italiens - pour une très courte période en effet ! En vivant et en travaillant dans des pays européens, j'ai pu observer et participer à

la vie culturelle et linguistique des populations, contrairement aux brèves visites dans des lieux purement touristiques. Après notre faillite, nous sommes rentrés en Angleterre, avons économisé une belle somme grâce aux salaires plus que satisfaisants que nous recevions en tant qu'infirmières intérimaires, et sommes repartis pour un voyage en Europe du Nord et centrale. J'ai vécu ainsi pendant quelques années, jusqu'à ce que mes deux amis retournent en Australie, me laissant seule à Londres pour réévaluer mon avenir.

Ces quelques années de vie gitane ont été une expérience formidable pour moi et je ne l'aurais manquée pour rien au monde, mais un moment est venu où j'ai senti qu'il était temps de passer à autre chose ; peut-être même reprendre des études. Cependant, n'ayant pas encore surmonté mon manque chronique de confiance en moi et consciente de mon absence de diplômes officiels de niveau A, opter pour des études universitaires me semblait un peu trop ambitieux. Par la suite, une année d'études en soins de santé primaires s'est avérée une option envisageable, et c'est devenu la prochaine petite étape sur l'échelle de ma vie. En réalité, j'étais parfaitement adapté à ce programme de soins de santé axé sur la communauté. Les soins infirmiers m'ont apporté les connaissances médicales de base et la profession de sage-femme était indispensable, mais mes voyages en Europe m'avaient débarrassée de toute forme d'étrangeté que je pouvais ressentir envers les personnes d'autres cultures et races et faisaient de moi une candidate idéale pour le travail communautaire dans une société multiculturelle. Ces qualifications et cette expérience ont compensé l'absence de diplômes de niveau A officiels pour l'entrée dans les études universitaires, et j'ai donc été accepté à l'Université South Bank pour étudier les soins de santé primaires. Une année d'études pour obtenir un diplôme de visiteuse de santé m'a permis d'acquérir la formation et les compétences nécessaires pour travailler en dehors des institutions hospitalières, au sein de la communauté, en tant qu'agent de soins de santé primaires.

Affecté à une vaste zone géographique qui abritait un large éventail de classes sociales et de cultures, j'ai été confronté à une multitude de problèmes sociaux complexes et souvent insolubles. L'organisation institutionnelle des soins de santé primaires et les problèmes sociaux auxquels j'ai été contraint de faire face étaient intéressants et stimulants, mais ils ont également soulevé de nouvelles questions dans mon esprit. Par exemple, j'ai commencé à remettre en question les politiques et les priorités du financement gouvernemental. J'étais critique quant à l'efficacité des services publics. Je n'étais pas satisfaite du processus et des implications de la rédaction de rapports sur les personnes et de leur « étiquetage », etc. Autrement dit, j'ai commencé à remettre en question l'ensemble du « système ». Il me semblait dans mon intérêt de clarifier les questions que je posais et les problèmes que j'abordais si j'avais une connaissance plus approfondie de la structure sociale. J'avais le sentiment de ne pas avoir une connaissance suffisante des dynamiques sociales. J'ai donc pris mon courage à deux mains et décidé de postuler à une licence en sciences sociales. Mais mon aspiration à acquérir une connaissance plus structurée, sophistiquée et approfondie de la matrice sociale restait limitée par mes doutes quant à ma capacité à faire face aux exigences intellectuelles d'un cursus universitaire. Aussi, lorsque j'ai été acceptée au cursus de licence en sciences sociales à l'université South Bank, j'étais ravie d'être considérée comme capable de relever le défi des études universitaires de premier cycle. La perspective d'intégrer un environnement social totalement différent, où le

savoir abondait et où je devrais m'investir intellectuellement – surtout à l'âge de vingt-sept ans – était un défi que j'attendais avec impatience.

Le cursus de sciences sociales à South Bank était très vaste et, en particulier, la théorie sociale était un sujet intellectuellement exigeant. Nous avons étudié les dimensions microscopiques et macroscopiques de la société ; nous avons voyagé en arrière, du monde préindustriel à l'ère « post-capitaliste » ; Nous avons passé en revue l'histoire des continents et des pays, de l'Afrique à l'Asie en passant par les Amériques, et nous avons étudié des systèmes de pensée s'intéressant à la construction sociale de la psyché individuelle jusqu'à l'hystérie collective de l'Allemagne nazie. Les conférenciers. Ils représentaient toutes les nuances du spectre politique, mais avec une prédominance des « gauchistes ». Autrement dit, ce cursus m'a apporté une solide formation politique et théorique et a énormément contribué à une meilleure compréhension du monde. C'est à l'université de South Bank que j'ai rencontré Bala. Il travaillait à sa thèse de doctorat et donnait des cours particuliers à temps partiel. J'étais en deuxième année de licence de sciences sociales. Notre rencontre à l'université s'est rapidement transformée en un amour intime, aboutissant au mariage. Bala a contribué à aiguïser mon intellect et à comprendre les théories sociales complexes. L'université était aussi un véritable foyer d'activisme politique, avec des étudiants du monde entier qui propageaient ou soutenaient telle ou telle lutte, ce qui m'a permis de découvrir les différents mécanismes d'oppression sociale et nationale à l'œuvre dans le monde. C'était aussi l'époque des révolutions : la Grande-Bretagne était secouée par la politique d'extrême gauche du pouvoir et du militantisme des syndicats ; De nombreux pays du tiers monde en Afrique, en Amérique centrale et en Amérique du Sud ont mené des luttes de libération nationale pour se libérer des institutions archaïques du colonialisme et du pillage économique de l'impérialisme. En raison de notre sympathie innée pour les opprimés, nous avons participé activement aux rassemblements et réunions du Congrès national africain (ANC), de l'Union nationale africaine du Zimbabwe (ZANU), de l'Organisation des peuples du Sud-Ouest africain (SWAPO), des Timorais orientaux, des Érythréens, des Sandinistes, de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP), des Salvadoriens, des Chiliens, etc. Nous avons travaillé avec le Parti communiste de Grande-Bretagne, marché pour la libération de Nelson Mandela, soutenu la Campagne pour le désarmement nucléaire et avons été révoltés par la montée du racisme en Grande-Bretagne. Nous avons invité des personnes chez nous pour des discussions de groupe avec les représentants de certaines de ces organisations de libération. Le féminisme a aussi « mis en lumière » une grande partie de mes propres sentiments d'oppression et m'a fourni les mots pour exprimer exactement ce que je ressentais et ce que je vivais quant à ma place en tant que femme dans les relations et dans le monde. C'est dans ce contexte que mes tendances, jusque-là mal définies, se sont cristallisées en un ensemble d'idées plus cohérent ; des idées qui ont finalement conduit à la participation à une lutte armée au sein du mouvement de libération nationale d'un pays du tiers monde.

Bien que nous ayons tous deux été politiquement conscients et actifs tout au long de nos années universitaires, nos opinions politiques étaient essentiellement axées sur les luttes de libération internationales plutôt que sur les questions politiques intérieures. Nous n'avons jamais adhéré au Parti travailliste britannique et nous n'avons jamais eu aucun lien avec ses tendances militantes. Collaborer avec le Parti communiste britannique s'est avéré être l'option la moins révolutionnaire

dans le contexte politique britannique et, heureusement, notre relation n'a pas été profonde et s'est limitée à une brève période de temps. Le soutien de l'Union soviétique à l'opposition du Parti communiste sri-lankais à la lutte pour l'autodétermination et l'indépendance politique des Tamouls au Sri Lanka, ainsi que l'allégeance et la soumission du Parti communiste britannique à leurs maîtres moscovites étaient, à notre avis, réactionnaires, frustrants et politiquement incorrects. En politique britannique, le problème central qui m'inquiétait était la montée du racisme et du fascisme en Angleterre. J'ai trouvé répugnant de voir se développer un mouvement politique qui propageait une idéologie de haine envers les autres et affirmait une conception erronée de la supériorité sur les personnes différentes de soi. En effet, ce climat xénophobe a eu un impact direct sur ma vie et je n'avais aucune envie de le supporter. J'ai dû assister, impuissant, au racisme perpétré contre Bala et nombre de ses compatriotes en Angleterre. Par exemple, un jeune homme tamoul qui venait nous rendre visite a été encerclé et battu par un groupe de jeunes voyous blancs. Il est arrivé à notre porte, le visage ensanglanté et tremblant de peur. Il avait tellement peur de quitter notre appartement et ne le faisait que si nous l'accompagnions jusqu'à la station de métro. J'ai également été directement victime de menaces racistes. Un soir, nous étions tranquillement assis chez nous, en train de discuter avec un ami dans notre appartement en hauteur. Un groupe de racistes blancs a tenté d'enfoncer la porte et d'entrer. Bala, notre ami, et moi avons repoussé l'attaque en poussant contre la porte pour les empêcher d'entrer et en nous criant les uns aux autres d'appeler la police.

Cette confrontation avec le racisme a touché ma sensibilité à l'injustice, aux violations des droits des personnes et au manque de respect envers les personnes de cultures différentes. Mais alors que l'expérience du racisme en Grande-Bretagne me mettait en colère, Bala n'en était pas surpris, il l'a prise avec philosophie et l'a comparée au racisme dans son propre pays. Mais tandis que la couleur de peau a constitué la base sur laquelle l'idéologie raciste a émergé en Grande-Bretagne, les illusions de suprématie ethnique ont formé la base du racisme perpétré contre le peuple de Bala au Sri Lanka. L'idéologie chauvine cinghalaise-bouddhiste, ancrée dans la mythologie d'une race aryenne supérieure et d'une religion immaculée, a constitué le fondement des pratiques racistes au Sri Lanka. L'État cinghalais a été le principal auteur de crimes racistes contre le peuple tamoul. Ce racisme a pris un caractère génocidaire, avec de graves violations des droits de l'homme qui ont déjà fait plus de 70 000 victimes tamoules. Comme l'histoire l'a démontré, le mythe de la race supérieure, qui se manifeste dans les idéologies du fascisme et du chauvinisme, constitue une force dangereuse, destructrice et négative à laquelle il convient, à mon avis, de s'opposer farouchement. En effet, j'abhorre les idéologies chauvines qui étouffent et oppriment non seulement les individus, mais aussi les nations. Mes voyages en Europe et mon expérience professionnelle en Angleterre auprès de personnes de différentes origines ethniques m'ont permis de développer une compréhension et un respect plus profonds pour les personnes de toutes les cultures. Inévitablement, je ne pouvais tolérer les abus verbaux ou physiques envers les personnes fondés sur le racisme. Si l'on considère l'ensemble de l'humanité, le racisme a joué un rôle crucial dans l'histoire humaine et a été une force de division centrale ainsi qu'une source d'inhumanité entre les peuples. Cela se manifeste par des perceptions idéologiques négatives d'un peuple envers un autre, fondées sur des prémisses douteuses telles que la couleur de peau et des notions fallacieuses de supériorité et d'infériorité, de différences culturelles, de religion,

d'histoire, etc. Au fil de mon expérience de la vie, j'en suis venu à considérer la planète comme la demeure de l'humanité commune : l'habitat naturel d'une seule race – la race humaine – et d'autres formes de vie qui ont autant le droit d'exister sur cette planète que vous et moi. La diversité des cultures enrichit l'humanité car les cultures expriment le développement spirituel de l'humanité. À mon avis, toutes les cultures de cette planète devraient être respectées et autorisées à se développer si l'on veut que la paix, l'harmonie et l'enrichissement de la vie prévalent.

Politique militante

L'histoire de l'oppression brutale et injuste du peuple tamoul par l'État cinghalais depuis l'indépendance de l'île est bien documentée par les organisations humanitaires internationales. L'oppression systématique exercée par l'État au fil des années équivaut, selon moi, à une tentative de génocide, même si les gouvernements internationaux refusent d'accepter cette accusation. (J'aborderai la question du génocide plus tard.) L'oppression s'attaque aux fondements mêmes de l'identité nationale tamoule, à savoir sa langue, sa culture, sa vie économique et son lieu d'habitation historique. À cela s'ajoute l'extermination à grande échelle du peuple tamoul lors d'émeutes raciales et à la suite de guerres. La désintégration de la cohésion de la population tamoule par des épisodes persistants et répétitifs de déplacements forcés constitue un autre facteur génocidaire. L'oppression étatique, brutale et persistante, a inévitablement suscité, dès le départ, une résistance. Dans les premières phases, le peuple tamoul a exprimé sa résistance à l'oppression par des luttes politiques non violentes fondées sur la philosophie pacifiste de l'« Ahimsa » prônée par le gourou de la non-violence, Mahatma Gandhi. La force morale de la résistance non-violente s'est avérée inefficace et impuissante face à la puissance coercitive de l'État cinghalais, qui a cruellement ignoré les dimensions spirituelles et morales de la non-violence. Toutes les manifestations pacifiques de la population tamoule ont été brutalement réprimées.

La dénonciation des pactes et accords politiques conclus entre les dirigeants des nations tamoule et cinghalaise pour résoudre le conflit ethnique croissant a exacerbé le climat d'hostilité et de méfiance entre les deux peuples. Les arrestations arbitraires, la torture systématique, les disparitions et les exécutions extrajudiciaires sont devenues des pratiques courantes des forces militaires de l'État. De plus, outre l'occupation et la domination militaire des régions tamoules, de sauvages pogroms racistes perpétrés au fil des années, orchestrés par l'État et exécutés par des hordes de voyous cinghalais, ont entraîné l'extermination de milliers et de milliers de Tamouls. Cette oppression étatique croissante, conjuguée à une frustration grandissante et à un manque de confiance de la part du peuple tamoul envers les dirigeants cinghalais chauvins, ne laissait guère d'autre choix aux politiciens tamouls que de faire sécession et de créer un État tamoul indépendant. Le Front uni de libération tamoul (TULF), le parti politique parlementaire des Tamouls lors des élections générales de 1977, a cherché à obtenir un mandat des Tamouls pour lutter en faveur d'un État indépendant fondé sur le droit à l'autodétermination du peuple tamoul. Le TULF a remporté une victoire écrasante dans le

Nord-Est, raflant la majorité des sièges et obtenant un mandat populaire pour une lutte en faveur de l'indépendance politique et du statut d'État. Mais bien que le TULF bénéficiât du mandat du peuple, il lui manquait une politique ou une stratégie cohérente pour la réalisation de cet objectif politique populaire. Faute de stratégie et d'engagement envers cet objectif mandaté, le Parti est devenu inactif et impuissant et a finalement cherché la voie de la collaboration avec les élites dirigeantes cinghalaises. Cette approche collaborationniste a profondément et irrévocablement désillusionné les jeunes Tamouls rebelles qui réclamaient une stratégie radicale menant à la création d'un État indépendant. La jeunesse tamoule, qui subissait de plein fouet la violence et l'oppression d'État, devenait de plus en plus impatiente et cynique face à la politique parlementaire et à l'impuissance de la lutte politique non violente. Les conditions objectives et subjectives de l'émergence de la lutte armée dans la cause tamoule pour la liberté nationale étaient désormais réunies. Une multitude d'organisations de jeunesse engagées dans la lutte armée pour la libération nationale ont fait leur apparition dans le nord-est du Sri Lanka. À la violence de l'opresseur il fallait désormais répondre par la violence de l'opprimé.

Nombre d'organisations de libération du Nord-Est avaient des sympathisants et des militants à Londres. Ce soutien provenait essentiellement de la jeune génération de Tamouls qui avaient fui les persécutions brutales et la discrimination raciale au Sri Lanka. Ils conservaient des souvenirs amers et douloureux des expériences qu'ils avaient subies, une forte identification avec leur peuple opprimé et un attachement émotionnel durable à leur patrie.

Nos amis tamouls à Londres étaient tous des personnes politiquement conscientes à cette époque, vers la fin des années 70. La plupart étaient venus à Londres pour échapper à la discrimination et à la persécution, sous une forme ou une autre, de la part de l'État sri-lankais. Le mandat politique du Front uni de libération tamoule a enflammé leurs aspirations et les émeutes anti-tamoules de 1977, qui ont suivi les élections générales, ont maintenu la politique tamoule vivante à Londres. Au sein de l'université, de jeunes étudiants tamouls ont approché Bala en se basant sur leur identité nationale. Ils étaient tous fougueux et enthousiastes. Un jeune homme, Ganasekaran, a encouragé Bala à utiliser ses compétences journalistiques et rédactionnelles ainsi que ses connaissances théoriques pour rédiger un document politique. Ce fut le cas pour Bala, et sa large diffusion atteignit les cercles des LTTE à Londres. M. Krishnan, le représentant des LTTE à Londres au milieu des années 70, et M. R Ramachandran (alias Anton Raja), le porte-parole officiel, sont venus à notre domicile et se sont présentés. M. Ramachandran (que nous appelons Ramasar) nous a fourni un tableau détaillé et authentique des Tigres de libération et de leurs dirigeants. Nous étions convaincus du courage, de la détermination et de l'engagement des cadres des Tigres. Notre saga avec les LTTE était en cours. Depuis, Ramasar est devenu un ami de longue date et a été le porte-parole de l'organisation à Londres. Mais, bien que nous ayons soutenu les LTTE, notre cercle était large, et des partisans de tous les groupes tamouls engagés dans la lutte armée venaient régulièrement chez nous. Bala organisait des cours de politique pour de nombreux jeunes étudiants tamouls issus de différentes organisations. Nous avons invité des représentants d'organisations de libération d'autres pays à venir s'adresser également à ces classes. Ils avaient apporté avec eux des films documentaires sur les activités de leurs organisations, des documents de propagande et des affiches. Les Érythréens sont arrivés avec l'histoire de leur lutte ; Les représentants du Timor oriental ont relaté l'oppression

génocidaire et les atrocités commises par le régime militaire indonésien ; Le Congrès national africain était à vingt ans de la victoire et ses représentants ont prononcé un discours sur la lutte contre l'apartheid ; Des représentants de la résistance chilienne nous ont rendu visite et ont parlé de la lutte contre la dictature militaire de Pinochet, etc. Nous avons également collecté des fonds pour bon nombre de ces organisations.

Mais si les Tamouls étaient politiquement actifs, la « gauche » cinghalaise l'était tout autant. La revendication d'un État tamoul séparé a ouvert un débat controversé et les « gauchistes » cinghalais se sont trouvés confrontés au dilemme de vouloir rester « radicaux » en soutenant le principe socialiste du droit d'un peuple à l'autodétermination, tout en s'opposant au droit des Tamouls opprimés à faire sécession. Bala était agacé par cette apparente confusion théorique entre les politiciens cinghalais « de gauche » et les « révolutionnaires ». Nous avons décidé de rédiger un document en réponse à cette confusion théorique. Bala s'est consacré avec acharnement à ce projet et a rapidement produit un document théorique convaincant, s'appuyant sur le cadre marxiste-léniniste pour légitimer le droit à l'autodétermination du peuple tamoul. Pendant qu'il écrivait, je tapais, et nous avons dépensé l'argent de notre subvention pour l'éducation pour l'impression de ce document. Il a été publié et distribué au public sous le titre « *Sur la question nationale tamoule* ». Il a ensuite publié son deuxième ouvrage en tamoul, intitulé « Vers un Eelam tamoul socialiste », qui est parvenu jusqu'à M. Vellupillai Pirabakaran, le chef des Tigres de libération de l'Eelam tamoul. M. Pirabakaran a lu le livre, a été impressionné par son contenu et a ensuite souhaité rencontrer Bala. Il nous a invités à Chennai, dans l'État du Tamil Nadu, en Inde, où nous avons rencontré pour la première fois les dirigeants de l'organisation.

4 Dans l'ancre des tigres

Lorsque nous avons quitté Londres pour l'Inde en 1979, un chapitre nouveau et fondamentalement différent s'est ouvert dans ma vie. Bien que ni l'un ni l'autre de nous n'ayons jamais imaginé que s'engager dans une organisation de libération et une lutte serait facile, nous n'avions jamais anticipé la profondeur de la complexité à laquelle nous avons finalement été confrontés. Les intrigues de la politique révolutionnaire ainsi que le milieu socioculturel de l'Inde du Sud ont suscité en moi une nouvelle prise de conscience et ont ouvert de nouvelles perspectives. Cette rencontre avec des événements étranges et extraordinaires, de nouvelles relations et les défis posés par ce nouvel environnement a constitué une période mémorable de ma vie qui a radicalisé ma façon de penser et mes sentiments, enrichi ma personnalité et fait de moi un être humain plus fort. Assurément, lorsque je repense aux années 1979-1987, l'ampleur de la tâche consistant à condenser tant d'événements tumultueux, tant sur le plan personnel que politique, en quelques pages d'un livre est une entreprise colossale. Je ne peux offrir que quelques aperçus de cette époque. Tout a commencé vers la fin de l'année 1979.

Le fait de risquer sa liberté et sa vie en participant activement à une lutte révolutionnaire armée est un phénomène tout à fait différent de l'élaboration de politiques subversives et révolutionnaires depuis la sécurité de milliers de kilomètres du véritable « front de guerre ». Notre départ pour l'Inde et notre rencontre avec les dirigeants et les combattants clandestins des LTTE ont donc marqué un approfondissement de notre engagement et de notre participation à la lutte de libération. Il ne s'agissait plus de politique de salon dans l'Angleterre démocratique, mais bien d'un voyage à la rencontre de jeunes rebelles fougueux recherchés par l'État sri-lankais pour leurs idées politiques radicales. Les cadres des LTTE avaient porté la lutte du peuple pour la liberté dans la sphère extraparlamentaire, dans le domaine de la lutte armée. À cette époque historique, les cadres des LTTE étaient activement engagés dans des opérations de guérilla de petite envergure contre les appareils d'État, les forces militaires et la police. Nous nous sommes donc engagés dans une politique radicale qui avait des implications considérables pour le peuple tamoul, les cadres et nous-mêmes. Ce n'était pas une blague. Même si nous n'avions pas personnellement pris les armes à cette époque, le fait d'entretenir une relation et une compréhension intimes avec les dirigeants de l'organisation de guérilla, et d'être autorisés à connaître les dynamiques internes de l'organisation, nous plaçait dans une position où nous ressentions une énorme responsabilité envers les cadres et la lutte. Le simple fait de disposer d'informations « internes » sur la structure de cette organisation rebelle et de connaître l'identité des chefs clandestins nous plaçait dans une situation délicate.

Nous sommes arrivés à Chennai, accompagnés de M. Krishnan, pour notre rencontre avec les LTTE et leur chef, M. Pirabakaran, par avion via Mumbai. Les cadres du LTTE savaient

que nous arrivions par le vol de nuit en provenance de Mumbai, mais il n'y avait personne à l'aéroport de Meenambakkam, à Chennai, pour nous accueillir ouvertement. Ce fut notre entrée dans le monde de la politique clandestine et, depuis ce jour, la politique du secret fait partie intégrante de ma vie.

L'indomptable Indira Gandhi était à la tête des affaires indiennes en 1979, lors de notre première visite à Chennai. Le patriarche de la politique tamoule, M. Karunanidhi, profitait alors d'un de ses mandats de ministre en chef de l'État du Tamil Nadu. Dès cette époque, la politique du Tamil Nadu et la politique étrangère indienne ont été des facteurs cruciaux et déterminants dans la lutte du peuple tamoul d'Eelam pour la liberté. Cette dimension de la politique étrangère indienne a notamment eu des répercussions aux niveaux national, régional et international.

La politique étrangère de l'Inde dans les années 70 et 80 a été façonnée par les relations internationales de l'époque de la guerre froide et par les politiques du Mouvement des non-alignés. En tant que père fondateur du Mouvement des non-alignés, l'Inde a défendu les idéaux de neutralité et de non-intervention auprès des nations du tiers monde. Mais le rêve de l'Inde de construire un Nouvel Ordre Mondial affranchi des contraintes des superpuissances rivales s'est effondré lorsque la Chine a envahi ses frontières du nord-est au début des années soixante. En tant que plus grande démocratie du monde et déterminée à s'affirmer comme puissance mondiale et superpuissance régionale, l'Inde se sentait menacée par les configurations de pouvoir de l'axe États-Unis-Chine-Pakistan en Asie. Ces préoccupations sécuritaires ont contraint l'Inde à nouer un partenariat stratégique avec l'Union soviétique et à s'engager dans un processus visant à devenir une puissance nucléaire en testant une bombe nucléaire au début des années soixante-dix. Bien qu'elle ait continué à plaider en faveur du non-alignement pour les pays du tiers monde, l'Inde se situait résolument dans le camp soviétique. De plus, en tant que pays soumis à des siècles de domination coloniale exploiteuse et ayant remporté une lutte pour l'indépendance, l'Inde a manifesté sa sympathie et lui a apporté un soutien moral et politique, ainsi qu'à plusieurs nations opprimées engagées dans des luttes de libération. Par la suite, l'Inde est devenue un soutien de premier plan du Congrès national africain dans sa lutte contre le système d'apartheid universellement condamné et dans d'autres luttes de libération africaines. Le soutien constant et efficace de l'Inde à l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) a sans doute constitué un énorme encouragement moral pour le peuple palestinien dans un monde politico-diplomatique hostile qui considérait leur lutte comme du « terrorisme ». Mais si l'Inde s'est montrée franche et généreuse dans son soutien moral et diplomatique aux luttes de libération sur d'autres continents ou régions, elle a mené les jeux de la politique régionale dans son propre environnement avec une habileté et une sagacité politiques considérables. La lutte du peuple tamoul en est un parfait exemple. L'Inde était parfaitement informée du sort des Tamouls sri-lankais et de la lutte armée menée par les Tigres de libération de l'Eelam tamoul. En effet, Bala avait écrit à Indira Gandhi au nom des LTTE dès 1978. Des hommes politiques du Tamil Nadu, tels que M. P. Nedumaran, avaient également informé Mme Gandhi de la lutte nationale tamoule. Néanmoins, malgré tout cela, l'Inde a limité son inquiétude face au sort des Tamouls à des déclarations exprimant le terme plutôt anodin et hautement diplomatique de

« vive préoccupation ». De quoi avertir les Cinghalais que l'Inde, en tant que superpuissance régionale, gardait un œil sur les événements qui se déroulaient sur l'île.

Toujours soucieuse de ne pas inciter ni encourager les velléités sécessionnistes à l'intérieur de ses frontières, l'Inde n'avait aucune intention de soutenir les revendications d'un État séparé formulées par les Tamouls du Sri Lanka voisin. Elle ne pouvait pas non plus ignorer ou sous-estimer le potentiel incendiaire et déstabilisateur de soixante millions de Tamouls sur son flanc sud, qui sympathisaient clairement avec leurs frères situés à 35 kilomètres de là, de l'autre côté du détroit de Palk. À cela s'ajoutait la vive préoccupation d'Indira concernant la position pro-occidentale non dissimulée du président sri-lankais J. R. Jayawardene. Elle craignait que le dirigeant sri-lankais ne crée délibérément les conditions d'une domination hégémonique américaine dans la région de l'océan Indien, zone géographique où l'Inde souhaitait maintenir sa sphère d'influence. Maîtresse dans l'art de la manipulation politique, Indira Gandhi, tout en reconnaissant fermement la souveraineté et l'intégrité territoriale du Sri Lanka, a apaisé les Tamouls en « tolérant » les militants, une stratégie visant à faire pression sur Colombo pour qu'il revienne dans le giron de Delhi. L'objectif global serait d'empêcher Colombo de tomber sous l'influence occidentale et de la ramener dans l'orbite de Delhi. Dans ce contexte géopolitique, de nombreux Tamouls du nord-est du Sri Lanka considéraient le Tamil Nadu comme un refuge sûr. Rares étaient ceux qui croyaient que l'Inde les décevrait un jour. Pour les cadres des LTTE, il ne s'agissait pas seulement d'un refuge sûr, mais aussi d'une « base » sécurisée : un lieu où ils pouvaient vivre, s'organiser et planifier sans crainte. C'est pourquoi les cadres du LTTE se trouvaient à Madras en 1979. Bénéficiant du soutien discret des politiciens du Tamil Nadu, les insurgés tamouls sri-lankais clandestins trouvèrent au Tamil Nadu un répit pour survivre. Néanmoins, confrontés aux problèmes causés par les « ennemis de l'intérieur », à la surveillance étroite des différents services de renseignement et aux activités subversives de l'ambassade du Sri Lanka dans l'État, les cadres du LTTE ont fonctionné comme une organisation clandestine au Tamil Nadu. C'est dans ce contexte que nous sommes arrivés à l'aéroport de Meenambakam. Ces conditions expliquent pourquoi, alors qu'aucun des cadres ne nous a adressé la parole, deux ou trois paires d'yeux des LTTE, mêlés à la foule, nous ont observés clandestinement et ont suivi chacun de nos mouvements jusqu'à notre rencontre secrète.

Un vieux taxi noir branlant nous a conduits de l'aéroport de Meenambakam à travers les rues nocturnes de Chennai jusqu'à l'entrée d'un « hôtel » pré-désigné, ou plus précisément, d'un gîte. M. Krishnan nous a réservé une chambre au lodge et est parti pour une destination inconnue afin d'informer le chef des LTTE de notre position. J'imagine que ce pavillon a été choisi pour sa discrétion supposée dans un quartier pauvre de la ville. Mais cela s'est avéré inexact. N'étant pas habitués à la chaleur suffocante de l'Inde, nous laissions les fenêtres des chambres constamment ouvertes. Les fenêtres donnant sur la rue principale offraient aux passants une vue imprenable sur les invités. En effet, la pièce était si ouverte que j'ai dû me glisser dans la minuscule salle de bain pour avoir un peu d'intimité pour me changer. Et la salle de bain était un cauchemar elle aussi. Un robinet qui goutte sans cesse maintient le sol sale humide, rendant impossible de se changer sans tremper ses vêtements dans la saleté. Mais plus sérieusement, une femme blanche accompagnée d'un homme tamoul avait transformé cette pièce en un paradis

pour les voyeurs, et nous sommes devenus des objets de curiosité – et pas pour les bonnes raisons. Étant donné l'idée généralement répandue — et, par comparaison, il est vrai pour une grande partie des Indiens que tous les Occidentaux sont riches —, il aurait certainement été difficile pour la population locale de comprendre pourquoi un Tamoul et une Blanche auraient choisi un logement aussi misérable dans un quartier pauvre de la ville s'ils n'avaient pas de mauvaises intentions. Lorsque les cadres des LTTE, dont M. Pirabakaran, sont venus nous rencontrer au milieu de la nuit, je ne doute pas que cela ait encore davantage excité le personnel déjà méfiant et la population locale.

Rencontre avec M. Pirabakaran

Je n'avais vraiment aucune idée de ce à quoi m'attendre des dirigeants des LTTE lorsque je les ai rencontrés pour la première fois. Bien sûr, j'étais au courant de leurs activités révolutionnaires militantes et je soutenais sans réserve leur campagne de résistance armée. Des militants du LTTE à Londres m'avaient confié que la figure centrale du mouvement de résistance tamoul, M. Vellupillai Pirabakaran, était inlassablement dévoué à l'objectif politique de la libération de son peuple opprimé et qu'il croyait fermement que la création d'un État tamoul séparé constituait la solution finale et unique à la question nationale tamoule. Sa réputation d'être un homme très discipliné était légendaire, même à cette époque. C'est précisément sa capacité à imposer la discipline qui lui a valu sa popularité et le respect qu'il inspirait, et qui l'a distingué des autres jeunes chefs qui peinaient à établir une force de guérilla capable d'affronter l'appareil militaire de l'État sri-lankais. Mais il n'était pas un homme disciplinaire par simple habitude. Il pensait, et la plupart des militaires seraient probablement d'accord avec lui, que la discipline était essentielle au moral et à la performance des cadres. Son sens moral aigu, frôlant le puritanisme, était l'autre qualité qui le rendait célèbre. Là encore, il considère qu'un comportement exemplaire dans la vie personnelle est un facteur crucial pour qu'un dirigeant conserve son autorité. Aucun de ces traits de sa personnalité et de son comportement ne s'est estompé au fil des ans. Les détracteurs de M. Pirabakaran ont souvent mis en avant ces caractéristiques de sa personnalité et l'ont accusé d'autoritarisme. Mais j'irais jusqu'à dire que ces deux facteurs ont été cruciaux pour le soutien constant dont il a bénéficié auprès d'une large partie de la population tamoule. Néanmoins, malgré la réputation d'homme inflexible qui précédait M. Pirabakaran, j'ai découvert lors de notre première rencontre un homme chaleureux et attentionné. « Thamby », comme l'appellent affectueusement ses proches et ses aînés, a rapidement compris l'inadéquation de notre hébergement et le malaise que je ressentais dans cette situation. Il a aussitôt dépêché un de ses hommes pour trouver un hôtel plus convenable et nous avons été relogés le lendemain matin.

La première rencontre avec M. Pirabakaran (qui était accompagné de l'un des premiers cadres du LTTE, M. Baby Subramaniam) eut lieu au milieu de la nuit. Nous avons attendu toute la journée dans notre petite chambre miteuse, à transpirer sous l'humidité de Chennai, avant de rencontrer M. Pirabakaran. En tant que novices naïfs dans le milieu clandestin, nous n'avions aucune idée que nous devrions attendre la nuit tombée pour le rencontrer, ni que la rencontre

aurait lieu très tard dans la nuit. Mais pour M. Pirabakaran, très soucieux de la sécurité, se déplacer à la faveur de l'obscurité était devenu une habitude nécessaire. L'attention qu'il portait à des problèmes tels que la sécurité témoignait également du sérieux avec lequel il considérait son engagement. Cela me convenait. Étant donné qu'il était « recherché » au Sri Lanka depuis sept ans, depuis l'âge de seize ans, et dans une situation où les parties intéressées n'auraient aucun scrupule à éliminer des personnes engagées dans les luttes de libération comme lui, il était tout à fait justifié qu'il assure sa sécurité. De toute évidence, cette lutte était une affaire sérieuse pour lui.

Tranquillement et sans fanfare, tard dans la nuit, deux jeunes hommes apparurent à la porte, l'un vêtu du costume national d'une verti blanche et l'autre d'un pantalon et d'une chemise imprimée de couleur claire. Je dois avouer que j'ai été surpris de voir à quel point ces deux « terroristes » avaient l'air jeunes et innocents. En effet, leur apparence ne reflétait pas leur réputation. Tous deux étaient de petits hommes soignés et bien bâtis, qui avaient l'air d'être des anges. Le bébé Subramaniam portait un sac rempli de documents de toutes sortes et de littérature politique. Cet homme petit et légèrement trapu, vêtu du costume national blanc verti et traînant un sac ou une mallette débordante et surchargée qui semblait trop lourde pour lui, est devenu une image emblématique de Baby Subramaniam. M. Pirabakaran n'était pas si gêné. Son style était différent. Une apparence soignée est la marque de fabrique de M. Pirabakaran. Pour M. Pirabakaran, s'habiller est un événement, et non une simple formalité à accomplir rapidement. Mais le jeune visage de M. Pirabakaran était clair et lumineux, et ses grands yeux noirs perçants. On a vraiment l'impression qu'il lit au plus profond de votre âme, et c'est cette profondeur dans son regard qui reflète aussi son esprit et sa pensée. À plusieurs reprises au cours de notre longue relation, les yeux de M. Pirabakaran ont raconté bien des histoires. Seul un observateur attentif aurait remarqué le renflement des armes qu'ils avaient dissimulées à la taille et recouvertes par les chemises qui pendaient amplement sur eux. De plus, les boutons dissimulaient astucieusement une rangée de boutons-pression cousus en dessous, ce qui leur permettait de déchirer leurs chemises et d'accéder ainsi facilement et rapidement à leurs armes.

La première rencontre entre ces deux figures désormais historiques dont les vies se sont entremêlées, M. Pirabakaran et Bala, fut essentiellement un exercice d'évaluation mutuelle. On pouvait voir M. Pirabakaran scruter le visage de Bala. Ce scrutement minutieux du visage par les yeux de M. P est un élément récurrent des dialogues avec lui, et il est impossible que le mensonge ou la tromperie s'insinuent dans une conversation lorsque ces yeux scrutateurs observent chaque mot.

La réunion initiale fut longue, durant plusieurs heures, de minuit jusqu'aux premières heures du matin. Bala m'a plus tard raconté comment M. Pirabakaran l'avait interrogé sur son histoire personnelle et notamment sur ses opinions concernant la résistance armée tamoule. « Thamby » avait déjà lu les écrits politiques de Bala et ses traductions de Che Guevara et Mao Zedong sur la guérilla. Mais cela n'a pas suffi à convaincre M. Pirabakaran de l'engagement de Bala et le mien. Il souhaitait en savoir plus sur les Londoniens afin d'évaluer leur potentiel d'engagement réel, sincère et durable dans la lutte. Bala s'efforça pendant un certain temps de faire comprendre à

« Thamby » l'importance de la théorie et de la pratique politiques pour faire progresser une lutte révolutionnaire armée. La réunion s'est déroulée avec succès. Mais bien qu'ils se soient appréciés dès le départ, il leur a fallu de nombreuses années pour cultiver une amitié unique, fondée sur une profonde compréhension mutuelle. J'appréciais moi aussi M. Pirabakaran et il ne manifestait aucune suspicion ouverte à mon égard. Il était visiblement préoccupé par la façon de s'adresser à moi. Dans la culture tamoule, les titres de Monsieur et Madame ne sont généralement pas utilisés pour s'adresser aux gens. Les titres de propriété sont liés à la hiérarchie sociale et aux relations sociales et familiales. Comme notre relation n'était ni familiale ni familière, il ne pouvait pas m'appeler « akka » (grande sœur) et en même temps il ne pouvait pas être assez formel pour m'appeler « Mme Balasingham ». Étant donné que j'étais plus âgée que lui, il ne serait pas culturellement correct de m'appeler d'égal à égal en utilisant mon prénom. « Thamby » a trouvé une solution à son dilemme en me baptisant du titre affectueux et complet de « Tante ». Hormis Bala et une ou deux autres personnes, les Tamouls de tous âges m'appellent « Tante », beaucoup, je pense, ignorant mon vrai nom.

Après avoir été logé dans un hôtel plus « confortable » suite à la première réunion, « Thamby » rendait régulièrement visite à un ou plusieurs cadres et les dialogues se prolongeaient jusqu'à de longues heures dans la matinée. « Thamby » avait beaucoup de choses à raconter à Bala, et Bala aussi avait beaucoup à discuter avec lui. Il a également été décidé que Bala organiserait une session de cours politiques pour les cadres du Tamil Nadu. L'hôtel était considéré comme un lieu inadapté à ces catégories de personnes, car le va-et-vient incessant de jeunes hommes risquait d'attirer une attention inutile et de susciter des soupçons à l'égard de ces « subversifs » sri-lankais. Il a ensuite été convenu que les cours se tiendraient dans la chambre privée de M. Senjee Ramachandran, dans les logements des membres de l'Assemblée législative du Tamil Nadu. Finalement, nous avons quitté notre chambre d'hôtel et avons été logés dans cette auberge de jeunesse de l'association MLA. M. Ramachandran n'était pas le seul fervent partisan des LTTE à cette époque. M. Kalimuttu, membre du gouvernement de l'État de M. Karunanidhi et ministre de l'Agriculture, nous a également apporté son aide et nous l'avons rencontré lors de notre séjour. Le célèbre poète Pulamai Pithan, un homme distingué avec son épaisse chevelure ondulée, plus blanche que noire, et une énorme moustache en guidon tout aussi grisonnante, était également un fervent partisan des LTTE. Nous avons visité son domicile à quelques reprises.

Solidement ancrés dans les théories socio-politiques et psychologiques, les cours de Bala comprenaient des exposés sur les luttes de libération nationale contemporaines, des éclaircissements sur les théories socialistes et les concepts politiques. Il a établi la distinction entre le système de classes, qui caractérise la structure sociale occidentale, et le système de castes des sociétés sud-asiatiques telles que l'Inde et le Sri Lanka. Les différentes conceptions de la société telles que définies par les penseurs sociaux occidentaux ont également été présentées. La curiosité de certains jeunes cadres, désireux d'en savoir plus sur la sexualité, a conduit Bala à organiser quelques séances sur les bases de la théorie freudienne.

Bien que nombre de cadres aient éprouvé une sympathie innée pour les idées socialistes, aucun d'entre eux n'a jamais formulé de positions marxistes ; Aucun d'eux ne « ressemblait » non plus

à un révolutionnaire marxiste au sens classique du terme. Aucun n'arborait la longue barbe et la tenue négligée qui semblaient définir les jeunes « révolutionnaires » de l'EPRLF, par exemple. Une telle apparence était en effet une abomination pour M. Pirabakaran qui, comme je l'ai mentionné précédemment, est obsédé par la propreté et la présentation et inculque ces normes à ses cadres, en particulier à ses cadres supérieurs dont il attend qu'ils donnent l'exemple. Le souci de l'hygiène et d'une apparence impeccable n'est pas seulement une préoccupation pour toute institution militaire, mais il est indéniablement plus ancré dans la réalité que les prétentions de radicalisme affichées par une apparence négligée et décontractée. Mais plus profondément encore, au fil des années, nous allions apprendre que le marxisme n'avait pas de véritable attrait auprès des masses dans la formation sociale tamoule où la religion, et en particulier l'hindouisme, est devenue une idéologie profondément enracinée et imprégnée dans la vie socioculturelle du peuple tamoul. Bala a présenté le marxisme aux cadres des LTTE comme étant avant tout une théorie sociale et politique. S'appuyant sur les concepts marxistes, il expliquait que la lutte armée était le mode de lutte politique le plus élevé. Pourtant, le marxisme a lui aussi ses insuffisances et ses limites. Étant une philosophie eurocentrée, elle constitue un outil théorique inapproprié pour analyser de manière adéquate un environnement socio-politique fondamentalement différent. Par exemple, il est difficile d'entreprendre une analyse socio-structurelle de la société de Jaffna, gangrenée par le système des castes, en utilisant des concepts marxistes. Il est également difficile d'utiliser les catégories de classe dans une formation sociale qui n'est ni capitaliste ni féodale ; où il n'existe pas de classe distincte de bourgeoisie ou de propriétaires féodaux, mais plutôt une classe moyenne de « Vellalas » de haute caste. De plus, les Tamouls de Jaffna ont leurs propres systèmes de croyances et instincts politiques, et aucune analyse théorique ni tentative de persuasion ne pourra facilement influencer leur pensée. Dans les premières phases de son développement historique, les LTTE ont adopté les catégories et les concepts des systèmes de pensée marxistes/léninistes pour légitimer la lutte armée comme une lutte politique pour l'autodétermination. Mais plus tard, avec l'effondrement du système communiste, l'organisation a abandonné la pensée marxiste et a adopté l'égalitarisme social comme idéologie du mouvement. Il est indéniable que les sentiments patriotiques tamouls ont été le moteur de cette lutte.

Très souvent, pendant ces discussions et ces cours, je m'éclipsais avec l'un des cadres pour aller admirer les paysages de Chennai. L'Inde était une expérience nouvelle pour moi et offrait un tel contraste avec le monde occidental que j'étais passionné par l'envie d'en observer et d'en ressentir autant que possible. Par la suite, au fil des nombreuses années que j'ai passées en Inde – ou plus précisément au Tamil Nadu – j'ai appris à aimer ce pays et ses habitants. Si l'occasion s'était présentée, mon lieu de résidence préféré après avoir été contraint de quitter le nord-est du Sri Lanka en 1999 aurait été Chennai, plutôt que de retourner à Londres.

Premières impressions de l'Inde

Durant les années que j'ai passées en Inde, de 1979 à 1987, j'ai vécu dans une sphère socio-culturelle à l'opposé de celle du monde occidental. Les contrastes sont vastes et complexes :

documenter ces disparités nécessiterait un livre à part entière. Je ne peux ici vous offrir que quelques aperçus. Pour commencer, dans un contexte plus large, la divergence la plus immédiate entre ma socialisation occidentale et ma vie au Tamil Nadu reposait sur les fondements des relations sociales. L'existence sociale occidentale repose sur l'individu, la famille nucléaire et la vie privée. Au Tamil Nadu et au Sri Lanka également, lorsque j'y étais, toute tentative de vivre une existence isolée et individuelle est vouée à un échec total et constitue une aspiration absolument incompréhensible pour les habitants de ces sociétés. Vivre une vie privée à l'abri des quatre murs d'une maison, sans être dérangé, et ne recevoir de visiteurs que sur rendez-vous, est un idéal inconcevable pour la majorité des habitants d'Asie du Sud. Et cette conception fondamentalement divergente de la vie sociale n'était pas seulement un mode de pensée que je devais adopter, mais aussi un mode de pensée avec lequel je devais vivre dans la réalité. Je n'oublierai jamais la question posée par une jeune journaliste britannique lors de sa visite chez nous à Jaffna, au Sri Lanka. À cette époque, vers 1991, vivre dans une maison ouverte avec des gens autour de nous en permanence était devenu tellement normal que j'avais oublié tout le reste. J'ai donc été assez surprise lorsqu'elle m'a soudainement demandé comment je gérais le manque d'intimité. Elle était étonnée du nombre de personnes qui s'activaient d'une manière ou d'une autre autour de la maison. Notre maison était grande ouverte et des personnes que nous connaissions entraient et sortaient à n'importe quelle heure de la journée. En effet, je doute que notre maison en Inde ait jamais été fermée à clé ou vide. Lié à ces relations sociales, le rôle que la société attribue à l'individu. Par exemple, la maternité confère aux femmes un rôle et un statut social particuliers, et elles sont censées remplir ce rôle qui, à son tour, engendre un réseau de relations sociales et d'autorité. Le fils aîné se voit confier un rôle et un statut particuliers, avec les obligations et les responsabilités que cela implique. De même, chaque individu jouit d'un rôle et d'un statut social particulier, et c'est à partir de ces rôles que naissent les relations, ce qui explique également l'interaction sociale constante entre les personnes. En effet, ces relations sociales sont si complexes et si prenantes qu'il reste peu de temps pour les préoccupations privées. Bien souvent, le seul moment où un mari et une femme trouvent le temps de discuter entre eux, c'est quelques heures le soir. Ce climat généralement plus sociable s'explique notamment par le système de la famille élargie qui constitue la base des relations sociales tant dans la société indienne que sri-lankaise.

Dans la formation sociale tamoule, le système de la famille élargie demeure la structure familiale dominante. Par conséquent, dans la plupart des foyers, outre les parents et leurs enfants, il y aura un parent, plus ou moins proche, résidant avec eux. Il est très courant que des parents âgés vivent avec leurs frères et sœurs, ou que des parents plus jeunes résident avec leurs frères et sœurs aînés et leurs familles. Des neveux et nièces viendront séjourner chez nous, et ainsi de suite. Les éléments matriarcaux de la société tamoule font qu'il n'est pas rare que des sœurs partagent également un logement. Par exemple, une sœur et sa famille occuperont le rez-de-chaussée de la maison et une autre sœur et sa famille occuperont le logement à l'étage. Les repas sont aussi des moments de convivialité. Certes, on invite des gens à manger et on fait les préparatifs en conséquence, mais il est tout aussi vrai que la nourriture est considérée comme aussi fondamentale à la vie humaine que l'eau, et qu'elle doit être partagée de la même manière. Dans ce contexte, j'ai donc dû transformer mes habitudes culinaires, passant

de la préparation de repas pour un couple nucléaire à la cuisine conviviale. Et la plupart des femmes de la société tamoule cuisinent pour plus de personnes que nécessaire pour les membres de leur famille. Cela signifie que les femmes peuvent offrir de la nourriture aux visiteurs à n'importe quelle heure. Offrir et partager de la nourriture à tout moment de la journée est une expression très importante de la chaleureuse hospitalité tamoule, et les femmes sont essentiellement responsables et impliquées dans cette pratique socioculturelle. De plus, les femmes partagent souvent leur nourriture entre elles. Par exemple, il était rare qu'un jour passe sans qu'une amie ou une voisine nous envoie un petit morceau du plat qu'elle avait préparé pour que nous le goûtions, ou, si elle cuisinait un plat qu'elle savait que l'un de nous appréciait, elle nous en envoyait pour l'un de nos repas. Dans les zones villageoises, les relations sociales entre les femmes de la famille et leurs voisines peuvent être si étroites qu'elles n'éprouvent absolument aucune inhibition à demander à une amie, une parente ou une voisine de leur préparer à manger pendant leur absence. S'ils reçoivent des visiteurs inattendus et qu'ils n'ont pas assez de nourriture immédiatement disponible, ils font appel à la cuisine de leurs voisins ou de leurs amis.

Une autre divergence, peut-être plus importante, entre le mode de vie occidental et celui de l'Inde, réside dans l'influence de la société et de l'opinion familiale comme une forme puissante de contrainte sociale sur le comportement individuel. L'opinion sociale peut faire ou défaire la réputation d'un individu et, par extension, son avenir. C'est particulièrement le cas chez les femmes. La peur de l'opinion sociale est une forme puissante et efficace de contrôle social des femmes.

La densité de population en Inde crée également une situation contrastée avec la vie européenne. Je doute qu'une minute puisse s'écouler sans que je croise un autre être humain. Tout le contraire de l'Angleterre, par exemple, où il n'est pas rare de ne croiser aucun être humain dans la rue. Mais en Inde, la prédominance d'une population amicale et cultivée fait qu'on ne se sent jamais seul. Ainsi, entourée d'une telle masse humaine dans des conditions sociales si contrastées, le Tamil Nadu était un lieu où toutes mes émotions et tous mes sens étaient constamment en éveil. Ce sentiment découlait non seulement des relations sociales, mais aussi du bombardement constant d'émotions provoqué par les conditions socio-économiques d'existence de millions et de millions de personnes. L'ampleur et la gravité des ravages causés par la pauvreté dans la vie des gens étaient si flagrantes et si accablantes, et ces souffrances m'ont tellement affecté, que je commettrais une erreur en ne les commentant pas.

Mon éducation dans l'Occident prospère explique sans aucun doute pourquoi j'ai été si choquée par les conditions de vie de millions de personnes. Les exemples et les incidents de pauvreté, d'exploitation sociale, d'injustice et de contradictions étaient si flagrants et si fréquents qu'il fallait être aveugle pour ne pas les remarquer et insensible pour ne pas en être ému. Et le temps n'a jamais apaisé mon indignation face à la pauvreté et à l'exploitation. Au début, lors de mes premières visites, j'avais l'impression que ce n'était pas réel, que ça allait disparaître. Mais cela ne s'est jamais produit ; Elle était là tout le temps, rongant la conscience et s'insinuant dans les pensées. Un simple coup d'œil par le hublot de l'avion à l'atterrissage à Mumbai vous révélera l'histoire en un instant. L'impressionnante oasis de gratte-ciel se réduira peu à peu à

une frange apparemment infinie de baraques à ses frontières. Dès votre sortie de l'aéroport, des dizaines de petites mains suppliantes vous tendront la main pour vous accueillir.

Une autre de mes premières rencontres avec ma conscience a eu lieu alors que nous dînions dans un restaurant tout à fait ordinaire à Chennai. Le privilège dont je jouissais m'est apparu clairement lorsque j'ai vu les visages émaciés de trois ou quatre enfants qui nous regardaient avec espoir par la porte du restaurant qu'ils avaient hardiment entrouverte et qui nous observaient manger, espérant sans doute qu'on leur donne quelques restes. Un autre phénomène qui n'a jamais disparu et qui m'a toujours rappelé les inégalités sociales et l'exploitation généralisées, c'est celui des mendiants à Chennai. Bien sûr, le fait d'être blanche faisait de moi une cible pour la communauté des mendiants, il était donc courant pour moi d'avoir un certain nombre de mendiants les mains tendues me suivant et suppliant « amma, amma » (madame, madame), en particulier lorsque je faisais mes courses dans les rues principales de Chennai. Il m'a fallu beaucoup de temps pour surmonter ma gêne face aux personnes qui me mendiaient, et je me demandais comment gérer ce problème. Au départ, j'étais mal à l'aise d'être importunée par des gens à l'air si négligé et si pauvres. Je n'avais jamais vu une telle pauvreté d'aussi près de moi. De plus, comme je venais de l'Ouest, je pensais que la plupart des gens supposeraient que j'avais de l'argent, et je ne voulais pas paraître avare si je refusais de donner quelques piase. D'un autre côté, je ne voulais pas être perçu comme un « bienfaiteur » qui ne comprenait pas le système et qui, par conséquent, encourageait une industrie que la plupart de la société désapprouve ; une industrie fondée sur l'exploitation des personnes mêmes que nous pensons aider.

Pour ma part, je ne menais pas une croisade pour abolir la pratique de la mendicité. Je voulais résoudre la contradiction entre la gêne que je ressentais en faisant simplement l'expérience de marcher dans la rue entourée de gens, et en même temps la volonté de ne pas rejeter ces gens et de les renvoyer les mains vides. Au départ, j'ai donné à tout le monde en espérant que les mendiants se disperseraient ; Cela a eu l'effet inverse, créant un effet domino avec davantage de mendiants se pressant autour d'une cible facile à toucher. Puisque la pratique du don créait les conditions mêmes que j'essayais d'éviter, j'ai décidé qu'il valait mieux ne rien donner à personne, ce que préfère le système politique de l'État, mais cela n'a pas fonctionné non plus : j'ai été suivi jusqu'à ce que je cède. Que faire donc dans cette situation confuse ? Je ne pouvais pas m'empêcher de faire mes courses à cause du malaise que je ressentais entourée de mendiants, et je ne pouvais pas non plus donner indéfiniment des pièces à un flot apparemment sans fin d'entre eux.

J'ai longuement réfléchi à la manière de traiter ce problème social évident. J'ai réalisé que ma gêne était en grande partie due non pas aux mendiants eux-mêmes qui m'entouraient, mais au fait que leur présence me rappelait brutalement mon propre privilège social relatif et ma bonne fortune dans la vie, ainsi que la réalité et l'injustice des inégalités sociales qui me sautaient aux yeux. Plutôt que de considérer ces enfants et ces femmes, les estropiés, les handicapés et les personnes âgées comme une communauté de personnes me harcelant et que je devais ignorer et rejeter, j'ai décidé qu'il valait mieux résoudre ce conflit en moi-même. Je savais que la mendicité était une activité à part entière et que les gouvernements des États décourageaient

cette pratique, mais pour moi, le simple fait que les gens n'aient pas d'autre alternative ou considèrent un travail aussi dégradant comme approprié était en soi révoltant. De toute façon, je n'avais rien à perdre à donner quelques paisas à ces gens. Ayant résolu ce problème en moi-même, j'ai découvert qu'en leur donnant quelques centimes et en leur demandant, dans un tamoul approximatif, de partir, ils prenaient poliment l'argent et se dispersaient pacifiquement. J'ai donc adopté la politique d'emporter partout avec moi de nombreuses pièces de cinq paisa, et tout mendiant qui m'approchait recevait ces quelques centimes et était prié de s'en aller ; ce qu'ils ont fait.

Au fil des années, je me suis habitué à la présence des mendiants et je n'ai jamais esquivé ni évité un mendiant qui s'approchait de moi ou qui me suivait. Mais pour moi, l'un des symboles les plus persistants de la pauvreté et de l'oppression était celui du bébé ou de l'enfant fille au ventre proéminent. Ses jambes et ses bras maigres, ses yeux hantés et enfoncés qui la fixaient hors de leurs orbites, et ses cheveux bruns et noirs ébouriffés et emmêlés — si caractéristiques de la malnutrition — qui lui encadraient le visage alors qu'elle était assise, l'air triste et apathique, sur la hanche saillante de sa mère, offraient un spectacle pitoyable. Le fait que ces femmes fassent ou non partie du secteur de la mendicité n'est pas la question. Le problème, c'est le sort tragique de la petite fille. La préférence pour les garçons et les injustices sociales envers les femmes en Inde sont des faits largement connus. Il en va de même pour la privation de nourriture infligée aux bébés filles au profit des autres, ou, lorsque cela s'avère nécessaire, pour le recours à un enfant malnutri afin de susciter la compassion.

Problèmes au sein de l'organisation

Bala et moi avons pu établir de bonnes relations avec les dirigeants et les cadres des LTTE. Nous avons bénéficié de leur confiance au point de leur révéler certains problèmes sensibles au sein des relations de pouvoir de l'organisation. Durant cette période de l'histoire des LTTE, le noyau initial des participants au mouvement de libération tamoule fut pris dans des intrigues de luttes de pouvoir et des conflits de personnalités qui menèrent à sa fragmentation, sa transformation et sa croissance finale. Une grave contradiction avait éclaté entre les hauts dirigeants et Uma Maheswaran, le président du Comité central. Une scission au sein de l'organisation était imminente et Bala fut sollicité pour ses conseils. L'une des causes apparentes de la crise était une liaison sexuelle impliquant une violation du code de conduite moral de l'organisation. Les codes de conduite étaient considérés comme cruciaux et essentiels à la discipline et à l'intégrité de l'organisation à laquelle les membres s'étaient engagés et soumis dans le but d'atteindre la noble cause de la libération de leur peuple opprimé. Quiconque enfreignait ces codes moraux s'exposait à des sanctions disciplinaires. À cette occasion, Uma Maheswaran, un homme célibataire, fut accusé d'avoir eu une liaison sexuelle avec Urmila, la première femme cadre du LTTE, une divorcée.

Uma et Urmila étaient toutes deux à l'origine des dirigeantes de l'aile jeunesse du Front uni de libération tamoul (TULF) qui ont été enrôlées dans le LTTE par M. Pirabakaran pour

promouvoir le travail de propagande internationale de l'organisation. Tous deux, ainsi que les autres cadres, vivaient dans une maison à Chennai. Les cadres avaient vu Uma et Urmila dans une position compromettante sur le plan sexuel et avaient signalé l'affaire à la direction. C'est pour cette raison que M. Pirabakaran et d'autres dirigeants ont été contraints de venir de Jaffna pour enquêter sur l'affaire. Les relations sexuelles extraconjugales ou pré-nuptiales étaient interdites par le règlement disciplinaire de l'organisation. Une enquête approfondie a été menée sur ces allégations et Uma a été sommée d'épouser Urmila ou de démissionner de la présidence du Comité central. Uma, homme bien plus avisé que les autres cadres, a nié catégoriquement cette relation et a refusé de démissionner, provoquant une crise majeure au sein du groupe. Urmila a nié avec la même fermeté toute liaison. Bala, sollicité pour son avis sur la question, a discuté du problème avec Uma et Urmila. Bala pensait que la situation pourrait être résolue si le couple admettait sa liaison et acceptait de se marier, peut-être plus tard. Le couple a continué à clamer son innocence et les témoins de l'affaire ont maintenu leur version des faits. Finalement, l'avis majoritaire a rejeté les explications du couple et le Comité central a décidé que Maheswaran devait renoncer à son poste et démissionner de l'organisation. Maheswaran a catégoriquement rejeté cette décision, ce qui a entraîné son éloignement de l'organisation. Nous avons appris plus tard qu'Uma Maheswaran et Urmila étaient retournées à Vavuniya et qu'Urmila était tombée gravement malade d'une hépatite et était décédée à Gandhi Illam, une organisation caritative dirigée par le Dr Rajasundaram.

Néanmoins, malgré ces graves problèmes d'organisation, nous sommes rentrés à Londres avec de bons souvenirs de notre première visite en Inde. Nous savions également que, malgré nos bonnes relations et notre admiration pour les dirigeants et les cadres des LTTE, un travail politique considérable serait nécessaire pour transformer l'organisation en un mouvement de libération nationale. Mais ce n'était que le début et « les grands arbres poussent à partir de petits glands ». Nous n'étions pas découragés et nous étions prêts à poursuivre la lutte, et, en ce qui nous concernait, les LTTE offraient le meilleur potentiel.

Nous avons travaillé activement pour l'organisation à Londres, en communiquant avec la direction, et, deux ans plus tard, en 1981, nous sommes retournés à Chennai pour la deuxième fois. Une fois de plus, l'organisation s'est trouvée confrontée à de graves problèmes. C'est durant cette période que M. Pirabakaran a formé une alliance avec l'Organisation de libération du Tamil Eelam (TELO). Sri Sabaratnam a temporairement dirigé le TELO depuis que ses pères fondateurs, Thangathurai et Kuttimani, avaient été arrêtés par les forces militaires sri-lankaises et emprisonnés en vertu de la loi antiterroriste au Sri Lanka. Par la suite, des mesures ont été prises pour intégrer le LTTE et le TELO dans une structure organisationnelle unique afin de renforcer et d'étendre la campagne de résistance armée. Ces initiatives visant à forger l'unité ont été entravées par les manœuvres sinistres d'Uma Maheswaran, qui s'est proclamé chef des LTTE. M. Pirabakaran et ses cadres, soucieux de préserver leur histoire de combats armés sous la bannière des LTTE, ont mal pris l'affirmation unilatérale de Maheswaran concernant le titre de LTTE. Cependant, la création d'une nouvelle organisation par la fusion du LTTE et du TELO à cette époque aurait permis à Maheswaran d'usurper le titre et le leadership du LTTE. Les hauts responsables et les cadres du LTTE n'étaient pas favorables au démantèlement de l'organisation tant que l'affaire Maheswaran n'était pas résolue. Il a été convenu de retarder

la formation de l'organisation fusionnée et de renforcer à la fois le LTTE et le TELO tout en discréditant les affirmations de Maheswaran. Sri Sabaratnam n'était pas satisfait du report de la fusion, mais il comprenait la logique de cette décision. Par la suite, Bala et Baby Subramaniam ont lancé une campagne médiatique efficace à Chennai pour désavouer les fausses allégations d'Uma Maheswarana. Entre-temps, des lettres ont été envoyées aux partisans des LTTE du monde entier pour expliquer les raisons du limogeage d'Uma. Finalement, Uma Maheswaran a renoncé à ses prétentions à la direction des LTTE et a formé une organisation militante indépendante appelée PLOTE (Organisation populaire de libération de l'Eelam tamoul). Mais les événements ont évolué et l'alliance LTTE-TELO ne s'est pas concrétisée.

En savoir plus

Pendant que toute cette agitation politique de haut niveau se déroulait au sein de la direction lors de notre visite en 1981, je me suis impliqué auprès des autres collègues. Pour cette visite, les cadres avaient loué une maison à Varasalavaakkam, dans la périphérie de Chennai et, malgré les intrigues politiques qui se déroulaient, une grande camaraderie régnait dans la maison. Parmi nous se trouvaient des personnalités qui, d'une manière ou d'une autre, sont devenues des noms historiques ou d'importants cadres des LTTE. L'un d'eux était Baby Subramaniam (alias Ilam Kumaran), un compatriote de longue date de Pirabakaran. Expert en explosifs et en mécanique des bombes à retardement lorsqu'il était jeune cadre, Baby est néanmoins un personnage extrêmement doux. En effet, de tous les cadres de la longue histoire de la lutte, Baby Subramaniam – la plupart s'accorderaient à dire – est un homme qui ne nuirait jamais à autrui par des commérages mesquins ou vicieux, ni ne s'impliquerait dans des luttes de pouvoir personnelles. Baby, un personnage sans prétention, est, littéralement, une encyclopédie vivante sur l'histoire de la lutte et des LTTE. Végétarien strict depuis toujours, il m'a stupéfié en cuisine lorsqu'il a fait frire des piments verts puis a pris cinq ou six échalotes pour les manger avec du riz comme repas principal de la journée. Malgré ses excentricités, il est resté un membre inébranlable et des plus dignes de confiance des LTTE, ainsi qu'un vieil ami.

Nesan (Ravindran Ravithas), qui réside maintenant dans un pays étranger, est resté un ami proche mais n'est plus membre des LTTE. Nesan, un jeune homme brillant qui avait renoncé à sa passion pour la médecine, a quitté la faculté de médecine pour rejoindre Pirabakaran dans la lutte. Autrefois proche confidente de Pirabakaran, tombée en disgrâce, Nesan, incapable de faire face à la complexité et aux intrigues des dynamiques internes de l'organisation et plus encline à la spiritualité, opta pour un mode de vie différent et paisible.

Shankar, le premier cadre du LTTE à tomber en martyr, était également parmi nous à cette époque. C'est à la date de sa mort que le LTTE célèbre sa journée de commémoration et d'hommage aux cadres tombés au combat, le 27 novembre. En 1982, lors d'une perquisition de la maison où il séjournait, Shankar a été blessé par balle à l'abdomen par l'armée sri-lankaise. Il a été emmené en Inde pour y être soigné, mais le retard dans la prise en charge médicale a entraîné une péritonite et une septicémie, et il a succombé à ses blessures. J'ai eu énormément

de mal à concilier sa mort avec l'image de ce beau jeune homme athlétique que je voyais rentrer de son jogging quotidien à Chennai en 1981. Sa mort m'a fait prendre conscience que la lutte armée signifiait que des jeunes allaient mourir. Ragu, pendant de nombreuses années garde du corps et lieutenant de confiance de Pirabakaran, partageait la responsabilité de la sécurité de Pirabakaran à Chennai à cette époque avec son ami d'enfance Shankar. Bien des années plus tard, Ragu a enfreint les règles et a été expulsé de l'organisation. Et le troisième membre de ce trio d'amis d'enfance et de village était Pandithar.

Quand je suis arrivé à Chennai, je ne parlais pas un mot de tamoul et Pandithar ne connaissait absolument rien à l'anglais. Néanmoins, nous avons semblé établir un bon rapport et avons pu communiquer assez adéquatement grâce à quelques gestes expressifs et à des rires. Mais chaque fois que je pense à Pandithar, je me souviens d'un jeune homme souffrant de violentes crises d'asthme. Il ne se passait quasiment pas un jour sans que la poussière de l'Inde ou les émanations de piment de la cuisine n'asphyxient le système respiratoire de Pandithar. Mais il ne se laissa pas décourager par cette gêne physique évidente et refusa de laisser la maladie entraver ses activités politiques. Il est décédé avant que j'aie eu l'occasion de le rencontrer à Jaffna. Néanmoins, je peux très bien l'imaginer haletant et soufflant en poussant son vélo d'un endroit à l'autre durant ces jours dangereux où il était recherché en tant que chef de la section politique du LTTE du district de Jaffna. Ce fut un jour triste pour moi lorsque j'appris son décès à Atchuvé, Jaffna, en janvier 1985. Il fallut en effet plusieurs jours à M. Pirabakaran pour m'informer de la mort de Pandithar. Peut-être pensait-il que je serais bouleversé par cette triste nouvelle. J'avais été informé du démantèlement de sa cellule clandestine par l'armée suite à la trahison d'un infiltré dans ses rangs à Jaffna. Lors de la perquisition de sa maison, d'après ce qu'on m'a dit, seules une ou deux personnes avaient réussi à s'échapper et elles attendaient des nouvelles de Pandithar. Le malaise de M. Pirabakaran et le caractère vague de ses informations m'ont rendu méfiant quant à la véracité de l'histoire et j'ai douté que Pandithar ait échappé à la rafle. En tant que chef du groupe LTTE et collègue de confiance et apprécié de Pirabakaran, son lieu de séjour aurait été le premier à être connu. Mes soupçons étaient fondés et quelques jours plus tard, le petit Subramaniam est venu à notre appartement et m'a annoncé qu'il avait bel et bien été tué. L'informateur de l'armée s'est échappé et on a entendu parler de lui pour la dernière fois comme étant caporal ou à un autre grade dans l'armée sri-lankaise. Pandithar fut l'un des premiers cadres du LTTE à mourir. Heureusement, il s'était rendu à Chennai pour nous rendre visite quelques mois seulement avant sa mort. Lors de ma visite à son domicile de Valvetti en 1987, j'ai été stupéfait de constater la douleur émotionnelle endurée par sa mère. Enfermée et intacte depuis sa mort, sa chambre était devenue un tombeau, sa mère en souvenir de la vie de son fils. Une photo de lui trônait au centre de l'entrée de sa chambre, qui était pourtant très pauvre. Nous étions tous en larmes pendant la visite.

Parmi les cadres du TELO qui logeaient chez nous se trouvait Sri Sabaratnam, qui devint plus tard son chef. Homme discret, Sri était avec nous uniquement pour des raisons politiques et stratégiques. Sri avait pris sous son aile les célèbres rebelles Valvettiturai, Thangathurai et Kuttimani du TELO, en tant que chefs politiques et planifiait leur évvasion de la prison de Welikade suite à leur arrestation dans les mers du nord du Sri Lanka. N'étant pas lui-même un brillant stratège militaire et possédant encore moins d'expérience militaire, Sri savait

où il pourrait acquérir les compétences nécessaires à une mission militaire aussi périlleuse. Les compétences de Pirabakaran en matière de planification militaire, ainsi que le courage éprouvé des cadres des Tigres pour exécuter n'importe quelle stratégie, lui ont été essentiels. L'intervention de Bala a dissuadé Pirabakaran de se lancer dans ce qui était manifestement une mission suicide dangereuse pour lui et ses hommes. De toute évidence, ce plan n'a jamais été réalisé. Mais, abstraction faite des manœuvres politiques et des intrigues, Sri a été extrêmement gentil avec nous, notamment lors d'un incident où Bala était gravement malade, souffrant d'une forte fièvre et de diarrhée. Bala était incapable de marcher, alors Sri l'a porté dans ses bras jusqu'au véhicule que nous avons appelé pour le transporter à l'hôpital, puis de la voiture jusqu'au cabinet du médecin. Malheureusement, des contradictions complexes d'ordre politique et personnel ont empêché une relation plus étroite avec Sri, mais nous n'avons jamais eu d'animosité personnelle à son égard et j'étais heureux de le revoir lorsque nous nous sommes brièvement rencontrés au bureau politique du LTTE où il était venu pour une réunion politique avec Bala à Chennai en 1985. Il a ensuite été tué dans une fusillade pendant la guerre interne brutale entre le LTTE et le TELO.

Bien que le nombre de jeunes hommes pouvant être considérés comme des cadres du LTTE fût très faible en 1981, M. Pirabakaran a démontré son style de leadership, ses méthodes d'organisation, son insistance sur la discipline, etc., même parmi ces quelques cadres. Néanmoins, l'expérience des années à venir nous faisait défaut, et en tant que petit groupe, nous pouvions facilement porter l'étiquette d'« innocents ». Ainsi, quelles que soient les positions, les rôles et les fonctions attribués aux membres, il existait parmi nous, à Varasalavaakkam, des éléments d'égalitarisme, de sincérité dans les relations et des marques d'affection. Comme dans la plupart des maisons, la cuisine était le lieu de rencontre, et les repas étaient un plaisir partagé. Bala, Pandithar, Shankar, Ragu, Baby, Nesan et moi-même riions et plaisantions souvent en cuisinant ensemble pour tout le monde. Bala coupait le poisson puis s'asseyait sur le sac de riz dans un coin de la pièce et racontait des blagues ; Vu la nature des rires des cadres, il devait s'agir de blagues salaces. J'éplucherais ces petits oignons agaçants ; Nesan s'accroupissait par terre et grattait la noix de coco ; Pandithar s'épuisait à la tâche et soufflait sur les réchauds à pétrole dans son rôle de chef cuisinier ; Ragu coupait finement les légumes selon les instructions de Pandithar, et Shankar faisait de même. Il arrivait que Sri endosse le rôle de chef cuisinier de viande et prépare sa spécialité. Pirabakaran se joignait lui aussi à cette ambiance conviviale, préparant souvent son plat préféré de poulet au curry. Mais si tout cela semble anodin, il s'agissait en réalité d'une manifestation de la formation que M. Pirabakaran dispensait à ses cadres. Pirabakaran avait inculqué à tous ses cadres la nécessité pour chacun d'eux de maîtriser la cuisine, condition fondamentale pour un guérillero. Cela incluait également M. Pirabakaran. Une fois la tâche laborieuse de cuisiner et de nettoyer terminée, et une fois que tout le monde s'était lavé et rafraîchi, nous étendions les nattes sur le sol et nous nous asseyions tous autour, jambes croisées, pour partager et savourer le repas. Tous les cadres, y compris M. Pirabakaran, qui apprécie particulièrement la bonne cuisine, étaient des cuisiniers compétents. Mais Pandithar, d'un commun accord, était le meilleur.

Pour pouvoir manger, il fallait non seulement cuisiner, mais aussi faire les courses au préalable. Contrairement à l'Occident, où les aliments sont achetés en grande quantité et conservés au

réfrigérateur, en Inde, il est nécessaire d'acheter quotidiennement du poisson, de la viande et des légumes frais. Il n'était donc pas inhabituel de voir M. et Mme Balasingham, Pandithar et tous ceux qui souhaitaient venir, se diriger vers le marché sous le soleil brûlant de la mi-matinée indienne. Nous avons tranquillement parcouru le kilomètre, voire plus, jusqu'à l'arrêt de bus et avons attendu. À la vue de ce gros bus gris-vert pataud qui descendait la route, l'un de nous descendait et lui faisait signe de s'arrêter. N'étant pas habitués à cette marche qui semblait faire près d'un mètre de haut, Bala et moi grimpons dans le bus et prenons place dans le véhicule aux fenêtres ouvertes. Un trajet de quarante-cinq minutes, ponctué de nombreux arrêts à travers les zones rurales environnantes, nous mènerait au marché local de Per Oor et à sa foule dense. Avec un budget limité à dix roupies par personne et par jour, Bala, grâce à son œil avisé et à son talent de négociateur, déchargeait Pandithar de la responsabilité de choisir le poisson le plus frais au meilleur prix.

La chaleur de l'après-midi au Tamil Nadu pardonne à quiconque souhaite se faire discret et l'éviter. Hormis ceux qui y sont contraints par une nécessité ou une autre, la plupart des gens choisissent de s'abriter – généralement par une sieste – comme meilleure option pour se protéger du soleil brûlant de l'après-midi. Pendant notre sieste, Pandithar, malgré ses connaissances très rudimentaires en mathématiques, s'asseyait chaque jour et comptait et recomptait minutieusement les fonds, additionnant et soustrayant les comptes de l'organisation et équilibrant son budget et sa comptabilité.

Mais une fois que l'ardeur du soleil diurne s'estompe et se transforme d'un enfer scintillant en une magnificence pourpre bienveillante qui nous surplombe tous, une énergie renouvelée surgit, prête à profiter de la fraîcheur du soir. Et nous nous sommes tous rendus au cinéma, y compris M. Pirabakaran, rejoignant la foule qui se dirigeait dans la même direction. Bien que le cinéma tamoul soit la principale source de divertissement et le plus populaire au Tamil Nadu, il est plus populaire pour son univers fantastique que pour le contenu qu'il propose. Les stars de cinéma, belles et séduisantes, et les subtiles suggestions sexuelles dans une société sexuellement réprimée excitent les fantasmes, fascinent la population et attirent des millions de personnes dans les salles de cinéma. M. Pirabakaran, ainsi que ses cadres, préféraient les films anglais, et plus particulièrement les films de guerre. Mais si nous n'allions pas au cinéma, nous nous asseyions tous à l'étage, sur le toit-terrasse d'une maison indienne typique. Et là, nous pourrions admirer le plus merveilleux spectacle de l'inconnu. Un ciel sans nuages offrait un aperçu de l'infini, révélant une myriade d'étoiles et nous rappelant combien nous sommes petits dans l'univers et combien notre savoir est limité. Et pour ceux que les spéculations philosophiques n'intéressaient pas, Bala amusait les cadres par ses réponses spirituelles à leurs questions sur les aspects les plus intimes de la vie. Les jeux de cartes, autre passion des hommes tamouls, étaient interdits par M. Pirabakaran, mais Bala, joueur passionné dans sa jeunesse, pouvait facilement entraîner les cadres enthousiastes dans une partie clandestine si M. Pirabakaran était absent. S'il revenait à l'improviste, Thamby riait, réprimandait en plaisantant Bala pour avoir entraîné les garçons sur la mauvaise voie, et se joignait à eux.

Comme je l'ai mentionné précédemment, le budget de l'organisation était restreint. Dix roupies par jour et par personne étaient dépensées pour la nourriture. Les cadres avaient droit à deux

changements de vêtements par personne. On achetait des vêtements neufs deux fois par an. Chaque enfant recevait de l'argent de poche pour aller au cinéma une fois par semaine. Fumer et boire ont toujours été interdits aux cadres de l'organisation, de sorte que l'argent n'a jamais été gaspillé dans ces dépenses. Mais le mouvement a été généreux avec moi. J'étais ce qu'on appelle en tamoul une « chella pullai », ou, en anglais, un « enfant favori ». Et cette affection se manifestait ainsi par des sorties shopping pour m'acheter des saris ou tout ce que je voulais. Bala était paré de nouvelles lunettes et on lui témoignait de l'affection en s'inquiétant de ses cheveux grisonnants et en l'encourageant à les teindre, ce qu'il a fini par accepter. Dépenser plus que prévu pour l'alimentation et manger occasionnellement au restaurant étaient aussi des façons dont on nous témoignait son affection. Cela convenait parfaitement à M. Pirabakaran, dont le passe-temps favori est de goûter à toutes sortes de plats, en particulier la cuisine étrangère.

C'est au cours de cette visite que j'ai découvert les armes et que j'ai commencé à vivre avec elles. Lorsque je me suis engagé auprès des LTTE et dans la lutte armée pour la liberté nationale, je savais que je devrais mettre ma vie en danger. Il ne peut y avoir d'engagement total dans une lutte armée sans comprendre et être préparé à la possibilité d'y perdre la vie. Ainsi, lorsque j'ai commencé à manier les armes, j'ai considéré cela comme une partie nécessaire de la lutte et j'ai perçu les armes comme une nécessité pour l'autodéfense et un instrument de libération. En effet, dans la lutte tamoule, les armes sont vitales pour l'autodéfense. Pirabakaran, Ragu, Pandithar, Shankar et Baby portaient tous des pistolets revolver sur eux à des fins de sécurité ; mais ils avaient aussi leurs « gros » canons. Il a donc été décidé de donner à « Tante » un peu d'entraînement au tir ; Mais il fallait d'abord récupérer les armes qui étaient cachées. Pandithar et Ragu sont partis les récupérer et, à notre point de rendez-vous, j'ai pu voir ces deux jeunes hommes à l'air innocent se promener nonchalamment, avec deux longs paquets enveloppés dans du papier journal qui pendaient dans leurs mains. Ces colis contenaient les armes « bien dissimulées », et j'en ai ri intérieurement. Je me demandais comment les gens réagiraient s'ils savaient que deux « terroristes » recherchés transportaient des fusils automatiques en se rendant à un entraînement au tir à quelques kilomètres seulement de Chennai.

Nous avons parcouru quelques kilomètres vers le sud, en quittant Chennai, jusqu'à la zone côtière, et là, dans une jeune plantation de cyprès, la cible fut installée et j'ai reçu une initiation au tir. Pirabakaran m'a expliqué et démontré comment utiliser le revolver. Il m'a ensuite tendu l'arme. Bien sûr, je me sentais maladroite en le manipulant, mais je pensais que je devais apprendre à l'utiliser dans le cadre de ma participation à la lutte. J'ai visé et touché la cible au moins une fois sur six tirs. Nous sommes ensuite passés au fusil automatique et ce fut une expérience formidable. La puissance du recul a failli me faire lâcher l'arme. L'utilisation de cette arme ne me dérangeait pas, mais quiconque a déjà manipulé un fusil ressentira immédiatement son potentiel destructeur. Les armes, grandes ou petites, sont exactement ce qu'elles sont censées être : mortelles. Mais ce que j'ai retenu de cet exercice, ce n'est pas tant le respect que j'ai porté aux armes, mais plutôt le prix à payer pour quelques minutes d'entraînement et le privilège dont j'avais bénéficié. Les six cartouches que j'avais tirées si facilement coûtaient 25 roupies la balle et, à l'époque, c'étaient des munitions extrêmement rares. Au début de la croissance du mouvement, l'entraînement au tir des cadres du LTTE se faisait à raison d'une ou

deux cartouches par semaine, et l'acquisition d'un simple revolver était accueillie avec beaucoup de joie. Par conséquent, cet exercice a nécessité une grande discipline. En raison de la rareté des munitions, les cadres utilisaient chaque séance d'entraînement au tir au maximum, essayant d'atteindre une précision maximale à chaque tir. Cette pénurie constante de munitions et la difficulté à se procurer des armes et de nouvelles munitions ont eu pour conséquence d'inculquer aux cadres un sens des responsabilités et une valeur pour l'arme, et cela reste l'un des principes fondamentaux des LTTE. Mais au fil des ans, cette arme a pris encore plus de valeur, car il est bien connu que de nombreux cadres ont sacrifié leur vie sur le champ de bataille pour se la procurer et étendre ainsi la lutte. En effet, cette arme était alors, et l'est encore plus aujourd'hui, synonyme de lutte, de liberté du peuple et de sacrifice des cadres. De plus, M. Pirabakaran, passionné d'armes à feu et lui-même excellent tireur, était parfaitement conscient du potentiel létal des armes et a inculqué à ses cadres des procédures strictes et une discipline rigoureuse quant à leur manipulation. La mort d'un cadre suite à un tir accidentel renforce le respect des règles et des procédures qu'il est tenu de suivre lors de la manipulation d'armes. Vivre avec des armes est donc devenu une partie intégrante de ma vie. À mon retour à Chennai en 1983, j'étais la première femme à porter une arme après que M. Pirabakaran m'ait offert un pistolet SIG Sauer pour la défense de Bala et la mienne. Je transportais le pistolet dans mon sac à main partout où j'allais. Finalement, des années plus tard, porter un fusil automatique et dormir avec dans ma chambre est devenu la norme. Et j'étais toujours reconnaissant d'en avoir un à ma disposition.

Plusieurs autres cadres historiques du LTTE se trouvaient au Tamil Nadu lors de notre visite en 1981. Mathaya (Mahendrarajah), le malheureux chef adjoint du LTTE, exécuté pour trahison en 1994, a également passé quelques jours avec nous. Ce sont en effet des circonstances plutôt louables qui l'ont amené là. La famille d'un des collaborateurs des LTTE était assignée à résidence à Jaffna par l'armée sri-lankaise. Mathaya a eu le courage d'aider une famille – une femme et ses quatre enfants – à échapper à l'armée, les a fait traverser la mer et les a conduits sains et saufs auprès de son mari à Chennai. Le séjour de Mathaya fut très bref et je n'ai pas eu l'occasion de faire sa connaissance en profondeur à ce moment-là pour comprendre sa personnalité. Il avait une voix douce, était réservé et s'entretenait longuement avec Pirabakaran, probablement au sujet de problèmes au Tamil Eelam. Même des années plus tard, je n'ai jamais été aussi proche de lui que d'autres dirigeants et cadres. C'était davantage une question d'opportunités que de divergences politiques ou personnelles. Mais il a toujours été courtois envers moi lors de ses fréquentes visites chez nous pour voir Bala.

Une autre figure légendaire des débuts fut l'indomptable et grégaire Kittu. Nous l'avons rencontré pour la première fois au camp des LTTE à Madurai lors de notre visite en Inde en 1981. Un brin farceur dans sa jeunesse, Kittu prenait plaisir à scandaliser la population locale et à défier son conservatisme. Il revêtit le cordon blanc sacré des brahmanes, se rendit au restaurant, commanda du curry de chèvre et du poulet frit, et les dégusta avec un grand plaisir sous le regard désapprobateur de la communauté végétarienne stupéfaite. Mais Kittu était indéniablement un jeune homme doté d'un formidable talent de meneur. Son commandement de la campagne militaire à Jaffna de 1983 à 1987 lui a valu auprès de son peuple la réputation d'un guérillero courageux et d'un stratège astucieux. Sa personnalité charismatique lui permettait

d'allier discipline rigoureuse et convivialité. Mais je me souviens surtout de Kittu pour son amour sans retenue et passionné de ses cadres, de son peuple et de sa patrie. En effet, lorsque Kittu est venu nous rendre visite à Chennai en 1985, il avait l'intention de nous emmener, Bala et moi, à Jaffna, où il pensait pouvoir à la fois nous protéger et me faire visiter sa ville bien-aimée, Jaffna. Les quelque cent mille personnes qui se sont rassemblées pour assister à ses funérailles dans sa ville natale de Velvettiturai, après sa mort tragique aux mains de la marine indienne en 1993, constituaient non seulement un hommage, mais aussi un témoignage de l'attrait et du soutien généralisés dont bénéficiait ce véritable enfant du pays. Ponnammam, un autre lieutenant de confiance de Pirabakaran, se trouvait à Madurai avec Kittu en 1981. Homme doux et affable, Ponnammam était très respecté et beaucoup aimé des cadres du mouvement. Ponnammam faisait partie du premier groupe de cadres à être formés militairement par l'Inde en 1983 et était responsable de la mise en place des camps d'entraînement au Tamil Nadu. Il a été tué dans une explosion accidentelle à Jaffna.

Décisions finales

À notre retour à Londres, nous avons eu l'honneur unique d'avoir rencontré et vécu avec le légendaire M. Pirabakaran et les guérilleros de l'ITPE. À Londres, nous attendions avec impatience le jour où nous retournerions à Chennai, voire peut-être même à Jaffna. Après notre visite en Inde, nous étions non seulement totalement engagés politiquement, mais aussi émotionnellement, et nous préférions être directement impliqués « sur le terrain » plutôt que de nous livrer à une politique spéculative et théorique, à des milliers de kilomètres du champ de bataille. Nous avons gardé le contact avec l'organisation et poursuivi notre travail politique à Londres, tandis que Bala s'épuisait sans conviction à travailler sur une thèse qu'il considérait désormais comme une théorie abstraite et de peu d'utilité pour quiconque. Je suis rentrée pour gagner ma vie en travaillant de nuit comme infirmière dans un des grands hôpitaux londoniens. Vivre dans l'espoir de retourner bientôt en Inde ou au Sri Lanka m'a soutenue, car j'étais épuisée physiquement et émotionnellement par le métier d'infirmière. J'avais plusieurs qualifications professionnelles et universitaires à mon actif, les soins infirmiers étant la qualification de base ; il n'était donc pas très encourageant de ne pas pouvoir les utiliser ou les développer. Le seul avantage que m'ait apporté le métier d'infirmière, c'est la liberté de choisir mon propre emploi du temps. Hormis cela, le métier était devenu une véritable corvée pour moi.

Outre cette situation d'incertitude professionnelle dans laquelle je me trouvais, je devais aussi prendre en compte mon horloge biologique. L'idée d'avoir des enfants ne m'avait pas sérieusement traversé l'esprit depuis de nombreuses années. Bien sûr, adolescente et jeune femme, je parlais et rêvais d'avoir des enfants, mais pour être tout à fait honnête, plus je vieillissais, moins je considérais la maternité comme une option pour moi, ou plus précisément, je n'y pensais même pas, encore moins je l'envisageais. Mais à trente et un ans, mariée depuis trois ans et sur le point de tout abandonner pour m'engager dans une lutte armée, j'ai pensé que je devais examiner toutes mes options, y compris la maternité. Les cadres de Chennai étaient curieux de savoir pourquoi je n'avais pas encore conçu d'enfant ; mais c'était compréhensible.

Dans la culture tamoule, le mariage est rapidement suivi par la grossesse et la maternité. On attend des femmes qu'elles aient un enfant dans les deux premières années de mariage. La plupart des femmes ont leur premier enfant au cours de la première année de mariage. La naissance d'enfants consolide la relation d'un couple marié par arrangement et crée une situation familiale, ce qui renforce leurs responsabilités mutuelles dont il n'est pas facile de se détacher si la relation n'est pas aussi compatible que l'un ou l'autre le souhaiterait. Mais mon objectif en me mariant n'était pas d'avoir des enfants. En effet, je me suis mariée pour obtenir l'acceptation sociale de vivre avec l'homme que j'aimais. Je ne me suis pas mariée pour avoir des enfants et fonder une famille. J'ai été en fait très surpris de constater à quel point les gens sont profondément attachés à leurs modes de vie établis. J'avais supposé que le monde était plus « progressiste » dans sa tolérance envers les différents modes de vie, mais on ne se rend compte à quel point les opinions sociales sont ancrées que lorsqu'on s'en éloigne. Je pouvais supporter les questions des cadres sur le fait que j'avais des enfants lorsque nous étions à Chennai. Leurs questions reflétaient leur conception culturelle du mariage et de la féminité. Ils considéreraient le choix de ne pas avoir d'enfants comme une justification de l'infertilité. En Angleterre, j'ai été confrontée à plusieurs reprises à l'hégémonie de la maternité de la part de mes collègues. Certaines femmes pensaient que j'étais en quelque sorte déficiente parce que je n'avais pas succombé à la mode de la maternité. Mais d'autres étaient ouvertement hostiles. Avant même d'avoir pris ma décision finale, je me souviens très bien d'une occasion où quatre ou cinq d'entre nous étions assis au travail à parler d'enfants. Quand j'ai dit que je n'en avais pas, un de mes collègues, soutenu par quelques autres, s'est levé d'un bond et m'a accusé d'égoïsme et d'avidité parce que je travaillais et économisais de l'argent au lieu d'avoir des enfants. Bien sûr, ils n'avaient aucun moyen de savoir que nous étions en faillite et je n'aurais certainement pas travaillé la nuit si nous ne l'avions pas été.

Cette tyrannie des reproducteurs m'a vraiment surprise et m'a obligée à réfléchir à la façon dont j'étais perçue par les gens et à me demander si leurs critiques étaient réellement justifiées. Mais au final, leurs critiques n'ont eu aucun impact sur ma décision. En effet, bien avant cet incident, la glorification de la grossesse, du travail et de l'accouchement avait déjà été légèrement ébranlée par mon expérience professionnelle. À vingt et un ans, j'aimais beaucoup exercer le métier de sage-femme, mais la grossesse, l'accouchement, la période postnatale et tout ce qui touche à la maternité ne m'attiraient guère. En tant que visiteuse de santé, observer des femmes restant constamment à la maison et préoccupées par leurs enfants ne me plaisait pas du tout. Je pensais vraiment qu'il devait y avoir plus important dans la vie. Si je m'étais mariée vers l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans, les choses auraient peut-être été différentes, mais quand je me suis mariée, ma vie prenait son envol. J'étais entrée à l'université à l'âge de vingt-sept ans, période durant laquelle je n'avais jamais pensé à avoir des enfants, puis je suis entrée dans un monde totalement différent avec mon entrée en politique. Pour être franche, j'étais très heureuse avec mon mari, je me sentais bien dans ma peau et, surtout, je me sentais libre et je ne pouvais pas m'imaginer me limiter à un ou deux enfants alors que, me semblait-il, le monde entier s'offrait à moi. À ce moment-là, mon esprit avait beaucoup évolué et j'aspirais à une vie qui dépassait le cadre familial et personnel : ou, pour le dire plus franchement, ma conscience était davantage préoccupée par les opprimés et les pauvres, et je voulais agir dans

ces domaines. J'avais beaucoup lu sur les femmes dans les luttes de libération nationale et les luttes de libération en général, j'étais assez politisée et je sentais que je pouvais mieux employer ma vie au service de personnes plus démunies que moi ; les opprimés, les pauvres, etc.

J'ai eu la chance de trouver un homme qui non seulement partageait mes opinions, mais qui était aussi en mesure de réaliser nos aspirations. Lui non plus ne se souciait pas d'avoir une descendance, mais la décision finale de ne pas avoir d'enfants m'appartenait. Et je ne l'ai jamais regretté. En effet, comme je l'ai appris au fil des années, l'un des principes les plus précieux de ma vie a été ma liberté personnelle et, de différentes manières, en vieillissant, je constate que je suis devenu plus libre. L'un des chemins vers la liberté consiste à se libérer des attachements émotionnels, ou à en être dépourvu, et le fait de ne pas avoir d'enfants m'a libéré d'un énorme fardeau émotionnel. Cela dit, je ne me permettrais jamais d'imposer mon point de vue ni de défendre mon mode de vie à qui que ce soit. À mon sens, le droit de choisir et le contrôle de son potentiel reproductif sont des droits fondamentaux des femmes et essentiels pour élargir le champ des décisions que les femmes peuvent prendre concernant leur vie. De plus, je ne me permettrais jamais de dénigrer les femmes qui choisissent la maternité. Non seulement cela me mettrait en conflit avec 99 % des femmes (ce que je ne souhaite absolument pas), mais cela enverrait également de nombreux signaux erronés quant à mes opinions. Prôner l'absence d'enfants comme un choix pour les femmes semblerait impliquer un déni du charme et de la tendresse des enfants, ainsi que de la joie évidente qu'ils apportent à la vie des gens et à la société en général. Au-delà de ça, cela compromettrait l'immense respect et l'émerveillement que j'éprouve pour la création. Non. Produire des enfants est fondamental pour la survie humaine et la vie sociale, les femmes doivent donc avoir des enfants ; Et ils devraient avoir des enfants et une vie de famille s'ils le souhaitent pour eux-mêmes. Mais ce n'était pas ce que je voulais et, de la même manière que je respecte leur décision d'avoir des enfants, j'attends des gens, même s'ils sont en profond désaccord avec moi, qu'ils respectent au moins mon droit de choisir.

La période d'attente

Notre engagement dans la lutte tamoule et nos voyages en Inde pour rencontrer les dirigeants des LTTE nous ont mis en contact avec différents groupes tamouls à Londres. Nous connaissions presque toute la jeune génération qui défendait la cause d'un État tamoul séparé. Parmi cette foule se trouvaient des représentants londoniens du Front révolutionnaire populaire d'Eelam (EPRLF), de l'Organisation de libération populaire du Tamil Eelam (PLOTE) et de l'Organisation de libération du Tamil Eelam (TELO). Nous connaissions l'Organisation révolutionnaire d'Eelam (EROS). Alors comme aujourd'hui, ils avaient tous des idéologies différentes et des conceptions différentes de la conduite de la lutte ou de la lutte armée. Ils critiquaient les LTTE pour une raison ou une autre. Le principal reproche qu'ils adressaient aux LTTE était leur engagement total dans la lutte armée au détriment de la politique. Mais le temps a prouvé que ces critiques étaient meilleurs en politique qu'en organisation d'un mouvement national efficace pour la liberté nationale. Ce n'est que récemment que certaines

organisations militantes ont pris conscience de la futilité de collaborer avec l'État cinghalais et sont devenues plus favorables à la cause des LTTE.

Bien que je n'aie aucune aversion personnelle pour aucun de ces révolutionnaires de salon, je suis stupéfait que nous ayons gaspillé autant de paroles sur ces coquilles vides qui languissent désormais dans Londres, à divers stades de déchéance morale et émotionnelle. Mais les révolutionnaires prétentieux à l'ego surdimensionné n'étaient pas les seuls à aspirer à participer à la lutte de leur peuple. D'après mon expérience, les LTTE ont le don d'attirer dans leurs rangs certains des jeunes hommes et femmes les plus engagés, dévoués et honnêtes. C'était vrai à Londres et c'était certainement vrai à Chennai et au Sri Lanka.

Parmi les Londoniens, deux jeunes hommes qui venaient régulièrement chez nous sont retournés au Sri Lanka et sont devenus des figures populaires et historiques de l'histoire des LTTE. L'une d'elles était Ratna, qui devint plus tard plus connue sous le nom de Murali. Jeune homme poussé à l'étranger en quête d'une vie meilleure où il pourrait travailler en toute sécurité et gagner de l'argent pour sa famille pauvre, Ratna ne s'est jamais vraiment installé à Londres et aspirait à rentrer chez lui. Et c'est ce qu'il fit. Quelques mois après les émeutes anti-tamoules au Sri Lanka en 1983, Ratna nous a rejoints à Chennai où nous étions depuis août 1983. Il est retourné à Jaffna et est devenu le premier organisateur de l'Organisation étudiante des Tigres de libération (SOLT) à Jaffna. Il faisait partie de ces personnes chanceuses qui se faisaient rapidement des amis et se faisaient apprécier de la population, et il réussissait à mobiliser les étudiants de Jaffna pour la lutte. Ratna fut l'un des premiers cadres du LTTE à mourir au combat à Kopay, sur les lignes de défense avancées, résistant à l'avancée de l'armée indienne dans la ville de Jaffna. L'autre cadre revenu à Jaffna pour participer à la lutte était Baheen.

Baheen a voyagé avec nous lors de notre retour à Chennai pendant les troubles tumultueux des émeutes anti-tamoules. Les émeutes ont profondément affecté Baheen, et je me souviens très précisément de lui assis à côté de Ratna sur le sol de notre appartement londonien, pleurant à chaudes larmes et nous suppliant de l'emmener avec nous à notre retour à Chennai quelques jours plus tard. Rien ne pouvait le consoler, et il refusait d'accepter un refus. Finalement, nous avons cédé à ses supplications. Mais nous avons eu un problème avec Baheen. Baheen était resté trop longtemps en Angleterre et son passeport avait expiré. Pour remédier à ce problème, certains de ses amis ont maladroitement modifié la date d'expiration de son passeport. Lorsque nous avons passé l'immigration à l'aéroport d'Heathrow, Bala et moi avons devancé Baheen et l'avons attendu. C'est avec une grande nervosité que nous avons regardé Baheen remettre son passeport à l'agent d'immigration, peu aimable. Il examina le passeport et feuilleta les pages en levant de temps à autre les yeux vers Baheen. Baheen, soucieux que rien n'entrave son départ, restait nonchalant. Un agent d'immigration vigilant aurait facilement remarqué que le passeport avait été falsifié, mais j'imagine qu'il a pensé que garder cet individu en détention coûtait plus cher que de le laisser quitter le pays, alors il a fait signe à Baheen de passer. Nous avons poussé un soupir de soulagement une fois qu'il eut terminé et nous sommes partis joyeusement, avec une certaine satisfaction aussi, pour embarquer dans l'avion pour Chennai. À Chennai, Baheen s'est immédiatement attelé à se remettre en forme physiquement et n'a cessé de harceler tout le monde pour qu'on l'envoie à Jaffna. Finalement, il retourna avec joie

dans son village de Velvettiturai. Mais il ne tarda pas à disparaître, pour toujours. Baheen faisait partie des nombreux jeunes hommes arrêtés lors d'une rafle de l'armée à Valavettiturai. Incapable de s'échapper, Baheen mordit dans sa capsule de cyanure et devint le premier cadre de LITE à se suicider.

C'est durant cette période d'« attente » avant 1983 que j'ai beaucoup lu. L'un de nos plus grands plaisirs simples était de passer du temps dans une librairie à parcourir et à acheter des livres. Tout à fait inconsciemment, je choisisais des livres écrits par des femmes ou je me retrouvais dans des librairies à regarder des livres d'auteures. J'admirais l'écriture de Doris Lessing et Doris Lessing elle-même ; et notamment sa capacité à identifier ce qui ne va pas et à prendre des décisions pour changer sa vie et vivre comme elle le souhaite, indépendamment de sa propre souffrance émotionnelle ou de celle des autres. Les écrits d'Elizabeth Croll sur les femmes en Chine, en particulier son livre *Féminisme et socialisme en Chine*, qui offre un compte rendu intéressant du mouvement féministe en Chine et où elle aborde le conflit d'intérêts entre la lutte des femmes et la lutte sociale ainsi que les problèmes émergents pour les femmes dans la société socialiste, étaient assurément une excellente lecture. *Femmes et socialisme d'État : inégalités sexuelles en Union soviétique et en Tchécoslovaquie* d'Alena Heitlinger se passe d'explications et est également extrêmement instructif et stimulant. L'ouvrage de Susan Brownmiller sur le viol, *Contre notre volonté*, est devenu un grand classique. Les études sociologiques d'Ann Oakley sur les femmes étaient toujours intéressantes. Les livres *Les Filles de Sandino*, *Le Tiers-Monde*, *le Deuxième Sexe* et bien d'autres relatant les triomphes et les épreuves des femmes en lutte, étaient des livres auxquels nous pouvions nous identifier et qui nous inspiraient. Tout cela semble remonter à une éternité : les livres d'hier décrivent assurément une réalité de lutte bien différente.

Après avoir lu une liste assez exhaustive de livres, au point d'en faire un projet de recherche, j'ai commencé à flirter avec l'idée d'écrire. Bien plus confiante qu'à mes débuts, j'ai entrepris de résumer l'expérience des femmes en lutte dans un petit livre destiné aux femmes du Tamil Eelam intéressées à participer à la lutte. Il existe tellement de problèmes communs entre les femmes du monde entier et je voulais que les femmes puissent partager et se sentir solidaires des autres femmes en lutte. Mais avant que je puisse me plonger dans l'écriture de ce livre, les émeutes anti-tamoules ont éclaté et nous sommes rentrés à Chennai en août 1983. J'ai laissé tous mes documents de référence à Londres et n'ai emporté que quelques notes, qui sont finalement devenues le petit livre intitulé *Femmes et Révolution*.

Le tournant : Juillet noir 1983

Les violents événements qui ont éclaté au Sri Lanka en juillet 1983, sous la forme d'émeutes raciales anti-tamoules, ont entraîné des bouleversements dans la lutte politique tamoule. Bien que des pogroms anti-tamouls aient eu lieu périodiquement depuis 1958, l'holocauste racial de juillet 1983 fut le pire de l'histoire du Sri Lanka par sa cruauté, sa brutalité et sa sauvagerie. Des émeutes anti-tamoules ont secoué toute l'île et la haine historique des Cinghalais a explosé en

une violence volcanique, engendrant mort et destruction à une échelle sans précédent. Plusieurs milliers de civils tamouls sans défense ont été massacrés par des foules déchaînées et assoiffées de sang. L'inhumanité des Cinghalais, l'intention génocidaire des émeutes, la violence du racisme ont choqué la conscience du monde civilisé. Ce bouleversement racial a fait de la nation cinghalaise le malade de l'Asie du Sud.

Cette explosion de haine raciale fut la réponse des Cinghalais à une attaque de guérilla qui eut lieu dans la ville de Jaffna, au nord du pays. Le 23 juillet 1983, une unité de guérilla commando des LTTE, sous le commandement direct de M. Pirabakaran, a tendu une embuscade à un convoi militaire à Tirunelveli, dans la province de Jaffna, tuant treize soldats sur le coup. Du point de vue des LTTE, il s'agissait d'une opération de guérilla réussie. Pour le gouvernement cinghalais, ce fut une débâcle militaire humiliante. C'était la première fois que l'armée sri-lankaise subissait de lourdes pertes. Le gouvernement Jayawardene était furieux. Les médias cinghalais ont largement relayé l'incident, publiant des articles incendiaires qui ont attisé les passions communautaires parmi les Cinghalais. Le gouvernement a annoncé des funérailles nationales pour les soldats tombés au combat le lendemain de l'incident. L'événement était prévu comme une journée de « deuil national ». Mais les politiciens cinghalais, les prêtres bouddhistes, la police et les forces armées avaient un agenda différent, un agenda secret. Pour eux, c'était un jour pour venger les soldats morts.

Les funérailles nationales des « héros tombés » se sont transformées en violences de masse orchestrées par l'État contre le peuple tamoul. Des foules déchaînées, menées par des politiciens et des prêtres (moines bouddhistes), aidées et encouragées par la police et l'armée, ont pris d'assaut les maisons, les magasins, les bâtiments et les entreprises tamoules, pillant les biens et assassinant les Tamouls sans défense. Ceux qui menaient les foules indisciplinées disposaient d'informations précises sur les résidences et les propriétés des Tamouls. La plupart d'entre eux utilisaient les listes électorales pour identifier les maisons tamoules. Il était impossible pour ceux qui vivaient à Colombo et dans le Sud, parmi les Cinghalais, d'échapper à l'identification. Il y a eu des horreurs indicibles. Des Tamouls innocents ont été battus et tués à coups de machette. Des centaines d'entre eux ont péri brûlés vifs. Tandis que les victimes tamoules pleuraient de douleur, les émeutiers cinghalais dansaient d'extase. Lors d'un incident survenu à Colombo, un groupe de touristes étrangers a été terrorisé et écoeuré en voyant un minibus rempli de Tamouls brûler vifs tandis que des foules cinghalaises dansaient dans une frénésie folle. Pendant quarante-huit heures, le gouvernement a gardé un silence calculé, laissant le temps aux foules violentes de venger les soldats morts. Ces hommes politiques influents qui ont orchestré le carnage ont non seulement assuré le massacre des Tamouls, mais aussi la destruction généralisée de leurs biens, anéantissant ainsi la base économique de l'élite commerciale tamoule de Colombo. Le 26 juillet, lorsque le président Jayawardene a finalement décrété le couvre-feu, des dégâts colossaux avaient été causés aux vies et aux biens du peuple tamoul. Même les détenus politiques tamouls de la prison de Welikade ont été brutalement attaqués et trente-cinq d'entre eux ont péri le 25 juillet ; un massacre horrible perpétré avec la complicité des gardiens de prison.

Le mois de juillet noir de 1983 a laissé une profonde cicatrice dans l'âme de la nation tamoule.

Les Tamouls estimaient que la coexistence entre les deux nations était impossible. Cet événement a donné un nouvel élan à la lutte des Tamouls pour l'autodétermination et l'indépendance politique. L'adoption du sixième amendement de la constitution peu après les émeutes anti-tamoules a forcé le Front uni de libération tamoul (TULF), un parti modéré, à abandonner la politique parlementaire et à chercher refuge au Tamil Nadu. Les portes de la politique constitutionnelle étaient fermées aux Tamouls. La lutte armée pour l'autodétermination est devenue la seule alternative viable. Ainsi, les événements tragiques de juillet 1983 ont marqué un tournant dans l'histoire de la lutte politique tamoule, opérant une transition d'une politique parlementaire démocratique à une campagne de résistance armée révolutionnaire.

Lorsque la nouvelle choquante des émeutes à Colombo et ailleurs dans le sud du Sri Lanka parvint à Londres, toute la communauté tamoule fut plongée dans un état d'anxiété et d'agitation. Tout le monde s'est empressé de se renseigner sur ce qui se passait. Pris de panique, les habitants tentaient désespérément de contacter leurs familles au Sri Lanka. Mais surtout, les gens étaient indignés et furieux. Ironie du sort, une violente explosion de racisme, déclenchée dans le but de donner une leçon aux Tamouls qui exprimaient ou aspiraient à leurs droits et visant à les intimider, a eu l'effet inverse. L'holocauste racial a ravivé la dignité et la fierté d'un peuple uni nationalement contre un ennemi commun, et a exacerbé les conditions que les politiciens cinghalais tentaient d'éradiquer. Les pogroms ont creusé un fossé profond et irréconciliable entre les deux peuples et ont enraciné et intensifié la lutte du peuple tamoul pour l'indépendance politique dans un État tamoul libéré.

Durant toute cette période d'émeutes, marquée par une forte charge émotionnelle, amis et collègues allaient et venaient dans notre appartement. Des membres des LTTE venus d'Europe se sont précipités à Londres pour consulter sur la marche à suivre. La collecte de fonds pour la lutte armée s'est intensifiée et les partisans des LTTE ainsi que les nouveaux convertis à l'Eelam ont fait preuve d'une grande générosité. C'était une époque où de nombreux expatriés tamouls, qui étaient restés neutres pendant un certain temps, ont pris position. Pour beaucoup, ces émeutes constituaient une preuve convaincante de l'impossibilité de vivre en sécurité parmi les Cinghalais. M. Pirabakaran nous a envoyé un message urgent nous demandant de retourner à Chennai. Nous avons réglé nos affaires personnelles en prévision de l'éventualité de ne jamais retourner à Londres, nous avons fait nos valises et sommes partis pour Chennai. Près de douze heures plus tard, nous avons atterri à Chennai où des centaines de milliers de personnes étaient descendues dans la rue pour manifester leur soutien et leur solidarité aux Tamouls du Sri Lanka. Nos vies ne seraient plus jamais les mêmes.

5 Période de turbulences en Inde

Le petit Subramaniam, vêtu d'un verti blanc défraîchi, d'une chemise marron et le visage cerné d'une ombre sombre, nous attendait à l'aéroport de Meenambakam, à Chennai, en août 1983. Son apparence négligée n'était pas, cette fois, le reflet d'une négligence personnelle. mais plutôt les émotions qu'il avait éprouvées et l'activité intense à laquelle il s'était adonné au cours des semaines précédant notre arrivée. Le Tamil Nadu a été électrisé par les émeutes anti-tamoules au Sri Lanka et des politiciens de tous bords ont mené des manifestations et des protestations de masse contre l'État cinghalais. Des foules humaines encombraient les rues de Chennai; Des drapeaux noirs flottaient sur les bâtiments et les capots des voitures; Les sympathisants dravidiens, vêtus de chemises noires symboliques, étaient présents en nombre.

Comme nous avons dû être logés à l'hôtel Woodlands à notre arrivée à Chennai, nous avons soupçonné que les LTTE n'étaient pas bien implantés au Tamil Nadu. Comme nous allions l'apprendre, même pas un bureau politique n'avait été mis en place. Et, lorsque de vieux amis sont venus nous voir — notamment Nesan —, nos soupçons se sont confirmés. Il est apparu qu'il n'y avait que quelques cadres dispersés dans tout le Tamil Nadu engagés dans une activité politique, la plupart du temps discrète. En effet, seul un effectif réduit restait au Tamil Nadu. M. Pirabakaran avait ramené la plupart des cadres à Jaffna avec lui.

Cette situation avait des implications potentiellement considérables pour les LTTE. Les émeutes anti-tamoules avaient engendré une intense activité politico-diplomatique de haut niveau tant au Tamil Nadu qu'à Delhi. Toutes les autres organisations militantes - TELLO, PLOTE, EPRLF et EROS - avaient établi des contacts avec la Research and Analysis Wing (RAW), l'agence de renseignement personnelle de Mme Gandhi, et étaient impliquées dans un projet de formation militaire.

L'ampleur des violences perpétrées contre les Tamouls lors des émeutes de 1983 et la montée de l'émotion au Tamil Nadu suite à la réaction insensible du président sri-lankais Jayawardene face aux événements scandaleux qui secouaient son pays, ont justifié que Delhi joue un rôle plus actif pour discipliner son voisin récalcitrant. Delhi a opté pour une stratégie à deux volets, mêlant diplomatie et pression militaire, pour faire face à la crise ethnique la plus violente et la plus longue qu'ait connue le Sri Lanka. Alors que la diplomatie serait médiatisée et transparente, la stratégie militaire serait secrète. Mme Gandhi n'a pas opté pour une invasion militaire directe comme elle l'avait fait au Bangladesh, craignant que cela ne provoque une réaction hostile du monde occidental, perçue comme une grave atteinte à la souveraineté du Sri Lanka. La pression militaire a dû être exercée par les organisations militantes tamoules en intensifiant leur résistance armée. La stratégie de l'Inde consistait à soutenir le mouvement de résistance tamoul

en lui fournissant une formation militaire et des armes. Cela devait se faire de la manière la plus clandestine possible, sans éveiller le moindre soupçon quant à une intervention secrète de l'Inde. L'objectif stratégique ultime était d'intégrer le Sri Lanka à la sphère d'influence de l'Inde et de contraindre le régime cinghalais à rechercher un règlement politique négocié avec les Tamouls. Au cœur de cette stratégie trompeuse se trouvait la présomption que les militants seraient alors loyaux et soumis à leurs bienfaiteurs militaires et pourraient être manipulés en fonction des intérêts géopolitiques et nationaux généraux de l'Inde. Toutes les organisations militantes tamoules ont été informées du programme clandestin indien visant à leur fournir une formation militaire. Par la suite, ces organisations ont augmenté frénétiquement leurs effectifs en recrutant de nouveaux cadres dans le nord-est du Sri Lanka. L'absence de dirigeants faisant autorité au sein des LTTE au Tamil Nadu a privé ces derniers d'une représentation efficace pour exprimer leurs points de vue aux niveaux étatique et central, et a laissé la porte grande ouverte aux autres organisations pour dominer le programme de formation. À cela s'ajoutait l'absence d'un bureau politique par lequel on pouvait contacter les LTTE. Face à ces difficultés, Bala et moi, avec l'aide de Baby Subramaniam et de Nesan — qui ont effectué une grande partie du travail de terrain — et grâce aux fonds collectés à Londres pour les LTTE, nous nous sommes attelés à redresser cette situation inadéquate. Nous avons tous travaillé dur pour établir des contacts avec des personnes connues de la diaspora tamoule afin d'accroître et de sécuriser le soutien financier. Bala s'est immédiatement attelé à la rédaction du long document intitulé « Les Tigres de libération et la lutte pour la liberté tamoule ». Chaque page qu'il écrivait était immédiatement tapée à la machine et envoyée à l'imprimeur pour la mise en page. (À cette époque, nous ne trouvions pas d'imprimantes sophistiquées. Chaque mot était composé à la main). Le texte serait relu et corrigé immédiatement. Cela dura jour et nuit, et en quelques jours seulement, le document fut achevé. Elle fut immédiatement distribuée et diffusée pour promouvoir les buts, les objectifs et l'idéologie politique des LTTE. La troisième et plus importante chose que nous avons faite a été de trouver un nouveau logement. De là, nous avons établi des contacts avec des journalistes, des hommes politiques et des services de renseignement.

Peu de temps après notre installation dans un appartement de deux chambres à Santhome, le Bureau de renseignement de la branche spéciale du Tamil Nadu - qui avait dû être informé de notre localisation - a envoyé un agent, M. Jumbo Kumar, pour parler à Bala afin de savoir ce que nous faisions au Tamil Nadu. Leurs rencontres régulières ont donné naissance à une amitié. M. Kumar a ensuite présenté Bala aux officiers de haut rang du service de renseignement de la branche spéciale. Le commissaire divisionnaire Alexander, chargé des affaires sri-lankaises de la police d'État, devint également un proche de Bala. Finalement, grâce à l'aide du commissaire divisionnaire Alexander, Bala a pu établir des contacts avec le RAW, l'équivalent indien de la CIA américaine. Bala a réussi à convaincre les officiers du RAW que le LTTE, qui contrairement aux autres organisations était déjà engagé dans la lutte armée, devait également bénéficier du programme de formation militaire.

Une fois que Delhi eut accepté de fournir une formation militaire aux LTTE, il fut nécessaire que M. Pirabakaran retourne en Inde pour mettre en œuvre concrètement le programme. Pirabakaran maintenait alors un camp d'entraînement à Vanni. Bala lui envoya un message

l'informant de la volonté du RAW d'offrir une formation militaire aux cadres du LTTE et lui demandant de venir en Inde. Pirabakaran a dépêché deux de ses lieutenants, Ragu et Mathaya, pour rencontrer Bala à Chennai et se renseigner sur les détails de l'offre de l'Inde. Mathaya et Ragu nous ont rejoints, Bala et moi, dans une auberge de jeunesse à Madurai. Bala leur expliqua en détail le programme de formation indien. Ils s'opposaient toutefois au retour de Pirabakaran en Inde, où il était recherché à ce moment-là. Ils étaient très sceptiques et considéraient l'offre de formation comme une ruse pour l'attirer en Inde et l'arrêter. Bala écrivit à Pirabakaran pour le rassurer, lui disant que, dans le contexte politique de l'époque, il ne pouvait imaginer un scénario où le chef des LTTE serait arrêté. Ragu et Mathaya retournèrent à Jaffna en emportant la correspondance. M. Pirabakaran faisait confiance au jugement de Bala et des préparatifs ont été faits pour le ramener discrètement en Inde et le mettre en contact avec le RAW. Tout cela était censé rester top secret, bien sûr, et de nombreuses opérations clandestines ont eu lieu. Après l'arrivée de M. Pirabakaran en Inde, une réunion a été organisée avec de hauts responsables du RAW à Pondichéry, État voisin du Tamil Nadu. Alors, au beau milieu de la nuit, Bala, moi et quelques gardes du corps nous sommes entassés dans une voiture et avons parcouru la longue distance jusqu'à Pondichéry pour la réunion « secrète » avec les dirigeants des LTTE et les hauts responsables du RAW. À une heure précise, la réunion cruciale a eu lieu entre M. Pirabakaran, Bala et les responsables du RAW. Les visages souriants de Bala et Thamby à leur retour dans nos chambres indiquaient que la réunion avait été un succès. Les LTTE étaient sur le point de se lancer dans le programme de formation militaire indien.

Fin 1983, notre maison de Santhome était bien connue et très surpeuplée. Jusqu'à vingt personnes pourraient s'entasser dans ce petit appartement de deux chambres. Ce surpeuplement entravait le travail essentiel et constituait potentiellement une menace pour la sécurité personnelle de M. Pirabakaran. Alors, une fois de plus, Bala et moi avons décidé de partir à la recherche d'une maison à Chennai. Nous avons trouvé une petite maison à Thiruvannamur, une banlieue de Chennai. La maison devait être une résidence secrète pour M. Pirabakaran, Bala et moi-même : ni le secret ni l'intimité n'ont prévalu. Il n'a pas fallu longtemps avant que les cadres les plus fidèles et les plus anciens de M. Pirabakaran ne commencent à fréquenter sa maison, et un flot incessant de cadres allait et venait à toute heure de la journée. Ranjan était l'un de mes visiteurs préférés. Ranjan, un jeune homme petit et très brun, s'asseyait et me montrait le processus de détonation des explosifs. Son apparence ne laissait rien paraître de sa personnalité, car c'était un petit gars robuste et courageux. Santhosam, qui signifie bonheur, était, comme vous pouvez l'imaginer, toujours souriant. Ces deux jeunes hommes sont décédés par la suite. Ranjan a été tué par balle alors qu'il escaladait une haute clôture en tentant d'échapper à un rassemblement de l'armée sri-lankaise à Vadammarachchi. Santhosam a été tué au combat contre l'armée indienne en 1987. Bien qu'originaire d'Ariyalai, dans le district de Jaffna, Santhosam était responsable des cadres du LTTE à Trincomalee depuis de nombreuses années avant sa mort.

Outre notre propre résidence, nous avons loué une autre grande maison à Adyar et y avons installé un bureau politique. Nous avons ainsi pu établir davantage de contacts avec les médias locaux et internationaux. Nesan était responsable des finances et a rédigé des centaines de lettres à l'étranger pour solliciter des fonds. Entre-temps, des cadres sri-lankais, en route pour

leur entraînement militaire dans le nord de l'Inde, appelaient M. Pirabakaran pour recevoir ses instructions. Il était assez intéressant de rencontrer ces cadres, car la plupart d'entre eux étaient en effet des membres inconditionnels. Nous avons fait la connaissance de plusieurs cadres supérieurs qui avaient travaillé en étroite collaboration avec M. Pirabakaran. L'un d'eux avait près de quarante ans lorsqu'il est venu suivre une formation. Il avait été un membre clandestin et fidèle des LTTE pendant des années à Jaffna. Il était connu sous le nom d'Appiah Anna, un expert en mines terrestres.

Premiers jours : Dimensions de la lutte

Au fil des longues années passées dans ce combat, j'ai beaucoup appris sur les subtilités du comportement humain et les complexités des relations interpersonnelles. La lutte elle-même est devenue une université ouverte où j'ai pu apprendre des aspects plus profonds de la vie humaine. Il existe assurément une vision romantique de la lutte d'un peuple, ou plutôt d'une lutte de libération nationale, de la part des observateurs extérieurs qui voient une organisation et un peuple luttant pour une noble cause. Mais faire partie intégrante du courant dominant de la lutte de libération est une tout autre affaire ; Cela implique un ensemble unique d'expériences et de défis.

La lutte pour la libération nationale est un phénomène complexe et multiforme. Premièrement, il y a l'organisation révolutionnaire qui mène la lutte. Deuxièmement, la dimension sociale de la lutte de libération et troisièmement, le niveau individuel de participation à la lutte. L'organisation de libération nationale mène sa lutte au niveau politico-militaire. Dans une lutte révolutionnaire armée pour la liberté politique, les aspects militaires et politiques sont inextricablement liés. La lutte militaire devient l'instrument même permettant d'atteindre la cause politique de la libération. Par conséquent, l'organisation de libération et ses dirigeants portent l'énorme responsabilité de définir les stratégies militaires et politiques en vue d'atteindre l'objectif final de l'émancipation. La lutte pour la libération implique assurément un collectif de personnes. Plus précisément, une nation de personnes pour la liberté politique de laquelle la lutte est menée. La lutte s'intensifie et se développe sous la forme de résistance – résistance armée contre la répression d'État. Ce cycle de répression et de résistance a des conséquences sur la vie socio-économique et culturelle des populations, les intégrant à la dynamique de la lutte en tant que participants à différents niveaux, selon leurs choix. Vient ensuite le niveau de participation individuelle. Je fais ici référence à l'individu impliqué dans le mouvement de libération nationale. L'individu est contraint de mener son propre combat au sein de la lutte globale, dans le contexte d'une multitude de situations conflictuelles, de défis et de relations. Autrement dit, la lutte individuelle se déroule en parallèle du développement et du progrès du mouvement de libération nationale. Ainsi, au fil des années 1984 et 1985, j'ai été confronté à des événements qui n'étaient pas seulement des jalons historiques dans l'évolution de la lutte et du mouvement, mais aussi des événements qui ont puisé dans mes ressources émotionnelles et mentales et qui, en fin de compte, m'ont renforcé pour les années à venir de la lutte et ont

ouvert la voie à une résilience et une ténacité phénoménales face à l'adversité sous toutes ses formes.

L'année 1984 a été marquée par une expansion et une croissance sans précédent des LTTE. Deux facteurs cruciaux peuvent expliquer cette transformation phénoménale d'une petite unité de guérilla en une armée de libération nationale ; Les deux se sont rencontrés à un moment précis. Un facteur déterminant dans la création des LTTE en tant qu'armée de libération a été le programme de formation parrainé par l'Inde, qui s'appuyait sur les connaissances et l'expertise des cadres des LTTE, injectant ainsi un apport massif dans les capacités et le potentiel militaires des LTTE. Mais le programme militaire indien était limité. Elle offrait des installations de formation à seulement deux cents cadres environ. Le programme à lui seul n'aurait pas pu contribuer à l'expansion massive de la puissance militaire des LTTE sans le soutien financier dont M. Pirabakaran a bénéficié à l'époque pour développer et exploiter l'opportunité offerte par le gouvernement indien. Ce soutien financier provenait de la personne la plus puissante et la plus influente du Tamil Nadu : le ministre en chef, M. M.G. Ramachandran. C'était au début de l'année 1984. À l'invitation du ministre en chef, une équipe du LTTE dirigée par Bala et composée de Baby Subramaniam, Sankar et M. Nithiyandandan l'a rencontré à sa résidence. La rencontre fut très fructueuse. Bala a convaincu M. Ramachandran de la nécessité et de la rationalité de la lutte armée menée par les LTTE pour la libération des Tamouls d'Eelam. Dès la première réunion, le ministre en chef a offert une aide financière de plusieurs millions de roupies. Il a été profondément ému par les photos et les films vidéo qui lui ont été montrés, illustrant la mort et la destruction causées par l'armée cinghalaise dans les régions tamoules. Le soutien sans réserve et l'intervention sans précédent d'une figure vénérée du Tamil Nadu à ce moment critique ont été une véritable aubaine pour les LTTE. Le geste magnanime de M.G.R. a permis à M. Pirabakaran d'entretenir une relation étroite et intime avec le leader légendaire. Grâce aux millions de dollars provenant des fonds personnels de M. Ramachandran qui ont afflué dans les caisses du LTTE, M. Pirabakaran a pu réaliser son programme visionnaire visant à transformer le LTTE en un authentique mouvement de libération nationale. Le chef des LTTE a habilement utilisé les fonds pour établir plusieurs camps d'entraînement au Tamil Nadu, recruter un grand nombre de nouveaux cadres et acheter de nouveaux systèmes d'armes. Des fonds ont également été alloués à la structure politique pour des campagnes politiques et un travail de propagande plus soutenus. Il n'est pas exagéré de dire que l'aide financière et le soutien politique de M. M.G. Ramachandran et ses collaborateurs ont joué un rôle déterminant dans la croissance et le développement des LTTE à ce moment historique crucial. Les LTTE ont attiré des personnalités nouvelles et dynamiques ainsi que des ressources d'un potentiel humain énorme. L'année 1984 a été importante pour la consolidation d'un programme politico-idéologique.

Durant les premiers jours de développement du mouvement, j'étais la seule femme à avoir accès à la direction et à ses dynamiques internes. Mais, mis à part cela, j'avais aussi mes propres positions idéologiques et mes propres attentes concernant le mouvement et la lutte. Le féminisme était au cœur de l'apogée de mon idéologie et de ma politique. J'avais lu une quantité considérable de littérature féministe tout au long de mon cursus universitaire et j'avais choisi « Les femmes dans la société » comme option. En ces temps d'euphorie politique à la

mode dans une société démocratique, il était facile de porter l'étiquette de « féministe », de « marxiste », de « marxiste/féministe » ou de « socialiste/féministe », et Dieu sait quelles autres étiquettes nous nous collions. La plupart de mes amies anglaises à l'université étaient féministes, d'une « tendance » ou d'une autre. Bien que je n'aie jamais adhéré à aucun groupe féministe, je sympathisais néanmoins avec certaines campagnes féministes, et plus particulièrement avec les luttes révolutionnaires dans les pays du tiers monde, par opposition à la politique féministe réformiste qui caractérisait tant le féminisme occidental. Mais dans vingt ans, j'hésiterais à m'attribuer une quelconque étiquette, et encore moins celle de « féministe ». Cela ne signifie pas que j'ai abandonné ma préoccupation concernant l'oppression des femmes, loin de là. Cela signifie que j'en suis venue à considérer les relations de genre selon une perspective qui découle d'une observation et d'une analyse socioculturelles concrètes, par opposition au dogme féministe classique.

Ce sont ces positions féministes éclairées qui ont suscité l'espoir d'une révolution des femmes dans la lutte pour la libération nationale tamoule. J'ai exposé mes idées sur la relation entre la libération nationale et l'émancipation des femmes dans un petit livre intitulé « Femmes et Révolution », publié à Chennai en 1983. Dans cet ouvrage, j'ai soutenu que les femmes, en tant que membres des masses nationales, ont le droit de réaliser leur patriotisme et de se défendre contre une attaque contre leur peuple. La participation des femmes à la lutte armée a renforcé les forces pour la liberté nationale et leur a permis de lutter également pour l'émancipation des femmes dans une société libérée. M. Pirabakaran m'a informé que de nombreuses jeunes femmes, au péril de leur vie, étaient déjà impliquées dans différentes activités de la lutte en apportant leur aide aux cadres du LTTE à Jaffna, et qu'il avait l'intention de travailler sur un programme d'intégration des femmes dans la lutte armée. Il m'a également lu des lettres de militantes de Jaffna lui demandant d'organiser une formation militaire pour elles et de leur permettre de participer plus activement à la défense du peuple contre l'oppression brutale qui les entourait et à la lutte pour la liberté. Mais pour le moment, et à juste titre comme on le verra par la suite, sa principale préoccupation durant la dernière partie de 1983 était de tirer profit de l'opportunité en or que lui offrait le programme de formation militaire du gouvernement indien. Par la suite, des centaines de jeunes hommes du Nord-Est, désireux de suivre une formation militaire, ont été recrutés dans les LTTE sous le commandement des cadres supérieurs de M. Pirabakaran et envoyés dans le nord de l'Inde pour la durée du programme. Après avoir assuré une formation militaire à un nombre important de ses cadres dans des bases militaires indiennes, M. Pirabakaran s'est tourné vers la création de camps militaires au Tamil Nadu. À partir de là, il comptait renforcer ses forces militaires en déléguant la responsabilité de la formation militaire de haut niveau des nouvelles recrues à des cadres indiens sélectionnés et formés. C'est au beau milieu de cette effervescence et de cette planification, à la fin de 1983, que M. Pirabakaran m'a informé que j'aurais bientôt de la compagnie, car quatre jeunes filles allaient venir à Chennai depuis Jaffna. Mais bien que ces quatre jeunes femmes fussent sensibles à la lutte, aucune ne venait en Inde spécifiquement pour suivre un entraînement militaire dispensé par les LTTE. Les lieutenants de M. Pirabakaran avaient sauvé ces jeunes femmes de la mort alors qu'elles menaient une grève de la faim à l'université de Jaffna pour protester contre le manque d'infrastructures éducatives pour les étudiants tamouls. M. Pirabakaran était

soucieux du bien-être de ces quatre étudiantes, désormais sans famille ni amis, et a décidé de les héberger chez nous, dans notre résidence « secrète » de Thiruvannamur, à leur arrivée de Jaffna. Sous la responsabilité directe de M. Pirabakaran et puisque Bala et moi étions un couple marié, vivre avec nous était considéré comme la meilleure situation socioculturelle pour les jeunes femmes. Mais bien que leur venue à Chennai et leur contact immédiat avec le chef des LTTE ne soient pas fondés sur des conceptions du « féminisme » ou de l'implication des femmes dans la lutte, ces jeunes filles – Mathy, Vinoja, Jeya et Lalitha – ont créé une petite révolution involontaire au sein de l'organisation.

Même à ce stade historique de la lutte, les LTTE maintenaient un code de conduite morale rigide parmi leurs cadres. La séparation prénuptiale entre les sexes est une norme culturelle bien ancrée au sein des milieux conservateurs de la société hindoue de Jaffna, et M. Pirabakaran était sensible à l'importance de cette sensibilité chez le peuple tamoul. Il a fait preuve d'un sens politique considérable en identifiant ce facteur socioculturel comme crucial s'il voulait continuer à bénéficier du large soutien populaire dont bénéficiait le LTTE à ce stade et maintenir le niveau de recrutement au sein de l'organisation. Mais si l'hébergement de ces quatre jeunes filles inconnues semble enfreindre le code de conduite et que leur présence au domicile de M. Pirabakaran peut paraître incompatible avec ses préoccupations en matière de sécurité, cela n'est pas surprenant compte tenu de sa responsabilité et de son devoir inhérent en tant qu'homme tamoul, « anna » (grand frère) et dirigeant d'une organisation, d'assurer le bien-être de ces quatre jeunes femmes célibataires. Mais au fil du temps, et à mesure que M. Pirabakaran apprenait à mieux connaître ces jeunes femmes, il devint évident qu'il avait développé une affection particulière pour l'une des étudiantes. Mathy (Mathivathani) avait conquis son cœur. Nous n'avons pas été surpris d'apprendre cette relation car Mathy n'était pas seulement une belle jeune femme, mais elle était exceptionnellement douce et attentionnée, menant une vie pieuse selon les préceptes moraux de la religion hindoue. Mathy, qui a déclenché la révolution chez M. Pirabakaran et, par extension, le mouvement, était étudiante en sciences agricoles lorsqu'elle a été emmenée du lieu de la manifestation étudiante à Jaffna et est entrée dans l'histoire.

Bien que Bala et moi soyons d'accord avec les dirigeants et les cadres des LTTE sur le fait qu'un mouvement de libération nationale devait maintenir des normes élevées de discipline organisationnelle et personnelle ainsi que des codes de conduite morale appropriés aux cadres qui représentent et défendent les aspirations et les intérêts de leur peuple, nous n'avons jamais été à l'aise avec le manque de flexibilité des règles. Nous avons estimé que les codes de conduite morale stipulés ne reposaient ni sur une compréhension réaliste ou mature des émotions et des relations humaines, ni sur la probabilité de faire respecter ces règles à long terme. La nature elle-même, malgré les efforts personnels pour maintenir la discipline, favoriserait, selon nous, les relations entre les sexes. Bala et moi savions également que lorsque ces forces puissantes et irrésistibles de l'amour frappaient M. Pirabakaran, il serait submergé par leur intensité et leur ténacité. Et c'est ainsi que cela se produisit. L'amour qu'il portait à une femme emplissait son cœur et il était absolument fou amoureux de Mathy, et elle de lui. Il était également vital, pour nous, que cette relation, dans l'intérêt à long terme de l'organisation et des cadres, aboutisse à un mariage. Si M. Pirabakaran avait conservé son statut de chasteté, il aurait dû

se conformer à l'image d'un saint et tous les cadres, d'alors comme aujourd'hui, auraient été condamnés à la stérilité émotionnelle et à la frustration. Sur le plan politique, la relation de M. Pirabakaran avec Mathy était un élément crucial, sain et progressiste qui contribuait à le percevoir comme un leader. La communauté tamoule, qui considère les personnes célibataires comme des adultes n'ayant pas atteint leur pleine maturité, aurait davantage confiance dans le jugement d'un dirigeant qui aurait été adouci et mûri par la profonde expérience émotionnelle et la responsabilité du mariage et de la vie familiale. Mais, comme la relation de M. Pirabakaran avec Mathy était contraire au code de conduite de l'organisation, il savait qu'il s'exposerait à de vives critiques, voire à du ressentiment parmi ses cadres. M. Pirabakaran s'est tourné vers Bala pour obtenir de l'aide, non seulement pour défendre cette relation auprès des dirigeants et des cadres de l'organisation, mais aussi pour offrir au couple des occasions de se fréquenter.

Comme nous l'avions prévu, la relation de M. Pirabakaran avec Mathy a provoqué une vive polémique et s'est heurtée à une forte opposition de la part de ses collègues plus expérimentés et au sein des cadres. Informée de ce grave événement dans la vie de leur fille, la famille de Mathy s'est précipitée de Jaffna à Chennai pour en savoir plus sur la nature de cette relation et sur ses conséquences futures pour leur fille. Mais après avoir pris connaissance des sentiments et de l'engagement de leur fille, et après de longues discussions entre Bala et le père de Mathy, le consentement parental à cette relation a été donné. Les parents de Mathy nous ont confié la responsabilité du bien-être de la relation de leur fille avec M. Pirabakaran et sont retournés avec joie à Jaffna. Il restait à clarifier et à expliquer l'affaire aux principaux collègues de M. Pirabakaran et aux cadres de l'organisation.

Les cadres supérieurs et les plus proches de M. Pirabakaran ont été convoqués à Chennai depuis Jaffna et informés de sa relation amoureuse avec Mathy et du mariage probable dans un avenir proche. Certains cadres supérieurs qui avaient renoncé à leurs relations amoureuses pour se conformer au code de conduite de l'organisation n'appréciaient guère la liaison amoureuse de leur chef. Bala expliqua que l'ancien code moral de l'organisation était rigide et puritain et qu'il fallait le changer pour rester en phase avec son temps. Il a également soutenu que le romantisme et l'héroïsme étaient des valeurs importantes de la culture tamoule. La relation amoureuse de M. Pirabakaran avait le potentiel de révolutionner l'organisation en offrant aux cadres la possibilité d'une relation amoureuse épanouissante, d'un mariage et d'une vie de famille pour eux aussi à l'avenir. Selon Bala, cette évolution des événements doit être perçue comme un développement positif pour la croissance et l'image de l'organisation. Les collègues les plus anciens acceptèrent à contrecœur l'inévitabilité de la fin des jours de célibat de leurs dirigeants. La romance et le mariage de M. Pirabakaran ont profondément transformé l'organisation, car, un à un, de nombreux cadres sont tombés amoureux et ont souhaité se marier. Le mariage et la vie de famille sont désormais devenus la norme au sein de l'organisation.

À mesure que le mouvement prenait de l'ampleur, notre maison à Thiruvananthapuram devint surpeuplée et inadaptée au travail à accomplir. Nous avons décidé de louer une maison plus grande qui servirait de base pour accueillir davantage de femmes rejoignant le mouvement. La maison que nous avons ensuite louée était spacieuse et convenait parfaitement pour loger plusieurs cadres féminines. Dans cette nouvelle maison, Bala et moi occupions une chambre à

l'étage, qui donnait sur un balcon. À mesure que de plus en plus de jeunes femmes rejoignaient les LTTE et venaient vivre avec nous, cette pièce devint un lieu de solitude pour Bala et moi, et nous y passions de nombreuses heures à lire et à discuter en privé sur le balcon, dans la fraîcheur du soir.

Suite aux émeutes anti-tamoules de juillet 1983, plusieurs jeunes femmes enthousiastes du nord du Sri Lanka ont été recrutées par l'organisation TELO de Sri Sabarantam et amenées de l'autre côté du détroit de Palk, au Tamil Nadu, pour y suivre un entraînement militaire. Peu après leur arrivée au Tamil Nadu, les jeunes femmes ont découvert que le TELO n'avait pas mis en place de structure organisationnelle pour les femmes dans laquelle elles pourraient trouver leur place et que personne n'avait été désigné comme responsable de leur entretien et de leur prise en charge. Un profond désenchantement s'était installé parmi eux. Des démarches ont été entreprises par certains prêtres catholiques en faveur des jeunes filles du TELO pour qu'elles rejoignent les LTTE. Lorsque M. Pirabakaran a eu connaissance de cette situation, il a accepté qu'elles rejoignent l'organisation et leur a assuré qu'elles seraient intégrées à un programme d'entraînement militaire dès que le nombre de femmes recrutées serait suffisant pour ouvrir le premier camp d'entraînement. Peu de temps après notre installation dans notre nouveau logement, ces jeunes filles de TELO, mécontentes, ont rejoint les quatre étudiantes pour vivre avec nous. Parmi ces jeunes filles se trouvait Sothia, qui, quelques années plus tard, devint la première femme dirigeante, très populaire et compétente, de l'aile militaire féminine des LTTE. Sugi, une femme autonome devenue une excellente tireuse d'élite qui a tiré le premier RPG sur un point de sentinelle vital, préfigurant la première attaque suicide contre le camp militaire de Nelliady en 1985, faisait également partie de ce groupe. Theepa, originaire de Mullaitivu, faisait également partie du groupe TELO et elle est ensuite devenue instructrice au premier camp d'entraînement de Jaffna géré par des cadres féminins. Imelda a donné sa vie pour la lutte à Jaffna et Vasanthi, une jeune femme extrêmement talentueuse et athlétique, est devenue tétraplégique suite à un tir accidentel de son frère. Deux étudiantes de Jaffna ont également connu une brillante carrière au sein des LTTE. Jeya, étudiante en sciences politiques avant de rejoindre l'organisation, est devenue célèbre pour ses activités clandestines à Jaffna pendant la période d'occupation par l'armée indienne et a ensuite assumé le poste de chef de la section politique de l'aile féminine du LTTE en 1993. Elle s'est ensuite mariée et a quitté l'organisation. Lalitha, vétérane de plusieurs campagnes militaires après 1990, est désormais retraitée du champ de bataille et se consacre pleinement à une passion de longue date : son amour des enfants. Elle est désormais responsable de SenCholai, un internat pour filles et enfants orphelins. Shanti a fait défection d'un petit groupe militant de Batticaloa pour rejoindre les LTTE et elle a finalement été placée à la tête de la branche féminine du renseignement. Elle a quitté l'organisation plusieurs années plus tard.

Vivre sous le même toit avec un groupe de jeunes femmes s'est avéré être une expérience marquante, surtout lorsqu'elles étaient si proches d'une figure dirigeante qu'elles vénéraient. Les visites officielles de M. Pirabakaran à Bala et ses visites romantiques à Mathy incitaient les jeunes femmes à s'empressement de préparer les en-cas qu'il aimait. Bien que nous vivions discrètement, soucieux de préserver notre environnement et soucieux de ne pas attirer l'attention, l'emplacement de notre maison nous obligeait à tenir compte du contexte social dans lequel nous

vivions. Notre demeure se trouvait au sein d'une famille élargie de brahmanes conservateurs ; il était donc nécessaire d'être attentifs à la perception que les habitants pouvaient avoir de nous. La présence d'une femme blanche dans le quartier était, inévitablement, une curiosité en soi. Une maison remplie de jeunes femmes vêtues de jupes et de chemisiers, contrairement au demi-sari modeste typique des jeunes Indiennes et des jeunes filles brahmanes traditionnelles, constituait une perplexité supplémentaire qui attisait la curiosité de nos voisins. Les visites fréquentes de M. Pirabakaran et de son véhicule rempli de gardes du corps à toute heure de la journée n'ont pas contribué à créer une image et un climat positifs quant à notre présence dans le quartier. Par conséquent, Bala fut contraint de suggérer poliment à M. Pirabakaran qu'il serait dans l'intérêt de tous qu'il limite ses visites aux seules heures de jour. À nos inquiétudes concernant la perception que les habitants du quartier avaient de nous s'est ajoutée la mauvaise expérience que nous avons vécue dans notre première maison à Thiruvananthapuram. L'opinion locale, mal informée, avait une idée totalement fautive de notre présence à Thiruvananthapuram, et plus particulièrement de mon rôle.

Lors de ma première visite à Chennai en 1979 pour rencontrer M. Pirabakaran, j'ai fait l'expérience pour la première fois d'être incompris par la population locale. Les personnes qui passaient devant notre auberge nous fixaient du regard, la tête tournée vers notre chambre. Mais ce deuxième épisode de doutes concernant ma présence à Thiruvananthapuram en 1984 était bien plus grave. La communauté locale, par un mélange de suspicion et de déduction, était arrivée à la conclusion que je tenais une maison close. Rétrospectivement, si l'on observe notre maison à travers les yeux des habitants du quartier, il est difficile de ne pas comprendre comment ils auraient pu arriver à une autre conclusion. De leur point de vue, une femme blanche vivait parmi des hommes tamouls dans une maison louée, avec quatre belles jeunes femmes tamoules, et différents hommes visitaient fréquemment les lieux, même tard dans la nuit. Mais au lieu de s'adresser directement à nous et de clarifier leurs soupçons et leurs inquiétudes concernant notre présence, des esprits malicieux au sein de la communauté ont inventé une histoire croustillante et ont incité la population locale avec toutes sortes d'idées de débauche se déroulant dans leur quartier. Dans une société qui considère la virginité et la chasteté des femmes, la monogamie et l'abstinence sexuelle avant le mariage comme des principes moraux fondamentaux et directeurs, la possibilité que ces valeurs soient ouvertement bafouées par une femme blanche gérant une maison close dans leur propre quartier a indigné la communauté locale. Poussés par une véritable frénésie morale, certains habitants du coin se sont regroupés et ont marché sur notre maison pour protester contre notre présence. À ce moment-là, ni Bala, ni M. Pirabakaran, ni aucun des cadres masculins n'étaient présents dans la maison. Les jeunes femmes étaient figées de peur à l'intérieur, face à ce spectacle de la foule en colère devant notre maison. Je ne comprenais pas les injures qu'on me lançait, mais je voyais bien la colère et la fureur sur leurs visages. La foule devenait agitée et violente, et quelqu'un a jeté des pierres sur la maison. À notre grand soulagement, M. Ponnambalam, un cadre supérieur et lieutenant de confiance de M. Pirabakaran, est arrivé à la maison avec quelques cadres en jeep. Ils étaient indignés et furieux lorsqu'ils ont découvert l'abject malentendu de la foule et les calomnies portées contre nous. Ponnambalam a crié à la foule et lui a dit qui nous étions, en brandissant son pistolet comme preuve. La foule violente s'est tue, s'est excusée et a commencé à se disperser.

lorsqu'on lui a dit que nous étions des Tigres tamouls, des combattants pour la liberté du Tamil Eelam participant à un projet d'entraînement militaire en Inde.

Cette expérience m'a laissé un goût amer et je n'avais aucune intention ni aucun désir de donner lieu à la répétition de telles perceptions erronées, ni à la répétition d'un incident déplaisant et hostile. En effet, cet incident a profondément modifié ma compréhension de la place des femmes dans la société ; Ce fut pour moi une leçon socioculturelle complète et pénétrante sur l'importance que le peuple tamoul accorde aux valeurs morales. L'opinion publique comme mode de contrôle social des femmes était une question qui a ressurgi à maintes reprises, sous diverses formes et à différents degrés, tout au long de ma vie en Inde et au Sri Lanka. Et, j'ajouterais, pour susciter la curiosité ou la colère des féministes qui liront ceci, il s'agit d'un problème largement perpétré par les femmes elles-mêmes. Mais je ne fais ici qu'effleurer le sujet ; En réalité, il s'agit d'un problème social bien plus complexe et compliqué, lié à l'ensemble du phénomène des femmes dans la société, et qui, à lui seul, nécessiterait un livre si l'on voulait rendre justice au sujet. Il va sans dire que les accusations portées contre la moralité des femmes sonnent le glas de toute amitié et de tout respect crédibles qu'elles pourraient entretenir ou établir au sein de la communauté. Dès lors qu'une femme est étiquetée comme un « mauvais » personnage dans la société tamoule, elle perd son autorité morale. Si l'une de ces jeunes femmes avait été accusée par erreur de prostitution, cela aurait eu des conséquences négatives considérables pour l'avenir des femmes au sein des LTTE également. Une rumeur aussi inexacte et malveillante se serait répandue comme une traînée de poudre, et même une explication rationnelle n'aurait pas suffi à effacer complètement cette perception. Des doutes auraient persisté. Dans la société tamoule, une femme n'a pas besoin d'être une prostituée pour être considérée comme une « mauvaise » personne. Le concept de « mauvais caractère » est utilisé de manière imprécise et son application est très large. Les limites sociales dans lesquelles une femme peut évoluer avant d'être considérée comme une « mauvaise » personne sont en effet étroites selon les normes occidentales. Par exemple, une jeune fille célibataire vue fréquemment en train de parler à des garçons risque d'être considérée comme une « mauvaise » personne. Une fille qui a un petit ami et ne l'épouse pas peut être plus ou moins assurée d'être qualifiée de « mauvaise » personne. Mais l'incident de Thiruvananthapuram m'a rendue extrêmement sensible à la façon dont les autres perçoivent notre comportement et j'ai pris conscience du pouvoir et des conséquences potentiellement dévastatrices de l'opinion publique sur la vie d'une femme. Ce fut une expérience inestimable pour ce qu'elle m'a appris sur la compréhension des problèmes liés à la mobilisation des femmes dans une lutte politique. Peu importe à quel point nous nous considérons comme « révolutionnaires », ou à quel point nous sommes préparés à affronter les conséquences du non-respect des normes sociales et culturelles, il est important de comprendre et de respecter les valeurs et les normes d'une société. Nous devons trouver des moyens d'agir au sein du système culturel si nous voulons parvenir à un changement social. Il n'y a absolument rien à gagner à enfreindre les normes de la société si une telle action rend politiquement inefficace.

Temps difficiles

Durant notre période radicale à Londres, nous étions constamment impliqués dans des activités de propagande contre l'État sri-lankais. Nous avons protesté contre les atrocités commises par l'armée sri-lankaise et mené des campagnes contre les politiciens chauvins cinghalais identifiés. Lorsque nous avons appris que deux prêtres, deux médecins et deux professeurs de l'université de Jaffna avaient été arrêtés en vertu de la loi sur la prévention du terrorisme et incarcérés dans la tristement célèbre prison de Welikade au Sri Lanka, nous avons travaillé sans relâche à Londres pour porter leur cas à l'attention et à la préoccupation de la communauté internationale. Parmi les femmes tamoules détenues figurait Nirmala Nithyananthan, une conférencière et écrivaine tamoule réputée.

Nirmala Nithyanandan était présentée comme une figure littéraire et féministe, emprisonnée illégalement pour ses opinions politiques et victime de violation de ses droits humains, et risquant d'être soumise à des traitements inhumains. Une campagne internationale pour sa libération a été lancée. Le maintien en détention de Nirmala était une source de vive inquiétude, notamment lors des émeutes anti-tamoules de 1983, au cours desquelles des détenus et des gardiens de prison cinghalais ont massacré des prisonniers politiques tamouls. Logée dans l'aile des femmes de la prison, elle a eu la chance d'échapper aux tourments infligés aux autres détenues et a finalement été transférée à la prison de Batticaloa, avec les détenus tamouls survivants. Les cadres du LTTE du district de Batticaloa ont planifié un raid pour libérer les prisonniers politiques tamouls restants. Quand j'ai appris qu'elle avait été libérée de la prison de Batticaloa au milieu de l'année 1984 par l'un de nos cadres lors d'une évasion audacieuse, j'étais ravi et son audace n'a fait qu'accroître mon respect pour elle. J'ai appris avec beaucoup d'enthousiasme, par la voix de M. Pirabakaran, qu'elle viendrait à Chennai pour travailler avec l'organisation. J'avais hâte de travailler avec un collègue anglophone avec qui je pourrais discuter de nombreux sujets.

M. Pirabakaran était loin d'être enthousiaste à l'idée que Nirmala rejoigne les LTTE, et une contradiction dans les perceptions féministes était clairement évidente. Pour lui, la conception et la projection de la libération des femmes par Nirmala ne correspondaient pas à sa vision de la libération des femmes tamoules. Dans la perspective idéologique de M. Pirabakaran, l'idée de libération des femmes de Nirmala représentait davantage la conception stéréotypée de la libération des femmes occidentales qu'une émancipation à laquelle les masses de femmes tamoules pouvaient s'identifier et qu'elles pouvaient adopter comme la leur. Confier à Nirmala la tâche de construire l'aile féminine des LTTE n'entrait pas dans les plans de M. Pirabakaran. M. Pirabakaran s'est avéré avoir raison de penser que Nirmala n'était pas faite pour un rôle au sein de l'aile féminine. Non seulement lui, mais aussi les filles qui étaient avec nous, avaient du mal à comprendre et à saisir le « radicalisme » de Nirmala. Elle était à mille lieues des jeunes filles du village venues rejoindre la lutte pour défendre leur patrie, qui n'avaient aucune idée de la libération des femmes et n'y aspiraient pas forcément. En effet, M. Pirabakaran a été bien plus efficace pour toucher les sentiments et les idées des jeunes femmes tamoules et gagner leur soutien ; il a persisté dans son engagement à créer une section féminine et a par la suite assumé le

rôle de dirigeant et de mentor de cette section. Même le courageux passé d'opposition de Nimala aux forces de l'État n'a pu dissiper son aliénation ni lui inspirer la moindre confiance dans l'émancipation des femmes. Nimala s'est révélée être une critique véhémement de l'organisation, mais elle était totalement incapable de proposer une alternative réaliste et viable qui puisse mobiliser le peuple pour faire face à l'oppression croissante dont il était victime. L'aversion des jeunes femmes pour Nirmala, ainsi que de nombreux autres points controversés, ont finalement abouti à son divorce d'avec l'organisation. Mais si la relation de Nirmala avec les LTTE fut essentiellement improductive, le rôle joué par son mari, M. Nithyanandan (affectueusement surnommé Nithy), fut créatif et productif. En tant que rédacteur en chef du journal officiel de l'organisation, *Viduthalai Puligal* (Tigres de libération), il a écrit plusieurs articles représentant la position du LTTE et présentant d'autres luttes de libération nationale à nos cadres et à nos lecteurs. Si le journal a survécu depuis 1984 en tant qu'organe officiel des LTTE, M. Nithyanandan, lui, n'a pas survécu. Il a quitté l'organisation avec sa femme à la fin de 1984.

Mais mon inquiétude politique quant à la mobilisation des femmes pour participer au mouvement n'était qu'une dimension du combat que je menais intérieurement. Mon tempérament accommodant faisait que je n'avais pas de véritables difficultés à nouer des relations avec la plupart des gens que je rencontrais, et j'appréciais la chaleur des cadres qui compatissaient avec moi en tant que femme occidentale dans un nouveau monde. Mon engagement n'a jamais fait l'objet de doutes, car ils comprenaient parfaitement, en tant que fugitifs de l'État sri-lankais, le niveau de sacrifice qu'impliquait la participation à une lutte armée populaire pour la liberté nationale. Néanmoins, bien que j'aie déjà visité l'Inde et que j'aie acquis une certaine intuition du contexte socioculturel et du mode de vie, ma connaissance des nuances de la société et de la culture s'est avérée extrêmement limitée. Si Bala n'avait pas été là pour me guider à travers ce réseau culturel complexe, je suis sûre que j'aurais été incomprise, incapable de gérer les relations humaines, et même peut-être offensée involontairement certaines personnes. En résumé, le processus d'acculturation a d'abord constitué un choc culturel massif. Cela revenait ni plus ni moins à découvrir un monde socioculturel entièrement nouveau pour moi. Je suis venu apprendre et comprendre une nouvelle perspective sur la moralité et les valeurs. J'ai modifié certains de mes comportements. J'ai développé une façon de penser différente et plus complexe. Bon nombre de mes idées ont été retravaillées ; Mon mode de vie a totalement changé et ma perception de la mode a également changé. Par conséquent, j'ai appris au fil des années qu'il y a une différence entre visiter un pays pendant une courte période et vivre au sein de sa propre communauté dans un pays étranger ; Devenir membre d'une autre communauté est une tout autre affaire.

À ce titre, mon expérience en Inde et au Sri Lanka a été tout à fait exceptionnelle. Finalement, j'ai vu le monde à travers les yeux des Tamouls, j'ai ressenti les choses comme la communauté tamoule et j'ai même partagé leurs opinions sur de nombreux sujets. Je partageais et comprenais les pensées et les sentiments des gens concernant la nature de l'oppression qu'ils subissaient au quotidien. De ce fait, j'ai trouvé les réponses des gens authentiques et logiques. Par ailleurs, j'ai dû apprendre des choses simples comme faire des achats et marchander. Bien que je me sois rarement fait arnaquer en faisant mes courses, j'ai jugé nécessaire de montrer que je

connaissais différentes techniques de vente si je voulais éviter de devenir une proie facile pour les arnaqueurs.

Un changement de style de vie

Mathy et Pirabakaran se sont mariés lors d'une simple cérémonie au temple Murugan de Thiruporur le 1er octobre 1984. Un fils leur est né et a été nommé d'après un proche confident de M. Pirabakaran, Charles Anthony Seelan, l'un des premiers cadres du LTTE à mourir lors d'affrontements avec l'armée sri-lankaise. Une fille, Thuwaraha, naquit peu après et reçut le nom d'un des gardes du corps de Mathy, mort lors d'opérations militaires à Jaffna. Leur troisième enfant naquit dix ans plus tard et porte le nom du jeune frère de Mathy, Balachandran, un cadre des LTTE tué par l'armée indienne. Donner à leurs enfants le nom de héros tombés au combat est une coutume adoptée par les cadres du LTTE pour perpétuer le souvenir et l'histoire de leurs proches, amis ou collègues. En choisissant Mathy comme épouse, M. Pirabakaran a été plus que béni, car au fil des années de leur mariage, elle lui a offert un amour inébranlable et l'a entouré de la sécurité et de la chaleur de la vie familiale ; souvent dans des conditions et des situations très difficiles. Le parcours de Mathy n'a pas été sans embûches. D'un caractère très doux et tendre, elle a dû se montrer à la hauteur dans de nombreuses situations et surmonter plusieurs circonstances émotionnellement éprouvantes. Le travail de M. Pirabakaran a nécessité de longues séparations entre le couple. Par la suite, au début de leur mariage, Mathy a connu des épisodes de profonde solitude. Mais elle a subi de graves épreuves émotionnelles pendant l'occupation du Nord-Est par l'armée indienne. Au début de la guerre indo-tibétaine, Mathy s'est retrouvée avec ses enfants réfugiée au temple de Nallur Kandasamy. Mathy a ensuite laissé ses deux enfants aux soins de ses parents et a rejoint M. Pirabakaran dans les jungles d'Alampil à Manal Aru, dans le district de Mullaitivu. Les bombardements d'artillerie incessants sur leur camp d'Alampil, la séparation d'une jeune mère d'avec ses jeunes enfants et la mort tragique de son jeune frère bien-aimé au combat contre l'armée indienne ont profondément marqué Mathy. Elle a ensuite retrouvé ses enfants et est partie vivre à l'étranger, en Suède. Mais menant une vie secrète en Suède avec deux jeunes enfants, ignorant tout de la culture locale, séparée d'un mari constamment en danger et sans le soutien de ses proches, Mathy était une fois de plus soumise à une forte tension et à un stress émotionnel intense. Lorsque les LTTE ont entamé des négociations avec le gouvernement Premadasa au Sri Lanka en 1989, Bala a organisé le retour de Mathy au Sri Lanka. Lors d'un de nos voyages de retour au Sri Lanka, Mathy et ses enfants nous ont rejoints en transit à l'aéroport de Singapour et ont pris un vol pour Colombo. Le gouvernement de Premadasa a organisé un transport en hélicoptère de sa famille et de nous-mêmes jusqu'à la jungle d'Alampil, où elle a retrouvé M. Pirabakaran en 1989. Durant toutes ses années de mariage, Mathy n'a jamais connu de foyer permanent ni de vie familiale stable. Néanmoins, elle a assumé son rôle d'épouse d'un chef de guérilla avec un grand courage et une grande dignité, et s'est constamment efforcée d'offrir une vie stable à ses enfants. Peu après le départ de Mathy de notre maison pour se marier, les jeunes femmes restantes furent envoyées à Madurai, dans le Tamil Nadu, en octobre 1984, pour le premier programme de

formation militaire destiné aux femmes cadres des LTTE.

Lorsque le camp des jeunes femmes a été déplacé à Madurai, notre maison était trop grande et vide, et ne nous servait à rien ; nous avons donc décidé de trouver un logement qui convienne à nous deux seulement. Notre ami Nesan a trouvé un magnifique appartement de deux chambres en bord de mer à Besant Nagar, une banlieue de Chennai. Ici, Bala a pu renouer avec l'une des passions de sa vie, la nature, et j'ai moi aussi pu démêler les complexités de l'année écoulée dans un environnement plus simple. Un nouveau membre de notre famille allait nous rejoindre, et, hormis une interruption de deux ans, il avait été inséparable de nous jusqu'aux derniers mois de ses quinze années de vie : notre chien Jimmy. Lors d'une visite dans l'un des bureaux de l'organisation, Bala remarqua un petit chiot blanc qui tirait frénétiquement sur la chaîne à laquelle il était attaché. Ne supportant plus la captivité du petit chiot et ses lamentations suppliantes, Bala se baissa, le détacha et l'emmena chez lui. Un jour, tout à fait inopinément, Bala entra dans la maison avec une balle blanche et duveteuse sous le bras. Il s'est approché de moi et m'a fourré cette boule de peluches dans les mains. « Tiens », dit-il, « c'est pour toi. Un ami pour te tenir compagnie. » Et il avait raison ; Jimmy s'est révélé être un véritable ami : loyal et indulgent face à ses erreurs et à ses cruautés involontaires, d'une patience infinie et d'une confiance absolue. Ainsi commença un voyage au cœur du monde animal, un voyage que j'ai appris à apprécier et qui m'a finalement conduit à devenir végétarienne. Mais l'innocence de ce petit chien était si rafraîchissante après l'agitation politique de l'année, et ses besoins aussi nous ont incités à passer plus de temps à profiter de la nature sur la plage en face de chez nous.

L'un des aspects les plus agréables du mode de vie en Inde — et au Sri Lanka d'ailleurs — est l'habitude de se lever tôt le matin. En Inde, l'heure du lever du jour ne varie pas au fil des saisons. Le soleil se lève entre 5h30 et 6h tous les matins, il n'y a donc aucune difficulté à se réveiller. Il est en effet assez courant que les gens se lèvent dès 3h30 du matin ; mais 16 heures serait considéré comme une heure raisonnable. Les femmes se lèvent tôt et balayent la cour de la maison, préparent le petit-déjeuner pour la famille, etc. Certaines personnes préfèrent se lever tôt et accomplir le plus de travail possible avant les fortes chaleurs du soleil. Se lever tôt est également considéré comme le meilleur moment de la journée pour la vigilance mentale, et les étudiants passent généralement de nombreuses heures à étudier dans la fraîcheur du petit matin. D'autres personnes apprécient simplement de faire de l'exercice tôt le matin, et il était courant de voir de nombreux promeneurs réguliers le long de la route de la plage, devant notre appartement. Mais les matins au bord de la mer, avec le soleil se levant à l'horizon et projetant ses rayons scintillants sur le ciel, et le doux clapotis des vagues sur le sable blanc, nous invitaient à partager ce calme et cette splendeur, et nous descendions donc flâner jusqu'à l'océan, puis laissions Jimmy libre pour un moment. Encore toute petite, son corps pouvait à peine contenir sa joie et elle a explosé de bonheur sur la plage. Si, pour une raison ou une autre, nous ne pouvions pas être là pour saluer le soleil levant, nous serions très probablement là le soir pour lui dire adieu. Un restaurant idéalement situé à deux pas de la plage, proposant de délicieux plats tamouls à des prix très abordables, incitait toujours nos amis à nous rejoindre le soir également. Pour compléter cette ambiance généralement très agréable et cordiale, on pouvait entendre de la musique carnatique – musique classique tamoule – diffusée à plein volume par les

haut-parleurs d'un temple voisin. Ainsi, la simplicité, l'innocence et la beauté du monde naturel compensaient les turbulences de mon monde intérieur causées par les intrigues politiques.

Nouvelle administration à Delhi

Et par-dessus tout cela, l'histoire de la lutte se poursuivait, prenant inexorablement ses propres tournants et détours, façonnés par des événements extraordinaires. La scène politique à Delhi a été bouleversée par l'assassinat tragique d'Indira Gandhi en octobre 1984. Son fils, Rajiv Gandhi, a perpétué la dynastie Nehru en succédant à sa mère au poste de Premier ministre de l'Inde. La disparition soudaine et inattendue de Mme Gandhi, femme politiquement mûre et avisée, a porté un coup dur au mouvement pour la liberté du Tamil Nadu. Mme Gandhi avait une compréhension profonde de l'histoire et de la complexité de la lutte tamoule pour l'autodétermination. Elle s'indignait des politiques oppressives de Jayawardene et compatissait au sort des opprimés. Elle a soutenu la campagne de résistance armée tamoule contre l'État cinghalais. C'est en raison de sa sympathie pour la cause tamoule que Mme Gandhi a pris la décision audacieuse de former et d'armer militairement le mouvement militant tamoul afin de créer une force de résistance puissante pour contraindre le régime de Jayawardene à adopter une voie politique rationnelle renonçant à l'option militaire. Le nouveau Premier ministre indien était un novice en ce qui concerne les méthodes complexes et subtiles selon lesquelles les décisions de politique étrangère étaient élaborées par la vieille dame sage. Le jeune et inexpérimenté Rajiv ne pouvait pas immédiatement comprendre les motivations géopolitiques et stratégiques qui sous-tendaient l'implication secrète de l'Inde dans le soutien actif à la résistance armée tamoule au Sri Lanka. Son ignorance de l'histoire de la lutte politique tamoule et son incompréhension des souffrances énormes endurées par le peuple tamoul opprimé l'ont conduit à adopter une politique interventionniste plus rigide. Par la suite, l'administration de Rajiv a estimé que le moment était venu de suspendre l'aide militaire aux militants et de les persuader d'instaurer un cessez-le-feu et de rechercher un règlement politique négocié du conflit ethnique.

Dans le cadre de cette politique décidée par la nouvelle administration indienne de Rajiv Gandhi, les organisations militantes tamoules ont été conseillées par les services de renseignement indiens de renoncer à leur revendication d'un État tamoul indépendant et de se préparer à un règlement politique négocié au sein de la structure unitaire de l'État sri-lankais. Les organisations militantes, qui avaient fait campagne, recruté et combattu pour la cause de l'indépendance politique et de la création d'un État, étaient profondément désillusionnées. Hormis les dirigeants du LTTE qui, dès le départ, avaient une vision claire des desseins stratégiques de l'Inde, les autres organisations étaient, jusque-là, convaincues que l'Inde contribuerait à créer un État indépendant pour les Tamouls, tout comme elle créait le Bangladesh pour les Bengalis orientaux. Dès le départ, les LTTE savaient que l'aide de l'Inde à la résistance tamoule visait à exercer une pression militaire sur le président Jayawardene et à renforcer le pouvoir de négociation des Tamouls, mais certainement pas à créer un État tamoul indépendant au Sri Lanka. Néanmoins, un profond désenchantement s'est installé parmi les dirigeants des LTTE lorsque l'administration

indienne a commencé à faire pression sur les organisations militantes pour qu'elles adoptent une approche conciliante envers l'État cinghalais. La politique de persuasion agressive de l'Inde en faveur d'un processus de paix a provoqué la consternation parmi les organisations militantes qui savaient que le rusé « vieux renard », J.R. Jayawardene, ne serait ni juste ni équitable envers les Tamouls. Bala sentait qu'une contradiction majeure commençait à apparaître entre la cause tamoule et les intérêts stratégiques de l'Inde sur l'île ; Comment concilier une telle contradiction était le problème majeur qui le préoccupait à cette époque.

Entre-temps, les LTTE se sont lancés dans un vaste programme d'expansion de la structure politico-militaire de l'organisation. M. Pirabakaran avait déjà établi plusieurs camps d'entraînement militaire dans les jungles reculées du Tamil Nadu et il y avait un flux constant de jeunes cadres du Tamil Eelam pour la formation militaire. Grâce aux importants financements provenant du MGR, les LTTE achetaient des armes à l'étranger. En effet, à une occasion, les pièces de notre maison étaient remplies de fusils AK-47 et de lance-roquettes. De même, des millions de roupies étaient également entreposées dans l'armoire de notre chambre : un véritable trésor pour n'importe quel voleur. Le bureau politique s'était développé et s'était solidement implanté. Des journalistes du monde entier étaient des visiteurs fréquents. L'organisation publiait son organe officiel en tamoul. J'aidais Bala à la production et à la publication en anglais de la revue des LTTE, « La Voix des Tigres ». C'est cette publication qui m'a conduit dans les camps de réfugiés du Tamil Nadu.

Réfugiés au Tamil Nadu

Les réfugiés tamouls du Sri Lanka ont toujours considéré le Tamil Nadu comme un havre de paix. La langue, la culture, la religion, etc., en ont fait un « foyer loin de chez soi » pour des milliers et des milliers de réfugiés qui ont fui par crainte pour leur vie et celle de leur famille. De nombreux réfugiés tamouls sri-lankais ont créé de petites entreprises, acheté des maisons et sont bien installés au Tamil Nadu. Mais beaucoup n'ont pas eu cette chance. Au début de l'année 1985, environ vingt mille Tamouls de la zone côtière de l'île de Mannar ont pris la mer, dans ce qui a été qualifié d'équivalent tamoul des « boat people » vietnamiens fuyant les persécutions de l'armée sri-lankaise dans la région. Cet afflux massif et soudain de réfugiés tamouls démunis et en détresse, débarquant sur leurs côtes orientales, a trouvé les autorités de l'État du Tamil Nadu totalement mal équipées et non préparées à une telle tragédie humanitaire. Les structures en forme de silo des abris anticycloniques, construites pour protéger la population locale en cas d'urgences climatiques, parsemaient la zone côtière et sont devenues le refuge de milliers de réfugiés tamouls de Mannar. J'ai décidé de me rendre à Kovalam, dans l'État du Tamil Nadu, pour écouter leurs histoires, constater leurs conditions de vie et écrire un article pour « La Voix des Tigres ».

Les abris anticycloniques sont des structures circulaires sans pièces, disséminées le long de la bande côtière orientale du Tamil Nadu. Ces abris sont situés ici pour servir de refuge aux villageois des environs en cas de cyclones s'abattant sur la zone côtière, comme ce fut le cas peu

après la mort d'Indira Gandhi en 1984. Après avoir vécu cet épisode terrifiant de la fureur de la nature, qui a tout ravagé sur son passage et inondé la région d'une eau sale jusqu'à la taille, alors qu'elle tourbillonnait à travers Chennai, j'ai pleinement compris la nécessité de construire des abris solides. Mais si elles convenaient pour un hébergement temporaire d'urgence contre les vents cycloniques et la pluie, elles étaient absolument inadaptées à un hébergement permanent pour les réfugiés. Mon cœur s'est serré en entrant dans le bâtiment. Des essaims de mouches étaient partout. Le refuge sans pièces était devenu un labyrinthe de saris en lambeaux et colorés. L'une des ironies de la vie humaine est que, malgré la similitude des situations de vie collective, les individus reviennent toujours à leur cellule sociale de base : la famille. Dans une tentative désespérée de préserver leur intimité, chaque famille avait délimité un petit espace – parfois de quelques mètres carrés seulement – en nouant ensemble leurs saris les moins utilisés et en les suspendant comme des murs de fortune, se séparant ainsi de leurs voisins. Derrière ces murs voilés, des familles de cinq, six, sept, huit personnes, voire plus, les très âgés, les jeunes mariés et les nouveau-nés, viendraient s'installer pour survivre. La fumée et les émanations des réchauds à pétrole ou des poêles à bois de fortune rendaient l'endroit à la fois sinistre, insalubre et dangereux. Mais lorsque j'ai commencé à parler aux gens et à regarder autour de moi, j'ai immédiatement constaté que la population n'avait pas assez à manger. Les petits bébés au ventre rond, aux bras et aux jambes maigres et aux cheveux noirs délavés étaient un spectacle courant ; Cela se comprend aisément, puisque le lait ou le lait en poudre étaient très rares et que les mères nourrissaient leurs bébés avec du thé noir légèrement sucré ou l'eau de cuisson du riz. La toux et le rhume, le nez qui coule, la fièvre, la gale et la diarrhée, sans aucun médicament pour les traiter, constituaient des problèmes de santé majeurs.

J'ai éprouvé un sentiment de culpabilité et d'impuissance face à cette tragédie humaine : culpabilité de ne pas en faire partie, et impuissance de n'avoir rien à offrir. Mais surtout, j'ai ressenti une profonde humilité, et j'allais vivre cette expérience à maintes reprises au cours de mes nombreuses années passées en Inde et au Sri Lanka. Au milieu de cette pauvreté et de ces difficultés, il est assez étonnant de voir comment les gens conservent leur humanité et luttent pour maintenir leur dignité et leur civilité. En cette occasion de pénurie manifeste, avec l'hospitalité et la générosité typiques des Tamouls, les gens se sont proposés pour partager avec nous ce qu'ils avaient et nous ont offert du thé sucré, sans doute les rations journalières de quelqu'un.

Il m'a été assez facile d'écrire sur cette tragédie humaine dans un article pour le journal, mais il m'a été beaucoup plus difficile de me débarrasser des images bouleversantes des conditions de vie inhumaines dans lesquelles vivaient ces gens. J'étais d'ailleurs très inquiet du sort de nombreux nourrissons. Puisque les réfugiés faisaient partie de la nation pour laquelle nous luttons, je ne pouvais pas simplement abandonner cette situation. Un mouvement de libération, qui prétend représenter son peuple, a le devoir de veiller à son bien-être, outre la conduite de la lutte dans la sphère politico-militaire. Sachant que, malgré les difficultés financières qu'il rencontrait pour gérer l'organisation, M. Pirabakaran ne pouvait me consacrer que la somme dérisoire de 5000 roupies, je l'ai confronté au problème lors de sa visite et lui ai demandé les fonds nécessaires pour acheter au moins quelques rations et des médicaments pour ce camp. Il a accepté sans hésiter. Le docteur Jeykularajah, qui s'était lui aussi évadé de la prison de

Batticaloa, a accepté avec grand plaisir de m'accompagner pour effectuer des examens médicaux dans les camps de réfugiés et soigner les enfants malades. Grâce aux collectes de fonds et aux dons, notre action s'est développée et notre groupe a pu intervenir dans de nombreux camps de réfugiés à travers tout le Tamil Nadu. Finalement, nous avons décidé de régulariser notre travail et Bala a rédigé une constitution. Notre organisation a été enregistrée comme association caritative sous le nom de Tamil Rehabilitation Organisation, dans le but d'apporter une aide aux milliers de réfugiés tamouls sri-lankais en Inde. Le Dr Jeykularajah est devenu un membre actif de cette organisation et, au fil du temps, la responsabilité de la gestion et de la planification des programmes et des projets a finalement été confiée à d'autres. Au fil des ans, le TRO est devenu une organisation caritative efficace et indépendante qui fournit diverses formes d'assistance aux milliers et aux milliers de Tamouls déplacés dans leur pays d'origine, au nord-est du Sri Lanka.

L'Inde est un pays de paradoxes. La contradiction la plus déconcertante qui étonne tout étranger découvrant la vie sociale indienne est le fossé irréconciliable entre les riches et les pauvres. En Inde, il existe des gens exceptionnellement riches, mais aussi des personnes extrêmement pauvres – les véritables damnés de la terre. Entre ces deux extrêmes antithétiques se trouve la classe moyenne indienne dominante. Mon intention n'est pas de proposer une analyse de classe de l'extrême pauvreté. Je souhaite simplement souligner qu'en Inde, on observe ce phénomène extraordinaire de richesse excessive et de pauvreté extrême. Il est vrai que j'étais profondément bouleversé par les conditions de vie inhumaines et de promiscuité dans lesquelles vivaient les réfugiés tamouls en Inde. Cependant, les conditions de pauvreté au Tamil Nadu constituaient également un facteur inquiétant. Je reste hanté par une image qui m'a profondément marqué.

Notre appartement en bord de mer à Besant Nagar s'est avéré être un excellent point d'observation pour regarder le monde défiler, et il semblait toujours se passer quelque chose qui me rappelait l'injustice sociale et la pauvreté. Un après-midi, j'étais debout, regardant par la fenêtre de mon appartement, dans une humeur paresseuse et pensive. De loin, au bout de la rue devant moi, je pouvais apercevoir une silhouette décharnée zigzaguer le long du trottoir. À mesure que la silhouette s'approchait, j'ai déchiffré un jeune homme d'une trentaine d'années. Ses cheveux étaient longs et ébouriffés ; On voyait ses côtes à travers sa peau. En fait, il me rappelait beaucoup la statue mince et aux longs cheveux de Jésus-Christ que l'on voit souvent clouée sur la croix dans les photos et les églises. À un certain moment, j'ai réalisé que ce jeune homme s'arrêtait devant les énormes poubelles en forme de tuyau placées à plusieurs endroits le long de la route. Quand j'ai pu le voir plus clairement, j'ai remarqué qu'il fouillait les poubelles à la recherche de restes de nourriture. Si le fait de voir des êtres humains chercher de la nourriture n'était pas rare en Inde, la scène qui suivit l'était. Finalement, ce jeune homme s'est dirigé vers la décharge située en face de notre appartement. Au même moment, une vache arriva d'une autre direction et les deux se rencontrèrent près de la même décharge, puis se mirent à partager et à se régaler du tas d'ordures en décomposition. Pendant que le jeune homme rongea les restes de nourriture qu'il avait déterrés dans les ordures, la vache, de l'autre côté, mâchait la poubelle et dévorait son contenu. Cette scène reste gravée dans ma mémoire comme une représentation de la misère absolue, du dénuement et de la dégradation de l'être humain.

Unité et séparation

L'année 1985 a connu son lot de rebondissements. Les organisations militantes tamoules ont été confrontées à de nouveaux défis politiques et diplomatiques dans leurs relations internes et dans leurs relations avec les gouvernements indien et sri-lankais. Après son accession au pouvoir en tant que Premier ministre de l'Inde, le jeune Rajiv Gandhi a intégré à l'appareil dirigeant ses propres confidents, écartant certaines personnes talentueuses et expérimentées qui étaient loyales à sa mère et avaient travaillé avec elle pendant de nombreuses années. À cet égard, le nouveau Premier ministre a commis une grave erreur en remplaçant son conseiller, le sagace G. Parthasarathy, par l'inexpérimenté et impétueux Romesh Bhandari au poste de secrétaire aux Affaires étrangères. Parthasarathy était un diplomate expérimenté et compétent, doté d'une compréhension profonde de la crise ethnique sri-lankaise. Il abhorrait la politique raciste du régime de Jayawardene et sympathisait avec la cause tamoule. M. Parthasarathy tenait à rencontrer M. Pirabakaran et Bala à sa résidence privée chaque fois qu'ils se rendaient à Delhi. Bala m'a fait savoir que M. Parthasarathy ne faisait pas confiance à Jayawardene et avait mis en garde Rajiv contre la fourberie du « vieux renard ». Malheureusement, Rajiv a ignoré et sous-estimé les conseils avisés de M. Parthasarathy et a finalement rompu les liens avec lui. La disparition de ces deux personnalités influentes – Indira Gandhi et Parthasarathy – des couloirs du pouvoir à Delhi a permis à Jayawardene de pratiquer son art de la tromperie politique avec l'impétueux et inexpérimenté Rajiv. Le machiavélique Jayawardene a habilement manipulé Bhandari pour entraîner Rajiv dans son plan diabolique visant à retourner l'État indien contre le mouvement de résistance tamoul.

Les organisations de libération tamoules, installées au Tamil Nadu, en Inde, observaient avec curiosité et scepticisme la formation d'une alliance contre nature entre Rajiv Gandhi et Jayawardene. Leur avenir était incertain. Bala a suivi les événements avec un vif intérêt et a pu prévoir un scénario où l'Inde commencerait à faire jouer sa force pour contraindre les organisations armées de libération à abandonner la lutte pour l'autodétermination et à opter pour un règlement politique au sein de la structure unitaire de l'État sri-lankais. Comment éviter une confrontation avec le gouvernement indien tout en poursuivant le projet politique d'autodétermination et d'indépendance politique du LTTE ? Telle était la question qui obsédait Bala durant cette période. Nous savions que l'Inde était la superpuissance régionale et qu'elle avait un rôle vital à jouer dans la résolution du conflit ethnique, et que toute tension dans cette relation pouvait s'avérer désastreuse. Bien que Bala, accompagné de M. Pirabakaran, ait rencontré de hauts responsables gouvernementaux, des chefs de partis, des ministres et de hauts fonctionnaires des services de renseignement pour plaider en faveur de l'autodétermination des Tamouls, ils n'ont reçu que des réponses négatives. L'Inde était soumise à de sérieuses contraintes internes l'incitant à résister aux luttes sécessionnistes dans son voisinage, même si, dans certains milieux, une certaine sympathie était manifestée à l'égard du sort des Tamouls confrontés à l'oppression génocidaire de l'État cinghalais. La pression imminente de l'Inde et le conflit d'intérêts potentiel qui pourrait survenir entre le gouvernement indien et le mouvement de libération tamoul ont fait prendre conscience à Bala de l'importance d'un front uni des organisations tamoules pour exprimer un point de vue collectif. Il estimait que les LTTE ne

pouvaient pas, à eux seuls, faire face au défi politico-diplomatique que l'Inde pourrait bientôt exercer. Une alliance entre le TELO, l'EPRLF et l'EROS, sous l'égide de l'organisation faïtière appelée Front national de libération d'Eelam (ENLF), avait déjà été formée en avril 1984. Bala estimait que le LTTE devait rejoindre l'ENLF pour renforcer le mouvement de résistance armée tamoul et donner une influence considérable à la lutte tamoule pour l'autodétermination. Plus important encore, l'unité entre les organisations de libération tamoules engagées dans un programme politico-militaire commun constituerait un bouclier efficace pour faire face aux défis politico-diplomatiques posés par l'administration de Rajiv.

Bala a finalement réussi à persuader M. Pirabakaran de rejoindre l'ENLF. Il a également discuté de la question avec les dirigeants des organisations constitutives de l'ENLF, qui ont été heureux d'accueillir les LTTE en leur sein. L'unité entre les organisations devait se construire progressivement, au fil du temps. Dans un premier temps, les quatre organisations devaient s'entendre sur des objectifs politiques précis, puis œuvrer à la création d'une structure militaire unique, et enfin, le financement serait assuré par un système administratif centralisé. Les pourparlers visant à consolider le front uni ont abouti à une rencontre historique entre les dirigeants Pirabakaran du LTTE, Sri Sabaratnam du TELO, Padmanaba de l'EPRLF et Balakumar d'EROS. La réunion clandestine s'est tenue dans une suite d'hôtel à Chennai en avril 1985. Les quatre dirigeants ont signé une déclaration d'alliance et un programme politique commun s'engageant à lutter pour l'indépendance politique du peuple tamoul d'Eelam.

Entre-temps, les fréquents voyages à Colombo du secrétaire d'État indien aux Affaires étrangères, Bhandari, avaient porté leurs fruits. Il a obtenu l'accord du président Jayawardene pour que le gouvernement sri-lankais entame des négociations directes avec les organisations militantes tamoules en Inde. En contrepartie, l'Inde devait cesser de soutenir militairement les militants tamouls et s'opposer à leur demande d'un État séparé. S'il est vrai que l'Inde a fourni une formation militaire et des armes aux groupes militants tamouls, cela s'inscrivait, comme je l'ai mentionné précédemment, dans le cadre de la diplomatie agressive de l'Inde. Mais concernant la deuxième condition de Jayawardene relative à la revendication tamoule d'un État séparé sur l'île, l'Inde n'a jamais manifesté la moindre sympathie pour la cause sécessionniste. Bhandari ayant obtenu l'accord de Jayawardene pour négocier avec les groupes tamouls, le gouvernement indien s'apprêtait à brandir la menace d'une répression féroce contre les organisations armées de libération. Par la suite, peu après l'intégration des LTTE au sein du Front de libération nationale du Kenya (ENLF), un cessez-le-feu entre les organisations armées tamoules et le gouvernement sri-lankais a été proposé en avril/mai 1985 et mis en œuvre en juin 1985, devant être suivi de négociations en juillet/août 1985. Ces pourparlers se sont tenus sous l'égide de l'Inde à Thimphou, capitale du Bhoutan, dont le gouvernement accueillait les parties négociatrices. Les négociations de 1985, parrainées par l'Inde, entre les organisations politiques tamoules et le gouvernement sri-lankais sont connues sous le nom de « pourparlers de Thimphou ».

Les pourparlers de Thimphou se sont révélés être un événement remarquable dans l'histoire politique tamoule : pour la première fois, les représentants de toutes les organisations armées de libération tamoules et du parti politique modéré, le TULF, ont décidé conjointement et à l'unanimité de mettre en avant et de rechercher la reconnaissance des fondements de la question

nationale tamoule. Les revendications fondamentales à l'origine de la question nationale – le droit à l'autodétermination – avaient déjà été invoquées et consacrées par le peuple tamoul lors des élections générales de 1977. Sur la base de ce droit au choix politique, les représentants tamouls ont énoncé quatre principes cardinaux, qui ont constitué le fondement du conflit ethnique. Ce sont :

1. Le peuple tamoul se constitue en une nation ou nationalité distincte.
2. Les Tamouls ont une patrie historiquement attribuée, un territoire identifiable sur lequel ils ont un droit inaliénable.
3. Les Tamouls, en tant que peuple, ont le droit à l'autodétermination.
4. Le peuple tamoul a droit à tous les droits fondamentaux de l'homme et aux libertés civiles.

Après avoir réclamé la reconnaissance de ces principes, les représentants tamouls ont clairement fait savoir au gouvernement sri-lankais que toute solution significative et durable à la question nationale tamoule devait reposer sur ces principes fondamentaux.

A Thimpu, la délégation sri lankaise n'était pas dirigée par un haut responsable politique mais par Hector Jayawardene, le frère avocat du président Julius Jayawardene. En réponse aux principes cardinaux énoncés par la délégation tamoule, Hector Jayawardene a refusé d'accepter que les Tamouls constituent une nation, qu'ils aient une patrie historique ou qu'ils aient droit à l'autodétermination. Hector a en outre soutenu que les principes énoncés par les Tamouls constituaient une négation de la souveraineté et de l'intégrité territoriale du Sri Lanka et étaient donc totalement inacceptables. Le gouvernement sri-lankais et les organisations politiques tamoules ont campé sur leurs positions et les pourparlers se sont retrouvés dans une impasse. M. Bhandari, qui faisait office d'arbitre, manquait de compétences en négociation et de sagacité diplomatique pour parvenir à une réconciliation ; il a plutôt tenu des propos imprudents et a été réprimandé par M. Nadesan Satyendra, qui représentait le TELO aux pourparlers de Thimphou.

Bala était fréquemment en contact téléphonique avec Thilakar et Anton, les représentants des LTTE participant aux pourparlers de Thimphou. Une « ligne directe » entre la capitale du Bhoutan et Chennai a été mise en place pour permettre aux dirigeants de l'ENLF au Tamil Nadu de communiquer avec leurs délégués. Cette « ligne directe » clandestine désignait bien sûr un canal direct vers les services de renseignement indiens pour écouter les conversations. L'accès de Bala à la « ligne directe » s'est avéré fatal pour nous. Sachant que les services de renseignement extérieurs indiens, le RAW, seraient plus que curieux d'entendre la nature du dialogue entre les dirigeants de l'ENLF et leurs représentants à Thimphou, Bala n'a transmis que des messages et a évité toute explication sur les raisons des décisions et de la stratégie de la direction de l'ENLF.

Le 17 août 1985, alors que les négociations à Thimphou étaient sur le point de s'effondrer, un massacre brutal eut lieu dans la ville de Vavuniya, au nord du pays. Des militaires sri-lankais se sont livrés à une véritable tuerie, massacrant des dizaines de civils tamouls. Il s'agissait d'une

violation grave de l'accord de cessez-le-feu, qui constituait la base des pourparlers de Thimphou. M. Pirabakaran était furieux et a exigé des mesures fortes en guise de protestation. Par la suite, M. Pirabakaran et d'autres dirigeants de l'ENLF ont décidé conjointement d'informer leurs délégués de quitter les pourparlers de Thimphou en signe de protestation. Bala a été chargé de transmettre le message aux représentants de l'ENLF via la « ligne directe ». Bala a fait ça. Les délégués des six organisations politiques tamoules ont quitté conjointement les pourparlers de Thimphou, entraînant la rupture des négociations. Delhi était contrariée. Le conseiller politique des LTTE a été tenu responsable par le RAW de l'effondrement de la façade des négociations de Thimphou.

La déportation de Bala

Avec plusieurs de nos camps d'entraînement bien implantés au Tamil Nadu, nous savions que si l'Inde décidait de faire étalage de sa force et d'utiliser notre présence au Tamil Nadu comme levier pour exercer des pressions politico-diplomatiques, nous nous trouverions dans une situation extrêmement vulnérable. Tandis que Romesh Bhandari utilisait la menace d'une aide supplémentaire aux militants tamouls comme moyen de pression sur Colombo, Delhi utilisait la menace du démantèlement des camps et de l'expulsion du Tamil Nadu comme moyen de pression pour contraindre les groupes militants à dialoguer avec Colombo. Avant les pourparlers de Thimphou, les hauts responsables des services de renseignement indiens ont fait part de cette position aux LTTE et à d'autres organisations militantes tamoules à Delhi. Maintenant que nous avons quitté les pourparlers de Thimphou et mis fin aux négociations sans ménagement, nous savions que nous nous étions attiré les foudres de l'Inde. L'échec des pourparlers de Thimphou a créé une rupture entre Delhi et les organisations politico-militaires tamoules. L'Inde estimait que son rôle de médiatrice était compromis et que les organisations armées tamoules étaient devenues un obstacle à son rayonnement de superpuissance en Asie du Sud. Nous nous attendions à ce que l'Inde manifeste son mécontentement par une forme ou une autre de mesures punitives à notre encontre. Bala et moi avons discuté de ce scénario avant les négociations et maintenant, après leur échec, nous nous demandions à quoi nous attendre. De plus, nous savions que le RAW avait mal interprété le rôle de Bala dans la transmission des messages et des instructions de la direction de l'ENLF à ses représentants à Thimphou. Peu de temps après, nous avons vu le résultat.

Ironie du sort, nous avons justement discuté pendant le déjeuner de la possibilité que le gouvernement indien nous expulse. Il faisait très chaud et Bala était allé faire une petite sieste. Il venait à peine de se réveiller, de se laver et s'apprêtait à aller au bureau pour la soirée lorsqu'une véritable escorte de jeeps de police a fait irruption dans notre appartement. Des policiers en uniforme kaki sont sortis de leurs véhicules et ont pris position, bloquant les issues de la zone. Une délégation de policiers monta les marches et frappa à la porte. Comme c'est souvent le cas dans les situations délicates ou désagréables, les personnes appropriées sont soigneusement choisies pour annoncer la mauvaise nouvelle. C'est ainsi que M. Jumbo Kumar, un ami de Bala du service de renseignement du Tamil Nadu que nous connaissions depuis

notre arrivée à Chennai en 1983, avait été dépêché, avec le groupe de police, pour donner une apparence de civilité à un acte par ailleurs hostile de l'État indien. Le ton poli et empreint d'excuses de M. Kumar a atténué le choc lorsqu'il nous a informés que le gouvernement indien avait émis un ordre d'expulsion contre Bala. Bala et moi nous sommes regardés, puis il est sorti nonchalamment, comme un homme résigné à son sort, escorté par des policiers zélés, déterminés à faire exécuter l'ordre. Il devait attendre le prochain vol pour Londres en garde à vue.

L'arrestation de Bala fut rapide et décisive. Les policiers sont arrivés à notre appartement, l'ont fait sortir et il est parti. Ma situation n'ayant pas été mentionnée, j'ai supposé que je n'étais pas concerné par cet ordre d'expulsion. J'ai immédiatement pris un rickshaw et me suis rendu en trombe à notre bureau politique pour informer M. Pirabakaran et les autres cadres supérieurs de l'événement. M. Pirabakaran, qui se trouvait dans les camps d'entraînement, est immédiatement entré dans la clandestinité en prévision de mesures punitives à son encontre.

J'ai attendu au bureau politique d'Adyar des nouvelles de Bala et l'heure de son expulsion. J'étais assez naïve pour croire que la police suivrait la procédure légale appropriée et m'informerait de son lieu de séjour, etc. Mais à mesure que l'obscurité s'installait, mon inquiétude grandissait elle aussi, car je n'avais pas été informée de l'endroit où il se trouvait et mon esprit commençait à imaginer les pires scénarios. Comment aurais-je pu être sûr, compte tenu du contexte politique, qu'un « accident » ne se produirait pas et qu'il ne serait pas tué, etc. ? Heureusement, certains des cadres auxquels Bala donnait des cours de politique et avec lesquels il travaillait au bureau politique étaient disponibles pour m'aider et se sont révélés être des amis loyaux et fiables. J'ai intercepté Guru, le jeune cadre de Trincomalee qui venait chaque jour nous chercher à la maison et nous emmener au bureau politique, et je me suis précipité vers le quartier général du département de police de la branche « Q », en face de la plage de Marina. Il faisait nuit quand nous sommes arrivés, et mon humeur était tout aussi maussade. J'étais non seulement préoccupée par le traitement qu'il pourrait subir pendant sa détention au secret, mais aussi par le fait qu'il ait quitté la maison sans son insuline. Lorsque je suis arrivée au service de renseignement de la police, j'étais une femme en colère, animée d'une mission, poussée par la détermination et intrépide de rétablir la vérité, de découvrir où se trouvait Bala, d'exiger de le voir et de connaître les projets qu'ils avaient pour lui. C'était ma première confrontation avec les « autorités », pour ainsi dire, et j'ai eu l'impression d'être confronté à une situation où il y avait « eux » et « nous », et toute ma rébellion bouillonnait en moi. Je savais que la police avait manqué à son devoir et avait plus ou moins kidnappé Bala, le détenant au secret, et cette connaissance m'a conféré une force morale immense. Les premières demandes d'informations se sont heurtées à un complot du silence. Tous les policiers et leurs officiers savaient de qui je parlais, mais les questions concernant Bala se heurtaient à des dénégations : ils ne savaient pas ce qui s'était passé ni où il se trouvait. Ils se sont renvoyé la balle. Heureusement pour moi, je savais qui était le chef du renseignement de la police du Tamil Nadu et comment il dirigeait littéralement l'État pour le compte du ministre en chef, M. M. G. Ramachandran, et qu'il devait, incontestablement, être au courant de ce qui se passait. Alors, lorsque j'ai aperçu un officier de police supérieur que je connaissais, je lui ai tendu une embuscade. Je lui ai dit sans ambages d'aller dire à son patron, que je croyais dans le bureau à l'étage, qu'il serait tenu responsable si quelque chose de fâcheux arrivait à Bala et que j'avais l'intention de convoquer

une conférence de presse. Je ne me faisais aucune illusion sur l'efficacité de mes menaces, mais j'ai dû toucher un point sensible car, après quelques discussions à l'étage avec ses supérieurs, le policier est revenu et a confirmé que Bala était en garde à vue et ne serait pas libéré. Il a accepté que je lui livre l'insuline de Bala, mais je serais moi aussi détenu jusqu'à l'expulsion de Bala. J'ai accepté cela.

Cet épisode m'a permis de mieux comprendre l'angoisse, la peur et la frustration que doivent ressentir de nombreuses personnes ordinaires lorsqu'elles sont confrontées à un complot du silence lorsqu'elles recherchent des personnes « disparues » dans les commissariats de police ou peut-être dans les camps militaires, ce qui est plus fréquent au Sri Lanka.

Je suis immédiatement montée dans une voiture de police qui m'attendait et j'ai été ramenée chez moi. J'ai récupéré l'insuline de Bala et quelques vêtements, puis j'ai été emmenée à l'endroit où il était détenu. À ma grande surprise, sa « cellule de prison » était une pièce d'une maison moderne isolée de deux étages à la périphérie de Chennai. J'étais perplexe quant à la raison pour laquelle la police utilisait des résidences non officielles pour l'emprisonner, mais l'expérience m'a depuis appris que les services de renseignement et la police utilisent souvent des maisons anonymes à des fins d'interrogatoire illégal. En approchant de la maison, j'ai été stupéfait de voir des centaines de policiers qui gardaient le bâtiment et les environs. À l'intérieur de la maison également, des policiers étaient partout. J'ai trouvé Bala seul dans une chambre à l'étage. Il n'était ni contrarié ni inquiet, mais il était content de me voir et s'était inquiété de ne pas avoir son insuline avec lui. Il n'avait subi aucun dommage ; En fait, c'était tout le contraire. Il avait été bien soigné par son ami, l'inspecteur Jumbo Kumar, un peu gêné, qui lui rendait fréquemment visite et lui fournissait tout ce dont il avait besoin. Au cours de la conversation, il a indiqué que le dispositif de sécurité important était une précaution contre un éventuel raid des LTTE sur la maison pour libérer Bala.

Le premier vol pour Londres était le lendemain soir, nous sommes donc restés en détention jusqu'à quelques heures avant son départ, moment où j'ai été ramenée chez moi pour retrouver le passeport de Bala et lui préparer des vêtements. On m'avait proposé de voyager avec lui, mais j'ai refusé : je ne souhaitais quitter ni le Tamil Nadu ni la lutte, et comme je n'avais pas reçu d'ordre d'expulsion, j'ai décidé de ne pas partir.

J'ai estimé que l'ordre d'expulsion de Bala était l'expression du mécontentement de l'Inde face à l'échec des pourparlers de Thimphou et qu'il serait rappelé si l'administration de Rajiv était réellement soucieuse de parvenir à un règlement négocié. Bala m'a également encouragé à rester, m'assurant qu'il retournerait en Inde d'ici deux semaines. Juste avant son départ pour l'aéroport, Bala a demandé à l'inspecteur Kumar l'autorisation de se rendre au bureau politique des LTTE pour envoyer un message important à Pirabakaran, qui était entré dans la clandestinité. Au siège politique, Bala a tenu une brève réunion avec les cadres du LTTE tandis que la police gardait le bâtiment. Il expliqua aux cadres inquiets les raisons de la déportation et les conseilla sur la campagne à mener pour son rappel. Bala a également envoyé un message à Pirabakaran par un canal secret. Nous sommes ensuite partis pour l'aéroport, suivis par un convoi de véhicules de police et des LTTE.

Le lendemain matin, la quasi-totalité des journaux nationaux indiens, éditions anglaise et tamoule, ont mis en avant l'expulsion de Bala. Les articles de presse étaient favorables aux LTTE. Certains éditoriaux ont critiqué l'administration de Rajiv pour cette « action hâtive et imprudente ». Peu après l'expulsion de Bala d'Inde, les partis politiques du Tamil Nadu se sont emparés de la question. Des manifestations de masse ont été organisées pour protester contre l'expulsion de Bala et exiger son retour.

L'échec des pourparlers de Thimphou, l'expulsion de Bala et la clandestinité de Pirabakaran ont effectivement mis un terme aux futures négociations avec le Sri Lanka – une situation que l'Inde n'avait pas envisagée – à moins que Bala ne soit renvoyé en Inde. M. Pirabakaran, ainsi que les autres dirigeants de l'ENLIF, ont exigé le retour de Bala si un dialogue avec l'Inde ou le Sri Lanka devait être relancé. Les services de renseignement indiens m'ont donc envoyé des messages rassurants m'indiquant que Bala rentrerait bientôt en Inde. Finalement, le Haut-Commissariat indien à Londres lui a délivré un visa et un billet d'avion pour se rendre à Delhi. Entre-temps, les autorités indiennes ont organisé mon voyage à Delhi pour le rencontrer.

Bien que Bala soit revenu, les relations entre l'Inde et les LTTE étaient tendues, et la méfiance envers les intentions de l'Inde s'accroissait. S'affirmant comme une superpuissance régionale, l'Inde a constamment cherché à soumettre les LTTE à ses intérêts stratégiques et nationaux. Néanmoins, consciente de cette situation précaire, la LTTE a poursuivi ses activités en Inde. Le Sri Lanka a lui aussi poursuivi sa stratégie agressive. D'un côté, Jayawardene prétendait soutenir l'aspiration de l'Inde à un règlement négocié du conflit ethnique. Mais d'un autre côté, il a systématiquement renforcé la machine militaire sri-lankaise en vue d'opérations offensives militaires majeures dans la patrie tamoule. Entre-temps, nous ignorions tout d'un plan machiavélique ourdi par un ministre du gouvernement sri-lankais : l'assassinat de Balasingham. La tentative d'assassinat contre Bala, survenue le 23 décembre 1985, eut lieu trois mois après la révocation de son ordre d'expulsion, couronnant une année mouvementée pour nous et nous apprenant de nombreuses leçons supplémentaires sur la nature désespérée et sans scrupules des forces sataniques auxquelles nous étions confrontés.

La tentative d'assassinat

L'assassinat des dirigeants du mouvement de libération opposé fait partie intégrante de toute stratégie de contre-insurrection mise en œuvre par un État oppressif. Bala et moi discutons souvent de cette tactique plutôt impitoyable et désespérée employée par des États du monde entier. Rétrospectivement, dans ce contexte, il était plutôt imprudent de notre part de ne pas avoir été plus vigilants face aux tentatives d'assassinat potentielles. M. Pirabakaran vit avec cette menace et adapte sa sécurité pour la prévenir. Mais Bala, peut-être avec un excès de modestie, ne se considérait pas assez important pour que quiconque prenne le temps de comploter et de le tuer. Si c'était le cas, pensait-il, alors cela faisait partie du combat. Personnellement, il ne s'est jamais trop soucié de sa sécurité et a laissé ce soin aux autres. C'est dans cette atmosphère plutôt négligente et peu surveillée que la tentative d'assassinat a eu lieu.

Le complot a été ourdi par Lalith Athulathmudali, ancien ministre sri-lankais de la Sécurité nationale et proche confident du président Jayawardene.

Ironie du sort, Bala connaissait personnellement l'auteur de la tentative d'assassinat dont il avait été victime depuis l'arrivée de ce dernier à Chennai en 1984. Il s'appelait Kandasamy, un ancien officier du renseignement sri-lankais. Il faisait partie de ces individus sans scrupules qui utilisent et sont utilisés par d'autres pour obtenir et diffuser des informations au profit de leurs nombreux employeurs. Je les appelle des « prostituées du renseignement ». Il s'est imposé à Bala lors de ses promenades sur la plage de Besant Nagar. D'après la nature des discussions avec lui, Bala a supposé qu'il s'agissait d'un agent double. Mais bien que Bala ait fortement douté de l'intégrité de cette personne, ce n'est qu'après la tentative d'assassinat qu'il a fait le lien entre le passé de cet homme et la tentative d'assassinat dont il avait été victime. C'est en effet le jugement juste de Bala sur le caractère de cet homme qui a conduit à son interrogatoire par les agents de la branche spéciale (renseignement) du Tamil Nadu, au cours duquel il a craqué et avoué, et a été accusé de tentative de meurtre.

Voici comment cela s'est passé. Environ deux semaines avant l'assassinat, je balayais la porte d'entrée de notre appartement. J'ai remarqué une jeune femme élégamment vêtue qui montait l'escalier suivant, de notre étage au toit de notre appartement. Elle a été surprise de me voir et a demandé si quelqu'un vivait à l'étage. Lorsque j'ai répondu par la négative et qu'il n'y avait que le toit à l'étage, elle s'est retournée et a descendu nonchalamment les marches pour sortir par la porte d'entrée de l'immeuble. C'était la première fois que je voyais quelqu'un monter les escaliers qui passaient devant notre appartement pour aller sur le toit. Même les propriétaires de l'immeuble de deux étages, qui habitaient au rez-de-chaussée, n'utilisaient pas le toit et ne s'approchaient pas de notre appartement. Je trouvais cela inhabituel et, dans une conversation futile sur les événements de la journée, il fit remarquer à Bala l'incident d'une jeune fille inconnue et ravissante dans l'escalier. Il n'a pas pris l'incident au sérieux.

Une situation similaire s'était produite la veille au soir, jour de l'attentat à la bombe. J'étais seul à la maison vers 19h. J'attendais le retour de Bala de son bureau politique quand j'ai entendu quelqu'un marcher dans les escaliers. J'ai jeté un coup d'œil par le judas de la porte et j'ai vu une jeune femme monter l'escalier menant au toit. « C'est étrange », me suis-je dit, « Peut-être que les gens du rez-de-chaussée emportent quelque chose sur le toit ». Je suis allée dans ma chambre pour régler quelques affaires, et c'est là que j'ai entendu le grincement du portail du rez-de-chaussée. Pensant que Bala était sûrement rentré à la maison, j'ai regardé par la fenêtre pour voir si c'était lui. À ma grande surprise, j'ai vu cette jeune femme quitter l'appartement. Mais ce qui a piqué ma curiosité, c'est la direction qu'elle a prise après avoir franchi le portail. Si elle avait rendu visite à la famille du rez-de-chaussée, elle se serait tournée vers leur porte. Mais cette femme se tourna dans la direction opposée et disparut dans l'obscurité. Bala est rentré chez lui peu de temps après et j'ai de nouveau raconté l'histoire. Je n'ai pas eu peur, et je ne pensais pas non plus que cette jeune femme effectuait un travail de reconnaissance pour un assassin. J'ai simplement trouvé ce comportement étrange. L'affaire se compliqua lorsque, vers dix heures du soir, j'entendis la porte du toit claquer sous le vent. La porte ne possède qu'une serrure intérieure et je la gardais toujours verrouillée avec précision pour éviter

qu'elle ne claque la nuit et par mesure de sécurité. J'ai alors réalisé que cette jeune femme était entrée dans le bâtiment et avait ouvert cette porte. Ce faisant, elle a permis d'accéder à l'immeuble par l'entrée de service située à l'arrière du bâtiment. Autrement dit, n'importe qui pouvait accéder au toit en empruntant les marches situées à l'arrière de l'immeuble. La porte non verrouillée sur le toit permettait d'entrer dans l'immeuble, jusqu'à notre porte d'entrée, puis de descendre les marches et de sortir par l'entrée du rez-de-chaussée qui ne comportait également qu'une serrure intérieure. J'ai demandé à mon neveu, qui vivait avec nous, de monter à l'étage et de fermer la porte à clé ; ce qu'il fit.

Le matin de la tentative d'assassinat, notre fidèle toutou Jimmy, chose inhabituelle, s'est mis à aboyer et à sauter contre une des fenêtres. Je me suis levé et j'ai regardé l'heure ; Il était précisément 5h55 du matin. Je me suis approché du chien et je l'ai caressé. La chienne a alors sauté sur sa chaise et est restée silencieuse. J'ai regardé par la fenêtre pour voir ce qui la préoccupait tant. Je ne voyais rien ; Mais j'ai bien entendu le grincement du portail. J'ai attribué ces troubles au fait que certains de nos cadres étaient venus faire de l'exercice tôt le matin sur la plage et avaient laissé leurs vélos en bas. L'air était frais, alors j'ai pris un drap et j'ai recouvert Bala, puis je me suis recouchée. J'étais allongé là, dans un demi-sommeil merveilleusement relaxant, à 6 heures du matin, écoutant les chants du temple diffusés par haut-parleur, quand le monde entier a semblé exploser. Notre appartement a tremblé et j'ai vu les fenêtres se briser ; La pièce était remplie de fumée et de poussière ; Jimmy a couru pour sauver sa vie. Ma première pensée a été : « Mon Dieu, la bonbonne de gaz a explosé ! » En me levant, j'entendais le tintement du verre brisé tout autour de moi, provenant des fenêtres brisées. J'ai regardé Bala. Le drap dont je l'avais recouvert était maintenant alourdi par les éclats de verre et le maintenait immobilisé. Les éclats de verre de la vitre ont volé au-dessus de moi – au plus près de la fenêtre – et ont atterri sur Bala. J'ai décollé la feuille, en enveloppant le verre au passage. Avec une certaine incrédulité, nous sommes allés au salon pour voir ce qui s'était passé. La fumée et la poussière obscurcissaient l'air et des débris jonchaient tout. J'ai alors réalisé qu'il y avait eu une explosion. Mon neveu, visiblement choqué, couvert de poussière blanche de la tête aux pieds, errait comme hébété. Il en a subi les conséquences de plein fouet : la bombe avait explosé sur le toit, juste au-dessus de sa chambre. Une semaine auparavant seulement, nous avions échangé nos chambres pour avoir une vue sur la plage. Puisque nous étions encore en vie, je me demandais si les assassins n'avaient pas posé une autre bombe par précaution, et nous sommes restés dans le salon à attendre d'être emportés par une autre explosion. J'ai aussi crié de ne pas sortir ; L'assassin aurait pu nous attendre pour nous abattre si nous avions pris la fuite. En quelques minutes, des policiers en uniforme gravissaient l'escalier et le public s'était rassemblé à l'extérieur. Nos cadres ont informé M. Pirabakaran, qui avait entendu l'explosion à son domicile, à plusieurs kilomètres de notre appartement.

De toute évidence, l'assassin était monté par l'escalier de service, était arrivé sur le toit et, trouvant la porte des appartements verrouillée, avait paniqué et placé la bombe à retardement sur le toit avant de s'enfuir dans la direction d'où il venait. Si la porte du toit avait été ouverte, comme l'avait prévu la femme en reconnaissance, l'assassin serait entré dans l'appartement, aurait placé la bombe devant notre porte, serait descendu les marches et aurait déverrouillé la porte d'entrée de sa moto de fuite.

Curieusement, quelques jours avant cette opération, le potentiel assassin avait demandé à rencontrer Bala seul sur la plage devant notre maison à 22 heures. C'est M. Pirabakaran qui lui a conseillé soit de ne pas y aller, soit d'emmener un cadre avec lui. Bala était escorté par l'un de nos cadres ; Autrement, je suis certain qu'il ne serait jamais revenu de son rendez-vous à la plage.

Une fois la poussière retombée, la fumée dissipée et le choc initial passé, nous avons constaté les dégâts causés à l'appartement. Toutes les fenêtres étaient cassées ; Les portes avaient disparu. Chaque mur présentait une fissure plus ou moins importante. Mais c'est dans la chambre de notre neveu que l'ampleur de l'explosion s'est révélée. La force de l'explosion avait arraché les treillis métalliques et les barres de fer de la structure, ainsi qu'une couche de ciment d'environ 30 centimètres d'épaisseur, créant un trou d'1,20 mètre de diamètre qui laissait entrevoir le ciel à travers le plafond. L'escalier était lui aussi gravement endommagé. Un énorme trou s'était formé dans le mur. Si l'assassin avait réussi à placer la bombe devant notre porte, tout l'immeuble se serait effondré, nous tuant ainsi que la famille qui vivait en bas.

Des personnes venues de tout le Tamil Nadu nous ont rendu visite pour nous faire part de leurs inquiétudes. Des centaines de personnes ont défilé devant notre maison immédiatement après l'incident. Les dirigeants de toutes les organisations, Padmanaba de l'EPRLF, Sri Sabaratnam de TELO, Bala Kumar d'EROS, Sidharthan de PLOTE et M. Sivasithampuram de TULF, sont venus en signe de solidarité tamoule. Le ministre en chef du Tamil Nadu, M. G. Ramachandran, devait nous rendre visite, mais il a annulé sa visite pour des raisons de sécurité. La police a ouvert une enquête. Ils ont écouté mon histoire et m'ont présenté une femme à la peau claire pour que je puisse m'identifier. L'enquête a pris une tournure différente lorsque la police a soupçonné que l'explosion était un acte interne des LTTE. Finalement, sur la suggestion de Bala, le véritable coupable fut mis sous surveillance et fut surpris en train de téléphoner à son patron cinghalais à Colombo, Lalith Athulathmudali. Le potentiel assassin a été emmené pour être interrogé et, pris d'un accès de culpabilité, il s'est effondré et a raconté l'histoire. Sa complice était sa nièce.

Le prévenu est resté en détention à la prison centrale de Chennai pendant de nombreux mois. Tous les efforts déployés par la police de l'État pour enregistrer une plainte pour tentative de meurtre ont été contrecarrés par les autorités du gouvernement central, car l'affaire impliquait un ministre de haut rang du cabinet de Jayawardene, avec des répercussions importantes sur les relations interétatiques. Les deux gouvernements ont conspiré pour étouffer toute cette affaire, et M. Kandasamy a finalement été libéré avant de disparaître mystérieusement au Sri Lanka pour y vivre en paix, sans être entaché par un quelconque crime.

Les LTTE ont dû payer les énormes travaux de reconstruction de l'appartement, mais cela n'a pas suffi à convaincre le propriétaire de nous laisser rester dans son logement pourtant très convenable. Le propriétaire vivait au rez-de-chaussée avec ses jeunes enfants, et ils continuaient de trembler et de vivre dans la peur après l'explosion. On comprend aisément que les propriétaires de Chennai n'étaient pas très à l'aise à l'idée de louer leurs biens aux Balasingham après l'attentat à la bombe. Finalement, une famille musulmane a eu le courage de le faire. Notre nouveau

logement était idéalement situé près du bureau politique et entouré de nos cadres. Mais cette nouvelle résidence m'a une fois de plus permis de vivre de nouvelles expériences en Inde.

Travail domestique en Inde

Tout au long de cet ouvrage, j'ai parfois brièvement évoqué des incidents ou relaté des observations qui ont mis en évidence des contradictions sociales et une pauvreté généralisées au Tamil Nadu. Hormis les classes moyennes et les riches qui vivent dans leurs propres maisons ou appartements loués en ville, la majorité des pauvres vivent dans des villages et des bidonvilles urbains. La précarité et les difficultés socio-économiques condamnent des millions de personnes au Tamil Nadu à vivre dans des logements exigus, de petites huttes au toit de chaume. Ces cabanes ne comportent ni chambres, ni cuisines, ni salles de bains. Ce sont de simples structures d'une seule pièce où la famille cuisine, mange et dort. Il n'y a ni gaz ni électricité. Des arbustes, des buissons ou de hautes herbes poussant à l'arrière de la cabane ou à proximité font office de toilettes. Les déchets ménagers jonchent très souvent l'environnement. Dans cette pauvreté et cette misère, les femmes luttent pour préserver leur dignité et faire survivre leurs familles. À ces conditions d'existence difficiles s'ajoute l'absence d'accès immédiat à une source d'eau dans la cabane. La plupart de ces familles s'approvisionnent en eau quotidienne grâce à une pompe commune du quartier et, en général, aller chercher de l'eau est une tâche qui incombe aux femmes. Les femmes sont initiées à cette tâche domestique dès leur plus jeune âge. Il n'est en effet pas rare de voir des fillettes de six ou sept ans à peine pomper de l'eau et à rapporter les pots à la maison. Faire la queue et pomper de l'eau empiète sur le temps et la patience des femmes. Si, comme c'est souvent le cas en été, l'approvisionnement en eau est insuffisant pour répondre aux besoins de la population locale, les femmes sont contraintes de chercher un point d'eau dans le voisinage. Des groupes de femmes pauvres en quête d'eau se rassemblaient souvent devant notre portail et demandaient à utiliser la pompe à eau située dans la cour de notre maison. En été, les familles de la classe moyenne sont elles aussi touchées par la pénurie d'eau et n'ont d'autre choix que de chercher de l'eau ou d'attendre qu'un camion-citerne livre des quantités d'eau rationnées au quartier.

Le problème d'un approvisionnement en eau potable suffisant est crucial en Inde. Il est très fréquent que les femmes rurales parcourent de longues distances pour quelques pots d'eau potable. Ainsi, dès nos premières visites au Tamil Nadu, nous avons pris conscience du rôle crucial de l'eau dans la qualité et le niveau de vie à Chennai. Il va de soi que lorsque nous sommes allés nous installer définitivement au Tamil Nadu, l'une de nos premières priorités lors de la recherche d'un logement a été de nous renseigner sur l'approvisionnement en eau de la maison et des environs. Grâce à la connaissance de ce problème social, nous avons pu trouver un logement avec un approvisionnement en eau fiable et j'ai été épargnée par le souci incessant de nombreuses femmes quant à l'entretien de cette commodité de base dans la maison. Mais après l'attentat, notre logement se trouvait dans une zone où l'approvisionnement en eau était souvent irrégulier et insuffisant, surtout pendant les longs mois chauds de l'été. Peu de

temps après mon emménagement dans la nouvelle maison, une multitude de problèmes liés à l'approvisionnement en eau ont commencé à affecter ma qualité de vie.

Bien que je me considérais très privilégié d'avoir une pompe à eau manuelle dans la cour avant de la maison, l'approvisionnement était irrégulier et diminuait progressivement avec l'intensification de l'été indien. Au début de l'été, l'approvisionnement en eau de notre maison a été réduit à une demi-heure par jour, pendant laquelle je rassemblais tous les récipients d'eau, pompais l'eau à la main et la stockais pour les besoins domestiques de la journée. Inutile de préciser qu'il n'y avait pas d'eau courante ni dans la cuisine ni dans la salle de bain. Et ce n'est que lorsque j'ai été privé d'une source inépuisable d'eau courante que j'ai compris à quel point ces ressources et commodités, que l'on tient pour acquises, influencent notre mode de vie et notre niveau de vie. Aussi anodin que cela puisse paraître au lecteur, il est assez extraordinaire de constater comment une ressource aussi souvent considérée comme acquise que l'eau peut devenir un problème majeur, occupant l'esprit lorsqu'on réfléchit à des stratégies pour la préserver et qu'on met en œuvre des procédures de cuisine et de nettoyage afin que le seau d'eau réservé à la cuisine soit utilisé avec parcimonie. Toutes sortes de techniques de vaisselle sont également appliquées pour apprendre quelle est la meilleure méthode pour laver la vaisselle et nettoyer la cuisine avec la quantité d'eau limitée disponible. Finalement, la stratégie la plus simple consistait à sortir les casseroles et poêles sales, à s'asseoir sur un tabouret bas, à savonner les ustensiles, puis à les rincer et à les laisser sécher au soleil avant de les ranger dans la cuisine.

À nos problèmes s'ajoutait la salle de bain à l'étage où il fallait faire transporter l'eau. C'était assez étonnant d'apprendre qu'un seul seau d'eau pouvait suffire pour se laver. Mais au moins, avec ce seau, j'avais la chance de pouvoir m'arroser quotidiennement pour me rafraîchir face à la chaleur accablante. En général, même si le problème de l'eau a rendu ma vie moins confortable, j'étais en effet privilégiée par rapport à la situation difficile de millions de femmes en Inde, qui investissent énormément de temps et d'énergie pour acquérir cette ressource essentielle pour leurs familles.

Mais, problème d'eau ou pas, le travail domestique en Inde est, à mon avis, laborieux. La cuisine, par exemple, est un travail pénible et extrêmement subalterne pour les femmes. Gratter les noix de coco, éplucher les petits oignons, couper la viande en dés, nettoyer le poisson, hacher finement les légumes, cuire et égoutter le riz sont des aspects fastidieux de la cuisine qui, de par leur nature monotone et répétitive, finissent par ennuyer à mourir. La durée de la cuisson est encore allongée par le fait que, selon toute vraisemblance, il faut utiliser un réchaud à gaz à deux brûleurs seulement ; Un jet sera utilisé pendant une demi-heure pour cuire le riz (en fonction de sa qualité), ne laissant qu'un seul jet disponible pour la cuisson des plats principaux. L'autre option est un poêle à bois avec un, deux ou, si l'on est chanceux, trois espaces de cuisson. Mais la préparation du repas en elle-même ne représente qu'une partie de la préparation des aliments, qui est la principale responsabilité des femmes. À cette liste de nécessités de la préparation des aliments s'ajoutent le lavage et le séchage du riz avant de le moulinier ou de le piler, le brunissement des ingrédients dans les préparations de poudre de chili, la première cuisson de la farine pour les plats spéciaux, le trempage des grains, le broyage des

aliments entre deux pierres (ammi) en tant que plats d'accompagnement du plat principal, etc.

Durant nos années en Inde, nous n'avions pas non plus accès à des machines à laver. Nos vêtements étaient lavés à la main à la maison, à l'eau froide : sauf quand j'avais la flemme et que je n'avais pas envie de faire la lessive ni de me soucier de la réserve d'eau. J'ai abandonné mes inquiétudes et j'ai confié mes robes et les chemises de Bala à une dame qui venait à la maison certains jours de la semaine pour rassembler le linge et l'emporter au lavage. Ma seule inquiétude était de savoir si les vêtements seraient lavés dans des bassins peu profonds d'eau sale et quel serait le risque d'infection que cela impliquait. Mais les vêtements m'étaient toujours rendus lavés, repassés et soigneusement pliés, et cela me convenait parfaitement. À tout cela s'ajoutaient les courses quotidiennes pour les légumes frais, le poisson ou la viande. Ces tâches ménagères extrêmement insignifiantes, routinières et ennuyeuses font peser un fardeau énorme sur le temps, l'énergie et le développement mental des femmes et les condamnent à une vie de simple survie. J'ai donc souvent réfléchi à l'axiome de Marx selon lequel ce sont les conditions sociales qui déterminent la conscience, et j'en ai conclu qu'il avait absolument raison. La monotonie et la persistance des tâches ménagères laissent peu de place à la réflexion. Cette expérience du travail domestique quotidien en Inde m'a permis de mieux comprendre pourquoi de nombreuses femmes, lorsqu'elles en ont les moyens, préfèrent employer du personnel de maison. Je rêvais souvent d'une gouvernante compétente à qui je pourrais tout confier ; mais je n'en ai jamais eu. En tant que féministe, j'étais farouchement opposée par principe à l'emploi d'une domestique. L'idée même d'utiliser une autre femme pour cuisiner et nettoyer mes saletés et mes ordures me répugnait. J'ai toujours soutenu que tous les membres d'un ménage devaient participer aux tâches ménagères. Deuxièmement, je ne souhaitais pas exploiter le travail de ces femmes très pauvres en leur versant le salaire de misère qu'elles gagnent habituellement comme domestiques. De plus, à mon avis, l'emploi d'une jeune fille comme domestique pour un salaire encore plus bas, ce que font beaucoup de gens, était totalement inacceptable. En effet, l'une des principales contradictions que j'observais chaque matin, assise sur la véranda à boire mon thé, était de voir de nombreuses petites filles âgées de six à dix ans se rendre à leur travail de domestiques, tandis que, d'autre part, des petites filles issues de familles plus aisées partaient à l'école dans leurs uniformes impeccables. La contradiction est flagrante lorsqu'on observe une situation où une jeune fille domestique arrive tôt le matin dans une maison pour aider à préparer le petit-déjeuner de sa camarade qui se prépare à partir à l'école. La petite domestique lavera très probablement ensuite l'uniforme et les vêtements de son employeuse écolière.

Relations tendues

Bien que les pourparlers de Thimphou d'août 1985, organisés sous l'égide de l'Inde, n'aient pas permis de rapprocher le gouvernement sri-lankais et les organisations militantes tamoules d'un règlement négocié, l'Inde a persisté dans ses efforts diplomatiques pour trouver une solution politique au conflit ethnique. Plusieurs séjours à Colombo de ministres et de fonctionnaires

indiens ont donné lieu à des conférences et des dialogues avec les dirigeants cinghalais, ainsi qu'à l'élaboration et à la révision d'idées et de propositions de réforme constitutionnelle au Sri Lanka. Entre-temps, les relations entre Delhi et les LTTE ne sont jamais revenues à leur niveau de 1983. Alors que Delhi déplorait l'échec des pourparlers de Thimphou, les LTTE devenaient de plus en plus sceptiques quant aux actions de Delhi après l'expulsion de Bala et ses relations avec Colombo. Une importante opération de « sécurité » menée par la police du Tamil Nadu, sous la direction du D.I.G., a amplement démontré que les LTTE et d'autres organisations militantes ne bénéficiaient plus du soutien du Tamil Nadu et de Delhi, et ne pouvaient plus compter sur lui. Mohandas, le 8 novembre 1986.

Les services de police et de renseignement du Tamil Nadu étaient déjà nerveux et inquiets face au nombre croissant de cadres armés des organisations militantes tamoules et à leur liberté de mouvement, exhibant des armes mortelles. Bien que les LTTE aient maintenu un haut niveau de discipline au Tamil Nadu et aient bénéficié d'une bonne image auprès du public, des actes de violence perpétrés par d'autres groupes armés ont agacé la police de l'État. Un grave incident de violence, qui a contraint la police du Tamil Nadu à prendre des mesures sérieuses, s'est produit le 1er novembre 1986 à Choolaimedu, en plein cœur de Chennai. Lors d'une altercation mineure avec un conducteur de pousse-pousse, un haut responsable de l'EPRLF, Douglas Devananda (aujourd'hui ministre au sein du gouvernement sri-lankais), a ouvert le feu avec un fusil automatique, tuant sur le coup un jeune avocat tamoul et blessant de nombreux autres civils. L'incident a provoqué un tollé au Tamil Nadu et les médias ont exigé des mesures punitives urgentes. Pour le commissaire divisionnaire Mohandas, chef du renseignement du Tamil Nadu et principal garant de l'ordre public au sein de l'administration M.G.R., cet incident était une occasion idéale de réprimer les militants tamouls venus du Sri Lanka. Cet incident de fusillade, couplé à une demande du ministère de l'Intérieur du gouvernement central en faveur de mesures de sécurité strictes pour la prochaine conférence de l'ASACR qui devait se tenir dans l'État voisin du Karnataka et à laquelle le président sri-lankais J.R. Jayawardene devait assister, a donné l'impulsion à des opérations de désarmement draconiennes et de grande envergure contre les organisations militantes tamoules sri-lankaises. Bien que les cadres des LTTE n'aient en aucune façon été impliqués dans la mort tragique de ce jeune avocat, la population classait généralement toutes les organisations militantes comme des « Tigres ». L'opération de désarmement des organisations militantes sri-lankaises menée le 8 novembre 1986 par la police du Tamil Nadu fut ainsi tristement surnommée « Opération Tigre ».

Il était environ 6 heures du matin lorsque nous avons vu un groupe de policiers défoncer notre portail. La hâte de leurs mouvements indiquait que quelque chose de grave était en train de se produire. Nous n'avions aucune idée de ce qui se passait ni pourquoi ils étaient venus, mais l'invasion agressive de notre domicile privé nous a fait comprendre qu'il ne s'agissait pas d'un acte amical à notre égard. Pressentant que nous allions être arrêtés, je me suis empressé de cacher mon pistolet pour éviter qu'il ne soit confisqué. Je l'ai attrapé et je l'ai jeté sur le toit, en espérant le récupérer plus tard. Une fois à l'intérieur de la maison, les policiers ont procédé, sans autorisation, à la fouille des lieux. La maison a été fouillée de fond en comble. Mes parents, venus d'Australie pour leur rendre visite, sont restés bouche bée tandis que des hordes de policiers occupaient et prenaient possession de la maison sans la moindre gêne, empêchant

quiconque d'entrer ou de sortir. Ils restèrent pétrifiés tandis que la police vidait le contenu de leurs valises et de leurs sacs et fouillait leurs affaires. Ils avaient lu ou entendu parler de ces choses arrivées à d'autres personnes, mais n'avaient jamais imaginé qu'ils seraient eux-mêmes exposés à des tactiques policières aussi brutales. Naturellement, leur opinion sur les forces de police du Tamil Nadu s'est rapidement dégradée. Nous n'avions toujours aucune idée de ce qu'ils recherchaient, car à ce stade, notre maison n'était pas utilisée pour le stockage d'armes ou d'explosifs. À l'extérieur de la maison, nous pouvions constater que des véhicules de police et des contingents de policiers avaient bouclé tout le secteur et qu'une vaste opération de recherche était en cours dans toutes les résidences des LTTE. Une vaste opération de ratissage à l'aube était en cours dans tout l'État, visant tous les camps des groupes militants. Après avoir perquisitionné notre maison et n'avoir trouvé que le pistolet que j'utilisais pour ma sécurité personnelle, le policier responsable a demandé à Bala de l'accompagner au poste de police. Au poste de police local, Bala a été extrêmement humilié et rabaissé lorsque la police a pris sa photo d'identité judiciaire et ses empreintes digitales. M. Pirabakaran a subi le même traitement humiliant dans un autre commissariat après avoir été placé en garde à vue dans des conditions similaires. Après plusieurs heures d'interrogatoire, Bala et Pirabakaran ont été autorisés à rentrer chez eux, mais ont été immédiatement assignés à résidence. Un groupe de policiers armés de fusils a pris position dans l'allée de la maison et Bala a été autorisé à recevoir des visiteurs, mais n'a pas été autorisé à quitter la maison. Les mêmes conditions ont été imposées à M. Pirabakaran. Selon eux, c'était pour la « sécurité » de Bala. De qui avait-il besoin comme protection, et pourquoi, à ce stade, alors qu'il avait déjà été la cible d'une tentative d'assassinat ? Ils n'ont pas été en mesure de l'expliquer.

Bala et M. Pirabakaran étaient tous deux indignés et déçus par ce qu'ils considéraient comme un acte délibéré d'intimidation et de harcèlement de la part du Tamil Nadu et de Delhi. Aucun d'entre nous n'était assez naïf pour croire qu'une opération policière d'une telle ampleur, aux implications politiques considérables, pouvait être menée à l'insu des autorités étatiques et centrales. Bien que les divergences politiques aient souvent joué un rôle dans les relations entre les LTTE et Delhi, une telle action policière agressive était, de l'avis des LTTE, injustifiée. Toute préoccupation en matière de sécurité aurait pu être abordée et des dispositions appropriées prises. La nature de cette action agressive contre les LTTE et leurs dirigeants indiquait la compréhension superficielle que les services de renseignement de la police avaient de Bala et de Pirabakaran. Si la police du Tamil Nadu avait eu une compréhension plus approfondie de la psyché de Jaffna, elle aurait su qu'une telle humiliation, au lieu d'intimider et de soumettre Bala et Pirabakaran, aurait blessé leur fierté et leur dignité et les aurait rendus provocateurs, sur la défensive et hostiles - ce qui fut le cas. De plus, une telle action a certainement confirmé nombre des soupçons que Bala et Pirabakaran nourrissaient déjà concernant l'engagement de l'Inde envers le peuple tamoul et les véritables intentions de Delhi. Pourtant, une semaine plus tard, les policiers qui montaient la garde devant chez nous ont soudainement ramassé leurs affaires et sont repartis aussi vite qu'ils étaient venus, et l'assignation à résidence a été levée, sans aucune explication de la part de qui que ce soit.

Des efforts diplomatiques intensifiés entre Delhi et Colombo pour trouver une solution politique au conflit ethnique à temps pour l'annonce d'une percée lors de la conférence de l'ASACR à

Bangalore étaient en cours depuis des mois avant le sommet. Ces efforts étaient motivés par l'ambition de Rajiv Gandhi d'obtenir un capital politique lors du sommet de l'ASACR, ce qu'une annonce de percée aurait certainement permis d'obtenir. Le Sri Lanka a présenté des propositions, dont un plan de trifurcation de la province orientale, ainsi que diverses suggestions de décentralisation. Les responsables indiens et sri-lankais ont présenté cette proposition totalement inacceptable à Bangalore, et Bala et Pirabakaran ont été conduits dans la capitale pour discuter de la question. Les « discussions de proximité » sur les propositions n'ont pas permis d'annoncer une percée, comme on l'espérait. Ces pourparlers furent connus sous le nom de « pourparlers de Bangalore ». M. M.G. Ramachandran, le ministre en chef du Tamil Nadu, a été sollicité pour exercer son influence morale sur la délégation des LTTE, tandis que le secrétaire indien aux Affaires étrangères, M. Venkadeswaran, un Tamoul, a été impliqué pour persuader les Tigres par la logique d'un dialogue rationnel. Les LTTE ont jugé ces propositions totalement inacceptables et ont refusé d'en discuter avec les dirigeants sri-lankais. Contrairement à la croyance populaire, M. M.G. Ramachandran a approuvé l'explication fournie par la délégation des LTTE concernant le rejet des propositions.

L'échec des pourparlers de Bangalore a privé Rajiv Gandhi des éloges politiques qu'il aurait reçus s'il avait annoncé une avancée diplomatique majeure dans la recherche politique d'une solution au conflit ethnique lors du sommet. Au contraire, il fut considérablement embarrassé lorsque Jayawardene décida d'utiliser la tribune du sommet pour prononcer une longue péroraison sur le soutien de l'Inde au « terrorisme » ; faisant bien sûr référence au soutien clandestin apporté par l'Inde aux organisations armées de libération tamoules.

Le rejet catégorique par les LTTE des propositions politiques présentées comme base d'une solution a profondément déçu le gouvernement indien et a contribué à une nouvelle évolution des relations entre l'Inde et les LTTE. Le gouvernement indien et les services de renseignement, avec l'accord du ministre en chef du Tamil Nadu, ont choisi d'envoyer un message clair et sans équivoque de désapprobation au LTTE et d'indiquer à toutes les organisations militantes que leur présence en Inde ne pouvait être considérée comme acquise. Le gouvernement indien, avec la coopération des services de renseignement et des forces de police du Tamil Nadu, a lancé une deuxième opération cruciale pour saisir du matériel de communication vital des LTTE.

Crise qui s'aggrave

La confiscation de la ligne de communication de M. Pirabakaran vers le nord-est du Sri Lanka, en signe de désapprobation de l'Inde face au rejet par les LTTE des propositions politiques de Bangalore, a porté un nouveau coup dur aux relations entre les LTTE et Delhi. Ce fut littéralement la goutte d'eau qui fit déborder le vase concernant la perception qu'avait Pirabakaran des intentions de l'Inde, et cela conduisit finalement à un scepticisme profond sur toutes les questions relatives à l'Inde, en ce qui le concernait.

Bien que Bala et M. Pirabakaran fussent conscients du mécontentement de l'Inde quant à l'issue du dialogue de Bangalore, ils étaient à leur tour abattus et profondément déçus par les

attentes politiques que l'Inde avait à leur égard. La trifurcation de la province orientale – l'une des propositions envisagées – au sein du territoire tamoul était l'antithèse de leur aspiration à la reconnaissance du Nord et de l'Est comme une seule entité territoriale tamoule. Si Delhi pouvait soutenir une telle proposition sri-lankaise visant à diviser la province orientale, Bala et Pirabakaran supposaient que l'écart entre les attentes de l'Inde et l'objectif des LTTE était irréconciliable. La décision de confisquer le matériel de communication de M. Pirabakaran après les pourparlers de Bangalore a encore renforcé leurs inquiétudes et envenimé des relations déjà tendues.

M. Pirabakaran a fait irruption chez nous pour consulter Bala après avoir appris la saisie de son matériel. Il était furieux contre Delhi pour avoir pris une décision aussi radicale et préjudiciable, et agacé par le ministre en chef M.G. Ramachandran pour avoir autorisé la police à lancer l'opération. De plus, cette action intentée contre lui a engendré la conviction qu'à l'avenir, sa vie pourrait être en danger. Mais sa principale préoccupation était de récupérer son matériel de communication avant de démanteler ses camps et de retourner à Jaffna. Cette défiance inébranlable et irréconciliable, si caractéristique de la personnalité de M. Pirabakaran, s'empara de lui et il décida d'entamer une grève de la faim jusqu'à la mort pour exiger la restitution de son matériel. Ses grands yeux noirs exorbités brillaient de fureur lorsqu'il lança sa tirade contre l'Inde et jura que seul son cadavre quitterait notre maison si l'Inde refusait de lui rendre son équipement. À partir de ce moment, il entama une grève de la faim jusqu'à la mort dans notre demeure et ne laissa passer ni nourriture ni eau. Bala ne pouvait rien faire face à une telle détermination, mais il comprenait en même temps le point de vue de Pirabakaran. Des hommes politiques, des militants politiques, des journalistes et des sympathisants de tous horizons du Tamil Nadu ont afflué chez nous pour offrir leur soutien à Pirabakaran. Certains de ses commandants l'ont supplié de se joindre à lui pour protester. Les manifestations de soutien à sa grève de la faim et critiquant le gouvernement du Tamil Nadu et de Delhi ont commencé à prendre de l'ampleur, et des foules se rassemblaient souvent devant notre maison en scandant leur approbation de son action.

Le ministre en chef, M.G. Ramachandran, se trouvait à Salem, à plusieurs centaines de kilomètres de Chennai, lorsque le matériel de Pirabakaran a été saisi. Face à une situation potentiellement explosive, lui et Delhi ont tous deux nié avoir connaissance de l'incident et se sont mutuellement rejeté la faute. M.G.R. fut troublé d'apprendre que Pirabakaran, qu'il aimait et respectait, avait entamé une grève de la faim jusqu'à la mort en guise de protestation. Il savait également que le chef des Tigres était tout à fait sérieux s'il avait entrepris une telle démarche. L'opposition à l'action provocatrice du gouvernement de l'État s'intensifiait déjà au sein de pans plus larges de la population tamoule. Il était également conscient que tout événement quelconque aurait des répercussions politiques considérables. au héros légendaire des Tamouls d'Eelam. Le deuxième jour du jeûne, Bala a reçu un appel urgent du ministre en chef. M.G.R. Il a supplié Bala de persuader M. Pirabakaran de mettre fin à sa grève de la faim et lui a assuré qu'il rencontrerait plus tard le chef des LTTE pour lui expliquer les raisons de l'intervention policière. Bala a déclaré sans ambages au ministre en chef que le chef des Tigres ne mettrait jamais fin à sa grève de la faim tant que le matériel de communication ne serait pas restitué. M.G.R. a pris conscience de la gravité de la situation et a ordonné la restitution immédiate du matériel

saisi. Épuisé, mais déterminé et provocateur, M. Pirabakaran a mis fin à sa grève de la faim quarante-huit heures plus tard, sous les feux des projecteurs, avec le soutien de politiciens locaux et d'une foule nombreuse de sympathisants. Plusieurs semaines plus tard, le ministre en chef, après une longue discussion avec Pirabakaran et Bala, a ordonné la restitution au LTTE de toutes les armes confisquées aux Tigres, ainsi que des armes des autres organisations militantes.

Quelques semaines seulement après la grève de la faim, M. Pirabakaran, toujours un fervent défenseur de l'autonomie dans la lutte, avait finalisé ses plans pour rompre le patronage de l'Inde et rétablir leur existence indépendante à Jaffna. Au début de l'année 1987, il quitta secrètement les côtes indiennes pour retourner dans son pays natal. Bala et moi avons été priés de rester à Chennai pour poursuivre le travail politique jusqu'à notre départ. Cette longue et souvent amère expérience de la diplomatie agressive et des pressions exercées par l'administration de Rajiv a inculqué aux rangs des LTTE une vision claire des subtilités du système politique indien. Les perspectives d'un règlement politique négocié du conflit, sous l'égide de l'Inde, semblaient, dans un avenir proche, hors de question. L'année 1987 s'est révélée être une année charnière et tumultueuse dans l'histoire de la lutte politique tamoule depuis les émeutes anti-tamoules de 1983. C'est durant cette période que l'intervention indienne a pris une tournure inattendue et dévastatrice, avec de profondes répercussions sur la psyché et la politique des Tamouls sri-lankais.

6 La guerre indo-LTTE

« Est-ce que ce bruit est le tonnerre ? » J'ai posé la question à l'un des cadres qui logeaient avec nous dans notre maison de Valvettiturai à Jaffna, alors que je me tenais sur la véranda, essayant de faire le lien entre le ciel matinal sans nuages et le grondement lointain qui parvenait à mes oreilles. « Non, tante », répondit-il d'un ton consterné, « ce sont les Indiens. Ils bombardent la ville de Jaffna depuis le camp militaire de Pallaly. » Et le grondement des obus d'artillerie qui pilonnaient la ville de Jaffna a empli l'air pendant des jours. Comme les rôles s'étaient inversés depuis l'époque où l'armée indienne dispensait une formation militaire à nos cadres, jusqu'à aujourd'hui où elle déploie son armement et son expertise militaire contre nous. Un retournement de situation inattendu : une des vicissitudes du théâtre politique asiatique. La guerre totale entre les LTTE et la force indienne de « maintien de la paix » a été l'aboutissement de relations souvent tumultueuses, contradictoires et empreintes de suspicion entre les LTTE et Delhi depuis l'époque de Chennai. C'était en octobre 1987.

Lorsque nous nous penchons sur cette période particulière de la longue et tumultueuse histoire de la lutte du peuple tamoul pour la liberté, nous le faisons avec des sentiments mitigés, voire contradictoires. Outre les intérêts politiques divergents et fondamentalement contradictoires que l'Inde, le Sri Lanka et les LTTE pouvaient avoir dans la patrie tamoule durant cette période, avec le recul, on peut attribuer la cause de la guerre à un catalogue de malentendus et d'appréhensions. Néanmoins, quelles que soient les affirmations et contre-affirmations concernant la répartition des responsabilités, c'est essentiellement le peuple tamoul qui a subi de plein fouet les conséquences de cette guerre impitoyable. De plus, bien que les pertes humaines et matérielles subies par la nation aient été incontestablement phénoménales et irremplaçables, il faut reconnaître au peuple du Tamil Eelam le mérite d'avoir tenu bon en tant que nation assiégée, refusant de se laisser intimider, et faisant preuve, durant cette période de crise de son histoire, d'une résilience et d'une ingéniosité véritablement étonnantes et admirables, d'une force insondable et d'un courage remarquable face à un ennemi impitoyable et brutal.

Une série d'événements tragiques se sont produits qui, d'une part, ont éveillé la conscience collective et mobilisé les sentiments nationaux du peuple en faveur de l'émancipation politique, mais qui, d'autre part, ont engendré de graves malentendus et contradictions entre l'IPKF et les LTTE, conduisant à une relation conflictuelle et hostile entre eux. J'ai partagé la colère et la douleur collectives face aux morts inutiles et évitables de certains des cadres les plus importants et populaires des LTTE, qui étaient non seulement des héros de guerre, mais aussi nos plus proches collègues. Néanmoins, malgré ces incidents nationaux profondément tragiques, il restait inconcevable comment la relation entre l'organisation de guérilla et la superpuissance régionale, commandant l'une des plus grandes armées du monde, avait pu se détériorer, passant d'un

dialogue irrémédiablement brisé à une confrontation militaire totale. L'explosion des hostilités armées entre les Tigres tamouls et les troupes indiennes de maintien de la paix, le 10 octobre 1987, a par la suite stupéfié la nation tamoule.

Au début de la guerre, à Valvettiturai, où je vivais, nous n'entendions que les incessants tirs d'artillerie. L'intensité et l'ampleur du conflit ne nous étaient pas encore visibles. Nous ignorions tout de la tentative avortée de l'armée indienne de débarquer sur le terrain de sport de l'université de Jaffna à la poursuite de M. Pirabakaran, ainsi que de leurs offensives vers la ville de Jaffna dans différentes directions depuis le camp militaire de Pallaly. Mais au fil des jours, des nouvelles inquiétantes faisant état d'un nombre croissant de victimes civiles et de membres des LTTE ont commencé à filtrer. En effet, c'est le grondement incessant des tirs d'artillerie et l'annonce de l'augmentation du nombre de victimes qui ont fini par nous faire prendre conscience de la situation et ont dissipé tous nos espoirs de pouvoir la redresser. Bala se trouvait dans la ville de Jaffna lorsque les hostilités ont éclaté. Je n'ai pu me faire une idée claire de la situation de guerre et des événements qui ont précédé et suivi son déclenchement que lorsqu'il a réussi, avec quelques cadres, à échapper à l'encerclement militaire indien de Jaffna et à retourner à notre résidence de Valvettiturai. Il était épuisé émotionnellement et intellectuellement à son retour chez lui, profondément consterné et déçu par les événements catastrophiques. Bala avait été étroitement impliqué dans tous les échanges entre les LTTE, les diplomates indiens et les commandants militaires, et il avait pu constater que la situation politique se détériorait rapidement et qu'une confrontation militaire semblait inévitable. Mais ce n'était pas une guerre qu'il souhaitait et il fit tout son possible, utilisant au maximum ses compétences diplomatiques et son pouvoir de persuasion, pour tenter d'éviter une guerre avec l'Inde. Malheureusement et tragiquement, les événements – et les réactions qu'ils ont suscitées – se sont déroulés, menant inexorablement à une confrontation entre les LTTE et la Force indienne de maintien de la paix. Nous comprenions tous deux les conséquences à long terme qu'une guerre aurait, non seulement sur les relations futures entre l'Inde et les LTTE et sur la lutte, mais aussi, plus immédiatement, pour le peuple tamoul épuisé par la guerre. Ce fut pour eux un nouveau revers dévastateur.

Bien que les attentes et l'image que la population de Jaffna avait de l'IPKF et de Delhi aient été ébranlées par des événements indépendants de sa volonté, lorsque le conflit armé a éclaté, le simple fait que l'armée indienne déploie ses armes mortelles contre elle était tout simplement incroyable. Mentalement et émotionnellement, la population n'était pas prête à cautionner une action militaire aussi intransigeante. Ils étaient capables de comprendre la haine et le racisme de leur ennemi historique, les Cinghalais, mais lorsqu'un voisin aimé, avec lequel ils partageaient des liens culturels et ethniques, se comportait comme un ennemi mortel, la réaction du peuple fut une amère trahison et une incrédulité totale. Face à la violence politique et militaire de décennies de répression de l'État cinghalais et d'une guerre prolongée, le peuple tamoul bénéficiait d'une brève période de paix grâce au cessez-le-feu instauré par l'accord indo-sri-lankais. Ils furent anéantis par le déclenchement d'une guerre avec l'Inde dont ils comprenaient parfaitement les conséquences considérables pour eux et pour leur lutte. À Valvettiturai, les habitants se rassemblaient en silence et solennellement par petits groupes aux coins des rues et dans les maisons, contemplant la tragédie phénoménale qui les frappait. Les

contingents du LTTE stationnés à Vadamarachchi avaient été mobilisés pour les fronts de la ville de Jaffna et on pouvait les voir marcher en file indienne, leurs fusils sur l'épaule. Quelques personnes paniquées couraient dans tous les sens, cherchant désespérément à savoir ce qu'il était advenu de leurs proches dans la ville de Jaffna. Les rumeurs allaient bon train concernant de violents combats entre les cadres du LTTE et l'armée indienne ; d'un nombre considérable de victimes civiles ; des maisons et des biens réduits en ruines et des rues bondées de personnes paniquées fuyant pour se mettre en sécurité.

Au final, deux ans et demi plus tard, lorsque l'armée indienne fut contrainte de quitter le territoire tamoul suite à un concours de circonstances extraordinaire, Delhi – plus précisément l'administration de Rajiv – était coupable de crimes contre l'humanité : du massacre insensé de 6 000 civils tamouls, de la destruction inestimable de leurs biens durement acquis, de l'arrestation, de la détention et de la torture de milliers de personnes et du viol collectif d'innombrables femmes tamoules. En résumé, la Force indienne de maintien de la paix s'est comportée comme une armée d'occupation impitoyable de plus dans la patrie tamoule. À ce jour, Delhi n'a toujours pas réussi à expliquer de manière satisfaisante au peuple tamoul pourquoi il était nécessaire de perpétrer un tel massacre et une destruction aussi massive de biens. Ironie du sort dans cette saga tragique : malgré cette douloureuse trahison historique perpétrée par leur puissant voisin, le peuple tamoul est conscient que l'Inde doit rester un allié amical et un acteur crucial dans la détermination de son avenir politique.

Le déclenchement de la guerre indo-tibétaine fut le résultat des effets cumulatifs des événements politico-militaires d'une année capitale, une année de tragédies monumentales dans l'histoire de la lutte tamoule. Nous étions en 1987.

L'offensive militaire du Sri Lanka

Lorsque M. Pirabakaran a quitté le territoire indien en janvier 1987, il l'a fait avec un goût amer en bouche concernant la diplomatie agressive de l'Inde. Pourtant, il ne pouvait absolument pas savoir que le contexte hostile qu'il laissait derrière lui serait remplacé par des situations encore plus critiques et hostiles pour la lutte et avec l'Inde à l'avenir. Nous non plus. Mais nous savions que ni l'Inde ni le Sri Lanka ne permettraient à la situation politique et militaire de se dégrader. Les tentatives de négociations politiques avaient échoué et les LTTE avaient intensifié leur campagne militaire. M. Pirabakaran avait également sa propre vision de la manière dont il souhaitait mener la lutte après son retour à Jaffna. Mais un scénario nouveau et grave ne tarda pas à se dessiner, conséquence des développements politiques et des opérations militaires. Peu après son arrivée à Jaffna, M. Pirabakaran nous a informés que l'armée sri-lankaise avait entrepris une mobilisation massive de troupes en vue d'une offensive militaire majeure dans la péninsule. Nous étions profondément préoccupés par le fait que de telles opérations militaires de représailles menées par les forces sri-lankaises dans les zones densément peuplées de la péninsule de Jaffna entraîneraient des pertes civiles à grande échelle. Parallèlement au plan d'invasion militaire, le gouvernement cinghalais a également imposé un embargo économique

impitoyable au Nord, causant d'innombrables souffrances à la population. Dans sa guerre contre les LTTE, le gouvernement sri-lankais avait fait appel à l'expertise israélienne en matière de contre-insurrection. L'objectif principal de leur tactique de contre-insurrection était de priver le mouvement de son soutien populaire en tentant de semer la discorde entre les guérilleros et le peuple. Dans la poursuite de cet objectif, l'État sri-lankais, sur les conseils des Israéliens, avait adopté au fil des ans la pratique consistant à punir l'ensemble de la population pour les attaques de guérilla et les activités anti-étatiques ; une stratégie de contre-insurrection connue sous le nom de « châtiment collectif ». L'objectif était de briser la volonté du peuple. En imposant un embargo économique au Nord et en soumettant le peuple tamoul à d'immenses souffrances au titre de « châtiment collectif », le gouvernement Jayawardene a anticipé à tort que la population civile se retournerait contre les guérilleros du LTTE. Contrairement à leurs attentes, la colère publique s'est retournée contre l'État cinghalais. Durant le premier semestre 1987, les forces de l'État ont poursuivi leurs opérations offensives militaires. Les guérilleros des LTTE opposèrent une résistance farouche. La guerre offensive et défensive menée par l'armée sri-lankaise et les forces du LTTE s'est intensifiée et a dégénéré, et le conflit armé sanglant est devenu la caractéristique dominante du pays tamoul. Nous avons observé cette violence croissante depuis Chennai et avons craint que Jayawardene ne se lance dans des opérations militaires avec des intentions génocidaires. Les violences et les contre-violences du début de l'année 1987 ont atteint leur paroxysme le 26 mai 1987, lorsque le gouvernement sri-lankais a finalement lancé une offensive militaire d'envergure. L'État cinghalais a choisi le titre totalement inapproprié d'« Opération Libération » pour décrire ce qui s'apparentait à une offensive majeure d'une ampleur sans précédent visant à envahir la péninsule de Jaffna.

Le mépris total de l'État sri-lankais pour la population tamoule s'est manifesté lorsqu'il a déchaîné toute la puissance de ses forces combinées dans la région densément peuplée de Vadamarachchi. Vadamarachchi était le domicile de M. Pirabakaran et de nombreux dirigeants des LTTE. L'un des principaux objectifs de l'opération était de punir la population Vadamarachchi et de briser sa volonté de continuer à soutenir les guérilleros du LTTE. Mais l'ampleur de l'opération menée par les forces sri-lankaises était totalement disproportionnée par rapport à la force militaire des LTTE dans la région à ce moment-là. Les informations qui nous parvenaient de la péninsule indiquaient que plusieurs milliers de soldats avaient lancé des assauts féroces, infligeant de lourdes pertes civiles et provoquant des destructions matérielles généralisées. Des bombardements aériens indiscriminés à l'aide de bombes incendiaires et des tirs d'artillerie soutenus sur une petite zone géographique étaient délibérément destinés à causer de lourdes pertes. Le bombardement de villages côtiers non protégés par des canonnières navales au large visait la population civile. Les fouilles, les rafles et les arrestations massives de jeunes hommes tamouls valides, ainsi que leur transfert vers les différentes prisons du sud cinghalais après l'occupation de Vadamarachchi par l'armée sri-lankaise, constituaient un développement effrayant et une indication supplémentaire que l'opération visait la population civile. La disparition de jeunes Tamouls lors de raids militaires et dans divers centres de détention et prisons du sud cinghalais a été largement documentée par les organisations de défense des droits de l'homme.

Après avoir occupé Vadamarachchi, les forces militaires sri-lankaises se sont tournées vers la zone

plus densément peuplée de la péninsule de Jaffna, Valigamam. De son côté, le LTTE s'est infiltré à nouveau dans Vadamarachchi et a intensifié ses tactiques de guérilla urbaine en harcelant l'armée d'occupation, lui infligeant de lourdes pertes. Dans une contre-offensive majeure contre l'agresseur, les LTTE ont, pour la première fois, intégré leur unité suicide, les Tigres Noirs. Lors d'une attaque dévastatrice contre le quartier général de l'armée à Vadamarachchi, le capitaine Miller s'est porté volontaire pour donner sa vie et est devenu le premier Tigre Noir des LTTE. Le capitaine Miller, un habitant de Karaveddy à Vadamarachchi, a chargé un camion d'explosifs dans le Central College de Nelliady, qui abritait le nouveau quartier général de l'armée sri-lankaise. L'explosion a rasé le bâtiment, tuant des centaines de soldats lors d'une opération qui a déstabilisé l'occupation militaire de la zone par l'armée. C'était le 5 juillet 1987, une date historique dans le journal de combat des LTTE.

Delhi a suivi avec une inquiétude justifiée le déroulement de la campagne militaire de l'État sri-lankais. L'ampleur croissante des violations des droits de l'homme commises contre les civils tamouls par les forces militaires sri-lankaises pendant l'« opération de libération », conjuguée aux effets dévastateurs de l'embargo économique sur la population, a tiré la sonnette d'alarme à Delhi. Le langage utilisé par Delhi pour condamner les opérations militaires de Colombo dans la péninsule contenait des insinuations de tentative de génocide par les « forces de sécurité » sri-lankaises. Entre-temps, frustrée par la réticence de Colombo à répondre à la vive préoccupation de l'Inde concernant les victimes civiles tamoules et cédant à la pression populaire croissante de larges pans de l'opinion publique indienne pour intervenir afin de mettre fin au carnage, Delhi a dépêché, le 2 juin 1987, une flottille de bateaux transportant une aide humanitaire aux Tamouls assiégés à Jaffna. L'objectif était d'apporter une aide vitale et un soulagement à la population en détresse, victime du blocus économique et des opérations offensives militaires. La flottille indienne fut cependant empêchée de pénétrer dans les eaux territoriales du Sri Lanka et renvoyée sans ménagement en Inde par une marine sri-lankaise hostile et résolue. Humiliée par le refus du Sri Lanka de son geste humanitaire envers les Tamouls de la péninsule, l'Inde a accru les tensions diplomatiques en déployant des avions de chasse de l'armée de l'air indienne pour escorter un largage aérien de denrées alimentaires essentielles aux populations assiégées de Jaffna. Le gouvernement cinghalais, indigné, a accusé l'Inde de violation flagrante de l'espace aérien sri-lankais. Cette accusation de violation de la souveraineté du Sri Lanka, sur fond de contre-accusations de génocide, a engendré une vive et intense acrimonie politico-diplomatique entre les deux États voisins.

L'accord indo-sri-lankais

Kittu nous avait rejoints à Chennai durant cette période tumultueuse. Après avoir miraculeusement échappé à une tentative d'assassinat, il était venu à Chennai pour recevoir des soins médicaux suite à l'amputation de sa jambe, blessure subie lors d'une tentative d'assassinat à Jaffna. Entre-temps, des articles de presse faisant état d'une intensification de l'activité diplomatique entre le Sri Lanka et l'Inde indiquaient que des démarches étaient en cours pour formuler une solution politique au conflit national sri-lankais. Il était également évident que les

propositions politiques envisagées concernaient essentiellement Delhi et Colombo, sans consultation sérieuse avec les LTTE. Bala n'était pas satisfait de cette nouvelle évolution politique et doutait de la manière dont les deux États pourraient envisager une solution politique s'ils n'intégraient pas les LTTE à leur stratégie. Le fait d'exclure les LTTE de toute discussion sérieuse indiquait que tout accord entre Delhi et Colombo serait imposé aux LTTE et au peuple tamoul, bafouant ainsi leur droit démocratique à la discussion et au débat sur les questions touchant leur nation. Alors que nous étions préoccupés par cette évolution, Bala a été emmené par la police de l'État pour des consultations avec le ministre en chef du Tamil Nadu, au cours desquelles il a été informé que M. Pirabakaran et sa délégation étaient transportés par avion de Jaffna vers l'Inde. Bala a été prié de les rejoindre à l'aéroport de Chennai et de les accompagner à Delhi pour des discussions politiques. La délégation de M. Pirabakaran comprenait Yogi et le chef politique de Jaffna, Thileepan. Depuis Delhi, Bala m'a informé qu'un nouvel ensemble de propositions, inscrites dans un accord appelé Accord indo-sri-lankais, leur avait été présenté pour approbation. Il a déclaré que, de l'avis des LTTE, ce cadre était inacceptable. Bala m'a également dit qu'ils étaient confinés dans leur chambre d'hôtel, entourés de commandos « Black Cat ». Yogaratnam Yogi était plus direct. Il a révélé que la délégation était victime d'intimidations et qu'elle était assignée à résidence. Il était assez agité au téléphone et a laissé entendre que je n'aurais peut-être pas de nouvelles de Bala pendant un certain temps, car ils étaient empêchés de passer des appels téléphoniques externes depuis leur hôtel. À leur retour de Delhi quelques jours plus tard, Bala réfléchit profondément à la nature des discussions politiques qu'ils avaient eues dans la capitale et exprima ses sérieuses réserves quant à l'accord indo-sri-lankais qui devait être signé par Jayawardene et Rajiv Gandhi. Bala m'a confié que la délégation des LTTE était soumise à de fortes pressions à Delhi. Ils étaient détenus au secret, confinés dans leurs chambres d'hôtel sous haute sécurité. Ils n'ont eu que quelques heures pour étudier le contenu de l'Accord et donner leur approbation. M. Dixit, haut-commissaire indien au Sri Lanka et figure centrale dans l'élaboration de l'accord indo-sri-lankais, a menacé les délégués des LTTE de mesures sévères s'ils refusaient d'approuver l'accord. M. Dixit leur a dit sans ambages que l'Accord serait signé et mis en œuvre, qu'ils l'acceptent ou non. MM. Pirabakaran et Bala étaient agacés par cette diplomatie agressive et risquée de M. Dixit. Le dirigeant des LTTE avait catégoriquement déclaré au diplomate indien que ni les LTTE ni les Tamouls d'Eelam n'accepteraient le cadre de l'Accord, car celui-ci était loin de répondre aux aspirations politiques des Tamouls. Malgré de fortes pressions, des tentatives de persuasion et des intimidations, les LTTE n'ont pas dévié de leur position. Finalement, le Premier ministre indien, M. Rajiv Gandhi, a invité M. Pirabakaran et Bala à sa résidence. Bala et Pirabakaran ont clarifié la position des LTTE sur l'Accord, expliquant les limites et les insuffisances du cadre provincial envisagé dans l'Accord. Le Nord et l'Est forment une seule et même patrie territoriale intégrée pour le peuple tamoul, et soumettre la question de l'unité territoriale à un référendum comme le proposait l'Accord était injuste et inacceptable, ont-ils fait valoir. On a dit à M. Gandhi que les Tamouls ne faisaient pas confiance à Jayawardene et que celui-ci ne reconnaîtrait jamais les aspirations des Tamouls. Il a également été expliqué au dirigeant indien que l'exigence du désarmement du mouvement de résistance tamoul dans les soixante-douze heures suivant la signature du document, comme stipulé dans l'Accord, avant la mise en œuvre du cadre envisagé, constituait une grave erreur. Bien qu'ils ne puissent en accepter le contenu,

Rajiv Gandhi les a exhortés à ne pas s'opposer à l'Accord et a promis un rôle prédominant au LTTE dans un gouvernement intérimaire du Nord-Est. Bala m'a dit que M. Pirabakaran était sceptique quant à la promesse de Rajiv, mais qu'ils avaient accepté ses propositions pour éviter d'affronter le gouvernement indien. M. Pirabakaran n'était pas satisfait des événements qui s'étaient déroulés à Delhi. Ses cadres l'ont assailli lorsqu'il est venu chez nous à Chennai, impatients de savoir ce que le contenu de l'accord entre Colombo et Delhi signifiait pour la lutte. Bala et Pirabakaran étaient tous deux furieux de ce qu'ils considéraient comme les tactiques d'intimidation et l'arrogance des responsables indiens. Ces sentiments ont dominé les relations avec les responsables indiens pendant toute la période de mise en œuvre de l'Accord. M. Dixit, bien que considéré par beaucoup comme un diplomate habile, était perçu par les dirigeants des LTTE comme arrogant et manipulateur, et comme une personne à laquelle il ne fallait pas faire confiance. En effet, compte tenu des implications considérables de l'Accord pour le peuple tamoul et de la position prééminente occupée par les LTTE dans la lutte tamoule, il est tout à fait incroyable de constater avec quelle indifférence les dirigeants des LTTE ont été traités à Delhi, sans qu'on leur offre le temps et l'espace nécessaires pour une discussion appropriée de l'Accord. Un élément crucial pour comprendre cet événement historique est le fait que les LTTE n'ont jamais été signataires de l'Accord et ont été plus ou moins exclus de son élaboration. Finalement, l'Inde allait payer un lourd tribut, tant politique que militaire, pour son attitude arrogante envers les représentants des LTTE et leur lutte.

L'accord indo-sri-lankais a été signé dans un contexte de vives controverses de part et d'autre de la fracture ethnique. Le sud cinghalais a été le théâtre d'une explosion de sentiments anti-indiens, avec des manifestations et des protestations contre ce qu'ils considéraient comme une ingérence indienne dans les affaires intérieures de l'île. Au début, les Tamouls du Nord et de l'Est, qui avaient toujours considéré l'Inde comme un allié et un sauveur potentiel, anticipaient une période de sécurité et de paix grâce à la présence de la Force indienne de maintien de la paix chargée de surveiller le cessez-le-feu entre les LTTE et les forces militaires sri-lankaises. Ils ont d'ailleurs généreusement accueilli les troupes avec des guirlandes lorsqu'elles sont entrées dans la péninsule de Jaffna après avoir atterri à l'aéroport de Pallaly le 30 juillet 1987. Trois mois seulement après l'arrivée de la Force indienne de maintien de la paix, nous allions assister à un revirement complet dans l'attitude des deux communautés. Les Tamouls du Nord-Est étaient hostiles et ressentis envers les troupes indiennes d'occupation, tandis que certaines franges de la population cinghalaise se réjouissaient que les troupes indiennes mènent leur guerre contre les LTTE. De plus, les LTTE ignoraient totalement qu'outre le fait de faire respecter le cessez-le-feu entre les LTTE et les forces militaires sri-lankaises, la Force indienne de maintien de la paix avait été envisagée par Delhi comme un moyen d'obtenir le désarmement forcé des LTTE si ces derniers ne respectaient pas l'Accord. Le seul élément suspect était le déchargement de matériel militaire lourd par les Indiens à la base aérienne de Pallaly. On pouvait se demander comment les chars d'assaut et l'artillerie lourde pouvaient être compatibles avec le rôle de « maintien de la paix ».

Suite à l'arrivée des troupes indiennes à Jaffna, M. Pirabakaran s'est adressé à sa population le 4 août. Une foule immense s'est rassemblée à Suthumalai, dans le district de Jaffna, pour assister à son célèbre discours « J'aime l'Inde », dans lequel il a exposé sa position concernant

l'Accord et la remise des armes des LTTE à la Force indienne de maintien de la paix. Tout en reconnaissant que ses options étaient limitées par la puissance politique et militaire de l'Inde, il refusa néanmoins d'abandonner sa lutte pour un État tamoul séparé. Ce discours historique, soigneusement élaboré, devait cependant prendre en compte les aspirations du peuple tamoul et reconnaître l'équilibre délicat entre l'influence stratégique de l'Inde et la lutte des Tamouls pour l'autodétermination. Au fil des événements, cela s'est avéré être la réalité. Dès le départ, la mise en œuvre de l'Accord a été hasardeuse et reflétait davantage les préoccupations du Sri Lanka et de l'Inde que celles du peuple tamoul lésé. Par exemple, les commandants militaires de l'IPKF et les responsables sri-lankais se sont empressés de garantir le respect des obligations de l'Accord qui exigeait le dépôt des armes des LTTE, mais ont délibérément retardé la mise en œuvre de l'administration intérimaire promise par Rajiv Gandhi. Cela a engendré une suspicion justifiée au sein des rangs des LTTE et au sein de la population tamoule. Après avoir rendu une part importante de leur arsenal et suspendu toutes leurs opérations armées contre l'État sri-lankais, les dirigeants et les cadres des LTTE comptaient sur le gouvernement indien pour mettre en place une structure administrative intérimaire dans le Nord-Est. À leur grand désarroi, les Indiens sont restés silencieux tandis que le président sri-lankais Jayawardene intensifiait les programmes de colonisation cinghalaise dans les régions tamoules et ouvrait de nouveaux postes de police dans l'Est.

Le jeûne jusqu'à la mort de Thileepan

Thileepan, le jeune chef des Tigres de Jaffna, monta à la tribune le 14 septembre au temple Nallur Kandasamy pour entamer sa grève de la faim jusqu'à la mort, en signe de protestation contre le manquement de l'Inde à ses engagements et pour mobiliser la frustration des Tamouls en un soulèvement populaire national. La lutte non-violente de Thileepan était unique et extraordinaire par son engagement. Bien qu'il fût un guérillero armé, il choisit le mode spirituel de l'« ahimsa », tel qu'énoncé par le grand leader indien Mahatma Gandhi, pour faire prendre conscience à l'Inde de la détresse et de la situation précaire du peuple du Tamil Eelam. Les extrémités auxquelles le peuple tamoul, ou plus précisément les cadres du LTTE, sont prêts à aller pour obtenir leur liberté témoignent non seulement d'une profonde passion pour leur libération, mais aussi du degré phénoménal d'oppression qu'ils ont subie. Seuls ceux qui subissent une oppression intolérable d'une telle ampleur, la menace d'extinction, sont capables de formes suprêmes de sacrifice de soi, comme nous l'avons vu dans l'épisode de Thileepan.

Thileepan, qui s'était rendu à Delhi dans le cadre de la délégation de M. Pirabakaran avant la signature de l'Accord, a été informé du contenu du dialogue qui s'était tenu entre le Premier ministre indien et le dirigeant des LTTE. Sachant qu'il existait un accord non écrit entre Rajiv Gandhi et Pirabakaran et que celui-ci n'avait pas été mis en œuvre, il estima que son peuple et la lutte avaient été trahis et décida d'entamer une grève de la faim jusqu'à la mort pour exiger le respect des engagements. Lorsque nous avons appris la grève de la faim à mort de Thileepan et la détérioration de la situation politique entre les LTTE et la Force indienne de maintien de la paix, nous avons décidé de quitter l'Inde pour Jaffna.

Suite à la signature de l'accord indo-sri-lankais, les autorités indiennes ont organisé quelques vols de navette depuis Chennai pour faciliter le retour de certains Tamouls d'Eelam exilés en Inde vers leurs foyers dans le nord-est du Sri Lanka. Je n'avais aucune envie de profiter de cette opportunité. Au fil des ans, nombre de cadres qui nous avaient rendu visite à Chennai nous avaient raconté les difficultés et les dangers qu'ils avaient surmontés en traversant le détroit de Palk pour aller et venir de Jaffna, et je ne voyais aucune raison pour que nous soyons exemptés de tels risques. Par une chance inouïe, les conditions climatiques et maritimes étaient parfaites lors de notre traversée des eaux capricieuses du détroit de Palk jusqu'à Jaffna, sous un ciel étoilé sur une eau d'huile. Ce court voyage s'est avéré être davantage une croisière de plaisance qu'une rencontre avec le danger. Lorsque nous avons débarqué sur les rivages de sable blanc de Valvetitturai à la faveur de l'obscurité après la brève traversée du détroit de Palk en septembre 1987, l'une de mes aspirations de longue date s'était réalisée. Mais ma joie d'atteindre les rivages du Tamil Eelam après tant d'années de soutien à la lutte était tempérée par la tristesse qui planait dans l'air. Thileepan était en grève de la faim depuis quelques jours et la population de la péninsule était profondément inquiète et soutenait sans réserve la campagne non violente d'un individu qui réclamait justice auprès de la plus grande démocratie du monde. Par conséquent, notre première priorité après notre arrivée dans la péninsule a été de rendre visite à Thileepan, campé au temple historique de Nallur Kandasamy, centre culturel et spirituel des Tamouls de Jaffna.

La décision de Thileepan de s'attaquer seul à la crédibilité de l'État indien n'était pas incohérente avec son passé de résistance à l'oppression d'État en tant que cadre des LTTE. Il avait combattu à plusieurs reprises pour défendre Jaffna sous le règne de Kittu et avait subi de graves blessures abdominales au cours de ces combats. Il était réputé pour sa compréhension fine de la politique et de la mentalité de son peuple et s'est imposé comme un leader politique radical. Les cadres féminins supérieurs des LTTE évoquent souvent son soutien indéfectible à l'intégration des femmes dans la lutte nationale et il est considéré comme l'un des pères fondateurs de la promotion des droits des femmes. Avec un tel parcours, il n'est pas surprenant qu'il se soit attiré la sympathie non seulement des cadres, mais aussi des habitants de Jaffna. Bala a rencontré Thileepan lors des négociations préalables à l'Accord, alors qu'il partageait une chambre d'hôtel avec lui à Delhi, et il s'est rapidement pris d'affection pour ce personnage affable. Ce fut une expérience extrêmement douloureuse et émouvante pour Bala de le revoir à Jaffna, dans des conditions totalement défavorables, alors que la vie de Thileepan s'éteignait lentement.

En entrant dans l'enceinte du temple Nallur Kandasamy, nous avons été confrontés à une foule immense assise sur le sable blanc sous un soleil de plomb. L'air était lourd d'émotion collective et de solennité. Ce jeune homme, dont la voix s'estompait, incarnait manifestement, sur l'estrade, les sentiments et les aspirations politiques de son peuple. Mais c'était aussi plus que cela. La grève de la faim de Thileepan avait touché le cœur de la nation tamoule et mobilisé les masses populaires dans une solidarité sans précédent. On pouvait ressentir comment ce sacrifice extraordinaire d'un jeune homme fragile avait soudainement pris une force formidable, celle de la force collective de son peuple. Le jeûne de Thileepan fut un acte suprême de transcendance de l'individualité au service d'une cause collective. Il s'agissait littéralement d'un acte d'auto-crucifixion, un acte noble par lequel ce jeune homme courageux s'est condamné

à mort afin que d'autres puissent vivre en liberté et dans la dignité. Avec une profonde humilité, Bala et moi sommes montés sur l'estrade pour nous adresser à Thileepan, qui reposait en paix. Après plusieurs jours sans manger ni boire, la bouche sèche et gercée, Thileepan ne pouvait que murmurer. Bala se pencha vers Thileepan, affaibli, et échangea quelques mots avec lui. Naturellement, Thileepan s'enquit de l'évolution de la situation politique. Nous sommes partis peu après, sans jamais le revoir vivant.

Au fil des jours où son jeûne s'éternisait, Thileepan n'était plus en mesure de s'adresser au public depuis la tribune et passait la majeure partie de son temps allongé tranquillement tandis que son état se détériorait progressivement. Alors que Thileepan s'affaiblissait visiblement sous les yeux de son peuple, la colère et le ressentiment de ce dernier envers l'Inde et l'IPKF s'intensifiaient. Le spectacle de ce jeune homme populaire laissé mourir dans d'atroces souffrances a suscité l'incrédulité face à l'insensibilité du gouvernement indien et des forces de maintien de la paix indiennes. Il aurait suffi que le Haut-Commissaire indien, M. Dixit, fasse preuve d'humilité, rencontre Thileepan et le rassure en lui assurant que le gouvernement indien tiendrait ses promesses envers les Tamouls. En réalité, Delhi a d'abord ignoré la grève de la faim de Thileepan, la considérant comme une excentricité isolée d'un individu, mais s'est ensuite sérieusement inquiétée lorsque l'épisode a pris de l'ampleur et s'est transformé en un soulèvement national empreint de sentiments anti-indiens. Les inquiétudes de Delhi ont contraint M. Dixit à se rendre à Jaffna pour « étudier la situation ». Le 22 septembre, le huitième jour du jeûne de Thileepan, M. Dixit arriva à l'aéroport de Pallaly où M. Pirabakaran et Bala l'attendaient. Bala m'a dit plus tard que M. Dixit était grossier et rancunier, et qu'il avait condamné la campagne de jeûne de Thileepan comme un acte provocateur du LTTE visant à inciter les masses tamoules contre le gouvernement indien. M. Pirabakaran a fait preuve d'une patience remarquable et a supplié le diplomate indien de se rendre à Nallur et de parler au jeune homme mourant pour qu'il mette fin à sa grève de la faim, en lui assurant que l'Inde tiendrait ses promesses. Faisant preuve de son arrogance et de son intransigeance habituelles, M. Dixit a rejeté la demande du chef des LTTE, arguant qu'elle ne relevait pas du mandat de sa visite. Si M. Dixit avait correctement interprété la situation et s'était véritablement soucié des sentiments du peuple tamoul en cette période cruciale, il est fort probable que tout l'épisode de l'intervention directe de l'Inde dans le conflit ethnique aurait pris une tournure différente. Mais la volonté de Thileepan de sacrifier sa vie de cette manière a touché l'esprit du peuple et sa mort tragique et inutile le 26 septembre a profondément semé les graines du désenchantement à l'égard de la Force indienne de maintien de la paix. Les événements qui suivirent ne firent que renforcer leur confiance brisée envers les « gardiens de la paix » indiens et Delhi.

Je suis resté à Valvettiturai après la mort de Thileepan. Je me sentais à l'aise et en sécurité dans ce paisible village de pêcheurs côtier. Sous une chaleur tropicale torride, Valvettiturai abrite une communauté unique de personnes fières, d'un courage extraordinaire et dont l'histoire de militantisme et de résistance à l'oppression remplirait les pages d'un livre d'histoire. C'est dans cette ville ancienne et historique que j'ai rendu un dernier hommage à ce remarquable combattant pour la liberté, Thileepan. De petits autels éclairés à la bougie, abritant le portrait de Thileepan, étaient installés devant chaque maison du village, comme c'était le cas dans toute la péninsule. Des feuilles de cocotier séchées tressées, décoration traditionnelle tamoule

symbolisant le deuil, sont tendues d'un poteau à l'autre, bordant les routes. La musique funèbre résonnait à plein volume dans les temples et les écoles. Le corps ravagé de Thileepan était vêtu d'un uniforme militaire complet et recouvert des insignes des LTTE. Le cortège funèbre, orné de guirlandes, s'était déplacé lentement de village en village à travers la péninsule, où les foules affluaient pour rendre un profond hommage à ce martyr légendaire. Le rythme lugubre des tambours militaires annonça le départ du cortège funèbre de son lieu de repos à Valvettiturai, à travers le village, jusqu'à sa prochaine destination. Alors que le cortège funèbre de Thileepan traversait pour la dernière fois la route principale du village, je me tenais en silence avec la foule massée le long de la rue, pour rendre un dernier hommage à un jeune homme dont le jeûne et le sacrifice avaient surpassé ceux du gourou du satyagraha, le Mahatma Gandhi lui-même. Thileepan a surpassé Gandhi dans son acte d'ascèse en refusant non seulement la nourriture, mais aussi les liquides.

Une tragédie frappe de hauts commandants

Parmi les habitants célèbres de Valvettiturai figurait Kumarappa, un cadre supérieur des LTTE et commandant de Jaffna. Il vivait là-bas avec sa famille élargie. Kumarappa était un vieil ami de la fin des années 70, de l'époque où nous vivions à Chennai. Au début des années 80, il est parti en Irlande pour étudier le génie maritime et il nous rendait régulièrement visite à Londres. Lorsque les émeutes anti-tamoules de 1983 ont éclaté, il a abandonné ses études et nous a suivis à Chennai, d'où il s'est rendu à Jaffna pour reprendre la lutte. De Jaffna, il fut envoyé à Batticaloa. C'est là qu'il rencontra Ranjini, sa femme, dont il tomba amoureux. Dans les jours plus optimistes qui suivirent immédiatement la signature de l'Accord, Ranjini vint à Valvettiturai pour son mariage avec Kumarappa. Lors d'une visite politique de Bala à Jaffna depuis Chennai, Kumarappa a saisi l'occasion et lui a demandé d'être le témoin principal à son mariage. J'étais à Chennai à l'occasion du mariage et je n'avais pas encore rencontré Ranjini. Mais l'une des premières choses que Kumarappa a faites à mon arrivée à Valvettiturai a été d'organiser une rencontre entre moi et sa nouvelle épouse. J'étais vraiment ravie lorsqu'il a amené sa fiancée chez nous pour me rencontrer. Pour des raisons inexplicables, le simple souvenir de ma rencontre avec Ranjini reste clair et vif dans ma mémoire. Peut-être était-ce la façon dont le clair de lune argenté illuminait le visage de Kumarappa, révélant l'espace d'un instant la beauté que l'on voit sur un visage de jeune homme lorsqu'il est empli de bonheur, ou peut-être était-ce leur affection mutuelle, perceptible dans la timidité de Ranjini. Mais la nuit était étoilée, chaude et paisible. Kumarappa et Rajini étaient assis sur un canapé deux places. Il avait son bras autour de ses épaules et je peux encore voir le marié rayonnant en regardant sa femme. Mais les responsabilités de Kumarappa en tant que commandant de Jaffna lui laissaient peu de temps à consacrer à sa nouvelle épouse. Bala voyageait régulièrement avec Kumarappa entre la ville de Jaffna et son domicile. Je rendais souvent visite à Ranjini au domicile familial pendant l'absence de Kumarappa. Tout semblait si normal et agréable. Qui aurait pu prévoir qu'une tragédie les frapperait, lui ôtant la vie et brisant le cœur de Ranjini ?

Je suis allée rendre visite à Ranjini vers 17h30. Nous devons faire une promenade idyllique en

soirée sur la plage. Kumarappa était à la maison et a dit qu'il devait partir vers 18 heures. À sa demande, Ranjini et moi sommes allées faire une petite promenade pendant qu'il se préparait à partir. Nous sommes rentrés rapidement de notre promenade et, comme il s'agissait d'un jeune couple fraîchement marié, je suis parti discrètement. Sur le chemin du retour après ma visite à Ranjini, j'ai aperçu le commandant de Trincomalee, Pulendran, dévalant la rue principale à toute vitesse sur une grosse moto. Il appréciait visiblement la puissance de sa moto et le vent sur son visage. J'ignorais totalement qu'il se dirigeait dans la même direction que Kumarappa et qu'il n'était qu'à quelques minutes de le rencontrer. Alors que je tournais mon vélo dans une voie, il m'a vu, et un large sourire blanc a illuminé son visage ouvert et il m'a fait un signe de la main tandis que je continuais mon chemin à vélo. Pulendran s'était également mariée quelques semaines seulement avant Kumarappa. Une fois de plus, Bala avait joué un rôle déterminant pour que le couple se marie. Nous avons assisté au mariage de Pulendran avec Suba au temple Murugan de Thiruporur, dans le Tamil Nadu, le même lieu où s'était déroulé le mariage de M. Pirabakaran quelques années auparavant.

Le lendemain, Bala m'informa que la marine sri-lankaise avait intercepté Kumarappa et Pulendran ainsi que quinze autres cadres supérieurs des LTTE en mer, près des eaux côtières de Point Pedro. Ils étaient détenus à la base militaire de Pallaly sous la garde du personnel militaire sri-lankais et indien. J'étais surprise et perturbée, mais pas vraiment agitée. Je pensais que c'était un incident mineur et qu'ils seraient relâchés. La situation à Jaffna était calme et stable. Un cessez-le-feu a été instauré. L'IPKF maintenait la paix et les troupes sri-lankaises étaient confinées dans leurs casernes. De plus, les combattants des LTTE ont bénéficié d'une amnistie générale après avoir remis leurs armes à l'Inde, conformément aux obligations de l'accord indo-sri-lankais. Les conditions objectives qui prévalaient à l'époque étaient telles que personne ne prévoyait de véritable tournant dans les événements suite à l'arrestation. En tant que hauts commandants des LTTE, Kumarappa et Pulendran étaient bien connus des responsables de l'IPKF, nous étions donc confiants que les Indiens veilleraient à ce qu'aucun mal ne leur soit fait. Nous pensions que leur libération ne nécessiterait qu'une clarification auprès des autorités indiennes concernant la confusion entourant leur arrestation. En effet, tel fut le message que Bala transmit par mon intermédiaire à la jeune épouse inquiète de Kumarappa. Mais l'humeur de Bala était tendue et grave lorsqu'il rentra chez lui le lendemain après leur avoir rendu visite en détention à la base de Pallaly. Il était troublé par la manière dont ils étaient détenus comme des criminels, entourés de soldats cinghalais à l'air sinistre, leurs armes pointées sur eux. Des officiers militaires indiens et un petit contingent de soldats étaient postés à l'extérieur du bâtiment. Le commandant de l'IPKF, le major-général Harkirat Singh, a déclaré à Bala que le gouvernement sri-lankais avait adopté une position intransigeante, exigeant que les cadres du LTTE soient envoyés à Colombo pour interrogatoire. Bala s'inquiéta de cette nouvelle tournure des événements. Il a immédiatement contacté M. Dixit, le haut-commissaire indien, et l'a exhorté à user de ses bons offices diplomatiques pour obtenir la libération des membres des LTTE. Il a également averti M. Dixit des graves conséquences que pourrait avoir toute atteinte à nos cadres, dont certains étaient des commandants supérieurs et des héros de guerre. M. Dixit a assuré à Bala qu'il ferait de son mieux pour obtenir leur libération.

Le gouvernement Jayawardene, ou plus précisément le ministre de la Sécurité nationale, Lalith

Athulathmudali, partisan d'une ligne dure, a exigé que les cadres arrêtés soient amenés à Colombo pour être interrogés sur des « crimes » présumés commis dans le passé, avant l'accord indo-sri-lankais. Kumarappa et Pulendran étaient des commandants supérieurs des districts de Batticaloa et de Trincomalee ; ils ont mené avec succès de nombreuses batailles et étaient très respectés par les Tamouls de la province orientale comme des héros de guerre. Athulathmudali, qui traquait ces célèbres chefs de guérilla depuis des années sans succès, eut un coup de chance lorsque ces commandants furent arrêtés et placés sous la garde de ses soldats. Nous étions pleinement conscients du grave danger que représentait pour leurs vies le fait d'être envoyés à Colombo pour être interrogés par les tristement célèbres agents de renseignement d'Athulathmudali, qui était farouchement déterminé à se venger. Le mot « interrogatoire » avait une signification différente dans le lexique du système policier sri-lankais : la torture et, dans le cas des personnes soupçonnées d'appartenir aux LTTE, l'exécution sommaire. Compte tenu du lourd passé de violations flagrantes des droits de l'homme des détenus par les autorités policières et militaires sri-lankaises, il ne faisait guère de doute que nos cadres en détention seraient soumis à la torture et à des exécutions extrajudiciaires. Bala, avec la permission de l'IPKF, a rendu visite à Kumarappa, Pulendran et aux autres cadres, dont la plupart nous étaient connus, et leur a fait part du tournant dramatique et inattendu survenu dans leur situation. Ils étaient choqués et agités. Ils savaient qu'une mort des plus douloureuses les attendait s'ils étaient emmenés à Colombo pour « interrogatoire ». Ils ont discuté de leur sort entre eux et ont pris une décision à l'unanimité. Ils ont fait part de leurs souhaits à leur chef, M. Pirabakaran, dans des lettres qui lui étaient adressées. Bala a informé M. Pirabakaran de ces développements tragiques et critiques et lui a remis les lettres. Les lettres informaient le chef des LTTE d'une décision unanime et secrète des cadres qui, conformément à la tradition des LTTE, préféraient se donner la mort plutôt que d'être livrés à l'État cinghalais et soumis à des tortures barbares, voire à la mort, sous couvert d'interrogatoire. Ils souhaitaient mourir avec honneur, insistaient leurs lettres, plutôt que de céder aux exigences de l'État raciste cinghalais qui discréditerait et saperait leur longue et déterminée histoire de résistance contre leur ennemi. Ils ont exigé des capsules de cyanure.

M. Pirabakaran était profondément agité et bouleversé par ce tournant dévastateur des événements. Il estimait que l'IPKF était chargée du maintien de la paix dans les régions tamoules et qu'il était du devoir et de la responsabilité de l'establishment militaire indien d'assurer la libération de ses cadres qui avaient été graciés dans le cadre d'une amnistie générale. Il a demandé à Bala d'exercer une pression maximale sur M. Dixit pour obtenir leur libération. Le lendemain matin, Bala se précipita à la base aérienne de Pallaly pour contacter M. Dixit à Colombo. Face à la possibilité d'une autre catastrophe d'une ampleur et d'une gravité pires que l'épisode de Thileepan, Bala a imploré, menacé et argumenté avec le diplomate indien pour obtenir la libération en toute sécurité des cadres du LTTE si l'on voulait éviter une autre crise majeure dans les relations indo-LTTE. Bala a réussi à convaincre M. Dixit que des conséquences considérables pourraient éclater et briser la paix dans la patrie tamoule si le gouvernement indien ne parvenait pas à obtenir la libération des hommes du LTTE. M. Dixit, m'a dit Bala à son retour chez lui le soir, était tendu et anxieux, et ses efforts frénétiques pour persuader Jayawardene de ne pas procéder à cette mesure dangereuse et radicale furent vains.

La crise était d'autant plus compliquée par les relations tendues et hostiles entre M. Dixit et le commandant de l'IPFK, qui refusait catégoriquement de recevoir des ordres du diplomate indien. Le temps pressait. M. Dixit n'a pas su informer pleinement les hautes autorités des couloirs du pouvoir à Delhi de la tournure explosive des événements et s'est bercé d'illusions en pensant pouvoir influencer le rusé « vieux renard » qui soutenait pleinement le plan machiavélique de son ministre de la Guerre. Nous allions apprendre deux ans plus tard, lors des négociations avec le gouvernement de Colombo, par le président sri-lankais M. Premadasa, que Lalith Athulathmudali était le principal responsable de la ligne dure de Jayawardene. M. Premadasa nous a expliqué en détail comment le ministre de la Sécurité nationale, avec une détermination sans faille, a manipulé Jayawardene et a même menacé de démissionner de son poste si sa demande de voir les cadres du LTTE amenés à Colombo n'était pas satisfaite. Finalement, Jayawardene céda à la menace de Lalith et refusa de prendre en considération les supplications du Haut-Commissaire indien. M. Dixit a déclaré à Bala que ses efforts auprès du gouvernement de Colombo pour obtenir la libération des combattants du LTTE avaient été un fiasco et qu'ils seraient transportés par avion à Colombo le 5 octobre au soir.

M. Pirabakaran était furieux lorsqu'il a été informé de la décision finale. Il estimait être obligé d'exaucer les dernières volontés de ses cadres détenus. M. Pirabakaran et ses commandants ont chacun retiré leur capsule de cyanure et l'ont accrochée autour du cou de Bala et de Mathaya avec pour instruction de la remettre aux cadres capturés. Couverts de capsules de cyanure, Bala et Mathaya se rendirent à contrecœur et avec hésitation auprès des cadres le jour décisif de leur mutation. Kumarappa a envoyé des instructions à sa femme. Pulendran a fait de même. Haran, un homme marié et père de deux jeunes enfants, a exprimé ses souhaits pour leur avenir. Le destin des cadres des LTTE était ainsi scellé. Quelques minutes avant le vol prévu pour Colombo, Kumarappa, Pulendran et les quinze autres camarades ont simultanément croqué dans les capsules de cyanure. Lorsque les troupes sri-lankaises qui encerclaient les prisonniers du LTTE ont réalisé la catastrophe qui se déroulait sous leurs yeux, elles se sont jetées sur eux, furieuses, et ont commencé à frapper les cadres du LTTE avec la crosse de leurs fusils, dans une tentative frénétique d'empêcher le suicide collectif. Mais tout était fini. Douze cadres, dont Kumarappa et Pulendran, sont morts sur le coup. Cinq cadres ont survécu à l'épreuve et se sont rétablis à l'hôpital.

C'était le soir du 5 octobre lorsque la nouvelle du suicide collectif des cadres du LTTE a été annoncée au public et à moi. Depuis la base des LTTE à Valvettiturai, la nouvelle a été relayée par notre talkie-walkie et les noms ont été lus lentement et délibérément : Kumarappa, disparu ; Pulendie Amman, disparu, puis un nom après l'autre jusqu'à ce que la liste de cette tragédie soit bien établie. Je suis restée assise là, engourdie, n'en croyant pas mes oreilles. Comment cela a-t-il pu se produire ? Ce n'est pas possible. Que s'est-il passé ? Puis, au loin, un faible gémissement. L'épouse de Kumarappa, qui habite à un quart de mile de chez nous, avait été informée. Et d'une autre direction, ce hurlement distinctif d'une douleur et d'un chagrin insupportables : une autre famille avait été informée, puis une autre et encore une autre, jusqu'à ce que le village soit un funérarium à ciel ouvert.

Dans la communauté tamoule, il est de coutume de se rendre au domicile des défunts pour leur

rendre hommage et présenter ses condoléances aux familles endeuillées, notamment dans un petit village comme Valvettiturai où la plupart des gens se connaissent. Dans une situation où les cadres martyrs étaient devenus des héros nationaux, chacun voulait saluer leur courage, présenter ses respects aux familles et partager leur chagrin. Le lendemain soir, accompagnés d'une amie cinghalaise, Vaneetha - épouse d'un cadre supérieur des LTTE, M. Nadesan - vivant à Valvettiturai, nous avons rendu visite à toutes les familles des cadres martyrs. Les villageois allaient eux aussi de maison en maison, se rassemblant et discutant de cette situation surréaliste. L'incrédulité et le chagrin étaient les deux émotions dominantes. Les hommes se rassemblaient et chuchotaient tandis que les femmes, parentes et amies, assises par terre, gémissaient et se frappaient la poitrine en signe de deuil collectif.

J'ai attendu que Bala rentre chez lui avant d'aller voir Ranjini, la jeune épouse de Kumarappa, le lendemain matin. Je le redoutais. Comment allions-nous affronter cette jeune femme ? Que pouvions-nous dire ? J'avais la nausée tandis que nous nous habillions et nous préparions à partir pour chez elle. Mon sari clair signifiait que j'étais en deuil.

Bala et moi avons parcouru la courte distance qui nous séparait de la maison de Kumarappa, où Ranjini vivait avec sa famille, à travers le village dévasté par le chagrin et le choc. En approchant de la maison, nous nous sommes retrouvés au milieu d'une grande foule se dirigeant dans la même direction. Les gémissements s'intensifièrent à mesure que nous approchions de la maison. Lorsque nous sommes entrés dans la ruelle bondée menant au portail de la maison de Kumarappa, la foule s'est écartée pour nous permettre de passer sans encombre. Ranjini était désespérée, en proie à un chagrin insoutenable, ne sachant comment contenir son terrible désarroi. À quelques mètres du portail, elle nous a aperçus et s'est jetée sur moi, m'a serrée dans ses bras, m'a repoussée contre la clôture et a hurlé de douleur. « Tante, tante », cria-t-elle, « Mon mari, mon mari », sanglota-t-elle de façon incontrôlable sur mon épaule. Je l'ai emmenée à l'intérieur où la maison était remplie d'innombrables femmes de la famille assises par terre, venues apporter leur soutien et partager le chagrin de Ranjini et de la famille de Kumarappa.

Le tourment émotionnel de Ranjini se poursuivit toute la nuit. Alors que j'essayais de dormir, mes émotions étaient constamment réveillées par le son suppliant de Ranjini qui appelait « Aththan, Aththan, Aththan » dans le silence de la nuit. (Dans la culture tamoule, une femme n'utilise pas le prénom familial pour s'adresser à son mari, mais adopte le terme respectable « Aththan » pour s'adresser à lui.)

Mais le partage du deuil chez Ranjini ne marquait pas la fin des funérailles. La cérémonie funéraire principale devait avoir lieu le lendemain soir. Il devait s'agir de funérailles publiques et massives sur le terrain de sport du village. Comment allais-je gérer l'émotion suscitée par un tel événement ? Mais moi aussi, comme tout le monde, je devais le faire. Entre-temps, tandis que des préparatifs étaient en cours pour un hommage national aux cadres martyrs des LTTE, les corps retrouvés furent rapatriés pour la dernière nuit.

Une foule immense s'est rassemblée sur le site de Valvettiturai pour un dernier hommage aux douze héros tombés au combat. L'atmosphère était pesante tandis que les gens défilaient devant les cercueils ouverts alignés, beaucoup s'arrêtant pour pleurer au pied d'un groupe de

personnes qu'ils connaissaient particulièrement. Ranjini et Suba (l'épouse de Palendran) étaient hystériques et contraintes par leurs proches. Kuha, l'épouse de Haran, et ses deux enfants se trouvaient également parmi la foule de proches endeuillés, soutenus par leur famille et leurs amis. Des sanglots et des lamentations fusaient de toutes parts. Des éloges sous forme de poèmes, de chansons et de discours résonnaient dans les haut-parleurs. Ironie du sort, l'un des principaux orateurs du LTTE prononçant l'éloge funèbre, Santhosam, allait mourir quelques semaines plus tard au combat contre l'armée indienne. M. Pirabakaran, abattu et démoralisé, et les dirigeants des LTTE défilèrent lentement, s'arrêtant parfois pour se recueillir au pied des cercueils de certains des cadres les plus loyaux, les plus dignes de confiance et les plus anciens des LTTE qui l'avaient suivi au fil des ans.

Peu après le départ de M. Pirabakaran, Ranjini, Suba et Kuha, selon la tradition tamoule, ont été emmenés du lieu des funérailles avant la crémation. Ranjini a dû être retenue et guidée à l'écart alors qu'elle luttait pour s'accrocher au cercueil qui se déplaçait dans la direction opposée à la sienne. « Aththan, Aththan », hurla-t-elle à des oreilles qui ne pouvaient plus entendre son désespoir. Suba dut être maîtrisée alors qu'elle tentait désespérément de retenir le cercueil de Pulendran, emporté hors de sa vue pour toujours. Les cercueils furent portés, un par un, dans une file digne, jusqu'aux bûchers funéraires qui les attendaient. Vêtus selon la tradition tamoule du vert blanc et torse nu, des pères âgés se tenaient silencieux et désarmés à la tête des cercueils de leurs fils. On leur remit des torches enflammées et, tandis que le salut militaire retentissait dans l'air, ils s'avancèrent à l'unisson et jetèrent le feu dans le bûcher, déclenchant ainsi l'extinction définitive de leur progéniture. Une épaisse fumée grise s'élevant dans le ciel incita la foule à se lever spontanément, et un gémissement s'éleva de la foule nombreuse et accablée de chagrin. Tout cela ressemblait à un cauchemar. Comment en est-on arrivé là ? Pourquoi tant de personnes subissaient-elles de telles tortures psychologiques ? Qu'avaient fait ces gens pour mériter une telle perte et une telle souffrance ? En effet, il s'agissait d'un paradoxe majeur que la population ait été exposée à un tel stress émotionnel et que la lutte ait été soumise à une telle tension alors qu'un cessez-le-feu était censé être en vigueur. Que ce malheur survienne si peu de temps après le sacrifice de Thileepan ne fit qu'accroître la perplexité du peuple. La Force indienne de maintien de la paix et Delhi ont été totalement discréditées aux yeux du public. La méfiance envers Colombo n'a fait que s'accroître. Des blessures ont été infligées qui, je crois, ne guériront jamais complètement.

J'ai quitté les lieux des funérailles émotionnellement épuisé. Je n'arrivais pas à faire le lien entre les joyeux mariés que j'avais connus quelques jours auparavant, le large sourire radieux de Pulendran et Kumarappa, et les corps sans vie dans les cercueils, et la scène dont je venais d'être témoin. Je connaissais aussi les autres cadres de Chennai et de Valvettiturai et j'ai ressenti un immense sentiment de perte et de tristesse. J'ai tiré une leçon triste et amère sur les vicissitudes et la fragilité de la vie.

Les événements de ces derniers jours ont plus ou moins fait basculer la situation politique dans une spirale descendante irréversible. Les relations entre les LTTE et l'IPKF ne furent plus jamais les mêmes, et ne le seraient jamais. Les affrontements communautaires et les représailles meurtrières contre des Cinghalais innocents ont été des manifestations malheureuses

de la douleur nationale. Le climat était extrêmement explosif. Les tensions s'intensifiaient entre les LTTE et l'IPKF. Plusieurs incidents de violence ont eu lieu à Jaffna. La population, indignée par cet événement tragique, a ouvertement défié les troupes indiennes. Entre-temps, le gouvernement Jayawardene a accusé les LTTE d'être responsables du meurtre de civils cinghalais et a exigé que l'Inde prenne des mesures militaires contre les Tigres tamouls. Le chef d'état-major de l'armée indienne, le général Sundaraji, et le ministre indien de la Défense, M. K.C. Pant s'est rendu par avion à Colombo et a tenu des réunions secrètes avec le président Jayawardene. Colombo a été informé de la décision indienne de lancer des opérations offensives militaires et de désarmer les LTTE. Jayawardene était ravi que sa stratégie ait finalement fonctionné. c'est-à-dire retourner les armes de l'armée indienne contre les guérilleros des Tigres tamouls, qu'elle avait entraînés, armés et soutenus. Ce fut une victoire diplomatique pour Jayawardene, mais elle annonçait la fin des Tamouls. Le 10 octobre était la date fixée pour l'invasion militaire indienne de Jaffna afin de désarmer les LTTE par la force. Pour maintenir le public tamoul dans l'ignorance de leurs manœuvres militaires et pour étouffer les critiques locales et internationales concernant d'éventuels excès militaires et atrocités de guerre, l'armée indienne a lancé une opération soudaine et rapide contre les médias libres à Jaffna aux premières heures du matin du 10 octobre, quelques heures seulement avant l'offensive militaire majeure. Les imprimeries d'« Elamurasu » et de « Murasoli » ont été dynamitées et les journalistes arrêtés. Les stations de radio et de télévision ont été attaquées et toutes les installations de transmission rendues inopérantes. La plus grande démocratie du monde a commis le crime odieux de détruire l'instrument même de la démocratie, les médias du peuple de Jaffna, afin d'étouffer sa liberté d'opinion et d'expression. Le matin du 10 octobre, des unités armées des LTTE ont farouchement résisté aux troupes indiennes qui tentaient de pénétrer dans la ville depuis le célèbre fort hollandais de Jaffna. La guerre indo-tibétaine a éclaté de plein fouet, plongeant la nation tamoule dans un cycle de violence, de mort et de destruction inédit.

‘Opération Pawan’

Avant le déploiement de troupes indiennes en tant que force de maintien de la paix dans le nord-est du Sri Lanka, conformément à l'accord indo-sri-lankais, l'évaluation par la hiérarchie militaire indienne de soixante-douze heures comme délai nécessaire pour désarmer de force les LTTE si les conditions l'exigeaient s'est avérée être une grave erreur de calcul militaire et une sous-estimation de la puissance de feu, des tactiques et de la détermination des LTTE. Par la suite, lorsque les hostilités ont éclaté sur le sol de Jaffna le 10 octobre 1987, l'armée indienne a supposé que sa tâche se limiterait à un nettoyage rapide d'un petit groupe de guérilla. Baptisée « Opération Pawan », la première phase de l'opération de désarmement par la force des cadres du LTTE par les troupes indiennes visait à neutraliser le chef de l'organisation en capturant les dirigeants du LTTE. Une fois le chef éliminé, pensaient les Indiens, les cadres du LTTE seraient désorganisés, démoralisés et finiraient par se rendre sans résistance. Mais dès le début de leur campagne, les militaires indiens se sont heurtés à une résistance féroce et inattendue de la part des LTTE. Dans le but de capturer M. Pirabakaran et ses commandants supérieurs, les

Indiens ont lancé un raid commando aéroporté sur l'université de Jaffna le 12 octobre. Ils se rendirent vite compte que le processus de désarmement ne serait pas aussi facile qu'ils l'avaient imaginé. L'opération s'est avérée être l'un des plus grands désastres militaires de l'histoire de l'armée indienne.

Les services de renseignement indiens avaient obtenu des informations selon lesquelles le quartier général de M. Pirabakaran était situé à Pirambady Lane, à Kokkuvil, une banlieue de Jaffna, à proximité de l'université de Jaffna et de la faculté de médecine. Un espace ouvert entre cet ensemble de structures offrait une zone d'atterrissage idéale pour une opération aéroportée et a incité les Indiens à se lancer dans une aventure militaire téméraire et risquée. M. Pirabakaran, doté d'un instinct aigu pour la stratégie et la tactique militaires, avait déjà identifié ce terrain comme l'endroit probable d'un raid commando d'envergure sur son quartier général. En prévision de l'événement, il déploya son groupe restreint de cadres dans les bâtiments universitaires entourant le terrain et attendit. Alors que des hélicoptères déposaient des troupes du 13^e régiment d'infanterie légère sikh et des commandos parachutistes sur le terrain découvert désigné aux premières heures du matin du 12 octobre, ils furent accueillis par des tirs féroces et impitoyables de mitrailleuses des LTTE qui les attendaient. Tout aussi grave pour les troupes était le dommage causé aux hélicoptères indiens par les mitrailleuses, ce qui excluait de fait tout nouveau débarquement de troupes pour renforcer et soutenir leurs camarades pris dans le feu d'artifice des LTTE. Les soldats indiens, encerclés et isolés, se sont battus pour leur vie jusqu'au milieu de la matinée du 12 octobre, heure à laquelle leur dernière balle a été tirée. Dans un ultime effort pour survivre, les troupes lancèrent une charge désespérée à la baïonnette. Un seul soldat indien a survécu pour raconter l'histoire de cette opération avortée. Vingt-neuf commandos sikhs spécialement entraînés ont péri dans cette bataille. Entre-temps, les commandos parachutistes, déterminés à atteindre leur objectif militaire d'éliminer M. Pirabakaran, s'étaient séparés du peloton sikh et avaient continué leur progression en direction de leur cible. À leur arrivée à son quartier général, ils découvrirent que M. Pirabakaran s'était éclipsé quelques heures seulement avant le début de l'opération indienne. Mais cette entreprise militaire trop confiante et malavisée a préparé le terrain pour l'un des pires bilans d'atrocités commises par l'armée indienne contre des civils tamouls lors de sa campagne de désarmement des LTTE. Assiégés et nerveux, les commandos parachutistes indiens, tâtonnant dans l'obscurité en territoire inconnu à la recherche d'une cible qu'ils n'avaient jamais vue, ont impitoyablement abattu tous les civils tamouls se trouvant à proximité de cette opération militaire futile. Les tirs de mortier et d'artillerie en soutien aux parachutistes bloqués ont alourdi le bilan civil. Un contingent de chars déployés depuis le fort hollandais de Jaffna, situé à proximité, pour secourir et soutenir les commandos parachutistes désespérés et isolés, a fauché les gens comme des brins d'herbe, augmentant encore la liste des victimes civiles. Des corps écrasés et mutilés, ainsi que des cadavres criblés de balles, jonchaient le sol après le départ des troupes indiennes, suite au carnage qu'elles avaient inutilement provoqué. Au total, quarante civils tamouls ont trouvé la mort et des dizaines d'autres ont été blessés à la suite de cette aventure militaire malheureuse.

Alors que l'« opération Pawan » se poursuivait et s'intensifiait, les obus d'artillerie continuaient de s'abattre sur les zones densément peuplées du secteur de Valigamam, dans la péninsule,

réduisant les propriétés en ruines, faisant voler en éclats des personnes et en mutilant à vie d'autres. Le massacre gratuit de civils tamouls par les troupes indiennes allait de pair avec leur avancée sur plusieurs fronts le long des principaux axes routiers de la péninsule en direction de la ville de Jaffna. Dans leur progression vers la ville de Jaffna, les soldats ont laissé derrière eux une série de morts atroces et de massacres aléatoires de civils tamouls par des troupes à la gâchette facile. Se comportant comme une armée d'occupation étrangère, les troupes indiennes ont récupéré leur butin. D'innombrables femmes tamoules hurlaient de terreur et de dégoût tandis que les bandes de soldats des colonnes indiennes envahissantes les soumettaient à de brutales violences sexuelles ; Leurs cris d'angoisse résonnaient sans cesse dans l'air lorsque les « gardiens de la paix » violaient ce que les femmes tamoules considèrent comme le plus sacré : leur pudeur, leur dignité et leur fierté. Chaque maison sur le passage des hordes envahissantes fut pillée et saccagée. Chaque foyer a été dépouillé d'argent liquide, de bijoux et d'autres objets de valeur. L'invasion de Jaffna fut un butin considérable pour l'armée indienne, mais pour les civils de Jaffna, ce fut un choc, une terreur et une humiliation. La désillusion et le ressentiment généralisés à l'égard des troupes indiennes de « maintien de la paix » se sont transformés en une sympathie et un soutien populaires envers les combattants de la liberté du LTTE. Face à une offensive militaire conventionnelle majeure, les Indiens déployant des hélicoptères de combat, de l'artillerie, des mortiers et des chars, les cadres du LTTE ont mis à profit leur avantage territorial et les tactiques classiques de guérilla urbaine. Finalement, ils sont parvenus à réduire l'opération, initialement prévue sur trois jours, à une campagne de deux semaines. Les civils tamouls, épuisés par la guerre, ayant subi de lourdes pertes et la destruction massive de leurs biens aux mains des forces militaires sri-lankaises, se retrouvaient désormais au cœur d'une nouvelle occupation militaire de leurs terres par un ennemi d'une férocité sans pareille, le cheval de Troie du « maintien de la paix ».

L'« opération Pawan », officiellement lancée pour désarmer les LTTE, a non seulement tué et mutilé un nombre inexcusable de civils lors de ses premiers jours intenses, mais a également plongé de larges pans de la population dans un déplacement temporaire ou permanent. Les habitants de Jaffna ont fui vers des camps de réfugiés désignés, tandis que d'autres ont cherché refuge en dehors du principal théâtre des opérations. Ceux qui sont restés sur place risquaient la mort et les blessures aux mains des troupes indiennes imprévisibles et agressives. Dans ce contexte hostile, il est devenu impératif d'évacuer les cadres blessés des LTTE de l'hôpital général de Jaffna vers les hôpitaux locaux des districts de Vadamarachchi et de Chavakachcheri, dans la péninsule. Petits et mal équipés, les hôpitaux locaux peinaient à faire face aux victimes des LTTE et au nombre croissant de civils grièvement blessés. De nombreuses personnes déplacées sont venues séjourner chez des proches et des amis à Valvettiturai, dans le secteur de Vadamarachchi. Certains cadres des LTTE sont rentrés chez eux à Valvettiturai en ramenant leurs collègues avec eux. Et les habitants de Valvettiturai ont répondu à cette crise nationale, faisant preuve d'un profond patriotisme et d'un grand courage, de nombreuses familles ayant secrètement offert hébergement et refuge aux cadres blessés des LTTE. L'une de ces personnes, la mère de Kittu, affectueusement surnommée « Kittu Amma », fervente et inflexible défenseuse du Tamil Eelam et soutien fidèle et fiable des LTTE, a volontiers ouvert sa maison et son cœur aux besoins de la lutte. Cette matriarche remarquable, qui avait longtemps apporté soutien et

réconfort aux cadres du LTTE, était considérée comme la maison la plus sûre pour accueillir le vétéran Pottu Amman, grièvement blessé lors de l'embuscade tendue par le LTTE contre des soldats indiens à la faculté de médecine de Jaffna. Pottu Amman fut le premier cadre des LTTE blessé lors de cette campagne et fut transporté d'urgence à l'hôpital général de Jaffna où il subit une intervention chirurgicale d'urgence pour une grave blessure abdominale. Après sa convalescence initiale suite à l'opération, il a été transféré dans un logement plus sûr, chez Kittu Amma, à Valvetitturai. Deux autres cadres supérieurs ont rejoint Pottu Amman chez Kittu Amma. Mais Pottu Amman a eu d'autres blessures. Les balles de fusil automatique avaient déchiré les muscles du triceps et cette grave blessure nécessitait des soins constants et un nettoyage minutieux. Il avait une blessure moins grave à la jambe et au pied. Autrement dit, il était grièvement blessé.

Massacres notoires

Lorsque nous avons appris que Pottu Amman et d'autres cadres des LTTE étaient hébergés chez Kittu, à quelques centaines de mètres de chez nous, nous sommes allés voir comment ils s'en sortaient. Nous avons trouvé la maison transformée en hôpital de fortune et les cadres blessés se reposant sur leurs lits. C'était la mère de Kittu qui était responsable. Kittu Amma, une femme d'une soixantaine d'années, s'occupait de ces cadres avec une affection maternelle chaleureuse, égayant leur humeur par son langage coloré, son sens de l'humour vibrant et son rire merveilleusement malicieux, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Des proches et des voisins l'ont soutenue en lui fournissant de la nourriture et en faisant ses courses, etc. Mes compétences en soins infirmiers m'ont permis de l'aider et de soulager l'équipe médicale des LTTE en prenant en charge une partie des soins médicaux de Pottu Amman et des autres cadres. La blessure abdominale de Pottu Amman a bien guéri. Mais sa blessure au bras était vilaine. La saignée était énorme et elle dégoulinait. En effet, la blessure au bras de Pottu Amman était si étendue et si douloureuse qu'il nécessitait des anesthésies régulières à l'hôpital local pour un examen approfondi et le nettoyage de la plaie. J'ai accompagné les blessés graves, dont Pottu Amman, à l'hôpital de base de Point Pedro (également connu sous le nom d'hôpital de Manthikai) pour y être soignés.

À l'hôpital Manthikai de Vadamarachchi, l'ampleur de la guerre était flagrante. Les salles étaient remplies de civils blessés par des éclats d'obus et de cadres blessés. Les ressources de cet hôpital local étaient saturées. Pour aider le personnel local à faire face aux pénuries de personnel médical et de personnel à l'hôpital, une équipe de médecins et d'infirmières dévoués de l'organisation médicale internationale Médecins Sans Frontières, lauréate du prix Nobel de la paix, est venue en aide au personnel local. Lors d'une visite de routine à la clinique de Pottu Amman, j'ai observé un flux continu de blessés, couverts de sang, saignant et gémissant d'agonie à cause de blessures horribles, arrivant à l'hôpital. Ils avaient parcouru seize kilomètres depuis le district de Chavakachcheri pour atteindre l'hôpital de Manthikai et y recevoir des soins médicaux d'urgence. Les patients, bouleversés et choqués, ainsi que leurs proches, nous ont raconté qu'une attaque majeure avait eu lieu contre des civils par les « gardiens de la paix »

indiens à Chavakachcheri. C'était le 27 octobre 1987, un jour de honte dans l'histoire de l'armée indienne et un jour d'horreur dans l'histoire douloureuse du peuple tamoul. Des hélicoptères de combat indiens ont survolé la ville de Chavakachcheri et ont continué à survoler le marché local en rond. Le marché était rempli de gens qui faisaient tranquillement leurs courses pour leur famille. Le chaos a éclaté lorsque les hélicoptères de combat ont soudainement ouvert le feu sur les clients qui ne se doutaient de rien. Des roquettes jaillissaient des hélicoptères, explosant au milieu de la foule et provoquant panique et chaos sur le marché. La foule, terrorisée et horrifiée, s'est dispersée et s'est mise à couvert. Une fois que ces machines de mort volantes eurent quitté les lieux, l'ampleur du carnage était évidente. Des corps démembrés jonchaient les lieux ; Les blessés se tordaient de douleur et de choc, saignant abondamment de leurs blessures graves et souvent mortelles. Les habitants se sont empressés de trouver des véhicules pour transporter les blessés à l'hôpital. Par la suite, l'hôpital a été submergé de patients grièvement blessés. J'ai proposé mon aide pour gérer cette crise à l'hôpital. Les civils blessés avaient refusé de se rendre à l'hôpital général de Jaffna, situé en plein centre-ville, malgré la présence d'établissements de soins médicaux de meilleure qualité. Le souvenir d'un autre massacre brutal perpétré à l'hôpital de Jaffna une semaine auparavant, le 21 octobre, était encore vif dans les mémoires. Dans ce déchaînement de barbarie militaire, vingt et un médecins, infirmières et ouvriers en service, ainsi que des patients alités, furent massacrés lorsque les troupes indiennes prirent d'assaut l'hôpital. Ce fut l'enfer lorsque les troupes sont entrées dans l'hôpital, ouvrant le feu avec des armes automatiques et lançant des grenades sur les patients et le personnel. Les tirs de mortier en renfort ont ravagé les salles et saturé l'air de fumée et de poussière. Les « casques bleus » indiens ont répondu aux soldats qui levaient les mains en signe de paix et de reddition par des tirs à bout portant et des explosions de grenades. Cinquante-cinq autres membres du personnel hospitalier et patients ont été grièvement blessés lors de cet acte de barbarie gratuit et odieux perpétré par les troupes indiennes. Il n'était donc pas difficile de comprendre les appréhensions de la population quant à sa fréquentation de l'hôpital général de Jaffna.

Avant même d'avoir eu le temps de nous préparer à une urgence médicale majeure, le centre d'admission et l'unique salle d'opération étaient remplis de civils blessés nécessitant tous une intervention chirurgicale urgente. Des patients blessés de tous âges, accompagnés de leurs proches en détresse qui luttaient pour obtenir les soins médicaux susceptibles de sauver la vie de leurs êtres chers, étaient entassés dans la salle d'opération. Une jeune femme souffrant de graves blessures abdominales était sur la table d'opération ; on lui retirait les éclats d'obus de son intestin déchiré et on recousait les multiples déchirures. Un proche a appuyé sur le point de saignement de l'artère à la jambe d'un autre patient pendant que celui-ci attendait que les médecins s'occupent de sa blessure. Le patient de trente ans dont je m'occupais présentait un seul trou dans la poitrine et des lacérations à l'abdomen. Les médecins craignaient qu'il ait déjà développé une péritonite. Le saignement de sa cuisse gauche indiquait une blessure grave sous les entailles que nous pouvions à peine apercevoir. Un bandage taché de sang, appliqué autour de sa tête en guise de premiers soins au moment de la blessure, masquait la gravité d'une lacération au crâne. Alors que je restais là, me demandant d'où venait l'eau qui coulait, j'ai senti quelque chose de chaud se déverser sur mon pied. J'ai baissé les yeux et j'ai vu du sang couler de la tête du patient. Le retrait du bandage a révélé une longue lacération inopérable

à la tête. Personne ne pouvait rien faire pour ce malheureux : sa fin était très proche. Ses proches, le front plissé d'angoisse, regardant par la fenêtre de la salle d'opération, ont crié de douleur en le voyant mort. Dans un autre coin de la salle d'attente, un groupe d'hommes musulmans anxieux se penchaient sur le corps déchiqueté d'un proche parent, espérant que les médecins seraient capables d'accomplir le miracle de rattacher les parties arrachées. En vain. La mort avait triomphé. Désespérés, des proches ont apporté le demi-torse d'un membre de leur famille. Des membres amputés remplissaient les poubelles. Le sol était collant à cause du sang répandu. L'air était lourd d'urgence et d'horreur. Ce jour-là, trente civils tamouls ont été assassinés à Chavakachcheri par les « casques bleus » indiens, et soixante-quinze autres ont subi des blessures dévastatrices et mutilantes.

Plusieurs heures et des dizaines de victimes plus tard, une fois la réparation des corps brisés et mutilés terminée pour la journée et les patients retournés dans le service pour poursuivre leur lutte pour survivre, il ne restait plus qu'à nettoyer ce champ de bataille chirurgical. Je suis resté debout à contempler cette pièce surutilisée. Le sol en mosaïque blanche était strié de ruisseaux de sang qui le sillonnaient. Les sacs-poubelles débordants d'où dépassaient des membres dépossédés donnaient des frissons. Des compresses imbibées de sang, gisant sans rangement dans des seaux, témoignaient d'une intervention chirurgicale désespérée. L'eau des bassines pour se laver les mains était désormais d'un rose poussiéreux. Des gants chirurgicaux usagés, aussi inertes que les membres qu'ils avaient contribué à amputer, pendaient mollement sur des râteliers, attendant d'être réutilisés après nettoyage. On ne pouvait qu'être en colère face aux événements de la soirée. Que l'esprit humain puisse trouver une justification rationnelle à de telles atrocités abominables commises sur des innocents semblait inconcevable. Le caractère indiscriminé des victimes m'a contraint à réfléchir à ma propre chance et à ma fragile mortalité. Je n'avais aucune raison de croire que j'étais différent des victimes que j'avais vues ce jour-là et que je serais protégé de tels événements dévastateurs. Pourquoi le serais-je ? Cette fois-ci, j'ai eu la chance de ne pas me trouver au mauvais endroit au mauvais moment. Mais en assistant à l'agonie et à la souffrance de ces personnes, j'ai été contraint de réfléchir à la logique qui sous-tendait la nature des forces à l'œuvre qui avaient désigné cette communauté particulière pour subir cette persécution tyrannique et cette terreur de la part d'une occupation étrangère. Pour moi, la sauvagerie de l'oppression et le carnage dont était victime le peuple tamoul lui avaient valu le droit politique de déterminer son propre destin.

Avec Valigamam comme épice militaire, les troupes indiennes se tournaient vers le nord en direction de Vadamarachchi et vers le sud en direction de Chavakachcheri dans la région de Thenmarachchi, considérés comme le prochain théâtre d'opérations de la campagne militaire visant à désarmer les LTTE. Chavakachcheri fut le premier à tomber aux mains des troupes indiennes. Les meurtres indiscriminés de civils, les viols de femmes tamoules et le pillage des biens du peuple tamoul lors des opérations de recherche et de destruction dans cette région ont été largement documentés.

Les habitants de Chavakachcheri ont une longue et unique histoire de courage et d'engagement extraordinaires durant les années de lutte nationale. Elle a abrité un grand nombre de cadres des LTTE et de nombreux martyrs. Par la suite, la résistance des LTTE, soutenue et encouragée

par le peuple Chavakachcheri, a constitué une menace pour les troupes indiennes. Se regroupant et s'organisant constamment, les cadres des LTTE lançaient des attaques de guérilla urbaine sporadiques. En effet, la capacité des cadres du LTTE à survivre à l'occupation massive de Chavakachcheri par l'armée indienne a démontré leur courage et leur détermination. Le commandant des guérilleros LTTE à Chavakachcheri durant cette période d'occupation militaire indienne. Il s'agissait de Tamil Chelvan, l'actuel chef de la section politique des LTTE.

L'activité aérienne accrue au-dessus du district de Vadamarachchi et les observations occasionnelles de patrouilles à pied indiennes effectuant des exercices de reconnaissance aux abords de Vadamarachchi indiquaient que la hiérarchie militaire indienne avait tourné son attention vers ce bastion des LTTE. On peut s'attendre à une intensification de sa présence et de ses opérations dans la région dans un avenir proche. Ainsi, lorsque nos cadres de reconnaissance nous ont informés qu'une patrouille indienne pouvait être aperçue se déplaçant lentement le long de la route principale Jaffna-Udupitty, nous avons su que notre heure était venue : nous devions quitter notre maison et nous enfoncer davantage dans le cœur de Vadamarachchi. C'était la seule option qui s'offrait à nous. Au nord de notre masse continentale s'étendait une vaste mer, le détroit de Palk, une portion de l'océan Indien séparant le sud de l'Inde et le Sri Lanka. Les patrouilles navales des eaux septentrionales assurées par les navires de guerre sri-lankais et indiens ont effectivement bloqué les incursions en haute mer pour le moment. Par ailleurs, à l'horizon nord se dressait l'Inde, qui était en guerre contre nous. Une vie de guérilla permanente au cœur de la jungle du Vanni n'était pas non plus un choix réaliste pour nous. La première chose à prendre en compte était la santé de Bala. S'il avait été plus jeune et en meilleure santé, cela aurait bien sûr été possible. Et deuxièmement, comme nous étions tous deux davantage du côté politique que militaire de l'organisation, nous pouvions être plus utiles à la lutte en travaillant avec la population ou la communauté internationale plutôt que cachés sous terre au milieu d'une guérilla dans la jungle. Et bien sûr, l'accès à un approvisionnement régulier en insuline constituait une préoccupation majeure. Rien ne garantissait que nous pourrions assurer un approvisionnement régulier en insuline pour Bala dans les zones de jungle. Mais, ces considérations mises à part, notre préoccupation et notre aspiration principales étaient de vivre parmi le peuple, et nous pensions pouvoir survivre dans la clandestinité à Vadamarachchi. De plus, au début du conflit, Bala nourrissait l'espoir que M. Pirabakaran ferait appel à lui pour négocier un cessez-le-feu avec l'armée indienne, mais les Indiens n'étaient pas intéressés par l'arrêt de leur campagne militaire. À ce stade de l'offensive militaire indienne, M. Pirabakaran, qui était la principale cible de l'opération Pawan, avait évacué la péninsule et se trouvait au cœur des jungles du Vanni, où il organisait et menait une guérilla urbaine et en jungle contre l'armée d'occupation indienne.

7 Traqué par l'armée indienne

Soosai, commandant vétéran des Tigres de mer, était responsable de Vadamarachchi au moment du déclenchement des hostilités. Il venait fréquemment chez nous et s'était chargé de notre sécurité à Vadamarachchi. C'est Soosai qui informait régulièrement Bala des développements militaires dans la péninsule et de chaque mouvement des Indiens qui empiétaient sur Vadamarachchi. Ils discutaient fréquemment de la force militaire des LTTE dans le secteur de Vadamarachchi et des modes de résistance face à l'armée indienne. Compte tenu des limitations en effectifs et en puissance de feu des LTTE dans la région, Bala estimait qu'il serait vain pour nos cadres d'affronter ouvertement les colonnes indiennes qui avançaient dans une guerre conventionnelle et de risquer de subir de lourdes pertes. Compte tenu de l'histoire brutale des avancées militaires de l'armée indienne à Valigamam et Chavakachcheri, un mode conventionnel de résistance des LTTE aurait, selon nous, été accueilli par un barrage de tirs d'artillerie aveugles sur Vadamarachchi depuis les camps militaires de Pallaly et Valvettiturai afin d'affaiblir les défenses des LTTE avant un assaut majeur sur le secteur. Une telle éventualité aurait certainement entraîné des pertes civiles intolérables. Face à une telle offensive militaire et à de lourdes pertes civiles, les LTTE auraient, en fin de compte, été contraints de se retirer du district. Nous estimions qu'il était inutile d'exposer la population à une telle dévastation alors qu'une stratégie militaire alternative et durable pouvait être adoptée par les LTTE. De plus, soumettre la population à une telle destruction de vies humaines et de biens si peu de temps après « l'opération de libération » menée par les forces sri-lankaises – la campagne militaire qui a déclenché l'intervention indienne, selon nous – constituerait une agonie intolérable pour elle. Après mûre réflexion, Soosai accepta la logique du point de vue de Bala et la région fut épargnée par la violence des bombardements d'artillerie. Lui et ses cadres ont continué à maintenir la résistance à l'occupation en tant que force de guérilla urbaine clandestine pendant toute la durée de la présence de l'armée indienne à Vadamarachchi.

Une partie de l'armée indienne était campée sur la base militaire sri-lankaise située à la périphérie de Valvettiturai depuis son arrivée dans la péninsule de Jaffna. Mais mis à part une tentative mineure d'une patrouille de reconnaissance de soldats au début des hostilités, il n'y avait pas eu d'avancée majeure depuis cette base pour pénétrer et occuper Valvettiturai. Une attaque de guérilla contre les soldats éclaireurs les avait contraints à se replier en hâte vers leur poste. Finalement, lorsqu'elle arriva, l'armée commença son avancée militaire vers Vadamarachchi par une direction différente : le long de la route principale Jaffna - Valvettiturai.

L'armée indienne étant littéralement aux portes, nous avons jugé prudent de nous replier et de nous réfugier en territoire plus sûr. Face à cette situation mettant ma vie en danger, j'ai examiné mes possessions et mes bagages et j'ai réalisé que les circonstances objectives auxquelles

j'étais confronté étaient incompatibles avec le fardeau de la possession de biens matériels. Je ne pouvais rien faire pour changer la situation dans laquelle je me trouvais, j'ai donc dû choisir la meilleure option suivante. Il était temps de me séparer de mes affaires. Je me suis donc attaché à me débarrasser des biens superflus, ou plutôt, à choisir les objets les plus essentiels. Un rapide coup d'œil à la camionnette Hiace pleine à craquer a suffi pour constater que les cartons de livres seraient les premiers à partir. Nous avions une vaste collection de manuels scolaires et de romans coûteux qui avaient été envoyés de Londres en Inde et nous les avons emportés avec nous à Jaffna. Nous étions réticents à nous séparer de ce savoir que nous avons accumulé au fil des ans, mais il n'y avait pas de place pour la sentimentalité. C'étaient les objets les plus faciles à jeter et les plus pratiques à stocker. Mais lorsque nous avons distribué les livres, nous avons dû veiller à ce qu'ils soient remis à des familles instruites, car des cartons de livres en anglais dans un foyer sans niveau d'instruction auraient exposé les habitants à un danger considérable de la part des Indiens suspicieux qui cherchaient des indices sur notre localisation. Les ustensiles de cuisine étaient des objets encombrants que nous avons dû laisser sur place, et je n'ai eu aucune difficulté à m'en débarrasser. Les vêtements ont été triés par ordre de priorité. Je me suis accordé le petit plaisir de choisir quelques vêtements que j'aimais particulièrement. Mais la plupart ont été choisis en fonction de leur adéquation aux circonstances. J'ai mis nos vêtements dans deux sacs, un pour Bala et un pour moi. Il n'y avait pas d'électricité dans la région, les lampes torches et les piles étaient donc vitales à notre survie. J'étais prêt à emporter aussi la lampe à pétrole que nous utilisions à la maison. J'ai glissé quelques bougies dans un coin du sac, ainsi que des boîtes d'allumettes, au cas où elles seraient nécessaires en cas d'urgence. Finalement, elles se sont avérées utiles. Le reste des affaires a été entassé dans des valises et distribué dans différentes maisons. Suite à ce « nettoyage », les quatre cinquièmes de mes « économies » de toute une vie ont disparu. Il me restait une dernière chose à laquelle me séparer : mon album photo. Mon album de famille, contenant mes photos d'école d'enfance, mes photos de mariage, etc., et tous ces souvenirs chargés d'histoire et de valeur sentimentale, a été recouvert de plusieurs couches de plastique et une équipe l'a emporté sur un terrain. Là, à la faveur de la nuit, il enterra sans cérémonie les photos pour faire disparaître toute trace de leur propriétaire traqué. J'espérais qu'ils survivraient. Inutile de préciser qu'ils ne l'ont pas fait. Lorsque je suis retourné à Vadamarachchi deux ans plus tard, les photos avaient été exhumées de leur tombe humide et se sont avérées être dans un stade avancé de décomposition. Des champignons avaient pénétré le plastique et défiguraient des visages aimés, des scènes mémorables et des moments précieux. J'avais l'impression d'avoir perdu mon passé.

Nous pensions que la solution la plus sûre pour nous serait de nous éloigner des routes principales et des zones côtières pour nous installer au cœur de Vadamarachchi. Le réseau particulier de ruelles étroites qui sillonnent Vadamarachchi nous a offert un avantage géographique et a été un facteur majeur pris en compte dans le choix de notre lieu de déménagement. Tout cela semblait très logique et rassurant pour Bala, car non seulement sa famille et ses amis vivaient dans cette partie de Vadamarachchi, mais, enfant, il y avait passé de nombreuses années à jouer joyeusement et connaissait donc parfaitement le terrain. Ses vieux amis, ses maisons, les magasins, les écoles qu'il avait fréquentées, le réseau de ruelles, l'odeur du quartier évoquaient une certaine nostalgie à Bala, tandis que le danger auquel nous étions exposés le catapultait

dans ses années d'enfance.

Peu après notre départ de Valvettiturai, les troupes indiennes se sont infiltrées, établissant des postes de sentinelle et des points de contrôle à des endroits stratégiques et consolidant leurs positions. Puis, étape par étape, ils ont étendu leur présence jusqu'à ce que l'occupation soit complète et que les soldats contrôlent la ville et les routes principales.

Déménagement à Karaveddy

Sukla, un cadre expérimenté et de haut rang des LTTE, responsable de la section politique du secteur de Karaveddy, en plein cœur de Vadamarachchi, est intervenu dans cette phase cruciale de notre vie. Ce combattant expérimenté, grâce à sa connaissance approfondie de la géographie et de la population, a joué un rôle déterminant dans nos vies. Sukla nous a trouvé une maison à environ six kilomètres de Valvettiturai et il a pris en charge notre sécurité. Cette maison inhabituellement moderne à Kaladdi, Karaveddy, était plus que suffisante pour loger Pottu Amman et les autres cadres blessés, qui étaient également contraints par la présence croissante des troupes indiennes de trouver un refuge. De là, Pottu Amman pouvait, pour le moment, continuer à se rendre à l'hôpital de Manthikai pour y recevoir des soins pour sa blessure. Nous étions en réalité un groupe dont le nombre fluctuait, au gré des allées et venues, unis par le danger commun auquel nous étions exposés et par notre besoin urgent d'un abri et de sécurité.

La pénétration militaire indienne dans la masse terrestre de Vadamarachchi fut constante et systématique. Les Indiens n'avaient que peu ou pas d'idée du terrain géographique, et l'extraordinaire complexité du réseau de ruelles dans les zones villageoises, semblable à une toile d'araignée, est déroutante pour un nouveau venu. Bien que cela se soit avéré être un désavantage pour les troupes d'occupation, cela a donné aux guérilleros du LTTE un avantage tactique et a également fourni aux villageois des moyens d'éviter les troupes indiennes. Pour les intrus, il fallait du temps pour apprendre à se repérer sur ces sentiers battus depuis longtemps. Les Indiens, désarmés, se limitèrent donc, au début de leur occupation, aux routes principales pour leurs patrouilles de routine. Et cela nous convenait parfaitement. Dans un premier temps, les cadres blessés, notamment Pottu Amman, ont bénéficié de plus de temps pour se rétablir. Deuxièmement, Bala et moi avions l'espace nécessaire pour étudier la situation et son évolution sans avoir à nous préoccuper outre mesure de l'endroit où se trouvait l'armée indienne.

L'ancien dirigeant d'EROS, Bala Kumar, lui aussi un homme Vadamarachchi, est venu rendre visite à Bala dans notre nouveau camp pendant cette période. Bala Kumar était bien connu de Bala depuis l'époque où il vivait en Inde, et il était favorable à la politique des LTTE. Comme son organisation n'était pas en conflit avec les « casques bleus » indiens, sa position lui permettait de transmettre facilement les messages des dirigeants militaires indiens aux LTTE. De plus, en tant que patriote, ses sentiments allaient davantage aux LTTE qu'aux Indiens hostiles, et il apporta avec lui des informations cruciales sur la pensée et les mouvements des forces indiennes. L'un des messages les plus intéressants qu'il ait reçus des commandants indiens

à Vadamarachchi était une proposition de rencontre entre Bala et le haut commandement militaire indien. Bala, quelque peu sceptique quant à la sincérité d'une telle réunion, mais néanmoins soucieux qu'il puisse y avoir une opportunité de mettre fin à la guerre, transmit ce message à M. Pirabakaran. Le très prudent Pirabakaran a très perspicacement perçu cette offre comme un stratagème pour capturer Bala et lui a conseillé de ne pas rencontrer les commandants indiens. M. Pirabakaran a eu raison dans son jugement. Les Indiens, utilisant cette ruse, ont arrêté un cadre supérieur des LTTE à Batticaloa. Heureusement, nous n'avons pas mordu à l'hameçon. La prise de Bala aurait constitué une victoire de propagande majeure pour la campagne indienne, et nous n'avions aucune intention de l'alimenter. Leur appareil de propagande était pleinement mobilisé. Colombo contrôlait les ondes et collaborait avec les Indiens, diffusant constamment auprès du public tamoul des récits de fabuleux succès militaires et des chiffres exagérés concernant les cadres des LTTE capturés, tués ou qui s'étaient rendus. Les reportages « d'actualité » constituaient une méthode efficace de désinformation, partie intégrante de la guerre, visant à démoraliser à la fois la population tamoule et les cadres du LTTE. Dans ce contexte, nous étions déterminés à ne pas fournir d'information à la machine de propagande indienne en permettant que Bala ou Pottu Amman soient capturés ou tués. Ni Bala ni moi n'avions l'intention d'être capturés vivants par l'armée indienne.

L'armée indienne a intensifié son occupation militaire et renforcé son emprise sur Vadamarachchi en augmentant sa présence et en établissant des camps dans des villes stratégiques. Point Pedro, Nelliady, Polygandy, Udupitty et Tunnalai n'étaient que quelques-unes des villes où fonctionnaient les principaux établissements militaires indiens. Udupitty est devenu l'un des nombreux centres de détention et de torture tristement célèbres. Des soldats lourdement armés occupaient des postes de sentinelle aux principaux carrefours et étaient disséminés dans toute la zone. L'hostilité et la nervosité des troupes aux nombreux points de contrôle ont contribué à rendre la présence des « casques bleus » indiens très visible et menaçante. Avec cette saturation militaire de plus en plus intense à Vadamarachchi, la sécurité que nous offrait le terrain géographique est devenue un facteur moins important pour notre survie. Les troupes indiennes gagnèrent en confiance et en audace et commencèrent à étendre leur présence, s'enfonçant jusque dans les profondeurs des villages. Pour pallier leur manque de connaissance directe de la région, ils étudiaient manifestement leurs cartes. S'attachant à une zone géographique précise, les soldats patrouillaient les ruelles qui bifurquaient juste à côté des routes principales, exploraient le nouveau territoire, apprenaient la direction des chemins et s'enfouaient chaque jour un peu plus profondément dans la partie continentale de Vadamarachchi. Fortes de leurs nouvelles connaissances sur une zone spécifique, les troupes fondaient sur elle, bouclaient le périmètre et menaient des opérations de recherche et de destruction. Il s'agissait d'une évolution dangereuse dans le mode opératoire des opérations militaires indiennes et, d'après nos observations des mouvements de troupes, il est devenu impératif pour nous d'élaborer des plans d'urgence et de rechercher des lieux de campement alternatifs en cas d'urgence.

Les habitants de la région nous apportaient constamment de nouvelles informations sur les mouvements des troupes. De jeunes enfants, courant aussi vite que leurs petites jambes maigres le leur permettaient, entraient souvent en courant dans notre maison pour nous avertir de la présence inhabituelle de soldats dans les environs, de leur nombre, de la durée de leur présence et

de la direction qu'ils prendraient finalement. D'autres cadres des LTTE, vivant clandestinement à Vadamarachchi et protégés par leurs familles et leurs amis, nous rendaient souvent visite et nous apportaient leurs réserves de renseignements. Grâce aux informations recueillies, nous avons pu suivre les mouvements des troupes. Mais si nous recevions toujours un flux spontané d'informations, il y avait aussi, et de façon égale, des informations qui circulaient dans la direction opposée, vers les Indiens. Dans les petites communautés soudées, peu de choses restent cachées très longtemps, nous ne doutions donc pas que le secret de notre localisation était désormais connu au-delà des limites immédiates. Notre présence continue à Vadamarachchi était un sujet de conversation au sein de la communauté, et les régiments tamouls des troupes indiennes pouvaient facilement intercepter des conversations innocentes avec les civils.

Un autre événement grave s'est produit lorsque Bala Kumar nous a informés que les Indiens avaient appris notre présence, à Bala et à moi, dans la région de Karaveddy et que des ordres d'arrestation avaient été émis. La chasse était lancée. Ces nouvelles ont provoqué un changement d'état d'esprit en nous. Nos chances d'être capturés n'étaient plus aléatoires. Les Indiens nous avaient désignés comme cible spécifique. Mais la plupart des soldats n'avaient jamais vu Bala et ignoraient tout de son identité. Le lien le plus facile à identifier avec Balasingham était sa femme blanche. Dans un premier temps, les troupes ont perquisitionné des maisons où l'occupant s'appelait Balasingham ; quelques personnes innocentes ont été emmenées pour identification puis relâchées. Ils ont également adopté une stratégie consistant à interroger directement le public sur le lieu où se trouvait une femme blanche dans la région. En effet, à mesure que les recherches s'intensifiaient, nous avons entendu parler de soldats qui effectuaient des perquisitions de maison en maison, demandant aux habitants : « Avez-vous vu une femme blanche dans le quartier ? » De toute évidence, ma couleur de peau représentait un danger pour quiconque nous accompagnait, et au fil du temps, à mesure que la chasse s'intensifiait, j'ai commencé à éprouver du ressentiment, voire de la haine, envers ma peau blanche. Mais c'est une autre histoire. Pour le moment, l'intensification des opérations de bouclage et de ratissage dans la zone et la fréquence accrue des vols d'hélicoptères au-dessus de notre maison suffisaient à nous alerter que l'armée indienne se rapprochait de notre camp. Nos soupçons étaient plus que justifiés lorsque notre camp a été pris pour cible par un hélicoptère.

Dès le début des hostilités, le trafic aérien indien au-dessus de Vadamarachchi fut intense. L'armée indienne a déployé des hélicoptères pour toutes sortes de missions, du transport de matériel militaire aux attaques aériennes. Ils allaient et venaient presque toute la journée et moins fréquemment la nuit. Leur bourdonnement incessant est donc devenu partie intégrante du paysage. Le fait de devoir rester vigilants lorsque le bourdonnement lointain des hélicoptères se transformait en un vrombissement faisait également partie de notre vie. Les hélicoptères révélaient toujours leur distance et leurs intentions par le niveau sonore qu'ils émettaient. Mais ce jour-là, en fin d'après-midi, lorsque l'hélicoptère volant à basse altitude a survolé notre zone et a lentement modifié sa trajectoire, passant d'un trajet rectiligne au-dessus de notre maison à un trajet circulaire autour d'elle, nous avons immédiatement compris que le danger était imminent. Avec cette attitude agressive, la population, consciente du danger potentiel des hélicoptères, se prépara à ce qui allait suivre. Nos cadres ont interrompu ce qu'ils faisaient et ont couru en désordre se mettre à l'abri derrière les structures les plus solides. Les cadres

blessés des LTTE étaient relativement en sécurité dans une petite pièce aux murs de béton. Bala et moi, qui étions dehors dans le jardin lorsque l'hélicoptère est arrivé en vrombissant, avons couru nous mettre à l'abri lorsque nous l'avons vu tourner lentement en direction de notre maison. Nous nous sommes abrités derrière le pilier en béton massif du château d'eau situé dans l'enceinte. Dos au pilier de béton, nous nous déplaçons en tandem circulaire avec la machine à tuer aérienne, en restant hors de son champ de vision. Des tirs automatiques provenant de l'hélicoptère ont déchiré le ciel, arrosant notre quartier résidentiel. Satisfaits d'avoir soit infligé les pertes qu'ils visaient, soit suffisamment terrorisés, le grand oiseau tournoyant mit le cap sur sa base.

Déménagement de maisons

Étonnamment, aucun de nos cadres ni aucune personne des environs n'a été blessé lors de cette attaque. Hormis quelques tuiles cassées sur le toit de notre maison et quelques bananiers brisés, la plupart des projectiles mortels s'étaient enfouis dans les potagers environnants. Mais nous étions tous en colère, maudissant les troupes indiennes pour cette attaque effrontée et irresponsable contre une zone résidentielle. Ce raid aérien a confirmé nos soupçons : les Indiens ne tarderaient pas à pénétrer plus profondément dans notre zone dans le cadre d'une mission de recherche et de destruction. Nous n'avions pas d'autre choix que de nous déplacer vers un territoire plus sûr. Un consensus s'est dégagé : un groupe plus petit avait bien plus de chances d'échapper à la capture qu'un groupe plus important. Il serait également plus facile de trouver des maisons sûres. Nous avons décidé de prendre des chemins différents. Les cadres blessés s'étaient réfugiés dans une maison sûre, hors de la zone où l'armée indienne ne concentrerait pas ses recherches. Lors de sa reconnaissance des lieux en journée, Sukla avait trouvé une autre maison où nous pourrions loger. Nous avons donc fait nos valises et sommes partis. Nous avons péniblement traversé les ruelles étroites bordées de hauts murs jusqu'à une maison à Karaveddy ; une grande maison en briques dans un vaste terrain avec un grand puits à l'arrière et un groupe de cocotiers ombrageant les lieux.

Lorsque nous sommes arrivés à notre refuge, nous avons trouvé une dame âgée qui se déplaçait à petits pas sur sa propriété. La maison était vide et sombre, à l'exception de quelques effets personnels de la dame. La maison était sombre non pas à cause d'un excès d'ombre ou d'une mauvaise construction, mais en raison d'une configuration astrologique. La propriétaire de la maison était une hindoue pratiquante et croyait en l'astrologie. Avant de la construire, la famille a consulté un astrologue pour obtenir des conseils sur son agencement. Sur ses conseils, les plans de la maison furent dessinés, intégrant l'orientation propice de la cuisine et des autres pièces. Suite à ces calculs astrologiques, certaines pièces étaient plongées dans une obscurité éternelle tandis que d'autres étaient insupportablement ensoleillées et chaudes.

Et peu de temps après que nous ayons chacun trouvé une chambre et que nous nous soyons « installés » dans la nouvelle maison sûre, la gracieuse dame âgée a raconté son histoire ; une histoire assez courante chez de nombreuses personnes âgées de Vadamarachchi à cette époque.

Sa démarche légèrement voûtée, son chignon clairsemé, légèrement ébouriffé et plus gris que noir, et le drapé lâche de son sari en coton indiquaient que cette dame était d'un âge avancé. La simplicité et la couleur claire du sari, ainsi que l'absence de « thali » – l'insigne du mariage – autour de son cou, étaient autant d'indications culturelles qui nous prouvaient qu'il n'était pas nécessaire de l'interroger sur son mari. Elle portait l'image non seulement de la vieillesse, mais aussi du veuvage. Elle était une femme Vellala, appartenant à la caste la plus élevée de la structure sociale de Jaffna. Et, forte de l'assurance de son âge, elle raconta l'histoire de sa famille, révélant tous les critères sociologiques de la communauté typique des Vellala de Jaffna. Propriétaires fonciers traditionnels, elle et son mari ont investi une grande partie de leur fortune dans l'éducation de leurs enfants. En effet, l'une des caractéristiques distinctives des Tamouls de Jaffna est leur passion pour l'éducation, qu'ils poursuivent avec intérêt et détermination. La déesse hindoue de l'éducation, Sarasvati, est vénérée avec ferveur et les festivals en son honneur et en son culte sont pratiqués avec enthousiasme, notamment par les femmes, dans la société de Jaffna. De plus, la société de Jaffna est unique, d'après mon expérience, par sa conception du plaisir et de la jouissance dans l'apprentissage et la quête du savoir. Le fait que les êtres humains aspirent à apprendre est considéré comme une valeur humaine fondamentale. Pour les Tamouls de Jaffna, l'éducation est la clé de la mobilité sociale, de la prospérité matérielle et d'un statut social élevé. Elle est également considérée comme essentielle à une vie cultivée, à un comportement social décent et à la responsabilité. Il est fort probable que cette jeune mère fière ait orienté les intérêts de son fils vers une profession prisée par la communauté tamoule en pleine ascension : la médecine. En tant que figure maternelle dominante, soucieuse d'assurer un avenir prospère à son fils, elle aurait consacré beaucoup de temps et d'énergie à l'encourager et à lui fournir l'espace nécessaire pour passer de nombreuses heures à étudier en privé. Elle l'aurait réveillé tôt le matin, lui aurait préparé un thé, un café ou du lait s'il le souhaitait, et l'aurait encouragé à profiter au maximum de la fraîcheur matinale avant d'aller à l'école pour étudier davantage. Après l'école, des cours particuliers en soirée auraient renforcé ses efforts scolaires. Et ces routines et obligations, elle les aurait exercées avec tous ses enfants, à un degré ou à un autre. Et elle a réussi : son fils a obtenu son diplôme de médecin à l'université de Jaffna et, empruntant la meilleure voie de promotion accessible à la communauté tamoule du Sri Lanka, il est parti à l'étranger. En réalité, tous ses enfants étaient partis à l'étranger. Mais le revers de la médaille de son succès, c'était la solitude et l'isolement auxquels elle était désormais soumise. Cette dame âgée et digne incarnait la tragédie de nombreux parents qui avaient emprunté le même chemin. Et maintenant, à un âge très avancé, alors que la lumière de la vie s'éteint lentement, elle regrette la joie, la chaleur émotionnelle, l'attention et la sécurité de ses enfants, petits-enfants, peut-être même de ses arrière-petits-enfants. Confinée à une existence recluse sur ses terres ancestrales et dans sa maison, elle était condamnée à une vie de solitude et de misère. On pouvait déceler une pointe de ressentiment et de tristesse lorsqu'elle déplorait le fait de rarement recevoir du courrier de l'étranger. Mais le sort de cette grande dame stoïque et indépendante, et de tant d'autres comme elle, était un produit de son époque. L'oppression et la persécution de la communauté tamoule par l'État l'ont empêchée de réaliser ses aspirations à un progrès social et économique constant pour ses enfants dans sa propre patrie. Ainsi, elle a renoncé au confort de sa famille élargie dans sa vieillesse en choisissant d'envoyer ses enfants vers ce qu'elle croyait être un avenir meilleur à l'étranger. De plus, très

attachée à ses terres et à ses biens ancestraux, et forte de la familiarité et de la sécurité que lui offre sa culture, elle préférerait rester sur place. Et donc, lorsque nous sommes entrés dans la maison, nous avons trouvé cette petite dame, avec un matelas pour dormir et un drap pour la tenir au chaud la nuit, occupée à quelques petites tâches dans l'obscurité de la cuisine. Mais elle s'est comportée comme la société l'attendait d'une femme de son âge, et elle nous a traités avec une gentillesse de grand-mère.

Pendant que Pottu Amman se rendait dans une maison sûre située dans une autre zone, Nadesan, un cadre supérieur de Valvettiturai, restait avec nous. Il a été contraint de quitter sa femme et ses enfants pour se réfugier dans un endroit plus sûr après que les troupes indiennes ont intensifié leurs opérations de recherche dans son village. Nadesan a passé de nombreuses heures caché entre les planches des murs de sa maison pendant que les troupes indiennes fouillaient les lieux à sa recherche. Tamilenthî, une proche confidente de M. Pirabakaran et un cadre supérieur des LTTE chargé des finances de l'ensemble de l'organisation, nous avait également rejoints. Son seul bagage était un sac en cuir rempli d'argent liquide et de bijoux, les finances des LTTE, qu'il gardait constamment près de lui. Tamilenthî allait et venait de notre groupe, mais il s'est rendu compte qu'il était trop dangereux de rester à Vadamarachchi et il a fini par nous quitter pour se diriger vers les jungles de Vanni. Malheureusement, en chemin, il fut arrêté lors d'une rafle de l'armée et emprisonné à la prison de Kankesanthurai pendant toute la durée de l'occupation de Jaffna. Cet homme à la volonté de fer a été cruellement torturé par les Indiens. Néanmoins, la détermination de Tamilenthî demeura intacte et leurs tentatives pour le briser échouèrent. Pas un mot d'information ne sortit de sa bouche. Il fut libéré lorsque les Indiens se retirèrent de Jaffna et il récupéra rapidement les fonds qui y étaient cachés et les remit à M. Pirabakaran. Il demeure un pilier des LTTE et continue de gérer les finances de l'organisation. Mais c'est Tamilenthî qui, voyant le danger auquel nous étions exposés, a envoyé un message urgent à M. Pirabakaran dans la jungle de Vanni pour qu'il prenne des dispositions immédiates afin que nous soyons évacués de la zone. La difficulté du réseau de communication a retardé notre réponse et nous a contraints à affronter de nombreux dangers supplémentaires avant de finalement recevoir une réponse.

Bien que je comprenne parfaitement l'importance du soutien de la population pour le moral dans notre situation, je n'avais pas saisi toute l'ampleur de la vie souterraine. C'est pourquoi, lorsque Sukla m'a informé que nous allions devoir déménager à nouveau, probablement dans les jours qui suivaient, j'ai compris qu'un autre aspect crucial de la survie souterraine consistait à trouver un équilibre entre le temps passé sur place et le temps passé en mouvement. Pour des raisons évidentes, rester trop longtemps au même endroit comporte des risques. Mais des changements de lieu trop fréquents peuvent aussi vous faire tomber dans les griffes des forces mêmes que vous essayez d'éviter. Nous avons calculé qu'il suffisait de deux ou trois jours pour que notre présence dans une région devienne bien connue. L'une des raisons était ma couleur de peau. Alors que la plupart des cadres se déplaçaient en civil dans Vadamarachchi pendant la journée, et que Bala lui-même parvenait à se déguiser efficacement avec une serviette de paysan autour de la tête, le visage rasé et une apparence négligée, je n'y arrivais pas. Il suffisait que les gens me voient me diriger vers les toilettes extérieures pour que notre présence soit révélée et que nous devions envisager de repartir. Une fois connue du public, l'information s'est répandue

comme une traînée de poudre, et nous sommes donc devenus vulnérables aux rafles de l'armée. Mais jusqu'à présent, nous avons relativement bien réussi à garder une longueur d'avance sur les Indiens. Notre étape suivante fut donc de quitter Karaveddy pour Navindal, un village situé à quelques kilomètres de là et, jusque-là, exempt de toute infiltration indienne.

Notre maison Navindal nous a réunis avec Pottu Amman. Lorsque nous l'avons revu, il était visiblement mal à l'aise et m'a demandé de soigner sa plaie suintante à l'aisselle. La chaleur humide avait rapidement transformé ses pansements humides en un véritable nid à infections. Pottu Amman avait également développé une complication secondaire à sa blessure abdominale et souffrait d'épisodes douloureux. Sans accès à un équipement de diagnostic, nous n'avions aucune idée de la cause du problème ni de la manière de le résoudre. Je lui ai fait une légère injection, mais avec peu de succès. Il a gémi toute la nuit, ce qui a rendu notre situation encore plus dangereuse. Hormis les aboiements des chiens, qui devinrent notre principale source d'information sur les mouvements des troupes indiennes, Vadamarachchi restait parfaitement silencieux pendant la nuit, si bien que ses gémissements résonnaient comme des échos dans un canyon et pouvaient être facilement captés par les troupes si elles se trouvaient dans les environs. Les blessures de Pottu Amman le rendaient facilement identifiable et vulnérable, et il était incapable de parcourir de longues distances : il devait être transporté d'un endroit à l'autre, dans un énorme fauteuil en osier sur les épaules de nos cadres. Pour garder le lieu où je me trouvais secret, il me fallait soit voyager à la faveur de la nuit, soit dissimuler ma couleur en m'enveloppant dans un drap, comme le fait une personne malade. Nous avons décidé de nous déplacer à la faveur de la nuit vers notre prochain emplacement à Nelliady.

Des partisans des LTTE nous avaient proposé de loger dans une petite maison sur leurs terres à Nelliady. C'était une petite demeure traditionnelle dont le caractère s'était façonné avec le temps. Il devait avoir environ cent ans. Sa durabilité peut être attribuée aux matières premières locales utilisées dans sa construction. Les pierres avaient été cimentées ensemble avec du « chonampu », du calcaire broyé localement, l'une des principales ressources naturelles de Jaffna. Utilisant ce même matériau, les murs avaient été enduits et lissés, créant ainsi une structure solide et durable. Comme c'était souvent le cas pour les maisons anciennes, elle comportait deux petites pièces avec de minuscules fenêtres et un petit coin cuisine. Le poêle était simplement fait d'argile locale moulée en supports pour les casseroles. La maison était située dans un coin d'un terrain ombragé par un majestueux vieux margousier, probablement aussi vieux que la maison elle-même. Dans la cour arrière, à quelques pas de l'espace cuisine, se trouvait un puits de taille conséquente, rempli d'eau fraîche, propre et abondante.

Nous avons apprécié le soutien des habitants de cette région et nous nous sentions en sécurité et capables de rester dans la maison pendant quelques jours avant de repartir. Sukla était en train d'organiser notre prochain camp et il avait besoin de temps pour confirmer les détails. Nos cadres effectuaient des missions de reconnaissance et nous n'avons constaté aucun mouvement de troupes dans la zone. Mais, comme nous l'avons appris de cette expérience, il n'y avait pas de place pour la complaisance ou la confiance excessive. Pour survivre, il fallait rester constamment alerte et vigilant en toutes circonstances.

Un raid sur notre maison

Là encore, l'incident s'est produit en fin d'après-midi. Je ramassais du bois de chauffage sur les terres environnantes. Soudain, des petits enfants sont arrivés en courant vers la maison, agités et essoufflés, essayant de nous faire comprendre qu'une patrouille de soldats indiens progressait furtivement dans la ruelle en direction de notre maison. À peine les enfants avaient-ils fini de nous donner leurs informations que d'autres habitants du coin sont arrivés en courant, annonçant qu'eux aussi avaient aperçu une patrouille de l'armée, mais venant d'une direction différente. Pottu Amman entendit cela et se redressa, alerté. Ses années d'expérience à déjouer et à se frayer un chemin hors des opérations de ratissage menées par l'armée sri-lankaise dans ses bases de jungle à Batticaloa lui avaient appris à s'inquiéter des informations qu'il recevait sur les mouvements des troupes. Un autre rapport faisait état de troupes arrivant d'une direction différente. On a rapidement compris qu'une vaste opération de répression avait eu lieu contre notre maison par les troupes indiennes. Il semblait qu'ils avançaient en force, venant de différentes directions, encerclant notre camp et bloquant systématiquement les voies d'évacuation. La situation était grave et tendue. Mon esprit a rapidement classé les priorités et, anticipant que nous devrions partir, et partir vite, j'ai immédiatement mis à portée de main le sac à insuline de Bala, car c'était l'objet le plus important que je devais emporter si nous devions nous enfuir. À ce moment-là, Sukla est revenu à toute vitesse à vélo pour nous informer que des contingents de troupes indiennes se trouvaient à quelques centaines de mètres et avançaient rapidement. J'ai attrapé la trousse de médicaments, nous avons enfilé nos tongs en caoutchouc et Bala et moi nous sommes précipités hors de la maison. Pottu Amman se releva péniblement et, s'appuyant sur un cadre qui l'aidait, sortit en boitant de la maison en se tenant le ventre. Kandiah, l'un des cadres locaux qui nous accompagnaient, s'avança prudemment, repérant les environs à la recherche d'une voie d'évacuation, nous faisant signe de le suivre lorsque ce serait sûr. À notre grande chance, un contingent de troupes a commis une grave erreur. Ils ont tardé à prendre position et n'avaient pas encore achevé l'encercllement, ce qui nous a laissé juste assez de temps pour traverser ce passage vital. Nous pouvions apercevoir les troupes plus loin dans la ruelle, allant de maison en maison pour mener une opération de recherche. Nous avons misé sur leur concentration sur leur travail, et un par un, nous avons franchi la ligne et nous sommes sortis du piège qui se refermait sur nous. Les habitants, ayant compris la situation dans laquelle nous nous trouvions, nous ont discrètement indiqué des directions à éviter loin des troupes indiennes.

Alors que nous nous éclipsions des lieux et nous enfuyions, nous avons entendu une rafale de coups de feu en direction de la maison que nous venions de quitter. Plus tard, nous avons recueilli le récit complet de cette opération de rafle avortée auprès des populations locales. Des contingents de soldats, guidés par un informateur de l'EPRLF, ont investi les lieux et se sont positionnés en un cercle serré autour de la maison, armes à feu prêtes à l'emploi. Les soldats, visiblement nerveux, se mirent alors à crier, exigeant que nous sortions un par un, les mains levées. Un silence absolu régnait et rien ne bougeait dans la maison. Ayant perdu patience, les « gardiens de la paix » ont ouvert le feu avec leurs armes automatiques sur la maison vide.

Ils se sont vite rendu compte de leur erreur. Nous avons déjoué les patrouilles indiennes qui menaient le raid.

Les troupes ont exercé leur vengeance sur le propriétaire de la maison, M. Markundu. Agent adjoint du gouvernement à l'époque, M. Markundu a été placé en détention où il a été brutalement battu. Après quelques jours de mauvais traitements en détention, il a été libéré avec un avertissement de graves conséquences s'il était à nouveau surpris à apporter son aide ou à héberger des cadres des LTTE. Cela préoccupait fortement M. Markundu. Il avait une fille adolescente et son fils Vijayan était un cadre des LTTE. Compte tenu des nombreux viols commis par les troupes indiennes lors de leur campagne militaire à Jaffna, il craignait énormément qu'elle ne subisse d'autres sanctions à l'avenir. Mais cet homme généreux et courageux n'a jamais cédé aux compromis. Comme l'armée surveillait constamment les lieux, nous n'avons jamais envisagé de retourner chez lui.

Il était évident, au vu de la situation critique dont nous avons échappé, que les blessures de Pottu Amman limitaient sa mobilité. Les opérations de bouclage et de ratissage sont devenues quotidiennes à mesure que les troupes intensifiaient leur traque des cadres du LTTE à Vadamarachchi. Il était impératif pour Pottu Amman de quitter la région afin de pouvoir recevoir des soins médicaux appropriés et se reposer s'il voulait survivre. Finalement, des dispositions furent prises pour l'envoyer par mer au Tamil Nadu, en Inde, pour y recevoir des soins médicaux, et il quitta notre groupe. Les autres cadres blessés avaient leurs propres contacts et ressources et étaient partis se faire soigner avec eux. Nous avons poursuivi notre lutte pour la survie.

Les Indiens ont continué à nous rechercher et nous avons continué à avancer. En tant que chef politique de la région, Sukla était également traqué par les Indiens ; ses expéditions régulières pour établir de nouvelles planques comportaient donc des risques considérables de sa part. C'est sa connaissance de la région qui lui a permis d'éviter la capture, pour le moment. Il ne pouvait pas, par exemple, circuler librement au cœur de la ville de Nelliady. Comme les soldats n'avaient absolument aucune idée de l'apparence de leur ennemi, ils ont utilisé la stratégie sournoise de poster des informateurs masqués dans les zones peuplées, afin d'identifier les cadres et les assistants des LTTE. Si un cadre présumé des LTTE était repéré, l'informateur devait le signaler aux troupes en hochant la tête dans la direction du suspect. Le suspect identifié est alors arrêté et placé en garde à vue. Les Tamouls appellent ces informateurs méprisés des « thalaiyardis », ce qui, littéralement en anglais, signifie « une personne qui hoche la tête ». Heureusement pour nos cadres, nous étions toujours prévenus si l'armée avait posté un « thalaiyardi » sur le marché ou à des points de garde, et ils évitaient complètement la zone.

Sukla a également pris des dispositions avec ses parentes et amies pour nous fournir de la nourriture. Vadamarachchi est célèbre pour ses plats au curry très épicés, et on nous en a généreusement offert une variété. Je n'ai aucune idée du nombre de femmes anonymes, loyales et attentionnées, qui ont consacré du temps et risqué leur vie pour nous préparer soigneusement de délicieux plats. Kandiah avait pour tâche de collecter la nourriture ; il devait se frayer un chemin en toute sécurité à travers les ruelles jusqu'aux maisons où les repas avaient été préparés et nous les rapporter à tous. Par ailleurs aussi, la population a fait preuve de générosité dans

son soutien et son aide. Par exemple, le thé de l'après-midi est un moment privilégié de la journée où les femmes tamoules préparent souvent des sucreries ou un plat salé à déguster avec le thé. Si les gens savaient que nous étions dans les environs, il n'était pas rare qu'un petit garçon ou une petite fille vienne en courant vers moi, portant soigneusement une boîte tressée contenant soit des bonbons fraîchement préparés, soit un plat salé envoyé par sa mère. Lorsque les femmes cuisinaient pour les fêtes du temple, elles m'envoyaient invariablement un plateau en argent sur lequel étaient soigneusement disposées des bananes et un petit bol de riz sucré appelé « pukai » ou une douceur spécialement préparée appelée « morthagam », qui était l'une de mes préférées. Je n'avais jamais rencontré ces dames, mais elles ont fait preuve d'une grande générosité en pensant à moi et en partageant avec nous la nourriture de leur famille. Ces petits gestes de gentillesse ont été essentiels pour que je me sente intégré et que j'aie le sentiment d'appartenir à ce groupe.

Le contact constant de Sukla et de nos cadres avec la population nous a permis de rester bien informés de la campagne de l'armée à Vadamarachchi. Les opérations de bouclage et de recherche étaient devenues des procédures militaires de routine dans toute la zone. Plus ils menaient de recherches, plus nous en apprenions sur leur mode opératoire. Nous avons observé qu'ils ont exécuté les opérations de bouclage en utilisant l'une ou l'autre de ces deux stratégies. Des contingents de troupes surgissaient soudainement (généralement tôt le matin) de différentes directions, bouclaient une zone et procédaient à leurs recherches. Mais le plus souvent, de petites patrouilles de troupes avançaient de différentes directions — voire de différents camps — s'installaient tranquillement, prenaient position, isolaient une zone, empêchaient les gens d'aller et venir, puis procédaient à des fouilles maison par maison, bâtiment par bâtiment. De toute évidence, la hiérarchie militaire indienne considérait ces opérations comme essentielles à une stratégie de contre-insurrection réussie. Mais en réalité, ces recherches intensives constituaient leurs plus grandes faiblesses. Cette forme de harcèlement militaire s'est avérée impopulaire et a coûté définitivement aux Indiens le cœur et l'esprit du peuple tamoul. C'est au cours de ces opérations que les troupes ont fait irruption de force dans les foyers et violé l'intimité des gens, et que certains des pires excès commis par les Indiens ont eu lieu. Les commandants et les soldats indiens, pour la plupart originaires des zones de conflit du nord de l'Inde et enrôlés dans la patrie tamoule, étaient étrangers à la vie, à la langue et à la culture de cette communauté pacifique, fière de ses valeurs et de ses traditions. Face à un ennemi invisible qui se dissout et disparaît constamment dans la foule des civils, l'armée étrangère a commencé à considérer tous les Tamouls comme des Tigres potentiels ou des sympathisants des Tigres. Ces soldats ignorants n'avaient aucune idée de la nature et de l'histoire du mouvement de libération tamoul. De plus, et surtout, les « casques bleus » avaient perdu de vue le but et le sens de leur mission dans les zones tamoules. Sans aucune directive d'une structure de commandement disciplinée, les soldats indiens erraient sans but dans les villages, persécutant inhumainement les civils sous prétexte de chasse au tigre. Une fois à l'intérieur des foyers, les soldats indiens se transformaient en brutes impitoyables, violant les normes élémentaires de la décence humaine. Viols, vols, actes de banditisme, agressions de personnes innocentes sont devenus une pratique courante lors de ces prétendues opérations de recherche. Pour identifier un seul suspect, des villages entiers ont été déracinés et des milliers de personnes ont été conduites de force sur la voie publique

lors de gigantesques défilés d'identification. Plusieurs personnes âgées m'ont raconté que les soldats indiens les avaient fait sortir de chez elles et les avaient forcées à s'agenouiller le long des routes pendant des heures sous un soleil de plomb. Quel que soit leur âge, tous les civils ont subi une humiliation totale. Les personnes arrêtées sur la base de soupçons ont été détenues au secret dans différents centres de détention. La torture lors des interrogatoires était une pratique courante. Les femmes étaient vulnérables et sans défense face aux soldats armés, et malgré leurs supplications, beaucoup ont été agressées et violées en réunion de manière violente. En effet, une amie à nous, une femme de soixante ans, m'a secrètement confié son humiliation lorsque trois jeunes hommes armés ont fait irruption chez elle, l'ont séparée de force de son mari âgé, malade et handicapé, l'ont traînée dans une pièce et l'ont violée en réunion. Cette dame âgée, réservée et digne, retint ses larmes en me confiant son expérience douloureuse. La vie privée des gens a été encore davantage violée lorsque les armoires et les placards ont été pillés et que des bijoux précieux, de l'argent et tout ce qui leur plaisait sont devenus une partie du butin des troupes. Le vol d'animaux domestiques dans les propriétés privées pour compléter l'alimentation de l'armée était une pratique courante lors des opérations militaires. Ce comportement indiscipliné et turbulent, associé à une brutalité aveugle et à des violences sexuelles perpétrées par les soldats dans tout le Nord et l'Est, a terrorisé et profondément humilié la fierté nationale du peuple tamoul, et a en même temps engendré une haine profonde et un ressentiment tenace envers l'armée d'occupation indienne.

Au fil des jours et des semaines, l'escalade des opérations militaires s'est accompagnée d'une intensification de la peur au sein de la population. Néanmoins, en temps de crise, les gens se montrent souvent à la hauteur et relèvent le défi de la situation de manière inattendue et remarquable. Des exemples de courage et de sacrifice ont surgi de milieux inattendus et, en général, malgré l'oppression militaire, la volonté du peuple est restée inébranlable. Ainsi, malgré le climat de peur généralisé dans la région, il y avait toujours des âmes courageuses et compatissantes qui nous permettaient d'utiliser leurs maisons comme refuges. De plus, connaissant les zones d'opération des Indiens et notre familiarité avec leur mode d'exécution de la stratégie de bouclage et de fouille, nous nous efforcions constamment d'éviter de rester dans des zones où nous risquions d'avoir des problèmes. Mais une fois que les Indiens eurent achevé leur fouille systématique de Vadamarachchi, ils intégrèrent à leur campagne de contre-insurrection une stratégie d'opérations de bouclage et de fouille aléatoires. Cela a introduit une nouvelle complication dans notre lutte pour survivre à Vadamarachchi. N'importe quelle zone pourrait être identifiée et ciblée pour des recherches. Nous devons désormais vivre dans la crainte constante d'être pris à partie à tout moment du jour ou de la nuit. Et il en fut ainsi.

Propriété à Jaffna

Nous sommes allés dans une maison sûre à Karanavai Est. La structure familiale de cet endroit précis était largement représentative de la structure sociale de Jaffna. Les relations familiales au sein de cette maison sécurisée présentaient en pratique tous les éléments d'un système familial matrilineaire. Dans la formation sociale de Jaffna, où prédomine le système matrilineaire

d'héritage des biens, il est courant que les femmes et leurs descendants vivent dans deux ou trois maisons côte à côte à l'intérieur des limites d'une même parcelle de terrain. Ici, nous avons deux maisons de taille moyenne sur un terrain de taille conséquente. La maison moderne appartenait à la jeune femme et à ses trois enfants, tandis que la maison plus ancienne appartenait à la mère âgée de cette dernière. Bien que je n'aimais pas m'immiscer dans leur vie privée, nous pouvions être presque certains que les maisons appartenaient aux femmes de cette famille, car c'est aux femmes que les maisons sont léguées en dot au moment du mariage. Sans aucun doute, l'une des maisons et toutes les terres seraient léguées à la fille unique de la famille. Ainsi, les anciennes lois traditionnelles de transmission de propriété aux femmes, telles qu'elles sont écrites dans le Thesawalamai, seraient perpétuées. L'organisation d'une petite économie domestique autosuffisante était tout aussi caractéristique des relations familiales sur ces terres. Avant tout, il y avait les cocotiers — probablement plantés par la vieille dame lorsqu'elle était jeune — qui fournissaient à la famille une abondante quantité de noix de coco, ingrédient essentiel de toute la cuisine tamoule. Grâce à cet arbre, ces femmes économes faisaient sécher les feuilles du cocotier et s'assuraient ainsi un approvisionnement constant en bois de chauffage pour la famille. Le reste de la feuille est soit laissé à sécher quelques jours au soleil, puis tressé et utilisé pour les toits de petits abris ou pour les clôtures autour de la maison, soit vendu pour un petit revenu. Poursuivant le procédé, la partie verte de la feuille est enlevée pour exposer une longue aiguille robuste qui, une fois nouée en faisceau, convient comme balai à main pour balayer le terrain. Les plus ingénieux sont les palmiers à sucre, ce symbole naturel emblématique de Jaffna : un arbre grand et droit qui pousse à l'état sauvage à Jaffna. Chaque partie de cette plante extraordinaire, des feuilles aux racines, remplit une fonction utile à l'homme. Ses feuilles servent à la couverture des toits, à la fabrication de clôtures et à l'alimentation du bétail. Son fruit est succulent et sucré. La tige de la fleur est utilisée pour produire l'alcool local appelé « toddy ». L'écorce est utilisée comme bois de chauffage. Son tronc robuste et vigoureux constitue depuis des siècles le pilier central des maisons tamoules, et ses racines sont séchées et consommées sous diverses formes. Ces arbres magnifiques et ingénieux constituent l'épine dorsale de l'économie rurale. Les ressources fournies par ces arbres ont occupé les femmes de la maison toute la journée. Dans la cour de la maison, une petite parcelle de terrain avait été défrichée et on y cultivait des oignons et des piments verts, ingrédients essentiels en cuisine. Les plants d'aubergines attendaient de fleurir et leurs fruits allaient devenir un plat de curry régulier pour la famille. L'excédent de production d'aubergines serait vendu sur le marché afin de procurer à la famille un petit revenu. Des bosquets de bananiers, entourant le puits, prospéraient grâce à l'eau qui les alimentait par de mini-canaux d'irrigation spécialement creusés pour évacuer les eaux usées autour du puits. Les bananes se consomment soit après les repas, soit avec une préparation particulière à base de farine appelée « pittu », au petit-déjeuner ou au dîner. Les régimes de bananes supplémentaires seraient également mis en vente au marché local. La fleur du bananier est spécialement préparée et cuite pour obtenir un savoureux plat de légumes. Une fois la grappe de bananes récoltée, le bananier est coupé au ras du sol et donné en pâture aux vaches, tandis que le nouveau bananier qui pousse à partir de la racine est laissé à croître. Les poules auraient fourni les œufs, et la viande pour les currys également. Les chèvres donnaient du lait et du fumier, tout comme la vache.

Mais malgré ces biens meubles et immeubles, la famille manquait d'une ressource essentielle : de l'argent liquide. C'est pourquoi le père des enfants n'était pas à la maison et que sa femme assumait le rôle de chef de famille. Le père de ces trois enfants – un petit garçon, un autre d'environ quatorze ans et une adolescente d'environ treize ans – aurait besoin d'argent à l'avenir pour plusieurs raisons. Leur première préoccupation serait l'enseignement supérieur de leurs enfants. Si les enfants réussissaient à obtenir les notes d'admission à l'université de Jaffna ou à toute autre université du Sri Lanka, leur future éducation ne poserait pas nécessairement de problème. Mais comme les Tamouls devaient obtenir des notes plus élevées que leurs homologues cinghalais pour accéder à l'université, la concurrence était féroce. Parmi les milliers de candidats qui postulaient pour une place à l'université, seuls quelques étudiants ont été admis. Si le fils était intelligent mais pas assez brillant pour obtenir les notes très élevées aux examens nécessaires pour entrer à l'université, les parents envisageraient immédiatement de l'envoyer étudier à l'étranger. Le fils, s'il réussissait à obtenir sa qualification professionnelle, pourrait alors gagner de l'argent et épargner pour l'éducation de son frère et, tout aussi important, pour la dot de sa sœur. Et la dot de la fille serait la deuxième préoccupation majeure des parents. La jeune fille pouvait aspirer à une carrière professionnelle, mais pour les parents de Jaffna, organiser et garantir un mariage réussi et prospère à leur fille était la plus grande obligation qu'ils avaient envers elle. Pour que cela devienne réalité, la famille aurait besoin d'argent, et beaucoup d'argent. Bien que la fille se voie garantir son héritage, celui-ci pourrait s'avérer insuffisant pour faire face aux demandes de dot exorbitantes qui sévissent à Jaffna. Des liquidités seraient nécessaires pour constituer ou augmenter la dot de la fille. Ainsi, pour que ces obligations parentales et ces aspirations sociales élevées puissent être satisfaites, il avait été nécessaire que le père de famille quitte le pays à la recherche d'un emploi. Pour diverses raisons sociales – veuvage, séparation, disparition ou maris à l'étranger –, les familles monoparentales dirigées par une femme sont devenues une structure familiale courante au sein de la communauté tamoule dans tout le nord et l'est du pays. La vieille dame était veuve depuis de nombreuses années. Nous avons donc là une situation sociale où deux femmes résilientes et fortes géraient leur famille et leurs biens dans des circonstances extrêmement difficiles.

Notre petit groupe est allé séjourner chez la dame âgée. Malgré leurs lourdes responsabilités, ces deux dames ont été extrêmement hospitalières et ont eu la gentillesse de cuisiner et de partager leur nourriture avec nous. Les enfants, et en particulier le garçon aîné, venaient régulièrement nous rendre visite. Mais, malgré la chaleur de l'atmosphère sociale, cette maison nous a porté malheur. À plusieurs reprises, nous avons été victimes de rafles organisées par l'armée. À une occasion, nous avons été informés qu'il y avait des indices d'une opération de l'armée dans cette zone tôt le matin. Nous avons reçu cette information tard dans la nuit, mais nous devions partir. Notre groupe, se détachant en silhouette sur le ciel éclairé par la lune, a longé les rizières en passant d'un endroit à l'autre. Nous avons péniblement progressé à travers les virages des ruelles et tenu en équilibre précaire sur les guidons de vélo tandis que les cadres nous poussaient vers notre prochaine destination. Mais, à mesure que le temps passait et que la tension montait, ce qui préoccupait davantage Bala et moi que la mort, c'était notre détermination à ne pas être séparés. La peur que l'un de nous soit séparé de l'autre, capturé ou tué était si forte que nous nous sommes rapprochés comme jamais auparavant. Par conséquent, notre préoccupation

principale durant cette crise extrême a été de rester très proches et de veiller les uns sur les autres. Toute suggestion selon laquelle la séparation augmenterait nos chances de survie a été catégoriquement rejetée et n'a plus jamais été évoquée. On m'a suggéré que je pourrais être en sécurité dans un couvent catholique à Karaveddy où je pourrais me camoufler en nonne. J'ai catégoriquement refusé.

La nuit, je devenais souvent les yeux de Bala, le guidant à travers les chemins et les rizières. Bala, qui avait une mauvaise vision nocturne, posait fréquemment son bras sur mon épaule et je le guidais à travers les allées. De même, étant la seule femme du groupe, l'intimité créée par le mariage s'est avérée inestimable, car Bala m'a aidée à préserver ma dignité et ma vie privée. Pour moi, ce sont les petites choses qui comptaient. Il veillait toujours à ce que les toilettes soient mises à ma disposition en premier et chaque fois que j'en avais besoin. Il n'était pas rare d'entendre Bala crier à quelqu'un de sortir des toilettes parce que « Tante » attendait. De même lorsque je prenais un bain. La plupart des maisons de Jaffna, en particulier les plus anciennes, n'ont pas de salle de bain intérieure. Les gens se lavent aux puits situés à l'arrière de la maison. Puiser de l'eau et s'asperger de seaux d'eau fraîche et limpide tandis qu'une douce brise caresse le corps constitue une communion particulièrement agréable avec la nature, que seuls ceux qui l'ont vécue peuvent comprendre. Les jeunes hommes se rassemblent au puits, vêtus de leurs sarongs ou de leurs sous-vêtements, et se lavent tranquillement sans se soucier du regard des autres. Les femmes sont contraintes par un sarong enroulé autour d'elles et noué sur le devant, au niveau de la poitrine, et la toilette est généralement un événement moins important que pour les hommes. Mais je n'étais pas habituée à ce mode de lavage et je ne m'y suis jamais habituée. J'étais plus habituée à me déshabiller et à me laver avec des seaux d'eau dans l'intimité d'une salle de bain. Le plus souvent, j'attendais donc la nuit pour me laver, et Bala chassait tout le monde et dégageait les lieux pour que je puisse me laver en privé. Il puisait ensuite lentement les seaux d'eau fraîche du puits et me les déversait dessus ; et nous avons réfléchi à notre situation et à notre vie pendant ces moments-là. Mais ce processus comportait également un élément de survie. C'est pendant ces moments de lessive que nous étions le plus vulnérables et il devait rester vigilant pour signaler toute rafle de l'armée. En effet, l'une de mes principales craintes était qu'une rafle militaire ait lieu alors que je me trouvais complètement nue en train de me laver ou d'être aux toilettes. C'est pourquoi nos besoins en matière de salle de bain étaient, le plus souvent, accomplis à la hâte plutôt qu'à loisir.

Une femme douce

À ce stade, nous avons adapté nos tactiques de survie clandestines pour faire face aux différentes manœuvres opérationnelles de l'armée et pour gérer la peur généralisée au sein de la population. Nous changions nos planques soit de nuit, soit, pour semer la confusion dans nos mouvements, parfois avant le lever du soleil. Nous n'avons pas totalement exclu les voyages de jour, mais nous les avons réservés aux urgences ou aux circonstances exceptionnelles. La crainte de représailles de l'armée indienne a fermé les portes de nombreuses populations à nos besoins et nous nous sommes retrouvés dans la situation insatisfaisante de devoir imprudemment retourner dans nos

anciens repaires. Les patrouilles de l'armée indienne que nous apercevions régulièrement partout où nous allions nous mettaient en alerte permanente. Autrement dit, on pouvait s'attendre à ce que l'armée surgisse n'importe où et n'importe quand, même si les patrouilles nocturnes de routine n'avaient pas encore été introduites dans le cadre de leur stratégie. Ainsi, lorsque nous sommes arrivés chez Radhi, l'une de nos supportrices à Navindil, tard dans la nuit, trempés jusqu'aux os après avoir voyagé depuis Karaveddy sous une averse de mousson, j'ai ressenti son hospitalité comme l'un des moments les plus chaleureux et mémorables de ma vie.

Radhi nous attendait à notre arrivée chez elle. Nous avons été accueillis par une douce odeur de « pittu » qui cuisait sur le feu. Elle-même était assise par terre, une bougie vacillante lui servant de lumière, en train de préparer pour nous une autre portion de ce plat de farine. Ses trois jeunes enfants l'entouraient ; Chacun s'était vu attribuer une tâche culinaire. Certains de nos cadres l'aidaient également de diverses manières. Elle s'est immédiatement avancée à notre rencontre et, bien que nous soyons trempés, elle nous a doucement fait entrer dans la pièce qu'elle avait spécialement préparée pour nous. En entrant dans la pièce, j'ai été frappé par l'atmosphère incroyablement chaleureuse qui régnait. La chambre était simple et d'une propreté impeccable ; deux lits avaient été disposés, un de chaque côté de la pièce, et à côté de chacun se trouvaient de petites tables de chevet : un peu comme dans une chambre d'auberge simple. Mais Radhi y avait ajouté sa touche personnelle en plaçant sur la table de chevet de petits flacons d'eau chaude sucrée et de thé, ainsi qu'un petit pot de lait en poudre. Tout cela contribuait à créer une atmosphère de « bienvenue ».

Radhi m'a emmené dehors, vers un immense « thoddi », une structure en béton ressemblant à une baignoire, construite et utilisée par les agriculteurs pour stocker l'eau d'irrigation et, très souvent, pour se laver. Il était rempli d'eau à ras bord. Elle m'a apporté une serviette et un nouveau pain de savon, m'a tendu un bol pour puiser de l'eau et je me suis lavée sous la pluie chaude de la mousson. Se baigner au puits sous une pluie chaude et battante n'est pas un spectacle rare à Jaffna, surtout parmi les jeunes. Bien que cette pratique recèle une contradiction, elle fait partie de ces expériences qui rendent la vie à Jaffna si particulière. Après m'être rafraîchie, Radhi nous a servi un repas : du « pittu » chaud et moelleux avec une omelette préparée avec beaucoup d'oignons et de piments verts finement hachés, suivi d'une banane « cathaly » mûre et sucrée. Comme nous venions d'arriver à cette maison et qu'il était peu probable que quelqu'un soit au courant de notre présence, et que l'armée n'était pas encore en patrouille nocturne, je me sentais capable de dormir paisiblement. C'est la conscience d'un sentiment de paix au moment de fermer les yeux qui m'a fait réaliser que je vivais sous un stress mental extrême.

Cette maison en béton, bien que de taille modeste, contrastait fortement avec la situation économique de Radhi. Radhi, une jeune femme mince d'une vingtaine d'années, a connu, depuis son mariage, une vie marquée par la tromperie, la déception et les crises financières. Comme son fils aîné avait environ huit ou neuf ans, on peut supposer que Radhi s'est mariée au début de la vingtaine. Son mari était un homme d'affaires qui effectuait la plupart de ses transactions dans le sud de l'Inde. Ses visites à la maison se sont espacées jusqu'à ce que, inévitablement, il ne revienne plus. Le mari de Radhi avait pris une « seconde » épouse dans le sud de l'Inde.

Il a en réalité abandonné Radhi et ses trois jeunes enfants. Sans véritable compétence lui permettant de gagner sa vie, la vie de Radhi était devenue une lutte constante pour nourrir et vêtir ses enfants. Fait remarquable, malgré toutes ses difficultés, Radhi était déterminée à assurer l'éducation de ses enfants et refusait que sa pauvreté fasse obstacle à leurs possibilités d'éducation. Dans la pensée typiquement tamoule, et plus particulièrement compte tenu de sa situation, Radhi voyait la rédemption de sa famille à travers l'éducation de ses enfants. Elle a déployé des efforts considérables et a mobilisé toutes ses ressources pour rendre cela possible. Malgré les interruptions de vie causées par les guerres, Radhi, avec une détermination sans faille, a veillé à ce que les enfants poursuivent leurs études. Durant notre séjour, Radhi nous a raconté comment elle s'était battue pour protéger ses enfants des bombardements aériens et d'artillerie menés par l'armée sri-lankaise lors de l'« Opération Libération ». Comme il n'y avait pas d'abri dans sa maison de Valvettiturai, elle et ses enfants terrifiés se sont blottis les uns contre les autres sous la frêle protection des lits. Son histoire était pathétique et je me demandais où elle puisait sa force mentale et émotionnelle pour faire face à sa tragédie. La situation socio-économique des femmes abandonnées à Jaffna est un phénomène bien différent de celle des femmes abandonnées en Occident. À moins que la famille élargie ne soit prête à soutenir financièrement ces femmes, leur situation devient désespérée. Ils ne peuvent pas bénéficier de l'aide du système d'aide sociale de l'État. Radhi cherchait n'importe quel travail subalterne qui lui permettrait de gagner suffisamment de roupies pour nourrir ses enfants pendant la journée.

Un soir, Soosai, le commandant Vadamarachchi des LTTE, est venu nous voir. Soosai avait lui-même échappé de justesse aux opérations de rafle. Grâce à la vivacité d'esprit de ses protecteurs, il se cacha derrière un matelas de couchage roulé, recouvert de vêtements, que les Indiens, par chance, ne remarquèrent pas. Peut-être que la cachette était si évidente qu'ils ne pouvaient pas croire que quelqu'un puisse s'y trouver et qu'ils n'y ont pas touché. Les récits incroyables d'échappées miraculeuses et de cachettes originales et indétectables étaient légion à cette époque. Certains cadres passaient de longues heures cachés sur les toits des maisons tandis que les Indiens, postés dans les pièces en dessous, menaient leurs recherches. D'autres se seraient enterrés dans des meules de foin et des feuilles de tabac. Désespérés, les cadres s'étaient réfugiés dans des fosses septiques. Soosai a donc fait preuve de sagesse en limitant ses mouvements à la nuit tombée. Il nous a informés que les dirigeants des LTTE avaient donné l'ordre de nous envoyer en Inde par bateau lorsque les conditions météorologiques et maritimes seraient favorables. Mais, a-t-il ajouté, il nous faudra nous débrouiller ainsi pendant encore quelque temps.

Nos quelques jours chez Radhi se sont déroulés sans aucune difficulté ni complication. Mais tenter le diable et rester plus longtemps aurait exposé nous tous à un danger inutile. Nous sommes passés à autre chose.

Toddy Tappers

Notre expérience de fugitifs poursuivis par les Indiens a comporté de nombreux aspects négatifs. Mais il y avait aussi des points positifs. J'ai eu l'occasion de rencontrer un échantillon représentatif de la population de Jaffna, dans diverses situations sociales. Ainsi, lorsque nous sommes allés séjourner dans un ancien village de Tunnalai, au cœur de Vadamarachchi, j'ai eu la chance de rencontrer les habitants de la communauté des récolteurs de sève de palmier et d'apprécier leur hospitalité et leur générosité. Cette famille élargie en particulier était une fervente partisane des LTTE. Ils vivaient dans ce qu'on pourrait appeler un hameau familial. L'une de leurs maisons était une petite construction en ciment avec deux pièces donnant sur une véranda qui s'étendait sur toute la largeur de la maison. La cuisine était une petite hutte en terre propre et séparée, d'une seule pièce. C'est là que les femmes de la famille se réunissaient et cuisinaient sur le feu de bois d'un seul récipient. Deux immenses manguiers formaient une canopée fraîche au-dessus de la maison. Juste à l'extérieur de l'enceinte s'étendait une jungle de palmiers à sucre, avec un sous-bois dense de buissons épineux. Le propriétaire de la maison a généreusement déménagé sa famille chez un parent, à l'arrière, afin que nous puissions occuper temporairement son logement. La maison du parent était une chaumière en terre. Une clôture en feuilles de palmier séparait les deux maisons. Le grand puits à ciel ouvert se trouvait dans la cour de cette maison.

Cette communauté particulière appartient à la caste des récolteurs de sève de palmier dans la structure sociale de Jaffna, qui récolte un alcool naturel appelé « sève de palmier » à partir des tiges de cocotier et de fleur de palétuvier. Cette boisson trouble est populaire auprès des hommes de Jaffna et est largement consommée, notamment à l'heure du déjeuner et en fin de soirée, peu après la récolte du « toddy ». La demande pour cette boisson alcoolisée est constante. Certains hommes consomment régulièrement cette boisson et se font livrer quotidiennement des bouteilles de vin de palme frais à domicile, comme du lait. Mais le plus souvent, on peut voir des hommes vers l'heure du déjeuner se diriger dans une direction, poussant leurs vélos jusqu'au débit de vin de palme du coin, un bâtiment miteux situé quelque part à la périphérie de la ville ou dans un hangar construit à la hâte sur un terrain vague. Ainsi, lorsqu'on voyage à Jaffna et qu'on voit des dizaines de motos garées devant ce qui semble être une cabane, et qu'il est presque midi, on peut supposer sans risque qu'il s'agit du débit de vin de palme.

Ces familles ne se contentaient cependant pas de récolter et de vendre du toddy, mais développaient également d'autres petites industries artisanales centrées sur les ressources du palmier à sucre aux multiples vertus. En d'autres termes, cette famille était travailleuse et entreprenante. Leurs revenus leur permettaient de préserver leur indépendance financière et leur dignité. Mais ils étaient loin d'être riches. Ironie du sort, ce peuple compétent, travailleur et fier se trouvait relégué au bas de l'échelle sociale de la communauté de Jaffna. Durant toutes ces années passées en Inde et au Sri Lanka, je n'ai jamais pu concilier mon aversion pour le système des castes. Un système social qui condamne les êtres humains à un statut social spécifique dès la naissance est à la fois primitif et oppressif. Bien que ce système soit ancré dans la vie économique et culturelle de la société de Jaffna, le système des castes est l'antithèse de

la pensée moderne qui postule la dignité et le respect du travail humain. En effet, lors de mes observations de la société de Jaffna, j'ai constaté que la désignation de certaines communautés comme « supérieures » et « inférieures » reposait sur des critères fallacieux. Peut-on justifier de dénigrer une communauté de personnes travailleuses, autonomes, débrouillardes et socialement productives en la qualifiant de « inférieure » ? Mais j'allais en apprendre beaucoup plus sur les incohérences de la société de Jaffna durant mon séjour chez cette famille. J'ai trouvé cela assez amusé et j'ai souri intérieurement en découvrant que les hommes Vellala, appartenant à la caste dite « élevée », se faufilaient tous les soirs dans cette maison de toddy voisine. Elles passaient des heures à siroter du toddy dans un récipient en forme de bol fait de feuilles de palmyrah, en mangeant des en-cas de poisson frit, de crevettes frites, etc., préparés par les mains « impures » de ces femmes de « basse » caste. Il était réconfortant de constater à quelle vitesse ces catégories et pratiques socialement construites de « haut » et de « bas » disparaissent sous l'influence d'un bon verre. L'analyse politique fascinante de la situation actuelle était encore plus intéressante. Il s'agissait d'une étude sociologique de première main sur l'opinion publique : sur la pensée et les sentiments du peuple. Des débats, des discussions et des arguments passionnés ont eu lieu. Les « gardiens de la paix » indiens et leurs atrocités ont été le principal sujet de discussion et de critique. Mais à travers les propos incohérents des consommateurs de toddy, on pouvait discerner une sympathie générale du public pour les cadres du LTTE ou, en termes plus populaires, pour « les gars ». Les dirigeants des LTTE n'ont pas non plus échappé aux critiques pertinentes des consommateurs en état d'ivresse. Néanmoins, totalement indifférents à notre présence, les dialogues débridés des clients des tireurs de sève de palmier nous ont divertis et intéressés durant nos soirées par ailleurs oisives. Un peu séduits par l'agrément des lieux, nous avons été brutalement ramenés à la réalité de notre situation lorsque des cadres sont venus en courant nous avertir de l'approche d'une patrouille de l'armée indienne. Nous avons immédiatement fait nos valises, prêts à déménager. Entre-temps, alors que nous étions tous prêts à partir, le propriétaire de la maison est arrivé en courant et nous a dit de ne pas être pressés ni agités : les soldats cherchaient un endroit pour boire du toddy. Alors que le propriétaire et sa famille, avec calme et assurance, offraient du toddy à la patrouille indienne à l'arrière de la maison, nous attendions, sur le qui-vive, à l'avant, et ne nous sommes détendus que lorsque les troupes ivres ont disparu dans l'obscurité.

En vivant parmi ces gens, j'ai rencontré un petit problème, mais extrêmement embarrassant. Il n'y avait pas de toilettes dans cette maison ni dans aucune des maisons environnantes. Pour la plupart des membres de la communauté, ce n'est même pas un problème. Les buissons des palmeraies remplissent parfaitement leur fonction et, pour cette raison, ne sont jamais débroussaillés. Ce n'était pas un problème pour Bala non plus ; Il lui suffisait de replonger dans son enfance pour se rappeler comment gérer la situation. Pour moi, c'était un problème particulier, accentué par ma couleur de peau. Le feuillage vert ne suffisait pas à camoufler des fesses blanches, qui auraient certainement attiré la curiosité des passants. Une fois de plus, l'intimité entre Bala et moi est entrée en jeu. Notre seule option était de nous lever très tôt le matin, avant l'aube, et de devancer la file d'attente jusqu'aux buissons. Normalement, les femmes se lèvent tôt, font leurs ablutions et nettoient les lieux avant le début de la séance des hommes. Lorsque les hommes arrivent enfin dans un buisson abandonné, des dizaines

de corbeaux charognards attendent leur petit-déjeuner dans les branches. Bala et moi nous sommes donc levés à 4 heures du matin, tandis que tous les autres, qui seraient normalement levés à cette heure-là, faisaient poliment semblant de dormir. Je lui ai préparé une tasse de thé pour l'aider à aller à la selle régulièrement et ainsi éviter qu'il ait à faire des allers-retours aux toilettes dans les buissons pendant la journée. Je suis sûr que la découverte de Balasingham accroupi dans les buissons aurait suscité beaucoup d'humour et de curiosité parmi les villageois. Bala n'était pas non plus enthousiaste à l'idée d'un tel scénario. Après le thé, j'allais au puits et je puisais lentement un seau d'eau. Puis, une fois l'eau prête pour le lavage, Bala prenait la lanterne d'une main et un bâton de six pieds de l'autre. Il me précédait, serpentant le long d'un étroit chemin de terre, et frappant les broussailles devant lui avec ce bâton pendant, tandis que je le suivais de près avec le seau d'eau. Je lui ai demandé la raison pour laquelle on tapait le sol avec le bâton. Il expliqua que la zone était infestée de cobras et que le fait de taper sur le sol avec un bâton les dissuaderait et qu'ils s'éloigneraient en rampant. Je trouvais que c'était une bonne idée. Je ne souhaitais absolument pas qu'un serpent furieux enfonce ses crocs venimeux dans mes fesses nues. À quelques mètres de chez nous, nous avons trouvé un endroit où squatter, Bala est parti et moi dans l'autre sens, mais suffisamment près pour capter quelques rayons de lumière de la lanterne. Ce n'était pas du tout une solution satisfaisante. Je crois que la seule chose que j'ai apprise de cet exercice, c'est à quel point j'étais inhibée. Néanmoins, nous avons fait ce que nous avions à faire, et en empruntant le même chemin et la même procédure de tapotement, et en croisant des femmes qui se dirigeaient vers l'endroit où nous étions allés, nous sommes retournés à la maison.

L'expérience m'avait appris que l'une de mes premières tâches en arrivant dans une maison sûre était de repérer les lieux à la recherche de cachettes et de voies d'évasion. Il ne semblait pas y avoir beaucoup d'endroits où se cacher dans ce secteur. Alors, quand j'ai vu des tombes enfoncées dans le sol, avec des trous béants séparant la terre de la pierre tombale, je me suis dit qu'au moins l'un de nous pourrait y trouver sa place. Je n'avais aucun doute que les troupes ne se seraient pas approchées du petit cimetière délabré. Dieu merci, je n'ai jamais eu à recourir à cette cachette des plus hideuses.

Bien que nous n'ayons pas été relativement dérangés par les intrusions de l'armée pendant notre séjour chez ces personnes, je suis triste de dire que les choses ne se sont pas passées ainsi pour la famille après notre départ. Mais cela revient encore une fois à anticiper l'histoire. Nous avons toutefois rendu visite à cette famille après notre retour à Jaffna en 1990 pour les remercier de leur hospitalité.

Jours critiques

La campagne militaire indienne contre les cadres du LTTE à Vadamarachchi n'obtenait qu'un succès limité en termes de pertes infligées au LTTE. Quelques cadres ont été tués lors d'opérations de raffe ; Certains ont été capturés et placés en détention. Mais, au final, les troupes n'ont pas réussi à débusquer le réseau de cadres retranchés dans leurs repaires bien

protégés. Les opérations de désarmement se sont transformées en une importante campagne de contre-insurrection contre les guérilleros qui, dans le jargon maoïste classique, étaient comme des poissons dans la mer. Une grande partie du succès des LTTE à échapper aux Indiens déterminés peut être attribuée à la loyauté et au courage du peuple Vadamarachchi. Nous devons saluer les innombrables citoyens patriotes qui ont risqué leur vie en offrant refuge chez eux aux combattants fugitifs des LTTE et qui se sont spontanément manifestés pour fournir des informations sur les mouvements de troupes. De nombreuses vies ont été sauvées grâce à ces actes de courage et de participation désintéressés à la lutte. Les civils capturés et détenus dans des camps pour avoir aidé « nos garçons » ont également fait preuve d'un courage remarquable face aux humiliations et aux tortures qu'ils ont subies. Pour les Indiens, le seul « succès » dont ils pouvaient s'attribuer le mérite était la terreur infligée à la population innocente. Et cette campagne de terreur menée par les troupes indiennes contre la population atteignit son apogée lorsque ces troupes prolongèrent leur campagne durant la nuit.

Depuis le début de la guerre indo-tibétaine, un couvre-feu quotidien de douze heures, à partir de 18 heures, a pratiquement paralysé la région de Vadamarachchi. Hormis les cadres des LTTE et les gens comme nous qui allaient d'un endroit à l'autre, la zone était plongée dans le silence d'un cimetière la nuit. Le couvre-feu nocturne a permis à l'armée indienne de cibler nos cadres. Les Indiens supposaient automatiquement que quiconque violait le couvre-feu était forcément un cadre des LTTE. Ainsi, dans un développement majeur de sa lutte contre les LTTE, les militaires indiens ont intensifié leur campagne dans l'obscurité. Cela ajouta au tourment du peuple. Craignant l'intrusion des troupes indiennes dans leurs maisons lors de vastes opérations de recherche, les habitants ne pouvaient plus dormir paisiblement la nuit. Devenue plus avisée, l'armée indienne a introduit les patrouilles nocturnes. Personne ne pouvait être sûr de l'endroit où se trouvaient les troupes ni de la date de leur apparition. Mais une solution au problème du suivi des mouvements de troupes la nuit a émergé d'une source inattendue.

Nos cadres ont maintenu des sentinelles dans leurs cachettes autant que possible. Mais rien ne valait l'aide précieuse que procure, en matière de sécurité nocturne, cet ami primordial de l'homme : le chien. Curieusement et de façon inattendue, c'est la population importante de chiens domestiques et errants de Vadamarachchi qui s'est avérée être la sentinelle la plus efficace dans toute la région la nuit. Nous avons observé que les chiens du village manifestaient rarement une réaction décisive à nos cadres lorsqu'ils se déplaçaient à la faveur de l'obscurité. Mais la présence d'un grand nombre de soldats indiens, claquant leurs lourdes bottes, déclencha un concert d'abolements rauques qui « poursuivaient » les troupes pendant leur patrouille dans la zone. Au niveau sonore des aboiements des chiens, nous pouvions facilement évaluer la proximité des troupes par rapport à notre camp. Et assurément, nous avons passé plus d'une nuit reconnaissants envers ces fidèles créatures, tandis que nous restions éveillés à suivre les mouvements de la troupe au son fluctuant des aboiements des chiens.

Mais les patrouilles n'ont pas épuisé les options militaires des Indiens dans leur campagne nocturne contre les cadres du LTTE. Visiblement avides d'un plus grand nombre de victimes, les Indiens ont étendu leur campagne nocturne en déployant des troupes en embuscade dans des fossés au bord des routes et des ruelles et sous les ponts, dans une tentative désespérée de

capturer nos cadres. Cette tactique rendait bien sûr les déplacements nocturnes de plus en plus dangereux. Dans un premier temps, l'élément de surprise dans la stratégie militaire a porté ses fruits. Avant que le secret des embuscades nocturnes tendues par les troupes indiennes ne soit largement répandu, de nombreux civils, contraints par les circonstances de risquer leur vie dans les ruelles pendant les heures sombres, étaient capturés, battus et placés en détention comme suspects du LTTE par les troupes de l'IPKF. Mais ce sont ces opérations nocturnes intensifiées qui ont permis aux Indiens de réaliser leur plus grosse prise et nous ont poussés dans une lutte finale à mort.

Au moment où la traque menée par les Indiens contre nous touchait à sa fin, les habitants de Vadamarachchi étaient suffisamment terrorisés par les troupes indiennes pour se montrer prudents et craindre des représailles si les troupes apprenaient notre présence dans une zone particulière. Inévitablement, les gens avaient peur de notre présence à proximité. L'ampleur de la peur des gens nous a été révélée de façon poignante lorsque nous avons été contraints de nous réfugier en urgence dans une maison d'un petit village. Que celle-ci soit à l'origine de troubles à la paix du peuple et qu'elle suscite chez lui une douloureuse émotion de peur ait heurté ma conscience. Mais je me suis retrouvé confronté à cette situation inconfortable lorsque toute la population du village, craignant de brutales représailles militaires, a immédiatement évacué les lieux en apprenant que nous séjournions dans leur village. De plus, nous pensions que ce dépeuplement soudain du village avait pu alerter l'armée et nous sommes restés éveillés toute la nuit, craignant une rafle de notre camp. Outre la crainte que l'armée ne tarde à nous submerger, nous ne souhaitions pas prolonger les désagréments causés à la population et il nous était impossible de rester dans cette maison. Mais cette expérience m'a fait prendre conscience du danger potentiel que ma « blancheur » pouvait représenter pour les autres. N'importe lequel des autres cadres aurait pu se déplacer facilement à Vadamarachchi sans être remarqué. Mais ma couleur exposait tout le groupe au danger. J'ai commencé à envisager de me peindre avec une légère couche de boue ou de m'habiller de telle sorte que seules des quantités minimales de ma couleur soient exposées. Peut-être, me disais-je, qu'avec un drap porté à la manière semi-musulmane et mes pieds saillants couverts de chaussettes, personne ne me reconnaîtrait. Les malades se réchauffaient souvent de cette manière, il n'y avait donc rien de particulièrement étrange à cela. Finalement, j'ai tenté pitoyablement de me cacher en m'enveloppant dans un drap de couleur et nous avons quitté le village vers 4 heures du matin. Plusieurs heures plus tard, le village a fait l'objet d'un bouclage et d'une opération de recherche massifs.

Et la traque dont nous avons été victimes est devenue implacable. Nous étions constamment en mouvement, ne passant parfois que quelques heures au même endroit. Néanmoins, malgré les pressions que nous subissions, Bala se sentit obligé d'écrire une critique de l'accord indo-sri-lankais destinée au public. Dès notre arrivée à la maison sûre, Bala sortait son stylo et son papier et, peinant à lire à la faible lueur d'une lanterne, rédigeait en tamoul une critique exhaustive de l'Accord. Une fois le travail terminé, le texte tamoul manuscrit a été envoyé à une dactylographe pour être saisi. En attendant que le script soit récupéré chez la dactylo, nous avons fait une halte à la maison Karanavai où une mère et ses trois enfants nous avaient précédemment hébergés. Lorsque Sukla, notre chef des gardes du corps, a quitté notre planque

vers 20 heures pour aller chercher le texte de la critique de l'Accord auprès de la dactylographe, nous étions loin de nous douter que cet homme de confiance et fiable ne reviendrait jamais.

Rencontre rapprochée

Nous avions été informés que les troupes avaient intensifié leurs opérations militaires dans la région et qu'elles patrouillaient les ruelles et les rues toute la nuit comme le jour. La situation était devenue extrêmement dangereuse. Néanmoins, Sukla était convaincu que le danger pendant la journée était supérieur aux risques liés aux déplacements nocturnes. De plus, il estimait bien connaître le terrain et pouvoir éviter d'être capturé. Il décida d'aller chez la dactylo pour récupérer la critique de l'Accord. Nous nous attendions donc à ce qu'il s'acquitte de cette tâche et revienne très rapidement à la base. Dans cette situation de plus en plus périlleuse et tendue, il a disparu dans l'obscurité, emportant avec lui nos conseils de ne pas prendre de risques inutiles et de rester vigilant. Aucun d'entre nous n'était content qu'il se mette ainsi en danger. Après tout, il était la personne la plus informée de notre groupe sur la géographie de la région et l'emplacement des planques. Malheureusement, nos craintes concernant ses sorties nocturnes se sont avérées justifiées. Alors que la nuit s'enfonçait, chose inhabituelle, Sukla n'était pas revenu. Les craintes pour sa sécurité grandissaient. Notre inquiétude s'est transformée en angoisse au fil du temps, car nous ne le voyions toujours pas. Rongé par l'incertitude quant au sort de Sukla, Ananth, l'un des cadres qui nous accompagnaient, s'est aventuré dans l'obscurité pour tenter de découvrir ce qu'il était devenu. L'absence d'Ananth a accru l'anxiété. Un profond sentiment de mauvais augure planait sur nous. Les circonstances nous ont rattrapés. Le seul élément rassurant dans cette saga qui se déroulait était l'absence de coups de feu, ce qui nous encourageait à croire qu'ils étaient encore en vie. Mais leur disparition a suscité une multitude de conjectures et de spéculations concernant leur sort et la manière dont nous devrions réagir. Étaient-ils simplement en retard ? Peut-être reviendraient-ils bientôt. Quelqu'un d'autre devrait-il aller les chercher ? S'ils avaient été capturés, l'armée aurait-elle continué son avancée et encerclé notre zone, se fiant à l'intuition que d'autres cadres des LTTE pourraient être infiltrés quelque part dans les environs ? Et puis, la question la plus cruciale pour nous : où aller si nous quittons la maison ? Seul Sukla savait quelle serait notre prochaine action. Nous avons échangé toutes ces idées, l'obscurité de la maison reflétant notre humeur. Soudain, tel un éclair tombé du ciel, Ananth fit irruption dans la maison. Le pauvre jeune homme était paniqué. Nous faisant signe de faire rapidement nos valises et de nous préparer à partir, des bribes de l'histoire et de la situation de Sukla s'échappèrent de sa bouche. « Les troupes indiennes étaient partout », commença-t-il, « et Sukla avait été pris en embuscade ; il était ligoté et retenu prisonnier non loin de la maison. » Des civils avaient également été arrêtés, a-t-il déclaré. Il était lui-même tombé dans cette même embuscade et avait été arrêté. Il avait rencontré Sukla à l'endroit où les troupes détenaient les personnes qu'elles avaient capturées. Ils étaient ligotés et assis en groupe. Ensemble, ils ont comploté pour qu'il s'échappe et qu'il s'enfuie pour nous avertir du danger. Par un pur coup de chance, les troupes indiennes étaient moins vigilantes. Il avait lentement réussi à se défaire des cordes qui le retenaient prisonnier. Dès que les gardes eurent détourné

le regard de leurs prisonniers, il saisit l'occasion, sauta hardiment sur ses pieds et s'enfuit de sa captivité jusqu'à notre maison pour nous avertir des dangers qui nous entouraient. Il était certain que les Indiens le suivaient.

Notre premier réflexe a été de quitter la maison. J'ai ramassé le sac d'insuline de Bala ; Nous avons enfilé nos tongs en caoutchouc et nous nous sommes précipités dans la nuit. Notre groupe s'est scindé en deux et nous sommes partis dans des directions opposées, pensant qu'au moins certains d'entre nous pourraient survivre. Nous avançons à tâtons dans le noir, sans savoir où nous étions ni où nous allions. Après avoir marché un peu, l'air frais nous a permis d'y voir plus clair ; il était évident qu'en errant à l'aveuglette et sans but dans l'obscurité, nous avions créé le pire scénario possible. Continuer à marcher le long des chemins nous aurait menés entre les mains des troupes indiennes que nous essayions d'éviter. Notre priorité absolue était de quitter les voies. Suite à cette suggestion, nous avons immédiatement escaladé une clôture et pénétré dans un potager situé à quelques mètres de la ruelle. Assis ensemble au milieu des plants de piment, nous avons commencé à réfléchir à notre situation. Nous savions que les troupes étaient partout ; Nous n'avions nulle part où aller et Sukla avait été capturé. Nous étions assis en silence, pesant le pour et le contre, lorsqu'un murmure lointain parvint à mes oreilles. J'ai fait taire tout le monde en leur indiquant de se taire et de ne pas bouger. J'entendais au loin des gens qui parlaient. À mesure que la conversation s'approchait, j'ai fait signe à tout le monde de s'allonger à plat ventre sur le sol. Nous avons fait semblant d'être invisibles sous les plants de piments. Les conversations en hindi devenaient de plus en plus fortes ; Le bruit des grosses bottes s'est transformé en un martèlement. Aucun de nous ne voulait respirer. Les étoiles continuaient de briller au-dessus de nos corps pétrifiés. Et la patrouille de soldats, à quelques mètres seulement, nous a dépassés et a disparu au loin. La chance était avec nous. Les troupes étaient incompetentes. Ils n'ont pas scanné les bords de route. Nous nous sommes redressés, avons pris une grande inspiration et avons compté nos bénédictions. Bala et les autres ont immédiatement enlevé leurs chemises claires pour ne pas se démarquer comme un phare dans l'obscurité ; Et nous avons attendu. Quelques minutes passèrent avant que nous n'entendions à nouveau des voix et le bruit des troupes. La même patrouille avait fait demi-tour et se dirigeait vers nous ; Et ils nous ont dépassés comme ils l'avaient fait auparavant. Un coup de feu a retenti au loin. Je n'ai aucune idée de qui était cette personne malchanceuse.

Il était évident que nous ne pouvions pas rester où nous étions. Au lever du jour, nous aurions été des cibles faciles pour les troupes. Une faible lueur à travers le champ offrait une lueur d'espoir. Un de nos cadres a trouvé que la ferme lui semblait familière. Mais pour y arriver, nous devions traverser le champ. Nos options étaient évidemment quasi inexistantes et nous avons décidé de tenter notre chance. Nous avons traversé péniblement les terres labourées, trébuchant sur les mottes de terre, en nous tenant aussi bas que possible. Quelques mètres semblaient une éternité. Heureusement, nous connaissions la ferme et les personnes qui y vivaient, et nous y avons donc passé la nuit.

Au lever du jour, nous sommes retournés chez Radhi. Mais pas pour longtemps ; La chasse battait de nouveau son plein. Vers six heures du soir, des gens paniqués, criant le mot redouté « Armée, armée ! », ont parcouru le village en courant pour avertir tout le monde. Nous

ignorions totalement que la perquisition de sa maison faisait partie d'une vaste opération de démantèlement de nos anciens repaires. Les chasseurs vérifiaient systématiquement les cachettes connues de leurs proies.

Kingsley sauta sur un vélo, Bala se percha sur le guidon et ils partirent. Je suis monté sur le suivant. Nous allions partout où les cadres nous emmenaient. Mais à ce moment-là, je n'avais aucune crainte des troupes qui nous suivaient ; Ce qui m'inquiétait le plus, c'était de suivre Bala sur la moto devant moi tandis que nous filions à toute vitesse à travers les ruelles, loin des soldats.

Entre-temps, un raid simultané et coordonné contre nos planques était en cours à Vadamarachchi. Des contingents de soldats ont envahi la maison de Radhi après notre départ. Néanmoins, forte de toute son énergie maternelle canalisée vers un seul et unique objectif primordial – protéger ses enfants – et forte de ses années d'expérience à faire face à un monde difficile dans des circonstances particulièrement défavorables, Radhi a puisé dans ses ressources de courage et de vivacité d'esprit. Elle a réussi à se sortir d'une situation qui aurait pu être brutale en représailles. Elle s'en est tirée avec un simple avertissement et, heureusement, ni elle ni ses enfants n'ont subi de préjudice. Les récolteurs de sève de palmier de Tunnalai n'ont pas eu cette chance lors de leur confrontation avec les soldats. Lors d'une vaste opération de ratissage dans leur secteur, des troupes hostiles ont investi leurs maisons à la recherche de preuves pour étayer les informations qu'elles détenaient concernant le refuge que la famille nous avait offert. Pressentant que leur fils adolescent serait la cible la plus évidente des représailles indiennes, les parents ont immédiatement agi pour le protéger et l'ont envoyé se cacher avant l'arrivée des troupes à leur domicile. Il a fui la zone et a échappé à la capture. Mais il était impossible pour toute la famille de s'échapper et de se mettre en sécurité. Responsable et soucieux du bien-être des femmes de sa famille, le père est resté chez lui pour assurer leur sécurité et affronter les troupes indiennes imprévisibles. Par la suite, lorsqu'ils ont encerclé sa maison, il a subi de plein fouet la vengeance des troupes. N'ayant trouvé aucune preuve tangible de notre présence sur les lieux, les troupes ont déchaîné leur colère et leur agacement sur le propriétaire, le rouant de coups sur place et l'emmenant au camp voisin où il a été soumis à la torture. Cet homme innocent a été détenu puis libéré six mois plus tard. La femme, chef de famille avec ses trois enfants, a également été prise à partie. Je n'ai jamais été en mesure de découvrir ni de discerner les représailles qu'ils ont subies. La maison vide de Kaladai, où nous avons vécu avec les cadres blessés au début, est devenue un camp de l'armée indienne. Et cela continua ainsi dans tout Vadamarachchi. Toutes nos planques étaient soit occupées, soit fouillées, sauf une.

Faire face à la mort

Kingsley, notre garde du corps de Karaveddy, nous a ramenés chez le médecin, juste en face de la maison de ses parents. Lorsque nous sommes arrivés tard dans la nuit, le quartier était calme. Nous n'étions pas très à l'aise à l'idée de retourner dans un endroit que tout le monde savait que nous avions souvent fréquenté. Mais nous n'avions pas le choix. Il n'y avait nulle part où

aller. Mais notre malaise s'est transformé en véritable alarme lorsque, environ une heure après notre arrivée, nous avons entendu des aboiements de chiens venant de l'obscurité lointaine. Alertés, nous nous sommes demandés où se dirigeait l'armée. Mais comme les aboiements se faisaient plus forts et semblaient se rapprocher de nous, nous avons soupçonné que l'armée se mettait en marche pour encercler notre maison. Nous nous sommes enfuis par l'arrière et avons descendu le chemin sur une trentaine de mètres depuis la maison, jusqu'à un hangar vide servant d'entrepôt, situé à côté d'un cottage cadjan appartenant à la famille Kingsley. Comme nous n'avions rien mangé de la journée, la faim lançait des douleurs à l'estomac à Bala. Il en avait l'eau à la bouche rien qu'à l'idée de manger le délicieux curry de poulet et les string hoppers (un plat traditionnel tamoul à base de farine de riz) dont l'odeur s'échappait du fourneau de la mère de Kingsley. Mais la situation chez Kingsley changea rapidement lorsque les troupes indiennes entrèrent soudainement dans la maison du médecin voisin. Toutes les familles du secteur attendaient avec appréhension une opération de recherche menée à minuit. Nous avons vu la mère de Kingsley creuser un trou derrière la maison. Le visage de Bala s'assombrit lorsqu'il remarqua que la vieille dame était en train d'enterrer le délicieux curry et les string hoppers spécialement préparés pour lui. Il aurait été difficile d'expliquer à des troupes suspicieuses la présence d'une quantité excessive de nourriture fraîchement préparée en pleine nuit dans une petite famille ; la nourriture a donc été jetée pour éviter toute question inutile. La situation à laquelle nous étions confrontés était plus dangereuse que la douleur de la faim. Nous étions encerclés par les troupes indiennes et il semblait n'y avoir aucune issue cette fois-ci.

Kingsley est arrivé en courant pour nous avertir qu'un important groupe de soldats descendait l'allée en direction de la maison de ses parents. De toute évidence, nous n'étions plus en mesure de déterminer notre propre destin ; Les circonstances étaient devenues indépendantes de notre volonté. Nous étions, semblait-il, face à face avec l'Inde, ou plutôt avec la mort elle-même. Si nous avions tenté de quitter notre refuge, les troupes nous auraient certainement vus et abattus. Nous étions allongés sur un vieux lit dans cette cabane abandonnée, résignés à notre sort. « Ne t'inquiète pas. Quelques balles dans le corps, ça peut faire mal sur le moment, et puis c'est tout », m'a chuchoté Bala. Cette perspective ne m'effrayait pas. Pendant que les soldats fouillaient la maison de ses parents, Kingsley se cacha avec nous dans la remise, persuadé que ses jours étaient eux aussi comptés. Nous sommes restés sur place et avons gardé le silence. Peut-être, qui sait, qu'ils ne nous verront pas. C'était notre seul et mince espoir. Qu'il s'agisse de pure résignation, d'une acceptation inconsciente de la mort imminente ou simplement du fait que nous allions mourir ensemble, je serais incapable de le dire, mais aucun de nous n'a éprouvé de panique ni de peur en nous résignant au déroulement des événements. Les habitants des maisons voisines se préparèrent à ce qui allait les attendre. Nous pouvions entendre les soldats bavarder en hindi pendant qu'ils fouillaient la maison de Kingsley et nous attendions qu'ils se dirigent ensuite vers notre immeuble. Et puis ils étaient là. Des torches éclairaient notre logement à travers la fenêtre et nous avons retenu notre souffle. Alors que le bruit rampant des bottes militaires se rapprochait de notre cachette, j'ai senti que la mort approchait. « Ils arrivent », murmura Bala en posant son bras sur moi tandis que je remontais un drap sur ma tête, ne voulant pas voir la pluie de balles que j'appréhendais. Mais, au moment même où les

troupes allaient franchir la porte, une voix intervint ; C'était le beau-frère de Kingsley. Cet homme, faisant preuve de vivacité d'esprit et de courage, s'avança et distraja les troupes en leur suggérant qu'il était inutile de fouiller ce hangar vide. Personne ne pouvait se trouver à l'intérieur de ce hangar, suggéra ce sauveur à l'armée, leur indiquant une autre direction. Accordant à cet homme le bénéfice du doute, les troupes se détournèrent du hangar où elles se trouvaient. La nuit retomba et elles s'éloignèrent péniblement dans une autre direction, vers des maisons plus bas dans le chemin, loin de nous. Le beau-frère de Kingsley nous avait sauvés. À peine les troupes avaient-elles progressé dans la zone pour poursuivre leurs recherches que la famille de Kingsley fit irruption dans la remise. Tandis que les troupes avançaient dans une direction, le beau-frère de Kingsley nous a fait sortir dans la direction opposée. Tout le monde s'affairait à nous trouver un endroit où nous cacher au cas où les troupes reviendraient. Mais où nous cacher ? Nous ne pouvions pas aller chez le médecin ; L'armée était campée là. De l'avis de tous, la seule possibilité réaliste d'échapper à la rafle était de se réfugier dans la rizière située à quelques mètres de l'autre côté du chemin. Dès que la suggestion fut faite, Kingsley nous devança et se dirigea vers une cocoteraie où son grand-père l'attendait. Il fallut beaucoup de courage à ce grand vieil homme — une cible facile se détachant sur la nuit argentée parmi les palmiers — pour guetter l'armée et nous conduire jusqu'au bord du chemin. Des soldats patrouillaient le cercle de chemins entourant la rizière vers laquelle nous nous dirigions. S'ils avaient aperçu cette silhouette solitaire dans l'obscurité, ils n'auraient certainement eu aucun scrupule à l'abattre. Nous avons hésité, nous demandant si une patrouille allait nous intercepter ou nous repérer lors de la traversée. Nous étions conscients que nos vies dépendaient de notre capacité à emprunter cette voie. Poussés par l'instinct de survie, nous avons avancé un par un, traversé la haie épineuse et broussailleuse qui bordait le champ et disparu dans l'obscurité des tiges de riz nouvellement germées.

Alors que nous nous enfoncions plus profondément dans la rizière, Bala perdit l'équilibre et glissa dans l'eau stagnante, infestée de larves et lui arrivant aux chevilles, la boue noire lui recouvrant les pieds. Assis sur le talus, se remettant de cette soudaine perte de gravité, il sursauta d'alarme lorsqu'un serpent d'eau se glissa autour de ses jambes et s'éloigna en rampant. Tandis que nous luttions contre les serpents et les moustiques d'un côté, nous nous sommes mis à couvert à la vue d'un éclair de lumière inattendu. L'une après l'autre, des torches illuminaient les maisons des habitants tandis que les troupes occupaient leurs propriétés et se mettaient à notre recherche. Ce scénario se répétait pendant des heures, au cœur de la nuit, tandis que nous étions assis sur un talus du champ et que nous observions avec ironie le déroulement des recherches menées pour nous retrouver. Nous ne pouvions rien faire d'autre qu'attendre. Bala désigna un vieux bâtiment gris au fond de la rizière et dit : « C'est le célèbre collège Vigneswara de Karaveddy. »

Le crépuscule et les premières lueurs du jour à l'horizon nous ont détournés du présent pour nous amener à réfléchir à notre prochaine étape. La lumière du jour et les rizières ne constitueraient aucune protection lors des reconnaissances aériennes effectuées par les hélicoptères. Kingsley décida de rentrer chez lui pour évaluer la situation. D'après son expérience, les troupes seraient retournées à leur camp après avoir terminé leurs opérations de recherche. Mais des murmures

intermittents provenant de différentes directions m'ont obligé à exprimer mon désaccord. Je croyais que des troupes étaient encore dans la région.

La lumière du jour nous a contraints, Bala et moi, à nous abriter sous des buissons épineux en bordure de la rizière en attendant le retour de Kingsley. C'est avec un soulagement silencieux que nous l'avons vu s'approcher de nous quelque temps plus tard. Il a confirmé nos soupçons : les troupes avaient occupé la maison du médecin toute la nuit, attendant de nous capturer si nous y étions retournés. Nous avons supposé qu'ils avaient quitté la maison dans l'espoir de nous y attirer à nouveau, puis de se réfugier rapidement dans le bâtiment et de nous capturer. Mais selon son évaluation, il n'y avait aucun signe de présence de troupes dans la zone pour le moment. Il estima qu'il pouvait quitter la rizière sans danger pour rentrer chez lui et réfléchir à sa prochaine destination.

Fatigués et affamés, nous espérions pouvoir grappiller un petit somme et manger un morceau avant de nous attaquer à la question cruciale de la prochaine étape dans notre lutte pour la survie. Nous avons temporairement mis de côté l'urgence immédiate et nous nous sommes rendormis sur le lit dans la remise vide. La sœur de Kingsley nous a apporté la plus délicieuse tasse de thé noir sucré et fumant que j'aie jamais goûtée de toute ma vie. Le ronflement étrange de Bala indiquait qu'il était en train de passer de la somnolence au sommeil. J'étais moi aussi sur le point d'abandonner mes inquiétudes pour notre sécurité et de succomber à la tentation de dormir lorsque ce mot redouté a de nouveau flotté dans l'air. 'Armée'. Je me suis extirpé de la somnolence dans laquelle j'étais plongé, je me suis levé et j'ai regardé par la fenêtre. À mon plus grand désarroi, les gens couraient dans tous les sens. Il était évident que quelque chose de grave se passait. Pendant que je réveillais Bala et lui disais que l'armée était dans les environs, Kingsley est arrivé en courant et nous a pressés de partir car les troupes étaient tout près de la maison du médecin. La zone était de nouveau bouclée.

En fuite

Un villageois a rapidement proposé son vélo à Kingsley et Bala est monté dessus, prêt à partir, lorsque Chandran, un autre cadre du LTTE et ami de Kingsley originaire de la région, est arrivé en courant de nulle part et m'a dit de monter. On pouvait apercevoir au loin des uniformes kaki qui descendaient la ruelle. Inquiète, une des villageoises, visiblement troublée, accourut et, pour dissimuler ma couleur de peau et mon identité, m'enveloppa rapidement la tête d'un drap sombre. La sœur de Kingsley, d'un calme remarquable, pressentant une issue à l'encerclement dans lequel nous étions pris au piège, prit l'initiative et nous devança rapidement vers la route principale. Les habitants du village étaient paniqués, visiblement perturbés par la forte concentration de troupes dans la région. La sœur de Kingsley scruta la route principale et reconnut une femme qu'elle connaissait. Répondant sans hésiter à la demande de son amie et comprenant intuitivement qu'une crise était imminente, cette femme scruta la route et, s'assurant qu'elle était libre de troupes indiennes, nous fit signe d'avancer. Elle fit ensuite signe à une autre femme, et lorsque la zone fut dégagée, elle nous fit signe de la suivre. C'est ainsi

que cette initiative spontanée de ces femmes courageuses nous a sauvés de la capture, car elles nous ont guidés hors du premier cercle crucial d'un vaste et massif encerclement de la zone par l'armée, organisé en trois cercles. Nous avons traversé le réseau de troupes et, assez fortuitement, notre escapade s'est terminée dans un temple hindou à Kilavi Thoddam, Karaveddy.

Assis sur le sol en ciment frais et impeccablement propre du temple « maddam », nous avions le sentiment d'être arrivés au bout du chemin. Toutes nos planques avaient été prises d'assaut par les troupes et Kingsley ne connaissait pas très bien cette partie de Vadamarachchi. Sur leur intuition, Kingsley et Chandran partirent tous deux à cheval pour parler à une famille qu'ils considéraient comme des gens généralement solidaires. Ils espéraient que cette famille nous permettrait de rester chez elle temporairement, le temps de rassembler nos idées et de trouver une solution à notre situation désespérée. Ils nous ont laissés avec pour instruction d'attendre leur retour au temple. Peu après leur disparition dans le dédale de ruelles, les habitants curieux sortirent lentement de leurs maisons et commencèrent à se rassembler au temple. Très vite, une foule s'est rassemblée pour nous regarder. Une situation potentiellement dangereuse se développait rapidement. Les Indiens étaient campés près d'un important établissement militaire situé à quelques kilomètres de là. Si un véhicule militaire était passé devant le temple ou si une patrouille à pied avait déambulé à proximité, la foule aurait certainement attiré leur attention et amené l'armée sur les lieux. Mais, à ce moment précis, sans nulle part où aller ni où se cacher, exposés comme nous l'étions, je me suis tourné vers Bala et lui ai fait remarquer que nos vies étaient entièrement entre les mains du peuple. S'il y avait eu un informateur ou quelqu'un d'opposé à nous, il ne leur aurait fallu que quelques minutes pour informer les autorités militaires de notre présence au temple. À peine avais-je fait part de cette opinion à Bala qu'un homme d'âge mûr, animé d'une soudaine intuition, réalisa le danger que représentait pour nous la foule grandissante, s'avança et demanda calmement et poliment à la foule de se disperser. Les gens aussi, comme pris d'une soudaine prise de conscience, comprirent immédiatement la situation et disparurent rapidement, ne souhaitant manifestement pas nous mettre en danger. Par la suite, de nombreux regards indiscrets furent aperçus derrière les fenêtres et par-dessus les clôtures.

On nous a proposé de passer une journée chez la grand-mère d'un de nos cadres. Cette vieille dame était chaleureuse et bienveillante. Caractéristique de son âge et de sa culture, elle a réagi avec beaucoup d'humanité et d'empathie lorsqu'elle a appris que nous avions été victimes d'une chasse par les Indiens, que nous n'avions pas mangé depuis deux jours et que nous étions épuisés. Elle nous a conduits au puits et nous a permis de nous laver tranquillement de la boue et de la saleté de la nuit précédente dans la rizière, tandis qu'elle, faisant preuve de ses longues années d'expérience culinaire, prenait le temps de nous préparer un de ses plats les plus savoureux. Après avoir savouré ce délicieux repas, nous avons dormi sans être dérangés jusqu'à tard dans la soirée. À la tombée de la nuit, un ami de Bala s'est précipité dans la maison pour nous informer qu'il pensait que l'armée avait des informations sur l'endroit où nous nous trouvions. Il pensait que nous devions immédiatement quitter l'endroit où nous logions. Et nous avons parcouru les chemins de campagne jusqu'à trouver un endroit où dormir (nous avions envisagé de dormir à nouveau dans les rizières si nous ne trouvions pas de maison où loger). Les habitants nous ont informés qu'une patrouille de l'armée était passée dans le secteur quelques minutes avant nous. En fait, on pouvait voir les traces de leurs bottes dans le

sable. Comme il faisait presque nuit et que nous savions que les troupes avaient commencé leurs rondes nocturnes, nous nous sommes réfugiés dans une maison délabrée et nous avons attendu là. Kandiah, qui nous avait rejoints, disparut soudainement dans l'obscurité. Nous attendions son retour avec appréhension et, comme la nuit tombait, nous avons supposé qu'il avait lui aussi été capturé par les troupes en patrouille. Si tel était le cas, pensions-nous, il y avait de fortes chances que nous soyons arrêtés pendant la nuit. Nous étions prêts à accepter ce coup du sort lorsque Kandiah entra discrètement par la porte. Il portait à la main un grand panier à provisions en osier, rempli de nourriture. Kandiah était allée chez une amie et avait organisé un repas pour nous. Et une fois de plus, j'ai été frappé par la générosité et la sollicitude des gens.

Nous avons pris ma lampe torche fluorescente et l'avons placée au milieu de la pièce pour pouvoir voir ce qu'il y avait dans le panier. En sortant soigneusement les plats, il est devenu évident qu'une femme attentionnée et prévenante avait participé à la préparation du repas. Puis, du fond d'un panier, j'ai sorti ce que je pensais être une pierre. Je l'ai sorti, je l'ai tenu dans la paume de ma main et je l'ai regardé, perplexe. À ma grande surprise, j'ai vu que c'était un petit morceau de charbon de bois. Je ne comprenais pas pourquoi cette femme, manifestement si soignée et attentionnée, avait inclus un petit morceau de charbon de bois dans le repas. Le charbon de bois (ou « kari » en tamoul), selon le système de croyances local, m'a-t-on dit, est un agent protecteur qui a le pouvoir d'éloigner les mauvais esprits qui accompagnent les colis alimentaires s'ils sont sortis de la maison la nuit. Ce n'est pas la croyance superstitieuse qui m'intéressait, mais le souci et la sollicitude de la personne qui pensait que nous devions être protégés du mal. C'était rassurant de savoir qu'il y avait une femme quelque part dans ce village, dans l'obscurité, qui se souciait de notre sort en cette nuit fatidique.

Il était de notoriété publique dans la région que nous étions traqués comme des animaux et que nous nous trouvions dans une situation extrêmement difficile. Quiconque nous a accueillis chez lui s'exposait à un danger exceptionnel. Néanmoins, le potentiel de l'esprit humain est parfois insondable et se manifeste de manière magnanime et magnifique à des moments imprévus. Nous étions donc à la fois profondément reconnaissants et inquiets lorsque nous avons été accueillis chez un policier à la retraite et ses deux filles d'une vingtaine d'années. Nous étions reconnaissants envers ces personnes qui nous offraient un endroit où loger, et inquiets pour la sécurité de nos deux filles si l'armée découvrait où nous nous trouvions. J'étais déterminée à ce que ma présence dans la maison n'expose pas ces filles à un danger et, par conséquent, je restais dans notre chambre pendant la journée et ne me lavais et ne faisais le ménage que la nuit. Bien qu'il n'y ait pas plus de danger que d'habitude dans cette maison, Bala et moi savions tous deux que nous ressentions la pression des circonstances. Nous n'avons pas pu dormir paisiblement. Nos fréquentes visites nocturnes pour uriner étaient un indicateur fiable de la tension et de la pression que nous subissions. Les aboiements des chiens nous ont fait comprendre que l'armée patrouillait les ruelles autour de notre maison alors que nous essayions de dormir.

Deux journées sans incident s'écoulèrent sous la bienveillance de ces jeunes femmes généreuses et attentionnées. Il serait risqué pour tout le monde de rester plus longtemps dans cette maison.

Mais cette famille restait imperturbable face au danger qu'elle encourait et nous a assurés que nous étions les bienvenus pour rester aussi longtemps que nécessaire. Heureusement, nos interrogations concernant notre prochain logement ont été apaisées lorsque Soosai est venue nous voir. Il était parfaitement au courant de la crise grandissante à laquelle nous étions confrontés et maintenant que les conditions météorologiques et maritimes s'étaient améliorées, des dispositions étaient prises pour que nous quittions Vadamarachchi. Cette nouvelle de Soosai nous a fait sourire et il nous a assuré qu'il reviendrait le lendemain avec les derniers préparatifs. Entre-temps, les médias ont annoncé le décès du ministre en chef du Tamil Nadu, M. M.G. Ramachandran, le 23 décembre 1987. Une journée de deuil national et un cessez-le-feu ont été décrétés. En signe de respect envers le ministre en chef, les troupes de l'IPKF seraient confinées dans leurs casernes. Il semblait que ce soit un caprice du destin que ce vieil homme vénérable, qui au fil des années passées au Tamil Nadu avait joué un rôle déterminant dans la croissance et le développement de l'organisation et avait financé les soins médicaux de Bala à Chennai, joue maintenant, même après sa mort, un rôle si vital en nous donnant la vie.

Soosai nous a dit de nous préparer pour la dernière étape de notre saga. L'après-midi du 24 décembre, deux cadres à moto sont venus nous chercher pour le long trajet depuis un coin de Vadamarachchi jusqu'à un bateau qui nous attendait à Thikkam, sur la côte nord. J'étais sans voix pour exprimer ma gratitude et mon appréciation envers ces jeunes femmes exceptionnelles et leur père au moment de leur dire au revoir. Ils savaient que nous souhaitions profondément qu'aucun mal ne leur arrive après notre départ ; Et ça n'est jamais arrivé. Les lois de la justice avaient prévalu. Les Indiens n'ont jamais su que nous avions trouvé refuge chez ces braves gens. Avec de grands sourires, nous nous sommes souhaité bonne chance et nous sommes partis à vélo. Libérés de la présence des patrouilles pour la journée, les gens se rassemblaient et discutaient devant les portails de leurs maisons et, tandis que je passais en équilibre précaire sur le guidon de mon vélo, de chaleureux signes de la main me saluaient.

Le défi final

Miraculeusement, nous avons survécu à une chasse à l'homme soutenue et concertée menée par une force impitoyable et puissante. Assurément, il ne pouvait y avoir de circonstances plus périlleuses et plus mortelles que celles que nous avons affrontées et surmontées. Le pire était derrière nous, pensais-je. La prochaine traversée maritime du détroit de Palk vers le Tamil Nadu, bien que n'étant pas une croisière de luxe, ne serait qu'un épisode mineur comparé aux événements des derniers mois. Une fois en mer et en route pour l'Inde, je pensais que nous ne serions plus qu'à quelques heures de la sécurité. Mais comme je me trompais ! Notre lutte pour survivre sur terre s'était désormais déplacée vers la mer, et notre voyage allait engendrer son lot de problèmes et de dangers. Le voyage à venir allait être aussi périlleux que ceux que nous avons affrontés et surmontés.

Sur la côte, à Thikkam, nous avons retrouvé quelques-uns de nos vieux amis qui étaient eux aussi en fuite, attendant de se joindre à nous pour le voyage en mer. Soosai était là aussi,

s'occupant des derniers préparatifs avant notre départ. Soucieux de me préparer mentalement avant de prendre la mer, j'ai demandé à Soosai combien d'heures il pensait qu'il nous faudrait pour atteindre les côtes du Tamil Nadu. « Quatre heures », répondit-il aussitôt. « Quatre heures. C'est bien plus long que l'heure environ qu'il nous a fallu pour venir de l'Inde à Jaffna, mais je surmonterai ce dernier obstacle », pensai-je silencieusement. Mais lorsque nous sommes descendus sur le sable blanc, dans les derniers instants avant notre départ, un sentiment d'angoisse m'a envahi. Même si les pluies de mousson avaient légèrement faibli, les vents froids avaient agité la mer et la traversée allait être à la fois difficile et ardue. Tandis que je contemplais les eaux tumultueuses qui s'étendaient au loin devant moi, j'ai refoulé au fond de mon esprit tout scepticisme ou toute crainte que je pouvais avoir à l'idée de me lancer dans ce voyage. Ayant surmonté les périls de ces derniers mois, je me suis persuadé que la mer n'était qu'un obstacle de plus à franchir. Mais ma confiance fut ébranlée lorsque j'aperçus le bateau qui devait nous emmener à travers cette plaine océanique sauvage. Il s'agissait simplement d'un petit canot en fibre de verre, avec deux moteurs de huit chevaux fixés à l'arrière. Comment, me demandais-je avec étonnement, cela va-t-il pouvoir résister à l'énorme défi que représente cette mer indomptée ? Je n'avais pas d'autre choix que de faire confiance à l'expérience et aux compétences de Soosai. J'étais certain qu'il ne nous enverrait pas sur la voie de la destruction. Après tout, nombre de nos cadres avaient utilisé le même bateau et avaient survécu à la traversée. De nombreux pêcheurs avaient également affronté la puissance gigantesque de ces forces naturelles à bord d'embarcations de ce genre. Je devais me rassurer en me disant que si nous triomphions dans cette bataille contre la nature et parvenions à atteindre l'Inde, nous pourrions au moins nous fondre dans la masse et avoir une chance de survivre. Mais derrière nous, sur la masse terrestre de Jaffna, la mort était certaine. Une petite chance valait mieux que rien, et donc, minimisant les dangers qui nous attendaient, j'ai mis nos sacs dans le bateau et nous nous sommes préparés à partir.

L'obscurité s'installait rapidement à l'horizon vers lequel nous nous dirigeons, et quelques nuages noirs planant dans le ciel ajoutaient à l'atmosphère généralement grise. Un sentiment d'urgence commença à s'installer à mesure que le temps passait et que nous n'étions toujours pas partis. Nos cadres souhaitaient s'éloigner des lieux avant que les troupes ne sortent pour la nuit. Nous sommes donc montés à bord et avons trouvé un endroit où nous asseoir sur le plancher. Peu après, Soosai et des dizaines de cadres nous ont poussés à travers les vagues déferlantes, au large, livrés aux caprices du grand océan. Les moteurs ont démarré et nous semblions être en route. Mais à mesure que nous nous éloignions de la côte, j'ai été soudainement submergée par un profond sentiment de culpabilité et d'émotion. Les vagues incessantes de crises auxquelles nous avons été soumis m'ont permis de nouer des relations avec des personnes remarquables qui avaient incarné ce qu'il y a de meilleur en l'humanité. Beaucoup de personnes ont puisé au plus profond d'elles-mêmes pour faire les sacrifices et prendre les risques qu'elles ont pris pour nous, et j'ai ressenti un lien profond avec elles. Alors, quand j'ai vu la côte disparaître à l'horizon, j'ai vraiment eu l'impression d'abandonner nos amis de confiance à un avenir incertain. Pendant de nombreuses années, j'avais attendu de me joindre au peuple dans sa lutte et, même durant ces quelques mois à Jaffna, j'avais partagé une partie de l'oppression et du traumatisme de la société ; j'étais donc triste de devoir les quitter pour affronter leur sort. Bien sûr, il y avait aussi

un sentiment de soulagement face à la fin de la pression de la chasse. Mais mon soulagement s'est avéré prématuré et totalement déplacé.

Après avoir franchi avec succès les vagues déferlantes du littoral, nous avons tenté de nous faire à l'océan profond, gris et ondulant qui nous entourait. Mais à quelques kilomètres de là, notre attention s'est portée sur un problème urgent. Il est devenu évident que l'un de nos moteurs ne fonctionnait pas correctement. Il toussait et crachotait, puis ça allait mieux sur une courte distance, puis il crachotait à nouveau. Nos « otti » (conducteurs de bateau) s'inquiétaient de savoir si le moteur pourrait parcourir la distance jusqu'en Inde, et certains murmuraient que nous pourrions devoir retourner à terre. D'après leur expérience, il serait insensé et dangereux de poursuivre un voyage avec un seul moteur fonctionnant de manière fiable. Il était de pratique courante chez les conducteurs de bateaux de ne pas s'aventurer en haute mer sans deux moteurs, partant du principe que si l'un des moteurs tombait en panne à mi-parcours, il y avait toujours le second sur lequel on pouvait compter. N'étant qu'à quelques kilomètres de l'arrivée, il était trop tôt dans le voyage pour risquer la longue distance à venir avec un seul moteur en état de marche. Nous pourrions facilement nous retrouver bloqués au milieu de l'océan en cas de défaillance. L'idée était effrayante. Ils ont bricolé le moteur et il a avancé sur quelques mètres, mais ils n'étaient pas du tout satisfaits. Nous étions désormais confrontés à un énorme dilemme et nous nous sommes regardés, nous demandant ce qu'ils allaient décider de faire. Nous étions coincés – littéralement – entre le diable et la mer d'un bleu profond. Devant nous se dressaient des dangers inconnus, et derrière nous, les périls connus. L'idée de devoir faire demi-tour nous terrifiait. Grâce aux communications avec nos cadres à terre, nous avons été informés que les troupes indiennes se trouvaient dans la zone. Sans savoir exactement où ils se trouvaient, il serait extrêmement dangereux d'atterrir et d'attendre pendant que l'on tente de réparer ou de remplacer le moteur. Nous risquons de tomber directement entre leurs mains. Mais en réalité, nous n'avions pas le choix : il nous fallait retourner sur le rivage. Notre cœur s'est serré lorsque le bateau a lentement viré et s'est dirigé à nouveau vers la terre ferme. Nous savions que nous étions tous à nouveau en danger et que nous n'avions pas encore échappé à la traque des Indiens. L'« otti » a communiqué le problème de moteur à nos cadres qui attendaient à l'abri sur la rive. Ils ont ensuite donné à nos « otti » des informations supplémentaires sur les mouvements de troupes. À quelques kilomètres au large, les moteurs ont été coupés et nous nous sommes demandé ce qui allait se passer ensuite.

La nuit était tombée et notre bateau dérivait dans cette mer côtière agitée. Puis, à notre grande surprise, l'un des 'otti's a glissé dans les eaux agitées. Je supposais qu'il avait prévu de nager jusqu'à la rive, de reconnaître la plage pour repérer d'éventuels mouvements de troupes et de chercher de l'aide pour réparer le moteur, mais à ma plus grande surprise, ce courageux jeune homme fit exactement le contraire. En chevauchant et en surfant sur les vagues, il s'efforça de détacher le moteur hors-bord défectueux, prit tout le poids du moteur sur son épaule et se fraya un chemin jusqu'à la plage en pagayant latéralement. Il prévoyait de trouver un moteur de rechange auprès d'un des nombreux pêcheurs du village et, pour nous éviter un débarquement dangereux sur la plage, de revenir à la nage avec le moteur et de l'installer sur le bateau. Je n'arrivais même pas à imaginer comment ce jeune homme allait réussir un tel exploit. Il faisait nuit, l'eau hivernale devait être froide pour lui et l'armée indienne se trouvait quelque part à

proximité, sur la plage. Néanmoins, faisant totalement fi du danger qu'il courait, il poursuivit sans relâche l'exécution de son plan. Et pendant qu'il luttait contre la houle, nous l'attendions en mer. Notre petite embarcation, ballottée au gré des vagues, ondulait comme lors d'un voyage à travers des collines ondulantes. J'ai vomi dans l'eau. Mais ce n'est que lorsque les phares des véhicules qui circulaient sur la route côtière sont devenus plus brillants et plus distincts que nous avons réalisé que les courants de marée entraînaient inexorablement la mer, ainsi que notre bateau, vers la côte et peut-être entre les mains des troupes indiennes. De peur d'alerter les convois de troupes qui empruntaient la route côtière, nous n'avons pas pu démarrer le moteur restant et nous éloigner davantage en mer. Nous ne pouvions pas non plus contrôler les courants de marée. Le temps s'éternisait tandis que nous attendions désespérément l'issue de cette course contre la montre entre la marée qui nous entraînait vers l'armée indienne d'un côté, et le retour de notre pilote avec un nouveau moteur de l'autre. Nous semblions condamnés alors que nous dérivions à quelques centaines de mètres du rivage. Nous sommes tous restés silencieux pour éviter d'attirer l'attention. Puis, dans l'obscurité, une lumière clignota. C'était le signal de l'« otti » à terre indiquant qu'il avait un nouveau moteur et qu'il était sur le point de retourner au bateau. Nos espoirs se sont ravivés et peu de temps après, nous avons aperçu une tête qui émergeait des vagues. De toutes mes expériences liées à la lutte pour la liberté des Tamouls, l'image de ce jeune homme luttant dans l'eau pour rejoindre notre bateau, le nouveau moteur sur l'épaule, a illustré l'un des plus beaux exemples de courage, de sacrifice et de détermination de l'esprit humain. C'était extraordinaire de voir ce jeune homme confronté à la puissance de la mer, et de le voir en sortir triomphant. Avec les deux moteurs tournant au ralenti, nous sommes partis. Les informations en provenance du rivage nous indiquaient que les troupes avaient débarqué sur la plage de Thikkam quelques minutes seulement après notre départ. Nous les avons battus à nouveau. Apparemment, les troupes avaient été informées qu'une femme blanche avait été aperçue dans la journée se dirigeant vers la zone côtière.

Nous avons pris la mer en sachant que nous ne pourrions plus faire demi-tour. C'était désormais une question de vie ou de mort. « Encore quelques heures », me répétais-je, « tiens bon, encore quelques heures ». Mais à peine avions-nous résolu le problème du moteur et étions-nous déjà bien au large qu'un autre problème, tout aussi dangereux, se présenta à nous. Nos « otti » voyageaient sans cartes ni équipement de surveillance. Ils se sont orientés grâce à la position des étoiles et leurs années d'expérience leur avaient appris à distinguer les navires sri-lankais des navires indiens. Alors, lorsque nous avons tous vu cette image sombre et menaçante se dessiner à l'horizon, nous avons réalisé que nous nous dirigeons droit vers un navire de guerre indien. Pour l'amour de Dieu, c'était une coïncidence incroyable que la marine indienne reprenne la chasse en mer là où les troupes l'avaient laissée sur terre. Nous avons légèrement modifié notre cap, ce qui nous a permis d'échapper à la surveillance radar du navire. Et, tandis que ce monstre marin sombre et sans visage se fondait dans la nuit, nous savions que nous avions échappé à ses dangers. Mais nous n'avons pas le temps de savourer notre petite victoire. Après avoir évité un premier navire, nous avons aperçu un patrouilleur de la marine sri-lankaise. Sa présence a semé la panique à mesure que nous nous en approchions. La chance était avec nous car la patrouille ne nous a pas repérés dans l'obscurité et est passée devant nous. Avec le sentiment que le pire était passé, nous avons poursuivi notre route dans les eaux du détroit de Palk.

À mesure que la distance s'amenuisait derrière nous, l'obscurité nous engloutit et le froid nous vola notre chaleur. La mer, agitée par des vents froids, se soulevait et roulait, nous poussant dans et hors de profonds creux. Des nuages noirs et gonflés planaient dans le ciel, s'alourdissant sans cesse. La nuit noire s'étendait à l'infini, au-delà de ce que l'œil pouvait voir. Pas une seule lueur d'espoir n'a illuminé notre avenir. Nous avons pourtant bien passé quatre heures dans cette éternité. « On est encore loin ? » demandai-je avec impatience. « Pas loin, tante », mentit notre « otti ». Mais la mer tumultueuse n'était que l'un de nos combats. Le désespoir allait frapper à nouveau lorsqu'un moteur toussa, succombant à l'épuisement de sa tâche. Le moteur restant de huit chevaux parviendrait-il à triompher de ce qui semblait être une tâche aux proportions de Sisyphe ? Assurément, après tout ce que nous avons survécu à Vadamarachchi, nous n'étions pas destinés à mourir dans l'obscurité solitaire, au milieu de l'océan. Seuls les « otti » lisaient les étoiles et savaient dans quelle direction nous étions et combien de distance il nous restait à parcourir avant de retrouver la terre ferme. De grosses vagues se sont formées devant nous et ont déferlé sur notre bateau, s'accumulant en flaques en contrebas. Nous avons attrapé tout ce qui nous tombait sous la main et avons frénétiquement écopé l'eau qui montait pour alléger le bateau de son poids excessif. Cette situation intimidante et désespérée s'est transformée en un véritable cauchemar lorsque nous avons vu un moteur glisser soudainement de l'arrière et tomber à l'eau, immobilisant notre bateau. Était-ce le moteur en état de marche ou celui qui était tombé en panne et qui avait basculé ? Nous avons tous retenu notre souffle et attendu que notre « otti » démarre le moteur survivant. Il était évident lequel avait plongé. Soulagés, nous avons repris notre défi à la mer. À ce moment-là, nous luttions contre l'océan et les intempéries depuis plusieurs heures, et le froid et l'humidité devinrent notre prochain ennemi mortel.

Aucun d'entre nous n'était spécifiquement préparé à ce long voyage en mer. Nous portions tous nos vêtements en coton fin et des tongs en caoutchouc aux pieds ; Adaptées à la chaleur de Jaffna, mais totalement inadaptées à l'environnement et aux conditions météorologiques auxquelles nous avons été exposés. Et tandis que le froid de la nuit suivait la profondeur de l'océan, nous avons réalisé à quel point nous avons été insensés. La mer était impitoyable et persistante, gonflant sous nos yeux et menaçant de nous engloutir à tout moment. À ce moment-là, nous étions en mer depuis de nombreuses heures. Les vagues déferlantes malmenaient notre petit canot et l'eau de mer nous trempait jusqu'aux os. Le vent violent qui soufflait sur nos vêtements mouillés rendait le froid insupportable. Assise sur le côté du bateau, je subissais de plein fouet les vagues déferlantes et le vent. En effet, j'avais tellement froid que mes dents claquaient de façon incontrôlable et je restais pétrifié sur place, incapable même de lâcher le bord du bateau. Mais ma prise symbolisait aussi mon attachement à la vie. Dans cette position, je savais que j'étais vivant et je craignais que si je lâchais prise, je perde le peu de chaleur et de force qui me restait. La conscience de mon incapacité à contrôler le claquement de mes dents me confirmait également que j'étais encore en vie. Bala avait froid et tremblait. Trempés et nauséeux, nous pensions que le voyage ne finirait jamais. Le temps devint éternité. Nous étions en mer depuis plus de quatre heures, notre voyage touchait sûrement à sa fin. « Une demi-heure. Une demi-heure », me répétait sans cesse l'« otti ». Je ne pensais qu'à une chose : quitter cette mer déchaînée et échapper au froid glacial. L'un des « otti » m'encouragea en me montrant

les premiers rayons de soleil à l'horizon. Au loin, les lumières des villages côtiers du Tamil Nadu se révélaient à nous comme un dieu aux non-croyants. L'endroit paraissant si proche, nous pensions que quelques minutes suffiraient pour quitter la mer et retrouver la chaleur. Mais « thambi » ne m'a pas dit que ces lumières n'étaient pas encore visibles avant plusieurs heures. Notre inexpérience en matière de navigation maritime et notre mauvaise appréciation des distances en mer nous ont totalement induits en erreur, et au fil du temps, nous avons réalisé qu'il nous faudrait des heures et des heures, dans un froid glacial, avant de retrouver ce phare attirant dans la nuit. Néanmoins, cette lueur de chaleur potentielle a eu l'effet vital de raviver l'espoir en nous.

À l'approche de la côte, nous savions que nous devions rester vigilants et surveiller les bateaux de la marine et des garde-côtes indiens. Mais la menace que représentaient ces patrouilles était insignifiante comparée à la promesse de cette chaleur radieuse qui s'offrait à nous. J'étais transi de froid et je pouvais à peine bouger la tête pour chercher les patrouilleurs. Il était également impératif pour nous d'arriver juste avant l'aube. À tout moment après cela, nous pourrions facilement être repérés par des bateaux de patrouille et arrêtés.

Les deux « otti » connaissaient suffisamment ces eaux pour pouvoir nous faire naviguer prudemment dans des directions où ils savaient que les patrouilles des garde-côtes et des douanes étaient les moins susceptibles de se trouver tôt le matin. Heureusement, nous n'avons vu aucun bateau de ce côté de la mer. Néanmoins, ne voulant rien laisser au hasard, nous nous sommes tous ralliés et avons surveillé de près toute menace potentielle qui pourrait cruellement entraver la dernière étape de notre voyage. Quelques gouttes de pluie ont déclenché l'alarme. Les nuages noirs représentaient désormais une menace réelle et nous espérions tous que la pluie nous épargnerait pour notre dernière course vers la terre ferme. Nous avons surfé sur les vagues déferlantes jusqu'aux eaux côtières peu profondes. Engourdis par le froid, nous sommes sortis du bateau et avons enfoncé nos pieds dans la boue jusqu'aux chevilles, que nous ne pouvions pas voir sous l'eau. Et le ciel s'ouvrit et la pluie se mit à tomber à torrents. Trempés jusqu'aux os et embourbés dans une boue collante, nous nous sommes éloignés péniblement de notre petit sauveur. Mais si nous avons survécu, le courageux petit bateau, lui, n'a pas eu cette chance. Une énorme vague s'est dressée derrière nous, projetant le canot dans la houle et le retournant. Ce fut une fin abrupte à notre inoubliable saga maritime de dix heures, et le début d'une nouvelle étape dans notre existence clandestine de fugitifs.

Métro en Inde

Dans ce qui s'apparentait à un paradoxe majeur, nous avons finalement cherché et trouvé refuge en Inde. De plus, alors que l'armée indienne menait la guerre contre les LTTE dans la patrie tamoule, de nombreux cadres des LTTE continuaient de vivre au Tamil Nadu. Néanmoins, leur présence au Tamil Nadu contrastait fortement avec les années où les LTTE bénéficiaient du patronage des politiciens du Tamil Nadu et du soutien des masses populaires. Ils vivaient désormais sous la surveillance constante de la police et des services de renseignement, et la

menace d'arrestation et de détention planait au-dessus de leurs têtes. Tous nos cadres étaient prudents et vigilants, s'attendant à ce que les autorités se jettent sur eux, les arrêtent et les placent en détention, ce qu'elles firent lors d'une vaste opération de rafles de cadres du LTTE à l'échelle de l'État en août 1988. Mais à nos yeux, la guerre contre l'État indien était une chose ; Notre estime pour le peuple du Tamil Nadu et de l'Inde est restée intacte malgré les événements survenus dans notre patrie.

À notre arrivée à Vetharniyam, nous avons été conduits chez des sympathisants qui nous ont protégés de la police locale et des douaniers. Mais comme Vetharniyam était une ville relativement petite, les maisons de ces gens étaient bien connues des autorités locales et le risque que nous soyons repérés était extrêmement élevé. On nous a donc conseillé de déménager. Étant donné que Bala était une figure connue au Tamil Nadu et que ma couleur de peau faisait de nous un couple facilement identifiable, nous avons choisi de quitter l'État pour une vie clandestine à Bangalore, dans l'État du Karnataka, où Bala était peu connu. Après un bref séjour dans un refuge à Tiruchi, nous avons déménagé à Bangalore où nous avons loué une maison à Jayanagar.

Peu après notre implantation à Bangalore, d'autres cadres clandestins des LTTE au Tamil Nadu ont décidé de s'installer à Bangalore et de nous rejoindre. Durant mes premiers jours à Bangalore, j'ai tout fait pour éviter d'attirer l'attention des autorités de l'État. J'ai limité la plupart de mes activités à la maison. Mais avec le temps, cette situation est devenue insupportable : j'étais pratiquement prisonnier chez moi et ma patience et ma tolérance ont atteint leurs limites. Bala et moi avons décidé de prendre des risques et avons commencé à parcourir la ville, à faire du shopping, à aller dans les parcs, etc. Nous suivions attentivement les événements au Tamil Eelam et en Inde, espérant toujours qu'il y aurait peut-être un cessez-le-feu et la fin de la guerre et que nous pourrions retourner à Jaffna. Mais il n'en fut rien. Sans perspective de fin de la guerre dans un avenir proche, M. Pirabakaran a envoyé un message à Bala nous exhortant à quitter l'Inde pour Londres où nous pourrions informer la diaspora tamoule des événements et développements politiques et militaires de la guerre des LTTE contre l'Inde. La décision ayant été prise de notre départ d'Inde, nous nous demandions comment quitter le pays sans être interceptés par les différents services de renseignement indiens. La seule voie possible pour quitter le pays était l'aéroport international de Chennai. Afin de trouver un moyen de quitter l'Inde sans être arrêtés au terminal de départ, nous sommes retournés à Chennai au milieu de la nuit et avons séjourné chez un ami.

Kittu était assigné à résidence à Chennai. Plusieurs policiers assuraient la surveillance de sa résidence vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais avant de partir pour Londres, nous devons revoir notre vieil ami et l'homme politique du Tamil Nadu. Kittu habitait à l'étage d'une maison à deux étages. Alors qu'il habitait à l'étage, les gardes de police « vivaient » au rez-de-chaussée. Kittu a été informé de notre souhait de le voir. Homme aux idées novatrices, Kittu conçut un stratagème ingénieux pour détourner l'attention des policiers de garde. Il a loué quelques films tamouls populaires et organisé une projection spéciale de films vidéo ce soir-là pour divertir les policiers. Tandis que tous les policiers, y compris celui posté à la porte, restaient hypnotisés par un film tamoul, nous avons escaladé la clôture de barbelés et nous

sommes glissés à l'étage par l'escalier situé derrière la maison. Nous avons atteint notre objectif de rencontrer Kittu sans nous faire piéger par la police du Tamil Nadu. Nous avons également rencontré un vieil ami indien, un haut responsable du Bureau du renseignement bien connu de Bala à l'époque où les relations avec l'Inde étaient amicales. Bala appréciait et respectait ce monsieur cultivé. Sur ses suggestions, nous avons limité nos déplacements à Chennai, durant ces derniers jours cruciaux, à certaines zones et au minimum afin d'éviter d'être repérés par les agents de la branche « Q » du Tamil Nadu. Nous l'avons informé de notre intention de quitter l'Inde et il s'est opportunément arrangé pour être présent au guichet d'enregistrement des billets et au point d'immigration. Nos deux visas de visiteur avaient expiré plusieurs années auparavant. Nous sommes arrivés au guichet aussi discrètement que possible et à l'heure exacte d'enregistrement. Nous avions réservé sous un autre nom et avons été plutôt déconcertés lorsque le guichetier nous a rendu nos billets avec un simple « Bon voyage, M. Balasingham ». Après l'enregistrement, il ne restait plus qu'à passer l'immigration. Nous avons remis nos passeports à un agent d'immigration plutôt consciencieux, qui les a examinés attentivement en nous regardant sévèrement, puis, à notre soulagement, a porté son regard sur une silhouette se tenant à l'arrière-plan. D'un signe de tête, l'agent ferma aussitôt nos passeports et nous les remit rapidement en nous faisant signe de passer. La silhouette déterminante dans l'ombre était notre bon ami, l'officier du renseignement tamoul. Peu de temps après, nous étions dans les airs, en direction de Londres. Nos vies avaient bouclé la boucle.

8 Premadasa - Négociations avec les LTTE

Rien ne révèle mieux les ironies que la guerre. L'histoire aussi a ses bizarreries. Il ne faut donc pas s'étonner de constater qu'après avoir fui l'île de Sri Lanka, nous y étions revenus, mais cette fois dans des circonstances très différentes. Notre base n'était pas le Tamil Eelam, mais le Sud cinghalais. Nous n'étions pas non plus traqués dans les ruelles et les champs, mais profitions du confort d'un hôtel cinq étoiles à Colombo. Nous n'avions pas affaire à un allié devenu ennemi, mais à un ennemi devenu allié. De plus, nous n'étions pas en mission de guerre, mais en mission de paix. Voici mes réflexions du 3 mai 1989, alors que nous volions à bord d'un hélicoptère Bell de l'armée de l'air sri-lankaise lors de notre mission à Vanni pour transporter par voie aérienne des délégués des LTTE afin qu'ils participent aux pourparlers de paix à Colombo. Nous volions de Colombo vers l'espace aérien du territoire tamoul occupé par l'Inde. Une équipe restreinte de journalistes de Colombo volait à nos côtés dans un autre hélicoptère.

Deux hélicoptères de combat géants MI24 de l'armée de l'air indienne ont intercepté notre appareil et l'ont suivi à distance. C'était un affront de la part des Indiens de s'imposer à notre vol, car nous savions que l'armée de l'air sri-lankaise n'avait pas demandé l'autorisation de l'Inde pour cette mission. Leurs commandants estimaient avoir le droit souverain de survoler leur territoire et n'avaient pas besoin de l'autorisation indienne pour pénétrer dans l'espace aérien du Tamil Eelam. Sans surprise, les Sri Lankais ont été pris au dépourvu par la menace soudaine et inattendue que représentaient les hélicoptères indiens lourdement armés. Néanmoins, faisant fi de cette intrusion hostile, les pilotes sri-lankais restèrent calmes et maintinrent leur cap, volant vers leur destination désignée tout en scrutant une carte de Vanni.

À notre avis, ce marquage délibéré de notre vol constituait un acte hostile de la part des Indiens, signalant qu'ils considéraient la relation naissante entre les LTTE et le gouvernement de Premadasa avec un certain mécontentement et un certain scepticisme. Cette action a envoyé un message à M. Premadasa et aux LTTE : si l'Inde se félicitait publiquement de l'ouverture d'un dialogue entre les deux parties dans ce conflit ethnique, elle était en réalité irritée et entendait s'affirmer comme une superpuissance régionale et tenter de rester un acteur majeur dans la vie politique tumultueuse du Sri Lanka. Les hélicoptères indiens, leur message sans équivoque délivré, disparurent dans la brume bleue. Nous avons poursuivi notre projet, survolant les rizières brûlées par le soleil et les hameaux aux huttes de boue au toit de chaume, en direction de notre destination dans la jungle de Nedernkerni. Vue du ciel, la jungle dense et verte, mêlée aux teintes des lacs marécageux et des terres humides, et aux nuances des champs ouverts, formait un immense patchwork. Et quelque part sous l'épaisse canopée verte, profondément enfouis, se trouvaient des centaines de nos cadres guérilleros, observant nos hélicoptères qui tournaient au-dessus de leurs têtes. Nous étions entrés dans la zone de prise en charge.

Avant notre départ de Colombo, il avait été convenu avec l'establishment militaire sri-lankais que nos cadres marqueraient une immense croix blanche dans une clairière de la jungle pour indiquer aux pilotes d'hélicoptère leur position et une zone d'atterrissage sûre. Mais alors que les hélicoptères tournaient en rond à plusieurs reprises, la croix blanche restait insaisissable. En passant d'une zone à l'autre, l'hélicoptère engloutissait du carburant tandis que nous scrutions la jungle en contrebas à la recherche de la zone d'atterrissage. Au fil des recherches, notre enthousiasme à l'idée de revoir nos cadres s'estompa, car nous nous demandions si nous aurions assez de carburant pour parcourir l'immense étendue de jungle qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Le pilote s'était-il trompé d'itinéraire ou était-ce nos cadres qui avaient commis une erreur ? Cela n'avait pas vraiment d'importance ; Ce qui nous préoccupait le plus était de localiser la zone d'atterrissage le plus rapidement possible, tant que nous avions suffisamment de carburant. Alors que le pilote commençait à envisager d'abandonner la mission, nous avons aperçu un point rouge au loin. Alors que l'hélicoptère Bell s'approchait en vrombissant du lieu du vol, il se transforma en un jeune homme agitant frénétiquement un drapeau rouge pour tenter d'attirer notre attention. Peu à peu, une croix blanche apparut à travers le vert. Il ne pouvait s'agir que de nos cadres. Bala prit le talkie-walkie à courte portée, composa le code et sourit en entendant : « Bonjour Bala Anna, nous vous recevons ».

Alors que les deux hélicoptères descendaient lentement, les visages de nos cadres devinrent discernables à travers les arbres et les buissons de l'épaisse jungle qui bordait le terrain d'atterrissage dégagé. Un rapide coup d'œil autour de nous nous a rappelé que nous étions toujours en guerre contre l'Inde et le Sri Lanka. Des centaines de cadres lourdement armés avaient été déployés pour défendre la zone en cas d'opération militaire soudaine de l'armée indienne. Les cadres prudents des LTTE, convaincus que les passagers des hélicoptères étaient bien de bonne foi et non une ruse pour les attirer sous un déluge de feu, se précipitèrent hors de leur couvert de jungle, portant des plateaux de gâteaux et de biscuits pour leurs invités. Faisant preuve de la légendaire hospitalité tamoule même au cœur d'une jungle reculée, les cadres ont servi aux journalistes et aux pilotes de la nourriture, suivie de boissons non alcoolisées et d'« elani » (jus de jeune noix de coco) pour se rafraîchir. Les cadres étaient curieux eux aussi. Après tout, ils étaient restés cachés dans leur refuge au cœur de la jungle pendant dix-huit mois et il s'agissait de leur première visite amicale durant cette période. Mais la curiosité se concentrait surtout sur les hélicoptères sri-lankais et leurs pilotes. Il était assez ironique que cet appareil effectue une mission non hostile au-dessus du territoire tamoul. Les tristement célèbres cloches étaient devenues synonymes de terreur et de mort parmi le peuple tamoul et étaient perçues avec prudence. Des mitrailleuses de calibre 50 et des lance-roquettes fixés à l'hélicoptère avaient tué et mutilé d'innombrables Tamouls depuis les airs et avaient réduit des centaines de bâtiments en ruines. Il était également ironique de voir des pilotes sri-lankais et des cadres du LTTE se saluer avec retenue, un contraste frappant avec leur histoire récente d'échanges de tirs mutuels visant à s'entretuer.

M. Yogaratnam Yogi et M. Paramu Murthy, hauts responsables de la section politique des LTTE chargés d'élargir l'équipe de négociation des Tigres et d'assister Bala, ainsi que leurs gardes du corps et M. Jude, l'agent de communication, émergèrent de la jungle vêtus d'uniformes de camouflage : c'étaient eux qui avaient entrepris toute cette expédition.

Après avoir échangé quelques salutations et pris des photos, les pilotes, un peu nerveux, étaient impatients de remettre leurs hélicoptères en vol et de survoler un territoire plus ami avant que leurs réserves de carburant ne s'épuisent. Ainsi, une demi-heure seulement après notre atterrissage à Nederkerni, Yogi et Murthy étaient en route pour Colombo, la capitale du lion cinghalais, afin d'ouvrir un nouveau chapitre extraordinaire dans l'histoire du conflit brutal entre les LTTE et l'État sri-lankais. Deux heures plus tard, les hélicoptères ont atterri sur le terrain du quartier général de l'armée de l'air de Colombo, en plein centre de la capitale. Après avoir parlé aux journalistes sur le terrain de l'armée de l'air, nous avons été conduits dans un lieu convenu à l'avance (l'hôtel Hilton de Colombo) sous haute sécurité mise en place par la Force spéciale d'intervention (STF), afin de préparer les premières négociations historiques entre les LTTE et le régime de Premadasa.

Troubles au Nord et au Sud

Après notre évasion miraculeuse de Jaffna et notre retour vers l'ouest, Bala et moi avons voyagé dans de nombreux pays. Là, nous avons rencontré la diaspora tamoule ainsi que divers représentants gouvernementaux et non gouvernementaux, et nous leur avons expliqué les problèmes causés par l'intervention indienne et les événements tragiques qui ont abouti au déclenchement inattendu des hostilités entre les LTTE et la « force de maintien de la paix » indienne. C'est au cours de cette tournée de propagande à l'étranger que la situation au Sri Lanka s'est dégradée et que l'île s'est enfoncée davantage dans un borbier de violence croissante et d'instabilité politique. L'intervention de l'Inde dans le conflit ethnique et le déploiement de l'armée indienne sur l'île ont été les facteurs déclencheurs de la campagne de résistance tamoule dans le Nord-Est et de la rébellion ouverte des jeunes mécontents dans le Sud. En sous-estimant totalement la profondeur des sentiments nationalistes et la conscience politique des peuples des deux nations, l'intégration de l'armée indienne en tant que « force de maintien de la paix », aux termes de l'accord indo-sri-lankais, s'est avérée être l'une des plus graves erreurs politiques, diplomatiques et militaires commises par l'administration de Rajiv Gandhi. Ironiquement, les troupes indiennes venues sur l'île en tant que force de maintien de la paix se sont révélées être le catalyseur même d'une violence brutale, tant au Nord qu'au Sud, transformant leur nature initiale de force de paix en une force d'oppression et de violence. Sur deux fronts, au Nord et au Sud, des luttes politiques et militaires disparates ont manifesté leur opposition à l'intervention indienne dans les affaires intérieures des Tamouls et des Cinghalais.

Faisant fi des aspirations du peuple tamoul, le gouvernement sri-lankais, en collaboration avec les forces militaires indiennes, a poursuivi la mise en œuvre de l'accord indo-sri-lankais en tentant d'établir un conseil provincial pour l'administration civile du Nord-Est. Les élections des conseils provinciaux du 19 novembre 1988, organisées dans un climat de guerre, de peur et d'intimidation orchestré et supervisé par l'administration militaire indienne, ont bafoué le processus démocratique. La fraude électorale, le bourrage des urnes et autres malversations ont permis la victoire électorale et l'arrivée au pouvoir du Front révolutionnaire de libération du peuple d'Eelam (EPRLF), désormais soutenu par l'Inde, dans le Nord-Est. L'installation d'un

parti politique tamoul pro-indien à la tête du Conseil provincial du Nord-Est dans les régions tamoules, dirigé par un homme politique fantoche, n'a pas réussi à apaiser le scepticisme mais a au contraire suscité la colère et les critiques à l'égard de l'Inde parmi le peuple tamoul.

L'administration provinciale de l'EPRLF fonctionnait comme un prolongement politique de l'occupation militaire indienne du territoire tamoul. Elle servait principalement les intérêts indiens. Elle fut instituée comme un écran de fumée pour dissimuler la répression militaire et la persécution menées par l'IPKF et pour légitimer le désormais tristement célèbre accord indo-sri-lankais. Les cadres armés de l'EPRLF ont agi comme mercenaires au sein de l'armée indienne et ont collaboré à sa campagne visant à écraser les LTTE et à faire taire les critiques de leur régime. Leur politique perfide a valu à l'EPRLF le ressentiment et la haine du peuple. En fin de compte, l'EPRLF a fonctionné comme des escadrons de la mort pour l'armée d'occupation indienne. Les critiques et les dissidents ont soudainement disparu, sans laisser de traces, et d'éminents partisans des LTTE ont été retrouvés assassinés à leur domicile ou dans la rue. Ce règne de la terreur a alimenté le soutien populaire à la campagne de résistance des LTTE contre l'occupation militaire indienne et son régime politique fantoche. Éloignée du peuple tamoul, abandonnée par le gouvernement sri-lankais et en conflit avec les LTTE, l'administration provinciale du Nord-Est de Varatharaja Perumal ne pouvait pas fonctionner au sein des masses. Au lieu de cela, elle s'est confinée à un territoire d'un mile carré dans la ville de Trincomalee, sous la protection de l'armée d'occupation indienne.

Le chaos social et politique sans précédent qui a déchiré l'île pendant cette période était l'héritage politique de douze années de règne du Parti national uni (UNP) que J.R.Jayawardene a transmis à son successeur, M. Ranasinghe Premadasa. Lorsque M. Premadasa fut élu deuxième président exécutif du Sri Lanka le 20 décembre 1988, il se trouva confronté à une conjoncture extraordinaire, marquée par des troubles, des agitations et une violence sans précédent à l'échelle de l'île. Dans le Nord-Est, la guerre entre l'Inde et les LTTE s'est poursuivie sans relâche. L'IPKF, forte de plus de cent mille hommes, peinait à contenir les guérilleros du LTTE, déterminés et opérant au sein d'une population qui les soutenait. Dans le sud du Sri Lanka, des violences insurrectionnelles – une rébellion armée du Janatha Vimukthi Perumuna (Front de libération du peuple) – ont éclaté contre l'État. Populairement connue sous le nom de JVP, cette organisation rebelle marxiste a refait surface après avoir été écrasée lors d'une révolte contre le régime de Mme Srimavo Bandaranaike en 1971, et a semé le chaos et l'anarchie dans plusieurs districts cinghalais. En terrorisant la population par le meurtre et la violence, ces « révolutionnaires marxistes » avaient « libéré » plusieurs régions du Sud et paralysé la machine administrative du gouvernement. Des milliers de personnes sont mortes dans une orgie de violence atroce. Assassinats politiques, meurtres perpétrés contre des lampadaires, charniers, corps torturés et mutilés flottant dans les rivières, bûchers funéraires de pneus en feu jonchant les rues et disparitions ont caractérisé la violence insurrectionnelle du JVP et la brutale campagne de contre-insurrection menée par les forces de sécurité de l'État. À son apogée, les hartals (grèves) lancés par les insurgés ont paralysé la société civile et gravement perturbé l'administration publique, immobilisant la société. Les représailles contre ceux qui ne se pliaient pas aux exigences des insurgés étaient sévères, semant la terreur dans le cœur de la population. Avec la propagation des violences du JVP, des commissariats de police ont été attaqués, des

universités et des collèges ont fermé leurs portes et le système de transports publics a été paralysé. Hormis la capitale, Colombo, la plupart des centres régionaux ont été gravement touchés par l'insurrection du JVP. Adoptant le modèle classique de guérilla maoïste consistant à encercler la ville en prenant le contrôle des zones rurales, le JVP représentait une menace urgente et immédiate pour le régime nouvellement installé de Premadasa. Contrairement à 1971, le JVP n'a pas invoqué le problème de la contradiction de classe et de la révolution prolétarienne comme thème central de son insurrection armée contre l'État capitaliste. Le problème majeur cette fois-ci était l'occupation militaire indienne du nord-est du Sri Lanka. Selon le JVP, la classe bourgeoise de l'UNP avait permis aux « impérialistes indiens » d'occuper la « terre sacrée de la race cinghalaise ». Les masses cinghalaises, historiquement méfiantes à l'égard des intentions indiennes, ont été séduites par cette propagande ultranationaliste. La direction du JVP a également condamné l'accord indo-sri-lankais, le qualifiant de « document de capitulation » de la souveraineté du Sri Lanka face à une superpuissance étrangère. L'« armée rouge » du JVP était en réalité prête à envahir la capitale lorsque Premadasa a pris le pouvoir en tant que chef d'État.

Homme politique avisé et expérimenté, M. Premadasa a compris la cause profonde de la guerre menée par les LTTE dans le Nord et de l'insurrection du JVP dans le Sud. Il a conclu à juste titre que c'était la présence de la Force indienne de maintien de la paix, qui avait pratiquement pris le contrôle des huit districts des provinces du Nord et de l'Est, y compris le port stratégique de Trincomalee, qui avait déclenché la dynamique de violence aussi bien dans le Nord que dans le Sud. Premadasa craignait que les troupes indiennes ne restent indéfiniment sur le sol sri-lankais, car les combats contre les LTTE s'étaient transformés en une guerre d'usure, un conflit prolongé de faible intensité. Il estimait que ni l'accord indo-sri-lankais ni la présence militaire indienne n'avaient résolu le problème ethnique. C'est le manque de vision et de volonté de la part des dirigeants politiques cinghalais, pensait-il, qui a conduit à l'intervention militaire étrangère et à l'occupation. Sa préoccupation immédiate était d'expulser les troupes indiennes du pays et d'inviter les rebelles du Nord et du Sud à des pourparlers de paix et de réconciliation.

Bien que l'on puisse dire que les origines de Premadasa l'ont rapproché de l'homme « ordinaire », il n'en reste pas moins vrai que l'homme « ordinaire » en Premadasa incarnait de profonds sentiments bouddhistes cinghalais. Et cela était clairement évident dans son choix du Temple de la Dent, la Dalada Malagawa, à Kandy, au cœur du bouddhisme cinghalais, pour sa cérémonie d'investiture le 2 janvier 1989. Ce lieu historique cinghalais était à la fois une extension et une énonciation de ses objectifs politiques. Le choix du Temple de la Dent pour une journée aussi importante de sa vie personnelle témoignait de sa dévotion au bouddhisme et à l'héritage bouddhiste qui privilégie la religion aux affaires d'État. C'était aussi un acte spectaculaire d'évocation des sentiments nationalistes cinghalais profondément enracinés dans l'histoire. En poussant le raisonnement un peu plus loin, on peut constater que Premadasa partageait le sentiment de ressentiment populaire exprimé dans toute l'île concernant l'occupation du Nord-Est par l'armée indienne. Les commentateurs politiques auront remarqué qu'en choisissant Kandy, ville marquée par une longue tradition de résistance aux invasions étrangères, Premadasa signalait clairement qu'il nourrissait lui aussi du ressentiment envers les troupes indiennes occupantes et qu'il entendait les chasser de l'île. L'opposition constante de Premadasa à l'accord

indo-sri-lankais et à tout accord politique qui renforcerait l'intervention indienne sur l'île était en effet bien connue dans les cercles politiques de Colombo.

Invitation aux pourparlers de paix

S'adressant à la nation depuis le Dalada Maligawa le 2 janvier 1989, le président Premadasa a invité à la fois le LTTE et le JVP à des pourparlers. S'en prenant à l'Inde, il a déclaré que la question ethnique était une affaire intérieure et devait être résolue sans intervention de forces extérieures. De plus, il a juré qu'il ne céderait pas un pouce de territoire sri-lankais aux étrangers. Du point de vue des dirigeants des LTTE, le message était clair. Ils se sont rendu compte que le nouveau président adoptait une ligne de confrontation avec l'Inde ; Il s'agissait d'une question qui devait être prise sérieusement en considération compte tenu de la situation critique dans laquelle se trouvait le LTTE. Bala, qui était alors à Londres, et M. Pirabakaran étaient en contact, et je savais que Bala était favorable à l'idée de dialoguer avec le régime de Premadasa. Si les LTTE parvenaient à chasser l'IPKF du territoire tamoul avec la collaboration du nouveau président, ce serait un exploit remarquable, m'a commenté Bala. Nous attendions d'autres développements à Colombo avant de réagir. Entre-temps, M. Premadasa a levé l'état d'urgence et ordonné la libération de 1 800 cadres radicaux du JVP en signe de bonne volonté. Ces mesures ont contraint le JVP à suspendre sa campagne de terreur dans le Sud pendant quelques mois, mais il a relancé sa guerre insurrectionnelle contre Premadasa avec une intensité accrue après avoir mobilisé et renforcé ses rangs avec les cadres libérés. M. Premadasa s'est rendu compte que sa politique d'apaisement envers le JVP ne fonctionnerait pas et qu'il n'avait d'autre choix que de les réprimer militairement. Dans sa stratégie visant à écraser la rébellion du JVP dans le Sud — qui constituait désormais une menace majeure pour son pouvoir —, il devait obtenir le retrait de l'IPKF. Pour ce faire, il avait besoin du soutien des LTTE.

Comme j'allais l'apprendre de source sûre lors de notre dialogue avec lui, M. Premadasa admirait les LTTE pour leur détermination, leur dévouement, leur courage et leur sacrifice. Il était pleinement conscient des conditions objectives de la répression de l'État cinghalais qui ont précipité la lutte armée de libération des Tigres. Il estimait pouvoir engager le LTTE dans un dialogue positif et résoudre le conflit par la consultation, le compromis et le consensus, ses fameux trois C pour la résolution des conflits. Après avoir lancé un appel public invitant les Tigres à des pourparlers, il a tenté désespérément de contacter directement les LTTE. Interrogés par M. Premadasa sur la manière de contacter les LTTE, les dirigeants de l'Organisation révolutionnaire d'Eelam (EROS), M. Balakumar et M. Pararajasingham, lui ont indiqué que Bala était disponible à Londres et qu'il était le seul haut responsable des LTTE vivant hors du Sri Lanka à avoir des contacts avec la direction à Vanni. D'une manière ou d'une autre, M. Premadasa a réussi à obtenir notre numéro de téléphone. Par la suite, il téléphona régulièrement à Bala et établit avec lui une relation amicale. Bala lui a indiqué que les dirigeants du Vanni examinaient sa demande de pourparlers de paix et qu'une décision appropriée serait prise en temps voulu. Il a également raconté. Il lui a fait savoir que les LTTE apprécieraient que le président s'engage publiquement à retirer les troupes indiennes du territoire tamoul. Le LTTE

attendait ensuite la réponse de M. Premadasa. Le 12 avril 1989, M. Premadasa annonça un cessez-le-feu unilatéral entre les forces armées sri-lankaises et les LTTE à l'occasion du Nouvel An tamoul-cinghalais et appela l'IPKF à faire de même. En réponse à la décision de Premadasa, les LTTE, dans une lettre ouverte cinglante adressée au président sri-lankais, ont rejeté son offre de cessez-le-feu, arguant que « tant que l'armée indienne d'oppression ne quittera pas notre terre, il n'y aura pas de cessez-le-feu ». La lettre reprochait également à Premadasa d'être revenu sur sa promesse électorale d'obtenir le retrait de l'armée indienne. M. Premadasa a compris le message et le ressentiment des Tigres. Les sentiments nationalistes et anti-indiens de Premadasa ont suscité sa sympathie pour la campagne de résistance armée des LTTE contre l'armée d'occupation indienne. Il s'est également rendu compte qu'il devait prendre un engagement public concernant le retrait des troupes indiennes afin d'apaiser les LTTE et de gagner leur confiance en son administration. En conséquence, le 13 avril 1989, s'exprimant lors d'une cérémonie dans un temple à la périphérie de Colombo, M. Premadasa a fait une annonce publique exigeant que le gouvernement indien retire complètement l'IPKF du Sri Lanka dans un délai de trois mois. Le même jour, M. Ranjan Wijeratne, ministre des Affaires étrangères du Sri Lanka, a publié une déclaration au nom du gouvernement invitant les LTTE à des pourparlers de paix. Satisfaite de ces développements, la direction des LTTE, par l'intermédiaire de son quartier général à Londres, a envoyé une lettre au président sri-lankais acceptant l'invitation à des pourparlers et demandant au gouvernement de prendre les dispositions nécessaires pour les faciliter. La lettre fut rapidement confirmée par la direction des LTTE, qui nomma Bala représentant accrédité et négociateur en chef. Suite à ces événements, Bala et moi avons préparé une mission de paix au Sri Lanka. Nous sommes arrivés à Colombo le 26 avril 1989 et avons été logés à l'hôtel Hilton de Colombo. Une délégation gouvernementale composée de M. K HJ Wijayadasa, secrétaire du président, du général Sepala Attygalle, ministre d'État à la Défense, et de M. Felix Dias Abeysinghe, haut fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères, a effectué une visite de courtoisie dans la soirée. Lors d'une brève réunion, M. Wijayadasa nous a fait part de la satisfaction du Président quant à l'acceptation des pourparlers par les LTTE. On nous a dit que le président rencontrerait la délégation des LTTE lorsque d'autres cadres seraient amenés à Colombo. Le lendemain, M. Sepala Attygalle et le général Ranatunga nous ont rendu visite à l'hôtel pour convenir de la date, du lieu et des autres modalités du transport des délégués des LTTE depuis les jungles du Nord. Il a été décidé de donner une couverture médiatique à la mission Vanni et d'emmener une équipe de journalistes sélectionnés à bord des hélicoptères. La mission devait avoir lieu le 3 mai 1989.

Rencontre avec Premadasa

Peu après notre arrivée à l'hôtel, on nous a informés qu'une rencontre avec le président Premadasa avait été organisée pour le lendemain, le 4 mai, à 17 heures. Nous avons décidé d'aborder la réunion avec une attitude positive, en nous concentrant principalement sur les questions d'intérêt commun. Nous étions d'avis que cela pourrait mener à un dialogue constructif produisant des résultats positifs. Nous étions déterminés à ne pas laisser apparaître

de contradictions politiques dans le processus de dialogue à ce stade. Les deux parties avaient beaucoup à perdre ou à perdre pour assurer le succès des négociations. Pour atteindre notre objectif, il était crucial que nous établissions une relation de confiance avec M. Premadasa. Bala nous a donné un exposé complet sur M. Premadasa – l’homme, son histoire personnelle et sa philosophie politique. Bala l’avait connu personnellement durant ses jeunes années de journaliste à Colombo. Issu d’une caste défavorisée et d’origine modeste, Premadasa a accédé au plus haut poste de pouvoir du pays grâce à son travail acharné, sa persévérance et son autodiscipline. Il était également poète et romancier. Bien qu’il ait adhéré à un parti capitaliste de droite (UNP) dans sa jeunesse, il s’est engagé en faveur d’une philosophie politique socialiste et a travaillé avec dévouement au développement socio-économique des pauvres. En tant que ministre des Collectivités locales puis en tant que Premier ministre, M. Premadasa a lancé des mouvements de bien-être communautaire à l’échelle de l’île afin de promouvoir l’égalité et la justice économiques. Le fameux programme des « cent mille maisons » l’a rendu populaire en tant qu’« homme du peuple ». Bien que M. Premadasa ait pratiqué une politique progressiste, sa sphère d’action et d’influence se limitait au Sud, principalement parmi les paysans cinghalais et les classes ouvrières. Malgré sa longue et complexe expérience politique, sa compréhension des dynamiques sous-jacentes à la lutte de libération tamoule était très étroite et limitée. Il s’opposait à toute forme d’autonomie régionale ou d’autogouvernance pour les Tamouls. Pour lui, les concepts de patrie tamoule et de sécession étaient blasphématoires, puisqu’il parlait toujours d’un seul peuple, d’une seule nation et d’une seule patrie. En substance, M. Premadasa était un nationaliste bouddhiste cinghalais avec un fort penchant pour le chauvinisme, qu’il dissimulait habilement sous le couvert politique d’un État unitaire. Tout au long de sa longue carrière politique, il ne s’est jamais activement intéressé à la résolution du conflit tamoul, mais a plutôt agi comme un partenaire silencieux dans la sombre histoire de la répression d’État sous le régime de l’UNP. Ses sentiments ultranationalistes le rendaient craintif et méfiant envers l’Inde, dont il considérait la projection de puissance dans la région comme une menace pour le Sri Lanka. Son opposition farouche à l’accord indo-sri-lankais et à l’entrée en service des troupes indiennes de maintien de la paix, ainsi que sa détermination à chasser l’armée indienne de l’île, étaient la manifestation extérieure de sa peur intérieure de l’hégémonie indienne. Il existait donc indéniablement une convergence d’intérêts entre les LTTE et M. Premadasa quant à l’obtention du retrait de l’armée d’occupation indienne, qui était devenue une grave menace pour notre lutte politique. Grâce à cet intérêt commun, nous avons pensé pouvoir faire affaire avec M. Premadasa.

Bala, moi-même, M. Yogaratanam Yogi, M. Paramu Murthy, avons été conduits dans un convoi de commandos STF jusqu’à la résidence privée du président Premadasa, « Suchitra ». À 17 heures précises, ses assistants nous ont fait entrer dans sa salle de réunion. Hormis le drapeau sri-lankais d’un côté, l’insigne présidentiel au mur et quelques photos de M. Premadasa rencontrant des dignitaires internationaux, etc., la pièce était d’une sobriété remarquable en matière de pouvoir et d’autorité. Le président s’est avancé hors de ce cadre modeste pour nous saluer.

Monsieur Premadasa était exactement comme sur toutes les photos que j’avais vues de lui : impeccablement soigné, cheveux noirs et brillants sans une mèche qui dépasse, mis en valeur

par son costume national blanc d'une propreté irréprochable. Son apparence correspondait en effet à l'opinion générale selon laquelle M. Premadasa était un homme méticuleux, très discipliné dans sa vie personnelle et exigeant la même rigueur de son entourage.

Le président n'a fait aucun effort pour me tendre la main en entrant dans son bureau, mais a préféré me saluer à la manière asiatique typique. (Selon la coutume tamoule et cinghalaise, les hommes et les femmes ne se serrent pas la main en se rencontrant, mais joignent plutôt leurs mains près du menton en inclinant légèrement la tête.) Un pincement de culpabilité, ou peut-être d'hypocrisie, m'a traversé lors de cette salutation, car me voilà à échanger des politesses avec une personne que j'avais critiquée comme l'un des principaux auteurs de l'oppression des Tamouls. J'ai découvert que mon « adversaire » était un homme agréable et hospitalier. Mais on ne devient pas président uniquement grâce à des convenances sociales, et j'étais impatient d'en savoir plus sur la mentalité qui se cachait derrière cette apparence de perfection. Bien entendu, comme le veulent les usages diplomatiques, ses remarques liminaires ont exprimé sa satisfaction quant à la réponse positive des LTTE à son invitation à pourvoir les négociations. Bala a répondu en exprimant sa reconnaissance à M. Premadasa pour n'avoir posé aucune condition préalable aux pourparlers.

Dès le départ, M. Premadasa a tenté de faire comprendre aux délégués du LTTE qu'il était un ami des Tamouls et qu'il comprenait leur situation difficile et leur lutte politique. Dans sa conception simpliste, le conflit ethnique était un problème entre le grand frère et le petit frère, un problème interne et fraternel qui devait être résolu par les parties en conflit. Il a reproché à l'ancien président Julius Jayawardene d'avoir créé un espace politique permettant à l'Inde d'intervenir dans les affaires intérieures du Sri Lanka ; une erreur qui a déclenché des violences à l'échelle de l'île, provoquant un bain de sang et le chaos. Insistant sur ses trois principes de consultation, de compromis et de consensus, il a déclaré que le conflit ethnique pouvait être résolu à la satisfaction de toutes les communautés vivant dans cette « nation insulaire », un concept qu'il a constamment mis en avant pour nous faire comprendre qu'une solution devait être trouvée dans le cadre de la constitution unitaire. Bala, en tant que négociateur en chef, avait tendance à éviter les questions susceptibles de créer des controverses et a orienté le dialogue vers les questions immédiates et urgentes : les problèmes de l'occupation militaire indienne, la guerre de résistance et les souffrances des masses civiles tamoules - des questions qui préoccupaient gravement le LTTE et les Tamouls. S'appuyant sur des faits et des chiffres de première main, Bala a pu fournir à M. Premadasa une analyse complète de la situation dans le Nord-Est et des conditions de souffrance des civils tamouls vivant sous l'occupation et la persécution militaires indiennes. L'intervention indienne n'avait pas résolu la question tamoule, mais avait au contraire aggravé le conflit à un niveau dangereux. Le peuple tamoul a énormément souffert et des milliers de personnes ont péri. L'IPKF avait dressé un rideau de fer sur le Nord-Est et empêchait toute fuite d'informations vers le monde extérieur, expliqua Bala à la stupéfaction du Président. Il a également insisté sur le point pertinent que, malgré les nombreuses manifestations, l'opposition et la rébellion qui ont eu lieu dans le Sud au sujet de l'occupation militaire indienne, c'est le LTTE qui s'est engagé dans une campagne de résistance armée contre l'armée d'occupation et qui, par conséquent, devrait être reconnu pour son patriotisme authentique. Ce point a été bien compris par le nationaliste en M. Premadasa, qui

a rapidement répondu en exprimant sa reconnaissance envers M. Pirabakaran et ses guérilleros pour leur courage, leur engagement et leur patriotisme. Il a condamné les rebelles du JVP, les qualifiant de lâches, arguant qu'ils tuaient des civils innocents mais qu'ils avaient peur de jeter une pierre sur l'armée d'occupation indienne. De plus, Bala expliqua au Président que les LTTE s'opposaient farouchement aux tentatives indiennes de consolider le contrôle de l'EPRLF sur le Conseil provincial du Nord-Est en créant une milice privée sous le nom de Force de volontaires civils (CVF) par le biais du recrutement forcé d'étudiants. L'administration provinciale du Nord-Est était un organe élu frauduleusement et méprisé par le peuple tamoul, a-t-on dit à M. Premadasa. Un autre point majeur nécessitant des éclaircissements avant le début des pourparlers, a souligné Bala à Premadasa, concernait le cadre de ces discussions. Le LTTE, a-t-il affirmé avec force, n'avait aucune intention de réduire les pourparlers aux termes et conditions de l'accord indo-sri-lankais. Les LTTE avaient rejeté l'Accord dès le départ et ne se laisseraient pas convaincre « par des voies détournées ». Premadasa semblait à l'aise avec ces positions et a confié avoir déjà rejeté la demande du secrétaire indien aux Affaires étrangères, M. Singh, de limiter le dialogue aux termes de référence de l'Accord, lors d'un récent point de presse après l'annonce des pourparlers. Ainsi se sont achevées les deux heures de dialogue constructif. Les deux parties se sont déclarées satisfaites de la réunion inaugurale. En conclusion, M. Premadasa a assuré aux délégués des LTTE qu'il les rencontrerait régulièrement pour faciliter le processus de paix. Il a également dit à Bala de le contacter directement par téléphone en cas de difficultés lors des négociations.

Une armée d'occupation

Le lendemain, le 5 mai, s'est tenue à l'hôtel Hilton la première série de pourparlers entre la délégation gouvernementale et les LTTE. Le gouvernement était représenté par M. K HJ Wijayadasa, secrétaire présidentiel, M. Bernard Tilakaratna, secrétaire aux Affaires étrangères, M. Bradman Weerakoon, conseiller du président pour les affaires internationales, le général Cyril Ranatunga, secrétaire du ministre d'État à la Défense, le général Sepala Attygalle, secrétaire à la Défense, M. W T Jayasinghe, secrétaire du sous-comité du Cabinet et M. Felix Dias Abeysinghe, commissaire électoral. L'équipe gouvernementale constituait donc une délégation de second niveau composée de hauts fonctionnaires qui étaient également des proches confidents de M. Premadasa. L'objectif de la réunion était de définir les modalités et l'ordre du jour des discussions ultérieures. Au cours des discussions qui ont duré plus de deux heures, la délégation des LTTE a détaillé les atrocités et les violations des droits de l'homme commises par l'IPKF et a fait valoir que le retrait de l'armée indienne devait constituer le thème central du dialogue. Le rôle de l'administration provinciale, le problème de la colonisation cinghalaise dans les régions tamoules, les problèmes des réfugiés tamouls, la réhabilitation et la reconstruction du Nord-Est ont également été inscrits à l'ordre du jour comme des questions nécessitant une action immédiate. L'ordre du jour ayant été approuvé, la prochaine réunion a été fixée au 11 mai.

Lors d'une brève rencontre avec le Président le 11, une heure avant le début des pourparlers,

M. Premadasa a clairement exposé comment il envisageait le déroulement des négociations. Pragmatiste et fin stratège, M. Premadasa avait méticuleusement élaboré son propre plan pour mener les négociations avec les LTTE. Cela impliquait un élargissement systématique et progressif de l'équipe gouvernementale, d'un niveau bureaucratique à un niveau politique impliquant des ministres de haut rang. La première étape du dialogue devrait aborder les problèmes existentiels urgents des populations du Nord-Est, suivie, dans un second temps, de discussions politiques visant à résoudre le conflit ethnique, estimait-il. Il a également suggéré que des intervalles seraient prévus entre les cycles de pourparlers afin de permettre aux délégués des LTTE de se rendre dans les jungles du Nord pour consulter M. Pirabakaran. M. Premadasa nous a également informés qu'il avait promu son équipe de négociateurs au niveau ministériel, mais que les hauts fonctionnaires accrédités de la première équipe assisteraient les ministres dans les négociations. Il a présenté les quatre ministres qui participeraient à la séance du jour et aux suivantes. De nouveaux ministres seraient nommés au cours de ce processus en fonction du sujet abordé, a-t-il déclaré. M. Premadasa avait choisi M. A. C. S. Hameed, ancien ministre des Affaires étrangères du gouvernement de Jayawardene et actuel ministre de l'Enseignement supérieur, des Sciences et de la Technologie, comme négociateur en chef pour diriger la délégation gouvernementale. Les autres ministres étaient M. Ranjan Wijeratne, ministre des Affaires étrangères, M. Ranil Wickremasinghe, ministre de l'Industrie et M. Sirisena Cooray, ministre du Logement et de la Construction. Le président Premadasa a également conseillé aux deux délégations de faire preuve d'ouverture et de franchise lors des discussions et de privilégier un véritable dialogue plutôt qu'un débat. Après un bref exposé de ses principes tripartites (les trois C), il a permis aux deux équipes de se rendre à l'hôtel Hilton et de poursuivre les discussions.

Plusieurs séries de pourparlers ont eu lieu avec l'équipe ministérielle, ainsi qu'avec le Président, pour un total de neuf séances du 4 au 30 mai 1989. Lors de notre dialogue avec la délégation ministérielle, nous nous sommes principalement concentrés sur l'occupation militaire indienne du territoire tamoul et les atrocités commises contre le peuple tamoul. Pour les Tigres et le peuple tamoul, il s'agissait de problèmes cruciaux, de questions de vie ou de mort. Nous avions prévu d'internationaliser la question de l'intervention militaire indienne en mettant en lumière les graves violations des droits de l'homme commises par l'IPKF. La communauté internationale avait été amenée à croire que les troupes indiennes faisaient un travail formidable pour maintenir la paix sur l'île troublée du Sri Lanka. Auparavant, nous n'avions pas été en mesure de contester la redoutable machine de propagande du gouvernement indien et son réseau diplomatique mondial. Ce n'est que maintenant, avec l'ouverture d'un dialogue de paix à Colombo et grâce au soutien de la nouvelle administration dirigée par M. Premadasa, qui partageait nos sentiments, que nous avons eu une tribune pour exprimer nos points de vue et révéler la vérité. Lors des séances du premier cycle de pourparlers avec la délégation ministérielle sri-lankaise, Bala, en tant que chef de la délégation du LTTE, a présenté le point de vue tamoul sur le régime militaire indien dans le Nord-Est. Son principal argument était que les troupes indiennes stationnées dans la région tamoule du nord-est du Sri Lanka ne pouvaient pas être considérées comme une force de maintien de la paix, mais constituaient une armée d'occupation. D'après mes notes prises lors de ces réunions, je reproduis les arguments avancés

par Bala dans les termes suivants.

« L'ONU a une conception claire de ce qui constitue une opération de maintien de la paix. » Il existe des normes et des standards internationalement acceptables pour la maîtrise des conflits et la promotion de la paix. Une armée de maintien de la paix est une force neutre qui se place entre deux ou plusieurs parties ou belligérants en conflit. La principale fonction d'une opération de maintien de la paix est de contribuer au maintien ou au rétablissement de la paix dans les zones de conflit. Une opération de maintien de la paix est un exercice de contrôle des conflits. Une force de maintien de la paix, dans la tradition des Nations Unies, a pour mandat d'empêcher l'escalade d'une situation conflictuelle et de créer des conditions propices à la paix. Une opération de maintien de la paix implique le déploiement de personnel militaire sans pouvoir coercitif. Le personnel militaire n'est pas autorisé à utiliser la force sauf en cas de légitime défense et il porte toujours des armes défensives légères. Une force de maintien de la paix ne doit en aucun cas agir de manière à influencer le rapport de forces entre les parties en conflit. Ce sont là des lignes directrices et des principes fondamentaux qui régissent la fonction de maintien de la paix. Ce sont les normes internationalement acceptées. Conformément à ces directives et normes, l'armée indienne ne remplissait pas les conditions requises pour détenir le statut de force de maintien de la paix. Initialement, aux termes de l'accord indo-sri-lankais, un contingent militaire indien avait été déployé au Sri Lanka pour une mission de maintien de la paix afin de surveiller et de superviser la cessation des hostilités entre les forces armées sri-lankaises et les combattants des LTTE. Mais peu après, l'armée indienne a assumé un rôle totalement différent et est devenue un participant actif et dominant dans un conflit armé avec l'un des belligérants, les LTTE. Le conflit armé, bien qu'il ait été présenté comme un processus de désarmement, s'est rapidement transformé en une guerre totale entre les troupes indiennes et les guérilleros Tigres. La guerre se poursuit sans relâche depuis vingt mois et l'armée indienne et les LTTE sont devenus les parties en conflit. Depuis qu'une force de médiation neutre pour la paix s'est directement impliquée dans un conflit militaire, le statut de l'opération indienne de maintien de la paix est devenu discutable. L'intervention militaire indienne et ses opérations offensives ont violé toutes les normes et pratiques acceptables en matière de maintien de la paix. L'armée indienne opérant dans les régions tamoules n'est plus une force neutre. Elle ne permet pas de contrôler les conflits ni de promouvoir la paix. Au lieu d'empêcher l'aggravation du conflit, la conduite des troupes indiennes a exacerbé la violence et intensifié le conflit. L'armée indienne s'est arrogée des pouvoirs de répression extraordinaires et s'est directement impliquée dans les affaires intérieures du pays. Le LTTE considère que les troupes indiennes présentes dans les zones tamoules ne sont pas une force de maintien de la paix mais une armée d'occupation.

La critique approfondie du rôle et de la fonction des forces indiennes par la délégation du LTTE lors des pourparlers de paix de Colombo, et les déclarations conjointes révélant le thème et le contenu des discussions, ont généré des tensions dans les relations diplomatiques entre l'administration de Rajiv et le régime de Premadasa. Le ministère indien des Affaires étrangères a protesté vigoureusement contre le Sri Lanka, l'accusant d'avoir offert une tribune aux LTTE pour discréditer Delhi. Selon l'Inde, l'IPKF a été envoyée dans le nord-est du Sri Lanka conformément aux dispositions de l'accord indo-sri-lankais. Autrement dit, la Force

intégrée de maintien de la paix (IPKF) a été mise en place pour aider le Sri Lanka à maintenir la paix en désarmant les LTTE. Mais Colombo s'était désormais allié à son ennemi historique et discréditait les forces militaires indiennes qui combattaient pour le compte du Sri Lanka. Lorsque la question des manifestations indiennes a été soulevée lors du dialogue, la délégation du LTTE a rétorqué que l'IPKF avait lamentablement échoué dans ses missions de maintien de la paix et de désarmement du LTTE. Au contraire, la guerre s'était intensifiée et les troupes indiennes retournaient leurs armes contre les civils tamouls pour venger leurs pertes. Les délégués du LTTE ont en outre fait valoir que plus de cinq mille civils tamouls avaient perdu la vie dans cette opération de maintien de la paix et qu'il était du devoir et de la responsabilité de l'État sri-lankais de protéger la vie du peuple tamoul s'il les considérait comme ses citoyens.

Le rôle de M. Hameed

Suite à l'expression du mécontentement de Delhi, la rédaction de communiqués de presse conjoints après chaque session est devenue une tâche difficile. M. Hameed, Bala et moi avons été chargés de cette mission délicate. Étant donné que les critiques de l'accord indo-sri-lankais, les atrocités commises par les troupes indiennes et la demande de retrait de la Force indienne de maintien de la paix (IPKF) ont été les principaux thèmes qui ont dominé le dialogue, la rédaction de déclarations communes qui n'offenseraient ni ne provoqueraient le gouvernement indien constituait une tâche ardue. Il fallait parfois plusieurs heures pour construire quelques phrases. Bala a insisté pour que le thème et le contenu des discussions soient intégrés aux déclarations communes. M. Hameed voulait éviter les controverses avec l'Inde et a donc élagué les dialogues, n'en laissant que l'essentiel. Bala était préoccupé par le sort et la situation précaire de son peuple et soutenait que la réalité devait être révélée au monde. Fort de sa grande expérience en diplomatie, M. Hameed était soucieux de la sensibilité des relations internationales et ne souhaitait pas déplaire à Delhi. Bien que cela ait nécessité du temps et de la patience, ce fut un plaisir de travailler avec M. Hameed. Il excellait dans la résolution des contradictions.

Le choix de M. Hameed était un acte de diplomatie et de politique avisé de la part de M. Premadasa. Sans aucun doute, si M. Hameed n'avait pas été présent, les Indiens seraient peut-être encore dans le Nord-Est. Bien entendu, M. Hameed a été choisi parce qu'il était membre de la communauté musulmane du Sri Lanka. On suppose que M. Premadasa a supposé que le lien commun en tant que membres des communautés tamoules de l'île fournirait une base pour établir des relations de confiance et de travail entre les délégués du LTTE et M. Hameed. C'était assurément un point pertinent. Mais le succès de M. Hameed dans les pourparlers avec les LTTE ne peut se réduire uniquement à son empathie envers les Tamouls, mais aussi à ses remarquables qualités personnelles. Bien que de petite taille, M. Hameed était, à mon avis, un homme de grande stature. Je ne pouvais pas déterminer si c'était sa patience qui avait contribué à son talent diplomatique ou ses années en tant que ministre des Affaires étrangères qui avaient nourri son infinie patience. Mais la patience était assurément une caractéristique admirable de M. Hameed : elle faisait aussi de lui un homme sage. Son intelligence était tranchante comme

un rasoir. Lorsque M. Hameed s'est assis à la table des négociations, il était bien armé, avec des objectifs précis et une stratégie bien pensée pour les atteindre. En effet, il a planifié son argumentation comme s'il jouait une partie d'échecs. En tant que secrétaire de la délégation des LTTE, j'ai eu l'opportunité d'observer M. Hameed mener le dialogue sur la voie prévue. Il pesait chaque mot, anticipant une réponse attendue, à laquelle il avait une réponse de secours. Et c'est ainsi qu'il parvenait à la conclusion qu'il visait. Conscient de ses objectifs, Bala se prépara et le duel intellectuel entre les deux hommes lors des entretiens devint une lutte fascinante. Face à un adversaire à sa mesure, M. Hameed a su trouver le point de rupture. En tant que chef de l'équipe sri-lankaise, il était parfaitement au fait des réactions et des sentiments de ses collègues et il a su éviter soigneusement les contradictions afin de ne pas envenimer le ton des discussions et de ne pas compromettre les accords potentiels. Dans une autre manœuvre astucieuse, M. Premadasa a tenu à l'écart des pourparlers les racistes radicaux, Lalith Athulathmudali et Gamini Dissanayake. Si nous nous étions rencontrés autour d'une table, il est douteux que les pourparlers auraient dépassé le premier tour, tant l'antipathie était grande entre nous.

Mais comme la plupart des diplomates expérimentés le savent bien, ce qui est dit et commenté à la table des négociations « publiques » ne reflète pas toujours toute la vérité. Les négociations privées sont souvent aussi importantes, voire plus, que les négociations publiques. M. Hameed était un partisan de la diplomatie privée. Pour lui, les questions complexes, subtiles et controversées pouvaient être abordées au mieux dans le cadre de confidences privées, loin des regards indiscrets du public. Dans le cadre de cette stratégie, il rencontrait souvent Bala pour des discussions privées le soir dans notre hôtel. C'est durant cette période que Bala et M. Hameed ont établi une relation saine et un respect mutuel. S'il est vrai que M. Hameed souhaitait aborder des questions telles que l'administration du Nord-Est après le retrait des troupes indiennes, Bala a également fait part de la position du LTTE sur ce sujet et sur bien d'autres. La maturité de M. Hameed et de M. Bala laissait peu de chances de voir surgir des débats publics houleux ou des retombées politiques dommageables suite à d'importantes divergences d'opinions. Mais d'une manière générale, M. Hameed était populaire et respecté, à titre personnel, par Bala et moi-même, ainsi que par les LTTE en général. Le fait qu'il ait fourni à la délégation des LTTE un délicieux buriani musulman et un curry de viande de chèvre a ajouté cette touche humaine si importante à un processus politique par ailleurs calculé. De plus, c'est la grande estime que M. Pirabakaran portait à M. Hameed qui a permis aux deux hommes de dialoguer et de prolonger les pourparlers. La vie politique sri-lankaise est assurément privée de personnalités de calibre et d'envergure depuis sa disparition soudaine et tragique. Il nous manque.

À mesure que les pourparlers de paix entre le gouvernement et les LTTE progressaient, se concentrant principalement sur les abus et les exactions de l'armée indienne dans la patrie tamoule, Delhi s'inquiétait et s'irritait. Pour le gouvernement de Rajiv, ce fut un sérieux revers diplomatique. Bien que fortement limitées par la censure prudente de M. Hameed, les communiqués de presse conjoints ont bénéficié d'une couverture médiatique locale et internationale, révélant des crimes de guerre commis par les troupes indiennes. Le mécontentement de Delhi s'est exprimé avec force lors d'une interview accordée à la presse par le Haut-Commissaire indien à Colombo, M. Lakan Lal Mehrotra, le 14 mai 1989, dans laquelle il défendait le rôle

et les fonctions de l'IPKF et critiquait les LTTE pour avoir propagé de la « désinformation ». L'interview de M. Mehrotra ayant bénéficié d'une large couverture médiatique locale et étant totalement trompeuse, la délégation des LTTE a soulevé la question lors de la réunion ministérielle du 16 mai et a exigé que sa réponse soit intégralement intégrée au communiqué conjoint, sans censure rigoureuse.

Les délégués des LTTE ont rejeté l'argument principal avancé par l'envoyé indien selon lequel l'armée indienne avait rétabli la paix et l'harmonie dans le Nord-Est. Au contraire, affirmaient les Tigres, l'armée indienne avait intensifié « la violence et la terreur et la guerre continuait de faire rage dans les provinces tamoules ». Rejetant l'affirmation de Mehrotra selon laquelle l'armée indienne aurait utilisé une force minimale lors de ses opérations de désarmement contre les LTTE, les représentants des Tigres ont déclaré que les troupes indiennes avaient utilisé une force maximale avec des armes lourdes, notamment de l'artillerie de campagne, des mortiers lourds, des chars et des hélicoptères de combat. Qualifiant de déformation délibérée de la vérité la déclaration du Haut-Commissaire selon laquelle les pertes civiles étaient minimales, les LTTE ont déclaré avoir déjà soumis des preuves concrètes confirmant la mort de plus de cinq mille civils tamouls. Rejetant les affirmations de l'envoyé selon lesquelles le projet de désarmement indien était un succès et que les LTTE avaient perdu leur capacité de combat et étaient marginalisés dans la jungle, les Tigres ont déclaré que leurs unités de guérilla engageaient l'armée indienne dans tout le Nord-Est, lui infligeant des pertes considérables et démoralisant les troupes. Les délégués du LTTE ont également demandé pourquoi l'armée indienne, qui menait des opérations de démantèlement contre le LTTE, armait d'autres groupes tamouls et recrutait une force de volontaires appelée l'Armée nationale tamoule. De telles activités, ont fait valoir les délégués des Tigres, violaient l'esprit même et les obligations fondamentales de l'Accord indo-sri-lankais. Les délégués du LTTE ont également présenté un compte rendu détaillé des épreuves extrêmes endurées par le peuple tamoul en raison des diverses restrictions et interdictions imposées par l'armée indienne sur les activités économiques quotidiennes, qui avaient gravement perturbé l'agriculture, l'industrie et la pêche dans le Nord-Est. À la fin de la réunion, nous avons réussi, en nous efforçant d'obtenir de M. Hameed l'inclusion de la plupart de nos points de vue exprimés en réponse au Haut-Commissaire indien, dans le communiqué de presse conjoint.

Critique des pourparlers par Delhi

Le communiqué de presse conjoint, qui a bénéficié d'une large diffusion tant au niveau local qu'international, a incité le gouvernement de Rajiv à publier une note critique par l'intermédiaire de son Haut-Commissariat à Colombo. Le communiqué indien indiquait :

Le Haut-Commissariat de l'Inde a pris note avec regret des communiqués du gouvernement sri-lankais reflétant le point de vue d'une des parties aux pourparlers concernant le rôle et les fonctions de la Force indienne de maintien de la paix (IPKF) au Sri Lanka et jetant un discrédit injustifié à son égard. Le Haut-Commissariat constate que ces communiqués ne font

aucune mention des circonstances de l'arrivée de l'IPKF dans le pays, du mandat qui lui a été confié conjointement par les gouvernements indien et sri-lankais, des immenses difficultés de sa mission et des sacrifices considérables qu'elle consent pour préserver l'unité et l'intégrité du Sri Lanka. De ce fait, une impression trompeuse risque d'être créée au sein de la population. Nous étions convaincus que l'objectif des pourparlers en cours n'était pas de servir de tribune à la propagande, mais de viser à intégrer toutes les parties concernées au processus démocratique en renonçant à la violence et en s'engageant à préserver l'unité et l'intégrité du Sri Lanka. Si des accusations infondées sont portées, il est normal d'attendre une réponse pour rétablir la vérité. [^1]

Lors de la réunion ministérielle, qui a repris le matin du 18 mai, deux nouveaux ministres, M. U B Wijekoon, ministre de l'Administration publique, du Conseil provincial et des Affaires intérieures, et M. P Dayaratne, ministre des Terres, de l'Irrigation et du Développement de Mahaveli, ont été admis à la réunion. Les délégués du LTTE souhaitaient discuter des problèmes soulevés par le gouvernement indien dans sa critique des pourparlers de paix entre le LTTE et le gouvernement sri-lankais. Bala, négociateur en chef des LTTE, a fait valoir que le mandat confié à l'armée indienne était de rétablir la paix, la normalité et l'harmonie dans les régions tamoules, et non de mener une guerre contre le peuple tamoul. L'envoi des troupes indiennes, mandatées pour le maintien de la paix, a créé des conditions de guerre dans le Nord-Est ainsi que des troubles et des rébellions dans le Sud, a déclaré Bala. M. Hameed a fait valoir que les troupes indiennes avaient pour mandat non seulement de maintenir la paix, mais aussi de désarmer toutes les organisations militantes, y compris les LTTE. Ce à quoi Bala rétorqua que le délai imparti aux troupes indiennes pour désarmer les militants, conformément à l'Accord, était précisément de soixante-douze heures, mais que les Indiens n'avaient pas pu désarmer les Tigres même après vingt mois et que, par conséquent, le gouvernement indien avait manqué à son mandat. Les délégués des Tigres ont également souligné que, selon une clause de l'Accord, l'Inde et le Sri Lanka étaient tenus de coopérer pour assurer la sécurité physique de tous les habitants de la province du Nord-Est. Les LTTE ont critiqué le gouvernement sri-lankais pour son silence délibéré alors qu'il était devenu évident que des milliers de civils avaient péri et que la sécurité des Tamouls était gravement menacée. Les Tigres se plaignaient également que l'armée indienne ait mis en place une redoutable machine militaire appelée l'Armée nationale tamoule en recrutant, en entraînant et en armant de force des jeunes Tamouls pour protéger et préserver l'administration provinciale de l'EPRLF. Cette formation d'un appareil militaire entraînerait une guerre civile et un bain de sang dans les régions tamoules, ont averti les représentants des LTTE.

Faisant référence aux critiques du Haut-Commissariat indien, la délégation des LTTE a déclaré que les autorités indiennes avaient mal interprété leur mission. Les négociateurs des LTTE ont réaffirmé qu'ils étaient à Colombo pour mettre fin à la guerre et aux violences qui ravageaient la patrie tamoule et causaient des souffrances indicibles au peuple tamoul. L'objectif de leur mission était de rechercher un règlement politique négocié qui réponde aux aspirations nationales des Tamouls, ont-ils déclaré.

Le 23 mai 1989, les discussions lors de la réunion ministérielle ont porté sur la question de la

colonisation cinghalaise dans les régions tamoules, en particulier dans la province orientale. Présentant un long document contenant des statistiques et des cartes, la délégation des LTTE a soutenu que, depuis l'indépendance, la province orientale avait connu une colonisation continue et que ces projets de colonisation étaient financés par l'État. La colonisation planifiée était l'un des principaux facteurs à l'origine du conflit ethnique, ont-ils affirmé. Cela avait non seulement modifié la structure démographique des régions tamoules, mais avait aussi profondément affecté la vie sociale, économique et politique des populations de langue tamoule. Des milliers de Tamouls et de musulmans avaient été chassés de leurs foyers historiques sous l'effet de la politique impitoyable de colonisation discriminatoire, a fait valoir la délégation des LTTE. Le sujet a suscité de longs et vifs débats, et il a finalement été convenu de soumettre la question au Président.

Le 27 mai 1989, lorsque M. Hameed a rencontré la délégation du LTTE pour répondre aux questions soulevées par les Tigres lors de réunions précédentes, il nous a de nouveau assuré que le Président était fermement engagé dans le retrait des troupes indiennes de l'île. M. Hameed a également indiqué que le président souhaitait étudier en détail certains projets de colonisation avant d'entreprendre des actions pour les stopper. M. Hameed a également révélé que M. Premadasa était favorable à une cessation déclarée des hostilités entre les LTTE et les forces sri-lankaises. Les délégués des LTTE ont déclaré qu'ils devaient consulter M. Pirabakaran sur la question du cessez-le-feu. Un cessez-le-feu non déclaré était déjà en vigueur depuis le début des pourparlers, ont-ils indiqué. M. Hameed a déclaré aux délégués du LTTE que le président souhaitait vivement que le LTTE s'intègre au système politique national une fois que l'IPKF aurait quitté l'île. Il a ajouté que M. Premadasa était prêt à dissoudre le Conseil provincial du Nord-Est si les LTTE s'engageaient à présenter des candidats aux élections. Les délégués des LTTE ont déclaré qu'ils devraient consulter les dirigeants de Vanni avant de prendre tout engagement sur les questions soulevées par M. Hameed.

La dernière séance du premier cycle de négociations s'est tenue le 28 mai 1989. Il s'agissait d'une réunion de clôture visant à évaluer l'avancement des pourparlers. Les deux parties ont convenu que les séances tenues jusqu'à présent avaient ouvert la voie à une meilleure compréhension et à une plus grande appréciation des enjeux et avaient jeté des bases solides pour les négociations futures. Les deux délégations ont convenu que le problème fondamental était de nature ethnique et devait être résolu par des négociations directes dans un esprit de tolérance et de compréhension.

Rencontre avec Pirabakaran dans la jungle

Le 30 mai 1989, Bala et moi-même, Yogi, Murthy, Jude et nos gardes du corps avons été emmenés à Vanni par un hélicoptère de l'armée de l'air sri-lankaise pour consulter M. Pirabakaran. De notre côté également, nous aspirions à revoir M. Pirabakaran et nos cadres pour renouer avec d'anciennes amitiés et partager nos expériences vécues depuis le début de la guerre indo-LTTE en 1987. Le camp où nous nous dirigeons était la base « un quatre », le quartier

général de M. Pirabakaran. Les Indiens avaient lancé une série d'opérations contre les camps situés dans cette zone. Après avoir échoué à détruire les LTTE lors de l'« Opération Pawan » dans la péninsule de Jaffna, l'armée indienne s'est tournée vers les bases des LTTE dans les jungles de Vanni, transformant la région en un vaste théâtre de guerre brutale et sanglante. Des opérations militaires massives ont été menées dans le but stratégique de débusquer et d'anéantir les guérilleros des LTTE et leurs dirigeants. Des milliers et des milliers de soldats indiens fraîchement recrutés ont été mobilisés pour mener à bien ces opérations. Des unités de commandos spéciales, expertes en contre-insurrection, ont été mises en place. Des véhicules blindés et des hélicoptères de combat ont été utilisés pour les mouvements de troupes et les assauts offensifs. Des dizaines de milliers de soldats indiens se sont déployés dans la région, depuis Mullaitivu sur la côte orientale jusqu'à Ottusuddan dans le Vanni, s'étendant vers le nord-est en direction de Killinochchi. Des opérations de bouclage et de recherche d'envergure et intensives ont été menées. Un grand nombre de civils ont été tués lors de ces opérations, mais les principales cibles – les LTTE – sont restées protégées et actives dans la jungle profonde.

N'étant pas parvenu à déloger les LTTE lors de ces premières attaques, le haut commandement militaire indien a planifié de nouvelles opérations. À partir de juin 1988, l'armée indienne a lancé une série d'opérations baptisées « Checkmate ». Lors de ces opérations, l'armée indienne a ciblé les bases des LTTE dans la jungle d'Alampil. Un bombardement aérien et d'artillerie massif a pilonné la région. Des milliers de tonnes de bombes puissantes et d'obus d'artillerie s'abattaient, jour et nuit, sur les positions des LTTE. Pourtant, cette campagne intensive s'est avérée un échec et les pertes du LTTE sont restées étonnamment minimales. Lors des combats terrestres, les unités spéciales de commandos des troupes indiennes, bien qu'expérimentées dans la guerre en jungle, ont subi des défaites humiliantes face aux guérilleros du LTTE. Les troupes sri-lankaises ont également subi des pertes dans la région de Manal Aru lorsque, le 15 avril, une unité mixte de guérilleros, hommes et femmes, a attaqué leur patrouille, tuant vingt et un soldats sur le coup.

Étant donné que les camps bien fortifiés de M. Pirabakaran étaient situés profondément dans la jungle, il a été décidé que notre zone d'atterrissage pour hélicoptères se trouverait dans les jungles d'Alampil à Mullaitivu, et non à Nederkerni comme lors de la précédente occasion. De cette manière, la distance à parcourir jusqu'au camp de base de M. Pirabakaran a été considérablement réduite. À l'aire d'atterrissage, des dizaines de cadres étaient déployés, attendant notre arrivée. Nous étions toujours en guerre contre l'Inde et il n'y avait absolument aucune raison de croire qu'ils ne lanceraient pas une campagne militaire dans la région. Compte tenu de la position anti-indienne qui ressort des pourparlers de Colombo, nous craignions que l'IPKF ne tente de se venger lors de notre débarquement à Alampil. D'où la forte présence de nos cadres. Peu après l'atterrissage, Sothia — une ancienne camarade de Chennai — est apparue de la jungle à la tête d'un groupe de femmes cadres armées faisant partie de l'escorte. Son attitude témoignait d'une confiance en soi grandissante. De plus, elle était désormais une cadre aguerrie, ayant acquis de l'expérience au combat contre les armées sri-lankaise et indienne. Mais surtout, elle était extrêmement populaire auprès des combattantes et était devenue un choix consensuel comme leur chef. Elle avait été promue au grade de chef des combattantes. Sothia est décédée plus tard d'un arrêt cardiaque après avoir contracté une infection virale

mortelle qui a attaqué son cœur alors qu'elle se trouvait dans la jungle d'Alampil pendant la période d'occupation par l'armée indienne. La mort de Sothia a privé les combattantes d'une personnalité charismatique et d'une chef talentueuse. Le bras droit de Sothia était Sugi, son amie de l'époque de Chennai où elles avaient rejoint ensemble les LTTE. Elle est devenue la deuxième dirigeante des combattantes des LTTE.

Comme nous allions bientôt le découvrir, notre vol de Colombo à Alampil était bien plus court que la marche jusqu'au campement de M. Pirabakaran dans la jungle. Nous avons peiné pendant des heures, le long de sentiers camouflés dans la jungle, traversant des ruisseaux et un épais feuillage. Bala, atteint de diabète, était incapable de parcourir la distance à pied ; une chaise suspendue entre deux poteaux fut donc installée pour qu'il puisse s'asseoir, tandis qu'une équipe de cadres se relayait pour la porter sur leurs épaules. Le cadre chargé de l'escorte de sécurité qui nous a conduits au camp de M. Pirabakaran à cette occasion était le vétéran Shankar. Les liens de Shankar avec le mouvement et M. Pirabakaran remontent à l'époque où M. Pirabakaran entraînait un petit groupe de guérilleros dans la jungle de Vanni. Il a ensuite passé quelque temps au Canada où il a étudié l'ingénierie aéronautique. Comme beaucoup de Tamouls, les émeutes anti-tamoules de 1983 l'ont indigné et il s'est rendu à Chennai pour rejoindre M. Pirabakaran et la lutte armée. M. Shankar possède une longue expérience du combat et demeure l'un des cadres les plus fidèles et les plus dignes de confiance de M. Pirabakaran. Au cours d'une conversation informelle en route vers la base de M. Pirabakaran, Shankar m'a conseillé de ne pas quitter le sentier sur lequel nous marchions et a mentionné d'un ton dédaigneux que lors de leurs fréquentes incursions dans la région, les Indiens y avaient généreusement semé des mines antipersonnel. Il aurait été facile de se figer de peur en apprenant ces informations, mais cela n'aurait servi à rien. Tous nos cadres ont continué à marcher sans se soucier du danger qu'ils couraient, alors pourquoi devrais-je m'inquiéter ? Les risques étaient les mêmes pour tout le monde, pensais-je. Dans de telles circonstances, on se prépare mentalement à toute éventualité, on l'accepte, et on va même au-delà. La peur n'aurait pas permis d'éviter les mines ; Cela aurait transformé un voyage agréable en une expérience stressante. L'armée indienne a également laissé sa marque d'autres manières. De vastes étendues de jungle, parsemées d'arbres brisés et de profonds cratères – certains remplis d'eau –, étaient le vestige des bombardements aériens intensifs et des tirs d'artillerie incessants qui ont ravagé la région.

En nous enfonçant toujours plus profondément dans la jungle, nous avons croisé des patrouilles de cadres effectuant de longs trajets pour récupérer des provisions, ce qui nous a fait comprendre que nous étions en plein territoire des LTTE. L'apparition occasionnelle de sentinelles armées et camouflées indiquait en outre que nous devions nous approcher des bases des LTTE. Des postes de sentinelle bien fortifiés apparurent ici et là. Nous avons continué à marcher, toujours plus loin, en nous enfonçant dans la jungle. Puis, à travers le feuillage, on aperçut des formes ressemblant à des huttes. Nous nous sommes rapidement retrouvés près d'une maisonnette lourdement camouflée. M. Pirabakaran avait manifestement été tenu au courant de notre approche et est rapidement apparu sur les lieux après notre arrivée au camp. Vêtu de vert jungle, mais paraissant n'avoir pas souffert d'une année ou plus passée dans la jungle, il nous a accueillis chaleureusement. Ressemblant davantage à un village étendu qu'à un camp de guérilla, les environs étaient impeccables, signe que, malgré les épreuves et les tribulations, M. Pirabakaran

avait su maintenir le moral élevé de ses hommes. Mais la propreté du camp ne reflétait en rien la lutte phénoménale menée par nos cadres et les difficultés qu'ils avaient surmontées pour le créer. Ce vaste complexe avait été défriché de sa jungle vierge, ne laissant subsister que d'immenses arbres centenaires comme abri, afin de le rendre habitable. Des équipes de cadres avaient travaillé ensemble, retirant des pierres et creusant de profonds trous dans le sol à la recherche d'eau. À plusieurs reprises, des puits de soixante à soixante-dix pieds de profondeur ont été creusés laborieusement pour finalement découvrir qu'il n'y avait pas d'eau à cet endroit. Le processus était ensuite répété à un autre endroit jusqu'à ce qu'ils trouvent une source d'eau fiable. Au début du camp, aucun approvisionnement alimentaire régulier n'avait été mis en place et les cadres survivaient avec un seul repas quotidien de riz et de dahl, sans sel. Pour surmonter cette difficulté, les cadres durent parcourir de longues distances à travers la jungle infestée de mines afin d'ouvrir et d'établir de nouvelles voies d'accès aux rations. L'approvisionnement en rations pouvait prendre jusqu'à une journée de voyage, les cadres devant souvent éviter d'être interceptés par les patrouilles indiennes dans la jungle. Des sacs de riz, de farine, de sucre et autres provisions furent transportés sur les épaules durant le long voyage de retour à la base. Les femmes cadres ont également participé à tour de rôle à ces missions dangereuses. La jungle étant apprivoisée et le camp rendu habitable, la vie s'était manifestement installée dans un ordre et une routine bien définis lorsque nous sommes arrivés. La présence d'un grand nombre de bunkers creusés dans la jungle soulignait la menace que représentaient les bombardements et les tirs d'artillerie. Étonnamment, les pertes humaines dues aux bombardements incessants du camp de M. Pirabakaran furent minimes. Seules deux femmes cadres étaient décédées dans cette base. En inculquant à ses cadres la discipline de se mettre à couvert et d'y rester jusqu'à la fin des bombardements d'artillerie — même si cela signifiait passer des heures dans les bunkers sans eau ni nourriture —, M. Pirabakaran a réussi à réduire ses pertes. La nature et la structure de nos logements souterrains nous ont également fait prendre conscience des dangers auxquels les cadres avaient été exposés par les incessants bombardements d'artillerie et aériens. Par mesure de précaution, au cas où les Indiens bombarderaient la région pendant notre séjour dans la jungle, M. Pirabakaran nous a demandé de rester dans un abri souterrain profond. Nous avons lu le récit de l'exploit incroyable accompli par des milliers de guérilleros vietnamiens qui avaient creusé des kilomètres de tunnels et de bunkers pour faciliter la sécurité et la mobilité du Viet Cong pendant la guerre de libération contre l'Amérique. Nous allions maintenant constater par nous-mêmes un exemple de cette remarquable entreprise humaine. En descendant dans les profondeurs de la terre par des marches taillées avec précision, nous ne pouvions qu'admirer l'ingéniosité, la patience et l'esprit collectif des cadres qui avaient entrepris et mené à bien cette tâche herculéenne. Nos cadres nous ont fait descendre les marches jusqu'à une pièce située à une dizaine de mètres sous terre. À notre plus grande stupéfaction, nous avons pu constater que ce havre souterrain de tunnels et de pièces avait été creusé dans la roche souterraine de cette partie de la jungle. Notre chambre était suffisamment haute pour qu'on puisse s'y tenir debout et assez grande pour s'y déplacer confortablement. En quittant la pièce par l'étroit tunnel, nous arrivâmes dans une autre pièce plus petite ; C'étaient des toilettes construites à cet effet. La chambre de M. Pirabakaran était encore plus profondément sous terre que la nôtre. Des toits bas construits au-dessus des bunkers et des digues destinées à détourner l'eau ont empêché les pluies de mousson de s'engouffrer et d'inonder les bunkers. Plus solide que le

béton, cette structure souterraine en granit a résisté aux fortes averses de la mousson, lorsque toute la jungle s'était transformée en un bournier. Ce dispositif ingénieux ne comportait qu'un seul problème, une difficulté que nos cadres auraient certainement surmontée si cela avait été possible. Mais sur ce point, ils n'avaient aucun contrôle. Comme nous étions profondément enfouis sous terre, là où la chaleur du soleil ne pénètre pas, la pièce était absolument glaciale, surtout la nuit. J'avais mal partout à cause du froid et je me demandais comment on pouvait supporter ça pendant longtemps. Mais de toute évidence, cela avait été le cas, et sans aucun effet néfaste.

Plusieurs cuisines avaient été aménagées avec de grands espaces repas. Certains cadres travaillaient à la réparation et à l'entretien des armes dans un arsenal. Un petit dispensaire et un hôpital avaient été construits. Un réseau de sentiers reliait les différentes parties du camp. Il y avait un terrain de jeu pour les sports d'équipe. Plus poignant encore était le petit cimetière bien entretenu où reposaient paisiblement certains des cadres tués au combat.

Les cadres féminines étaient également actives, ayant établi un immense camp à quelques minutes à pied seulement de la base principale. Les cuisines, le centre médical, l'atelier de couture, l'armurerie, etc., habituels des pourparlers Premadasa - LTTE, fonctionnaient tous efficacement. Des sections de leur camp avaient été désignées pour l'entraînement militaire et un parcours d'obstacles complet avait été construit à cet effet. Contrairement aux prévisions de nombreux analystes, le recrutement au sein des LTTE n'avait pas diminué. En fait, c'était tout le contraire. De nombreuses familles préféraient que leurs fils et leurs filles rejoignent les LTTE, estimant qu'ils avaient plus de chances de survivre dans les camps des LTTE qu'en restant dans les villages exposés à la brutalité de l'IPKF et à la campagne de recrutement forcé de l'EPRLF. De nouveaux cadres étaient en cours de formation, tandis que d'autres attendaient de commencer dans la prochaine promotion. Dans une autre partie de la jungle, à une certaine distance de là, un stage de formation avancée pour cadres féminins supérieurs était en cours. Jeyanthi était responsable de ce cours de commandos et elle a ensuite succédé à Sugi à la tête de l'aile militaire féminine après le retour des LTTE à Jaffna. Parmi ce groupe de cadres féminins supérieurs figurait Vidusa, l'actuelle dirigeante des combattantes du LTTE. La plupart de ces jeunes femmes courageuses ont ensuite mené de nombreuses batailles héroïques qui sont devenues des histoires inspirantes et légendaires. Malheureusement, de cette formation initiale de commando avancée réservée aux femmes, seules quelques-unes sont encore en vie aujourd'hui.

Nous étions également heureux de voir Kittu au camp. Kittu a été arrêté et détenu à Chennai lors d'une rafle de cadres du LTTE au Tamil Nadu en 1988, quelques jours seulement après notre fuite d'Inde. Il fut ensuite transféré à Jaffna et, en raison de son handicap physique, le haut commandement de l'IPKF le libéra de sa détention. Il retrouva aussitôt M. Pirabakaran et les cadres des LTTE dans la jungle de Mullaitivu. Kittu était une source de motivation formidable et inspirait les cadres lorsqu'il se trouvait dans la jungle avec M. Pirabakaran à cette époque. Toujours avide d'apprendre et fervent défenseur du développement personnel, Kittu consacrait du temps à donner des cours aux cadres et à manifester un intérêt général

pour leurs activités. Photographe passionné, il a pris de nombreuses photos, y compris celles de M. Pirabakaran et de nous-mêmes, pendant notre séjour.

Pottu Amman était également à Alampil. À cette époque, il exerçait les fonctions de commandant sur le terrain dans la péninsule de Jaffna. Il avait été convoqué pour consultation avec M. Pirabakaran. Complètement remis de ses blessures, il menait activement une campagne de guérilla urbaine couronnée de succès contre l'IPKF à Jaffna. Kapil Amman, un autre cadre supérieur des LTTE avec une longue histoire de batailles à son actif, et notre ami fidèle et indéfectible depuis l'époque de Chennai, a fait le trajet à pied depuis les jungles de Trincomalee pour nous rendre visite à Mullaitivu.

Pendant que je passais du temps avec les cadres féminines, Bala s'entretenait avec M. Pirabakaran et d'autres dirigeants. Selon Bala, M. Pirabakaran était très désireux d'en apprendre davantage sur M. Premadasa : ses idées, sa stratégie et surtout son point de vue sur l'occupation militaire indienne et la résistance armée tamoule. Bala lui a fait un compte rendu détaillé de ce qui s'était passé entre M. Premadasa et la délégation des LTTE. Depuis Colombo, Bala envoyait de brefs messages codés à M. Pirabakaran, mais il pouvait désormais fournir une évaluation approfondie des personnalités, de leur mode de pensée, de leurs attentes et de leurs appréhensions. Il parvint à convaincre le chef des LTTE que M. Premadasa était farouchement déterminé à obtenir le retrait des troupes indiennes afin de consolider son pouvoir personnel à Colombo, ce qui nécessitait le soutien indéfectible des LTTE. Il a également indiqué à M. Pirabakaran que le président était disposé à dissoudre l'administration provinciale de l'EPRLF si les LTTE intégraient le courant politique sri-lankais et participaient à des élections. Finalement, les dirigeants des LTTE ont été informés que M. Premadasa souhaitait un cessez-le-feu entre les LTTE et les forces sri-lankaises afin de pouvoir faire pression sur l'Inde pour qu'elle mette fin aux hostilités armées contre les Tigres. Selon Bala, M. Pirabakaran était favorable à l'idée d'un cessez-le-feu et d'un accord politique intérimaire avec le gouvernement de M. Premadasa si Colombo était sincère et déterminé. Dans l'ensemble, Bala a reçu le feu vert des dirigeants du LTTE pour faire progresser les pourparlers visant à obtenir le retrait des troupes indiennes et à conclure un accord politique avec l'administration de Premadasa.

Avant notre départ pour Colombo pour le deuxième cycle de pourparlers, M. Pirabakaran nous a confié que l'armée indienne avait intensifié ses opérations offensives contre les LTTE avec le soutien de l'Armée nationale tamoule, ce qui était devenu une source de tensions sérieuses. Exaspérée et humiliée par les pourparlers de paix en cours, l'administration de Rajiv était déterminée à anéantir les dirigeants et les forces du LTTE. Face à une pénurie d'armes et de munitions, M. Pirabakaran a demandé à Bala de solliciter l'aide de Premadasa et de soutenir la campagne de résistance armée des LTTE contre les intenses offensives militaires indiennes. Le danger était réel. Nous avons ressenti l'atmosphère glaciale qui régnait dans les cachettes de la jungle lorsque ces zones étaient soumises à des bombardements aériens et d'artillerie systématiques. Confrontés à trois forces – l'armée indienne, l'armée sri-lankaise et l'armée nationale tamoule –, les guérilleros du LTTE ont traversé la période la plus difficile de leur lutte armée à ce jour. La menace militaire sri-lankaise pourrait être surmontée par la conclusion d'un accord de cessez-le-feu avec Premadasa. Néanmoins, les troupes indiennes et l'armée nationale

tamoule représentaient une menace redoutable. Les LTTE disposaient d'une force de combat composée de guérilleros courageux et extrêmement disciplinés. Mais pour engager une armée conventionnelle redoutable, il leur fallait des armes et des munitions. Au moins, ils devaient tenir jusqu'au retrait des Indiens du territoire tamoul. Outre son rôle de négociateur en chef des LTTE, Bala se vit confier une tâche extrêmement délicate : se procurer des armes auprès de l'ennemi historique du mouvement.

Acrimonie entre Delhi et Colombo

Alors que nous profitons d'un répit dans la jungle d'Alampil à Mullaitivu avec les chefs et les cadres de la guérilla, de nouveaux événements survinrent à Colombo, créant de graves tensions dans les relations entre l'administration de Rajiv et le régime de Premadasa. Le président sri-lankais, s'adressant à une foule lors d'une cérémonie bouddhiste dans la banlieue de Colombo, a annoncé qu'il exigerait du Premier ministre indien le retrait des troupes indiennes du Sri Lanka d'ici la fin juillet 1989. M. Premadasa a déclaré qu'il prévoyait d'accueillir la réunion des chefs d'État de l'Association sud-asiatique pour la coopération régionale (ASACR) en novembre de la même année, mais qu'il ne pouvait le faire en raison de l'occupation du territoire sri-lankais par une armée étrangère. Le lendemain, le 2 juin, M. Premadasa a envoyé une lettre à M. Rajiv Gandhi l'exhortant à retirer l'IPKF avant le 31 juillet. Le retrait de l'IPKF permettrait au Sri Lanka d'accueillir le sommet de l'ASACR en novembre de la même année dans un climat de tranquillité, a écrit M. Premadasa. Affirmant que la présence de l'IPKF était devenue une « question profondément clivante et source de ressentiment », il a soutenu que le retrait complet des troupes contribuerait à stabiliser la situation. Agacé par la demande de Premadasa de retirer les troupes dans un délai de deux mois, M. Rajiv Gandhi n'a pas répondu immédiatement. Mais les responsables du South Block à Delhi ont publié des déclarations faisant état de difficultés logistiques pour retirer plusieurs milliers de soldats indiens dans un délai limité, comme l'exigeait Premadasa. Le 14 juin, lors d'un rassemblement public à Bangalore, le Premier ministre indien, faisant référence à la demande de Premadasa, a déclaré que l'IPKF ne serait pas retirée tant que des pouvoirs substantiels n'auraient pas été transférés à l'administration provinciale de l'EPRLF et que la sécurité des Tamouls ne serait pas garantie. Il a également suggéré de poursuivre les consultations intergouvernementales sur la question du retrait des troupes. C'est dans ce contexte d'acrimonie diplomatique entre Delhi et Colombo que nous sommes arrivés dans la capitale sri-lankaise le soir du 14 juin et avons été conduits à notre ancien lieu d'hébergement, le Colombo Hilton. Pour le deuxième cycle de négociations, nous avons élargi notre délégation pour inclure M. Lawrence Thilagar, M. S. Karikalan, M. Sammun Hassan et M. Abubakar Ibrahim.

Le matin du 15 juin, M. Premadasa nous a invités à sa résidence « Suchitra » pour une discussion privée qui a duré près d'une heure et demie. Il semblait perturbé par la déclaration faite la veille à Bangalore par Rajiv Gandhi, qui stipulait les conditions du retrait de l'IPKF. Premadasa a fait valoir que l'Inde ne pouvait pas imposer de telles conditions. Son raisonnement était le suivant : l'ancien président Jayawardene avait invité les troupes indiennes, le président actuel

voulait qu'elles partent et le gouvernement indien n'avait d'autre choix que de retirer ses troupes. Il a déclaré que M. Gandhi n'avait pas encore répondu à sa communication officielle et avait au contraire fait une déclaration publique stipulant des conditions inacceptables qui avaient engendré la peur et la confusion parmi la population, laissant croire que l'armée indienne pourrait rester indéfiniment sur l'île. M. Premadasa a suggéré que les LTTE déclarent la cessation des hostilités avec les forces armées sri-lankaises afin qu'il puisse inciter l'Inde à mettre fin à toutes les opérations armées hostiles contre les Tigres et à retirer ses troupes, puisque leur principale obligation d'établir la paix en vertu de l'Accord avait été remplie.

Les deux premières séances du deuxième cycle de pourparlers de paix, qui se sont déroulées les 16 et 19 juin entre les représentants des LTTE et la délégation ministérielle sri-lankaise, ont porté principalement sur la confrontation diplomatique croissante entre le Sri Lanka et l'Inde au sujet du retrait des troupes et du recrutement forcé de jeunes Tamouls, en particulier d'étudiants du Nord-Est, pour l'Armée nationale tamoule sous le nom de Force de volontaires civils (CVF). Deux nouveaux ministres sri-lankais, M. Festas Perera, ministre de l'Énergie et de l'Électricité, et M. Monsoor, ministre du Commerce et de la Marine marchande, ont été désignés pour participer à ces discussions.

Lors de la première séance, M. Hameed, en tant que chef de la délégation sri-lankaise, a présenté un exposé détaillé de la détérioration diplomatique croissante entre l'Inde et le Sri Lanka. Selon l'analyse de M. Hameed, l'insistance de M. Premadasa sur le retrait de l'IPKF reposait sur sa ferme conviction que la présence de l'armée indienne sur le sol sri-lankais était le facteur causal de la guerre dans le Nord-Est et de l'insurrection dans le Sud. L'Accord étant devenu caduc et la situation politique au Sri Lanka s'étant totalement inversée, les parties en conflit (LTTE et Sri Lanka) étant engagées dans des négociations de paix pour trouver une solution politique, l'IPKF n'avait aucun rôle à jouer, a expliqué M. Hameed. Puisque M. Premadasa souhaitait accueillir le sommet de l'ASACR en novembre, il a exigé le retrait rapide de l'IPKF avant la fin du mois de juillet. Cette demande avait engendré de graves problèmes pour l'Inde, a déclaré M. Hameed. Il a également expliqué qu'il serait logistiquement impossible de redéployer des milliers de soldats et le matériel de guerre en deux mois. L'Inde posait des conditions préalables pour gagner du temps et éviter un retrait humiliant de ses troupes, qui compromettrait sérieusement les chances de Rajiv de se présenter aux élections de décembre, a ajouté M. Hameed. M. Hameed a interrogé les délégués des LTTE sur leur perception de la situation actuelle. Tout en acceptant l'exposé de M. Hameed sur la situation, les délégués du LTTE ont fait valoir que l'administration de Rajiv était également préoccupée par l'avenir du régime provincial de l'EPRLF. L'administration provinciale du Nord-Est était le seul vestige de l'accord indo-sri-lankais et elle s'effondrerait comme un château de cartes lorsque l'IPKF quitterait l'île, ont déclaré les Tigres. Rajiv souhaitait maintenir l'IPKF en place jusqu'à la formation d'une force paramilitaire puissante pour protéger l'administration fragile de l'EPRLF, ont fait valoir les délégués du LTTE.

La séance du 19 juin a été principalement consacrée aux questions relatives à la force paramilitaire de l'EPRLF et à la question du cessez-le-feu entre les LTTE et les forces de sécurité sri-lankaises. Les délégués du LTTE ont dénoncé le fait que les autorités militaires indiennes, en

collusion avec l'administration provinciale de l'EPRLF, étaient impliquées dans un programme de conscription massive de jeunes Tamouls pour la Force de volontaires civils. Au cours de la semaine précédente, 4 500 jeunes hommes, pour la plupart des adolescents scolarisés, avaient été arrêtés par les hommes armés de l'EPRLF et emmenés de force dans divers camps de l'armée indienne à Trincomalee, Batticaloa et Amparai, dans la province orientale. La situation était devenue problématique dans les régions tamoules, et des milliers de parents inquiets affluaient vers les camps de l'armée indienne pour implorer la libération de leurs enfants. La délégation des LTTE a demandé au gouvernement sri-lankais sa position sur cette question. La délégation ministérielle sri-lankaise a convenu qu'aux termes de l'Accord, aucune disposition ne prévoyait la création d'une force armée pour l'administration provinciale du Nord-Est. M. Hameed nous a assuré que le Président aborderait la question avec le Premier ministre indien.

Abordant la question d'une trêve entre les forces sri-lankaises et les LTTE, la délégation gouvernementale a exhorté ces derniers à déclarer unilatéralement la cessation des hostilités, ce à quoi le Sri Lanka répondrait ultérieurement. La délégation des LTTE a fait valoir qu'un cessez-le-feu informel et non déclaré était déjà en vigueur entre les Tigres et les forces sri-lankaises depuis le début des pourparlers. Il serait opportun que les deux parties déclarent un cessez-le-feu bilatéral afin de montrer à la communauté internationale que les protagonistes du conflit respectent la paix et négocient un règlement politique. Dans une atmosphère aussi manifestement sereine, les Tigres estimaient qu'il n'était pas nécessaire qu'une puissance extérieure maintienne une armée de maintien de la paix. Les ministres ont indiqué qu'ils consulteraient le président à ce sujet.

Le 20 juin, M. Gandhi a répondu à la lettre écrite par M. Premadasa le 2 juin. Bien que rédigée dans un jargon diplomatique, la lettre de M. Gandhi louait les grands succès de l'IPKF dans l'établissement de la paix et de la normalité dans les régions tamoules, au prix de lourdes pertes. Rappelant à M. Premadasa que le Sri Lanka devait tenir compte de ses responsabilités et obligations en vertu de l'Accord indo-sri-lankais, M. Gandhi a suggéré des discussions pour établir un calendrier mutuellement convenu pour le retrait de la Force indienne de maintien de la paix et pour la pleine mise en œuvre de l'Accord. Au grand dam de M. Premadasa, le Premier ministre indien a insisté pour que la mise en œuvre de l'Accord et le retrait des troupes indiennes soient des « opérations parallèles ».

La lettre ferme de M. Gandhi a clairement indiqué que les troupes indiennes ne seraient pas retirées d'ici la fin juillet, comme l'exigeait M. Premadasa. L'Inde souhaitait sécuriser et stabiliser le régime provincial de Varatharaja Perumal avant de retirer ses forces. Mais les méthodes employées par l'administration militaire indienne pour y parvenir ont suscité le ressentiment du peuple tamoul. Pour échapper à la conscription forcée, les étudiants de plusieurs régions sont restés chez eux. Une part importante des personnes arrêtées et endoctrinées de force a déserté ses postes et a rejoint les LTTE. Sachant pertinemment que le recrutement forcé de jeunes Tamouls réticents et mécontents ne ferait pas le poids face aux guérilleros Tigres aguerris et farouchement engagés dans leur cause, l'armée indienne et l'EPRLF ont néanmoins poursuivi leur conscription. Bien que Gandhi ait exigé davantage de pouvoirs décentralisés pour l'administration Perumal, le gouvernement sri-lankais a systématiquement dilué tous les

pouvoirs administratifs et a même bloqué les fonds, plongeant ainsi le Conseil provincial du Nord-Est dans un état de faillite permanent.

Cours de confrontation

Irrité par la réponse hostile de M. Gandhi, M. Premadasa a envoyé un message à la délégation des LTTE par l'intermédiaire de M. Hameed, demandant aux Tigres de déclarer formellement une trêve avec les forces sri-lankaises. En conséquence, les LTTE et le gouvernement sri-lankais ont conjointement déclaré une cessation bilatérale des hostilités. L'information a été rendue publique par le biais d'un communiqué de presse conjoint le 28 juin.

Satisfait de cette évolution, M. Premadasa a envoyé un bref message à M. Gandhi le 29 pour l'informer que la paix avait été établie entre les Tigres tamouls et les forces sri-lankaises et que le processus de négociation se poursuivait afin de régler les questions politiques. M. Premadasa a également exhorté le Premier ministre indien à ordonner à l'IPKF de mettre fin à toutes les actions offensives contre les LTTE susceptibles de « nuire » aux négociations politiques en cours.

Le lendemain (30 juin), M. Premadasa a reçu une brève réponse de M. Rajiv Gandhi. Rédigée sur un ton hostile et sarcastique, la lettre minimisait l'importance de la trêve entre les LTTE et le Sri Lanka et exigeait la reddition des armes des LTTE. Pour citer les paragraphes pertinents de la lettre :

L'accord indo-sri-lankais prévoit la cessation des hostilités entre les groupes militants tamouls et les forces sri-lankaises, ainsi que le maintien de ces dernières dans leurs casernes de la province du Nord-Est. Ces deux objectifs ont été atteints le 30 juillet 1987. Par conséquent, une cessation effective des hostilités entre les forces sri-lankaises et les LTTE est déjà effective. Je me réjouis que les LTTE aient désormais formellement reconnu cette réalité.

Nous espérons que l'accord formel des LTTE de cesser les hostilités implique clairement leur engagement envers l'unité et l'intégrité du Sri Lanka, leur renoncement à la violence et leur respect des processus démocratiques. Nous espérons qu'après avoir renoncé à la violence, les LTTE reprendront le processus de reddition des armes par l'intermédiaire du gouvernement sri-lankais – un processus entamé le 5 août 1987 et qui n'est pas encore achevé. À moins que les LTTE ne se soient engagés à rendre leurs armes et à renoncer à la violence non seulement envers le gouvernement sri-lankais mais aussi envers les autres citoyens de la province du Nord-Est, leur annonce de cessation des hostilités serait dénuée de sens. [^2]

La lettre de Rajiv laissait clairement entendre que Delhi ne souhaitait pas entamer une cessation des hostilités avec les LTTE. L'Inde souhaitait que toutes les obligations de l'Accord soient remplies avant d'envisager cette possibilité. Ces obligations figuraient dans un ensemble d'exigences totalement inacceptables pour les Tigres. Il s'agissait (a) de la reddition des armes,

(b) de l'abandon de leur lutte pour l'autodétermination et de l'acceptation de l'unité et de l'intégrité du Sri Lanka, (c) de la renonciation à la violence contre les autres citoyens (c'est-à-dire les paramilitaires de l'EPRLF). Dans sa lettre, M. Rajiv Gandhi avait également demandé des éclaircissements au président sri-lankais sur les points qu'il avait soulevés.

Les pourparlers de paix de Colombo, le 2 juillet, entre la délégation du gouvernement sri-lankais et les LTTE, se sont concentrés sur la lettre controversée écrite par le dirigeant indien. En réponse aux questions soulevées et aux exigences formulées par Rajiv, les délégués du LTTE ont déploré que l'Inde ait ignoré et minimisé la cessation bilatérale des hostilités déclarée par le Sri Lanka et le LTTE. Les Tigres ont rétorqué que l'affirmation de M. Gandhi selon laquelle l'Accord avait permis une cessation effective des hostilités entre les forces sri-lankaises et les guérilleros du LTTE était factuellement fausse et trompeuse. La trêve envisagée par l'Accord n'avait pas été effectivement mise en œuvre. Plusieurs affrontements avaient eu lieu entre les troupes sri-lankaises et les combattants des LTTE, et les pertes du côté sri-lankais étaient considérables. Les forces armées indiennes ont lamentablement échoué à contenir ces violences, bien qu'elles aient assumé la responsabilité de superviser le maintien de la paix entre les parties en conflit.

En ce qui concerne un cessez-le-feu entre l'IPKF et les LTTE, M. Gandhi avait stipulé deux conditions, ont fait valoir les délégués des Tigres. La première condition était que les LTTE reprennent la reddition des armes, et la seconde qu'ils renoncent à la violence contre tous les autres citoyens du Nord-Est. La mission de désarmement de l'IPKF a été un échec total. Le processus de démantèlement lui-même s'est transformé en une guerre sanglante ; Le conflit s'est prolongé et l'IPKF s'est transformée en machine à tuer, entraînant la mort de milliers de Tamouls innocents. Depuis l'initiative du président sri-lankais pour les pourparlers de paix, une situation radicalement nouvelle est apparue et l'Inde doit faire face à cette réalité objective. Les négociations entre le gouvernement sri-lankais et les LTTE se déroulaient sans condition, sans les contraintes obligatoires de l'accord indo-sri-lankais. La question de la possession ou de la dépossession des armes était désormais un sujet de discorde entre le Sri Lanka et les LTTE et devait être résolue par la négociation entre les parties en conflit. Par conséquent, les délégués du LTTE ont suggéré que le gouvernement sri-lankais fasse bien comprendre à l'Inde que la responsabilité de résoudre le problème des armes incombait au gouvernement du Sri Lanka. Par ailleurs, les délégués des Tigres ont exhorté le gouvernement à protester fermement auprès de Delhi contre la mise en place d'une puissante machine militaire au nom de l'Armée nationale tamoule. Sous couvert d'un processus de désarmement, l'IPKF était activement impliquée dans un vaste programme de militarisation dans le Nord-Est, ont accusé les Tigres. Concernant la deuxième demande, les délégués du LTTE ont déclaré que ce dernier était prêt à étendre le cessez-le-feu à « tous les citoyens du Nord-Est si l'Inde garantissait que l'IPKF et ses groupes armés collaborateurs cesseraient les violences contre les Tigres ». Les Tigres étaient également prêts à s'engager dans le processus politique démocratique. Mais cela ne serait possible que si les forces armées indiennes, qui occupaient le territoire tamoul, se retiraient totalement, ont déclaré les Tigres. La délégation gouvernementale a assuré aux LTTE que le président Premadasa aborderait les questions soulevées par les LTTE avec le Premier ministre indien.

Dans sa lettre du 4 juillet, M. Premadasa a catégoriquement déclaré à M. Rajiv Gandhi qu'il incombait exclusivement au gouvernement sri-lankais d'assurer la sûreté et la sécurité de tous les citoyens se trouvant au Sri Lanka et que l'accord indo-sri-lankais ne conférait aucun mandat à l'Inde en matière de pouvoirs de protection sur les citoyens sri-lankais. Affirmant que l'Inde n'avait pas réussi à désarmer les LTTE au cours des deux dernières années, M. Premadasa a souligné que les Tigres étaient engagés dans des négociations politiques avec le Sri Lanka et qu'ils rendraient leurs armes une fois les forces armées indiennes retirées. Toute revendication d'un rôle obligatoire pour le gouvernement indien ou ses forces armées au Sri Lanka en vertu de l'Accord, averti Premadasa, constituerait une « grave ingérence dans les affaires intérieures d'un pays souverain ami ». [^3]

Le ton hostile et le contenu de la lettre indiquaient que M. Premadasa avait adopté une attitude conflictuelle envers l'administration de Rajiv en demandant le retrait des forces armées indiennes du Sri Lanka. M. Gandhi a également adopté une position tout aussi antagoniste. En réponse au dirigeant sri-lankais, Gandhi, dans sa lettre du 11 juillet, a rappelé à M. Premadasa qu'il existait un accord signé entre les deux pays et que l'Inde avait des obligations en vertu de cet accord, en tant que garante, pour assurer la sûreté et la sécurité des populations du Nord-Est. Il a également critiqué le Sri Lanka pour ne pas avoir mis en œuvre la dévolution au conseil du Nord-Est comme promis. En ce qui concerne le retrait des forces indiennes, M. Gandhi a réaffirmé que le calendrier de retrait devrait être élaboré par le biais de discussions conjointes, parallèlement à « un calendrier simultané pour la mise en œuvre de l'accord indo-sri-lankais ». [^4] Dans le dernier paragraphe de la lettre, M. Gandhi s'en prend à M. Premadasa pour avoir rendu publique toute la correspondance entre eux, en violation de la pratique diplomatique standard de « maintien de la confidentialité de la correspondance officielle entre chefs d'État ». [^5]

L'obstination de Rajiv et son attitude intransigeante ont rendu Premadasa furieux. Il s'est rendu compte qu'écrire des lettres au Premier ministre indien pour le presser de retirer les forces indiennes était inutile. Désespéré, M. Premadasa a adopté une autre stratégie. S'érigeant en commandant suprême de toutes les forces présentes sur l'île, y compris l'IPKF, M. Premadasa a lancé un ultimatum au lieutenant-général Kalkat, commandant de l'IPKF, exigeant le retrait des forces indiennes avant la fin du mois de juillet ou leur retour à la caserne. Cet ultimatum, sous forme de document juridique, a été remis au lieutenant-général Kalkat le 23 juillet à Trincomalee. En réponse, le général Kalkat avait averti Premadasa que l'IPKF serait contrainte de passer à l'offensive si les forces sri-lankaises sortaient de leurs casernes. La stratégie du bord du gouffre de M. Premadasa n'a donc pas fonctionné.

Demande d'assistance armée

Suite à l'ultimatum de Premadasa, les forces armées indiennes ont intensifié leurs opérations offensives contre les guérilleros Tigres dans les jungles du nord de Mullaitivu. Dans une autre initiative, le chef de l'EPRLF, Varatharaja Peramul, a annoncé que l'armée nationale tamoule

lancerait des opérations contre les LTTE aux côtés de l'IPKF. Il a également déclaré qu'il proclamerait un État séparé d'« Eelam » si l'administration de Premadasa ne respectait pas les obligations de l'accord indo-sri-lankais. C'est dans ce contexte que Bala a demandé à M. Hameed une réunion urgente dans sa chambre d'hôtel afin de discuter de la possibilité d'une assistance armée du gouvernement pour que les LTTE puissent faire face à la menace militaire posée par les forces indiennes et l'armée nationale tamoule. Ce jour-là, M. Hameed est venu dans notre chambre vers 21 heures et s'est détendu dans le fauteuil comme à son habitude, fumant son long cigare cubain et écoutant patiemment ce que Bala avait à dire. C'était un sujet délicat et dangereusement controversé. S'exprimant à la fois en tamoul et en anglais, Bala expliqua la réalité et la gravité de la situation sur le terrain, en particulier dans la zone de conflit de Mullaitivu. Les LTTE étaient à court de munitions et l'IPKF avait déployé d'importantes concentrations de troupes de combat ainsi que des contingents de paramilitaires tamouls dans les jungles de Mullaitivu, a déclaré Bala à M. Hameed. Exaspérées par la diplomatie agressive de M. Premadasa, l'armée indienne et les mercenaires tamouls étaient déterminés à anéantir les guérilleros Tigres tamouls et leurs dirigeants. La révélation des atrocités commises par l'IPKF lors des pourparlers de Colombo et la demande de leur retrait formulée par le président sri-lankais avaient sérieusement embarrassé Delhi, et leur fureur se retournait désormais contre les LTTE. Était-il possible pour M. Premadasa, demanda Bala, de fournir des armes et des munitions aux LTTE pour qu'ils puissent se défendre contre l'offensive conjointe actuelle de l'IPKF et de l'Armée nationale tamoule ?

M. Hameed a longuement réfléchi et a déclaré qu'il s'agissait d'une affaire grave et délicate. Même si Premadasa décidait d'aider les LTTE, l'establishment militaire sri-lankais pourrait s'y opposer, a prudemment observé M. Hameed. L'engagement de M. Premadasa à obtenir le retrait de l'IPKF ne pourrait jamais se concrétiser si les LTTE, la seule force patriotique qui résistait à l'occupation extérieure, étaient décimées, a souligné Bala. Finalement, après une longue discussion, M. Hameed a accepté de transmettre notre demande au Président. Le lendemain soir, M. Hameed est venu à notre hôtel accompagné du général Attygalle, le secrétaire à la Défense. Ils ont dit à Bala que le président était disposé à l'aider. L'affaire étant très sensible et controversée, elle devait être traitée avec la plus grande confidentialité. L'armée serait indignée. Mais cela pourrait se faire secrètement, a déclaré le général. Attygalle voulait une liste des exigences. Bala et Yogi ont contacté M. Pirabakaran via notre canal de communication et ont établi une liste d'armes. En une semaine, une quantité importante d'armes et de munitions a été livrée aux Tigres via un camp de l'armée sri-lankaise situé à la frontière, dans le secteur de Manal Aru (Welioya), dans le district de Mullaitivu.

À l'approche du jour J (fin juillet 1989) pour le retrait de l'IPKF comme l'exigeait M. Premadasa, on s'est rendu compte à Colombo que l'évacuation des forces indiennes ne pouvait être obtenue que par des délibérations mutuelles, comme le souhaitait Delhi, plutôt que par des menaces et des ultimatums. Premadasa ravala sa fierté et se résigna à l'idée de négociations avec l'administration de Rajiv. Par la suite, une importante délégation sri-lankaise composée de M. Ranjan Wijeratne, ministre des Affaires étrangères, M. A. C. S. Hameed, ministre de l'Enseignement supérieur, M. Bernard Tilakaratna, secrétaire aux Affaires étrangères, le Dr Stanley Kalpage, haut-commissaire du Sri Lanka en Inde, M. Bradman Weerakoon, conseiller

présidentiel aux affaires internationales, M. Sunil De Silva, procureur général, M. W. T. Jayasinghe, secrétaire du Cabinet, et M. Felix Dias Abeysinghe, secrétaire du Comité pour la paix, a été dépêchée à Delhi le 29 juillet. La délégation sri-lankaise a eu plusieurs réunions avec le Premier ministre indien, M. P V Narasimha Rao, le ministre des Affaires étrangères et M. K C Pant, ministre de la Défense. La discussion s'est conclue le 4 août. Les délégations indienne et sri-lankaise ont discuté de quatre points principaux. Premièrement, la préparation d'un calendrier pour le retrait de l'IPKF du Sri Lanka. Deuxièmement, la cessation des opérations militaires contre les LTTE. Troisièmement, un examen de la mise en œuvre de l'Accord indo-sri-lankais, et quatrièmement, la sûreté et la sécurité de tous les citoyens de la province du Nord-Est.

À l'issue des délibérations fructueuses à Delhi, le gouvernement indien a accepté de retirer l'IPKF par étapes, conformément à un calendrier établi. L'Inde a assuré aux Sri Lankais que tout serait mis en œuvre pour accélérer le processus de désintégration de l'IPKF afin qu'il soit entièrement achevé d'ici le 31 décembre, soit après la réunion de la SAARC. Delhi a également accepté de suspendre les opérations militaires offensives de l'IPKF à compter du 20 septembre. La partie sri-lankaise a promis que des mesures seraient prises pour la mise en œuvre rapide du processus de dévolution, facilitant ainsi le fonctionnement efficace du Conseil provincial du Nord-Est. Les deux parties ont décidé de mettre en place un « Groupe de coordination de la sécurité » composé du ministre sri-lankais de la Défense, du secrétaire à la Défense sri-lankais, du commandant de l'IPKF et du ministre en chef du Conseil provincial du Nord-Est. Ce groupe serait chargé du maintien de l'ordre public dans le Nord-Est, assurant la sûreté et la sécurité de tous les citoyens de la province.

M. Premadasa s'est félicité de l'accord conclu entre Delhi et Colombo. Lors d'une réunion privée à sa résidence, le président nous a confié qu'il était sorti vainqueur de la lutte diplomatique qui l'opposait à Rajiv Gandhi et que le sort de l'IPKF était scellé. Bien que les Sri Lankais se soient engagés à renforcer l'administration provinciale de l'EPRLF en lui conférant davantage de pouvoirs décentralisés, M. Premadasa avait son propre plan. L'équipe des LTTE était également satisfaite, car sa stratégie politique visant à obtenir le retrait de l'IPKF du territoire tamoul était désormais devenue une réalité.

Ayant obtenu un accord avec le gouvernement indien garantissant le retrait progressif des forces indiennes selon un calendrier précis, M. Premadasa était désormais confronté au dilemme crucial de savoir comment occuper l'espace politique une fois que l'IPKF aurait quitté le territoire tamoul. Bien qu'il ait promis à Gandhi que l'administration provinciale de Perumal serait renforcée et consolidée avec des pouvoirs de décentralisation adéquats et un système de police, Premadasa était bien conscient que le régime de l'EPRLF disparaîtrait comme par magie lorsque les Tigres sortiraient de leurs cachettes dans la jungle pour investir les centres urbains et combler le vide laissé par les Indiens. Bien qu'il admirât le courage, la détermination et le dévouement des LTTE à leur cause, il s'opposait farouchement à la revendication tamoule d'une patrie et de l'autodétermination. Au fur et à mesure du retrait des troupes indiennes, les idées et les projets de M. Premadasa sont devenus très transparents. Lors de séances privées, M. Premadasa a souligné qu'une solution permanente au conflit ethnique ne pouvait être

trouvée que dans le cadre de la constitution unitaire du Sri Lanka. Depuis que les Indiens ont commencé à quitter l'île, le moment était venu pour les LTTE de prendre des mesures concrètes pour s'intégrer au système politique dominant, a-t-il déclaré. Avec le soutien massif du peuple tamoul, les LTTE pourraient accéder au pouvoir dans le Nord-Est par le biais des élections. Il a conseillé aux délégués des LTTE de former un parti politique et de l'enregistrer auprès de la Commission électorale.

Parti politique des LTTE

M. Hameed a également confié à Bala, lors de leurs entretiens privés, que M. Premadasa était devenu méfiant quant aux véritables intentions du LTTE. Certains ministres avaient averti le président que les LTTE ne chercheraient pas de solution dans le cadre constitutionnel, mais étaient déterminés à créer un État tamoul indépendant, a déclaré M. Hameed. M. Hameed nous a indiqué que cela améliorerait l'image des LTTE, tant au niveau local qu'international, si les Tigres se présentaient aux élections du Conseil provincial du Nord-Est et les remportaient. À moins que les dirigeants des LTTE n'approuvent ce plan, il serait extrêmement difficile pour le président de dissoudre le gouvernement de Perumal et d'ouvrir la voie au transfert du pouvoir aux Tigres. Bala a indiqué à M. Hameed que les dirigeants des LTTE étaient favorables à l'idée de former un parti politique. Les Tigres étaient également disposés à participer aux élections provinciales pour prouver à la majorité cinghalaise ainsi qu'à la communauté internationale qu'ils étaient les seuls et authentiques représentants du peuple tamoul, a déclaré Bala. Il a également indiqué à M. Hameed que les LTTE se méfiaient eux aussi des véritables intentions de l'administration Premadasa. Il s'est demandé si M. Premadasa serait capable de dissoudre le Conseil provincial du Nord-Est, de retirer le sixième amendement à la Constitution, de confiner les forces armées dans leurs casernes et de permettre une transition pacifique du pouvoir vers les LTTE. La réponse de M. Hameed a été positive. Il a déclaré que M. Premadasa pourrait être convaincu si nous étions prêts à entrer dans le courant politique démocratique dominant.

Bala avait déjà sollicité l'approbation de M. Pirabakaran et d'autres dirigeants lorsque nous avons visité le quartier général des LTTE dans la jungle de Mullaitivu en vue de la formation d'un parti politique. Après avoir de nouveau parlé à M. Pirabakaran par le biais de notre réseau de communication, Bala a obtenu son approbation pour le nom du parti et de ses dirigeants. Il ne restait plus qu'à rédiger les statuts du parti. S'appuyant sur ses études antérieures des constitutions des partis politiques, Bala a rédigé le document tandis que je l'aidais à le corriger et à le saisir. Le parti politique s'appelait le Front populaire des Tigres de libération (FPLT). M. Mahendraraja (Mathaya), chef adjoint du LTTE, a été nommé président du parti et M. Yogaratnam Yogi a été nommé secrétaire général. La constitution a jeté les bases d'un véritable parti démocratique permettant la représentation et la participation de tous les secteurs de la population. Un exemplaire de la constitution a été remis au commissaire électoral pour enregistrement. Il a enregistré le parti et a approuvé à contrecœur, après consultation du président, l'emblème du tigre comme symbole du Front populaire des Tigres de libération.

M. Premadasa était très satisfait que les LTTE aient formé un nouveau parti politique, ce qui indique leur volonté de s'intégrer au système politique traditionnel. Il a exhorté les délégués des LTTE à participer à la conférence multipartite qu'il prévoyait d'organiser pour discuter des différents problèmes auxquels le pays était confronté dans son ensemble. Il s'agissait également d'une initiative visant à intégrer les LTTE à un forum politique ouvert en tant que parti politique enregistré, afin de démontrer au pays un résultat politique significatif des pourparlers de paix. Les délégués des LTTE ont accepté de participer à la réunion inaugurale en tant qu'« observateurs ». La conférence multipartite s'est réunie le 12 août avec une centaine de délégués issus de vingt-six partis politiques. M. Yogaratnam Yogi, en tant que représentant du PFLT, a assisté à la conférence en qualité d'« observateur ». Le discours inaugural de M. Premadasa portait sur sa vision de la résolution des conflits et présentait ses fameux trois « C ». La conférence a abordé tous les sujets sauf le principal – le conflit ethnique – et s'est rapidement essouffée en raison d'un manque flagrant de consultation, de compromis et de consensus.

Comme prévu dans l'accord conjoint entre l'administration de Rajiv et Premadasa, le retrait de l'IPKF a commencé début octobre 1989. Ce fut un processus lent. Lorsque les troupes indiennes ont commencé à se retirer par étapes, district par district, l'armée nationale tamoule a occupé leurs camps et consolidé ses positions. Premièrement, l'armée indienne a évacué ses positions à Amparai et Batticaloa, dans la province orientale. Paniquée et désorientée par la possibilité d'une offensive majeure des LTTE contre les positions de l'Armée nationale tamoule (TNA) dans la province orientale, l'administration de Perumal a intensifié sa politique impitoyable de conscription de masse. Les cadres de l'EPRLF ont enrôlé de force tous les jeunes hommes valides dans les rues, les sortant de leurs maisons et de leurs écoles, dans le but de renforcer les effectifs de leur milice et de protéger leur régime fragile et chancelant. Cette manœuvre désespérée de l'EPRLF pour s'accrocher au pouvoir en sacrifiant inutilement un grand nombre de recrues non entraînées et sans expérience du combat a valu à Perumal la colère du peuple tamoul. Les dirigeants des LTTE se trouvaient dans une situation très délicate. Soucieux d'éviter un bain de sang inutile, M. Pirabakaran a adressé un message urgent au président sri-lankais par l'intermédiaire de Bala, indiquant que les forces armées cinghalaises ne devaient pas s'impliquer dans l'affrontement entre les LTTE et le TNA. Il a également annoncé une amnistie pour tous les cadres armés de l'Armée nationale tamoule (TNA) qui se rendraient. Suite à cela, au début du mois de novembre 1989, les forces de guérilla du LTTE ont déferlé sur la province orientale, d'abord à Amparai, puis dans les semaines suivantes à Batticaloa, s'emparant facilement de toutes les bases militaires du TNA. Des milliers de jeunes recrues de la TNA se sont rendues aux colonnes avançantes des combattants des Tigres. Seuls les cadres radicaux de l'EPRLF ont résisté. Tous ceux qui s'étaient rendus furent immédiatement remis à leurs parents soulagés dans les districts de l'Est. Certains de ceux qui se sont rendus ont rejoint les LTTE.

Suite à l'effondrement de l'administration provinciale dans l'Est, M. Perumal a lancé des appels désespérés à M. Gandhi et à M. Premadasa pour qu'ils interviennent et empêchent les guérilleros du LTTE de prendre le contrôle de l'administration dans les districts abandonnés par l'armée indienne. Face aux élections générales et aux accusations de corruption dans le scandale Bofors, M. Gandhi a préféré ne pas donner suite à la demande de Perumal. Bien

que M. Premadasa fût au courant de la situation, il était surtout préoccupé par le retard pris dans la procédure de retrait. Il soupçonnait que le retard dans le retrait de l'IPKF était une manœuvre calculée de Delhi pour donner à Perumal le temps de se regrouper, de se réorganiser et de consolider sa machine militaire en ruine.

Après avoir chassé l'Armée nationale tamoule des districts d'Amparai et de Batticaloa, les LTTE se sont attelés à consolider leur autorité dans la région. Bala, Yogi et moi avons pris un hélicoptère de l'armée de l'air pour nous rendre à Batticaloa afin de participer à la Journée nationale des héros. M. Pirabakaran avait décrété le 27 novembre journée nationale en l'honneur des cadres martyrs des LTTE, et 1989 marquait le premier anniversaire de cette décision. Choisi en commémoration de Shankar, le premier cadre du LTTE à mourir dans la lutte, le Jour des Héros est devenu le jour le plus important du calendrier national du LTTE. Depuis sa création en 1989, la Journée des Héros est passée d'une simple journée à une semaine d'événements culminant le 27 novembre à 18h avec le rassemblement des familles dans les cimetières commémoratifs et le son des cloches à travers tout le territoire.

Pour célébrer cette journée de soulèvement national, nous sommes partis de Batticaloa pour nous rendre à Pottuvil, dans le district d'Amparai. Sur la route d'Amparai, le soulagement et la joie des habitants, à la vue des troupes indiennes qui avaient quitté le district, étaient manifestes. Des foules en liesse ont fait signe à notre convoi de véhicules et ont couvert de guirlandes les cadres du LTTE, et notre voyage a finalement duré deux fois plus longtemps que prévu. Au fur et à mesure de notre passage dans la région, les gens sortaient en courant de leurs maisons pour nous féliciter et nous exprimer leur gratitude, car les négociations avaient enfin permis de chasser les troupes indiennes de leurs terres. Dans tout Amparai, d'une ville à l'autre, des sanctuaires commémoratifs étaient disséminés, le drapeau rouge et jaune des LTTE flottait au vent, et des groupes de personnes se rassemblaient pour célébrer la Journée des Héros. Une foule nombreuse s'est rassemblée pour entendre les dirigeants des LTTE leur affirmer que la lutte pour leurs droits n'était pas terminée et qu'elle se poursuivait à un autre niveau. À Akkarapattu et Thirukovil, sur la côte orientale près de la ville de Batticaloa, les écoliers ont quitté leurs salles de classe et se sont précipités pour rejoindre la foule nombreuse qui attendait de voir et d'écouter les cadres du LTTE et leurs dirigeants. Les gens faisaient la queue aux lieux de rencontre, espérant avoir l'occasion d'exprimer leur reconnaissance en offrant des guirlandes de fleurs de jasmin aux cadres du LTTE.

Lors de nos entretiens privés avec M. Premadasa, celui-ci a exprimé le désir sincère de rencontrer le chef des LTTE, M. Pirabakaran. Il nous a dit qu'aucun des dirigeants cinghalais n'avait jamais rencontré cet homme et qu'ils avaient donc une vision déformée du chef des Tigres. Il a déclaré vouloir s'entretenir avec Pirabakaran afin de mieux le comprendre et d'établir une relation de travail avec lui. Selon lui, les relations personnelles fondées sur la compréhension empathique étaient cruciales en politique. M. Premadasa admirait Pirabakaran pour ses compétences militaires, son courage et sa détermination à affronter des forces redoutables. Il se demandait comment un jeune garçon issu d'un milieu modeste avait pu devenir un chef de guérilla populaire et légendaire. À son grand regret, nous avons dû faire comprendre au Président que M. Pirabakaran ne pouvait pas venir à Colombo pour des raisons de sécurité. Lorsque nous

étions au camp de base de Mullaitivu, Bala a dit à Pirabakaran que M. Premadasa était très désireux de le rencontrer. Pirabakaran a suggéré que nous emmenions M. Mahendraraja, son adjoint, lors de notre prochain voyage à Colombo et que nous le présentions au Président. C'est pour cette raison que Mathaya est venu à Colombo en décembre 1989 et a rencontré M. Premadasa lors de ses séances privées. Kittu est également venu à Colombo, mais pour une raison bien différente.

Début octobre, nous avons effectué notre deuxième visite dans la jungle de Mullaitivu pour rencontrer et consulter M. Pirabakaran. Au cours de cette visite, M. Pirabakaran a fait part à Bala de son souhait d'envoyer Kittu à Londres pour y être soigné de son amputation de la jambe. En apprenant la décision de l'envoyer à l'étranger, Kittu était visiblement partagé. Il aspirait indéniablement à ce qu'on lui pose une prothèse adaptée qui l'aiderait à marcher et à se déplacer. Mais c'était un homme profondément attaché à ses cadres et à sa patrie, et la perspective de s'en séparer était pour lui une source évidente de détresse. Kittu s'épanouissait dans un environnement où il pouvait former ses cadres et les encourager en fonction de leurs intérêts, et il lançait souvent de nouveaux projets auxquels ils pouvaient participer. Ainsi, à mesure que le jour de son départ approchait, il devenait plus silencieux ; comme beaucoup de ses cadres. Et je crois que l'une des scènes les plus pitoyables dont je me souviens est celle de ce guérillero légendaire pleurant sur l'épaule de M. Pirabakaran le jour où nous devions le sortir de la jungle d'Alampil. Ses hommes le transportèrent sur leurs épaules, dans un fauteuil, de la même manière qu'ils avaient transporté Bala auparavant, jusqu'à l'hélicoptère qui l'attendait. Fidèle à son habitude, Kittu fit bonne figure devant ses hommes durant la traversée de la jungle, leur témoignant son affection par les plaisanteries qu'il leur lançait.

Peu après son arrivée à Colombo, nous avons escorté Kittu jusqu'au Haut-Commissariat britannique. Après des discussions avec l'ambassadeur britannique, le visa d'entrée de Kittu au Royaume-Uni a été autorisé. Mais Kittu avait une affaire importante à régler avant son départ pour Londres. Après sa libération de la garde de l'IPKF, Kittu s'est rendu dans la jungle de Mullaitivu et s'est retrouvé séparé de sa petite amie, Cynthia, étudiante en médecine. Il était désormais impatient de la retrouver. À sa demande, elle a voyagé de Jaffna à Colombo pour le rencontrer. Peu de temps après, ils décidèrent de se marier. La mère de Kittu s'est précipitée de Valvettiturai à Colombo pour assister à la cérémonie. Les parents de Cynthia étaient déjà à Colombo. C'est ainsi que, le 25 octobre, dans l'une des chambres de l'hôtel où l'équipe des LTTE était logée pendant les pourparlers, eut lieu l'enregistrement du mariage de Kittu et Cynthia. Quelques jours plus tard, Kittu s'est envolé pour Londres et Cynthia l'a rejoint une fois les préparatifs de voyage effectués.

Rencontre avec Karunanidhi à Chennai

Lors des élections générales indiennes de décembre 1989, le parti du Congrès a été défait et Rajiv Gandhi a démissionné. M. V. P. Singh est devenu le nouveau Premier ministre. Pour le gouvernement de V. P. Singh, l'implication de Rajiv Gandhi au Sri Lanka constituait un grave

désastre diplomatique. M. Singh tenait à ne pas perpétuer l'héritage de la bétise de Rajiv, mais souhaitait plutôt établir de bonnes relations avec le Sri Lanka et les autres pays voisins. Constatant qu'il y avait un retard délibéré dans le processus de désengagement de l'IPKF, M. Singh a ordonné aux troupes indiennes de se retirer avant le 31 mars 1990. Cet événement a marqué le début de l'effondrement de l'administration provinciale de l'EPRLF. Paniqué par cette tournure des événements, M. Perumal s'est précipité à Delhi et à Chennai (Madras) pour supplier les dirigeants indiens de ne pas retirer l'armée indienne du Sri Lanka. Le nouveau Premier ministre, M. Singh, qui souhaitait adopter une relation non interventionniste et amicale avec le Sri Lanka, a rejeté la demande de M. Perumal. Ne trouvant aucune sympathie auprès de la nouvelle administration, le dirigeant de l'EPRLF s'est précipité au Tamil Nadu et a exhorté le ministre en chef, M. M. Karunanidhi, à l'aider à protéger son administration provinciale. M. Karunanidhi, qui critiquait ouvertement le comportement de l'armée indienne à l'encontre des Tamouls d'Eelam, conseilla à Perumal de conclure un accord avec les LTTE et de leur céder l'administration provinciale du Nord-Est. Perumal a supplié M. Karunanidhi de jouer le rôle de médiateur et de trouver un accord. C'est dans ces circonstances que Bala a reçu un appel téléphonique urgent dans sa chambre d'hôtel de la part du ministre en chef du Tamil Nadu, M. Karunanidhi – que Bala avait personnellement connu lors de notre séjour au Tamil Nadu – l'exhortant à venir à Chennai dès que possible. Il n'a pas révélé la nature du problème, mais a seulement laissé entendre qu'il était très urgent et important. Bala ne put refuser la demande du puissant ministre en chef du Tamil Nadu et accepta de partir. Après avoir obtenu la permission de M. Pirabakaran et de M. Premadasa, Bala, Yogi et moi-même nous sommes envolés pour Chennai quelques jours plus tard.

À Chennai, nous avons été logés à la maison d'hôtes du Port Trust sous haute sécurité. Le ministre en chef et son neveu, M. Murasoli Maran, nous ont rendu visite à trois reprises durant notre séjour. M. Karunanidhi a demandé si les LTTE partageraient le pouvoir avec l'EPRLF si le Conseil provincial du Nord-Est était reconstitué. Il a déclaré que la direction de l'EPRLF était prête à offrir la moitié des sièges du Conseil, ouvrant ainsi la voie à une participation égale des Tigres à l'administration provinciale du Nord-Est. Bala a expliqué au ministre en chef que les LTTE étaient prêts à affronter de nouvelles élections et que c'était au peuple du Tamil Eelam de choisir ses représentants. Il a dressé à M. Karunanidhi un tableau détaillé des crimes brutaux commis contre le peuple tamoul par les cadres armés de l'EPRLF en collusion avec l'armée d'occupation indienne. Selon Bala, l'administration de Perumal était méprisée par les Tamouls d'Eelam en raison de ses méfaits. L'EPRLF a pris le pouvoir grâce à des élections frauduleuses et a fonctionné comme un régime fantoche de l'IPKF. En raison des atrocités intolérables commises par l'armée indienne et les paramilitaires de l'EPRLF, les Tamouls souhaitaient que les Tigres prennent le pouvoir. Si de nouvelles élections étaient organisées dans le pays tamoul, Bala a convaincu le ministre en chef du Tamil Nadu que les LTTE remporteraient une victoire écrasante. M. Karunanidhi a finalement apporté son soutien à la position des LTTE et n'a pas insisté pour la mise en place d'une administration conjointe. Au cours de ces réunions, Bala a également dressé un bilan détaillé de la situation dans le Nord-Est. M. Karunanidhi semblait profondément perturbé. Outre les réunions à huis clos avec le ministre en chef, nous avons également rencontré plusieurs partisans du LTTE et des dirigeants du Tamil Nadu tels que

Vaiko (M. Gopalasamy) et M. Veeramany. Une conférence de presse a été organisée avant notre départ de Chennai à la fin de notre visite de cinq jours.

Au début de 1990, le gouvernement de Premadasa avait efficacement réprimé l'insurrection du JVP dans le sud du Sri Lanka. La guerre dans le Nord avait également pris fin avec un cessez-le-feu stable entre les forces sri-lankaises et les LTTE. L'armée indienne a cessé sa campagne et le processus de désengagement a été accéléré pour respecter le calendrier prévu pour la fin du mois de mars. Les LTTE se consolidaient dans les zones abandonnées par l'IPKF. Le Sri Lanka était, dans l'ensemble, stabilisé.

Les pourparlers de paix à Colombo se limitaient désormais à des séances privées entre le président et les LTTE. M. Hameed était un visiteur régulier de notre hôtel et poursuivait les discussions sur les questions liées à une solution politique. Étant donné que les LTTE s'étaient engagés à participer aux élections provinciales, les questions qui ont dominé les discussions étaient l'abrogation du sixième amendement à la constitution et la dissolution de l'administration provinciale de Perumal ; deux points cruciaux qui étaient devenus un sujet de discorde entre les LTTE et le régime de Premadasa.

Le sixième amendement à la Constitution de 1978 est une loi tristement célèbre qui maintient la structure unitaire de l'État sri-lankais et interdit le droit à la sécession. Elle fut promulguée par Jayawardene à la suite des émeutes raciales de 1983 afin d'apaiser les extrémistes bouddhistes cinghalais. En vertu de cette loi draconienne, quiconque prône ou encourage une politique sécessionniste appelant à un État tamoul indépendant est passible de sanctions sévères, notamment la perte des droits civiques et la confiscation de biens. Cette législation exige que tous les membres élus des institutions gouvernementales, c'est-à-dire le Parlement, les conseils provinciaux, les conseils municipaux, etc., prêtent serment d'allégeance à l'État unitaire. Les délégués du LTTE avaient catégoriquement déclaré à M. Premadasa et à M. Hameed qu'ils ne prêteraient en aucun cas serment d'allégeance à l'État unitaire. Cette législation était oppressive et étouffait la liberté fondamentale de choix et d'expression politiques, ont fait valoir les Tigres. Les LTTE étaient fermement attachés au principe d'autodétermination ; un droit légal auquel le peuple tamoul a droit. Le droit à l'autodétermination énonce la liberté de choix d'un peuple quant à son statut politique, un droit qui n'exclut pas la sécession, ont observé les délégués des LTTE. À moins que le sixième amendement, qui interdit le droit de choisir son destin politique, ne soit abrogé, les LTTE n'intégreraient pas le courant politique démocratique et ne participeraient pas aux élections, ont déclaré les Tigres à M. Premadasa.

Nationaliste cinghalais attaché à un État unitaire, M. Premadasa était mécontent de la revendication des LTTE. Mais en même temps, il ne souhaitait pas que les pourparlers de paix échouent à cause de cette question. Il a promis aux Tigres que son gouvernement abrogerait le sixième amendement si c'était la seule solution qui lui restait pour amener les LTTE à la vie politique démocratique et résoudre le problème ethnique. Pourtant, au fond de lui, il savait qu'abroger la loi était impossible, car cela nécessitait une majorité des deux tiers au Parlement, majorité qu'il ne possédait pas. De plus, il savait que les forces bouddhistes cinghalaises seraient en armes. M. Premadasa était face à un dilemme. Je pouvais voir des tensions sur son visage chaque fois que Bala évoquait la question de l'abrogation du sixième amendement.

Les délégués du LTTE ont également insisté sur le fait que le Conseil provincial du Nord-Est devait être dissous sans délai, arguant que l'EPRLF n'était pas le choix du peuple tamoul mais avait été installé par l'IPKF comme un régime fantoche et qu'il n'avait aucune légitimité pour administrer le Nord-Est. Les Tigres ont exhorté M. Premadasa à dissoudre le Conseil provincial et à organiser de nouvelles élections afin que les LTTE puissent démontrer au monde entier leur soutien populaire. M. Premadasa hésitait à s'engager sur cette question car il était confronté à de sérieux problèmes politiques et juridiques liés à la dissolution du Conseil. Le 13^e amendement comportait des clauses indélébiles qui empêchaient le président de dissoudre les conseils provinciaux à sa guise, sauf raisons spécifiques.

Les deux points soulevés par les LTTE avaient conduit les pourparlers à une impasse, mais aucune des deux parties n'était disposée à adopter une ligne de confrontation. Les relations entre les LTTE et l'administration de Premadasa étaient chaleureuses et amicales. M. Hameed a veillé à ce que rien ne se produise entre les protagonistes qui puisse mettre en péril la relation nouvellement formée, bâtie avec patience et efforts inlassables.

Conférence à Vaharai

Entre-temps, après avoir quitté Amparai et Batticaloa, les forces indiennes se sont retirées des districts du nord de Mullaitivu, Vavuniya, Mannar et Killinochchi. Un nombre important de troupes indiennes continuaient d'occuper la péninsule de Jaffna et les districts de Trincomalee. Pendant que la branche militaire des LTTE s'employait à prendre d'assaut les positions du TNA dans les districts du Nord abandonnés par l'IPKF, la branche politique des LTTE - le Front populaire des Tigres de libération (PFLT) - commençait à étendre ses structures de parti dans les districts orientaux de Batticaloa et d'Amparai. La conférence inaugurale du PFLT s'est tenue dans la ville côtière de Vaharai, dans le district de Batticaloa, entre le 24 février et le 1^{er} mars 1990. Bala, Yogaratnam Yogi, Murthy, d'autres cadres et moi-même nous sommes rendus à Batticaloa en hélicoptère de l'armée de l'air sri-lankaise, puis de là à Vaharai pour participer à cette conférence historique. Des cadres politiques de haut rang des LTTE, hommes et femmes, ont été acheminés par avion depuis tous les districts du Nord-Est et rassemblés à Vaharai, un lieu réputé pour sa beauté naturelle et sa tranquillité.

Soulagés que la guerre avec l'Inde soit enfin terminée et que les troupes indiennes quittent le territoire tamoul, les délégués du PLFT, réunis en grand nombre, étaient d'humeur festive. Le choix de la maison de repos Vaharai – idéalement située sur le sable blanc surplombant la mer – pour la conférence inaugurale a contribué à la bonne humeur générale parmi les délégués. Les délibérations de la conférence ont duré une semaine, période durant laquelle d'importantes résolutions relatives à des questions nationales et sociales cruciales ont été adoptées. En tête de liste des résolutions figurait l'engagement à abolir les injustices sociales et les discriminations fondées sur le système des castes, et l'émancipation des femmes devait être incluse dans le programme de travail du PLFT. Plus précisément, les déléguées ont exigé que des mesures soient prises pour mettre fin à l'exploitation, aux souffrances et à l'humiliation que subissent

les femmes en raison de la pratique de la dot. Une grande partie de l'attention des délégués s'est concentrée sur l'organisation du PLFT dans tout le Nord-Est. Il a été convenu que des mesures seraient immédiatement prises pour impliquer et mobiliser la participation politique de la population au sein du PLFT, et pour mettre en place des structures de parti depuis le niveau villageois jusqu'au niveau provincial dans chaque district.

Alors que la phase finale du retrait des troupes de l'IPKF approchait, M. Perumal, en tant que ministre en chef du Conseil provincial du Nord-Est, a pris une décision controversée. Le 1er mars, il a présenté une résolution transformant le Conseil provincial du Nord-Est en une Assemblée constituante ayant pour objectif de rédiger une constitution pour un État tamoul souverain et indépendant, qui serait appelé République démocratique d'Eelam. Cette mesure désespérée a été perçue à Colombo comme une déclaration unilatérale d'indépendance (DUI). M. Premadasa était indigné. Mais, comme les troupes indiennes étaient sur le point de quitter le district de Trincomalee, il ne prit aucune mesure contre Perumal. Il attendait la fin de la procédure de désintégration de l'IPKF. Le 24 mars, une semaine plus tôt que prévu, les derniers contingents de troupes indiennes quittèrent les quais du port de Trincomalee. M. Perumal et d'autres dirigeants de l'EPRLF ont fui en Inde avec les derniers soldats indiens.

Avec le départ de l'armée indienne, les LTTE ont pris le contrôle de la quasi-totalité des districts du Nord-Est. Les dirigeants des LTTE souhaitaient légitimer leur contrôle administratif sur le territoire tamoul. C'est dans ces circonstances que les délégués des LTTE ont rencontré le président et l'ont exhorté à dissoudre le Conseil provincial et à organiser de nouvelles élections. Nous avons indiqué à M. Premadasa que la déclaration unilatérale de M. Perumal constituait un motif valable pour la dissolution du Conseil. Il fallait un amendement au Parlement, que le parti au pouvoir de M. Premadasa aurait pu facilement obtenir. Mais le président a hésité. Il était désormais parfaitement clair pour les LTTE que M. Premadasa retardait délibérément l'exécution de ses promesses. M. Premadasa n'ignorait rien du fait que si de nouvelles élections étaient organisées, les Tigres accéderaient au pouvoir et installeraient une administration légitime dans la patrie tamoule. M. Premadasa craignait qu'une telle éventualité ne confère une légitimité internationale aux LTTE et ne les encourage à rechercher davantage de pouvoirs d'autonomie.

La stratégie des LTTE et le programme de Premadasa

Durant cette période, j'ai interrogé Bala en privé pour savoir si le fait de rechercher une alternative à l'indépendance politique et à la création d'un État était contraire à la politique établie des LTTE. Bala a répondu qu'il n'y avait aucune contradiction dans la stratégie politique des LTTE. Il m'a expliqué que l'objectif ultime des LTTE était la création d'un État indépendant fondé sur le droit à l'autodétermination des Tamouls, après l'échec de toutes les autres alternatives possibles de coexistence avec le peuple cinghalais. Il a déclaré que les LTTE étaient tout à fait déterminés à affronter les élections des conseils provinciaux dans le Nord-Est si Premadasa parvenait à surmonter les obstacles, à savoir la dissolution du Conseil,

l'abrogation du sixième amendement et la tenue de nouvelles élections. Pour les LTTE, il s'agissait d'une expérience radicale visant à tester la faisabilité de la coexistence. En optant pour cette solution alternative, les LTTE n'y perdraient rien. Si les Tigres remportaient les élections, ils transformeraient les concepts de patrie tamoule et de nation tamoule en réalités concrètes, qui étaient leurs idéaux politiques déclarés, a précisé Bala. M. Premadasa avait un autre objectif, un plan bien à lui pour s'attaquer aux LTTE. En conséquence, il a retardé la dissolution du Conseil et repoussé la perspective de nouvelles élections. Il s'est montré peu enclin à abroger le sixième amendement sur la question cruciale, arguant qu'obtenir une majorité des deux tiers au Parlement serait une tâche impossible. Finalement, les séances privées avec Premadasa n'avaient plus guère d'utilité sur le plan politique concret. Nous avons écouté avec une grande patience ses longs sermons sur un seul peuple et une seule nation où toutes les communautés pourraient vivre en paix et en harmonie selon les principes tripartites de ses fameux trois « C ».

Le plan secret de M. Premadasa a commencé à se dévoiler lorsque M. Hammed est venu nous rendre visite dans notre chambre d'hôtel pour une séance privée avec Bala et a ouvert une discussion sur le démantèlement des LTTE. C'était une journée très chaude à la mi-mai. La discussion s'est également enflammée, car le sujet abordé était très sensible. M. Hameed a déclaré qu'il exprimait les préoccupations et les angoisses du président. « M. Premadasa souhaite des élections libres et équitables où tous les partis et groupes, y compris l'EPRLF, puissent participer. Cela est impossible tant que les LTTE détiennent des armes et exercent une influence prépondérante dans le Nord-Est. Par conséquent, la reddition des armes des LTTE est une condition nécessaire à la tenue de nouvelles élections. C'est l'avis du Président et de certains ministres, notamment Ranjan Wijeratne », a déclaré M. Hameed d'une voix douce mais ferme. Bala s'est enquis de la raison pour laquelle le président n'avait pas soulevé la question des armes lors de sa rencontre avec les délégués des LTTE pendant ses séances privées. Bala a également déploré que, depuis le départ de l'IPKF, M. Premadasa tienne des réunions privées avec d'autres groupes tamouls hostiles aux LTTE. Il a expliqué à M. Hameed que la possession d'armes devait être considérée comme un élément crucial d'un dispositif de sécurité pour le peuple tamoul du Nord-Est. Le LTTE serait responsable de ce système de sécurité si une paix permanente était instaurée grâce à une solution politique durable. Pour maintenir ce système de sécurité et l'ordre public, les LTTE devraient disposer de personnel de sécurité formé et armé. Le LTTE disposait des effectifs, du matériel et de l'expérience nécessaires pour assurer un système de sécurité efficace au peuple tamoul, a déclaré Bala au négociateur en chef perplexe. « Il est prématuré d'aborder la question du désarmement des LTTE tant que votre président n'est pas disposé à lever les obstacles à la tenue de nouvelles élections, à savoir la dissolution du Conseil et l'abrogation du sixième amendement. De plus, le Conseil provincial lui-même ne constitue pas une base solide pour une solution permanente. Les LTTE ont décidé de participer aux élections provinciales à titre transitoire, et non comme solution définitive. Nous aspirions à la paix et à une coexistence harmonieuse avec le peuple cinghalais. Nous souhaitons créer des institutions démocratiques et participer à la vie politique démocratique. Nous coopérerons avec le gouvernement pour organiser des élections libres et équitables, offrant à tous les groupes et partis la possibilité d'y participer. Une fois élus, nous pourrions négocier

une solution permanente qui abordera la question cruciale de la sécurité du peuple tamoul », a expliqué Bala. M. Hameed a suggéré la création d'un système de police provincial comme élément de la structure administrative provinciale, transformant ainsi les guérilleros en policiers. « Même si cela était possible, les LTTE auraient besoin de plus d'hommes et de plus d'armes pour constituer une force de police de dix mille hommes pour le Nord-Est », a déclaré Bala. Dans ce cas, a déclaré Bala à M. Hammed avec sarcasme, le président devait fournir encore plus d'armes aux forces de police des LTTE. Ainsi, la discussion qui avait débuté sur la question du désarmement des LTTE s'est terminée par l'idée de réarmer les Tigres. M. Hameed avait l'air abattu lorsqu'il a quitté notre chambre d'hôtel.

Nous savions que M. Premadasa adoptait une ligne conflictuelle. Il n'était pas favorable à l'idée d'abroger le sixième amendement, qui aurait assoupli le cadre constitutionnel rigide du statut unitaire de l'État sri-lankais. Premadasa privilégiait une solution relevant du modèle d'état unitaire. Nationaliste convaincu, il s'opposait à tout modèle alternatif au régime politique unitaire. Après avoir écrasé la rébellion du JVP et obtenu le retrait des troupes indiennes, Premadasa se trouvait confronté à un nouveau dilemme. Comment gérer les LTTE. Il était encore possible de les intégrer pacifiquement au sein du courant politique démocratique dominant, pour lequel il avait dû abroger le tristement célèbre sixième amendement. L'autre solution était la confrontation : la répression militaire des LTTE. Ses ministres intransigeants et l'establishment militaire privilégiaient cette dernière option. Et il cédait à leurs pressions.

Lors d'une discussion sur les différentes options qui s'offraient à M. Premadasa à ce moment critique, M. Bradman Weerakoon, un proche conseiller et confident du Président, a déclaré : « Sa quatrième et dernière option aurait pu être directement inspirée de Machiavel, ou plus vraisemblablement, dans son style, de Kautilya : une fois l'IPKF éliminée et hors du pays, il aurait lancé les forces sri-lankaises, revigorées et renforcées, contre les LTTE épuisés, les aurait mis en déroute, aurait éliminé Pirabakaran et aurait rétabli l'ordre public, la bonne gouvernance, la paix et la prospérité dans le Nord-Est et sur l'ensemble du Sri Lanka. Je suis enclin à penser que, dans son plan d'ensemble final, cette dernière option aurait été très séduisante. » [6]

Comme Weerakoon l'a judicieusement perçu, M. Premadasa a choisi l'option militaire d'éliminer les LTTE. Pourtant, il l'a fait de manière sournoise, comme si les LTTE avaient rompu les négociations et déclenché la guerre. Sans aucun avertissement, il a autorisé les forces armées sri-lankaises, jusque-là confinées dans des casernes du Nord-Est depuis juillet 1987, à circuler librement et à affirmer l'autorité de l'État. Le haut commandement de l'armée, confiant après ses récentes victoires contre les rebelles du JVP, a adopté une attitude belliqueuse et a affronté les LTTE. Plusieurs incidents se sont produits, notamment dans l'Est, qui ont violé l'accord de cessez-le-feu et ont poussé les LTTE à bout.

À la fin du mois de mai 1990, de nouveaux contingents de troupes et des renforts de police ont été envoyés dans les districts de l'Est pour renforcer et fortifier les bases militaires et les postes de police. Alors que les troupes intensifiaient leurs patrouilles dans les villes et les villages, la tension montait entre les forces armées cinghalaises et les combattants des LTTE. Plusieurs incidents déplorables de harcèlement militaire à l'encontre de nos guérilleros ont eu lieu. Un

incident s'est produit près d'un camp militaire à Batticaloa, où deux hauts cadres des LTTE ont été désarmés par des militaires et contraints de s'agenouiller sur la route goudronnée sous un soleil de plomb pendant plusieurs heures. Une foule immense regardait. Incapable de supporter l'humiliation, l'un des combattants a avalé du cyanure et est mort sur le coup. Les soldats ont roué de coups l'autre combattant jusqu'à ce qu'il perde connaissance. Face à la multiplication des actes de harcèlement et de persécution, les dirigeants des Tigres ont compris que les forces armées sri-lankaises les provoquaient délibérément pour provoquer une confrontation. Les tentatives désespérées de Bala, qui se trouvait alors à Colombo, pour convaincre le président de contenir les forces gouvernementales furent vaines. Nous avons appris plus tard, par M. Hameed, que M. Premadasa avait donné des ordres au haut commandement militaire pour combler systématiquement le vide créé par le départ de l'IPKF. Ses instructions étaient de prendre le contrôle total des districts orientaux de Trincomalee, Batticaloa et Amparai, avant de s'étendre à la région nord. Premadasa était parfaitement conscient que la deuxième guerre d'Eelam était inévitable et il a préparé les forces armées à cette éventualité.

La goutte d'eau qui a fait déborder le vase a été un incident mineur de harcèlement à l'encontre d'une femme musulmane au poste de police de Batticaloa le 10 juin. L'ingérence des LTTE, qui ont remis en question le comportement de la police, a conduit à une confrontation armée entre les combattants des LTTE et la police. Les combats qui ont éclaté entre les Tigres et la police ont dégénéré en un affrontement plus large entre les LTTE et les forces armées sri-lankaises dans les régions tamoules du Nord-Est. Une guerre à part entière avait repris. Dans un effort désespéré de dernière minute pour obtenir la cessation des hostilités, M. Hameed s'est envolé pour Jaffna le 11 juin. J'ai accompagné Bala et d'autres cadres pour accueillir M. Hameed devant la base aérienne de Pallaly. Avant que M. Hameed n'atteigne le point de rendez-vous, des soldats sri-lankais indisciplinés, opposés à la paix, ont tiré sur son véhicule. Néanmoins, M. Hameed a rencontré M. Pirabakaran et d'autres dirigeants des LTTE. Ses efforts pour négocier une trêve se sont soldés par un échec, car les forces sri-lankaises des districts de l'Est étaient déterminées à poursuivre la guerre. Hormis M. Hameed, le président et ses ministres intransigeants n'étaient pas favorables à la paix. Alors que la guerre reprenait avec une intensité brutale, M. Ranjan Wijeratne, le vice-ministre de la Défense, tonna au Parlement : « Maintenant, je m'engage pleinement contre les LTTE. Nous les anéantirons. » [^7] Ainsi prirent fin les négociations malheureuses entre les LTTE et l'administration Premadasa.

[^1] : Daily News, Colombo, 18 mai 1989.

[^2] : Lettre au président Premadasa du Premier ministre indien M. Rajiv Gandhi datée du 30 juin 1989. Voir annexe.

[^3] : Lettre au Premier ministre indien M. Rajiv Gandhi au président Premadasa datée du 4 juillet 1989. Voir annexe.

[^4] : Lettre au président Premadasa du Premier ministre indien M. Rajiv Gandhi datée du 11 juillet 1989. Voir annexe.

[^5] : Ibid.

[^6] : Weerakoon. Bradman. Gouvernement du Sri Lanka - LTTE
Négociations de paix 1989/90, par le Dr Kumar Rupesinghe
édité Négociier la paix au Sri Lanka, page 155 publié
Par International Alert, Londres, Royaume-Uni, février 1998.
[^7] : Hansard, juin 1990.

9 Vivre en pleine guerre à Jaffna

Avec le départ des troupes indiennes du Sri Lanka en mars 1990, les LTTE ont envahi Jaffna en force, ont pris d'assaut le camp militaire de l'EPRLF à Maniyanthodamm, Ariyalai, et ont pris le contrôle total de la péninsule. Les forces armées sri-lankaises étaient confinées dans trois lieux stratégiques : le fort de Jaffna, la base aérienne de Pallaly et le col d'Elephant Pass. Faisant une pause dans les pourparlers de paix à Colombo, nous sommes arrivés à Jaffna fin mars et avons trouvé un logement temporaire dans une maison à Valvettiturai. À Jaffna et ailleurs dans la péninsule, nous avons pu constater le soulagement immense de la population suite au retrait de l'IPKF et sa joie immense face à sa liberté retrouvée. Après deux années de guerre et d'occupation militaire par une armée étrangère, les habitants de Jaffna reconstruisaient peu à peu leur vie et un sentiment de normalité et de tranquillité s'était installé. La bonne volonté du peuple et son soutien enthousiaste au LTTE ont été démontrés par sa participation massive à la réunion commémorative de Poopathy Amma [^1] au temple Nallur Kandasamy le 19 avril. La situation était similaire deux semaines plus tard, le 1er mai. Les rassemblements du 1er mai se sont déroulés dans une ambiance festive. Des dizaines de milliers de personnes venues de toute la péninsule de Jaffna se sont rassemblées pour entendre les dirigeants des LTTE leur dévoiler leurs projets d'avenir. Bala et Yogi ont informé la population des développements des négociations sensibles avec le gouvernement sri-lankais. J'ai également eu l'occasion de prendre la parole lors du rassemblement sur la question des travailleuses.

Nous avons profité de cette période de calme pour retrouver de nombreux anciens collègues et prendre des nouvelles de vieux amis. Sugi, la chef de l'aile féminine des LTTE, a décidé d'épouser Grazy, son petit ami de longue date. Son mariage, célébré dans sa maison de Mandaitivu, fut un moment de joie pour tous les cadres après des années sans événements sociaux. Bala avait également hâte de rendre visite à son ami d'école, M. Kandasamy, qui habite à Alvai, et de récupérer notre chien Jimmy. Cette créature ne nous avait pas oubliés après deux ans et courait joyeusement en rond dans l'enclos. Nous avons également rendu visite à toutes les familles de Vadamarachchi qui avaient pris de grands risques pour nous aider pendant ces jours éprouvants où nous étions poursuivis par l'armée indienne. Malheureusement, nous avons appris que de nombreux cadres qui nous avaient aidés lorsque nous étions dans la clandestinité avaient été tués lors de rafles menées par l'armée indienne. Interrogés sur le sort de Kingsley, on nous a indiqué qu'après notre départ de Vadamarachchi en 1987, il s'était rendu à Trincomalee où il avait été tué au combat.

L'euphorie du peuple tamoul fut de courte durée. Le déclenchement de la guerre avec le Sri Lanka au cours de la deuxième semaine de juin 1990 et l'échec des pourparlers de paix entre les LTTE et le régime de Premadasa mirent fin à l'atmosphère sereine ainsi qu'aux espoirs et aux

attentes qui régnaient à Jaffna. Avec la reprise des hostilités, l'administration de Premadasa a adopté des politiques répressives soumettant les civils tamouls à des souffrances extrêmes. L'électricité et les télécommunications furent coupées, plongeant Jaffna dans l'obscurité et l'isolant du reste du monde. L'État cinghalais a commencé à étrangler économiquement la nation tamoule. Un blocus économique strict a été imposé, provoquant de graves pénuries de nourriture et de médicaments dans le Nord. L'absence d'électricité et de carburant a paralysé les industries et les transports, et a gravement affecté l'agriculture. Le chômage était endémique et le coût de la vie était devenu extrêmement élevé.

Peu à peu, les conditions objectives de la guerre s'abattirent sur Jaffna. Lorsque les tirs d'artillerie et les bombardements aériens ont de nouveau retenti dans la péninsule, les habitants se sont précipités pour nettoyer leurs anciens bunkers ou en creuser de nouveaux. Le peuple de Jaffna, fier et toujours résilient, s'est préparé à affronter les défis de cette nouvelle tournure des événements.

Lorsque la guerre a éclaté, nous résidions près du phare de Munai, à Point Pedro. On ne pouvait rêver d'un endroit plus paradisiaque que cette élégante maison ancienne, située à seulement vingt-cinq mètres de la plage et entourée de cocotiers. Nous étions donc extrêmement réticents à l'abandonner, quel que soit le danger que nous courions. Soosai et nos gardes du corps nous ont encouragés à nous réfugier plus profondément à l'intérieur de Vadamarachchi. Ils nous ont avertis que les troupes sri-lankaises pourraient tenter un débarquement amphibie sur la plage en face de notre maison. Ce n'est que le bombardement régulier et aveugle des villages de pêcheurs côtiers par les canonnières de patrouille de la marine, et les fréquentes sorties d'avions, qui nous ont fait comprendre que le conseil de nous déplacer plus à l'intérieur des terres était judicieux.

Notre départ de la maison de plage de Point Pedro pour une autre résidence à Athiyaddy, Jaffna, a marqué le début d'une saga de déménagements successifs dans la péninsule et dans le Vanni pendant près d'une décennie, alors que nous devenions des cibles faciles pour l'armée de l'air sri-lankaise. Certaines des maisons que nous occupions ont été directement touchées par les bombardements. La belle et ancienne maison de Point Pedro a finalement été bombardée et partiellement détruite.

La bataille pour le fort de Jaffna

La reprise des hostilités entre les LTTE et le gouvernement sri-lankais a déplacé l'attention de la politique de paix et de dialogue vers la guerre de libération. La stratégie de libération des territoires occupés est revenue au premier plan.

D'après l'analyse de M. Pirabakaran, la garnison du fort occupant le cœur de Jaffna représentait un grave danger pour l'administration des LTTE. Construit il y a des siècles par les Hollandais, la sécurité étant leur principale préoccupation, le fort était situé le long de la côte nord de Jaffna, à proximité de la chaussée de Pannai qui reliait la péninsule aux îles de Mandaitivu

et de Kayts. Mais outre son emplacement stratégique crucial, la garnison du fort constituait également une menace sérieuse pour la vie des civils vivant dans la ville de Jaffna. Les troupes cinghalaises qui occupaient le fort lançaient régulièrement des attaques au mortier aveugles sur les zones civiles, causant de nombreuses victimes. L'hôpital général de Jaffna, situé à une courte distance du fort, a également été la cible de tirs de mortier. Terrifiés, patients et personnel étaient régulièrement contraints de quitter l'hôpital pour se réfugier dans des zones plus sûres lors de ces attaques. Tout aussi importante était la symbolique politique que représentait le fort. Pour les Tamouls, le fort, construit pendant la période de domination coloniale néerlandaise, symbolisait l'occupation étrangère de leur patrie. Pour l'État sri-lankais, l'occupation militaire du fort symbolisait sa « souveraineté » sur Jaffna et sa population. Par conséquent, les dirigeants des Tigres avaient des intérêts politiques et militaires considérables à prendre le contrôle du fort et étaient farouchement déterminés à y parvenir. Mais un assaut terrestre direct contre la garnison du fort aurait été suicidaire. Construit comme une forteresse imprenable, entourée de profonds fossés, le fort constituait un point d'appui redoutable. M. Pirabakaran a donc choisi de l'assiéger. Les mécanismes d'un siège furent mis en place dans un contexte de cessez-le-feu qui se détériorait, et celui-ci débuta le 18 juin 1990, une semaine seulement après le déclenchement des hostilités à grande échelle. Les unités de combat des LTTE ont encerclé l'enceinte du fort et, après avoir pris position dans des bunkers bien construits, ont pilonné le fort avec des obus de mortier. Des canons antiaériens de calibre cinquante ont été rapprochés du site et la puissance de feu combinée a suffi à interrompre efficacement le ravitaillement par hélicoptère des soldats assiégés. Encerclées et bombardées sans relâche par des tirs de mortier, et leurs lignes de ravitaillement coupées, les troupes cinghalaises subissaient une forte pression psychologique. Déterminé à empêcher la chute du fort, le régime de Premadasa entreprit une féroce campagne de bombardements à Jaffna pour soutenir les troupes assiégées. Tous les avions de combat et les hélicoptères de combat ont été mobilisés pour des bombardements aériens de jour comme de nuit. Les bombardements aériens intenses et les tirs d'artillerie (depuis la base de Pallaly) ont ravagé non seulement les environs du fort, mais se sont étendus sans distinction aux zones résidentielles de la ville. Cette campagne de bombardements aveugles a causé de lourdes pertes civiles et a finalement détruit des milliers de maisons à Jaffna. De nombreuses personnes ont quitté la zone et celles qui sont restées ont passé des heures dans leurs abris souterrains de fortune. Le court séjour que nous avons passé à Athiyaddy, à quelques kilomètres seulement du fort, fut un véritable cauchemar. Des hélicoptères de combat ont mitraillé la zone jour et nuit. Les bombardements aériens étaient continus. Nous vivions chaque jour dans la crainte qu'une bombe ne s'abatte sur notre maison à tout moment. Un jour, Banu, le commandant des LTTE à Jaffna, est venu chez nous et nous a sommés de quitter les lieux immédiatement. Il nous a dit que le service de renseignement militaire des LTTE avait appris que l'armée de l'air avait obtenu, par l'intermédiaire d'agents locaux, des informations sur l'emplacement de notre domicile. Sur ses conseils, nous avons quitté Jaffna pour aller vivre à Vathiri, Vadamarachchi. Quelques jours plus tard, nous avons appris que la maison d'Athiyaddy avait été réduite en ruines après avoir été touchée de plein fouet par une bombe baril.

Après un siège prolongé, le fort de Jaffna finit par tomber aux mains des combattants du LTTE le 26 septembre, jour anniversaire de la mort de Thileepan. Le siège avait duré 107 jours. Les

lignes de ravitaillement étant pratiquement coupées, les troupes sri-lankaises retranchées dans le fort étaient confrontées à la possibilité d'une mort lente par inanition. Finalement, l'armée sri-lankaise a lancé une opération secrète de nuit et a assuré le retrait des troupes par un tunnel souterrain menant à Jaffna. Rive de la lagune à l'arrière de la fortification.

La vie à Vadamarachchi

Notre retour à Vadamarachchi n'a guère changé le cours incertain de notre vie. Bien que les combats terrestres se déroulaient ailleurs – aux alentours du complexe militaire de Pallaly – Vadamarachchi subit des bombardements aériens, des raids d'hélicoptères et des tirs d'artillerie navale. Ces attaques régulières nous rappelaient constamment que nous vivions en temps de guerre. Les survols réguliers de Vadamarachchi par des avions et des hélicoptères de combat de l'armée de l'air sont devenus une source de terreur pour la population. L'apparition d'avions et d'hélicoptères dans le ciel les a fait fuir pour se mettre en sécurité. Ceux qui possédaient des bunkers ont emmené leurs enfants et se sont réfugiés dans les souterrains pour se protéger. Les moins chanceux (et ils étaient nombreux) regardaient les avions tourner dans le ciel pour tenter de deviner où le bombardement aurait lieu. Outre les bombes à haut pouvoir explosif, les avions larguaient des barils rudimentaires de fabrication artisanale contenant des substances inflammables telles que du goudron. Une famille entière serait anéantie si l'un de ces barils atteignait directement une maison. Tout aussi périlleux étaient les barils d'explosifs largués au hasard lorsque les avions de transport survolaient Vadamarachchi en route d'un endroit à l'autre. De façon répugnante, le personnel de l'armée de l'air a fait preuve de haine raciale en larguant des barils d'excréments sur la population tamoule. L'apparition des avions à réaction supersoniques a ajouté une dimension nouvelle et terrifiante à la guerre contre le peuple. Le bruit des avions de guerre qui approchaient et leur apparition dans le ciel sous la forme d'un point circulaire étaient comme un présage de mort. Le sifflement des bombardiers en piqué larguant leur cargaison mortelle était terrifiant. Ces bombardements aveugles sur des zones civiles ont causé de lourdes pertes humaines.

Les hélicoptères de combat ont également joué un rôle dans les meurtres, les mutilations et la terreur infligées aux populations. Le mitraillage des civils était un sport pour l'équipage des hélicoptères. Par exemple, je rendais visite à des amis qui habitent en face de l'hôpital local de Manthikai lorsque nous avons entendu un hélicoptère s'approcher de la zone. Nous savions tous qu'un hélicoptère à proximité signifiait que des ennuis étaient imminents. Tout le monde s'est mis en alerte en prévision de l'attaque. Soudain, le bruit des tirs de mitrailleuses automatiques a retenti dans l'air. L'hélicoptère volant à basse altitude survolait la zone commerçante de la ville de Point Pedro et tirait sans discernement sur les civils. Une fois les « divertissements » terminés, l'hélicoptère s'est approché de l'hôpital. Nous nous sommes abrités derrière un mur de béton pour tenter d'éviter les balles de calibre cinquante. Après une demi-heure environ de ce « tour de manège », l'hélicoptère a disparu. Heureusement, personne n'a été blessé lors de cette attaque. Mais ces fréquents raids d'hélicoptères rendaient les déplacements en véhicule ou en bus périlleux. Il est impossible de se souvenir du nombre de fois où notre véhicule s'est abrité

sous les arbres pour éviter d'être repéré par les hélicoptères. Je me souviens aussi d'avoir été poursuivi par un hélicoptère alors que nous traversions Vallai Veli (l'étendue), la route ouverte de deux miles qui relie Vadamarachchi à Valigamam à Jaffna. Plusieurs civils ont perdu la vie et de nombreux autres ont été blessés lorsque des hélicoptères ont mitraillé et tiré à la roquette sur des bus qui traversaient cette zone d'espace ouvert. Surchargés de passagers, les bus étaient incapables de se déplacer rapidement au son d'un hélicoptère qui approchait et se retrouvaient bloqués au milieu de la route, devenant ainsi des cibles faciles pour les équipages aériens qui semblaient prendre plaisir à tirer sur ces cibles civiles évidentes.

La marine sri-lankaise a également joué un rôle dans la destruction de Vadamarachchi. Des dizaines de personnes ont été tuées et blessées, et des centaines de maisons en béton le long de la bande côtière de Valvettiturai et de Point Pedro ont été réduites en ruines par des bombardements navals systématiques. Des bombardements navals ont interrompu mes cours de tamoul dans une maison à Thumpalai, à quelques centaines de mètres de la plage de Point Pedro, et ont contraint mon professeur et moi-même à nous réfugier dans le bunker.

Dans ces circonstances, nous étions contraints de vivre comme des taupes et, dans chaque maison que nous occupions, la première et la plus importante tâche consistait à creuser un bunker dans la cour. Profonds de six pieds et larges de deux pieds, en forme de L avec une entrée à l'arrière et à l'avant, et recouverts d'énormes troncs d'arbres et d'un tas de sacs de sable sur le dessus, ces sombres abris nous ont offert la sécurité pendant notre vie dans la péninsule de Jaffna, et plus tard, dans le Vanni. Notre dispositif de sécurité était assuré en partie par une équipe de gardes du corps logeant dans des maisons voisines ou dans des cottages situés dans l'enceinte de la propriété. Les clôtures qui entouraient les maisons où nous vivions étaient surélevées de plus de deux mètres et étaient faites de tôles de fer, ce qui leur donnait l'apparence d'un mini-camp militaire. Qu'on le veuille ou non, telle était la vie des cadres des LTTE. On pouvait facilement identifier ces maisons « iyakkam » (Mouvement) grâce à leur aspect extérieur.

Nouvelle image des cadres féminins

La chute du fort aux mains des LTTE a apporté une sécurité relative aux habitants de la ville et des banlieues environnantes. Nous avons décidé de retourner à Jaffna pour nous rapprocher du centre politique des LTTE. Au départ, nous avons loué une maison à Chundukili, près de la côte. De là, Bala avait un accès plus facile aux dirigeants et aux cadres des LTTE, ce qui facilitait son travail. Les femmes cadres avaient également de nombreux problèmes politiques à gérer et elles venaient souvent me voir pour en discuter. Gayathri, étudiante à l'université avant de rejoindre les LTTE et cadre supérieure du groupe « Oiseaux de la liberté », avait pris la direction de la revue mensuelle féminine « Suthanthira Paravaikal ». Elle venait régulièrement, à la recherche d'idées pour le magazine. Jeyanthi était désormais responsable de l'aile militaire féminine et Jeya (qui vivait avec nous à Chennai) était la dirigeante du Front des femmes, l'aile politique des femmes du LTTE. Jeyanthi et Jeya, toutes deux originaires de Vadamarachchi,

faisaient partie du premier groupe de filles formées au Tamil Nadu en 1985. Theepa, également originaire de Chennai et membre du premier groupe de stagiaires, était une proche confidente de Jeyanthi. Toutes les trois étaient proches de nous et Jeyanthi organisait souvent des sorties pour nous à ses bases. Sa base principale était un immense centre d'entraînement à Kalally, Thenmarachchi, et l'autre à Polygandy, dans le district de Vadamarachchi. Bala était souvent incluse dans ces sorties pour donner des cours de politique et de sociologie aux cadres féminins et pour les tenir informées des développements politiques.

Mais désormais, l'image des femmes cadres avait fondamentalement changé. Les guérilleros du LTTE, armés de fusils et vêtus d'uniformes de camouflage, qui ont marché sur Jaffna après le retrait des Indiens en 1990, représentaient une rupture radicale avec les jeunes femmes vêtues de façon décontractée qui, deux ans plus tôt, s'étaient repliées en désordre dans les jungles du Vanni. Ils étaient désormais bien entraînés, aguerris au combat et confiants. Il était évident pour la foule rassemblée pour assister au spectacle des patrouilles de contingents féminins qu'une nouvelle vague avait déferlé sur la société, ce qui a suscité un débat considérable. Si beaucoup admiraient le sacrifice et l'engagement des combattantes, ils se sentaient également menacés par la possibilité d'un changement fondamental du rôle et de l'image des femmes tamoules et de son impact sur la culture. Le débat éternel – tradition contre changement – a refait surface et s'est concentré sur les cadres féminines elles-mêmes. Pour une partie des Tamouls conservateurs de Jaffna, la vue de jeunes femmes tamoules célibataires en treillis militaire patrouillant dans les rues de Jaffna avec des fusils contrastait fortement avec l'image historique de femmes tamoules discrètes aux longs cheveux, vêtues de saris ou de robes, et signifiait donc le glas de la tradition et une menace pour leur culture. Le débat entre l'inné et l'acquis était débattu en termes de bon sens dans tous les foyers, et la bataille entre tradition et changement était souvent passionnée. Beaucoup considéraient que le rôle des femmes cadres en tant que combattantes armées pour la liberté était « contre nature » pour des femmes. Pour eux, le destin d'une femme était déterminé par sa biologie. Non seulement elles étaient « plus faibles » que les hommes, mais leur rôle essentiel dans la vie était celui de porteuse et d'éleveuse d'enfants. Les conséquences de toute violation de ces rôles préétablis seraient considérables et perturberaient l'ordre social et la discipline, affirmait-on. Les femmes étaient la pierre angulaire du mariage et de la structure familiale, et penser ou se comporter autrement, selon cet argument, annoncerait la fin de la culture centrée sur la famille. Selon eux, les femmes étaient respectées et traitées sur un pied d'égalité, mais dans un rôle socio-familial différent. Une réaction réactionnaire a contesté la nécessité et la pertinence de la « libération des femmes » pour les femmes tamoules et la société de Jaffna. Mais, selon moi, ces arguments étaient à la fois déplacés et déformés, et découlaient en grande partie de l'incapacité à définir clairement ce que signifiait la « libération des femmes » pour les femmes tamoules. S'il est vrai que la participation des femmes à la lutte armée constitue une intervention radicale pour les femmes dans la société tamoule, il faut garder à l'esprit que la participation militaire n'est pas une fin en soi, mais qu'elle poursuit des objectifs plus larges. Dans la société de Jaffna, les objectifs plus larges de l'implication des femmes dans la lutte ont d'abord été perdus de vue et l'accent a été mis sur la représentation des femmes armées. En substance, les femmes en uniforme symbolisaient désormais l'image de la « libération des femmes » à Jaffna. Inévitablement, une telle image n'était pas attrayante

pour une grande partie des femmes tamoules et pour le public en général. La controverse a été encore plus vive lorsque les femmes des LTTE ont pris la décision audacieuse de se couper leurs longs cheveux noirs. Les longs cheveux tressés et attachés faisaient partie de l'image des femmes du LTTE et constituaient une capitulation symbolique face aux images dominantes des femmes tamoules. Mais lorsque des femmes des LTTE sont apparues en société avec les cheveux courts, elles ont provoqué un tollé et des accusations de tentatives de sabotage ou de destruction de la culture ont été portées contre ces combattantes. Mais la réaction formidable des cadres féminins à la décision de les autoriser à porter les cheveux courts reflétait une aspiration chez les femmes à se débarrasser de cette parure chronophage. Mais la décision a en réalité été prise sur la base de considérations militaires. L'entretien de longues tresses était une contrainte pour les jeunes femmes pendant l'entraînement et les opérations militaires. Cependant, tous les cadres ne se coupent pas les cheveux. Beaucoup aimaient avoir les cheveux longs et les conservaient donc. Certaines femmes cadres s'accrochaient à leurs cheveux au nom de la « tradition ». Pour moi, le simple fait qu'elles aient eu le choix en la matière représentait un progrès pour les femmes.

Les cadres féminins sont restées imperturbables face aux critiques formulées à l'encontre de leur participation. Déterminés à atteindre cet objectif, ils ont traversé cette épreuve avec une grande dignité et une grande confiance. De nombreuses jeunes femmes ont continué à rejoindre la lutte et le choc initial que cela a provoqué chez les parents s'est finalement estompé à mesure qu'ils acceptaient une réalité qu'ils ne pouvaient plus déterminer. L'engagement des femmes dans la lutte armée est devenu une norme acceptée par la société tamoule, et la culture ne s'est pas effondrée comme beaucoup le craignaient ou l'avaient prédit.

L'organisation militaire des combattantes des LTTE s'étant désormais développée, elle commença à jouer un rôle crucial dans la guerre de libération. Cela s'est avéré évident lors de la bataille d'Elephant Pass, qui a débuté le 10 juillet 1991. Plusieurs unités de femmes combattantes ont joué un rôle actif dans cette bataille majeure et ont fait preuve d'un courage et d'un héroïsme exceptionnels. Cette confrontation sanglante entre les LTTE et les forces armées sri-lankaises a duré vingt-quatre jours. Sans armes conventionnelles ni système de défense aérienne adéquat, et combattant sur un terrain découvert et défavorable, les LTTE ont subi de lourdes pertes et ont finalement dû se retirer tactiquement du champ de bataille. 573 Tigres ont été tués, dont 123 femmes combattantes. Des centaines de personnes ont été blessées. Bien qu'il s'agisse d'un désastre militaire majeur, les LTTE ont tiré de cette expérience la nécessité et l'importance de transformer leurs forces en une formation conventionnelle. Mais l'un des aspects les plus importants de cette bataille fut l'unité entre les LTTE et la population, tant dans la préparation que pendant cette offensive. La présence d'une importante installation militaire sri-lankaise aux portes de Jaffna était une source évidente de ressentiment parmi la population. La perspective d'une invasion et de la libre circulation des habitants de la péninsule vers le Vanni enthousiasmait et enthousiasme la population. Le soutien apporté par la population de Jaffna à la campagne des LTTE à Elephant Pass a pris de nombreuses formes, allant de la simple offrande de nourriture aux combattants à la fourniture de moyens de transport. Mon expérience médicale faisait de moi la personne idéale pour soigner les cadres blessés et j'ai proposé mon aide à la campagne dans ce domaine. Jeyanthi et Jeya ont installé deux postes médicaux à quatre cents mètres de chez nous, et je devais être responsable des filles blessées

qui y seraient soignées. Mais comme j'allais l'apprendre, soigner les blessures de guerre dans un dispositif médical de fortune est une expérience bien différente des soins infirmiers de routine prodigués aux patients chirurgicaux et médicaux, soutenus par une infrastructure de santé massive. Le traitement des plaies déchirées par des éclats d'obus tranchants comme des rasoirs contraste également avec la plaie chirurgicale nette d'une appendicectomie. La mutilation de la jambe fine d'une jeune fille de dix-huit ans par la force d'une balle de calibre cinquante a un impact différent sur la pensée que la fracture de la jambe d'un adolescent lors d'exercices de gymnastique de routine.

Outre mon expérience professionnelle en soins infirmiers, les médecins de l'organisation avaient formé toutes les jeunes femmes membres du personnel médical des LTTE. Néanmoins, grâce à cette formation de base en soins infirmiers et à un équipement médical minimal, ces jeunes femmes ont admirablement fait face aux blessures complexes et dévastatrices qu'elles ont subies. Des dizaines de jeunes combattantes grièvement blessées ont transité par ces bases médicales. Beaucoup pleuraient de douleur et leurs amis, moins gravement blessés, les réconfortaient. La patience des jeunes femmes qui répondaient aux besoins des cadres blessés était infinie. Bien que leur technique n'ait pas été professionnelle, le soin apporté aux soins des blessures a permis de minimiser les risques d'infection. Mais si la vue de blessures dévastatrices chez des jeunes gens suffisait à susciter la réflexion chez n'importe qui, c'était un plaisir de prendre soin de ces jeunes femmes qui n'étaient nullement démoralisées par leurs expériences ou leurs blessures. Nous plaisantions et riions souvent pour surmonter leur douleur pendant le traitement. « Si ta tante touche ta plaie, elle guérira », disait systématiquement les femmes blessées. Honnêtement, je pense que leur guérison rapide était davantage due à leur jeunesse qu'à une quelconque habileté de ma part pour soigner leurs blessures. Néanmoins, j'étais heureuse qu'ils aient confiance en la façon dont je prenais soin d'eux.

La présence de bases médicales féminines des LTTE à Chundukili était un secret de polichinelle parmi la population. Par la suite, l'image de jeunes « filles de la terre » alitées, blessées sur le champ de bataille, a suscité une grande sympathie de la part de la population de Jaffna, qui a répondu de tout cœur, démontrant sa sollicitude et sa solidarité envers les combattantes en apportant aux bases médicales des couvertures, de jeunes noix de coco, des plats cuisinés, etc. Les militaires sri-lankais ont également été informés de l'existence de ces bases médicales temporaires à Chundukili. Alors, quand un jour, vers le milieu de la matinée, l'armée de l'air sri-lankaise a lancé un raid aérien sur les bases, j'étais furieux. Je venais de quitter les lieux lorsque le raid a eu lieu. J'étais allé voir si des problèmes particuliers nécessitaient une attention particulière. Cinq minutes à peine après avoir quitté la base et être arrivé chez moi, une énorme explosion m'a projeté au sol. J'ai immédiatement pensé que notre maison avait été bombardée. J'ai bondi et me suis enfui vers le bunker, et juste au moment où je franchissais la porte, une autre explosion a secoué les environs. Des ondes de choc m'ont effleuré le visage et des éclats d'obus brûlants ont traversé la porte du bunker. Peu de temps après l'explosion, nos gardes du corps sont arrivés en courant pour m'annoncer que les avions supersoniques avaient disparu et que je pouvais sortir du bunker en toute sécurité. Nous étions tous un peu secoués par cet incident et nous nous demandions où les bombes étaient tombées. C'est alors que j'ai appris que les centres médicaux pour femmes avaient été touchés. Je me suis précipitée sur

les lieux, craignant l'ampleur des pertes parmi les femmes blessées. Miraculeusement, à part quelques égratignures, personne n'avait été blessé ni tué. Ils ont entendu l'avion de chasse survoler la ville de Jaffna et se sont précipités vers le bunker pour s'y mettre à l'abri, ce qui leur a permis d'éviter des pertes. Mais, tragiquement, une civile qui passait par là a eu la tête arrachée et est morte sur le coup. Les bombardements réguliers effectués par des avions de chasse supersoniques aux alentours de notre maison après l'offensive des LTTE à Elephant Pass ont fait craindre que notre résidence ne soit prise pour cible. Nous avons déménagé de Chundukili à Kokkuvil, où notre maison était plus difficile à repérer depuis les airs. Nous y avons résidé pendant les dernières années que nous avons passées à Jaffna.

L'administration des LTTE à Jaffna

Les habitants de Jaffna ont adapté leur vie aux conditions de la guerre et ont repris leurs habitudes quotidiennes. Entre-temps, les LTTE développaient leurs ailes militaires et politiques ainsi que d'autres structures d'administration civile. Les Tigres ont permis à plusieurs institutions gouvernementales de fonctionner, à l'exception du maintien de l'ordre. La structure administrative de l'État, le système Kachcheri, les ministères de l'Éducation, de la Santé, des Transports, de l'Agriculture, etc., ont continué à fonctionner comme d'habitude grâce aux fonds gouvernementaux. Les LTTE ont créé une administration « parallèle » pour surveiller et superviser les fonctions des institutions centrales. Les Tigres ont également assimilé des civils possédant expérience et expertise pour gérer leurs structures clandestines. Une section financière a été créée sous la direction de M. Tamilenth, assistée de comptables civils qualifiés. Un système fiscal efficace a été mis en place. Des taxes étaient prélevées sur la classe des marchands et des hommes d'affaires de taille moyenne. Un Institut de recherche et de développement économiques, créé avant l'arrivée de l'IPKF, a été développé pour promouvoir le bien-être économique du peuple tamoul. Finalement, une force de police puis un système judiciaire ont été mis en place pour maintenir l'ordre public. Autrement dit, les LTTE ont créé un État de facto effectif, avec leur quartier général à Jaffna et des antennes administratives dans tous les territoires sous leur contrôle dans le Nord-Est. Pendant que M. Pirabakaran consolidait son contrôle administratif sur le Nord, M. Premadasa déployait ses forces armées dans l'Est. Les troupes sri-lankaises ont pris d'assaut les positions des LTTE dans les villes et villages de la région côtière orientale et ont repoussé les guérilleros tigres dans leurs cachettes au cœur de la jungle.

Néanmoins, depuis notre arrivée à Jaffna, le Front populaire des Tigres de libération (FPLT), l'organisation politique des LTTE, a continué à fonctionner avec son siège central à Kondavil, Jaffna. Des antennes du FPLT ont été ouvertes dans toute la péninsule. Hormis le maintien de l'ordre et les finances, le FPLT contrôlait toutes les structures administratives civiles. L'intégration de civils au sein du FPLT et dans les services administratifs a renforcé l'image des LTTE en tant qu'organisation du peuple. Mais avec le temps, l'administration des LTTE à Jaffna a fait l'objet de critiques. L'instauration d'un système de laissez-passer pour endiguer le flux de jeunes Tamouls se rendant à Colombo pour aller chercher l'asile dans les pays occidentaux était une question extrêmement controversée. L'objectif du LTTE derrière le

système de laissez-passer était d'endiguer l'exode de la population hors du pays, empêchant ainsi l'effondrement du tissu social. Mais bien sûr, la politique des LTTE est entrée en conflit avec les aspirations des parents qui souhaitaient que leurs enfants échappent aux conditions de la guerre et cherchent une vie meilleure à l'étranger. Un autre sujet qui a suscité la controverse et les critiques a été l'interdiction imposée aux films tamouls. Les dirigeants du LTTE estimaient que la plupart des films tamouls étaient une caricature superficielle de la réalité et qu'ils pervertissaient la conscience du peuple. Le peuple pensait autrement. De nombreuses personnes, à juste titre selon moi, estimaient qu'elles devaient non seulement avoir le droit de choisir, mais aussi qu'elles étaient capables d'exercer une autocensure dans leur choix de films. Un autre élément important à prendre en compte dans la controverse entourant cette question était le manque de divertissements disponibles pour la population. Ce n'est que lorsqu'on est privé de loisirs qu'on comprend leur importance pour le bien-être de la vie humaine. Le peuple aspirait à une forme de divertissement dans une vie turbulente, marquée par la guerre et la violence. De nombreux civils sont venus nous rendre visite et nous ont fait part de leurs frustrations. Sur plusieurs points, nous partagions leurs points de vue. Mais la vie à Jaffna a continué, malgré les critiques. La plupart des gens toléraient et pardonnaient les insuffisances de l'administration des LTTE, arguant qu'il s'agissait de leurs enfants, autant que de leurs combattants pour la liberté. La population comprenait avec compassion les difficultés extrêmes auxquelles étaient confrontés les Tigres pour mener une guerre totale contre un État moderne et administrer simultanément les territoires contrôlés. Étonnamment, la mise en place d'une administration policière et d'un système judiciaire a entraîné une baisse substantielle du taux de criminalité à Jaffna. Dans une démarche radicale, la police du Tamil Eelam a recruté et formé des femmes policières afin d'encourager et d'accroître la participation des femmes dans l'administration du LTTE. On affirmait que la présence de femmes policières au sein des forces de l'ordre encouragerait les femmes à signaler les persécutions et les crimes dont elles sont victimes, et que justice serait rendue. Les femmes se sentaient plus en sécurité grâce à la présence de femmes cadres et de femmes policières dans les rues, habilitées à arrêter et à punir les activités criminelles. Un aspect remarquable et admirable de l'administration des LTTE était la liberté dont bénéficiaient les femmes lorsqu'elles voyageaient seules, notamment tard le soir.

Les LTTE, malgré leurs ressources limitées, ont également promu l'éducation. Sans interférer avec le système éducatif de l'État, une organisation éducative a été créée sous la direction de Baby Subramaniam (Illam Kumaran) pour aider et faire progresser le système existant en introduisant dans le programme de nouveaux manuels sur la langue, la culture et l'histoire tamoules. Les manuels scolaires produits par le ministère de l'Éducation sri-lankais présentaient une version déformée de l'histoire et de la civilisation tamoules. Prenant ce fait en considération, l'organisation éducative des LTTE a publié des textes soulignant la profondeur et la beauté de la langue ainsi que l'histoire authentique des Tamouls d'Eelam. La politique éclairée du LTTE en matière d'éducation était en parfaite adéquation avec la passion du peuple tamoul pour l'apprentissage et fut bien accueillie par la société de Jaffna.

Femmes combattantes

Entre-temps, des affrontements armés ont éclaté sur différents fronts entre les Tigres de libération et les forces sri-lankaises, et la participation des femmes combattantes est devenue partie intégrante de la guerre de libération. La bataille d'Elephant Pass, dans laquelle les femmes combattantes ont joué un rôle crucial, a été suivie d'une bataille défensive à Manal Aru, également connue sous le nom d'« Opération Éclair » (Minal). Des unités de femmes combattantes qui « occupaient » les bunkers de défense des LTTE à la périphérie de la base aérienne de Pallaly ont lancé des opérations audacieuses contre les mini-camps de l'armée sri-lankaise. Et à mesure que l'histoire de la participation des femmes à l'armée s'approfondissait et que je découvrais des récits d'héroïsme, j'ai ressenti le désir de consigner, pour la postérité, certaines des situations et expériences étonnantes auxquelles ces jeunes femmes avaient été confrontées. Le temps et les événements défilaient à un rythme effréné, et si l'histoire n'était pas consignée immédiatement, elle risquait d'être censurée par des souvenirs qui s'estompaient et des faits brouillés par des situations en constante évolution. J'ai donc décidé d'écrire un livre pour documenter l'histoire de la branche militaire féminine des LTTE. Jeyanthi, la responsable de l'aile militaire féminine, a pleinement coopéré à cette entreprise et a volontiers mis à disposition pour des entretiens le plus grand nombre possible de combattantes ayant participé aux différentes batailles. Les commandantes sont venues chez nous pour discuter d'histoire. Je me suis rendu dans leurs camps et j'ai mené des entretiens. Mais alors que le livre contient des extraits d'entretiens avec des personnes en particulier, c'était une expérience très émouvante et touchante de les entendre et de les voir raconter leurs histoires en personne. Nombre d'entre eux baissaient la voix par respect lorsqu'ils évoquaient le nom d'un de leurs amis ou collègues martyrs. Certains d'entre eux ont éprouvé une grande joie en accomplissant un acte d'héroïsme. Une ou deux femmes ont trouvé plus facile de rejouer une situation difficile. Il arrivait parfois qu'une combattante se torde les doigts lorsqu'elle avait du mal à mettre des mots sur une expérience particulière. Beaucoup de femmes ont utilisé le mot « effrayées », mais aucune n'a utilisé le mot « fuir ». Tous redressèrent les épaules en commentant la victoire sur le champ de bataille. Des groupes de femmes combattantes ont raconté comment elles avaient bravé les bombardements pour atteindre les combattants de première ligne et leur fournir des munitions dont ils avaient un besoin urgent. D'autres jeunes filles ont souligné l'importance de fournir des repas réguliers aux combattants, même au prix de leur propre faim et soif. Les légendes abondaient sur des équipes médicales risquant leur vie pour soigner et évacuer les soldats blessés du champ de bataille. Certaines de ces combattantes étaient fières d'avoir réussi à s'échapper des rafles organisées par des contingents de troupes sri-lankaises. On racontait les prémonitions de mort de leurs amis, qui se sont finalement réalisées. Et tandis que je discutais avec ces jeunes femmes et qu'elles me révélaient des incidents et des événements extraordinaires et uniques, il m'était impossible de ne pas ressentir d'admiration et d'honneur en leur présence. Ainsi, après avoir été admise dans leur vie et avoir partagé leurs histoires avec eux, j'ai pu comprendre la totalité de leurs expériences, leur niveau d'engagement et la profondeur de leur sacrifice. Il est donc extrêmement troublant de lire des critiques à l'égard des femmes des LTTE émanant de personnes qui n'ont absolument aucune idée du sujet sur lequel elles écrivent.

L'ouvrage *Women Fighters of Liberation Tigers* a été publié à Jaffna le 1er janvier 1993. Plus tard, le Secrétariat international des LTTE l'a publié simultanément à Londres et à Paris. Cet ouvrage offre un aperçu historique de la naissance et du développement de l'organisation militaire féminine des Tigres de libération. Il documente, de manière assez détaillée, l'engagement des femmes combattantes dans diverses actions de la guerre de libération. Commenant par leur incorporation initiale lors de la première bataille de Mannar en octobre 1986 et se terminant par l'assaut majeur contre le grand complexe militaire de Pallaly le 23 novembre 1992, l'ouvrage retrace six années de lutte armée des combattantes du LTTE. En dévoilant cette histoire, j'ai tenté de dépeindre la croissance et le développement systématiques des forces combattantes féminines et leurs multiples expériences, allant de la guérilla dans la jungle à une guerre mobile semi-conventionnelle plus avancée. J'ai également esquissé le rôle significatif joué par les femmes combattantes dans l'engagement d'une redoutable machine militaire – l'armée indienne – dans une guérilla urbaine et en jungle qui les a transformées en une force de combat efficace. Un chapitre du livre est consacré au recrutement et à la formation des cadres féminins. Selon moi, la formation rigoureuse dispensée par les LTTE transformait les cadres féminins en combattantes disciplinées et armées, capables d'affronter les situations de combat les plus difficiles et les plus dangereuses.

Historiquement, les femmes du Tamil Eelam ont été politiquement conscientes et ont participé activement à la lutte nationale tamoule pour l'autodétermination. Ils furent les forces actives des luttes politiques non violentes des années soixante et soixante-dix. Comme je l'ai démontré dans mon livre, la participation des femmes à la lutte armée était un prolongement de leur participation à la lutte nationale pour la libération. De plus, j'ai expliqué que les conditions objectives et subjectives qui ont conduit à l'implication des femmes dans le mouvement de résistance armée « ont été façonnées par des processus historiques spécifiques d'oppression d'État ». [2] En tant que partie intégrante de la formation nationale et en tant que victimes directes de l'oppression de l'État, les femmes tamoules se sont portées volontaires pour rejoindre le mouvement de résistance car il s'agissait d'une lutte du peuple, ai-je soutenu.

Réponse aux critiques

Dans l'introduction du livre, j'ai clairement indiqué que cet ouvrage n'avait pas pour but d'être un document théorique sur le féminisme. « Il n'entre pas dans le cadre de ce texte de présenter un exposé exhaustif des nombreuses problématiques féministes auxquelles les femmes combattantes sont confrontées. Néanmoins, quelques-unes de ces problématiques sont brièvement abordées tout au long du texte », ai-je commenté. [3]

Comme il existe très peu d'écrits en anglais sur les femmes dans la lutte armée des LTTE, mon livre, paru en 1993, est devenu par la suite la cible des critiques féministes à l'égard des femmes des LTTE. Il y a indéniablement toujours une place pour la critique en politique. Il existe pourtant deux aspects à la critique : négatif et positif. Certaines critiques sont constructives. Leur analyse est objective et équilibrée. Ces critiques constructives sont utiles et doivent être

saluées pour leur valeur positive, car elles tentent de révéler la vérité du phénomène étudié sans parti pris ni préjugé. En revanche, la critique négative est essentiellement destructrice ; C'est une négation de l'analyse objective. Elles sont souvent erronées et n'apportent rien à la compréhension de la réalité objective étudiée. À la tête de cette offensive contre les femmes tamoules dans la lutte armée se trouvent certains militants des droits de l'homme et féministes. Que ce soit par choix ou par malchance, ils constituent souvent le centre intellectuel de l'appareil répressif de l'État, dont la principale préoccupation est de saper la légitimité de la résistance armée tamoule en tant que mode de lutte politique. Critiquer la participation des femmes tamoules à la lutte armée est le moyen par lequel ils parviennent à lancer une attaque plus large contre la lutte politique tamoule en général. Ainsi, ces critiques visent également à nier aux femmes, en tant que partie intégrante des opprimés, leur droit de se défendre contre la menace qui pèse sur leur survie.

Il existe aussi des écrivaines féministes qui ont rédigé des critiques approfondies à l'égard des combattantes du LTTE sans une connaissance et une compréhension suffisantes des conditions historiques spécifiques qui ont conduit à la participation des femmes tamoules à la résistance armée. Certaines d'entre elles sont des féministes cinghalaises dont les opinions sont empreintes de préjugés et prisonnières du discours chauvin de l'establishment cinghalais. Il existe aussi des critiques féministes tamoules nées et élevées à Colombo, qui ont étudié à l'étranger et qui ont peu ou pas de connaissance des conditions concrètes de répression ou de résistance dans la patrie tamoule. Bien que les intellectuels érudits tirent leurs « données » de la littérature déformée produite par les médias de Colombo. Ce sont des visionnaires messianiques qui prétendent avoir transcendé leur identité culturelle tamoule pour atteindre les plus hauts idéaux d'un univers multiculturel et qui considèrent la lutte tamoule comme une simple manifestation perversifiée d'un nationalisme étroit. Radhika Coomaraswamy est l'une de ces critiques. Dans un article très controversé intitulé « Femmes du LTTE - Est-ce cela la libération ? » publié dans un hebdomadaire de Colombo [4], Mme Coomaraswamy a créé une agitation parmi les penseurs sociaux et politiques du Sri Lanka. La polémique découle de sa représentation grossièrement erronée des femmes tamoules dans la lutte armée. Il était également important qu'elle condamne généralement la lutte armée comme mode de lutte politique. Mais dans son analyse du rôle des femmes des LTTE, elle soulève plusieurs questions féministes. À ma grande surprise, elle a complètement ignoré le problème fondamental : la nature de la terreur et de l'oppression d'État, qui a pris des proportions génocidaires, causant la mort de 70 000 civils tamouls. Étonnamment, elle n'a pas abordé l'histoire de la lutte tamoule, et en particulier la lutte non violente qui a duré plus de deux décennies et qui a finalement succombé à la violence de l'État. Proposant une thèse anhistorique, passant sous silence cinquante ans de résistance à la violence d'État, Mme Coomaraswamy déclare néanmoins être « contre la violence », dénonçant les combattantes du LTTE comme des « auteurs de violence ». À la lecture attentive de son article, j'ai supposé qu'elle avait une connaissance extrêmement limitée des Tigres de libération, de leurs buts, de leurs objectifs et de leur idéologie. De plus, sa représentation des femmes Tigres reposait sur de fausses suppositions, dont la plupart semblent être ses propres projections et conjectures.

Pour commencer, j'apprécie l'engagement de Mme Coomaraswamy en faveur des droits de l'homme, de la non-violence et, plus généralement, du bien-être de l'humanité. Elle défend et

exprime en effet nombre des valeurs fondamentales en vigueur dans la politique humaniste internationale. Je ne suis pas en désaccord avec Mme Coomaraswamy, ni avec le monde en général, quant à la reconnaissance et à l'acceptation des principes des droits de l'homme inscrits dans les conventions universelles des Nations Unies. La place prépondérante accordée aux droits et libertés fondamentaux, considérés comme essentiels à l'humanité, continuera de figurer parmi les enjeux majeurs de la politique mondiale. Je n'ai aucune difficulté non plus à apprécier et à respecter la non-violence. Ces nobles idéaux sont fondamentaux pour la dignité humaine, le développement social et la vie civilisée. Je partage également avec elle un espoir pour l'humanité, une admiration pour la créativité, une profonde admiration pour les réalisations de l'humanité à travers les âges, et une fascination pour la magnifique et fabuleuse diversité de la vie. Néanmoins, malgré la projection d'idéaux qui valorisent les tendances humanistes, nous ne pouvons ni ignorer ni échapper à la réalité des vastes pans de l'humanité qui vivent sous le poids écrasant de l'injustice sociale et de l'oppression. Les structures d'oppression sont multiples. Les peuples sont opprimés par le système des castes ; Les femmes sont victimes de discrimination et de violence en raison de leur sexe ; Les petites nations sont écrasées par les plus grandes ; L'appartenance ethnique désigne des populations pour des massacres ; Les différences religieuses, raciales et de couleur de peau entraînent diverses formes d'abus et de conflits. Et ainsi de suite, un défilé sans fin de manifestations diverses d'injustice. Le fait est qu'il existe une humanité opprimée, avec ses épreuves, ses tribulations et ses luttes. Certaines parties de l'humanité subissent des formes extrêmes de répression et des violations flagrantes des droits de l'homme qui s'apparentent à un génocide. Et pour certaines de ces personnes, les normes acceptables de résolution des conflits, à savoir le dialogue, la consultation et le règlement négocié, n'ont pas permis d'apporter un répit. Au contraire, l'oppression persiste, s'enracine et résiste à tout règlement rationnel. Et dans ces circonstances plutôt tragiques, ayant épuisé toutes les formes de mobilisation démocratique et non violente, les persécutés choisissent d'affronter la violence génocidaire de l'opresseur par des moyens violents, comme ultime recours pour exercer leur droit légitime à la légitime défense. On peut affirmer que lorsque tous les modes de lutte non violents sont épuisés et que la persécution atteint un degré intolérable menaçant l'existence même d'une formation nationale particulière d'un peuple, la violence des opprimés devient qualitativement différente de la violence de l'opresseur. Dans ce cas précis, la violence des opprimés devient l'arme légitime de légitime défense pour la préservation de la vie de la communauté dans son ensemble. C'est le cas du peuple tamoul au Sri Lanka. Malgré les insuffisances du système politique laissé en place par les Britanniques lorsqu'ils ont rendu la souveraineté au peuple de l'île, la responsabilité de la gouvernance a été confiée aux hommes politiques qui ont formé le gouvernement. Il ne reste plus qu'à spéculer sur ce que serait la situation aujourd'hui si des concepts tels que le multiculturalisme, le multiracisme, le pluralisme, etc. avaient prévalu comme type idéal de régime politique à cette époque historique unique dans l'île. On ne peut que supposer que les événements cataclysmiques d'aujourd'hui ne se seraient jamais produits. Tragiquement, le racisme et les sentiments ultranationalistes ont prévalu parmi les Cinghalais et leurs représentants politiques. Au lieu de construire une société démocratique et pluraliste sous un État moderne et progressiste, les dirigeants politiques cinghalais se sont abaissés à la bassesse d'attiser le fanatisme racial et religieux. L'État sri-lankais post-indépendance a abdicqué ses responsabilités envers le bien-être de tous ses citoyens et est devenu l'incarnation

du racisme institutionnalisé. Au cours des cinquante dernières années, l'État a mis en œuvre de manière flagrante et sans vergogne des politiques antidémocratiques et injustes qui, de fait, ont gravement perturbé l'existence homogène de ses voisins historiques du Nord et de l'Est, les Tamouls.

Une lutte contre le génocide

Il est inutile de revenir sur l'histoire des injustices subies par le peuple tamoul. C'est bien documenté. Mais l'oppression est plus grave et bien plus profonde que la plupart des analystes ne l'ont perçu. Après vingt ans passés à vivre avec le peuple tamoul dans diverses circonstances et à constater l'ampleur de sa persécution, je suis contraint de conclure que la lutte du peuple tamoul pour ses droits politiques est devenue une lutte contre le génocide. C'est contre ce mode d'oppression que les Tamouls sont contraints de mener leur lutte armée pour défendre leur droit à l'existence. Bien entendu, je suis parfaitement conscient de la gravité de l'accusation de génocide ; Il est considéré comme le crime le plus grave contre l'humanité. Dès lors, la question peut se poser de savoir si le mode d'oppression perpétré contre les Tamouls peut être qualifié de génocide et sur quels fondements une accusation d'une telle ampleur peut être portée contre l'État sri-lankais. Pour répondre à une telle question, il est nécessaire de clarifier le sens du terme génocide et d'expliquer les conditions qui donnent lieu à ce phénomène dans le contexte sri-lankais.

Le génocide n'a pas été explicitement défini. Il n'existe pas de définition claire et universellement acceptée ni de théorie générale du génocide. La définition donnée par la Convention sur le génocide de 1948, considérée comme une norme péremptoire du droit international, est limitée et restrictive dans sa portée. Le génocide se limite aux actes « commis dans l'intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux ». S'appuyant sur certaines expériences historiques de l'humanité, le génocide est généralement compris comme un acte délibéré d'extermination d'un groupe de personnes (désigné comme nation, race ou groupe ethnique) par le biais de meurtres de masse, comme cela a été le cas pour le peuple juif dans les camps de concentration allemands. C'est sur cette base que la Convention des Nations Unies définit le génocide en mettant l'accent sur l'aspect de l'extermination physique d'un peuple. Bien que les pertes considérables en vies tamoules résultant de violences racistes, d'opérations offensives militaires et de « disparitions » correspondent à cette définition, nous estimons qu'elle est inadéquate et trop limitée pour expliquer les formes les plus subtiles et sophistiquées de génocide qui visent à détruire, sur une période donnée, l'identité raciale, ethnique ou nationale d'un peuple en détruisant systématiquement ses structures politiques, sociales, culturelles et économiques. Il est bien connu que certains gouvernements internationaux ayant participé à la Convention sur le génocide, pour dissimuler leurs propres actions, n'étaient pas favorables à un cadre de définition plus large. Le célèbre juriste international Raphael Lemkin, qui a initialement forgé le mot génocide, propose une définition plus large du génocide dans les termes suivants dans son célèbre ouvrage « *Axis Rule in Occupied Europe* ».

De manière générale, le génocide ne signifie pas nécessairement la destruction immédiate d'une nation, sauf lorsqu'il est perpétré par le massacre de tous ses membres. Il désigne plutôt un plan coordonné d'actions diverses visant à détruire les fondements essentiels de la vie des groupes nationaux, dans le but d'anéantir ces groupes eux-mêmes. Un tel plan aurait pour objectifs la désintégration des institutions politiques et sociales, de la culture, de la langue, du sentiment national, de la religion et de l'existence économique des groupes nationaux, ainsi que la destruction de la sécurité, de la liberté, de la santé, de la dignité et même de la vie des individus appartenant à ces groupes. Le génocide est dirigé contre les groupes nationaux en tant qu'entité, et les actions qu'il implique sont dirigées contre des individus, non pas à titre individuel, mais en tant que membres de ces groupes nationaux. [5]

Sur la base de certains aspects de la définition ci-dessus, nous pouvons affirmer que le mode d'oppression pratiqué contre le peuple tamoul par l'État cinghalais n'est autre qu'un génocide. Cette oppression génocidaire, qui s'étend sur une période de cinquante ans, repose sur une stratégie calculée mise en œuvre par les gouvernements sri-lankais successifs dans le but délibéré de détruire les fondements essentiels de la nation tamoule, à savoir la terre, la langue, la culture, la vie économique, sociale et politique. L'objectif ultime est de détruire l'identité nationale ou ethnique du peuple tamoul.

Les programmes génocidaires sont la manifestation et l'expression ultimes de l'inhumanité. Le génocide se complaît dans la terreur qu'il inflige, il piétine des vies humaines ; Elle méprise les liens sociaux familiaux et fait preuve d'irrespect envers l'âge et le sexe. Les femmes font elles aussi partie du groupe ciblé et deviennent victimes de ce crime odieux. En effet, les femmes sont souvent désignées comme des intermédiaires par lesquels des actes à visée génocidaire peuvent être perpétrés. Le viol généralisé des femmes lors d'émeutes raciales ou pendant une occupation militaire en est un exemple. Au niveau individuel, le viol est vécu par la femme comme une violation odieuse et flagrante de sa personne, un acte de torture mentale et physique perpétré contre elle. Mais au niveau collectif, le viol vise à violer et à humilier les normes de la société. La violation des droits des femmes porte atteinte à leur dignité et heurte profondément les sentiments nationaux. Si les femmes peuvent être utilisées comme instruments pour humilier les sentiments d'une nation, l'objectif global est le génocide d'un peuple. Dans de telles circonstances, et au grand dam de Mme Coomaraswamy et de son école de pensée, on ne peut nier aux femmes leur droit à l'autodéfense d'elles-mêmes et de leur peuple. Nier à un peuple opprimé son droit à l'autodéfense, c'est lui demander de se suicider en masse. Ainsi, lorsque Mme Coomaraswamy présente les femmes des LTTE engagées dans la lutte armée comme des « auteures de violence » qui sonnent le « glas de la féminité », comme des contributrices à la « militarisation de la société civile » qui commettent des violations des « droits de l'homme », c'est orienter le débat dans la mauvaise direction. La participation des femmes à la lutte armée doit être considérée comme un prolongement de leur participation à la campagne de résistance nationale. Les femmes ont participé à toutes les campagnes non violentes et il est donc évident que lorsque le mode de lutte évoluera, la participation des femmes s'inscrira dans cette nouvelle tendance. Si la lutte non-violente a déjà échoué, il serait absurde que les femmes continuent à s'engager dans un exercice aussi dénué de sens. Pire encore, un tel mode de fonctionnement pourrait s'avérer contre-productif. Mme Coomaraswamy

n'a pas compris le point. C'est l'oppression étatique du peuple tamoul qui a poussé les femmes à participer à la lutte armée.

L'article de Mme Coomaraswamy semble véhiculer une idée fausse générale concernant les femmes dans la lutte armée. Son article véhicule l'idée de lutte armée et d'extension du pouvoir aux femmes comme forme de prise de contrôle militaire. Il est conçu comme un processus délibéré et irréversible visant en définitive à la disparition des valeurs démocratiques, du respect des procédures légales, du dialogue et des accords négociés pour résoudre les conflits. Cette « militarisation » de la société civile que Mme Coomaraswamy observe au sein du peuple tamoul n'est pas une fin en soi, mais marque plutôt une étape décisive dans l'histoire évolutive de la lutte tamoule, où les masses populaires, y compris les jeunes, les personnes âgées et les femmes, font entendre leur voix politique ultime par le biais d'une révolte insurrectionnelle ouverte contre un corps politique autrement insensible et sourd, déterminé à détruire le peuple tamoul. C'est face aux conditions objectives du génocide et à l'urgence de résister et de se défendre contre les forces de destruction que la population tamoule, y compris les femmes, s'est volontairement engagée dans la lutte armée. Par conséquent, le phénomène de « militarisation » tel que conçu par Mme Coomaraswamy n'est pas une manœuvre délibérée d'exploitation de la part des LTTE pour augmenter leurs effectifs en vue de la guerre, mais plutôt une nécessité historique engendrée par les conditions extrêmes de la guerre civile. En effet, j'affirmerais que les préoccupations de Mme Coomaraswamy concernant la « militarisation » de la société civile et la violation des droits de l'homme devraient être mieux dirigées contre les femmes cinghalaises qui rejoignent les forces militaires de l'État, car par cet acte, elles choisissent en fin de compte de se soumettre à l'appareil oppressif de l'État et se rangent inutilement du côté d'une institution qui privilégie les hommes, renforçant ainsi le pouvoir des nationalistes cinghalais et contribuant à la perpétuation d'une guerre brutale. Les féministes cinghalaises n'ont pas réussi à convaincre leurs sœurs que, même si elles ont le droit de choisir de rejoindre les forces armées, il n'y a pas de réelle urgence à le faire. Selon elles, la nation serait mieux servie en mettant en avant leurs qualités « féminines » dans une lutte pacifique pour une solution radicale, équitable et juste au conflit ethnique. Les femmes cinghalaises vivant dans un système politique « démocratique », gouvernées par leur propre peuple, sous une constitution qui préserve et protège leur langue, leur religion et leur culture, où elles ne sont ni discriminées ni soumises à des violences raciales, ni menacées de génocide, ne sont pas tenues de rejoindre les forces armées.

Femmes et lutte nationale

En sa qualité de fonctionnaire des Nations Unies, Mme Coomaraswamy devrait être consciente de la prépondérance des conflits nationaux dans la politique mondiale contemporaine. La multiplication des violations flagrantes des droits de l'homme, assimilables à des génocides, dans plusieurs situations de conflits ethniques à travers le monde, est devenue une préoccupation majeure pour la communauté internationale. Dans certains cas, par exemple au Kosovo et au Timor oriental, la communauté internationale a été contrainte d'intervenir et d'instaurer la paix par la force, ou plutôt par la violence militaire. La communauté internationale est pleinement

consciente que la guerre ethnique au Sri Lanka demeure le conflit le plus violent d'Asie et que la nation tamoule lutte contre l'oppression de l'État cinghalais-bouddhiste. Le fait que les Tamouls du Nord-Est constituent une nation et que leur lutte soit donc une lutte nationale est une réalité politique et historique indiscutable. Les femmes tamoules, qui constituent la moitié de la population de la nation tamoule, sont inextricablement liées à cette lutte nationale. Les femmes qui ont rejoint l'armée de libération tamoule, ainsi que la majorité des femmes qui participent aux manifestations civiles de masse, constituent l'épine dorsale de la lutte nationale tamoule. Une lutte nationale, fruit d'une histoire riche et d'une pleine maturité, transcende les différences de genre, et l'esprit de nationalisme – ou plutôt la conscience nationale – unit le peuple en une force intégrée et unie, engagée dans un projet unique de liberté.

Mme Coomaraswamy dénonce les luttes nationalistes, arguant que les mouvements nationalistes exploitent les femmes pour satisfaire leurs aspirations nationalistes. Pour elle, le nationalisme et les luttes nationalistes relèvent du domaine de la politique réactionnaire. Par opposition au nationalisme, elle oppose l'internationalisme, ou plutôt l'universalisme des mouvements féministes, qui glorifient « les idéaux internationaux de solidarité féminine par-delà les cultures, contre la guerre et pour la paix ». Mme Coomaraswamy, bien que rapporteuse des Nations Unies sur la violence à l'égard des femmes, vit dans un univers idéologique différent, déconnecté des dures réalités du conflit dans lequel son propre peuple est enlisé. Je suis presque certaine que les femmes du Tamil Eelam seraient extrêmement irritées et s'opposeraient à quiconque leur prêcherait les idéaux internationaux de solidarité mondiale, d'unité transculturelle, d'humanisme et de non-violence alors qu'elles sont forcées de vivre dans des zones occupées par l'armée, dans des camps de réfugiés confrontées à la menace constante de mort, de violence militaire et de viol. Il est facile de philosopher et de prêcher des valeurs universelles depuis ses tours d'ivoire à Genève et à New York. Mais ces sermons n'ont aucun sens pour ces femmes condamnées à affronter la terreur au quotidien.

L'intégration des femmes dans les forces combattantes, soutient Mme Coomaraswamy, a entraîné une transformation majeure en ce qui concerne la « représentation symbolique des femmes dans la société tamoule ». S'appuyant sur des anthropologues pour étayer son argumentation, elle définit la « femme privilégiée » dans la société hindoue tamoule comme « la femme mariée de bon augure, ayant de nombreux enfants et des richesses matérielles ». Cette femme idéale est symboliquement représentée par le port de riches saris, de bijoux brillants, d'une bague d'orteil en argent et d'un pottu rouge sur le front. [6] Après avoir dépeint la femme mariée hindoue très riche et de haute caste, avec ses somptueux ornements et ses nombreux enfants, comme la femme tamoule idéale, Mme Coomaraswamy présente en contrepoint la femme LTTE comme la négation de la femme tamoule traditionnelle idéale. Critiquant les femmes Tigres en tenue de combat, « sans maquillage, sans bijoux ni ostentation » et aux cheveux courts, elle introduit le concept d'androgynie pour présenter les Tigres femelles comme masculines, dépourvues de toute caractéristique féminine traditionnelle tamoule. Il s'agit là d'une grossière déformation et d'une compréhension extrêmement limitée des femmes des LTTE, qui, on peut le supposer, vise principalement à saper leur image et leur participation à la lutte. Premièrement, Mme Coomaraswamy devrait comprendre que les combattantes du LTTE sont des combattantes appartenant à divers contingents d'une armée de libération professionnelle, qui est en guerre

constante contre l'État sri-lankais. En tant que combattantes constamment engagées dans des batailles, les cadres féminines des LTTE sont contraintes d'adapter leur apparence aux conditions de la guerre. Il serait absurde d'imaginer des combattantes des LTTE en somptueux saris, parées de bijoux étincelants et de fleurs dans leurs longs cheveux, participant à des batailles dans les tranchées. Mme Coomaraswamy aurait pu constater, au moins dans les livres, à quel point les femmes combattantes dans diverses luttes de libération nationale portaient des treillis de combat, des bottes, sans maquillage, sans bijoux ni longs cheveux flottants. Peut-elle attribuer l'androgynie à toutes ces jeunes femmes courageuses qui ont combattu pour la liberté de leurs nations en renonçant à l'ostentation pendant les années de guerre ? De plus, l'idée selon laquelle les LTTE présenteraient l'androgynie comme un idéal pour les femmes relève d'une totale erreur de la part de Mme Coomaraswamy. Les Tigers ne glorifient pas non plus les soi-disant « vierges armées », un concept que Mme Coomaraswamy emprunte au professeur Peter Schalk. Elle déclare : « Cependant, les LTTE affirment également clairement que la femme idéale reste vierge ; La sexualité est perçue comme une force maléfique et débilitante. L'origine de cette idée absurde reste obscure. Cette supposition trahit son ignorance totale de la vie des femmes des LTTE. Depuis de nombreuses années, la direction des LTTE soutient l'amour, le mariage et la procréation parmi ses cadres. En effet, au fil des années, nous avons assisté à de nombreux mariages résultant d'unions d'amour. De plus, les LTTE disposent d'un service de conseil conjugal pour aider et soutenir les couples mariés. Les frais mensuels d'entretien et de logement des couples mariés sont prélevés sur les caisses des LTTE. Par conséquent, les accusations fallacieuses de Mme Coomaraswamy selon lesquelles les LTTE promouvraient l'éradication de la féminité, de l'amour et de la sexualité sont totalement infondées.

S'appuyant sur les théories féministes, Mme Coomaraswamy établit une distinction entre les « qualités positives de certaines constructions de la féminité, à savoir la bienveillance, la douceur, la compassion et la tolérance », par opposition à la vision masculine du monde fondée sur « l'autorité, la hiérarchie et l'agression », et soutient que l'idéologie des LTTE ne permet pas la promotion des qualités féminines positives. Affirmant que la célébration de la vie est la valeur fondamentale du féminisme universel, elle accuse les LTTE de célébrer la mort comme un martyr. Bien que je ne souscrive pas aux fondements scientifiques qui sous-tendent la formulation de concepts universels de féminité et de masculinité, je comprends les efforts des féministes humanistes qui théorisent de tels nobles principes pour faire progresser la cause de la paix et de l'harmonie mondiales. Mais affirmer, comme le fait Mme Coomaraswamy, que les LTTE, et en particulier les femmes LTTE, ne souscrivent pas à la créativité, au caractère sacré de la vie, à toutes les qualités positives attribuées à la féminité, est ridicule. Cela montre clairement qu'elle écrit à partir de conjectures plutôt que de faits. Je pense qu'elle n'a pas accès, comme la plupart des écrivains de Colombo, à l'important travail politique, théorique et littéraire produit en tamoul par les femmes des LTTE. Les projections de Mme Coomaraswamy sont basées uniquement sur l'apparence de combattantes en tenue « masculine ». Le simple fait que des femmes tamoules participent à la résistance armée et que les mortes soient honorées comme des héroïnes a fait naître dans l'esprit imaginaire de Mme Coomaraswamy une multitude d'idées négatives sur les femmes des LTTE.

Dans sa perspective plutôt superficielle et limitée, la lutte armée des LTTE est réduite à un

simple phénomène de violence et ceux qui y participent sont dépeints comme des « auteurs de violence » et des briseurs de vies. Dans cette évaluation grossière, les conditions historiques objectives qui ont donné naissance au mouvement de résistance tamoul sont délibérément effacées. Tel est l'objectif de la lutte. Mme Coomaraswamy pourrait s'opposer à ce que je dise que les cadres des LTTE, hommes et femmes confondus, se battent pour protéger leur peuple d'un génocide. Autrement dit, ils se battent pour protéger la vie, la vie collective de la nation tamoule. Voici comment le peuple tamoul perçoit cette lutte. Pour eux, les Tigres sont leurs défenseurs, des combattants de la liberté prêts à sacrifier leur vie pour sauver et protéger celle de la communauté. On y trouve un phénomène extraordinaire de sacrifice de soi, le renoncement à la vie individuelle pour la rédemption de la vie collective, qui constitue un idéal humaniste suprême. C'est dans ce contexte que les martyrs sont honorés. Il ne s'agit pas d'une célébration de la mort, comme l'affirme Mme Coomaraswamy, mais plutôt d'un hommage et d'un respect rendus à une vie sacrifiée pour la cause supérieure de la préservation de la vie de tout un peuple.

J'ai vécu et travaillé parmi les femmes des LTTE pendant plusieurs années et j'ai partagé leurs expériences de joie et de peine, leurs aspirations et leurs espoirs. Je peux affirmer avec certitude qu'il n'existe aucune projection idéale de la « vierge armée » dans leur idéologie théorique ou politique. Il n'y a pas non plus de renonciation aux qualités féminines positives. Derrière chaque combattante en uniforme se cache une jeune femme tendre, douce et passionnée, dotée de toutes les qualités attribuées à la féminité. J'ai perdu le compte du nombre de ces soi-disant « vierges armées » qui sont tombées amoureuses, se sont mariées, ont eu des enfants et profitent de la vie conjugale. J'ai constaté en abondance les qualités positives de la bienveillance chez les femmes mariées des LTTE. Il est profondément troublant de constater qu'une femme aussi cultivée que Mme Coomaraswamy puisse diaboliser les femmes du LTTE en les qualifiant de « vierges armées », d'« auteurs de violence » et de négations de l'idéal de la femme tamoule traditionnelle. Ses conceptions n'ont aucun fondement dans la vérité.

Autonomisation des femmes

Une autre question soulevée par Mme Coomaraswamy concerne la question de savoir si les femmes des LTTE sont autonomisées ou « dépossédées de leur pouvoir », comme elle aime à le soutenir. Pour elle, les femmes des LTTE sont « dépossédées de leur pouvoir », « des rouages dans la machine des desseins et des plans de quelqu'un d'autre », et « exécutantes d'une politique élaborée par quelqu'un d'autre, par des hommes ». Promouvoir une perception aussi négative des femmes des LTTE est à la fois triste et trompeur. Au niveau le plus élémentaire, Mme Coomaraswamy doit être consciente que la reconnaissance des structures d'oppression est fondamentale au processus d'émancipation. Les femmes qui rejoignent les LTTE ont identifié le racisme cinghalais comme la structure fondamentale de l'oppression à laquelle elles sont soumises. Participer à une lutte pour se libérer de ce mode d'oppression est en soi un processus d'émancipation. Mais Mme Coomaraswamy, dans sa hâte de diaboliser les femmes des LTTE, ignore totalement la participation à ce mode de lutte comme une

expérience d'émancipation cruciale. De plus, son attaque contre leur niveau d'autonomie ne tient absolument pas compte des conditions dans lesquelles ils évoluent. Elle est totalement dépourvue d'empathie envers les combattantes des LTTE. Les femmes des LTTE n'opèrent pas avec le soutien d'une administration étatique disposant de ressources financières provenant d'organisations internationales pour concrétiser les idées et mettre en œuvre les projets qu'elles ont élaborés. Confrontées à des offensives militaires constantes, à des déplacements répétés, et confrontées à des pénuries financières et à un accès limité aux ressources, les femmes des LTTE peinent à réaliser leurs projets sociaux et leurs activités d'autonomisation. Il convient donc de s'interroger sur les motivations de Mme Coomaraswamy lorsqu'elle a décidé de s'intéresser aux femmes des LTTE, d'examiner leur niveau d'autonomisation et de désigner cette organisation comme un exemple de représentation insuffisante des femmes aux plus hauts niveaux de décision. Pour étayer ses conceptions inutilement dénigrantes et négatives à l'égard des femmes des LTTE, elle cite leur absence des plus hauts niveaux de décision de l'organisation comme preuve. Mais avant d'examiner la véracité de ses allégations concernant les femmes aux postes de décision, il convient de souligner que le déséquilibre du nombre de femmes aux plus hauts niveaux de décision dans les gouvernements et les organisations du monde entier – y compris celle pour laquelle elle travaille elle-même – constitue un sujet de préoccupation majeur pour les féministes du monde entier. De plus, comme Mme Coomaraswamy le sait certainement, le nombre de femmes occupant les plus hautes fonctions de pouvoir ne reflète pas nécessairement l'étendue et la profondeur de l'émancipation des masses de femmes dans la société. C'est précisément cette préoccupation pour l'émancipation des masses de femmes que j'ai constamment exprimée et écrite depuis mon retour à Jaffna en 1990. Mme Coomaraswamy, qui ne connaissait pas mes premiers écrits ni la littérature sur les femmes combattantes, a utilisé mon livre « Femmes combattantes des Tigres de libération » pour donner une image erronée des femmes du LTTE. Étant donné que mon livre traite de l'évolution historique de la branche militaire féminine des LTTE et n'aborde pas les préoccupations féministes centrales telles que la paix, la non-violence, l'émancipation des femmes, la participation des femmes à la prise de décision, le « principe féminin », les questions environnementales, les droits reproductifs des femmes, les femmes dans les sociétés post-révolutionnaires, les femmes et la classe sociale, les femmes et la race, etc., on suppose généralement que j'ignore ces questions féministes importantes, ou que je ne m'en préoccupe pas. Sur la base de cette idée fautive, je suis dépeint comme un instigateur de la lutte armée et du militarisme. C'est là, en effet, une parodie de la vérité. Non seulement je suis conscient de bon nombre de ces problèmes, mais, comme je compte le souligner, j'en ai parlé et écrit à plusieurs reprises par le passé. Avant d'aborder la question de l'autonomisation des femmes des LTTE, je souhaite clarifier brièvement mon point de vue sur l'émancipation des femmes.

Pour des raisons qui me feraient sortir du cadre de cet ouvrage, je n'ai pas inclus les principales questions féministes dans mon livre Femmes combattantes des Tigres de libération. L'ouvrage était en grande partie conjoncturel. Affirmer que les jeunes femmes avaient rompu avec le passé, que leur engagement dans une lutte pour la liberté avait ouvert de nouvelles possibilités pour les femmes et que leur mode de participation avait remis en question les conceptions traditionnelles des femmes dans la société, était, que les féministes le veuillent ou non, une

réalité dans la formation sociale tamoule. Et comme je l'ai soutenu dans le livre et comme je maintiens cette position aujourd'hui, les femmes cadres elles-mêmes étaient non seulement fières de leur nouveau radicalisme, mais débordaient également de confiance et d'estime de soi.

Il est bien connu que les paradigmes théoriques ont abordé les luttes de libération nationale et la participation des femmes en utilisant une terminologie progressiste. J'ai exposé ma position initiale en m'appuyant sur ces positions théoriques. Adoptant une position féministe socialiste, j'ai soutenu qu'une lutte de libération nationale inclut dans son programme politique un programme de transformation sociale impliquant l'élimination de l'oppression et de la discrimination au sein de l'État-nation émergent. Logiquement, un programme aussi radical devrait s'attaquer aux différentes formes d'oppression des femmes pour leur permettre de réaliser leur potentiel, de participer pleinement à la construction de la société future dans laquelle elles souhaitent vivre et d'y exercer une influence. Ainsi, la participation des femmes à la lutte armée vise l'émancipation nationale et sociale. Leur participation constitue en elle-même un pas vers leur émancipation, un pas vers leur autonomisation. Lorsque les femmes commencent à lutter contre l'oppression, nous devons accepter qu'elles aient entamé un processus d'émancipation.

Mais le temps a passé et nous avons assisté à des changements d'événements inattendus qui ont bouleversé l'ordre mondial. Les systèmes politiques et économiques se sont effondrés comme un château de cartes. Les théories et les concepts sont devenus obsolètes ; Certains ont été jetés aux oubliettes de l'histoire. Les critiques féministes des sociétés socialistes, de leurs problèmes politiques et des expressions de déception des femmes dans les luttes post-libération nationale ont commencé à faire surface dans le discours politique et féministe. Mais je n'ai jamais été une romantique rêveuse croyant que l'articulation de quelques phrases et mots progressistes dans des brochures politiques sur papier glacé suffirait à déloger ou à inciter les hommes, qui détiennent tout le pouvoir du monde, à emprunter la voie rationnelle et à se libérer de leur fardeau en cédant aux femmes une part de leur pouvoir et en changeant leurs modes de vie et leur façon de penser. C'était ma position il y a près de vingt ans et rien ne m'a convaincue de changer radicalement d'avis : l'émancipation des femmes est un processus long et continu qui exige une vigilance constante, une évaluation et une réévaluation d'une multitude de questions si les femmes veulent opérer les changements sociaux nécessaires à leur émancipation et à la création d'un monde meilleur. Pour cela, j'ai soutenu que les femmes engagées dans les luttes de libération nationale ont besoin non seulement de patriotisme, mais aussi d'une conscience féministe. Dans mon document « Femmes et révolution », écrit en 1983, j'affirmais que « la participation des femmes et une conscience féministe sont cruciales pour la victoire nationale et la transformation sociale ». « Identifier, formuler et combattre les modes et les structures d'oppression des femmes au cours de la lutte nationale permet d'approfondir et de renforcer la lutte pour la victoire nationale et d'opérer une émancipation sociale radicale. »

Étant proche d'une lutte dans laquelle les femmes sont convaincues qu'elle mènera à leur émancipation, et en tant qu'observatrice des événements, j'ai réitéré ces sentiments à plusieurs reprises dans des discours et des articles. En 1991, j'ai écrit un article de mise en garde qui exposait brièvement les problèmes des femmes dans les luttes post-libération nationale et

abordait la question de l'émancipation des femmes. L'article, intitulé « Perspective féministe », a été traduit en tamoul et est paru dans le magazine du Front des femmes « Suthunthira Paravaikal » sous le titre « Socialisme et oppression des femmes ». Cet article ne prétend aucunement être une étude exhaustive des problématiques complexes liées aux femmes dans les sociétés socialistes et post-révolutionnaires, ni une présentation rigoureuse du concept de « perspective féministe ». Mais comme les femmes sont confrontées à des contradictions et à des problèmes socio-politiques complexes, et afin d'éviter que des situations similaires ne se reproduisent dans la lutte tamoule, j'ai conclu :

« Les femmes doivent devenir une force politique puissante, capable de garantir que leurs problématiques soient intégrées au programme global du parti ou du gouvernement, d'influencer les décisions politiques et de participer aux processus décisionnels en matière de planification économique et d'allocation des financements et des ressources. Les problématiques féminines ne doivent pas être sacrifiées sur l'autel des priorités masculines. Cela exige que la force d'une organisation de femmes à la base se traduise par une autorité politique. Ainsi, nous pouvons commencer à comprendre que l'objectif des femmes en lutte dépasse les conceptions d'égalité avec les hommes, de participation avec eux, etc., où la vie, le comportement, les pratiques et l'autorité des hommes servent de référence. L'objectif des femmes dépasse l'égalitarisme dans un monde défini par les hommes. L'objectif des femmes en lutte est l'émancipation des femmes, mais cette émancipation implique également celle des hommes, libérés de leurs stéréotypes et de leurs perceptions erronées du monde. » L'émancipation des femmes embrasse une politique beaucoup plus radicale, qui implique une nouvelle vision du monde, de la société et de la place des femmes en son sein. Pour concrétiser cette nouvelle vision de la société et de la place des femmes en son sein, ces dernières ont besoin d'un pouvoir politique pour influencer la politique nationale. La nouvelle façon de percevoir le monde pour le bien des femmes et de la société peut être appelée la perspective féministe. [7]

La citation ci-dessus reflète nombre des préoccupations des féministes internationales. Il est admis que la participation des femmes à la lutte armée ne garantit pas automatiquement leur émancipation future ; que le radicalisme consistant à rompre avec le moule social doit être constamment construit et développé si l'on veut que les femmes soient émancipées. Accepter un monde défini et priorisé par les hommes ne conduira pas non plus à l'émancipation des femmes ni nécessairement à la création d'un monde meilleur. Il est également reconnu que les hommes ont besoin de se livrer à une profonde réflexion et à une transformation. Il est également crucial de mettre en place une organisation féminine de base participant à la vie politique nationale.

Je vais maintenant aborder les questions cruciales relatives à la place des femmes au sein des instances décisionnelles des LTTE et à leur autonomisation. Mme Coomaraswamy souhaite que les femmes du LTTE aient un impact radical sur la société tamoule. De nombreux aspects de l'émancipation des femmes au sein des LTTE semblent en effet très modestes aux yeux d'un observateur extérieur. Mais l'un des aspects très réalistes de l'approche par l'autonomisation est de reconnaître et d'accepter le niveau très élémentaire auquel l'action doit avoir lieu si l'on veut faire des progrès significatifs et durables vers l'émancipation des femmes. Cette réalité est le produit d'une oppression sociale historique et de ses profondes et dévastatrices implications sur

l'ensemble de la construction socio-psychologique et du potentiel des femmes. Étant donné que les femmes des LTTE appartiennent elles-mêmes à ce monde social, il est peut-être erroné de les distinguer du reste des femmes tamoules. J'irais même jusqu'à affirmer qu'il est impossible de distinguer les deux. S'il faut faire une distinction, elle ne tient qu'à leur appartenance à une organisation et à leur adhésion à sa discipline. Mais fondamentalement, les femmes des LTTE sont des filles de la terre et toute évaluation de leur autonomisation au sein du mouvement exige que nous gardions ce fait fondamental à l'esprit. Néanmoins, Mme Coomaraswamy avance un argument trompeur lorsqu'elle affirme que les femmes des LTTE sont « privées de pouvoir » et qu'elles sont absentes des instances décisionnelles de l'organisation. Leur longue participation à la lutte a valu à deux cadres féminines de haut rang une place au sein de l'organe décisionnel central des LTTE. Outre leur contribution à la politique générale des LTTE, elles défendent les intérêts des femmes à ce niveau. Les points de vue qu'elles représentent découlent de discussions collectives et de décisions prises par les hautes dirigeantes des structures politiques et militaires. En effet, dans tous les échelons des LTTE, les femmes occupent des postes de haut niveau et à responsabilité, ce qui implique des prises de décision importantes ayant des répercussions sur la société. Par exemple, dans le système judiciaire des zones contrôlées par les LTTE, on trouve des femmes juges et des juges de la Cour suprême. Ces femmes prennent des décisions finales et décisives qui ont un impact sur la vie des gens et sur la société en général. Des avocates représentent des femmes dans des affaires complexes. Dans le secteur médical, une femme a été la première médecin à rejoindre les LTTE et elle a par la suite formé des centaines d'infirmiers et d'infirmières au sein de l'organisation. Les femmes assument une responsabilité énorme dans la gestion des finances des LTTE. Ils gèrent eux-mêmes leur structure administrative et les finances de leurs sections. Dans le domaine important des médias et de l'information, les femmes sont des influenceuses. Un groupe entier de femmes choisit collectivement des sujets et réalise ses propres films et journaux télévisés. Un journal est rédigé, édité et produit par les cadres féminins. L'organisme de réhabilitation mis en place pour venir en aide aux populations déplacées emploie des femmes pour relever le défi de la formulation et de la mise en œuvre de projets socio-économiques. Un exemple important de la participation des femmes à la prise de décision se trouve dans l'administration du territoire contrôlé par les LTTE. Des femmes ont été nommées responsables de zones géographiques spécifiques. Ils sont responsables des décisions qui affectent les personnes de leur région et toutes les sections administratives des LTTE ainsi que le travail de formation des cadres sous leur commandement, y compris les cadres masculins. L'expérience, la confiance en soi et l'estime de soi acquises par ces femmes occupant ces importants postes politiques et administratifs doivent, inévitablement, leur donner les moyens d'agir socialement, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des LTTE. De plus, Mme Coomaraswamy manque de connaissances sur les questions féminines et les problèmes spécifiques auxquels les femmes sont confrontées. Des milliers de femmes se tournent vers ce centre pour obtenir de l'aide, des conseils et un accompagnement. Elles sollicitent de l'aide pour d'innombrables problèmes sociaux et des soins médicaux, etc., et c'est à partir de ces expériences quotidiennes des femmes que les cadres féminins élaborent de nouvelles politiques.

De plus, même si le nombre de femmes occupant actuellement des postes de pouvoir au sein des LTTE ne satisfait pas les critiques de salon, rien ne permet de supposer que la situation soit

permanente. Le nombre important de femmes occupant des postes de décision intermédiaires est considérable et me permet d'avoir confiance dans le fait que nombre de ces jeunes femmes accéderont à des postes de décision de haut niveau à l'avenir. De plus, à mon avis, l'éventail et la portée des nouvelles opportunités offertes aux jeunes femmes cadres, ainsi que le développement subséquent de la confiance et de l'estime de soi, qui favorise l'autonomie des femmes, me convainquent que les femmes des LTTE sont dans un processus d'autonomisation. Dans ce processus, non seulement les cadres féminins s'autonomisent, mais elles contribuent également à l'émancipation des masses de femmes tamoules en général. Leur implication dans tous les domaines de l'emploi et de l'activité sociale a montré l'exemple et a ouvert la voie à d'autres femmes à des opportunités qui n'auraient peut-être pas été possibles pendant des décennies si on les avait laissées évoluer au fil du temps. De cette manière, les femmes cadres des LTTE ont apporté une contribution énorme au potentiel d'autonomisation des femmes tamoules.

Alors que la participation des femmes à la lutte pour la liberté a continué d'approfondir la vie politique au Tamil Eelam, l'organisation politique des LTTE, le PFLT, a subi un coup fatal lorsque son dirigeant s'est engagé dans une tentative perfide de prise de pouvoir. Une crise politique au sein du PFLT a éclaté à Jaffna.

Le PFLT et Mathaya

Il était environ 22 heures par une chaude journée de mars 1993, lorsque M. Mahendrarajah (Mathaya), le chef adjoint du LTTE, est entré dans notre résidence à Kokkuvil, Jaffna et a annoncé qu'il allait observer une grève de la faim jusqu'à la mort dans notre maison et a exigé une pièce à cet effet.

Mathaya semblait nerveuse et agitée. Vêtu de façon décontractée d'un sarong et d'une chemise, et portant un petit sac de voyage contenant quelques effets personnels, il a affirmé que son jeûne avait commencé dès l'instant où il était entré chez nous. Ses gardes du corps, à l'air sinistre et armés, attendaient devant notre maison, et son 4x4 Pajero était garé près du portail. Surpris par cette tournure soudaine des événements, Bala et moi lui avons demandé pourquoi il voulait entamer une grève de la faim jusqu'à la mort et pourquoi il avait choisi notre domicile comme lieu de lancement de sa campagne.

Mathaya a expliqué qu'il était désillusionné par la direction du LTTE, en particulier par M. Pirabakaran, qui l'avait démis de ses fonctions de président du parti politique (PFLT) et de vice-président du LTTE. Il a déclaré que cette décision était injuste et inacceptable et qu'il souhaitait donc manifester son mécontentement par une grève de la faim. Quant au choix de son domicile comme lieu de jeûne, il a expliqué que c'était l'endroit fréquenté par tous les dirigeants et commandants des LTTE, ainsi que par les journalistes locaux, et que par conséquent, sa protestation serait connue de tout le mouvement et du public si elle avait lieu chez nous.

Bala et moi connaissions parfaitement le contexte de la chute de Mathaya. La raison principale était sa gestion catastrophique du parti et son impact sur la base de soutien du mouvement.

Mathaya, en sa qualité de chef du parti et de chef adjoint des LTTE, a adopté un style autocratique et a nommé ses hommes de main aux postes de pouvoir au sein de l'organisation politique, en violation des statuts du parti. La constitution prévoyait un système électoral pour la sélection des responsables du parti, du niveau du village jusqu'au niveau du district. L'action de Mathaya a sapé le projet de démocratisation des organes du parti et n'a pas reflété la volonté du peuple. Finalement, le FPLT est devenu une institution corrompue promouvant les intérêts de quelques individus fidèles à Mathaya. Le ressentiment populaire était si répandu qu'il a contraint les LTTE à dissoudre leur organisation de parti sous peine de s'aliéner encore davantage le public. Mathaya a ainsi perdu ses fonctions de chef du parti et de chef adjoint des LTTE. Bien que le Comité central et le Conseil général des LTTE aient pris cette décision après de longues discussions, Mathaya estimait que son éviction était un acte de vengeance personnelle de la part de M. Pirabakaran et il était déterminé à contester cette décision.

Pendant plusieurs heures durant la nuit, nous avons supplié Mathaya de mettre fin à sa grève de la faim et de régler le problème par la discussion avec les dirigeants plutôt que d'adopter ce mode de protestation. Nous étions également mécontents que notre domicile ait été choisi comme lieu de son jeûne. Cela nous impliquerait, à notre avis, comme complices du plan de Mathaya. Finalement, Mathaya a cédé lorsque nous avons fait valoir qu'il avait le droit de manifester, mais pas dans notre résidence. Il décida de mettre fin à sa grève de la faim lorsque Bala promit de remettre sa lettre de protestation à M. Pirabakaran. Ainsi, le drame prit fin le lendemain matin et Mathaya quitta notre maison avec ses gardes du corps et une certaine satisfaction d'avoir manifesté son mécontentement auprès des Balasingham en observant une nuit de jeûne. Cet incident n'était que la partie émergée de l'iceberg en ce qui concernait l'affaire Mathaya, comme nous l'avons appris par la suite.

Environ un mois plus tard, Mathaya et certains de ses proches collaborateurs furent arrêtés par la branche renseignement des LTTE pour avoir conspiré en vue d'assassiner M. Pirabakaran. Lors d'un vaste bouclage et d'une fouille de son camp à Manipay, supervisés par de hauts commandants des LTTE, Mathaya a été arrêté avec ses amis. Nous avons été choqués et surpris par ce revirement soudain des événements. M. Pirabakaran, qui a visité notre résidence ce jour-là, nous a brièvement parlé d'un complot ourdi par l'agence de renseignement extérieure indienne - le RAW - impliquant Mathaya comme principal conspirateur pour l'assassiner et prendre la tête du LTTE. Il a également déclaré que des enquêtes supplémentaires étaient nécessaires pour élucider toute l'étendue du complot.

L'enquête a duré plusieurs mois. Mathaya, ses proches collaborateurs impliqués dans le complot, ainsi que plusieurs autres cadres qui travaillaient directement sous ses ordres, ont fait l'objet d'une enquête approfondie. Finalement, le récit complet du complot a été révélé. Les aveux de tous les acteurs principaux ont été enregistrés sur bande magnétique et filmés en vidéo. La direction a également organisé une série de réunions pour tous les cadres des LTTE afin d'expliquer les buts et objectifs du complot. Outre Mathaya, d'autres cadres supérieurs impliqués dans le complot ont été autorisés à faire des aveux publics lors de ces réunions, confirmant ainsi leur implication. Il s'agissait d'une histoire compliquée et bizarre : les services de renseignement indiens avaient établi des contacts secrets avec Mathaya par l'intermédiaire de ses proches

collaborateurs, lui promettant d'énormes fonds et un soutien politique de l'Inde si le complot réussissait et que les dirigeants des LTTE étaient éliminés. Un ancien garde du corps de M. Pirabakaran a été libéré secrètement d'une prison indienne du Tamil Nadu et formé pour devenir le principal assassin. Il fut envoyé à Jaffna avec une histoire intrigante d'évasion réussie comme couverture. Sa mission consistait à placer une bombe à retardement dans la chambre de Pirabakaran, dans le cadre d'un complot global ourdi par Mathaya. Ce jeune homme, dès son arrivée à Jaffna, fut de nouveau intégré aux gardes du corps de M. Pirabakaran. Étonnamment, quelques jours seulement avant son arrestation, il est venu chez nous pour nous raconter des histoires fabuleuses sur son évasion de prison. L'enquête a établi, sans aucun doute, que Mathaya était le principal conspirateur. Le complot visait à assassiner M. Pirabakaran et certains commandants de haut rang qui lui étaient fidèles, et à prendre la tête de l'organisation. Le 28 décembre 1994, Mathaya et quelques-uns de ses complices furent exécutés pour complot visant à éliminer la direction.

Suite à la dissolution du PFLT, désormais discrédité, et à la mise en accusation de Mathaya, la branche politique du LTTE a été restructurée et M. Tamil Chelvan, qui occupait le poste de commandant militaire de la péninsule de Jaffna, a été nommé à la tête de cette section.

La controverse de la dot

L'octroi d'une dot aux femmes au moment du mariage est une pratique coutumière institutionnalisée et profondément ancrée chez les Tamouls de Jaffna. Cette pratique est inscrite dans les lois Thesawalamai, les lois coutumières de propriété du peuple de Jaffna. Dans ces lois foncières extraordinaires et intéressantes, on trouve un système matrilineaire, parallèlement à un système patrilineaire. Les origines du système de propriété matrilineaire remontent à plus de trois cents ans de codes Thesawalamai consignés dans les archives. Les origines de cette pratique sont controversées, mais il a été avancé que le système de la dot, tel qu'il est pratiqué chez les Tamouls de Jaffna, tire ses origines des Tamouls dravidiens qui ont migré vers Jaffna depuis le sud-ouest de l'Inde, il y a peut-être jusqu'à dix siècles. Les Malabars, comme les appelaient les dirigeants coloniaux, étaient à l'origine des Tamouls dravidiens du Kerala qui possédaient un système de propriété inscrit dans leur droit coutumier appelé « Marumakkal Thayam ». Les dirigeants coloniaux ont modifié les lois, mais l'essence de la pratique de la dot des femmes n'a pas fondamentalement changé au fil des siècles. Cette pratique a ses partisans et ses détracteurs. Connue sous le nom de « chidenam » au sein de la communauté tamoule, la dot des femmes reste, à ce jour, un facteur déterminant dans la vie des gens. Plus précisément, elle a un impact dévastateur sur la vie des femmes. C'est sur cette question cruciale que se détermineront le statut social d'une femme et son avenir socio-économique.

J'ai découvert cette pratique coutumière des Tamouls de Jaffna lorsque nous vivions à Londres. La plupart des jeunes hommes tamouls que nous connaissons étaient, d'une manière ou d'une autre, profondément impliqués dans un processus d'acquisition et d'épargne d'argent de dot pour leurs sœurs vivant à Jaffna. Les jeunes hommes tamouls, qui peinaient de longues heures

au travail pour gagner une dot substantielle pour leurs sœurs, exprimaient facilement leur mécontentement et leur désapprobation à l'égard de cette pratique. Pour une raison ou une autre, la plupart de nos amis tamouls londoniens désapprouvaient cette pratique. Tous maudissaient cette pratique qui réduisait leurs sœurs à l'état de marchandises sur le marché de la dot. Il était néanmoins assez extraordinaire de constater un revirement d'attitude à l'égard de cette pratique lorsqu'est venu leur tour de se marier. Très peu de jeunes hommes ont refusé la dot qui leur était proposée et beaucoup ont légitimé la réception de ces biens au moment de leur propre mariage. Pour moi, à la fin des années 70 et au début des années 80, l'idée que les femmes doivent littéralement « acheter » un mari ne correspondait pas à mes convictions féministes profondes, et je soupçonnais qu'une pratique aussi dégradante se heurterait à une vive opposition de la part des femmes tamoules. Mais, comme je l'ai appris plus tard, le système de la dot était bien plus complexe que je ne l'imaginais et ne pouvait se réduire à la simple pratique consistant à remettre une somme d'argent et des biens convenus au marié et à sa famille au moment du mariage d'une femme.

Plus je me rapprochais de la communauté tamoule, plus il devenait évident que la pratique de la dot était un facteur central dans de nombreux problèmes socio-économiques au sein de cette communauté, avec des effets potentiellement dévastateurs sur la vie et la dignité des femmes. M. Pirabakaran et les cadres que nous avons rencontrés en Inde à la fin des années 70 et au début des années 80 s'opposaient à cette pratique et étaient catégoriques sur le fait que l'abolition de la dot constituerait un projet prioritaire dans le programme politique des LTTE. Les jeunes femmes cadres ont déploré le fait d'être soumises à une pratique aussi dégradante et ont plaidé avec véhémence pour son abolition. Immagée dans ce contexte anti-dot, je supposais que cette pratique rencontrerait une opposition au sein de la communauté tamoule de Jaffna. Mais, à ma grande surprise, lorsque nous sommes allés vivre à Jaffna, je n'ai constaté aucune opposition collective à la dot des femmes. J'ai plutôt trouvé des opinions diverses sur le sujet, dont beaucoup étaient favorables à cette pratique. Le soutien apporté à cette pratique m'a laissé perplexe, surtout lorsqu'il provenait de femmes tamoules éloquentes. Des remarques fugaces de femmes propriétaires indiquaient que le « chidenam » (dot) était un bien héréditaire des femmes et qu'il serait dangereux de priver les femmes de ce droit en abolissant le système de la dot. De nombreux parents ont fait valoir qu'il était de leur droit parental de transmettre leurs biens familiaux ou de leur faire des dons à leurs filles sous forme de bijoux, de terres, d'argent ou d'une maison au moment de leur mariage, et qu'aucune loi ne pouvait les priver de ce droit et de cette expression d'amour. De larges pans de la population affirmaient qu'il serait impossible d'organiser un mariage pour leurs filles sans dot. Certaines femmes ont fait valoir que le « chidenam » était leur propriété héréditaire et qu'il était injuste de légiférer contre ce droit. Une opinion très sérieuse a été avancée par ceux qui s'opposaient à la pratique de la dot, mais qui estimaient qu'il faudrait plus qu'une loi pour éradiquer une pratique coutumière aussi profondément enracinée. Pour eux, un changement fondamental des mentalités au sein de la population était crucial pour éradiquer cette pratique. Je n'ai pas échappé à ces points de vue et j'ai réalisé que cette affaire pourrait bien ouvrir la boîte de Pandore au sein de la communauté tamoule.

En 1993, les demandes de dot des futurs époux et de leurs familles ont atteint des niveaux

exorbitants, affectant négativement les familles et rendant la vie de nombreuses femmes misérable. La question de la dot était devenue un sujet de société brûlant et controversé. L'injustice de cette pratique a contraint de nombreuses femmes à exiger des cadres féminins des LTTE la mise en œuvre de leur engagement, pris lors de la Journée internationale des femmes de 1992, d'abolir la pratique de la dot. Cette demande a été portée à l'attention de M. Pirabakaran, qui a décidé d'agir. Cependant, compte tenu des conséquences importantes pour la société et des divers arguments et sentiments entourant la question, Bala et moi étions sceptiques quant à la possibilité qu'une loi soit une solution pour mettre fin à cette pratique. Je souhaitais, en particulier, disposer d'informations et de connaissances beaucoup plus précises sur le sujet. Si les LTTE parvenaient à opérer un changement aussi radical dans une pratique aussi profondément enracinée, nous pensions que le soutien de la population était crucial pour le succès. Sans le soutien des personnes à l'origine des changements proposés, nous estimons que des failles seraient exploitées dans le système, que la pratique deviendrait clandestine et que les demandes exploseraient. Par la suite, nous avons développé l'idée de sonder l'opinion publique et d'ouvrir un débat public sur la question. Des cadres des LTTE, hommes et femmes, ont été déployés dans les villages, les écoles, les universités, les bureaux, etc., pour organiser des réunions et engager des débats et des discussions avec le plus grand nombre possible de personnes. De cette manière, les cadres hommes et femmes des LTTE pourraient faire progresser leur opposition à cette pratique et, en même temps, entendre les préoccupations de la population et recueillir son avis sur la solution au problème. Entre-temps, Bala a lancé le débat dans la presse locale en publiant un article sous un pseudonyme, défendant ainsi un point de vue de l'opinion publique. L'article n'a suscité aucune réaction publique. Soucieux de susciter un débat public sur cette pratique, il a écrit un autre article, sous un pseudonyme, adoptant un point de vue différent. Il a écrit plusieurs articles sous différents pseudonymes, mais n'a pas obtenu les réactions nécessaires pour justifier la poursuite du débat médiatique, et l'affaire s'est essoufflée. Un questionnaire de recherche sociologique a été élaboré afin de mieux comprendre la dynamique sociale de cette pratique, et des femmes cadres ont été envoyées sur place pour mener des recherches dans la province du Nord. Une fois ces informations rassemblées, des solutions pourraient alors être élaborées. De nouvelles lois visant à interdire la pratique de la dot seraient alors élaborées et présentées au peuple pour débat et amendement avant de devenir statutaires.

Entre-temps, j'ai décidé d'étudier cette pratique afin de découvrir et d'éclaircir les racines et les mécanismes du « chidenam » dans la société de Jaffna. J'ai eu la chance d'avoir accès à des textes sociologiques classiques épuisés et à des ouvrages juridiques écrits en anglais par des érudits de Jaffna qui avaient exploré le sujet et documenté les nombreux cas juridiques. J'ai passé de nombreuses heures chaque jour à la bibliothèque de l'université de Jaffna à rechercher des articles sur le sujet dans de vieux journaux et des revues sociologiques. Mais lorsque mes recherches m'ont menée aux lois et à l'histoire de la pratique du « chidenam » dans la société tamoule, j'ai été stupéfaite et également inquiète. J'ai été fascinée par la découverte d'un ancien système de propriété matrilineaire, qui conférait aux femmes des droits de propriété considérables. J'étais soucieuse que, si de nouvelles lois devaient être mises en œuvre, elles visent à renforcer les droits de propriété des femmes et non à les saper par inadvertance.

Au fil des siècles, les femmes d'autres sociétés ont lutté avec acharnement pour obtenir des droits de propriété; il aurait donc été extrêmement insensé pour la communauté tamoule de saper un système matrilineaire historique bien ancré. Selon moi, l'approche juridique à adopter pour résoudre le problème de la dot exigeait un examen approfondi des lois coutumières et toute modification de la loi devait se faire en réexaminant les codes existants et en les renforçant. En réalité, des recherches approfondies étaient nécessaires pour découvrir dans quelle mesure les dirigeants coloniaux avaient modifié les codes de propriété et dans quelle mesure ces modifications étaient utiles aux femmes et à la société. De plus, la compréhension de ce système matrilineaire, associée à une connaissance de diverses pratiques socioculturelles, par exemple... Le système des mariages arrangés m'a amenée à pencher pour l'idée que la pratique de la dot sous sa forme moderne était davantage révélatrice de l'oppression sociale des femmes qu'un problème central de leur oppression. J'ai donc exposé mes points de vue dans mon livre intitulé *Unbroken Chains*, publié en 1994. La première partie de l'ouvrage est consacrée aux lois coutumières des Tamouls de Jaffna, telles qu'elles sont énoncées dans les codes Thesawalamai, afin d'éclairer les lois foncières et les relations de propriété sur lesquelles repose la pratique de la dot chez les femmes. La deuxième partie examine les modalités de la pratique contemporaine de la dot et montre comment cette coutume a un effet déterminant sur l'existence sociale des femmes tamoules. Le rôle de l'oppression étatique dans la déviation de la pratique est analysé. Le système des mariages arrangés est critiqué pour son rôle dans le maintien du système des castes. Le caractère inflexible des influences culturelles dans la détermination de la vie des femmes est mis en évidence par le cas de nombreuses femmes professionnelles qui, quels que soient leur niveau d'éducation, leur emploi et leur statut, sont contraintes de se soumettre à l'hégémonie de la tradition sociale et au système de la dot. J'examine la question du travail domestique et son lien avec le système de la dot. La conclusion examine brièvement les effets de la dépendance sur la vie des femmes. Le livre a été traduit en tamoul et a paru sous forme d'une série d'articles dans la revue littéraire « Vellichum ». L'objectif de cet ouvrage était de clarifier le concept de « chidenam » dans la culture de Jaffna. Si mon livre a contribué à ce processus, cela me suffit.

Finalement, sur les instructions de M. Pirabakaran, les législateurs du LTTE (Département de la Justice) ont formulé de nouvelles lois relatives à la pratique de la dot, défendant les droits de propriété des femmes et abolissant la pratique des dons en espèces aux proches du marié. L'aspect le plus important de la nouvelle loi était la suppression de l'ancien code qui donnait au mari le contrôle des biens de sa femme.

Recherche sur la violence à l'égard des femmes

Lorsque l'IPKF s'est retirée de Jaffna en 1990, elle a laissé derrière elle un héritage de problèmes sociaux phénoménaux. Des années de sous-développement économique, la destruction de biens, les bouleversements causés par la guerre et l'occupation par une armée étrangère ont contribué à créer un ensemble complexe de problèmes sociaux au sein de la population de Jaffna. Le constat d'un effondrement des valeurs et des comportements culturels traditionnels était partagé

et déploré par la population. Les LTTE étaient confrontés à la tâche énorme de rétablir le calme et l'ordre dans la vie des gens et d'empêcher l'anarchie sociale. Les bureaux des LTTE dans chaque circonscription de la péninsule ont été submergés de plaintes de toutes sortes émanant du public concernant de nombreuses infractions sociales et pénales. Par conséquent, la population a exigé des mesures de la part des LTTE pour rétablir la tradition de discipline et de cohésion sociale, qui a toujours été une caractéristique distinctive et admirable de la société de Jaffna. Mais dans ce contexte, il était également possible de formuler des stratégies progressistes pour résoudre certains problèmes sociaux persistants. À mon avis, certains problèmes sociaux spécifiques nécessitaient une exploration et une recherche approfondies sur la base desquelles des politiques et des solutions pourraient être formulées.

Les femmes, en particulier, étaient confrontées à des problèmes sociaux phénoménaux et il était crucial d'étudier ces problèmes sociaux spécifiques afin de découvrir la réalité qui se cachait derrière les apparences et de formuler un programme tourné vers l'avenir. Par exemple, des femmes issues des couches les plus défavorisées et les plus pauvres de la société étaient des récidivistes en matière de contrebande d'alcool. L'arrestation et l'imposition de lourdes amendes à ces femmes n'ont eu aucun impact sur l'arrêt de cette pratique. À mon avis, punir ces femmes en les plaçant en détention ou en leur infligeant des amendes risquait de créer encore plus de problèmes sociaux. Non seulement les femmes arrêtées étaient criminalisées, mais les enfants étaient également séparés de la garde et du contrôle de leur mère. À mon avis, il fallait tenir compte de ces deux facteurs. J'ai plaidé en faveur d'une approche différente du problème et de la formulation de nouvelles solutions. Dans de nombreux cas, les veuves, les femmes abandonnées ou les femmes dont les maris étaient handicapés étaient devenues les soutiens de famille, et la contrebande d'alcool était le seul moyen, dans le contexte socio-économique de Jaffna, de gagner leur vie et de subvenir aux besoins de leurs familles. Mais ce problème social était un exemple classique de la façon dont une recherche approfondie sur la dynamique du problème pouvait fournir des réponses pour de nouvelles solutions. Ainsi, bien que l'impact négatif de la guerre sur la société ait été profond, elle a néanmoins offert une opportunité unique de changement social positif. En revanche, les bouleversements sociaux engendrés par la guerre risquaient de détruire de nombreuses dimensions positives de la société. Une grande partie de ce qui était détruit ne pourrait jamais être restaurée à son état d'origine. Dans ce contexte complexe et grave, il existait à mon sens un vaste espace et une urgence pour que la recherche sociale saisisse et enregistre autant que possible l'histoire sociale de la communauté tamoule avant qu'elle ne disparaisse à jamais. Les occasions de consigner l'histoire sociale étaient nombreuses. Par exemple, j'ai été stupéfaite de découvrir que trois ou quatre générations de femmes vivaient dans une même maison ou un même enclos. Cela signifiait que la femme la plus âgée de la famille possédait la connaissance de plus de cent ans d'histoire sociale, si elle se souvenait de la vie de sa propre mère. L'histoire socioculturelle des femmes de différentes castes, l'histoire du village, l'évolution des pratiques sociales, le rôle des sages-femmes villageoises, l'histoire des bijoux et des vêtements, etc., pourraient être consignés de première main grâce à ces encyclopédies vivantes d'histoire sociale.

Dans ce contexte de réflexion et d'intérêt pour l'étude des nombreux problèmes des femmes tamoules depuis mon retour à Jaffna, j'ai approfondi la question de la dot par des recherches

sur la violence domestique en 1994-1995. Au milieu des problèmes sociaux apparemment insurmontables auxquels les femmes étaient confrontées durant cette période, des cas de violence domestique à l'encontre des femmes ont parfois surgi dans les conversations. Quand une collègue a répondu à mon idée de mener des recherches sur la violence conjugale : « Et les femmes qui battent les hommes ? », j'ai compris que le sujet était complexe et relevait du bon sens. Bien que j'aie appris, au cours de mes recherches, qu'une ou deux femmes se battaient effectivement avec leur mari, je n'ai jamais eu le temps ni les ressources nécessaires pour étudier la question de la violence conjugale féminine et je suis restée cantonnée à l'étude de la violence conjugale faite aux femmes.

La police du Tamil Eelam était déterminée à protéger les intérêts des femmes et tous les cas qu'elles signalaient au poste de police étaient traités avec bienveillance et des mesures rapides étaient prises suite à leurs plaintes. En l'absence de tout service de conseil, d'orientation conjugale, de refuge pour femmes battues, de services sociaux, etc., les femmes se sont présentées pour porter plainte contre leurs maris pour violences conjugales. C'était un signe de la confiance que les femmes accordaient aux forces de police. Mais la plupart des plaintes déposées par les femmes contre leurs maris étaient des appels à l'aide pour mettre fin à la violence et résoudre les problèmes familiaux. En effet, très peu de femmes visaient la séparation d'avec leurs maris ou souhaitaient les voir poursuivis en justice. Parce que je considérais la question des violences conjugales comme plus grave qu'une affaire privée entre mari et femme dans laquelle personne ne devrait s'immiscer, j'ai décidé d'essayer d'ouvrir ce domaine et d'au moins ancrer cette injustice faite aux femmes dans une forme de recherche scientifique ou d'analyse théorique.

M. Nedasan, le chef de la police, a collaboré à mes projets de recherche et, après avoir obtenu l'autorisation des femmes qui avaient porté plainte pour violence domestique, m'a permis d'accéder à certains de ses dossiers. J'ai étudié les dossiers de plaintes pour me faire une idée du niveau de violence subi par la personne que je souhaitais interviewer et j'ai commencé à parler au plus grand nombre possible de ces femmes. Compte tenu du secret et de la honte qui entourent cette question dans la société, j'ai été agréablement surprise par la volonté des femmes de parcourir de longues distances à vélo pour que je puisse mener l'entretien, et par leur empressement à partager avec moi leurs histoires conjugales intimes. Hormis quelques jeunes femmes qui n'avaient pas encore pleinement intégré l'impact des violences sur leur vie conjugale et qui se défendaient tout en se blâmant, les autres femmes se sont montrées totalement décomplexées dans leurs récits ; Dans certains cas, leur vie conjugale entière se résumait à des coups quotidiens. J'attribue ma réussite à établir des relations avec ces dames à deux facteurs. Premièrement, j'étais une femme mariée. Je doute que des choses très intimes aient été confiées à une intervieweuse tamoule célibataire, ou à n'importe quelle femme célibataire d'ailleurs. On suppose que les femmes célibataires ignorent les « secrets de la vie conjugale » et sont donc incapables de comprendre la profondeur et les subtilités de la vie intime des personnes mariées. Deuxièmement, j'ai interprété la coopération des femmes comme une indication de leur aspiration à parler en toute confidentialité et ouvertement à une personne de leurs expériences liées à ce problème. Outre la nature et l'intensité des violences subies par ces femmes, ce qui m'a véritablement stupéfié, c'est la profondeur de la compassion qu'elles conservaient pour les hommes qui les avaient maltraitées pendant la majeure partie de leur vie conjugale, en

particulier les plus âgées. Le fait qu'elles conservent de la sympathie pour leurs maris violents est un problème en soi, mais il reflète également un esprit de tolérance et d'amour envers leur conjoint, qui trouve ses racines dans les normes culturelles de la société tamoule. De nombreux problèmes sociaux ont découlé du contenu de ces entretiens, l'un des plus importants étant la réalité du viol conjugal dans la vie des femmes tamoules.

J'ai poursuivi mes recherches sur la violence domestique, mais l'échantillon de femmes était restreint. Pour que l'étude soit véritablement représentative, il était crucial que je m'entretienne avec des femmes qui n'avaient pas porté plainte, mais qui avaient plutôt refoulé les violences et souffert en silence chez elles. Et c'est à ce moment-là que je me suis heurtée à la réticence prévisible des femmes à aborder le sujet. Bien que diverses sources m'aient informée de cas de violence domestique, j'ai trouvé extrêmement difficile de briser la barrière du silence et de faire sortir ce problème social de derrière les murs de leurs maisons. Le facteur caste/classe est entré en jeu dans les violences conjugales. Nombre de ces femmes qui ont eu le courage de dénoncer les violences conjugales et de les révéler au grand jour appartenaient aux couches opprimées de la société. De manière générale, les violences conjugales pouvaient être attribuées à l'abus d'alcool du mari. Les cas les plus complexes concernant les femmes des castes moyennes et supérieures restaient cachés derrière les murs de leurs maisons.

Mais si la recherche sociale était mon intérêt personnel, d'autres dimensions de commentaire étaient nécessaires pour la lutte en général. Des pans entiers de la diaspora tamoule ont souvent fait remarquer et se sont plaints auprès de la section internationale des LTTE à Jaffna de l'absence de publications officielles des LTTE en anglais pour représenter leurs points de vue sur la scène mondiale. En réponse à ces critiques, et en reconnaissant leur bien-fondé, Bala et moi avons pris la responsabilité de produire un journal en langue anglaise, « Inside Report », qui reflétait clairement les points de vue des LTTE. Elle contenait des analyses politiques, des articles sur les violations des droits de l'homme, la situation militaire, etc. Cette publication mensuelle nous prenait beaucoup de temps car, étant donné l'absence de journalistes compétents en anglais à Jaffna à cette époque, Bala et moi-même, avec quelques articles occasionnels du public, rédigeons le contenu du journal de huit pages. Produire un journal en temps de guerre, alors que les installations et les ressources sont rares, est une tâche colossale. Non seulement nous avons écrit, tapé, édité, relu et mis en page le journal, mais il a également fallu passer du temps à l'imprimerie pour s'assurer que les lettres ne tombaient pas des plaques de caractères composées à la main pendant le processus d'impression. Le journal, tout comme mes recherches sociologiques, cessa de paraître avec le déclenchement de la guerre. En effet, une chose que nous avons fini par apprendre en vivant en temps de guerre, c'est la futilité de lancer des projets d'envergure. La guerre et les déplacements de population sont inévitablement intervenus pour mettre fin ou détruire tout nouveau projet ou initiative.

Le déclenchement de la guerre à Jaffna

L'euphorie qui s'était emparée de la nation tamoule après le début des pourparlers de paix en 1994/95 entre le gouvernement de Chandrika Kumaratunga et les Tigres de libération s'est dissipée lorsque les hostilités ont repris le 19 avril 1995 suite à l'échec des négociations de paix. L'ouvrage récent de Bala, *The Politics of Duplicity* [^8], fournit un examen critique détaillé des causes sous-jacentes à l'échec des négociations.

L'establishment militaire sri-lankais, ainsi que les forces nationalistes bouddhistes cinghalaises qui formaient l'épine dorsale du gouvernement de Kumaratunga, s'opposaient à la paix et à tout règlement politique rationnel susceptible d'accorder une autonomie régionale ou une souveraineté au peuple tamoul. Ils ont donc opté pour une solution militaire. Bien que Chandrika ait accédé au pouvoir en tant que chef d'État avec un mandat de paix, elle a basculé du côté des militaristes intransigeants sous couvert d'une stratégie de « guerre pour la paix ». Alors que le ministre des Affaires étrangères, M. Lakshman Kadirgamar, convainquait les gouvernements du monde de la nécessité de la guerre pour une paix permanente et obtenait une aide financière substantielle pour l'effort de guerre, le gouvernement sri-lankais lançait un vaste programme d'acquisition d'armements. Les forces armées ont reçu le feu vert pour acheter des systèmes d'armement modernes, quel qu'en soit le coût, en prévision d'une guerre totale.

Bala et moi étions alarmés par la situation qui se développait. Bien que certains de nos cadres militaires aient fait preuve d'un excès de confiance quant à la capacité militaire des LTTE à défendre nos zones contrôlées, nous avons supposé, à juste titre, que le gouvernement se préparait à une invasion majeure de la péninsule de Jaffna et que les unités de combat des LTTE pourraient avoir du mal à la contenir. Notre hypothèse reposait sur le déploiement massif et sans précédent de troupes gouvernementales dans le complexe militaire de Pallaly. Nous avons également appris que le gouvernement avait acheté de nouveaux avions de combat, des chars, des pièces d'artillerie et d'autres armements lourds, qui étaient systématiquement acheminés du Sud vers la base de Pallaly.

L'existence d'un État de facto administré par les LTTE dans la péninsule de Jaffna constituait une humiliation et un défi pour l'État sri-lankais, qui revendiquait sa souveraineté sur l'ensemble de l'île et sa population. Bien que les LTTE aient permis le fonctionnement de certains éléments de la structure étatique, ils ont maintenu l'ordre public et supervisé divers départements du gouvernement afin d'éliminer l'inefficacité et la corruption dans le but de promouvoir le bien-être public. Le soutien populaire apporté aux Tigres par le peuple tamoul, malgré la dénonciation par le gouvernement du régime des LTTE comme autocratique et illégal, irritait Colombo. Aux préoccupations des dirigeants cinghalais s'ajoutait la politique affichée par les LTTE en matière d'autodétermination, d'indépendance politique et de création d'un État. Les Cinghalais craignaient que l'expansion militaire des LTTE, leur conquête territoriale du territoire tamoul et leurs capacités administratives ne finissent par aboutir à la réalisation de l'aspiration des Tamouls à un État tamoul indépendant.

La conquête militaire de Jaffna devint donc un projet clé du gouvernement de Kumaratunga. Si elle était menée à bien, selon le gouvernement, elle signifierait la fin du pouvoir tamoul dans le Nord et entraînerait la chute de l'hégémonie militaire des LTTE. La prise de Jaffna renforcerait également l'image de Chandrika Kumaratunga comme conquérante du royaume tamoul et comme championne de la suprématie cinghalaise-bouddhiste. Malgré ses prétentions d'ange de la paix, la présidente Kumaratunga a opté pour le militarisme, anticipant que la guerre et la conquête de la patrie tamoule mettraient fin une fois pour toutes au mouvement de libération tamoul, et lui vaudraient en même temps une immense popularité auprès des nationalistes et de l'électorat cinghalais-bouddhiste intransigeant. Elle accorda donc la priorité à l'objectif de l'invasion militaire de Jaffna et nomma son oncle, le général A. Ratwatte, chargé de mettre en œuvre le projet. Le général Janaka Perera, homme intransigeant et impitoyable, tristement célèbre pour les massacres de Tamouls qu'il a perpétrés pendant son commandement dans la province orientale et de Cinghalais lors du soulèvement du JVP dans les années 80, s'est vu confier la tâche de commandant sur le terrain pour l'invasion de la péninsule de Jaffna.

Bien que les habitants de Jaffna s'attendaient à des opérations militaires dans la péninsule suite à l'échec des négociations, ils n'avaient aucune idée de l'ampleur et de la portée des préparatifs militaires entrepris par le gouvernement sri-lankais. Des milliers et des milliers de soldats de combat et d'armes lourdes étaient acheminés par voie aérienne et maritime vers le complexe de Pallaly. Nous avons appris par la suite qu'environ trente à quarante mille soldats avaient été rassemblés dans divers districts de l'est et du sud du pays pour cette bataille décisive. Mais mis à part les bombardements aériens et d'artillerie, la vie continuait comme d'habitude à Jaffna. Ignorant du déploiement militaire massif, les habitants de Jaffna nourrissaient une confiance illusoire dans la capacité des combattants du LTTE à défendre avec succès la ville en cas d'invasion par l'armée cinghalaise. Franchement, Bala et moi étions nerveux à l'idée de l'attaque imminente. Nous pouvions constater qu'une invasion de la péninsule entraînerait des destructions massives de biens à Jaffna. Mais le nombre de victimes civiles qu'une telle invasion engendrerait était encore plus inquiétant. La perspective d'une guerre conventionnelle totale dans cette zone densément peuplée était effrayante. J'éprouvais une profonde tristesse à l'idée que le capital culturel du peuple tamoul puisse à nouveau tomber sous l'occupation et la domination cinghalaises.

Le 9 juillet 1995, dans le cadre de la première phase de l'invasion de Jaffna, les forces armées sri-lankaises ont lancé un assaut militaire massif baptisé « Opération Bond en avant ». Des milliers de soldats bien armés, appuyés par l'artillerie et les bombardements aériens, ont effectué une manœuvre en tenaille vers la ville de Jaffna. Une colonne de troupes s'est déplacée de Pallaly et Tellipallai vers Alaveddy et Sandilipay, tandis que l'autre a avancé de Mathagal le long de la bande côtière de Ponnalay vers Vaddukoddai. Face à une résistance limitée des LTTE, les troupes sri-lankaises ont atteint les abords de Vaddukoddai et de Sandilipay en quatre jours. Les médias de Colombo étaient en liesse, mettant en avant les récits de victoires militaires spectaculaires de l'armée cinghalaise. Mais le succès militaire de la première phase de l'invasion de Jaffna a semé la panique parmi la population civile de Jaffna. J'ai donc été soulagé lorsque Bala m'a annoncé que M. Pirabakaran préparait une importante contre-offensive pour contrer l'invasion. La contre-offensive des LTTE, baptisée « Opération Saut du Tigre », a

été lancée le 14 juillet 1995. Les unités commandos des LTTE ont attaqué les concentrations militaires d'Alaveddy et de Sandilipay, infligeant de lourdes pertes. Les combats intenses se sont poursuivis pendant deux jours. Au cours des combats, un avion de combat Puccara a été abattu par un missile sol-air des LTTE et le navire de commandement naval « Ediththera » a été coulé par un Black Sea Tiger près du port de Kankesanthurai. Incapables de résister à la féroce contre-attaque des LTTE, les troupes gouvernementales abandonnèrent leur offensive et se replièrent dans leurs casernes.

Le succès de l'opération « Saut du Tigre » et les importants dégâts infligés à la marine et à l'armée de l'air ont généré un sentiment de soulagement parmi la population de Jaffna. Mais ils ignoraient que l'opération « Bond en avant » de l'armée était une frappe de diversion destinée à tester les capacités défensives des LTTE. L'opération visait également à semer la confusion chez les LTTE quant à l'itinéraire que l'armée sri-lankaise pourrait emprunter pour progresser vers la ville de Jaffna lorsque la véritable offensive débiterait.

Le sentiment de soulagement et de retour à la normale qui régnait à Jaffna après la victoire militaire de l'opération « Saut du Tigre » fut de courte durée. Fin juillet 1995, les forces armées sri-lankaises ont commencé à intensifier les bombardements aériens et d'artillerie. Les bombardements et les tirs d'artillerie se sont concentrés sur la ville de Jaffna et sa banlieue. Ces attaques étaient aveugles et visaient à faire des victimes civiles, à terroriser et à démoraliser la population civile. Jour après jour, les tirs d'artillerie et les bombardements aériens s'intensifièrent et finirent par se prolonger durant la nuit. À plusieurs reprises, le bruit des bombardiers qui approchaient nous a réveillés et nous a fait courir dans le noir jusqu'au bunker. La ville de Jaffna tremblait sous l'intensité des bombardements nocturnes. Chaque nuit était un cauchemar pour ceux qui se réfugiaient dans des bunkers ou qui, au réveil, couraient se mettre à l'abri dans des zones différentes, loin des bombardements. Notre maison tremblait et vibrait sous l'effet des explosions d'obus d'artillerie qui se produisaient tout près. Je me souviens encore des nuits blanches et du bruit assourdissant lorsque les propulseurs des obus explosaient au-dessus de notre région. Finalement, les bombardements nocturnes sont devenus si fréquents que nous nous sommes lassés de nous mettre à l'abri et avons laissé faire la chance quant à la possibilité qu'un obus tombe sur notre maison ou non. Le bombardement aérien était également aveugle. Bien que l'armée de l'air sri-lankaise ait affirmé avoir ciblé des camps militaires des LTTE, les bombes tombaient toujours sur des cibles civiles. L'incident le plus tristement célèbre fut le raid aérien sur l'église Saint-Paul de Naval, à environ cinq kilomètres de la ville de Jaffna. Des bombes ont explosé parmi les personnes déplacées qui avaient trouvé refuge dans le sanctuaire catholique. Lors de ce tragique incident survenu le 9 juillet, 120 civils, dont des enfants et des personnes âgées, ont été tués et plus de 150 personnes ont été grièvement blessées. Le Sri Lanka a eu l'audace de prétendre avoir ciblé avec succès un camp militaire des LTTE. Le démenti du Sri Lanka suite au massacre a aggravé la situation et a indigné la population déjà éprouvée de Jaffna. Cet incident horrible aurait été occulté par la censure de la presse si la délégation du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) n'avait pas publié de déclaration officielle confirmant les victimes civiles et imputant directement la responsabilité de cette attaque aérienne aveugle à l'armée de l'air sri-lankaise. La déclaration du CICR a révélé la nature de cette guerre barbare. Profondément gêné par cette révélation, le ministre des Affaires

étrangères du Sri Lanka, M. Kadirgamar, a convoqué le représentant du CICR à son bureau et l'a averti de ne pas s'immiscer dans les affaires intérieures de l'État. L'autre incident tragique qui a horrifié les habitants de Jaffna fut le bombardement aérien du lycée Nagar Kovil Maha Vidyaklayam le 22 septembre, au cours duquel vingt-quatre élèves furent tués et trente-cinq grièvement blessés.

L'invasion de Jaffna et l'exode

L'invasion militaire que nous redoutions a débuté le 1er octobre 1995 avec le lancement d'une offensive baptisée « Opération Tonnerre ». Comme son nom l'indique, elle commença par un bombardement massif d'artillerie et aérien sur Valigamam, en particulier dans les régions de Vasavillan, Pathameni, Atchuvéli et Puttur. Après avoir affaibli les positions défensives des LTTE à l'aide de lourds bombardements d'artillerie et de frappes aériennes, des milliers de soldats sri-lankais ont attaqué les positions des LTTE à Vasavillan et Pathameni, déclenchant de féroces combats qui se sont poursuivis pendant des jours, faisant des victimes des deux côtés. L'artillerie lourde stationnée à la base de Pallaly pilonnait sans relâche jour et nuit tout Valigamam, en particulier dans le secteur oriental, forçant des milliers de personnes à fuir leurs villages traditionnels. L'« opération Tonnerre » s'est poursuivie pendant près de deux semaines. L'armée sri-lankaise, faisant fi des lourdes pertes subies, a envahi plusieurs positions des LTTE et s'est emparée des villes stratégiquement importantes d'Atchuvéli, d'Avarankal et de Puttur. La prise de ces villes nous a permis de comprendre que l'armée sri-lankaise avait choisi le flanc oriental de Valigamam comme voie d'avancée vers la ville de Jaffna. En conséquence, les unités de combat des Tigres ont construit d'imposantes barrières défensives à Neerveli et Kopay, bloquant la route principale Jaffna-Point Pedro. Nous savions également que si Neerveli et Kopay tombaient, les troupes cinghalaises traverseraient rapidement l'étendue de Chemmani et s'empareraient du pont de Navatkuli qui relie les régions de Valigamam et de Thenmarachchi. Dans cette éventualité, on estime qu'un demi-million de personnes à Valigamam, y compris la population de la ville de Jaffna, se retrouveraient piégées par l'armée. En fait, c'était précisément l'objectif stratégique du gouvernement de Kumaratunga. Nous avons attendu avec anxiété la suite des événements, tandis que l'« Opération Tonnerre » s'achevait et que les troupes gouvernementales consolidaient les territoires qu'elles avaient conquis sur les LTTE. Nous pensions que la prochaine phase de la guerre serait décisive. Le moral de nos cadres était excellent, avec une détermination farouche à défendre Jaffna. Mais nous étions également pleinement conscients que les troupes gouvernementales disposaient des effectifs et de la puissance de feu nécessaires et qu'elles affichaient une forte détermination à atteindre leur objectif stratégique, malgré les lourdes pertes subies.

Le jour décisif arriva le 17 octobre 1995, avec le lancement de l'« Opération Riviresa » (Rayons de soleil). L'objectif stratégique était la ville de Jaffna. De violents combats éclatèrent dans le secteur de Neerveli, où les combattants des LTTE étaient retranchés et fortement concentrés. Tandis que les Tigres résistaient farouchement depuis leurs positions défensives, l'armée sri-lankaise pilonnait sans discernement les zones civiles de Jaffna et de sa banlieue. Des avions de

combat supersoniques et des Puccara frappaient les zones civiles au gré des pilotes. L'intense activité aérienne et les explosions d'obus d'artillerie autour de notre quartier à Kokkuvil nous obligeaient, Bala et moi, à faire constamment des allers-retours entre la maison et le bunker situé à une vingtaine de mètres de la porte d'entrée. Nos gardes du corps, craignant que notre maison ne soit une cible potentielle pour une attaque aérienne, surveillaient la trajectoire des bombardiers et nous avertissaient dès qu'un bombardier commençait à piquer près de chez nous. À plusieurs reprises, les ondes de choc des explosions d'obus et de bombes ont balayé la région, à travers notre bunker, en tirant sur nos cheveux et nos vêtements. Un soir, une explosion soudaine et inattendue a semé la terreur dans la maison, soulevant de la poussière, faisant tomber des draps et secouant les fenêtres. J'ai été projeté contre le mur de ma chambre. Ma tête a encaissé le choc de plein fouet et j'ai eu l'impression qu'elle allait être arrachée de mon corps. Je suis tombé au sol et j'ai crié à Bala de rester à terre, anticipant un déluge d'obus d'artillerie. Nos gardes du corps sont arrivés en courant avec une lampe torche pour nous guider dans l'obscurité jusqu'au bunker où nous avons tous attendu de nous assurer que le bombardement était terminé. Nous avons appris plus tard que l'explosion avait eu lieu dans le quartier et que plus de dix personnes étaient mortes.

Toute la population de Jaffna vivait dans la peur et l'incertitude. Valigamam s'est transformé en champ de bataille. Des centaines de personnes étaient tuées et leurs biens détruits sous couvert d'une « guerre pour la paix ». Ni les médias internationaux ni les gouvernements n'ont manifesté la moindre inquiétude face à cette tragédie humaine monumentale.

Durant ces temps périlleux, Bala passa plusieurs heures à étudier des cartes pour repérer les itinéraires possibles par lesquels l'armée pourrait progresser afin d'atteindre la ville de Jaffna. Cela le préoccupait beaucoup et il était profondément intéressé par la compréhension des mouvements potentiels de l'armée. En étudiant les événements quotidiens de la bataille, il m'a fait remarquer que les troupes sri-lankaises ne seraient pas en mesure de pénétrer dans les zones urbanisées et le réseau de routes et de ruelles où les combattants des LTTE étaient fortement retranchés. Il avait vu juste, car il s'est avéré que les troupes sri-lankaises pourraient tenter de progresser à travers la région côtière de la lagune d'Uppu Aru, le long des champs et des terres marécageuses situés entre la route Jaffna-Point Pedro et la lagune salée qui s'étend de Puttur à Chemmani. Les commandants des LTTE savaient que l'armée pourrait éventuellement emprunter cette voie. Malheureusement, les fortifications défensives des LTTE étaient faibles sur ce terrain face à la formidable puissance de feu des chars de combat ennemis.

Le 29 octobre, les forces armées sri-lankaises ont submergé les lignes de défense des LTTE à Neerveli lors de l'une des batailles les plus sanglantes de l'« Opération Riviresa » et les colonnes blindées ont commencé à se déplacer vers Kopay Nord, le long de la région côtière de la lagune. Les LTTE avaient mobilisé plusieurs unités de combat pour bloquer l'avancée des troupes vers Kopay et de violents combats ont éclaté dans la région. La situation était très dangereuse. Si les troupes sri-lankaises prenaient d'assaut les positions de défense des LTTE à Kopay Nord, elles pourraient rapidement se diriger vers Chemmani et s'emparer du pont de Navatkuli, piégeant ainsi la population de Valigamam. L'air était lourd de peur et de tension. M. Tamil Chelvan est venu à notre domicile et a demandé à Bala et à moi-même, ainsi qu'à

nos gardes du corps, de quitter notre maison de Kokkuvil et de nous installer à Chavakachcheri où il nous avait trouvé une maison pour y séjourner temporairement. Il a également indiqué que la population de Jaffna serait informée de la situation le lendemain matin et qu'il lui serait conseillé de quitter Valigamam avant que le pont de Navatkuli ne tombe aux mains des troupes ennemies. Alors que nous préparions précipitamment nos bagages pour partir pour Madduvil, un village de Chavakachcheri, un déluge incessant d'obus d'artillerie s'abattait aux alentours de notre maison, indiquant que les troupes se rapprochaient de la ville de Jaffna. Sur le chemin de Chavakachcheri, nous avons eu le cœur serré en voyant des foules de familles déplacées qui marchaient le long de la route Kopay-Kaithaddy, fuyant l'avancée des colonnes de troupes sri-lankaises.

Le lendemain matin, le 30 octobre, des cadres politiques du LTTE ont fait une annonce publique par haut-parleurs informant les habitants de Jaffna et d'autres régions de Valigamam que les troupes sri-lankaises se rapprochaient de la ville. Déclarant que les forces du LTTE étaient déterminées à résister aux troupes sri-lankaises et à défendre Jaffna, elles ont demandé à la population de se déplacer vers des zones plus sûres de Thenmarachchi afin d'éviter le danger d'être soumises à la puissance de feu impitoyable de l'ennemi. L'avertissement a touché un point sensible chez la population agitée et terrorisée, et a provoqué un exode précipité et confus de Jaffna.

L'exode fut une tragédie humaine colossale, sans précédent par son ampleur. Répondant à l'appel des cadres du LTTE et prenant conscience du danger imminent que leur causaient les troupes ennemies envahissantes, toute la population de Valigamam – plus de cinq cent mille personnes – est descendue dans la rue, emportant le strict nécessaire et traînant avec elle ses enfants, les personnes âgées et les malades. Tout le monde savait qu'ils seraient en sécurité s'ils pouvaient simplement traverser le pont de Navatkuli pour se rendre à Kaithaddy, Thenmarachchi. Cette prise de conscience a provoqué une ruée précipitée pour traverser le pont avant que l'ennemi ne bloque l'évacuation de la population de Jaffna. Les routes menant à Chavakachcheri étaient encombrées par une foule de gens désespérés et effrayés. Les vélos, seul moyen de transport, sont devenus un fardeau lorsque les déplacements de la foule se sont complètement arrêtés, en raison de la promiscuité et des embouteillages. Les processions surpeuplées s'étendaient sur des kilomètres et il fallait plusieurs heures pour parcourir quelques centaines de mètres. Pour ajouter à la tragédie, il s'est mis à pleuvoir. Les larmes du ciel en pleurs n'apportaient qu'un infime soulagement aux nombreuses bouches assoiffées et déshydratées. Les enfants pleuraient de douleur à cause de la faim, tandis que leurs parents assistaient impuissants à la scène. Les personnes âgées titubaient sur les routes, s'arrêtant souvent pour reprendre leur souffle. Privés de nourriture et d'eau et exposés aux intempéries, les malades voyaient leur état s'aggraver. Épuisée et stressée par le bouleversement émotionnel et physique de l'événement, une femme enceinte s'est allongée sur le bord de la route pour accoucher seule, en plein air. Malgré les épreuves matérielles endurées par la population, un sentiment de détermination et d'urgence animait les habitants, les poussant à échapper aux griffes d'un ennemi imprévisible et dangereux qui approchait des portes de Jaffna.

Le gouvernement sri-lankais et ses forces armées n'avaient jamais anticipé une évacuation

massive de la population de Valigamam. Lorsqu'ils comprirent l'ampleur et la gravité de l'exode ainsi que la direction de la foule en mouvement, ils réalisèrent, à leur plus grande consternation et frustration, qu'ils allaient conquérir une ville fantôme. Les troupes qui avançaient ne pouvaient rien faire pour empêcher l'évacuation. À un moment donné, des avions de chasse de l'armée de l'air, en désespoir de cause, ont bombardé la population en fuite à Chemmani, tuant deux civils et en blessant cinq autres. Cet acte lâche n'a pas dissuadé la population de fuir en traversant le pont. En trois ou quatre jours, une population d'un demi-million de personnes a quitté Valigamam et a traversé la frontière pour rejoindre Thenmarachchi, contrôlée par les LTTE.

Chavakachcheri, ville historique célèbre pour son marché en plein air et ses délicieux fruits, a été envahie par une immense population déplacée. Chaque maison de la ville offrait un abri et un refuge aux parents, aux amis et aux étrangers. Je connais une maison où vivaient soixante personnes, ce qui mettait à rude épreuve les ressources en eau et les installations sanitaires. Partout à Chavakachcheri – dans les écoles, les collèges, les temples, les églises, les cocoteraies et les vergers de manguiers – les gens se disputaient un espace où eux et leurs familles pourraient séjourner. Alors que je me rendais à vélo au marché local, j'ai été saisi par le sentiment d'urgence qui imprégnait l'air. La ville était bondée de gens et de leurs affaires. Certaines personnes restaient là, immobiles, entourées de leurs possessions, sans nulle part où aller. D'autres s'accroupissaient sans énergie sous les arbres qu'ils avaient érigés en demeure. De petits feux brûlaient et une fumée étrange flottait dans l'air tandis que des femmes s'efforçaient de cuisiner pour leurs familles affamées, fatiguées et angoissées. Les enfants pleuraient, se frottaient les yeux et regardaient autour d'eux, désespérés. Les personnes âgées et les malades étaient allongés sur des nattes à même le sol froid et profitaient d'un court répit sous la surveillance des autres membres de la famille. Un profond chagrin m'a envahi en assistant à cette tragédie historique. La plupart de ces gens avaient abandonné leurs élégantes demeures, leurs jardins luxuriants et leurs arbres fruitiers. Ayant abandonné leurs biens, fruits de générations de dur labeur, ils se retrouvaient du jour au lendemain réduits à la misère, confrontés au désespoir et à la détresse. C'était un spectacle triste et tragique de voir les habitants fiers et dignes de Jaffna errer sans but, appauvris et sans abri. Toute une communauté a été contrainte d'abandonner sa ville sacrée, la capitale culturelle des Tamouls d'Eelam, où elle vivait depuis d'innombrables siècles.

La vie à Chavakachcheri et dans les villages environnants était devenue intolérable pour la population déplacée de Jaffna. Confrontés à une pénurie aiguë de nourriture et de médicaments, privés de logements décents, d'installations sanitaires, etc., les déplacés ont subi des épreuves extrêmes. À leur malheur s'ajoutaient les tirs d'artillerie dirigés au hasard parmi eux pour semer la terreur et faire des victimes. Les bombardements ont également rappelé aux Tamouls l'imminence de l'invasion de Thenmarachchi. Ni le gouvernement de Kumaratunga ni les gouvernements internationaux n'ont manifesté la moindre préoccupation face au sort pitoyable des personnes déplacées. Les médias de Colombo ont observé un silence calculé, comme si rien ne s'était produit pour la population de Jaffna. Les médias n'ont mis en avant que les récits des « spectaculaires » avancées militaires des « braves soldats » dont l'objectif était de « libérer » la population de Jaffna du LTTE « terroriste ». Une seule voix s'est élevée pour exprimer son inquiétude face à l'exode de la population de Jaffna. L'ancien secrétaire général des Nations

Unies, Boutros Boutros Ghali, a appelé les gouvernements internationaux à venir en aide à la population déracinée de Jaffna. Craignant que cette tragédie inhumaine causée par la guerre ne prenne une dimension internationale, M. Kadirgamar, ministre des Affaires étrangères du Sri Lanka, a agi promptement, niant l'existence de toute tragédie humanitaire. Dans le but de dissimuler la criminalité de l'État cinghalais, le ministre « tamoul » a mis en garde le secrétaire général de l'ONU contre le fait d'exagérer le « problème mineur » d'un peuple « déplacé à l'intérieur de son propre pays » qui concerne les « affaires intérieures » d'un « État souverain ». M. Kadirgamar a ainsi fait taire la seule voix qui exprimait une véritable préoccupation pour le sort des Tamouls déplacés de Jaffna.

Retrait vers Vanni

La tâche consistant à répondre aux besoins d'un demi-million de personnes déplacées à Thenmarachchi tout en menant une guerre défensive contre une armée conventionnelle redoutable prête à s'emparer de la péninsule, dépassait largement les ressources des LTTE. Bien que quelques unités de commandos aient pénétré à Valigamam et aient pu harceler l'armée d'occupation, les dirigeants des LTTE ont décidé de déplacer l'essentiel de leurs forces vers Vanni. Les Tigres savaient que l'armée cinghalaise allait bientôt entrer dans Thenmarachchi et Vadamarachchi pour prendre le contrôle de toute la péninsule et que mener une guerre défensive depuis Chavakachcheri serait suicidaire tant pour les combattants du LTTE que pour la population civile surpeuplée. Face à ce constat, les LTTE ont entrepris de déplacer progressivement leurs formations de combat vers Vanni. Déjà, une partie de la population déplacée s'était installée à Vanni, craignant une escalade du conflit à Thenmarachchi. Bien que les LTTE aient aspiré à déplacer les personnes déplacées vers Vanni, ils n'ont ni préconisé ni encouragé un tel projet, conscients des difficultés pratiques liées à la réhabilitation d'une population aussi importante. Ayant terriblement souffert des conséquences du déplacement, d'importantes parties de la population ne savaient pas si elles devaient choisir une vie incertaine à Vanni ou retourner chez elles sous une armée d'occupation. Ils attendirent, observant l'évolution de la guerre. Mais pour une grande partie de la population de Jaffna, qui soutenait ouvertement les LTTE et sympathisait avec eux, il n'y avait pas d'autre choix que de suivre l'organisation dans le Vanni pour éviter les persécutions militaires. Bala et moi étions dans cette catégorie. Nous n'avions pas d'autre choix que de déménager dans les Vanni ou de mourir. Nous attendions les instructions de M. Pirabakaran et elles sont arrivées. Peu après, nous étions en route pour la côte. Notre fidèle amie Soosai s'est mise à l'œuvre sur le talkie-walkie pour donner des instructions à l'équipage féminin du Sea Tiger qui devait piloter le bateau nous emmenant au Vanni. Il est rapidement apparu sur les lieux et s'est amarré à une centaine de mètres dans les eaux peu profondes de la lagune de Kilally. Nous avons pataugé dans l'eau jusqu'aux genoux et nous nous sommes engouffrés à bord du bateau. Quelques minutes plus tard, nous traversions la lagune, laissant Jaffna derrière nous pour une vie totalement nouvelle dans le Vanni. Notre destination était le village de Visvamadu, à une vingtaine de kilomètres de la ville de Killinochchi. Je ne pouvais même pas imaginer ce qui m'attendait, mais alors que Soosai

nous conduisait sur la route de terre défoncée une heure après notre arrivée dans le Vanni, le sous-développement économique de la région était évident, même dans l'obscurité de la nuit. La route vers Visvamaradu était parsemée de petits hameaux et de vastes étendues de rizières, et bordée de routes recouvertes d'une épaisse végétation tropicale.

Notre séjour à Visvamaradu fut temporaire, le premier d'une série de résidences que nous avons occupées durant notre existence de déplacés à Vanni. Visvamaradu est un village agricole peuplé d'agriculteurs Jaffna travailleurs. Ces gens avaient obtenu ces terres dans le cadre d'un programme de colonisation gouvernemental et avaient transformé une zone de jungle dense en parcelles fertiles de rizières et de cocotiers. Nous nous sommes liés d'amitié avec plusieurs familles d'agriculteurs et notre vie à Visvamaradu était paisible et exempte des conditions de la guerre. Killinochchi devint la principale ville commerciale, grouillante de population déplacée. Les LTTE avaient établi leur quartier général politique à Killinochchi et nous nous rendions régulièrement dans cette ville. Le 18 avril 1996, alors que nous vivions encore à Visvamaradu, nous avons entendu parler de l'« Opération Riveresa 2 » au cours de laquelle les troupes sri-lankaises ont soudainement pénétré dans Thenmarachchi et se sont emparées de la zone sans rencontrer de résistance de la part des LTTE. Cette invasion militaire soudaine a provoqué le chaos parmi la population déplacée de Thenmarachchi. Des milliers et des milliers de personnes paniquées ont fui vers Kilally pour traverser la lagune et rejoindre le Vanni. Il y avait peu de bateaux disponibles pour transporter un grand nombre de personnes terrorisées et prises de panique. La tragédie fut encore aggravée par des frappes aériennes contre la population en fuite à Kilally, dans le but d'empêcher l'évacuation des habitants vers Vanni. Des bombardiers et des hélicoptères de combat sri-lankais ont attaqué les bateaux transportant des civils, provoquant mort et chaos. Piégée par les troupes d'invasion et empêchée de fuir vers le Vanni en traversant la lagune, la population déplacée n'a eu d'autre choix que de retourner dans ses foyers abandonnés à Jaffna. Le retour des personnes déplacées à Jaffna a été présenté par les médias contrôlés par le gouvernement comme une victoire majeure pour le gouvernement de Kumaratunga, dont les troupes avaient « libéré » la population de Jaffna des griffes des « terroristes ».

Pour ma part, le retour d'un grand nombre de personnes à Valigamam ne devait pas être considéré comme un revers, mais comme une étape positive pour le peuple et la lutte. Premièrement, la plupart des gens avaient un foyer et un environnement social connu à Jaffna, ce qui était préférable de l'avis de tous à la misérable existence à la belle étoile à Thenmarachchi. Pour moi, le retour des populations dans leurs foyers leur donnerait l'occasion de retrouver leur dignité et leur respect de soi après avoir subi une détresse grave et démoralisante en tant que personnes déplacées et dépossédées. Tout aussi important, à mon avis, il était crucial pour la lutte que les habitants de Jaffna récupèrent leurs biens. De cette manière, la présence du peuple tamoul dans la péninsule a permis de maintenir ses droits sur les terres traditionnelles et, deuxièmement, elle a empêché l'occupation des maisons tamoules vacantes et l'usurpation des terres par les colonies cinghalaises, comme cela a été le cas dans le district de Trincomalee. Troisièmement, j'estimais qu'il était nécessaire, pour la lutte, que le peuple conserve son attachement émotionnel à son lieu de naissance historique. L'idée que cette terre leur appartenait et que les Cinghalais étaient les intrus et les occupants étrangers était un sentiment important à cultiver. Si quelqu'un devait quitter Jaffna, ce devrait être l'armée cinghalaise, et non les habitants de Jaffna.

Tragiquement, après le retour de la majorité des personnes déplacées à Valigamam dans leurs maisons et villages abandonnés, l'armée d'occupation cinghalaise, sous le commandement du général Janaka Perera, a lentement transformé la péninsule de Jaffna en une prison à ciel ouvert. Les prétendus « libérateurs » se sont rapidement révélés être des oppresseurs. Les arrestations massives, les détentions, les actes de torture et les exécutions extrajudiciaires de civils sont des faits avérés. Plus de mille personnes ont disparu et des charniers, par exemple à Chemmani, dans la province de Jaffna, ont été mis au jour. La persécution des habitants de Jaffna vivant sous occupation militaire cinghalaise fait régulièrement la une des médias locaux et internationaux.

[^1] : Kanapathipillai Poopathy, affectueusement et respectueusement connue sous le nom de « Poopathy Amma » parmi le peuple tamoul, est l'une des femmes les plus remarquables de l'histoire de la lutte pour la liberté tamoule. Poopathy Amma est née le 3 novembre 1932 dans le village de Kiran, à Batticaloa. Le 19 mars 1988, cette grand-mère de cinquante-six ans a entamé une grève de la faim jusqu'à la mort au temple de Mahmangam Pillayar, exigeant un cessez-le-feu immédiat et inconditionnel entre les LTTE et l'IPKF, ainsi que des pourparlers inconditionnels entre les LTTE et le gouvernement indien. La vie de Poopathy Amma fut marquée à la fois par une tragédie personnelle et par le courage. Deux de ses fils ont été tués lors d'opérations militaires et de rafles de villages menées par les forces armées sri-lankaises, et un autre a été fait prisonnier et torturé. Elle est devenue une critique virulente des violations des droits de l'homme commises par les forces armées sri-lankaises et a été une militante politique et une travailleuse sociale. Elle était indignée par les morts et le chaos causés par l'IPKF pendant la guerre indo-LTTE. Lorsque l'armée indienne a interdit toute activité politique, Poopathy Amma a ignoré les ordres et a organisé des manifestations et des protestations contre les atrocités de l'IPKF. Lorsque l'IPKF a harcelé des manifestantes en grève de la faim, Poopathy Amma a entamé une grève de la faim pour atteindre ses objectifs politiques. Pendant trente jours, Poopathy Amma a refusé de s'alimenter et de boire avant de succomber. Sa grève de la faim jusqu'à la mort a duré plus longtemps que la lutte de Thileepan en septembre 1987, dont j'ai parlé au chapitre IV.

[^2] : Adèle Ann. « Femmes combattantes des Tigres de libération », 1993. Thasan Press, 1993. Chapitre 1 : Contexte historique, page 1.

[^3] : Ibid. Page iv.

[^4] : Coomaraswamy, Radhika. Les femmes des LTTE : est-ce cela la libération ? The Sunday Times, 5 janvier 1997.

[^5] : Lemkin, Raphaël. Chapitre IX « Génocide » dans « La domination de l'Axe en Europe occupée : les lois de l'occupation ». Washington, D.C. Carnegie Endowment for International Peace, 1944. Page 79.

[^6] : Coomaraswamy, Radhika. « Les femmes des LTTE, c'est ça la libération », The Sunday Times, 5 janvier 1997.

[^7] : 'Suthunthira Paravaikal' mai-juin 1991.

[^8] : Balasingham, Anton. “La politique de la duplicité. Retour sur les pourparlers de Jaffna”,
Première édition 2000, Fairmax Publishing Ltd.

10 Tribulations à Vanni

Le repli stratégique des LTTE vers le Vanni était, sur le plan militaire, une manœuvre astucieuse de M. Pirabakaran. Après avoir sécurisé et consolidé une immense zone de base au cœur du nord du Sri Lanka, protégée par une jungle épaisse et impénétrable, M. Pirabakaran s'est lancé dans un vaste programme de réorganisation et de restructuration de la machine militaire des LTTE. Fin stratège, il savait qu'il devait défendre son territoire dans la jungle et livrer ses futures batailles dans la région de Vanni. Il était parfaitement conscient des ambitions militaires des dirigeants de Colombo. Anticipant d'éventuelles invasions militaires de l'armée cinghalaise, il se prépara à constituer une puissante armée de libération capable de mener à la fois une guerre conventionnelle et une guérilla dans la jungle. Il a lancé un vaste projet de recrutement et de formation visant à renforcer les effectifs et les capacités de combat des forces des LTTE. Une fois le projet achevé, il prévoyait de lancer une opération offensive contre une importante base militaire sri-lankaise dans le Vanni. Cette opération devait être réalisée au début du mois de juillet 1996.

Nous savions que de nombreux préparatifs étaient en cours en vue d'une offensive. Nous savions également que M. Pirabakaran passait des nuits blanches avec ses hauts commandants militaires à discuter d'un plan pour l'opération. Ce n'est qu'au dernier moment que nous avons appris de quelle base militaire il s'agissait. En étudiant les positions militaires sri-lankaises, Bala a émis l'hypothèse correcte que l'attaque pourrait viser la base de Mullaitivu. Bien que Bala fût proche de M. Pirabakaran, il évitait toujours de s'enquérir des plans militaires. Dès le lancement d'une opération, d'un événement militaire ou d'un assaut, M. Pirabakaran était le premier à se rendre à Bala avec des faits et des chiffres pour l'informer des détails de l'opération en vue de la préparation de communiqués de presse destinés aux médias locaux et internationaux.

Le 18 juillet 1996, les LTTE ont lancé un assaut militaire massif, baptisé « Vagues incessantes », sur la base militaire de Mullaitivu. Il s'agissait d'un immense complexe militaire, englobant l'ancienne ville de Mullaitivu et couvrant une superficie de 2900 mètres de long et 1500 mètres de large. Située le long de la bande côtière, la base militaire servait de structure de commandement et de centre administratif pour le district de Mullaitivu. Des unités bien entraînées et lourdement armées des LTTE ont attaqué le complexe de bases par voie terrestre et maritime et ont percé le périmètre de défense après plusieurs heures de violents combats. Par la suite, les combattants des LTTE ont envahi plusieurs mini-camps, bases d'artillerie et de mortiers et ont finalement capturé les bâtiments de commandement centraux. En moins de vingt-quatre heures, l'ensemble du complexe de bases est tombé aux mains des LTTE. Les renforts sri-lankais dépêchés à la hâte et qui ont ouvert une tête de pont à environ cinq kilomètres au sud de Mullaitivu ont finalement été encerclés par les combattants des LTTE et contraints de battre en retraite avec

de lourdes pertes. Les Tigres ont également déjoué plusieurs tentatives de débarquement de renforts le long de la plage de Mullaitivu. Les combats se poursuivirent jusqu'au 26 juillet, date à laquelle l'armée sri-lankaise retira finalement ses derniers renforts décimés. Mille trois cents soldats sri-lankais ont été tués dans l'un des pires désastres militaires subis par l'armée cinghalaise. Les LTTE ont capturé un énorme butin d'armes d'une valeur de plusieurs millions de dollars, comprenant des pièces d'artillerie de 122 mm et des mortiers lourds de 120 mm avec des milliers d'obus. Ce fut une victoire militaire remarquable pour les LTTE. Trois cent trente-deux combattants des LTTE ont péri.

Le dernier jour de la bataille (26 juillet), alors que les combattants du LTTE étaient impliqués dans le nettoyage du complexe de la base et l'enlèvement des armes et des munitions, les troupes sri-lankaises ont lancé une attaque éclair, nommée « Sath Jeya », sur Paranthan depuis leur base d'Elephant Pass et ont capturé la ville. Il s'agissait d'une tentative de diversion de la part de l'armée pour détourner l'attention du peuple cinghalais, choqué et anéanti par la débâcle militaire humiliante subie à Mullaitivu et son nombre de victimes sans précédent. Après avoir pris la ville de Paranthan, les troupes sri-lankaises ont lancé la deuxième phase de l'« Opération Sath Jeya » le 4 août 1996, pour prendre la ville de Killinochchi. La résistance acharnée des combattants des LTTE a contrecarré les objectifs stratégiques des troupes cinghalaises. Seule une partie de la ville est tombée aux mains de l'armée. Les combats se poursuivirent pendant des jours. En représailles aux lourdes pertes subies à Mullaitivu, les forces armées sri-lankaises ont lancé des bombardements d'artillerie lourde et des bombardements aériens, détruisant la ville de Killinochchi et ses environs.

Durant ces violents affrontements dans le secteur de Killinochchi, nous vivions à Ramana-thapuram, un village ancien et traditionnel situé à une dizaine de kilomètres de la ville de Killinochchi. À environ deux kilomètres au nord de notre résidence, dans une zone de jungle, se trouvait un camp d'entraînement des LTTE, régulièrement soumis à des tirs d'artillerie et à des attaques aériennes. Nous étions de retour dans la zone dangereuse d'une zone de conflit et entendions à nouveau les bruits assourdissants de la guerre.

Il y a eu de nombreuses nuits où les obus d'artillerie ont secoué notre maison et où nous avons été imprudents de ne pas nous réfugier dans le bunker. Mais la possibilité d'être mordu par l'un des nombreux serpents venimeux ou scorpions qui peuplaient le bunker était aussi réelle que celle d'être pulvérisé par des obus d'artillerie. Nos gardes du corps vérifiaient régulièrement notre bunker profond et sablonneux, recouvert de troncs de palmiers et de sacs de sable. Un jour, à notre grand désarroi, ils ont trouvé une grande peau de cobra qui pendait de l'intérieur du toit du bunker. Ils étaient certains que quelque part dans les espaces sombres entre les troncs d'arbres, sous le toit, un cobra avait élu domicile et probablement fondé une famille. Pour nous, l'idée d'une mort lente, ravagée par la morsure d'un cobra enragé, semblait moins attrayante que celle d'être pulvérisés dans un sommeil paisible. Nous avons choisi la dernière option et nous en sommes remis à la chance.

Hormis les bombardements et les tirs d'artillerie aux alentours de notre maison, notre séjour à Ramanathapuram a été l'un des plus agréables que nous ayons passés dans le Vanni. D'immenses margousiers et des cocotiers entouraient notre charmante maison. Dans la cour avant, toutes

les espèces de manguiers ont donné des récoltes exceptionnelles après notre arrivée. Les arbres rendaient la maison fraîche et agréable à vivre malgré le climat tropical de Vanni. Nos quelques voisins étaient des Vanni traditionnels de différentes castes qui soutenaient la lutte d'une manière ou d'une autre. Mais si la vie à Ramanathapuram présentait des avantages, elle comportait également un inconvénient majeur. Dernier village avant la jungle de Vanni, nous étions isolés des zones densément peuplées et des principaux bureaux et camps des LTTE. La pénurie de carburant et la longue distance à parcourir pour venir chez nous faisaient que les visiteurs étaient rares. Ainsi, lorsque l'offensive pour s'emparer de Killinochchi s'est profilée à l'horizon, on nous a conseillé de nous déplacer vers une autre zone, plus proche des autres cadres. Nous avons quitté Ramanathapuram pour nous installer dans la ville historique de Kachchilaimadu, à quelques kilomètres d'Oddusudan à Mullaitivu, où se dresse encore le mémorial du dernier roi tamoul, Pandara Vannian. Les Britanniques l'ont pendu pour sa résistance au colonialisme.

Vivre à Vanni

La région de Vanni, au nord du Sri Lanka, est une zone aride où les précipitations sont faibles. Les anciens rois tamouls du royaume de Vanni ont développé un système agricole hydraulique avancé en construisant des centaines de réservoirs d'irrigation dans la région. En ces temps anciens, m'ont raconté les agriculteurs de Vanni, la production alimentaire était florissante et le surplus était envoyé à Jaffna, ainsi qu'au sud cinghalais. Le colonialisme étranger a mis fin au mode d'agriculture hydraulique, qui favorisait un système communautaire de production et de distribution. L'État cinghalais qui a pris le pouvoir après l'indépendance de l'île a délibérément aliéné et isolé la région de Vanni de tout projet de développement économique. En conséquence, le Vanni se sous-développa progressivement et le réseau de réservoirs et de canaux construit au fil des siècles et entretenu par les rois s'effondra et se désintégra faute d'utilisation. Plusieurs réservoirs ont disparu, leurs digues ayant été emportées par des crues sporadiques. Avec l'effondrement du système d'irrigation, la vie de la communauté agricole de Vanni est devenue difficile. L'embargo économique imposé par l'État sri-lankais a engendré un tout autre ensemble de problèmes pour les propriétaires fonciers de classe moyenne.

De nombreux agriculteurs du Vanni vivent dans le cadre d'une économie domestique. Ils possèdent des cocotiers, des bananiers, des poules, des chèvres, des vaches, des manguiers, du riz issu de leurs rizières et des légumes cultivés dans leurs jardins. Ces équipements ménagers leur offrent de meilleures chances de survie. Mais la pénurie de carburant pour les tracteurs et les pompes à eau et l'interdiction des engrais menaçaient non seulement leur survie, mais aussi celle d'autres groupes sociaux du Vanni. Pour contourner l'interdiction d'utiliser du carburant pour les tracteurs afin de labourer leurs champs, de nombreux agriculteurs sont revenus à l'utilisation de bœufs pour le labour, en prévision des semis de riz. Malheureusement, si l'absence de tracteurs alourdissait encore le travail des agriculteurs, l'interdiction des engrais signifiait que les récoltes seraient peu abondantes. De plus, les récoltes de riz ne pouvaient être vendues ni à Jaffna ni à Colombo et se gâtaient souvent pendant le stockage. Les problèmes de stockage, les coûts de production élevés et la faiblesse des marchés ont dissuadé les agriculteurs

de produire plus de récoltes que nécessaire, ce qui risque d'aggraver la pénurie alimentaire et la hausse des prix des denrées alimentaires. De nombreux agriculteurs rencontraient des problèmes similaires avec la production, par exemple, de tabac. Les récoltes de tabac ne pouvaient être exportées vers le sud de l'île et pourrissaient dans les entrepôts, empêchant les agriculteurs de recouvrer leurs coûts et créant une crise de trésorerie pour leurs besoins quotidiens et le remboursement de leurs dettes. Outre leurs difficultés économiques, la guerre qui a dégénéré en conflit avec le Vanni a engendré des problèmes de déplacement interne jusque-là inconnus. L'invasion de Killinochchi, suivie de la longue « opération Jayasukuru » menée par l'armée cinghalaise pour s'emparer de l'autoroute A9 qui traverse le cœur de Vanni, a créé des milliers de personnes déplacées supplémentaires à l'intérieur du pays. Les agriculteurs durent se réfugier dans des écoles, des temples et des camps, abandonnant leurs maisons, leurs terres, leur bétail et leur mode de vie agricole.

Lorsque nous vivions dans le Vanni au milieu et à la fin des années 90, nous avons rencontré trois groupes de population : la population autochtone locale, les personnes déplacées de Jaffna et les personnes déplacées internes du Vanni. (Nous avons appris plus tard que la quasi-totalité des personnes déplacées de Vanni étaient retournées sur leurs terres et avaient repris une vie normale après la libération des zones de Vanni par les LTTE lors de l'opération « Vagues incessantes 3 » à la fin de 1999). La population déplacée de Jaffna était confrontée à un tout autre ensemble de problèmes. Arrivés au Vanni avec seulement quelques sacs de vêtements, ils n'avaient ni logement ni travail. Le logement et les possibilités d'emploi constituaient des problèmes critiques. Autrement dit, ils ont été contraints de recommencer leur vie à zéro. Des parcelles de terrain ont été identifiées et défrichées, et les différents départements des LTTE ont tenté d'installer les populations dans le cadre de programmes de colonisation à travers le Vanni. Nombreux sont ceux qui, affirmant leur indépendance et par fierté personnelle, ont choisi de tracer leur propre voie. Grâce à une aide financière étrangère, ils se sont organisés eux-mêmes, ont construit de petites cabanes et ont lutté pour trouver un emploi qui leur permette de subvenir aux besoins de leurs familles. Les pauvres et ceux qui n'avaient pas de parents à l'étranger auprès desquels ils pouvaient solliciter une aide financière n'avaient d'autre choix que de rester dans l'environnement insatisfaisant et misérable des camps de réfugiés, dépendants des ONG et des LTTE pour survivre. Mais beaucoup de ces personnes, sans le sou, sans abri et désespérées, se sont contentées de déposer une épaisse bâche en plastique – que leur avait donnée le CICR – sous un arbre. À de nombreuses reprises, nous avons croisé ces gens debout près de leurs tentes, grelottant de froid et trempés jusqu'aux os alors que la pluie tombait à torrents et que l'eau transformait les alentours en une épaisse mare de boue. Le même spectacle tragique s'est répété dans tout le Vanni lors de l'épidémie de paludisme de 1996 et 1997. Dans tous les recoins, et même dans les rues, des malades, sans abri et sans médicaments en raison de l'embargo économique, tremblaient aux premiers stades de la maladie. Partout où nous regardions, des gens maigres et mal nourris avançaient lentement sur les routes, une serviette ou un drap fin drapé sur eux pour se protéger du froid qui précédait le pic de la fièvre. Des mères dont les enfants étaient malades attendaient des heures aux arrêts de bus, sous la pluie ou une chaleur accablante, pour emmener leurs enfants à l'hôpital. On pouvait voir des colonnes de personnes s'étirer à perte de vue, se dirigeant vers différentes destinations, ayant constaté qu'il

était plus rapide de marcher que d'attendre le bus.

Bien que de nombreuses personnes aient pris l'initiative de trouver du travail, le chômage est resté un problème majeur et les difficultés financières qui en ont résulté ont sapé l'intégrité personnelle et l'indépendance des habitants de Jaffna, qui ont sombré dans des difficultés extrêmes. Le coût élevé de la vie et l'embargo économique ont imposé des restrictions aux dépenses alimentaires dans un grand nombre de familles. Des informations faisant état de famine dans certains foyers ont filtré et les organisations de réhabilitation des LTTE sont intervenues pour apporter de l'aide à ces familles désespérées. La malnutrition était manifeste chez de nombreux enfants du Vanni, avec leurs ventres proéminents, leurs jambes maigres, leurs cheveux noirs décolorés et leur faible croissance. La pénurie de médicaments pour le traitement des maladies courantes comme le paludisme, la fièvre typhoïde et de paracétamol pour les fièvres virales a aggravé la misère de la population et l'a exposée à des maladies potentiellement mortelles.

La lutte quotidienne pour survivre a transformé la vie en un véritable enfer pour des milliers de personnes déplacées. Certains de ces habitants furent contraints de se rendre à Vavuniya en quête de nouvelles terres. Mais la plupart de ces personnes ont été arrêtées par l'armée et la police sri-lankaises et jetées dans différents camps de réfugiés à Vavuniya. Privés de liberté de mouvement, ces réfugiés tamouls continuent de vivre dans des prisons à ciel ouvert. Ceux qui avaient eu l'audace d'entreprendre un périlleux voyage vers Jaffna ou le sud de l'Inde s'étaient également retrouvés dans des camps de réfugiés.

Les organisations locales de réhabilitation soutenues par les LTTE s'efforçaient de répondre aux besoins des personnes déplacées avec des fonds et des ressources limités. Le gouvernement de Kumaratunga était impitoyable. Outre l'embargo économique strict sur les denrées alimentaires et les médicaments, le gouvernement a également réduit l'aide humanitaire, forçant ainsi la population déplacée à se lancer dans des manifestations et des protestations antigouvernementales : mais en vain. Les contraintes imposées par le gouvernement ont empêché les ONG internationales opérant à Vanni de fournir une assistance adéquate. Des allégations de collaboration ont été formulées et la population s'est plainte que les ONG avaient manqué à leur mission de porter cette tragédie humanitaire à la connaissance du monde. Le gouvernement sri-lankais considérait les personnes déplacées comme des partisans et des sympathisants des LTTE et les a soumises à une punition collective calculée. Compte tenu des difficultés extrêmes rencontrées par la population déplacée, les LTTE ont cherché, lors de l'initiative de paix norvégienne lancée au début des années 2000, à obtenir la levée du blocus sur la nourriture, les médicaments et autres produits essentiels pour les civils, comme condition préalable nécessaire à toute négociation. Le gouvernement de Kumaratunga a manifesté peu d'intérêt pour le rétablissement d'une vie civile normale à Vanni.

Outre les agriculteurs autochtones et les populations déplacées, une importante communauté de pêcheurs habite les régions côtières de Mullaitivu et de Mannar. Une partie de ces pêcheurs étaient à l'origine des réfugiés de Trincomalee qui s'étaient installés avec les populations locales dans les villages côtiers du Vanni. L'interdiction du carburant a également gravement perturbé les moyens de subsistance de la communauté de pêcheurs du Vanni et l'a plongée dans une

misère abjecte. Sans approvisionnement en carburant pour la pêche au chalut en haute mer, le secteur a été pratiquement anéanti. Sans emploi et sans produits à vendre sur le marché, les pêcheurs n'avaient aucune source de revenus et luttaien pour survivre grâce à la pêche côtière. La marine sri-lankaise a tué des centaines de pêcheurs tamouls qui s'étaient aventurés en mer. À leur détresse et à leur misère s'ajoutait la destruction de leurs huttes et de leurs bateaux lors des bombardements aériens réguliers le long des zones côtières.

'Opération Jayasukuru'

Le 13 mai 1997, la tristement célèbre « Opération Jayasukuru » (Victoire assurée) de l'armée sri-lankaise a été lancée à Vanni. Il s'agissait de l'un des efforts militaires les plus ambitieux jamais entrepris par l'establishment militaire sri-lankais. Prévue pour quatre mois mais s'étendant sur près de deux ans, elle s'est également avérée être l'une des plus longues batailles livrées en Asie du Sud. Cela s'est finalement soldé par la débâcle militaire la plus grave et la plus humiliante de l'histoire militaire du Sri Lanka. « L'Opération Jayasukuru » a ouvert deux fronts au cœur de Vanni. L'une dans la région de Nochimodai-Omanthai le long de l'autoroute A9 Kandy-Jaffna et l'autre dans la zone agricole de Kent-Dollar le long de Nedunkerni. L'objectif stratégique de l'opération était de s'emparer de la route de quatre-vingts kilomètres de long qui traverse le centre de Vanni, de Vavuniya à Killinochchi. L'objectif était de diviser Vanni en deux régions et de détruire systématiquement toutes les principales bases militaires des LTTE, y compris celle de M. Pirabakaran, qui étaient situées, selon les renseignements militaires sri-lankais, dans la région centrale de Vanni. Au fil de l'opération, des milliers de soldats sri-lankais, appuyés par l'artillerie, les chars et l'aviation, ont lancé des offensives majeures sur les deux positions stratégiques. Les forces des LTTE, qui avaient désormais les caractéristiques d'une armée conventionnelle, affrontèrent les envahisseurs et de violents combats éclatèrent. Alors que l'armée avançait vers Nedunkerni, des obus d'artillerie tombaient aux alentours de Katchilaimadu, nous obligeant à nous réfugier dans une maison à Puthukuddiruppu, Mullaitivu.

Depuis notre maison à Puthukuddiruppu, le bruit des violents bombardements lors des échanges de tirs était un phénomène quotidien, tout comme les sorties de l'armée de l'air qui frappaient sans distinction les camps de réfugiés et les zones civiles, causant de lourdes pertes en vies humaines. Nous étions si habitués au bruit des bombardements que nous pouvions distinguer les différents tirs d'artillerie lourde, les mortiers de différentes tailles et les tirs de chars, ainsi que le lieu des combats malgré le bruit lointain.

Nous savions que l'« Opération Jayasukuru » allait être une bataille longue et acharnée, car M. Pirabakaran était déterminé à résister à l'armée cinghalaise envahissante avec toutes les forces militaires qu'il pouvait rassembler. Des milliers de combattants aguerris de Batticaloa, sous le commandement du colonel Karuna, furent également engagés dans l'affrontement de Vanni. Mais malgré les conditions de guerre qui ont duré des jours et des mois, nous, ainsi que les habitants de Puthukuddiruppu, avons continué à vivre aussi normalement que possible. Lors des raids aériens, les visiteurs de notre maison se réfugiaient souvent avec nous dans le bunker.

Après l'attaque, nous avons refait surface et avons poursuivi notre conversation en attendant des nouvelles du lieu du bombardement et des dégâts qu'il avait causés.

Puthukuddiruppu est une petite ville, mais elle possède la plus grande population de Mullaitivu. Son nom se traduit littéralement par « nouvelle colonie ». Et ce fut le cas pour beaucoup de gens, y compris nous. La ville, entourée de plusieurs villages traditionnels, est un mélange de populations : agriculteurs, pêcheurs et les castes inférieures, catholiques et hindous, résidents et personnes déplacées. Les habitants de Batticaloa, Trincomalee, Kokilai et Kokkuthoduvai ont migré vers le nord le long de la côte orientale et ont trouvé refuge à Puthukuddiruppu après avoir été déplacés lors d'opérations militaires menées par les forces armées sri-lankaises, à la suite d'émeutes raciales ou par la colonisation forcée des Cinghalais. Lorsque nous sommes allés nous installer dans ce village, nous avons également trouvé une importante population de Tamouls de Jaffna déplacés. Nos voisins d'un côté, vivant au milieu des nombreuses cocoteraies, étaient une famille élargie très pauvre, déplacée, originaire de Kokilai, près de Nayaaru. Les opérations militaires et les atrocités commises par les forces armées sri-lankaises avaient contraint cette famille à abandonner ses maisons en quête de sécurité, et elle a trouvé un terrain où vivre à Puthukuddiruppu. À force de travail acharné dans des tâches subalternes, les hommes de la famille gagnèrent suffisamment d'argent pour que leurs familles démunies puissent construire trois petites huttes de chaume pour eux et leurs enfants, et c'est là qu'ils survécurent au jour le jour. Ces adorables petits enfants maigres égayaient souvent ma vie lorsque leurs voix joyeuses m'appelaient à travers la clôture : « Tante, tante ! » « Qu'est-ce que c'est ? », je répondais. « Pourrions-nous avoir des œufs de vos poules ? Nous avons une poule qui couve et nous voudrions lui mettre les œufs à éclore », demandèrent-ils avec une telle urgence qu'il semblait que leur vie entière dépendait du fait que je leur donne ces œufs. Mes différentes races de poules s'étaient introduites dans leurs poulaillers et, fascinées, elles en voulaient pour elles-mêmes. Ils étaient ravis quand je leur ai donné tous les œufs frais. Un mois plus tard, ils annoncèrent fièrement le nombre de poussins qui avaient éclos avec succès et demandèrent davantage d'œufs. L'élevage de poulets a permis d'accroître les revenus de la famille et d'améliorer son alimentation.

À l'arrière de notre maison, sur un terrain aride, se trouvait une autre famille déplacée de Jaffna. Ces gens avaient mis en gage les bijoux et les biens de leur famille pour construire une petite maison. Les parents et leurs enfants adolescents luttèrent pour préserver leur dignité et mener une vie décente. Fiers et typiques de la famille Jaffna, ils restaient discrets, ne révélant leur extrême pauvreté qu'à quelques amis proches. La mère et la fille travaillaient en silence, ramassant du bois pour cuisiner et préparant des plats simples avec leur budget très limité. Avec la générosité typique des Tamouls, cette dame et sa fille m'envoyaient régulièrement du riz sucré et des bananes, ou des « friandises ». La famille était de fervents partisans des LTTE. Un fils et une fille avaient rejoint les LTTE et une autre fille, âgée d'une vingtaine d'années, était devenue membre de l'unité des Tigres Noirs. Les supplications de la mère ont fait fondre la détermination du fils, qui a quitté l'organisation et est retourné auprès de sa famille, mais les deux filles sont restées membres des LTTE. Finalement, la pauvreté a contraint cette famille à chercher une vie meilleure à l'étranger et ils sont partis commencer une nouvelle vie en Inde, laissant leur adorable chien Poméranien blanc sous ma garde.

Nos autres voisins étaient membres d'une des plus anciennes familles Puthukuddiruppu d'origine. Bien que constituée d'une population diverse, deux ou trois familles prédominaient dans la structure sociale de Puthukuddiruppu. Ces familles élargies de la caste Vellala étaient essentiellement des propriétaires fonciers. Hindous pratiquants, ils se mariaient entre eux selon les règles tamoules d'endogamie et d'exogamie. Observant les pratiques et les croyances des anciens Tamouls, la vie quotidienne de ces gens était centrée sur le temple et les fonctions religieuses. Néanmoins, les gens m'ont ouvert leurs portes et m'ont souvent invité à leurs événements sociaux. La maîtresse de maison préparait régulièrement les repas pour les nombreuses fêtes religieuses du temple voisin. Immanquablement, son fils de dix ans se présentait à la porte de ma cuisine avec un petit plat de nourriture que sa mère m'avait envoyé. Son mari donnait à Bala des sacs de cacahuètes pour nourrir les dizaines d'écureuils qui jouaient joyeusement autour de son bureau et nos deux paons, Siva et Sathi. Cette famille était étroitement liée à M. Pararajasingham (Para, comme nous l'appelions), le chef du pouvoir judiciaire des LTTE et un ami proche de la famille, qui vivait à proximité.

Notre maison à Puthukuddiruppu, située au milieu d'une plantation de cocotiers et d'anacardiers de quatre acres, avait une atmosphère particulière. C'était un refuge pour une myriade d'animaux de compagnie et d'animaux sauvages, oiseaux et reptiles également. Rien, hormis peut-être le cobra errant, n'était autorisé à être blessé ou tué dans l'enceinte de notre maison, et la plupart des animaux semblaient finalement en être conscients. Les écureuils pullulaient, les paons se promenaient tranquillement, les chiens errants venaient souvent espérer trouver quelque chose à manger et les chats allaient et venaient. Les oiseaux construisaient leurs nids et faisaient éclore leurs petits en toute sécurité. Les bananiers que nous avons plantés ont prospéré grâce à l'eau qui ruisselait lors des bains et du lavage du linge au puits. Un cottage circulaire au toit de chaume, construit sous un immense manguier et bordé de cocotiers, servait de bureau à Bala ; c'est là, dans ce cadre convivial et paisible, que nous recevions la plupart de nos visiteurs. Notre maison était le centre d'une multitude de relations sociales. Parce que notre système de sécurité était moins rigide, des cadres de différentes sections des LTTE et le public venaient nous rendre visite pour diverses raisons et avec de nombreux problèmes. En effet, la plupart des cadres et le public savaient que Bala avait servi de pont entre eux et M. Pirabakaran. Bala a écouté patiemment les demandes particulières, les préoccupations et les nombreux problèmes. Si la résolution du problème dépassait ses compétences, la question serait abordée et des solutions seraient trouvées en concertation avec M. Pirabakaran. Des secrets et des intrigues furent révélés, des ambitions et des frustrations furent souvent exprimées et les conseils furent très recherchés ; Dans notre maison, on a beaucoup ri et les larmes étaient rares.

Pirabakaran à mon avis

M. Pirabakaran était un visiteur fréquent chez nous ; à la fois à titre officiel et personnel. Il venait parfois seul avec ses gardes du corps, et parfois avec sa famille. À la mi-1998, nous connaissions et vivions depuis vingt ans avec Vellupillai Pirabakaran, le leader légendaire de la lutte pour la libération tamoule. Durant ces années de relation personnelle et politique,

nous avons été profondément impliqués dans des expériences avec lui qui nous ont permis de comprendre et de cerner l'une des personnalités les plus complexes et les plus influentes qui déterminent la politique du Sri Lanka. Ces vingt années de relation ont marqué une époque dans la lutte, durant laquelle nous avons traversé de nombreux bons moments ensemble et surmonté des périodes d'adversité, tant dans sa vie politique que personnelle. Durant cette période, nous avons vu les idéaux de liberté d'un jeune militant se transformer progressivement en une réalité concrète. Parallèlement à la marche vers la libération de son peuple, M. Pirabakaran est devenu un symbole vivant de la liberté nationale et a vu son culte grandir au point de devenir une figure vénérée parmi son peuple opprimé.

Les préoccupations sécuritaires ont contraint M. Pirabakaran à adopter ce que beaucoup ont qualifié à tort de mode de vie « reclus ». Son existence recluse dans un contexte de guerre permanente et son inaccessibilité aux médias ont fait de lui le chef de guérilla le plus incompris et le plus craint de notre époque. Il a, bien sûr, connu un immense succès et une grande popularité grâce à sa spectaculaire campagne militaire. Ses aptitudes militaires ont souvent déconcerté les plus grands experts militaires du monde. Qu'est-ce qui a donc valu à cet homme petit, trapu et soigné tant d'amour de la part de son peuple, d'une part, et une telle notoriété dans le monde entier, d'autre part ? Comment expliquer la contradiction entre la perception que son peuple a de lui et la diffamation dont il fait l'objet de la part du monde ?

M. Pirabakaran, né le 26 novembre 1954 dans le village côtier de Valvettiturai, était un adolescent de seize ans lorsqu'il a pris les armes et s'est engagé dans la lutte politique de son peuple. Autrement dit, il était un « enfant soldat », pour reprendre le langage d'aujourd'hui. Depuis son plus jeune âge, il n'a jamais mené une vie « normale ». À mesure que son engagement s'approfondissait, il a mobilisé et organisé un groupe de jeunes radicaux partageant ses idées au sein d'une organisation de guérilla clandestine et a lancé une campagne de résistance armée. Ses attaques de guérilla audacieuses attirèrent l'attention des autorités de l'État et il devint un homme « recherché », vivant dans la clandestinité à Jaffna. Son défi armé audacieux à la puissance de l'État cinghalais valut à M. Pirabakaran une réputation admirable et il devint une figure héroïque parmi son peuple. La ruse et l'intelligence dont il a fait preuve avec succès pour défier l'État ont été perçues par le peuple comme un triomphe et une affirmation de sa fierté et de son identité. La résistance armée soutenue et victorieuse de M. Pirabakaran contre l'oppression étatique croissante lui a valu le titre de leader national de la lutte du peuple tamoul pour la liberté et l'indépendance. Ce noble objectif alimente sa passion et domine son esprit. La lutte est devenue sa vie et il est devenu la lutte.

Bien que M. Pirabakaran n'ait jamais prétendu être un théoricien ou un idéologue, ses convictions politiques le placent sans conteste dans le camp des nationalistes patriotiques. Le nationalisme de M. Pirabakaran n'est pas une manifestation de chauvinisme ou de racisme tamoul, comme beaucoup de critiques cinghalais aimeraient le faire croire. Son sentiment national découlait d'une détermination à résister à l'oppression raciste cinghalaise qui vise à détruire son peuple. Autrement dit, le racisme de l'État cinghalais a fait de lui un patriote farouche, un amoureux passionné de sa nation opprimée. Son amour profond pour son peuple, sa culture et plus particulièrement sa langue, alimente son dévouement et sa détermination à assurer sa survie.

Pour lui, débarrassé de concepts et de théories abstraites, le problème auquel est confronté le peuple tamoul est clair et simple, et la lutte pour la liberté est juste. Son âme est profondément enracinée dans la terre de sa patrie, le Nord-Est, qu'il appelle toujours Tamil Eelam. Il est fermement convaincu que son peuple a le droit de vivre en paix, dans la dignité et en harmonie sur sa terre ancestrale. Sa perception du Tamil Eelam n'est ni sécessionniste ni expansionniste. Pour lui, le Tamil Eelam appartient aux Tamouls et ils ont le droit souverain sur leur territoire. En effet, il n'a ni manifesté ni exprimé la moindre aspiration à annexer le territoire traditionnel cinghalais, et il ne rêve pas non plus d'un Grand Eelam expansionniste comme le projettent certains critiques indiens.

M. Pirabakaran a toujours fait preuve d'individualité et de créativité dans la conception du mode de lutte armée du peuple tamoul. Bien qu'il connaisse l'histoire des luttes de libération nationale et des moments de liberté des autres pays du monde, il n'a adhéré à aucun modèle ni à aucune théorie établis de la guerre de libération, et n'y a pas capitulé. Pour lui, les méthodes de lutte doivent évoluer en fonction des conditions objectives propres à chaque lutte. Il a mis au point sa propre méthodologie de guerre, adaptée aux nécessités et aux conditions de la lutte de son peuple. Certaines de ses méthodes et tactiques de guerre lui ont valu de vives condamnations, notamment parmi les analystes politiques et militaires cinghalais. Pourtant, il a défendu ses tactiques « impitoyables » comme un moyen nécessaire de protéger sa nation faible et peu nombreuse contre un ennemi fort, puissant et impitoyable.

M. Pirabakaran est un activiste. Il croit que l'action humaine est le moteur de l'histoire. Son engagement en faveur de l'action plutôt que d'une analyse théorique abstraite des problèmes a été la force mobilisatrice essentielle à la croissance et au développement de l'organisation qu'il a fondée. Désabusés par les paroles creuses des politiciens tamouls traditionnels, de nombreux jeunes admiraient M. Pirabakaran pour son mépris de la duplicité de leur politique et sa campagne politico-militaire active visant à atteindre ses objectifs. Et, dans une large mesure et malgré des obstacles encore plus importants, M. Pirabakaran est parvenu à créer une armée nationale tamoule capable de résister à l'oppression de l'État cinghalais. Et bien qu'à ce stade de la lutte, il n'ait pas atteint son objectif politique ultime, sans la planification et l'exécution brillantes de la campagne armée menée par M. Pirabakaran, l'organisation qu'il a bâtie au cours des vingt-cinq dernières années, les LTTE, et le peuple tamoul en tant que formation nationale identifiable auraient été rayés de l'île depuis longtemps. C'est la conclusion que j'ai tirée de mon expérience personnelle de cette lutte, et c'est une opinion largement partagée par le peuple tamoul. Mais tandis que M. Pirabakaran privilégiait la nécessité de la lutte armée pour atteindre des objectifs politiques, l'intervention de Bala a renforcé la dimension politique de cette lutte armée. La relation entre ces deux individus déterminés a été unique. C'est une de ces relations où deux personnalités différentes se rencontrent à un moment précis et jouent un rôle significatif dans le cours de l'histoire.

Bala a toujours considéré son rôle au sein des LTTE et dans la lutte comme celui de conseiller et de théoricien de M. Pirabakaran et de l'organisation. Le désintérêt de Bala pour le pouvoir, sa volonté de limiter son rôle à l'écriture, à l'enseignement et au conseil, et son engagement évident dans la lutte, ont finalement fait de Bala le conseiller le plus fiable et le plus digne de

confiance de M. Pirabakaran. Une qualité que M. Pirabakaran a admirée et appréciée chez Bala durant toutes ces années, c'est son attachement à la vérité. Bala a toujours agi selon le principe qu'il devait transmettre des conseils précis et véridiques, dans le meilleur intérêt de M. Pirabakaran et de la lutte. Que M. Pirabakaran ait toujours suivi ces conseils ou qu'il ait été mécontent de ce qu'il avait franchement exprimé, cela n'était pas le souci de Bala. Comme Bala, conseiller de M. Pirabakaran, me l'a répété à maintes reprises, il était de son devoir de dire la vérité, aussi désagréable soit-elle.

Et c'est à un niveau plus personnel que l'on peut mieux comprendre M. Pirabakaran. Contrairement à l'image largement répandue à l'étranger, M. Pirabakaran est une personne chaleureuse et sociable. En fait, s'il fallait résumer M. Pirabakaran en un seul mot, dans son contexte social et personnel, ce serait « grégaire ». M. Pirabakaran adore converser. Il s'intéresse à de nombreux sujets et a des opinions bien tranchées. Sur certains points de vue, je suis en désaccord. L'une de ses passions est la science, et il encourage les cadres à se former aux nouvelles technologies et aux connaissances scientifiques. Un autre intérêt de M. Pirabakaran est la culture tamoule. Il a encouragé l'expression culturelle sous de nombreuses formes au sein de l'organisation et de la société. En effet, les programmes culturels constituent une part importante de la vie en camp d'entraînement et la plupart des cadres sont censés y participer et y contribuer d'une manière ou d'une autre. Le développement de la littérature et des arts de la libération tamoule a toujours bénéficié du soutien inconditionnel de M. Pirabakaran. Mais surtout, M. Pirabakaran est un fin connaisseur de la bonne cuisine. Lui-même a toujours manifesté un intérêt particulier pour la cuisine variée et, au fil des ans, il a développé un goût raffiné. Il considère la cuisine comme un art et manger comme un plaisir fondamental de la vie. Il a souvent eu du mal à comprendre que mon intérêt pour la nourriture puisse se limiter aux légumes frais. Néanmoins, il a toujours eu la délicatesse de préparer des plats à mon goût chaque fois que je rendais visite à sa famille pour un repas. Immanquablement, avant de quitter notre maison, il s'enquerrait de notre régime alimentaire. Il me soulageait régulièrement du fardeau de la cuisine en envoyant à Bala des plats préparés de sa cuisine et lorsqu'il cuisinait pour les réceptions de ses cadres. Pour moi, végétarienne, il a longuement réfléchi avant de choisir un plat savoureux qu'il pourrait me préparer. Il n'était pas rare qu'il demande à ses cuisiniers de préparer un plat végétarien spécial et de nous l'envoyer chez nous avec les plats de Bala.

Il est clair que M. Pirabakaran porte un intérêt exceptionnel aux questions militaires. Mais ce ne sont pas les uniformes, les armes et la technologie de la guerre en soi qui attirent cet homme vers un mode de vie militaire. Selon moi, M. Pirabakaran considère également certains principes militaires comme essentiels à une vie décente. Ces principes font partie intégrante de sa philosophie sociale plus large. La plus importante de ces choses étant la discipline. Pour M. Pirabakaran, la discipline est un concept central dans la vie. Elle régit son rôle de chef d'une structure politico-militaire, sa vie personnelle et sa vision de la société.

Dans sa vie personnelle, M. Pirabakaran est discipliné à tous égards. Depuis le début de son combat, il n'y a jamais eu le moindre soupçon d'irrégularités ou de scandales à son sujet. Il n'a jamais fumé ni consommé d'alcool et préfère que les autres n'en consomment pas non plus. La seule personne au sein de l'organisation qu'il tolérerait était Bala, et ce par égard pour son

âge et le respect personnel qu'il lui portait. Lors de ses visites chez nous, il taquinait souvent Bala à propos de sa mauvaise habitude. Il manifesta également son aversion pour l'odeur de la fumée de cigarette et Bala évitait de fumer en sa présence.

Pour Pirabakaran, le courage chez l'être humain est une qualité admirable. Il admire et respecte les manifestations de bravoure, non seulement chez ses cadres, mais chez les gens en général. Le courage est inextricablement lié à un trait positif et assurément inspirant de son caractère : celui de ne se laisser ni soumettre ni décourager par quoi que ce soit dans la vie, aussi redoutable et puissant soit-il. Il possède une volonté indomptable et la conviction que tout est possible si l'on s'applique et se concentre sur le projet. Ce n'est pas un hasard si l'une de ses devises favorites est « Qui ose gagne ». J'ai demandé à Bala quelle était, selon lui, la qualité qu'il admirait le plus chez M. Pirabakaran. Ce que Bala appréciait particulièrement chez Pirabakaran, c'était sa confiance en soi inébranlable face à l'adversité. Pirabakaran a toujours fait preuve, a observé Bala, d'une confiance ferme, résolue et inébranlable dans la poursuite de la cause de son peuple. Pirabakaran croit au « Dharma », la loi de la justice. Sa détermination et sa confiance intérieures découlent de la conviction que la cause de son peuple est juste et équitable, et qu'elle finira donc par triompher, a expliqué Bala.

Mais outre son statut de figure politique et d'ami de beaucoup, M. Pirabakaran est aussi un homme de famille. « De service » vingt-quatre heures sur vingt-quatre, tous les jours de sa vie, il a dû concilier ses responsabilités avec ses obligations de mari et de père. On peut affirmer que c'est son épouse Mathy qui a fait le plus grand sacrifice et qui n'a pas pu profiter de la compagnie de son mari autant qu'elle l'aurait souhaité. Les soins constants que Mathy prodigue aux enfants la placent évidemment dans une position où elle peut exercer une plus grande influence sur eux. Mais la famille Pirabakaran ne pourrait jamais être considérée comme « normale ». Le fait d'être l'épouse et les enfants de M. Pirabakaran leur confère une position sociale unique et détermine leur mode de vie et leurs relations. La priorité absolue de M. Pirabakaran et de Mathy est la sécurité et l'avenir de leurs enfants. Ainsi, Mathy et M. Pirabakaran, conformément à la pensée et aux aspirations des parents de Jaffna, encouragent les enfants dans leurs études. Mathy, en particulier, a consacré de nombreuses heures à donner des cours particuliers à ses enfants à domicile et elle leur inculque une saine passion pour le savoir. Mais sa famille est essentielle à la vie de M. Pirabakaran. À de nombreuses reprises, lorsqu'il n'est pas en service, il vient nous rendre visite avec Mathy et leurs trois enfants : Charles, né en 1985, Towaraha, un an plus jeune, et Balachandran, qui a rejoint la famille de façon inattendue en 1996. Je n'imaginais pas, lorsque j'ai aidé Mathy à accoucher de son premier fils, qu'il ressemblerait à M. Pirabakaran non seulement physiquement, mais aussi par son caractère. Towaraha, la seule fille, est plus sérieuse et travaille bien à l'école. Le dernier enfant, bien qu'ayant les traits de M. Pirabakaran et étant manifestement le préféré de la famille, n'avait pas suffisamment grandi lorsque j'ai quitté les Vanni pour que je puisse me prononcer sur sa personnalité.

Mariages LTTE

Nous rencontrions souvent M. Pirabakaran et Mathy lors des nombreuses manifestations sociales organisées par les différentes sections de l'organisation et lors de mariages. En fait, certains de nos plus beaux jours ont été passés lors de ces événements, car ils nous offraient l'occasion de retrouver des cadres et des commandants que nous n'avions peut-être pas vus depuis de nombreux mois. Les mariages étaient particulièrement fréquents car les cadres supérieurs – hommes et femmes – tombaient amoureux et souhaitaient se marier. Les mariages des LTTE sont des cérémonies au contenu progressiste qui allient les éléments positifs de la culture tamoule et rejettent ses aspects les plus réactionnaires. Par exemple, les cérémonies de mariage des LTTE sont simples, se limitant à l'échange de vœux et à la signature d'un registre, sans rituels religieux. Néanmoins, la mariée porte le traditionnel « koorai » ou sari de mariage rouge, et le marié porte le verti blanc et une chemise. Le « thali », symbole du mariage pour les femmes dans la culture tamoule, est noué autour du cou de la mariée par le marié, mais quelques modifications ont été introduites. La traditionnelle chaîne en or à laquelle le « thali » est normalement suspendu a été remplacée par un simple fil jaune, et le « thali » proprement dit est une pièce carrée en or ornée des symboles de la culture tamoule, remplaçant ainsi les insignes religieux traditionnels. La rupture avec les mariages traditionnels, fastueux et coûteux, a été perçue comme une bouffée d'air frais.

L'entourage de cadres féminines présentes pour assister et soutenir la mariée était généralement dirigé en ces occasions par Vidusa, la commandante militaire féminine la plus gradée. Moins affirmée dans le monde social que sur le champ de bataille, le large sourire de Vidusa trahissait toujours son plaisir de voir les jeunes combattantes sous son commandement se marier. Vidusa était souvent entourée de ses collègues plus expérimentées lors de ces occasions. Parmi elles figurait Thanikai Chelvi, qui a dirigé la campagne militaire de l'aile féminine à Jaffna après l'occupation par l'armée sri-lankaise. Thanikai Chelvi était une cadre très expérimentée qui avait acquis une connaissance approfondie des problèmes sociaux des femmes tamoules lorsqu'elle travaillait dans la section politique à Jaffna et dans le Vanni. Mon expérience de la vie clandestine pendant l'occupation de Jaffna par l'IPKF a fait que Thanikai Chelvi et moi avions beaucoup à partager lorsque nous avons discuté de sa vie clandestine dans la Jaffna occupée. De constitution frêle, cette jeune femme souriante et intrépide vivait sur le fil du rasoir lorsqu'elle travaillait sous terre à Jaffna, entourée de troupes ennemies. Ironie du sort, sa mort survint non pas dans le monde souterrain dangereux de Jaffna, mais alors qu'elle menait un contingent de combattantes au combat à Mannar en 2000.

Les cérémonies de mariage se déroulaient généralement dans l'un des bureaux des LTTE, suivies d'un goûter ou d'un repas. Des rires et des plaisanteries emplissaient l'air frais de la nuit sous un ciel étoilé, tandis que les amis et les collègues profitaient de la bonne humeur ambiante lors du mariage. Parmi les personnes présentes à ces événements figuraient notamment le Dr Pathmalojini, le premier médecin à avoir rejoint les LTTE et mon ami proche durant mon séjour à Jaffna et dans le Vanni. J'ai rencontré Pathma pour la première fois juste après le début de la guerre contre l'IPKF, alors qu'elle travaillait à l'hôpital Oorani de Valvettiturai. Certains

de nos cadres blessés avaient été admis à l'hôpital et elle s'occupait d'eux. Lorsque je suis allée rendre visite à la blessée, elle a exprimé sa crainte que les troupes indiennes ne l'arrêtent et m'a demandé de lui procurer une ampoule de cyanure à porter sur elle. Elle a continué à prendre des risques, soignant des cadres blessés des LTTE dans des cachettes secrètes, jusqu'à son arrestation par l'IPKF et sa soumission à la torture psychologique. L'armée indienne l'a libérée après des manifestations publiques devant le camp où elle était détenue. Néanmoins, son expérience avec ses ravisseurs de l'IPKF n'a pas réussi à briser sa volonté et elle a continué, sans hésitation et avec constance, à soigner les cadres blessés des LTTE, aussi bien sur le champ de bataille que dans les hôpitaux des LTTE. Padma a vu sa charge de travail augmenter lorsqu'elle a commencé à enseigner aux cadres des LTTE les procédures médicales de base et les soins infirmiers. Elle consacrait son temps libre au service du public. Elle a finalement épousé M. Karikalan, l'ancien chef adjoint de la section politique.

Pour assurer le succès de ces cérémonies de mariage ainsi que d'autres occasions importantes, M. Pirabakaran a délégué cette tâche à M. Tamil Chelvan, chef de la section politique. M. Tamil Chelvan était l'un des plus jeunes cadres à avoir rejoint la lutte à ses débuts, en 1984. C'est sa passion pour la lutte, associée à son dévouement, qui a attiré l'attention de M. Pirabakaran. Après sa formation militaire, M. Pirabakaran a intégré Tamil Chelvan à son cercle restreint en le recrutant comme l'un de ses gardes du corps les plus fidèles. En ce qui concerne la lutte, Tamil Chelvan est un contemporain de Sornam, ayant servi de garde du corps à M. Pirabakaran. Il fut promu au poste de commandant de Tenmarachchi, où il dut relever le défi de mener la résistance contre l'armée indienne d'occupation. Il réussit dans cette tâche et fut récompensé par le poste de commandant de Jaffna, où il participa à de nombreuses batailles pour la défense de la péninsule. Tamil Chelvan porte également les cicatrices de ses batailles, souvenirs des nombreuses fois où il a été blessé. La blessure la plus grave qui a mis sa vie en danger s'est produite lorsque des éclats d'obus provenant de bombes aériennes ont fracturé sa jambe. Avec un membre pendant de son corps et saignant abondamment, Tamil Chelvan était au bord de la mort lorsqu'il est arrivé à l'hôpital de Jaffna pour un traitement de réanimation. Miraculeusement, il survécut à ses blessures et, après une longue période de convalescence et d'apprentissage de la marche avec une canne, il reprit ses fonctions. Tamil Chelvan a été promu chef de la section politique suite au scandale Mathaya et à la mort tragique de Kittu aux mains de la marine indienne. Il reste en poste.

En tant que confident de confiance de M. Pirabakaran, le travail de Tamil Chelvan s'est progressivement étendu pour inclure, outre ses nombreuses responsabilités en tant que chef de l'aile politique du LTTE, la tâche d'organiser les événements du LTTE, y compris les mariages. Il était secondé par Sudha, la responsable de la structure administrative de Tamil Chelvan, une travailleuse infatigable et créative. Tamil Chelvan a délégué à Sudha la responsabilité de veiller à nos soins et à notre entretien pendant notre séjour à Jaffna et à Vanni. Grâce à l'intérêt de M. Tamil Chelvan et aux compétences de Sudha, notre vie à Jaffna et dans le Vanni a été grandement facilitée. Tamil Chelvan a été généreux envers nous et a tout fait pour que nous soyons relativement à l'aise. Il m'envoyait régulièrement des fruits et légumes qu'il commandait spécialement dans la ville de Vavuniya. En reconnaissance de la longue histoire de Bala au sein de l'organisation, de son expérience et de ses vastes connaissances, Tamil Chelvan a toujours

consulté Bala et a accordé une grande valeur à ses conseils sur des questions très diverses. Bala a apporté son soutien intellectuel au travail politique de Tamil Chelvan. Il venait souvent chez nous pour discuter de questions politiques et assez souvent pour un repas. Son plat préféré était mon curry de poisson blanc (sothi), et il aimait particulièrement manger la tête du poisson cuite.

Héros de la guerre de libération

Des commandants de haut rang, respectés par les cadres du LTTE et le peuple tamoul comme des héros de la lutte de libération, figuraient parmi les visiteurs de notre maison. L'un de ces commandants était Soosai, commandant des Tigres de mer. Soosai, originaire du village de pêcheurs de Polygandy à Vadamarachchi, était très proche de Bala et moi. Notre relation avec Soosai remonte à l'époque de l'occupation indienne de Jaffna, lorsque nous étions réfugiés dans la clandestinité à Vadamarachchi. Nous avons renoué nos contacts lors de notre séjour à Vadamarachchi en 1990, après notre retour à Jaffna suite aux négociations avec le gouvernement Premadasa. Soosai était responsable du secteur de Vadamarachchi avant de devenir commandant des Tigres de mer. C'est durant cette période que Bala a aidé à organiser le mariage de Soosai.

Soosai a excellé dans son rôle de commandant de l'unité des Tigres de mer, comme en témoigne le succès qu'il a obtenu dans le développement de la branche navale des LTTE. Soosai est une confidente digne de confiance de M. Pirabakaran. Ayant pris conscience de l'importance stratégique de la puissance navale dans la guerre d'Eelam, M. Pirabakaran a aidé Soosai de toutes les manières possibles à constituer l'unité navale tamoule. Grâce à la combinaison de la passion et de la créativité de Pirabakaran et du travail acharné et des compétences administratives de Soosai, la branche navale des LTTE est devenue une force de combat maritime efficace, posant un défi sérieux à la marine sri-lankaise. L'unité Sea Tiger, sous le commandement compétent de Soosai, a participé à plusieurs batailles navales infligeant de graves dommages à la flotte navale sri-lankaise et a également apporté une contribution remarquable aux batailles terrestres grâce à plusieurs débarquements maritimes stratégiques des troupes du LTTE.

Mais outre les batailles navales et le transport de cadres, les Tigres de la mer disposent d'une petite unité qui pratique la pêche pour l'organisation, et Bala a bénéficié de leurs prises. Bala adore manger du poisson très frais, alors il se faisait souvent plaisir lorsque Soosai nous envoyait du poisson directement de la plage pour son déjeuner.

Homme fondamentalement sociable et affable, Soosai est populaire auprès du peuple pour son approche compatissante, juste et terre-à-terre. C'est peut-être son affabilité et son apparente générosité d'esprit qui ont conquis le cœur de Sudha, l'épouse dévouée de Soosai. Sudha et Soosai, ainsi que leurs deux jeunes enfants, Sindhu et Manniarasan, ont toujours été très généreux en partageant avec nous la chaleur et l'affection de leur famille lors des nombreuses occasions où nous leur rendions visite pour des repas et lors de leurs visites chez nous. Sudha, originaire d'Uddupitty, Vadamarachchi, est la sœur de Shankar, le cadre du LTTE dont l'anniversaire de

la mort est célébré comme la Journée des Héros. Le calme, l'assurance et la sérénité de Sudha apportent joie et paix à la famille.

Une autre figure légendaire de la lutte tamoule pour la liberté qui a visité notre maison est la figure et la personnalité imposantes de Sornam. L'histoire de Sornam au sein des LTTE remonte au milieu des années 80, lorsqu'il était l'un des gardes du corps de M. Pirabakaran. Dans sa jeunesse, il venait régulièrement nous rendre visite à Chennai en tant qu'assistant de confiance de M. Pirabakaran. Durant son passage à l'IPKF, son potentiel militaire, son courage extraordinaire et ses talents administratifs évidents se sont révélés et ont permis à Sornam de gravir les échelons de la structure militaire, jusqu'à occuper le rôle le plus important, celui de responsable de la sécurité personnelle de M. Pirabakaran. Le respect et l'admiration dont jouissait Sornam auprès des cadres placés sous son commandement direct et au sein de l'organisation étaient manifestes chaque fois que Sornam se trouvait en leur présence. Ce qui a largement contribué à l'amour et au respect dont il bénéficiait, c'était sa volonté manifeste de mener ses troupes au front, de partager les épreuves de la guerre et de maintenir la discipline des troupes sous son commandement. Sornam a mené les combattants des LTTE à de nombreuses victoires au combat et a été blessé à plusieurs reprises. Nous avons été profondément attristés de voir ce doux géant souffrir à l'hôpital général de Jaffna, souffrant de graves blessures à la poitrine et aux bras reçues lors des importants combats dans le Nord.

Hormis sa propre sécurité personnelle, M. Pirabakaran a délégué à Sornam la responsabilité de notre protection pendant notre séjour à Valigamam. Une équipe de cadres triés sur le volet parmi les gardes du corps personnels de M. Pirabakaran a été déployée à notre domicile pour assurer notre sécurité. Sornam venait régulièrement chez nous pour faire le point sur notre situation sécuritaire, nous donner des conseils et veiller aux besoins et au bien-être des cadres. Mesurant six pieds et deux pouces et doté d'une carrure robuste, Sornam présentait une silhouette galante, impeccablement vêtu de son treillis. Son aisance et sa confiance générales masquaient l'énorme responsabilité militaire qu'il assumait.

Après de nombreuses années passées à risquer sa vie sur le champ de bataille et à servir M. Pirabakaran et l'organisation 24 heures sur 24, ce fut un jour heureux pour nous d'assister à son mariage. Son épouse était la charmante Jenny, troisième en commandement de l'aile militaire féminine. Jenny a échappé à la mort lorsque sa maison a été directement touchée par un bombardement aérien sri-lankais lors de l'« Opération Riversa ». Elle attendait son premier enfant. Sornam n'était pas à la maison mais sur le champ de bataille, défendant Jaffna contre l'avancée des troupes cinghalaises au moment de l'incident. Plus tard, dans le Vanni, le travail de Sornam l'éloignait souvent de Jenny pour se rendre à Trincomalee pendant de longues périodes, et nous lui rendions souvent visite pour lui remonter le moral durant ces jours de séparation angoissante. Ils sont restés un couple heureux avec deux petites filles.

Banu et Theepan, commandants militaires d'un courage immense et d'une grande finesse opérationnelle, méritent amplement le respect et l'admiration de l'organisation. Banu, ancien commandant de Jaffna, est réputé pour son mépris total de sa propre sécurité sur le champ de bataille. En tant que commandant de l'unité d'artillerie de Kittu, Banu a formé ses contingents à un haut degré de professionnalisme et a contribué au développement des formations de combat

des LTTE en une force conventionnelle efficace. Les unités d'artillerie et de mortiers sous son commandement se sont rapidement développées et ont remporté des victoires remarquables dans plusieurs batailles cruciales de la guerre de libération. Banu aidait souvent Bala dans son étude du front en lui fournissant des cartes détaillées lui permettant de suivre l'évolution des opérations militaires sur le champ de bataille. Avec Bala, grand conteur de blagues, et Banu, homme qui apprécie l'humour subtil, les réunions entre les deux hommes dans le bureau de Bala étaient toujours empreintes de rires.

Theepan, un autre commandant supérieur des Vanni, doté d'une expérience militaire considérable, est discret et sans prétention. Sa réputation et le respect qu'il inspire pour ses compétences militaires au sein du mouvement sont tels qu'on est frappé par son apparente humilité dans ses relations avec autrui. Sa présentation trahit un stratège brillant et un homme d'acier et déterminé, et ce sont ces qualités qui inspirent et incitent les cadres sous son commandement à redoubler d'efforts sur le champ de bataille. Ses visites chez nous impliquaient généralement un exposé réaliste de Theepan sur la situation militaire en échange d'un exposé des développements dans la sphère politique par Bala.

Parmi les commandants militaires, une personne que nous avons rencontrée rarement mais pour laquelle nous partagions néanmoins un respect mutuel était le commandant militaire vétéran Balraj. Aussi incroyable que cela puisse paraître, ce héros des combats est un homme réservé. Balraj est connu, aimé et respecté non seulement pour ses succès militaires légendaires et son courage incontestable et débordant, mais aussi pour son engagement et son dévouement absolus envers les cadres sous son commandement. Sensible et respectueux des sacrifices et des épreuves qu'ils ont endurés, Balraj choisit de passer le plus de temps possible dans les camps avec eux. Nous avons pu constater le courage de Balraj lorsque des éclats d'obus lui ont fracassé la jambe droite lors de la bataille de Yarl Devi en 1993. Il a été décidé de ne pas l'amputer et Balraj a enduré les douleurs atroces de la réparation de son membre. Lors de nos visites à Balraj à l'hôpital de Jaffna, la douleur se lisait sur son visage angoissé lorsqu'il a reconnu l'agonie que lui infligeait sa blessure. À ses problèmes de guérison s'ajoutait un diabète instable. Après de longs mois d'alitement et de grandes souffrances, Balraj a finalement pu remarcher sur sa jambe, mais sa blessure lui a laissé une boiterie permanente et des infections récurrentes. Néanmoins, il considère sa blessure comme insignifiante comparée aux souffrances et aux sacrifices de ses cadres et continue à exercer ses fonctions de commandant sur le terrain dans la zone de guerre jusqu'à ce jour.

Parmi les proches confidents de M. Pirabakaran qui venaient chez nous, quoique moins fréquemment, figurait l'incomparable Tamilenthî. Tamilenthî a été le bras droit de M. Pirabakaran depuis ses débuts, et au fil des ans, leur relation s'est développée et approfondie. Durant toutes ces longues années au sein du cercle restreint de M. Pirabakaran, Tamilenthî a été essentiellement responsable du département financier, gérant des milliards de roupies sans le moindre soupçon d'irrégularité de sa part. Pour M. Tamilenthî, les finances sont aussi importantes pour le succès de la lutte que les armes, et c'est avec la même responsabilité qu'il a géré le département financier au fil des ans, malgré des difficultés extrêmes. Cela lui a d'ailleurs valu

de nombreuses critiques de la part des différents départements du mouvement, en raison de sa distribution rigoureuse et scrupuleuse des fonds de l'organisation.

La passion de Tamilenthî pour la littérature tamoule ancienne et la philosophie éthique de « Thiruvalluvar », ainsi que sa déploration de la corruption du mouvement dravidien au Tamil Nadu, lui ont valu la réputation d'un puriste tamoul. Néanmoins, malgré ce que l'on pourrait appeler ses « excentricités », Tamilenthî est un homme réfléchi et cultivé derrière son apparence rude. Ayant perdu trois frères dans la lutte et vouant un immense respect aux sacrifices considérables consentis par les cadres et le peuple, Tamilenthî considère la création d'un État tamoul indépendant comme un droit inaliénable du peuple tamoul.

Une visiteuse moins fréquente chez nous, mais néanmoins une jeune femme avec laquelle nous avons des contacts et qui était digne de respect et d'admiration, était l'extraordinaire commandante Vidusa. Vidusa est issue d'une famille brahmane conservatrice de Jaffna. Son apparence discrète et modeste cache une jeune femme vraiment exceptionnelle. J'ai rencontré Vidusa dans le camp d'entraînement des commandos féminins dans la jungle d'Alampil pendant les pourparlers de Premadasa. Elle n'occupait aucun poste particulier à ses débuts au sein de l'organisation. Mais depuis son déploiement sur le champ de bataille à partir de 1990, Vidusa a fait preuve d'un courage et de qualités de leadership remarquables qui lui ont permis de gravir les échelons des femmes du LTTE jusqu'au grade de colonel : un grade équivalent à celui des commandants masculins les plus gradés. En matière de luttes de libération nationale et de rôle des femmes dans la guérilla et la guerre conventionnelle, l'expérience de plus d'une décennie de Vidusa sur le champ de bataille et à la tête d'une unité militaire fait d'elle l'une des femmes soldats les plus remarquables et les plus admirables de l'histoire militaire. Vidusa est assurément l'une des cadres les plus expérimentées de toute la structure militaire des LTTE, ayant passé une décennie à commander les combattantes lors de batailles successives et à partager leur vie sur le front.

Parmi nos amis et visiteurs réguliers, certains apportaient chez nous une diversité de points de vue, des opinions critiques ainsi que des rires. L'un d'eux, bien connu dans les cercles littéraires et ami proche, était Puthuvai Ratnathurai, le « poète lauréat » des LTTE et un homme à la personnalité hors du commun. Puthuvai prenait tous les problèmes au sérieux et s'était forgé des opinions tranchées sur la plupart des sujets. De par sa position sociale de sculpteur, la vision du monde de Puthuvai s'est construite autour du temple, élément central de la culture tamoule. Sa connaissance approfondie des pratiques culturelles et de la langue tamoules faisait de lui, en tant qu'ami, une personne capable de m'expliquer de nombreux aspects et significations de la vie tamoule. L'un des aspects particulièrement attachants de la personnalité de Puthuvai était son affirmation intrépide de son droit à la liberté d'expression, et c'est de sa bouche que sont sorties certaines des critiques les plus vives et les plus perspicaces. Son humour aussi. Avec son usage subtil du langage, Puthuvai savait toujours apporter de la joie à nos réunions. Lors de nos nombreuses visites chez l'un et l'autre, Puthuvai sortait son tas de feuilles de bétel, m'en donnait une et préparait ensuite son « bétel ». Et tant de douces soirées se sont écoulées, durant lesquelles Puthuvai nous divertissait de son esprit et de son humour, tandis qu'il étalait

la pâte de chaux sur sa feuille de bétel, y déposait les copeaux d'aracan, roulait la feuille, la portait à sa bouche et la mâchait jusqu'à ce que ses lèvres deviennent rouges.

Puthuvai était responsable de la section culturelle des LTTE et rédacteur en chef de la revue littéraire « Vellichum ». C'est pour cette publication que Bala a écrit de nombreux articles en tamoul. Sous le pseudonyme de « Bramagnani », Bala a écrit une série d'articles sur la philosophie, la sociologie et la politique. C'est grâce aux encouragements de Puthuvai que mon livre sur le système de la dot, « Unbroken Chains », a été traduit en tamoul et publié sous forme d'articles dans « Vellichum ». Puthuvai est célèbre pour ses écrits poétiques, ou plus précisément, pour sa poésie populaire. Ses écrits sont réputés pour leur description émouvante et réaliste de la vie quotidienne du peuple tamoul et de la lutte pour la libération, ainsi que pour leur utilisation de la langue tamoule à la fois accessible et poétique. Ses nombreux chants de libération sont également célèbres ; ils sont largement entendus et chantés par le peuple dans tout le pays.

Parmi les autres amis personnels qui nous rendaient visite régulièrement, il y avait Ravindran (Ravi), un cadre supérieur et rédacteur en chef de « Viduthalai Puligal » (Tigres de libération), l'organe officiel mensuel du LTTE, et Jeyaraj, le rédacteur en chef d'« Elanatham », le quotidien du LTTE. Ravi et Jeyaraj s'appuyaient tous deux fortement sur les conseils et les directives de Bala concernant la politique officielle de l'organisation. Jeyaraj venait quotidiennement chez nous pour se tenir au courant des développements sur le front et pour avoir notre avis sur la politique. Ravi devait rédiger des comptes rendus mensuels des événements, tant militaires que politiques, pour lesquels il devait consulter Bala. Des articles sensibles sur les opérations militaires ont été envoyés à M. Pirabakaran pour approbation. Bala rédigeait occasionnellement des articles théoriques expliquant l'orientation politique des LTTE sur diverses questions sociales. Ravi et Jeyaraj ont tous deux sollicité les conseils de Bala en raison de sa position de théoricien ainsi que de sa vaste expérience journalistique. De plus, grâce à ses contacts personnels avec M. Pirabakaran, Tamil Chelvan et les commandants sur le terrain, Bala pouvait fournir des informations et des analyses sur les développements politico-militaires en cours.

L'épouse de Ravi, Shobana, une ancienne cadre du LTTE, nous était connue grâce à ses fréquentes visites lorsqu'elle travaillait pour le journal mensuel de l'aile féminine 'Suthanthira Paravaikal' (Oiseaux de la liberté). Jeyaraj est marié à Ganga, un enseignant au lycée Puthukudiruppu. Les deux couples sont devenus des amis proches et ils nous rendaient régulièrement visite.

La guerre continue

La bataille de « Jayasukuru », dont le plan stratégique consistait à ouvrir une route terrestre vers la péninsule de Jaffna via l'autoroute A9, coupant en deux le cœur de la jungle de Vanni, s'est brutalement arrêtée à Mankulam après dix-huit mois de combats sanglants et sauvages. Farouchement déterminées à contrecarrer l'armée sri-lankaise, les forces du LTTE opposèrent une résistance intense et lancèrent des contre-offensives à l'arrière ainsi que sur les flancs des

colonnes qui avançaient le long de l'autoroute. L'intensité des assauts des LTTE était telle que l'armée sri-lankaise a subi des pertes extrêmement élevées et s'est démoralisée. On estime que les troupes gouvernementales ont subi dix mille pertes (3000 morts et 7000 blessés) au cours de cette longue bataille. Les jungles de Vanni sont un terrain familier pour les Tigres, où ils ont combattu et survécu à une guerre contre la quatrième plus grande armée du monde. Opérant sur un terrain militairement avantageux qu'ils connaissaient bien, et forts d'une vaste expérience de la guerre en jungle, les combattants des LTTE ont représenté un défi sérieux pour les troupes sri-lankaises. Suite à la capture d'un immense arsenal du complexe militaire de Mullaitivu, M. Pirabakaran a développé des unités d'artillerie, de mortiers et antichars qui ont été efficacement déployées contre les troupes « Jayasukuru ». Afin de renforcer les capacités défensives des LTTE dans le Vanni, M. Pirabakaran a intégré la brigade Jayanthan, une unité d'élite aguerrie au combat de Batticaloa sous les ordres du colonel Karuna, à la guerre dans le Vanni. Les brigades de Jayanthan, Charles Anthony, Imbran Pandian, Malathy, Sukanja, les meilleures unités de combat des LTTE furent mobilisées sous les commandants de terrain Colonel Karuna, Colonel Theepan, Colonel Balraj, Colonel Banu et Colonel Vidusa contre la force d'invasion cinghalaise de 30 000 soldats, y compris les 53e et 55e divisions de l'armée sri-lankaise entraînées par les États-Unis. La bataille déclenchée par « Jayasukuru » fut féroce et dura longtemps. Malgré la puissance de feu considérable dont ils disposaient — y compris la puissance aérienne —, les forces armées sri-lankaises n'ont pas réussi à atteindre leur objectif stratégique. Les troupes furent embourbées pendant des mois dans les villes stratégiques de Pulliyankulam et Kanagarayankulam où les combattants du LTTE avaient construit des fortifications défensives impénétrables et opposé une résistance farouche. C'est au cours des combats féroces qui se sont déroulés dans ces villes stratégiques que l'armée sri-lankaise a subi de lourdes pertes et que des centaines de soldats des unités de commandos d'élite ont péri. Après dix-huit mois de combats acharnés, l'armée cinghalaise s'est rapprochée de la ville de Mankulam, mais n'a toujours pas réussi à percer les lignes défensives des LTTE à cet endroit. Le 27 septembre 1998, les Tigres de libération ont lancé l'opération « Vagues incessantes 2 », envahissant la ville de Killinochchi et ses environs. C'est lors de la bataille de Killinochchi, lorsque les LTTE ont redéployé certaines de leurs formations de commandos d'élite, que les troupes sri-lankaises ont pu s'emparer de Mankulam, affaiblie par la suite. Néanmoins, la chute de Killinochchi fut un revers militaire majeur pour les troupes gouvernementales. Ce fut également un coup dur porté au plan stratégique du gouvernement visant à ouvrir une route terrestre vers Jaffna. Le périple tortueux de Jayasukuru le long de l'autoroute A9 s'est définitivement interrompu à Mankulam.

Notre vie à Puthukuddiruppu, Mullaitivu, continuait comme d'habitude tandis que les batailles les plus sanglantes faisaient rage au loin. Le grondement des tirs d'artillerie fit désormais partie de notre quotidien. Les frappes aériennes aléatoires et les bombardements navals de la zone côtière de Mullaitivu étaient des événements réguliers. Nous recevions quotidiennement des nouvelles du bureau de M. Pirabakaran sur l'avancement des combats. Bala a ensuite transmis l'information aux médias locaux. M. Pirabakaran ou l'un de ses commandants sur le terrain nous a fourni un tableau complet de la situation de guerre lors de visites chez nous pendant les périodes d'accalmie des combats. Dinesh, cadre supérieur et responsable administratif du

quotidien « Eelanatham », entreprenait souvent des voyages périlleux sur le champ de bataille de « Jayasukuru » et en revenait avec des récits détaillés de la guerre.

La campagne réussie menée par la brigade Jayanthan sous le commandement de Karuna contre « Jayasukuru » lui valut une grande popularité et le respect des cadres du LTTE ainsi que de la population de Vanni. Mais outre ses compétences militaires, Karuna est passionné par l'apprentissage et, de sa propre initiative, il a étudié l'anglais, ce qui lui permet de lire beaucoup sur de nombreux sujets, notamment les sciences militaires et les commentaires politiques. Ainsi, lorsque Karuna est venu chez nous, il était armé de nombreuses questions politiques. Bala aussi. Bala allait soutirer à Karuna tous les détails sur les stratégies et les tactiques de la guerre défensive dans le Vanni. Les cadres de Batticaloa ont apporté avec eux, dans leurs relations avec les autres, une chaleur et une franchise qui ont été très appréciées. C'est parce que les conditions d'oppression étatique dans la province orientale sont extrêmement dures, féroces et d'une brutalité impitoyable que la jeune génération de combattants qui rejoignent les LTTE font preuve d'une détermination unique à lutter contre l'appareil oppressif – les forces armées cinghalaises. Après avoir dispensé un entraînement intensif au combat conventionnel, M. Pirabakaran a offert aux unités combattantes de la province orientale l'occasion de porter un coup dur aux forces ennemies, ce qu'elles ont aussitôt saisi.

Bala Falls est gravement malade

Bala avait l'air frais et soigné dans sa chemise blanche à carreaux vert ivoire lorsqu'il est apparu, prêt à partir pour le mariage d'une cadre féminine le soir du 27 août 1998. Mais, en le regardant, quelque chose clochait. Ses yeux gonflés déformaient son apparence par ailleurs normale. J'avais remarqué la veille au soir que les yeux de Bala étaient gonflés au même moment, mais j'avais balayé mon inquiétude d'un revers de main en l'attribuant à une sieste plus longue que d'habitude. Mais il m'était impossible de maintenir ce point de vue le lendemain. J'ai minimisé le gonflement du visage de Bala lorsque j'ai fait remarquer le problème au médecin des LTTE, Suri, lors du mariage. Suri a été légèrement surpris et pensif lorsque j'ai suggéré en plaisantant que la gêne abdominale qu'il ressentait depuis quelques semaines sans cause apparente, ainsi que les gonflements autour de ses yeux et l'œdème de ses membres, devaient avoir pour origine une maladie rénale. Le lendemain matin, quand j'ai constaté que sa production d'urine était presque nulle, j'ai su que Bala était gravement malade. Et c'est ainsi qu'un nouveau tournant s'est produit dans notre histoire personnelle. Depuis ce jour, nous vivons sous un nuage d'incertitude, car la santé déclinante de Bala l'a conduit au bord de la mort durant les premiers stades de sa maladie dans le Vanni.

Le lendemain, une équipe de médecins des LTTE s'est précipitée pour examiner Bala après avoir entendu parler de ses signes et symptômes. En l'absence de tout équipement de diagnostic, un diagnostic provisoire d'infection rénale basé sur l'observation clinique a été convenu après concertation entre les médecins du LTTE et le personnel médical de l'hôpital local. Les médecins avaient établi le diagnostic à partir du taux élevé de protéines dans ses urines, mesuré par la

méthode obsolète consistant à chauffer lentement l'urine dans un tube à essai au-dessus de la flamme d'un bec Bunsen et à estimer la quantité de protéines en fonction du degré de turbidité obtenu. Le traitement de choix était une antibiothérapie orale, mais lorsque les traitements successifs à différentes familles d'antibiotiques n'ont pas donné les résultats escomptés et que son état s'est progressivement détérioré, l'alarme a été donnée.

Le docteur Suri, un médecin chevronné des LTTE, fut chargé de la prise en charge médicale de la maladie de Bala. Suri, un jeune médecin extrêmement compétent et attentionné, avait acquis la majeure partie de son expérience médicale au service de chirurgie de l'hôpital général de Jaffna avant l'exode vers le Vanni en 1996, et dans le traitement des cadres blessés des LTTE par la suite. Il craignait que ses connaissances médicales soient insuffisantes pour faire face au traitement de Bala. Dans cette situation, Suri, un jeune homme doté d'un sens aigu des responsabilités et du devoir envers ses patients, a refusé de se laisser contraindre à prendre des décisions contraires à son propre jugement. Il s'est appuyé sur les conseils et l'expérience médicale de son collègue, le Dr Pathmalojini – mon ami de l'époque de Jaffna – et a consulté la bibliothèque d'ouvrages médicaux à sa disposition. Suri a compris l'urgence de mener des investigations plus approfondies pour confirmer un diagnostic si Bala voulait avoir une chance de bénéficier d'un traitement efficace. Dès le départ, Suri a opté pour une approche conservatrice dans la gestion de Bala. Il était parfaitement conscient que sans tests et examens approfondis, il serait impossible d'établir un diagnostic complet. Dans de telles circonstances, selon son avis médical, prescrire un traitement à l'aveugle pourrait s'avérer plus dommageable à long terme. Ainsi, tandis que Suri soignait Bala dans les limites de ses connaissances et de ses moyens, il cherchait astucieusement des moyens d'établir un diagnostic plus scientifique basé sur une analyse biochimique, à partir duquel il pourrait procéder au traitement et à la prise en charge. Avec l'aide d'un collègue, Suri a découvert un moyen d'envoyer des échantillons de sang et d'urine à Colombo pour analyse, sans révéler le nom du patient dont les échantillons devaient être examinés. Des échantillons de sang et d'urine ont donc été étiquetés avec de faux noms et envoyés à Colombo pour analyse.

Lorsque Suri s'est présentée chez nous tard dans la soirée, accompagnée d'un autre médecin, environ une semaine après l'envoi du premier échantillon de sang, j'ai immédiatement su que de mauvaises nouvelles allaient arriver. Nous avons appris, par les méthodes de Suri, qu'il préférerait le soutien d'un collègue lorsqu'il était porteur de nouvelles qu'il avait du mal à divulguer. Les tests ont confirmé que Bala souffrait effectivement d'une insuffisance rénale sévère (néphropathie diabétique) secondaire à un diabète prolongé. Mais aucun d'entre nous n'aurait pu savoir que l'état de Bala était compliqué par une obstruction totale de son rein gauche. Le diagnostic que Suri avait apporté était une chose ; Notre préoccupation la plus immédiate était la détérioration des taux de potassium et d'urée pour lesquels, dans le Vanni, il n'existait absolument aucun traitement. L'état de Bala se détériorait visiblement. M. Pirabakaran, qui venait régulièrement lui rendre visite après avoir entendu parler de la maladie de Bala, a été informé du diagnostic.

Le blocus alimentaire et médical imposé par le gouvernement sri-lankais au Nord pendant une décennie et demie a ravagé les infrastructures de santé et compromis la santé de la population. La grave pénurie de médicaments aussi essentiels que le paracétamol était un problème récurrent

qui infligeait de grandes souffrances à la population et causait dans de nombreux cas des décès inutiles. L'absence d'équipement de diagnostic dans les hôpitaux aggravait encore le danger pour le bien-être des patients. L'hôpital de Puthukuddiruppu ne disposait pas d'équipement de radiographie. La machine avait cessé de fonctionner depuis longtemps, obligeant les patients à parcourir de très longues distances jusqu'à l'autre côté de Vanni pour une simple radiographie. Le plus souvent, lorsqu'ils arrivaient à l'hôpital, la machine était hors service ou les films n'étaient pas disponibles, car le ministère de la Défense sri-lankais avait rejeté la demande de réquisition, privant ainsi l'hôpital de cette ressource essentielle. L'équipement de laboratoire nécessaire à l'analyse biochimique des échantillons prélevés chez les patients, afin de faciliter le diagnostic précis des maladies, n'était pas disponible. C'est dans ce contexte que Bala tomba malade.

Dans un environnement mal équipé pour faire face à l'insuffisance rénale, le pronostic de Bala semblait extrêmement sombre. Comme il lui était impossible de se rendre à Colombo pour se faire soigner, contrairement à de nombreux autres patients, la seule solution pour les médecins consistait à soulager ses symptômes avec les moyens et les médicaments limités dont ils disposaient, et à surveiller l'évolution de sa maladie. À plusieurs reprises, l'armée sri-lankaise a fermé des points de contrôle, bloquant ainsi la circulation vers Colombo. Cela a eu un effet émotionnel dévastateur sur moi, car cela signifiait des retards dans l'envoi d'échantillons de sang à Colombo pour analyse, afin d'évaluer son état. Les rapports étaient souvent retardés, mettant jusqu'à dix jours pour nous parvenir, et entre-temps, son état avait encore évolué. Pour le Dr Suri, c'était une expérience frustrante de se sentir impuissant face au manque de ressources dans la prise en charge de son patient et de le voir se détériorer, sachant qu'il ne pouvait rien faire pour le soulager ou l'aider. Les maux de tête insupportables et constants dus à son hypertension artérielle dangereusement élevée furent temporairement soulagés par l'augmentation des doses de médicaments hypotenseurs de première génération. Ses extrasystoles cardiaques ont longtemps été le seul signe indiquant que son taux de potassium devait atteindre un niveau potentiellement mortel. On ne pouvait rien faire pour sa perte d'appétit, sa photophobie et son irritabilité croissante. Ce qui compliquait encore la situation médicale, c'était l'indisponibilité soudaine d'insuline pour la gestion de son diabète. La marque d'insuline utilisée par Bala était disponible en petites quantités à Colombo, en Inde et dans des pays étrangers. Durant tout notre séjour en Inde et à Jaffna, M. Pirabakaran avait veillé à ce que Bala dispose d'un approvisionnement constant en médicaments. Pour couronner le tout, en plus de la crise que nous traversons, j'ai appris que les réserves d'insuline que je croyais conserver en toute sécurité étaient soit périmées, soit détériorées en raison d'un stockage inadéquat. Face à l'impossibilité d'obtenir de nouvelles doses d'insuline dans l'immédiat, j'ai pris le risque d'utiliser des stocks périmés. Je n'avais pas le choix. Lorsque les doses d'un flacon se sont avérées inefficaces, j'ai changé de flacon en attendant et en espérant que, par miracle, l'une des nombreuses personnes envoyées acheter son médicament trouverait d'une manière ou d'une autre un fournisseur. Deux semaines plus tard, M. Pirabakaran est venu chez nous avec une quantité plus que suffisante d'insuline fraîche conservée dans des poches de glace.

L'état de Bala s'est progressivement détérioré ; il était incapable de se lever du lit et confiné dans des pièces sombres, à l'abri de la lumière du soleil, et il semblait qu'il allait rapidement évoluer

vers un stade nécessitant un traitement de suppléance rénale d'urgence dans un avenir proche. Dans une telle éventualité, les médecins étaient parfaitement conscients qu'ils ne pouvaient rien offrir à Bala en termes de traitement avec les installations disponibles dans le Vanni. Durant ces périodes de forte tension émotionnelle, j'observais souvent un cadre supérieur, Kapil Amman, assis tranquillement dans le bureau de Bala, lisant le journal et attendant. Notre relation avec Kapil Amman remonte à 1984, lorsqu'il fut l'un des premiers cadres à suivre les cours politiques de Bala. Kapil Amman, un jeune homme originaire de Trincomalee, possède une vaste expérience des champs de bataille. C'était une âme véritablement douce et il réfléchissait profondément à des questions telles que les droits de l'homme, dont il discutait souvent avec Bala. Kapil Amman ne dérangeait ni Bala ni moi, sauf pour s'enquérir fréquemment de l'évolution de son état. Mais sa présence discrète me disait toujours qu'il était disponible pour m'aider si besoin.

La nouvelle que Bala était gravement malade et qu'il pourrait ne pas s'en remettre s'est répandue comme une traînée de poudre dans le mouvement. M. Pirabakaran avait manifestement informé ses commandants de la détérioration de l'état de santé de Bala et, un à un, ils se présentèrent à sa porte, impatients de le voir, peut-être pour la dernière fois. Parmi les commandants présents se trouvait Pottu Amman, que nous n'avions pas vu depuis de nombreux mois. Notre vieil ami, Baby Subramaniam, fut bouleversé par la nouvelle et, accompagné de sa femme, il fit un voyage d'une journée depuis leur domicile à Malaavi pour rendre visite à Bala. En effet, durant cette crise que nous avons traversée, le soutien a afflué de toutes parts.

L'une des premières personnes à se précipiter chez nous pour m'offrir son aide fut Rani, l'épouse de Balakumar, l'ancien dirigeant d'EROS. Infirmière de formation, Rani comprenait mieux que la plupart des gens le danger auquel Bala était exposé, et c'est peut-être pour cela que des larmes ont coulé lors de sa visite. Néanmoins, sa tristesse évidente face à la santé déclinante de Bala ne l'empêchait pas de lui apporter une aide physique de toutes les manières possibles, et elle s'efforçait de préparer des plats pour stimuler son appétit défaillant, tout en tenant compte de sa composition sanguine. Il était souvent utile de parler à Rani sur un plan professionnel, car j'avais oublié de nombreux aspects des soins infirmiers, et elle était capable de me rafraîchir la mémoire et de me donner des conseils qui soulageaient l'inconfort de Bala.

Vaneetha, mon ancienne amie, était là pour m'aider du mieux qu'elle pouvait. Les médecins avaient prescrit un régime strict à Bala pendant sa maladie, ce qui limitait considérablement le type de nourriture que je pouvais lui préparer. Parallèlement, il était nécessaire de maintenir son état nutritionnel. J'ai fait appel à Vaneetha pour de nouvelles idées et des recettes différentes, et elle a volontiers consacré de son temps à me les apprendre. Il était en effet assez ironique qu'une femme cinghalaise apprenne à une femme occidentale à cuisiner tamoul, et la situation nous faisait souvent rire. La plupart des gens riaient en nous voyant tous les deux ensemble, utilisant le tamoul comme moyen de communication. Vaneetha venait souvent seule chez nous, mais à plusieurs reprises, elle est venue accompagnée de son mari, M. Nadesan, qui était responsable des forces de police des LTTE. Nous étions des amis de la famille. Nadesan consultait fréquemment Bala sur les questions relatives aux forces de police et celui-ci était toujours disposé à écouter son point de vue. Bala a donné de nombreuses conférences aux

nouvelles recrues de la police, insistant à plusieurs reprises sur l'approche humaniste, soulignant l'impact des conditions sociales anormales causées par la guerre et la nécessité pour la police de considérer avec sympathie et compréhension l'ampleur des problèmes auxquels la population était confrontée. En effet, à de nombreuses reprises, Bala s'est fait le porte-parole du peuple en transmettant à Nadesan les plaintes que le public lui avait adressées concernant la répression menée par les forces de police. Cadre supérieur à l'orientation politique progressiste, Nadesan appréciait nos idées et accueillait nos critiques de manière positive. L'épouse de Puthavai, Ranjini, a également contribué à la préparation des plats que Bala appréciait et qui éveillaient son appétit. Voyant mon état de santé précaire, l'épouse de Soosai est venue avec ses enfants et a préparé des plats que Bala appréciait particulièrement.

Entre-temps, le Dr Suri transmettait quotidiennement à M. Pirabakaran des rapports sur la détérioration de l'état de santé de Bala. M. Pirabakaran a sollicité et obtenu l'avis médical collectif de plusieurs médecins du Vanni. Selon leur avis médical, les meilleures chances de survie de Bala et son pronostic à long terme dépendaient de son évacuation rapide du pays vers un lieu disposant d'infrastructures médicales pour la prise en charge de l'insuffisance rénale. Nous avons immédiatement envisagé le Tamil Nadu comme option privilégiée pour les soins médicaux d'urgence. Bien que certains dirigeants politiques tamouls — nos amis et sympathisants — aient été prêts à nous aider, nous ne pouvions pas prendre ce risque en raison de l'interdiction des LTTE en Inde. Nous avons fondé tous nos espoirs sur une demande adressée à un pays étranger après que M. Pirabakaran eut chargé notre secrétariat international de contacter le gouvernement norvégien.

Les demandes de Chandrika

L'ambassadeur de Norvège à Colombo, M. Jon Westborg, a été pleinement informé par l'ancien ministre des Affaires étrangères, M. Hameed, de l'importance de Bala pour tout futur processus de négociation entre les LTTE et le gouvernement sri-lankais. Le gouvernement de Westborg l'a autorisé à enquêter sur l'authenticité des informations concernant l'état de santé de Bala, et le CICR a été appelé à participer à ce processus. Environ cinq semaines après le début de la maladie de Bala, une équipe du CICR dirigée par M. Max Hadorn, alors chef de la délégation à Colombo, accompagnée d'un médecin, est arrivée dans le Vanni avec une demande pour rendre visite à Bala et procéder à un examen médical. La délégation s'est rendue à notre domicile à Puthukuddiruppu et, après avoir examiné Bala, le médecin a déclaré au chef de la délégation : « Il faut l'évacuer au plus vite. » Après avoir prélevé des échantillons de sang et d'urine pour des analyses complémentaires afin de confirmer l'étendue de sa maladie, la délégation du CICR est retournée à Colombo en promettant un suivi.

Le gouvernement norvégien, avec le soutien moral du CICR, a contacté Chandrika Kumaratunga pour demander une évacuation en toute sécurité de Bala hors du Sri Lanka pour des raisons humanitaires. On a informé Chandrika que Bala était gravement malade, souffrant d'insuffisance rénale, qu'il avait besoin de soins d'urgence à l'étranger et que le gouvernement norvégien

était disposé à l'aider. Les Norvégiens avaient également insisté auprès de Kumaratunga sur l'importance de sauver la vie de Bala pour un éventuel futur processus de paix entre les LTTE et le gouvernement sri-lankais. Des délibérations approfondies ont eu lieu à Colombo et M. Kadirgamar a également été consulté. Les Norvégiens nous avaient informés, par l'intermédiaire de notre représentant à Oslo, que le gouvernement sri-lankais examinait favorablement le cas de Bala et discutait même des aspects logistiques de son évacuation. M. Pirabakaran semblait soulagé et ravi en annonçant la nouvelle. Ce jour-là, en signe de bonne volonté et dans un geste humanitaire significatif, M. Pirabakaran a libéré neuf soldats (prisonniers de guerre) et membres d'équipage détenus par les LTTE. Nous attendions désormais une réponse positive du gouvernement de Kumaratunga. Plusieurs jours d'angoisse s'écoulèrent. Il n'y eut aucune réponse et l'état de Bala se détériorait. En désespoir de cause, nous avons contacté le CICR. À notre grand désarroi, le délégué du CICR nous a informés que leur organisation avait été tenue à l'écart des discussions de Colombo sur l'affaire Bala, car M. Kadirgamar ne leur faisait pas confiance. Après deux mois d'attente anxieuse, nous avons enfin reçu un message du gouvernement norvégien. Chandrika et Kadirgamar avaient établi une liste d'exigences (ou de garanties) que les LTTE devaient remplir en tant que « gestes humanitaires réciproques significatifs » si Bala devait être évacuée avec l'aide du Sri Lanka.

Premièrement, les dirigeants des Tigres devraient garantir que les LTTE ne perturberaient ni n'entraveraient l'administration gouvernementale dans la province du Nord-Est, et qu'ils n'attaqueraient ni ne détruiraient aucun bien gouvernemental dans les zones tamoules. Deuxièmement, les LTTE ne doivent ni menacer ni attaquer aucun transport maritime ou aérien (approvisionnement) à destination du Nord-Est. Troisièmement, les LTTE ne doivent attaquer aucun bien public dans tout le pays. Quatrièmement, les LTTE devraient libérer toutes les personnes détenues par les LTTE, non seulement celles connues du CICR, mais aussi d'autres. Dans ce contexte, le gouvernement a affirmé – sans aucune preuve concrète – que les LTTE détenaient au moins deux cent cinquante personnes à l'insu du CICR. Cinquièmement, les LTTE devraient remettre tous les cadres de moins de dix-huit ans appartenant à leurs forces à leurs proches.

À partir de cette liste d'exigences, ou plutôt de « garanties », nous savions que Chandrika réclamait son dû en exploitant la situation de vulnérabilité des LTTE. Ces exigences, de nature militaire et touchant au mode même de la lutte armée, n'avaient absolument aucun rapport avec une demande humanitaire visant uniquement à assurer le passage en toute sécurité pour l'évacuation d'une personne souffrant d'une grave maladie rénale. Cette attitude trahissait la nature insensible et calculatrice de Chandrika Kumaratunga. Bala et moi avons catégoriquement rejeté ces conditions. Bala a déclaré qu'il préférerait mourir avec honneur et respect de soi plutôt que de céder à ces exigences humiliantes. M. Prabakaran était furieux contre Chandrika et Kadirgamar pour avoir imposé des conditions aussi inacceptables. La position du président sur cette question a eu un impact profondément négatif sur la réflexion des dirigeants des LTTE. Si elle ne pouvait pas examiner favorablement et avec compassion une simple requête humanitaire en faveur de la perspective d'une paix future, comment pourrait-elle résoudre le plus difficile et le plus complexe de tous les problèmes, le conflit ethnique tamoul ? C'était le sentiment qui prévalait alors parmi les dirigeants des LTTE.

Miraculeusement, au fil des semaines, de nouveaux résultats d'analyses sanguines ont révélé que Bala avait survécu à la crise aiguë qu'il avait traversée et qu'il souffrait désormais d'insuffisance rénale chronique. Néanmoins, l'urgence pour Bala de quitter les Vanni pour recevoir des soins médicaux ne diminuait pas. Les médecins craignaient constamment que l'environnement ne représente une grave menace pour sa santé et ils ignoraient combien de temps il faudrait avant que Bala ait besoin d'une thérapie de remplacement rénal. Pour moi, gérer son bien-être au quotidien était devenu un véritable cauchemar. Son régime strict excluait tellement d'aliments que son poids a chuté de façon spectaculaire. J'étais constamment consciente de l'arrivée imminente de la mousson et du fait que la mer serait alors impraticable, nous condamnant à quatre mois d'attente supplémentaires dans le Vanni jusqu'à ce que le temps change. Je souhaitais ardemment qu'il quitte le Vanni tant qu'il était en assez bonne santé pour entreprendre le voyage et avant l'arrivée de la mousson. Mon angoisse s'est intensifiée lorsque M. Pirabakaran et Mathy sont venus nous rendre visite. J'ai expliqué au couple la gravité de l'état de santé de Bala, en insistant sur l'urgence de son évacuation à l'étranger pour qu'il puisse être soigné. Si cela n'était pas fait immédiatement, la mort de Bala était inévitable, leur ai-je dit, tout en m'efforçant de contenir mes émotions. Visiblement touché par ma détresse, M. Pirabakaran a compris la gravité de la situation. Lui aussi aimait et respectait Bala et se souciait profondément de son bien-être. Il m'a consolé en m'assurant qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir et avec ses ressources pour envoyer « Bala Anna » à l'étranger se faire soigner. M. Pirabakaran a agi immédiatement. Il a alerté son réseau international afin d'organiser l'évacuation de Bala par bateau. Quelques semaines plus tard, nous avons appris que notre navire était amarré en haute mer, nous attendant.

À l'annonce de notre départ imminent, les dirigeants et les cadres des LTTE ont afflué chez nous pour un dernier adieu. Mon estomac se serrait et mon appétit diminuait à mesure que les jours précédant notre départ, le 23 janvier 1999, approchaient. Bien sûr, il était impératif de sortir Bala du Vanni, mais je n'avais aucune envie de quitter les gens et la lutte. Lorsque Tamilenthî est venue chez nous l'après-midi du jour de notre départ, j'ai su que le moment de partir approchait. Lorsque Tamil Chelvan est arrivé dans son Pajero pour nous escorter jusqu'à la plage, le moment approchait. Lorsque Soosai est arrivé en voiture dans notre allée pour nous emmener à son campement sur la côte de Mullaitivu, j'ai su que nous allions bientôt partir. Il ne nous restait plus qu'à attendre l'arrivée de M. Pirabakaran. Lorsqu'il est finalement arrivé, il a brièvement parlé à Bala et à moi pour nous dire au revoir. Les blagues et les sourires masquaient la tristesse de l'autre. Bala, retenant ses émotions, ignore Jimmy, son fidèle vieux chien de quinze ans qui le regardait avec espoir, monta dans le Pajero et fixa la route. Incapable de résister à l'appel de Jimmy, je lui ai tapoté la tête puis j'ai regardé tout le monde autour de moi, et enfin M. Pirabakaran pour la dernière fois. Notre véhicule a démarré en trombe et s'est éloigné de la maison. Tout était fini.

Post-scriptum

C'était la première semaine de février 1999. Le lieu : une capitale animée et entreprenante d'une nation d'Asie du Sud-Est. En entrant dans le hall d'accueil de l'hôpital moderne et propre où Bala devait être admis pour un examen médical d'urgence, un sentiment de soulagement m'a envahie : je n'étais plus seule dans mes efforts pour le maintenir en vie. Des médecins compétents et un hôpital doté des installations nécessaires pour prendre en charge sa maladie étaient facilement disponibles pour faire face aux problèmes médicaux qui pourraient survenir. Trente-six heures après son admission, tous les résultats des principaux examens médicaux étaient disponibles et le consultant, attentionné et rassurant, a finalement clarifié le tableau médical concernant l'état de santé de Bala et nous a donné un aperçu de ce qui nous attendait. Il a confirmé que les rapports médicaux étaient compatibles avec une néphropathie diabétique et qu'il s'agissait d'une maladie progressive : il était réticent à répondre à nos questions concernant la durée avant qu'il ait besoin d'un traitement de suppléance rénale. Mais plus urgent encore, et source d'inquiétude pour le personnel médical, était le rein gauche considérablement hypertrophié, révélé lors de l'échographie. Le rein était totalement obstrué et non fonctionnel ; Les médecins n'ont pas pu identifier la cause de l'obstruction, mais ils étaient formels : il fallait l'éliminer au plus vite.

Le chirurgien rénal, au chevet de Bala dans l'unité de soins intensifs, a récupéré le sac contenant l'échantillon. Il m'a montré l'énorme rein malade qu'il avait mis quatre heures à retirer à Bala et m'a fait remarquer que s'il y avait eu le moindre retard supplémentaire dans l'opération, le rein aurait éclaté, provoquant une crise médicale. Néanmoins, grâce aux soins attentifs et professionnels des médecins et des infirmières, Bala a connu une remarquable convalescence après sa néphrectomie gauche et il a pu quitter l'hôpital avec des conseils concernant la prise en charge de sa néphropathie. Un obstacle était franchi. Il était désormais impératif de trouver un moyen de quitter le pays avant d'être arrêtés comme immigrants illégaux, et pendant que Bala était encore en assez bonne santé pour voyager avant d'avoir besoin d'une thérapie de remplacement rénal.

Nous avons continué à vivre clandestinement dans la capitale, essayant de ne pas attirer l'attention, tout en réfléchissant à un moyen sûr de quitter le pays pour retourner à Londres. Comme nous étions entrés dans le pays sans documents valides et avec des passeports périmés, il nous était impossible de prendre le risque de passer par les terminaux de l'aéroport. Nous n'avions aucune intention d'agir de façon insensée et de mettre en péril notre sécurité et notre liberté à ce stade. Notre première tâche pour quitter le pays a été de régulariser notre situation irrégulière en obtenant au moins un passeport valide. Nous avons repris contact avec nos anciens amis à Londres, ce qui a finalement abouti à un accord du ministère britannique des

Affaires étrangères pour que des dispositions soient prises afin que Bala puisse récupérer son nouveau passeport dans une ambassade britannique hors d'Angleterre. L'ambassade d'Australie à Londres a coopéré en permettant à mon représentant désigné de récupérer mon nouveau passeport pour moi. Des amis restés dans le pays où nous étions bloqués ont volontairement validé nos documents de voyage, ce qui nous a permis de passer l'immigration en toute sécurité pour quitter le pays.

Notre retour à Londres, à mon avis, annonçait le début d'un nouveau chapitre difficile dans ma vie. Les besoins médicaux de Bala nécessiteraient des changements fondamentaux dans notre mode de vie et nos priorités. Les néphrologues d'un hôpital londonien ont écarté toute suggestion de transplantation rénale pour Bala, excluant ainsi la possibilité qu'il retrouve sa qualité de vie perdue depuis qu'il est tombé malade. C'est durant ces jours incertains que les Norvégiens sont entrés dans nos vies comme médiateurs de paix. M. Erik Solheim, M. Wegger Strommen, ancien secrétaire d'État au ministère norvégien des Affaires étrangères, M. Jon Westborg, ambassadeur de Norvège à Colombo, et Mme Kjersti Tromsdal, chargée de mission, nous ont rencontrés à notre domicile dans le sud-ouest de Londres pour étudier la faisabilité de pourparlers de paix entre les LTTE et le gouvernement sri-lankais. Après avoir consulté les dirigeants de Vanni, les LTTE ont accepté la facilitation norvégienne.

Compte tenu de la détérioration constante de l'état rénal de Bala, le gouvernement norvégien lui a offert une assistance médicale pour des raisons humanitaires. Selon l'avis médical norvégien, la transplantation rénale était une option viable pour Bala et une option qui méritait d'être explorée. Par la suite, Bala a été transporté par avion à Oslo, la capitale norvégienne, et admis à l'hôpital général principal où il a subi des examens médicaux approfondis afin de déterminer si son état physique était compatible avec une transplantation rénale réussie. Il a reçu une réponse positive quant à son éligibilité à la transplantation et nous avons décidé de procéder. Au début de l'année 2000, Bala a subi une transplantation rénale et a connu une convalescence sans complications et régulière. Il est sorti de l'hôpital presque transformé. Alors que Bala séjournait dans un hôtel d'Oslo pour se remettre de sa transplantation, Chandrika Kumaratunga, dans une interview accordée à la *Far Eastern Economic Review*, a affirmé avec incrédulité que c'était elle qui avait autorisé le gouvernement norvégien à procéder au traitement de Bala. Il s'agissait d'une déclaration manifestement fausse et irresponsable. Nous avons contacté le ministère norvégien des Affaires étrangères et avons fait part de notre protestation. Le gouvernement norvégien était également agacé : il n'avait pas demandé l'autorisation à Kumaratunga pour le traitement de Bala. Le gouvernement norvégien a pris cette décision pour des raisons purement humanitaires. Bien entendu, Chandrika a été informée plus tard du succès de la transplantation de Bala, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de Norvège à Colombo. Nous avons demandé aux autorités norvégiennes de clarifier la situation. En conséquence, un haut responsable du ministère norvégien des Affaires étrangères a publié une déclaration réfutant les affirmations de Chandrika. Bala a également accordé une longue interview au *Tamil Guardian* (25 mars 2000) expliquant comment Chandrika et Kadirgamar ont imposé des conditions impossibles au LTTE et ont refusé d'aider la Norvège et le CICR qui cherchaient un passage sûr pour Bala hors de l'île. Suite à sa greffe rénale, Bala a pu reprendre son travail politique et nous avons par la suite poursuivi notre engagement dans la lutte au niveau diplomatique à Londres.

Annexe

Texte des lettres échangées entre le président sri-lankais M. Premadasa et le Premier ministre indien M. Rajiv Gandhi

Lettre datée du 2 juin 1989 Écrite par le président Premadasa au Premier ministre indien, M. Rajiv Gandhi

Mon cher Premier ministre,

Je vous écris au sujet de questions d'une importance urgente. La question la plus importante concerne la présence des forces indiennes au Sri Lanka. Après mon accession à la présidence du Sri Lanka, le gouvernement indien a entamé le retrait de ses troupes. Nous vous remercions de votre promptitude à cet égard.

L'un des engagements importants que j'ai pris lors des élections présidentielles et législatives était le retrait de l'IPKF une fois élu. J'ai pris mes fonctions de président du Sri Lanka le 2 janvier 1989. Cinq mois se sont écoulés depuis. Le retrait complet de l'IPKF contribuera, espérons-le, à stabiliser la situation au Sri Lanka, où la présence de l'IPKF est devenue un sujet de profonde division et de ressentiment. Cela est également conforme à vos déclarations fréquentes selon lesquelles l'IPKF sera retirée à la demande du président du Sri Lanka. Je suis reconnaissant des efforts déployés par l'IPKF durant son séjour dans notre pays. J'ai souvent rendu hommage au courage des nombreux officiers et hommes qui ont perdu la vie ou des membres dans l'exercice de leurs fonctions. La tragédie de la violence n'a pas seulement touché vos soldats, elle a aussi détruit de nombreux Sri Lankais ainsi que nos forces armées, et un grand nombre de civils, innocents et non impliqués, ont souffert au-delà de toute description. Leurs sacrifices ne doivent pas être vains. Je suis convaincu qu'un retrait complet de l'IPKF me permettra de gagner la confiance de mon peuple. Par conséquent, je souhaite que tout le personnel de l'IPKF soit retiré d'ici le 31 juillet 1989.

Le retrait de l'IPKF permettra également au Sri Lanka d'accueillir le sommet de l'ASACR en novembre prochain dans un climat de sérénité. Comme vous le savez, nous n'avons pas pu remplir cette obligation en 1988. Vous comprendrez combien il est difficile d'organiser un rassemblement régional de cette nature avec des forces étrangères sur notre sol. Nos concitoyens sont particulièrement enthousiastes à l'idée d'accueillir les dirigeants de notre région, notamment ceux de nos plus proches voisins. Toutefois, leurs inquiétudes doivent également être apaisées, notamment en ce qui concerne leurs profondes sensibilités patriotiques et nationalistes.

Dans ce contexte, nous avons soumis plusieurs propositions concernant un traité d'amitié indo-sri-lankais. Je crois que, sur le long terme. Un tel accord renforcera encore davantage les relations. entre l'Inde et le Sri Lanka. J'attends votre réponse à nos propositions à ce sujet.

Nous avons toujours apprécié votre intérêt sincère pour l'unité et l'intégrité territoriale de notre pays. Nos propres efforts en ce sens nécessitent la compréhension et la bienveillance de nos voisins. Je crois que votre peuple et vous-même partagez ces objectifs et contribuerez à leur réalisation.

Je viens de voir l'aide-mémoire qui vous a été remis ce soir par votre haut-commissaire. Comme le mémorandum fait état de la nécessité de consultations entre les gouvernements, je charge mon ministre des Affaires étrangères de clarifier personnellement notre position sur ces questions. Avec l'assurance de ma plus haute considération et de ma plus grande estime.

Lettre datée du 20 juin 1989 Écrite par M. Rajiv Gandhi à M. Premadasa

Monsieur le Président,

J'ai bien reçu votre lettre du 2 juin, qui m'a été remise par votre envoyé spécial, le secrétaire aux Affaires étrangères Tilakaratne.

L'Inde s'engage à préserver l'unité et l'intégrité du Sri Lanka, conformément aux termes de l'accord indo-sri-lankais. C'est en raison de cet engagement et de notre responsabilité en tant que garant de la mise en œuvre de l'Accord indo-sri-lankais que nous avons répondu à la demande du gouvernement sri-lankais d'envoyer l'IPKF. C'était à une époque où la situation semblait inexorablement mener à l'éclatement du Sri Lanka. Durant sa présence, l'IPKF s'est efforcée, avec un succès considérable mais au prix de lourds sacrifices, d'empêcher un tel dénouement et de préserver l'unité et l'intégrité du Sri Lanka. Trois élections successives se sont déroulées pacifiquement malgré les menaces de violence terroriste dans le Nord-Est, et tous les groupes tamouls, à l'exception d'un seul, ont renoncé à la revendication d'Eelarn. Si le processus de dévolution des pouvoirs au Conseil provincial avait été mis en œuvre à temps et si la tentative délibérée du gouvernement sri-lankais de modifier l'équilibre démographique dans les régions tamoules par la colonisation continue de ces régions, soutenue par l'État, avait été stoppée, les extrémistes auraient été davantage isolés et marginalisés, et la violence aurait pris fin.

Vous avez vous-même déclaré que nous avions commencé le retrait de l'IPKF avant même que vous ne le demandiez. Un calendrier général pour le retrait de l'IPKF a également été discuté à notre initiative, sur la base duquel votre ministre des Affaires étrangères a fait une déclaration devant votre Parlement le 31 mars 1989. Tout cela se faisait sur la base des assurances données par le gouvernement sri-lankais et en supposant que la mise en œuvre de l'Accord indo-sri-lankais - en particulier la dévolution des pouvoirs aux conseils provinciaux - se déroulerait simultanément, afin que les aspirations légitimes des Tamouls puissent être

satisfaites dans le cadre de l'unité et de l'intégrité du Sri Lanka. Il convient de rappeler que c'est précisément parce que ces aspirations n'étaient pas satisfaites qu'une situation menaçant l'unité et l'intégrité du Sri Lanka s'est créée.

J'ai toujours soutenu que l'IPKF ne resterait pas au Sri Lanka un jour de plus que nécessaire. Mais nous ne pouvons ignorer les responsabilités et les obligations des deux pays en vertu de l'Accord indo-sri-lankais et nous engager dans le processus démocratique au sein d'un Sri Lanka uni uniquement sur la base de garanties selon lesquelles la majorité tamoule de la province du Nord-Est bénéficiera d'une importante dévolution de pouvoirs. Nos deux gouvernements sont donc moralement et juridiquement tenus de garantir aux Tamouls l'autonomie qui leur a été promise, tant dans le 13^e amendement à la Constitution sri-lankaise que dans les domaines supplémentaires promis dans l'accord signé entre l'ancien président Jayewardene et moi-même le 7 novembre 1987. Ne pas le faire ne fera que donner du crédit aux affirmations des groupes tamouls selon lesquelles les Tamouls ne peuvent espérer obtenir justice au sein d'un Sri Lanka uni. Nous devons être pleinement conscients des dangers d'un retour à une situation qui pourrait être pire que celle qui prévalait avant l'accord indo-sri-lankais. Nous estimons que, dans l'esprit de l'amitié traditionnelle entre nos deux pays, nous devons établir conjointement un calendrier mutuellement convenu pour la pleine mise en œuvre de l'Accord indo-sri-lankais et le retrait complet de la Force intégrée de maintien de la paix (IPKF). Les deux exercices doivent être conjoints et parallèles.

Nous n'avons aucune objection à votre proposition de traité d'amitié. J'avais indiqué à votre envoyé spécial que nous pouvions fixer des dates pour entamer des discussions en vue de finaliser le texte du traité proposé.

Lettre datée du 29 juin 1989 Écrite par M. Premadasa à M. Rajiv Gandhi.

Excellence,

J'ai le plaisir de vous informer que les LTTE ont annoncé la cessation complète et immédiate des hostilités contre le gouvernement sri-lankais.

Le LTTE, qui n'est plus un groupe interdit, a accepté, au cours de récentes discussions avec le gouvernement sri-lankais, de régler ses différends par la négociation. Dans ces circonstances, il serait apprécié que Votre Excellence veuille à ce que l'IPKF ne prenne aucune mesure offensive contre les LTTE qui puisse nuire aux négociations en cours. Excellence, veuillez agréer, Excellence, l'expression de ma très haute considération.

Lettre datée du 30 juin 1989 Écrite par M. Premadasa à M. Rajiv Gandhi en réponse à la lettre de M. Gandhi du 20 juin 1989.

Monsieur le Premier ministre,

J'ai bien reçu votre lettre du 20 juin en réponse à ma lettre du 2 juin 1989. Je vous remercie d'avoir réaffirmé l'engagement de l'Inde à préserver l'unité, la souveraineté et l'intégrité territoriale du Sri Lanka, comme stipulé dans l'accord indo-sri-lankais.

Nous apprécions l'assurance donnée par le gouvernement indien quant à la mise à disposition de personnel pour faciliter la réception des armes remises par les militants, comme le prévoit l'article 2.9 de l'Accord. Nous sommes également reconnaissants de l'assistance fournie à notre demande, conformément à l'article 2.16 (c) de l'Accord et au paragraphe 6 de l'Annexe, en fournissant une assistance militaire pour assurer la cessation des hostilités.

Je ne peux toutefois accepter l'affirmation selon laquelle la mise en œuvre de l'accord indo-sri-lankais, y compris la dévolution des pouvoirs aux conseils provinciaux, serait liée de quelque manière que ce soit au retrait des forces armées indiennes. Ils avaient été invités au Sri Lanka dans le but précis de garantir et de faire respecter la cessation des hostilités. L'accord indo-sri-lankais ne prévoit pas la poursuite des activités militaires des forces armées indiennes au Sri Lanka après ma demande de retrait. La poursuite de telles activités militaires constituerait également une violation des normes impératives du droit international.

La force indienne de maintien de la paix est arrivée au Sri Lanka à la demande du président du Sri Lanka. Compte tenu des circonstances qui ont suivi, le président a demandé à la Force indienne de maintien de la paix (IPKF) d'apporter une assistance militaire afin d'assurer la cessation des hostilités. La seule condition à remplir pour le retrait des forces armées indiennes est une décision du président du Sri Lanka en faveur de ce retrait. Ma demande de retrait des forces armées indiennes remplit cette condition. Il incombe donc au gouvernement indien de retirer les forces armées indiennes du Sri Lanka. Les propositions de règlement politique du problème ethnique négociées du 4 mai 1986 au 19 décembre 1986, ainsi que les questions résiduelles à finaliser entre le gouvernement du Sri Lanka et le gouvernement de l'Inde, ont toutes été acceptées et intégrées dans les amendements pertinents à notre Constitution et à la loi sur les conseils provinciaux. Le retard pris dans la mise en œuvre de certaines propositions dans les délais prévus par l'accord était dû à l'incapacité des forces armées indiennes à assurer la cessation des hostilités et des violences dans le Nord et l'Est.

Le fonctionnement effectif des conseils provinciaux dans le nouveau système d'administration s'applique non seulement au Nord et à l'Est, mais à toutes les provinces du Sri Lanka. Il s'agit d'un processus entièrement politique dans lequel l'armée n'a absolument aucun rôle à jouer. Vous conviendrez sans doute que, dans de nombreuses autres juridictions, l'établissement d'une structure administrative entièrement nouvelle, fondée sur la dévolution, est essentiellement un processus de longue haleine. Il n'existe aucun fondement juridique ni aucun autre fondement rationnel justifiant la présence d'une force militaire quelconque pour assurer la pleine mise en

place de la structure administrative dans quelque province que ce soit du Sri Lanka. J'ai pris, en consultation avec les ministres du Cabinet et les ministres en chef des conseils provinciaux, toutes les mesures nécessaires pour que la structure administrative requise pour l'exercice effectif des pouvoirs dévolus soit mise en place le plus rapidement possible.

Comme je vous l'ai déjà indiqué dans ma lettre du 2 juin 1989, l'un des engagements importants que j'ai pris lors des élections présidentielles et parlementaires était d'assurer le retrait des forces indiennes. Pour citer le manifeste :

« Nous chercherons à conclure un traité d'amitié avec l'Inde sur le modèle du traité d'amitié indo-soviétique. Si, au moment où notre candidat sera élu président, les forces indiennes ne se sont pas retirées, nous veillerons à ce qu'elles le soient. »

Le principal parti d'opposition, le Parti de la liberté du Sri Lanka, avait déclaré dans son programme électoral que l'accord indo-sri-lankais serait abrogé et que les forces indiennes seraient priées de quitter le pays. Ainsi, il apparaît clairement que plus de 95 % des électeurs ont approuvé le retrait des forces indiennes. La majorité a approuvé les propositions de l'UNP en vue de la conclusion d'un traité d'amitié avec l'Inde.

Je tiens à mentionner un développement très important, qui n'a peut-être pas été porté à votre attention, à savoir que la majorité des habitants des trois communautés du Nord et de l'Est exigent le retrait immédiat des forces indiennes.

Dans votre lettre, vous mentionnez que le gouvernement sri-lankais a délibérément tenté de modifier l'équilibre démographique dans les régions tamoules en poursuivant une colonisation d'État. Je dois réfuter cela catégoriquement. Aucune colonisation n'a eu lieu dans ces régions depuis la signature de l'accord indo-sri-lankais.

Le terrain est désormais propice pour que le gouvernement puisse régler les questions en suspens relatives au problème ethnique sur la base de la consultation, du compromis et du consensus avec toutes les communautés et tous les groupes concernés. Comme je vous l'ai déjà indiqué, les LTTE ont annoncé la cessation des hostilités contre le gouvernement sri-lankais. Ils ont également décidé de régler tout différend en suspens par la négociation et la discussion. C'est dans ce contexte que je vous ai demandé de donner les instructions nécessaires aux forces armées indiennes afin qu'elles s'abstiennent de toute opération offensive contre les LTTE. Les LTTE ont déjà exprimé leur volonté de mettre fin à de telles activités contre les forces armées indiennes sur une base de réciprocité. Le retrait des forces armées indiennes dans les délais que j'ai fixés est une condition préalable essentielle pour que le gouvernement puisse poursuivre la consolidation d'un accord politique.

Loin de contribuer à la résolution complète du problème ethnique, la présence des forces indiennes constitue désormais un sérieux obstacle. À ce propos, je dois porter à votre attention un développement alarmant qui s'est produit dans les provinces du Nord et de l'Est. Des plaintes font état de jeunes, pour la plupart en bas âge, enrôlés de force par certains groupes politiques et entraînés par les forces armées indiennes. Il est inutile de s'étendre sur les conséquences possibles qui en découleront si cela n'est pas contrôlé immédiatement.

Par conséquent, compte tenu de toutes ces circonstances, je demande à nouveau instamment la reprise immédiate du retrait des forces armées indiennes et une accélération de ce processus.

Je me réjouis de votre réponse favorable à ma proposition de traité d'amitié avec l'Inde. Nous avons déjà remis notre projet au ministère des Affaires étrangères à New Delhi. Je souhaite que les discussions commencent sans délai, afin que ce traité puisse donner une expression concrète et rapide aux liens d'amitié traditionnels entre nos deux pays.

Lettre datée du 30 juin 1989 Écrite par M. Rajiv Gandhi à M. Premadasa en réponse à la lettre de M. Premadasa du 29 juin 1989.

Monsieur le Président,

J'ai bien reçu votre message du 29 juin, transmis par votre Haut-Commissaire.

L'accord indo-sri-lankais prévoit la cessation des hostilités entre les groupes militants tamouls et les forces sri-lankaises, ainsi que le maintien des forces sri-lankaises dans des casernes de la province du Nord-Est. Ces deux objectifs ont été atteints le 30 juillet 1987. Il y a donc eu une cessation effective des hostilités entre les forces sri-lankaises et les LTTE. Je suis heureux que les LTTE aient désormais officiellement reconnu cette réalité.

Nous espérons que l'accord formel des LTTE de cesser les hostilités implique clairement leur engagement envers l'unité et l'intégrité du Sri Lanka, leur renoncement à la violence et leur respect des processus démocratiques. Nous espérons qu'après avoir renoncé à la violence, les LTTE reprendront la reddition des armes par l'intermédiaire du gouvernement sri-lankais, un processus qui avait débuté le 5 août 1987 et qui n'est pas encore achevé. À moins que les LTTE ne s'engagent à rendre leurs armes et à renoncer à la violence non seulement envers le gouvernement sri-lankais, mais aussi envers les autres citoyens de la province du Nord-Est, leur annonce de cessation des hostilités serait dénuée de sens.

Étant donné que l'IPKF a pour mandat, en vertu du rôle de l'Inde en tant que garant, d'assurer la sécurité physique de toutes les communautés de la province du Nord-Est, je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'apporter des précisions sur les points que j'ai mentionnés ci-dessus. Ces clarifications permettront une décision immédiate concernant la cessation des actions offensives de l'IPKF visant à désarmer les LTTE. Plus tôt nous recevrons votre réponse, plus vite nous pourrons mettre en œuvre les mesures appropriées.

Lettre datée du 4 juillet 1989 Écrite par M. Premadasa à M. Rajiv Gandhi

Monsieur le Premier ministre,

J'ai bien reçu votre message du 30 juin, transmis par votre Haut-Commissaire, en réponse à mon message vous demandant de veiller à ce que les forces armées indiennes au Sri Lanka ne prennent aucune mesure offensive contre les LTTE. Une telle action, ou toute intensification des opérations, est susceptible de nuire aux négociations en cours et de prolonger le conflit armé.

Votre affirmation selon laquelle la cessation des hostilités a eu lieu le 30 juillet 1987 ne correspond pas aux faits. Les LTTE n'ont cessé les hostilités contre les forces de sécurité sri-lankaises que pendant quelques jours, avant de reprendre les violences le 2 août 1987 et de les poursuivre jusqu'à l'annonce d'une cessation des hostilités en juin 1989. Durant cette période, 148 membres des forces de sécurité et de police ont été tués et 80 blessés; 481 civils ont été tués et 115 blessés.

Les LTTE n'ont annoncé la cessation des hostilités qu'en juin dernier, après le début du dialogue avec le gouvernement. Cette cessation de pouvoir concerne non seulement le gouvernement, mais aussi les populations du Nord et de l'Est, et en fait l'ensemble de la population du Sri Lanka. Dans le même temps, les LTTE ont réaffirmé leur engagement à résoudre tous les problèmes en suspens par la négociation et le dialogue, et ont indiqué être prêts à s'engager dans le processus démocratique.

Comme vous l'avez indiqué dans votre message, vous cherchez à désarmer les LTTE depuis deux ans, et ce processus n'est pas encore terminé; vous n'avez pas non plus réussi à les amener à la table des négociations. Je suis convaincu que je pourrai faire en sorte que les LTTE déposent les armes après le retrait des forces armées indiennes.

La solution politique que je propose ne se limitera pas au cadre de notre Constitution, mais devra également préserver la souveraineté de notre peuple, le caractère unitaire et l'intégrité territoriale de notre pays.

La responsabilité d'assurer la sûreté et la sécurité de tous les citoyens du Sri Lanka incombe exclusivement au gouvernement du Sri Lanka. L'accord indo-sri-lankais ne prévoit pas, et ne peut d'ailleurs pas en droit international, mandater le gouvernement indien ou ses forces armées pour assumer une quelconque responsabilité à cet égard, sauf à la demande expresse du gouvernement sri-lankais. Quoi qu'il en soit, au cours des deux dernières années où les forces armées indiennes ont opéré dans les provinces du Nord et de l'Est, elles n'ont pas été en mesure d'empêcher le meurtre d'un certain nombre de civils et le déplacement d'un nombre encore plus important de leurs foyers, outre les victimes mentionnées ci-dessus.

Toute interprétation de l'accord qui chercherait à conférer un rôle obligatoire au gouvernement indien ou à ses forces armées au Sri Lanka, en dehors de la demande expresse du gouvernement sri-lankais, constituerait une ingérence grave dans les affaires intérieures d'un pays souverain ami et une violation flagrante des normes impératives du droit international. Je suis sûr que ce n'est pas votre intention.

J'espère que ces clarifications vous permettront de garantir que les forces armées indiennes ne poursuivront aucune opération offensive contre les LTTE.

Lettre datée du 11 juillet 1989 Écrite par M. Rajiv Gandhi à M. Premadasa

Monsieur le Président,

J'ai bien reçu vos lettres du 30 juin et du 5 juillet. Je ne souhaite pas entrer dans un débat sur les différentes interprétations des obligations mutuelles assumées par nos nations souveraines. Ce sont des choses assez claires. Je ne souhaite pas non plus aborder la validité d'affirmations telles que celle selon laquelle les LTTE auraient repris les violences le 2 août 1987, alors que la reddition des armes a commencé et que la lettre d'amnistie a été remise par le gouvernement sri-lankais aux LTTE trois jours plus tard. Laissons les faits parler d'eux-mêmes.

Il existe un accord entre les deux pays. L'accord vise à préserver l'unité et l'intégrité du Sri Lanka et à garantir la sécurité et les intérêts légitimes des Tamouls. Près d'un millier de soldats indiens ont fait le sacrifice suprême pour honorer les obligations de l'Inde en tant que garant de cet accord. Depuis la signature de l'Accord, non seulement les élections des conseils provinciaux ont eu lieu, mais aussi les élections parlementaires et présidentielles. La situation dans la province du Nord-Est est bien plus stable et paisible qu'ailleurs au Sri Lanka. Malgré tout cela, le programme de décentralisation promis aux Tamouls n'a pas été mis en œuvre. Ce sont des faits incontestables.

Nous sommes tous deux d'accord pour que l'IPKF soit retirée. Nous sommes tous deux d'accord pour dire que nous avons entamé le retrait avant même que vous ne le demandiez. Un calendrier assez large pour le retrait de l'IPKF avait en fait été évoqué. Des discussions sur la finalisation des détails ont été proposées par votre ministre des Affaires étrangères à Harare quelques jours seulement avant votre annonce unilatérale du 1er juin. J'ai répété à maintes reprises que le calendrier de retrait de l'IPKF devrait être élaboré par le biais de consultations conjointes, parallèlement à un calendrier de mise en œuvre de l'accord indo-sri-lankais. Nous sommes disposés à reprendre les discussions sur ce sujet à tout moment et à tout endroit qui vous convienne. Votre collègue, l'honorable M. Thondaman, qui m'a rencontré ici, vous aurait fait part de notre désir d'entretenir des relations amicales et de notre volonté de résoudre tout malentendu par la concertation. Si toutefois les discussions à cette fin ne vous conviennent pas, nous devons décider unilatéralement des modalités du retrait de l'IPKF, conformément à nos responsabilités et obligations en vertu de l'Accord indo-sri-lankais.

Tout en réaffirmant la volonté du gouvernement indien de coopérer avec votre gouvernement pour résoudre les questions en suspens, je tiens à souligner à Votre Excellence que l'Inde a toujours été très attachée au caractère sacré des accords qu'elle signe avec d'autres pays et des engagements solennels pris dans le cadre de ces accords. L'Inde ne déviara en aucun cas de sa politique visant à ne pas affecter nos intérêts.

Notre pratique consiste à maintenir la confidentialité de la correspondance officielle, notamment entre chefs d'État ou de gouvernement, sauf accord contraire. Cependant, l'essentiel de vos messages était le plus souvent divulgué aux médias avant même qu'ils ne me parviennent. Je

constate maintenant que toute notre correspondance récente a été officiellement rendue publique par le gouvernement sri-lankais. Je pourrais donc être contraint de déroger à la tradition en autorisant la publication de cette communication, après que vous l'aurez reçue.

Abréviations

Abréviation	Nom complet
CVF	Force civile de volontaires
ENLF	Front national de libération d'Eelam
EPDP	Parti démocratique populaire d'Eelam
EPRLF	Front révolutionnaire de libération du peuple d'Eelam
ÉROS	Organisation révolutionnaire d'Eelam
IPKF	Force indienne de maintien de la paix
JVP	« Janatha Vumukthi Perumuna » (Front populaire de libération)
LTTE	Tigres de libération de l'Eelam tamoul
NAM	Mouvement non aligné
PA	Alliance populaire
PFLT	Front populaire des Tigres de libération
PLOTTE	Organisation populaire de libération de l'Eelam tamoul
SAARC	Association sud-asiatique pour la coopération régionale
SLFP	Parti de la liberté du Sri Lanka
TELO	Organisation de libération du Tamil Eelam
TNA	Armée nationale tamoule
TULF	Front uni de libération des Tamouls
UNP	Parti national uni

Couverture arrière

The author of this book, Adele Balasingham, is a sociologist, political activist and writer who has lived and worked in India and Sri Lanka for more than twenty years with the Liberation Tigers of Tamil Eelam (LTTE), the freedom movement that spearheads the Tamil independence struggle. She has also published works on the dowry system amongst the Jaffna society and on the LTTE women fighters.



*In this book, *The Will to Freedom* Adele Balasingham provides a penetrating internal study of the armed resistance struggle by the Tamil Tiger movement. Written in a semi-autobiographical, historical style, *The Will to Freedom* graphically surveys important events, episodes and turning points in the last two decades of the evolutionary history of the Tamil freedom struggle. This fascinating study also throws light on the hitherto unknown characteristics of the leadership of LTTE. Conveying the bloody imprints of those violent periods, the author reveals the depth of the suffering as well as the burning spirit of freedom of the Tamil people and the fighters. The book will be of interest to all those who want to study the inside story of the Tamil resistance movement.*

*Autobiography
History
£13.50*



FAIRMAX PUBLISHING LTD.

L'auteure de ce livre, Adele Balasingham, est une sociologue, militante politique et écrivaine qui a vécu et travaillé en Inde et au Sri Lanka pendant plus de vingt ans avec les Tigres de libération de l'Eelam tamoul (LTTE), le mouvement de liberté qui mène la lutte pour l'indépendance du Tamil Nadu. Elle a également publié des ouvrages sur le système de la dot dans la société de Jaffna et sur les femmes combattantes des LTTE.

Dans cet ouvrage, *La Volonté de Liberté*, Adele Balasingham propose une étude interne pénétrante de la lutte de résistance armée du mouvement des Tigres tamouls. Rédigé dans un style semi-autobiographique et historique, « *La Volonté de liberté* » retrace de manière graphique les événements, épisodes et tournants importants des deux dernières décennies de l'histoire de l'évolution de la lutte pour la liberté des Tamouls. Cette étude fascinante met également en lumière des caractéristiques jusqu'alors inconnues de la direction des LTTE. En relatant les empreintes sanglantes de ces périodes violentes, l'auteur révèle la profondeur des souffrances ainsi que l'ardent esprit de liberté du peuple tamoul et des combattants. Ce livre intéressera tous ceux qui souhaitent étudier les coulisses du mouvement de résistance tamoul.

ISBN 1-903679-01-X